






FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS


ART ET MÉDECINE
DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

Gamme de nos
produits dermatothérapiques

C'est la diversité des dermatoses qui exige la diversité des médications.

Pour répondre aux exigences des cas les plus différents nous préparons une série de pommades ayant chacune une action spécifique et des indications précises propres.

Inotyol : Eczémas, ulcères, dermatoses non suppurées.

Inosepta : Acné, furoncles, dermatoses suppurées.

Sédotyol : Prurits rebelles.

Siliplastine : Dermatoses suintantes ou irritatives.

Inoxémol : Dermatoses kératoplastiques.



Photo Régis-Lebrun

Gamme de nos produits
anti-anémiques et reconstituants

En raison de leur étiologie multiple, il n'est pas possible de traiter toutes les anémies et déficiences organiques avec une seule médication.

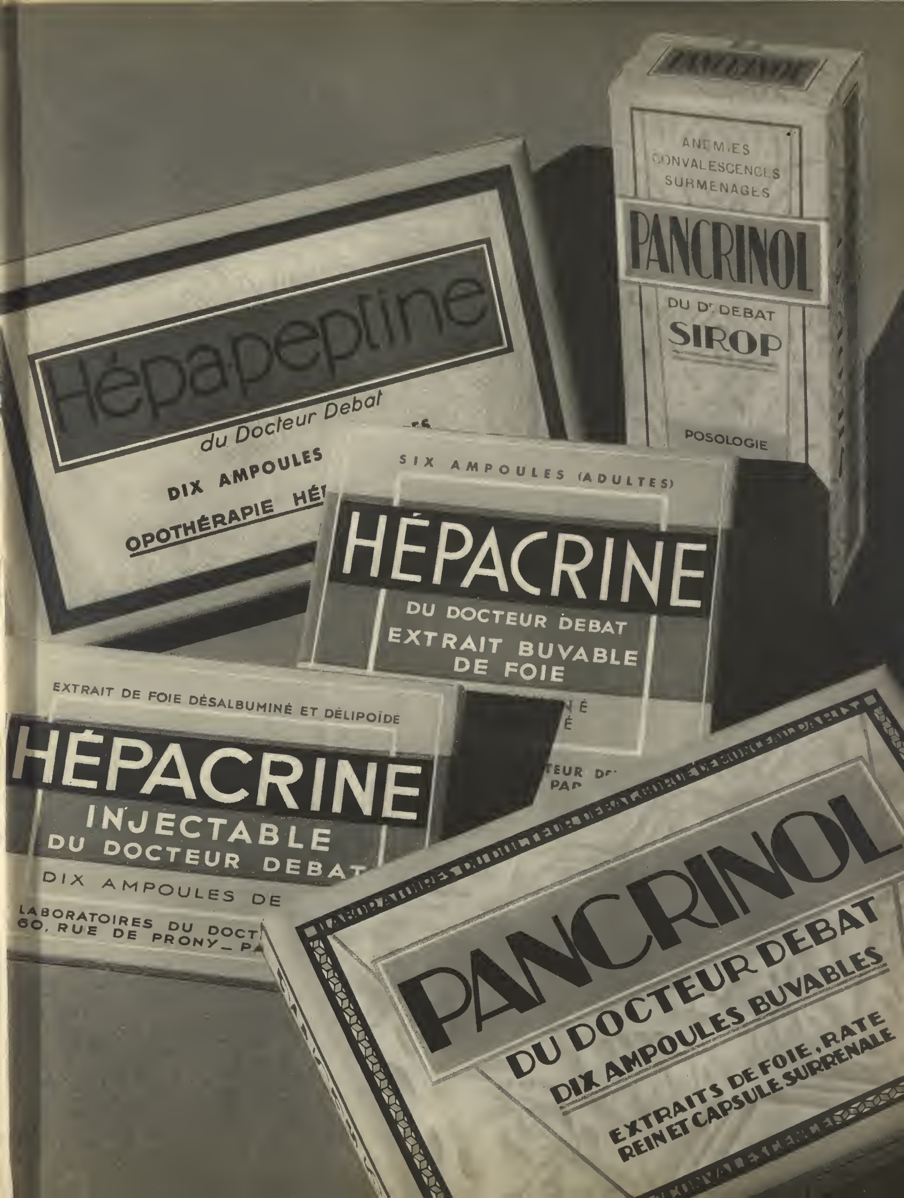
Nos diverses préparations opothérapiques permettent d'agir électivement, dans chaque cas, sur la cause déterminante essentielle.

Pancrinol : asthénie, convalescence, surmenage.

Hépacrine : anémies et insuffisances hépatiques.

Hépacrine injectable : anémies graves et biermériennes.

Hépa-peptine : anémies d'origine digestive.



ANÉMIES
CONVALESCENCES
SURMENAGES
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
POSOLOGIE
Hépa-peptine
du Docteur Debat
DIX AMPOULES
OPOTHÉRAPIE HÉ
SIX AMPOULES (ADULTES)
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE
DE FOIE
EXTRAIT DE FOIE DÉSALBUMINÉ ET DÉLIPOÏDE
HÉPACRINE
INJECTABLE
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES DE
LABORATOIRES DU DOCT
60, RUE DE PRONY – PA
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRÉNALE





Maurice Arthus (ci-contre), l'une des lumières incontestées de la physiologie, et M. Max Aron, professeur à la Faculté de Strasbourg, dont on connaît l'indiscutable autorité d'endocrinologiste, nous font aujourd'hui l'honneur d'inaugurer notre nouvelle rubrique. "Art et Médecine", en effet, prend la succession partielle des "Annales de Thérapie biologique" qui ne paraîtront plus, tous les mois, que sous la forme d'un Index analytique et bibliographique. Les temps que nous traversons exigent, comme on sait, des restrictions générales, une politique d'économie et d'abaissement des prix, à laquelle nous estimons devoir nous conformer. Nos lecteurs trouveront donc chaque mois en tête de leur Revue des articles scientifiques, signés des noms les plus autorisés.

De nombreux collectionneurs offrent d'acheter d'anciens numéros d'"Art et Médecine" à ceux de ses lecteurs qui ne désireraient pas les conserver. Les numéros d'octobre et novembre 1930 et celui de février 1934 sont notamment recherchés. La revue se fera un plaisir de mettre en rapports directs acheteurs et vendeurs.

SOMMAIRE

OCTOBRE 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS

MÉTHODES BIOLOGIQUES

PAR MAURICE ARTHUS



Une Science documentaire et impersonnelle

Au cours des dernières années, j'ai eu entre les mains divers ouvrages de science biologique ou médicale qui sont considérés, dans les milieux compétents, comme des monuments du savoir contemporain. Je les ai lus avec attention et même parfois avec intérêt ; mais aucun d'eux n'a éveillé en moi ce sentiment de plénitude et d'enthousiasme que j'avais éprouvé en lisant Claude Bernard, aux années de ma jeunesse, et qui me donnait la très douce illusion de quitter la terre, de me dépouiller de ma substance corporelle, pour me perdre, âme immatérielle, dans l'azur du ciel infini. Pourquoi mon émotion jadis? Pourquoi mon impassibilité aujourd'hui ?

Parmi les caractères de la science biologique et médicale contemporaine, il en est deux qui me paraissent prédominants : elle est documentaire et elle est impersonnelle.

Les disciplines biologiques, notamment la physiologie et la pathologie, ont été à l'origine essentiellement doctrinales. Sans doute reposaient-elles sur quelques observations, mais ces observations, partielles et souvent imparfaites, disparaissaient sous une exubérante frondaison de conceptions théoriques, dont la vie d'ailleurs était courte, comme celle des feuilles nées au printemps, desséchées à l'automne, que le vent détache du rameau et jette au ruisseau, qui les emporte au néant. Aujourd'hui, les théories n'ont pas complètement disparu, certes, mais la place qu'elles occupent dans les œuvres biologiques est plus restreinte que jadis, et de jour en jour plus restreinte. Les notes et les mémoires sont, par contre, chargés et parfois surchargés de données positives, faits d'observation ou d'expérimentation, mesures comparatives et absolues, courbes et formules, et tous ces documents, recueillis et catalogués, sont aussi nombreux que les grains de sable de la grève océanique, leur nombre voisinant avec l'infini. Les sciences biologiques et médicales du temps présent sont, avant tout, documentaires.

Les disciplines biologiques ont été, à l'origine, essentiellement personnelles. La science biologique d'autrefois, c'était Lavoisier, c'était Galvani, c'était Magendie, puis ce furent Claude Bernard et d'autres ; et volontiers, en parlant de quelque recherche de ces grands hommes de science, on eût dit : c'est un Galvani, ou c'est un Claude Bernard, comme on dit, parmi les peintres, c'est un Rubens ou c'est un Raphaël. Aujourd'hui la science biologique est devenue impersonnelle. Jadis, on eût pu supprimer le nom de l'auteur, un lecteur un peu averti n'aurait eu aucune hésitation : c'est du Brown-Sequard aurait-il dit, et il ne se serait pas trompé. Aujourd'hui, la plupart des recherches et des mémoires (je ne dis pourtant pas la totalité) sont remarquables par leur impersonnalité : il semble que tous, ou au moins presque tous les savants aient adopté, pour leurs recherches, des directions et des règles universelles, immuables et inviolables, et, pour l'exposé, un style conventionnel et comme administratif ou bureaucratique.

Sans doute est-ce à ce double caractère des sciences biologiques et médicales qu'il faut attribuer le sentiment que j'ai éprouvé en mes récentes lectures, et qui est ce désenchantement qui m'envahit chaque fois que je constate l'absence de l'élément spirituel et personnel. Les sciences biologiques et médicales se sont rapprochées des sciences techniques. Les recherches et les publications des biologistes et des médecins sont assez semblables aux études et aux rapports des ingénieurs et des hommes d'affaires : ils fournissent des renseignements sûrs, précis et précieux, et comportent des applications utilitaires et des conclusions pratiques, mais ni les uns ni les autres ne sauraient allumer le feu sacré.

L'œuvre du dernier demi-siècle

Loin de moi l'ambition de révolutionner toutes choses en biologie et en médecine : l'œuvre biologique et médicale du dernier demi-siècle, œuvre documentaire et impersonnelle, est merveilleuse par ses acquisitions positives innombrables et par ses applications industrielles et médicales. Il convient de la poursuivre et, puisque la conduite adoptée ci-devant s'est montrée excellente, il faut bien se garder de la modifier brusquement : l'arbre s'est révélé bon par ses fruits, conservons-le précieusement pour pouvoir encore cueillir des fruits excellents. Mais je serais heureux que, parmi les savants, biologistes ou médecins, qui travaillent et qui publient, il s'en trouvât quelques-uns pour spiritualiser en quelque manière et surtout pour personnaliser leur œuvre.

Anecdotes

Il est arrivé qu'un professeur universitaire, sollicité par un étudiant en fin d'études de lui donner un sujet de thèse de doctorat, lui répondit : « Vous pouvez étudier le pH en pathologie humaine. » Il aurait ajouté : « Vous allez minutieusement chercher dans les Revues et Analyses, dans les Tables et Catalogues, tous les travaux se rapportant au pH, sans en oublier un seul. » Et comme l'étudiant demandait timidement comment se développerait son travail proprement dit, il lui fut répondu : « Faites la bibliographie, toute la bibliographie, rien que la bibliographie ; ensuite? Eh bien ! ensuite, on verra. »

Peut-on imaginer que, de la sorte, l'étudiant soit en état de faire une œuvre personnelle, et intéressante, et neuve? Etouffé par une documentation colossale, comprenant des œuvres divergentes, quand elles ne sont pas contradictoires, l'étudiant ne saura guère en général que doubler les œuvres antérieures ou les paraphraser, et son travail sera digne d'être maudit, parce qu'il ajoutera une unité au nombre considérable des inutiles et par suite néfastes publications relatives au pH.

Aux premiers temps de mon assistance physiologique à la Sorbonne, j'avais comme ancien et comme camarade un jeune savant de grande valeur intellectuelle. Après avoir réalisé quelques recherches de début assez peu importantes, il avait songé à entreprendre un travail de grande envergure, et il s'était posé ce problème, qui lui était venu tout naturellement à l'esprit parce qu'il était à la fois naturaliste et physiologiste : « Pourquoi les oiseaux éliminent-ils leur azote de déchet sous la forme acide urique, alors que les mammifères l'éliminent sous la forme urée? » Il en constitua la bibliographie parce que c'était l'usage et qu'il n'avait pas l'âme révolutionnaire, ni même très indépendante : il n'y avait d'ailleurs alors — c'était en 1888 — que peu de travaux sur l'urée et sur l'acide urique, et la documentation fut légère. Il imagina fort judicieusement des dispositions pratiques pour recueillir l'urine des oiseaux, poules ou canards, et des mammifères, lapins et chiens ; il s'exerça dans la pratique des analyses qualitatives et quantitatives d'urée et d'acide urique, telles qu'on les pouvait faire alors, fort approximativement d'ailleurs. Et, toutes ces prémisses réunies, il ne parvint pas à « décoller », comme on pourrait dire aujourd'hui, au temps de l'aviation ; les quelques vagues essais qu'il tenta pour s'orienter ne l'éclairèrent pas sur le problème posé, et il finit par renoncer, après sept ou huit mois de vains efforts, à en poursuivre la réalisation. Il avait échoué dans sa tentative parce qu'il avait manqué tout à la fois de point de départ et d'idées originales.

Idée, passion, itinéraires

Or, les idées originales ne naissent pas spontanément : l'homme n'est pas vraiment créateur, il est adaptateur. C'est une forme, c'est une attitude, c'est un geste, entrevus bien souvent par hasard, qui, perçus par l'artiste, et j'allais dire qui, assimilés, modifiés et comme modelés par lui, inconsciemment le plus souvent, ont été à l'origine de la statue merveilleuse et comme vivante et triomphante qu'il a sculptée.

L'âme humaine, qu'elle soit celle d'un sculpteur, d'un musicien, d'un biologiste ou d'un médecin, est essentiellement la même toujours et partout : elle a les mêmes besoins et les mêmes pouvoirs, et les différences qui nous paraissent quelquefois profondes ne sont réellement que bien superficielles. La création d'une œuvre maîtresse, chez nous biologistes, exige les mêmes conditions que chez l'artiste : il nous faut une impression première, qui nous aura émus ou tout au moins intéressés, que nous retiendrons avec curiosité, qui hantera nos rêveries ou nos méditations, et qui provoquera chez nous la réaction vive, qui se traduit par la recherche scientifique. Il ne s'agira plus, dans de telles conditions, d'un labeur pour nous indifférent, et comme étranger à nous, mais d'une inspiration qui semble jaillir du fond de notre être, tant et si bien qu'il nous paraîtra qu'en lui obéissant nous nous réalisons nous-mêmes, avec joie, enthousiasme et passion.

Parmi les disciples que j'ai formés au cours de mon professorat, il en est que j'ai pu convaincre de l'excellence de ces notions, qui à mes yeux ont une importance capitale. Et j'ai souvenir que l'un d'eux retint ainsi quelque jour un petit fait sans importance manifeste, mais qui avait piqué sa curiosité, qu'il y songea avec une sorte de volupté, et qu'alors les idées d'expériences lui vinrent en telle abondance et avec une telle netteté qu'il en éprouva comme un ravissement. Il m'écrivit, frémissant : « Je sais maintenant ce qu'est la passion expérimentale. » Sa recherche est en cours ; je ne doute pas qu'elle soit brillante ; mais déjà je sais sûrement qu'il ne connaîtra pas l'ennui intolérable de l'*étudiant pH* ni l'angoisse et la désespérance de mon ancien devant la stérilité de son entreprise.

Quand le fait curieux observé par hasard est retenu par le biologiste, celui-ci doit se garder de deux fautes, l'une et l'autre dangereuses. Il doit se garder de tracer un plan rigide de recherches, conduisant à un point exactement fixé dès l'origine. Il doit se garder de faire une bibliographie complète ou même simplement assez étendue.

Fixer dès l'origine le terme que l'on veut atteindre, c'est se placer dans les conditions où se trouva mon camarade de laboratoire, qui avait formulé de façon précise le but qu'il assignait à sa recherche, et qui dut l'interrompre et, découragé, l'abandonner. Quand l'attention de Pasteur fut attirée par les transformations que des moisissures imposaient à des tartrates, il observa et expérimenta sans décider d'emblée vers quel but il tendrait ; et, à mesure que la recherche se poursuivit,

il se laissa toujours guider par les possibilités de progression, comme l'explorateur qui pénètre en une terre inconnue : il procède au mieux, recueille des documents et des échantillons sur son chemin, mais ne décide pas par avance qu'il atteindra tel point défini. L'œuvre pasteurienne est là pour démontrer l'excellence de la méthode.

Faire une bibliographie complète, c'est, à peu près sûrement, se stériliser, car en présence d'un excès de documentation l'on imagine facilement que tout est accompli, que rien ne reste à découvrir, et l'on se voue à l'impuissance si l'on accepte cette opinion, qui est d'ailleurs remarquablement erronée.

Quand donc un fait curieux éveillera notre attention, nous nous garderons bien de chercher dans la littérature scientifique tout ce qui a pu être publié en relation proche ou lointaine avec lui. Nous entreprendrons notre recherche sans nous documenter. N'est-on pas d'ailleurs toujours quelque peu documenté sur tous les problèmes qui se peuvent poser, quand on a fait des études régulières, sérieuses, et quand on a quelques années d'assistance physiologique ou médicale? Et nous poursuivrons cette recherche comme si rien d'équivalent n'avait été tenté, afin de conserver toute liberté d'action et d'écarter toute influence. Quand Pasteur fut invité à aller dans la vallée du Rhône pour y combattre la maladie des vers à soie, il voulut refuser, parce qu'il ne connaissait pas bien les vers à soie et pas du tout leur maladie. J.-B. Dumas, le chimiste, dont il avait été l'élève, lui dit à ce propos : « Vous ne savez rien, Pasteur, eh bien ! tant mieux ; au moins vous n'aurez pas d'idées préconçues ! » Et Pasteur accepta la mission.

Si l'on me disait que le chercheur qui suivrait mes conseils risquerait de refaire un travail déjà fait, sans rien découvrir de nouveau, et que son effort aurait été accompli sans profit pour la science, je répondrais avec force : « Que me contez-vous là ? » En vérité, jamais deux hommes de science, ou biologistes ou médecins, pourvu qu'ils soient d'esprit indépendant et original, ne feront œuvre identique, car l'un et l'autre, en raison de cette indépendance et de cette originalité, suivront des chemins différents et exploreront des domaines distincts et séparés. J'ai eu le désir de vérifier cette opinion. Un jour, un fait curieux d'ordre alimentaire frappa un de mes élèves et moi-même. Il fut entendu entre nous que, partant de ce fait, nous engagerions une étude expérimentale, sans collaborer de quelque manière que ce fût, sans même nous communiquer nos résultats, jusqu'au jour où nous aurions, sinon terminé la recherche (en vérité les recherches biologiques se peuvent poursuivre indéfiniment), au moins acquis un ensemble de résultats importants. Quand alors nous confrontâmes nos acquisitions, nous les trouvâmes beaucoup plus divergentes que nous eussions pu l'imaginer. L'un et l'autre, nous avions retenu le fait initial ; nous en avions observé et noté l'essentiel et les particularités ; mais tout le développement de la recherche, à partir de ce fait, était dissemblable ; les territoires explorés par chacun de nous n'étaient pas les mêmes : ainsi les branches issues d'un même tronc sont et demeurent indépendantes les unes des autres. Et pourtant mon élève et moi nous appartenons à une même école physiologique, nous avons des méthodes de travail identiques et nos psychologies scientifiques doivent avoir maintes ressemblances. Sans doute en serait-il autrement si le chercheur était dépourvu de toute originalité et travaillait comme l'araignée tisse sa toile, comme l'hirondelle construit son nid, suivant l'immuable instinct ; mais personne n'ignore qu'on ne trouve ni araignée ni hirondelle parmi les biologistes et les médecins.

Et d'ailleurs serait-ce une si mauvaise chose qu'un travail déjà fait fût refait? Si tous les travaux antérieurs étaient systématiquement soumis à une vérification, la science officielle serait peut-être purgée d'un certain nombre d'erreurs.

Quand le travail de recherche aura été largement développé et précisé, et qu'on pourra légitimement songer à en publier l'essentiel, il conviendra de faire la bibliographie, non pas pour se munir d'idées (qu'a-t-on besoin des idées d'autrui?) mais pour juxtaposer éventuellement des résultats et pour retirer de ces rapprochements tous les renseignements qu'ils peuvent fournir en vue de la poursuite de l'investigation, et aussi pour se mieux connaître en ses faiblesses et en ses forces, en se comparant aux autres.

Le point de départ, fait curieux, généralement observé ou connu par hasard, étant précisé, il faut engager la recherche ou, si l'on veut, démarrer.

Comment y réussir? Comme en toutes choses qui sont du domaine de l'invention, il n'y a pas de pratique inflexible, et des règles, même assez flottantes, ne sauraient être formulées : c'est affaire de psychologie individuelle, une certaine harmonie existant en général entre la conduite de la recherche et la nature psychologique du chercheur.

Théories

Les uns édifieront une théorie de large envergure sur le fait primordial ; une théorie, c'est-à-dire un système ou ensemble coordonné de propositions destinées à interpréter le fait observé et à en prévoir beaucoup d'autres, qui en sont comme les dérivés. La théorie incite à vérifier, donc à faire des observations et des expériences adéquates, et, par là, elle peut être chose utile et bienfaisante, car les faits connus grâce à elle sont des acquisitions positives, réelles. Il importe peu d'ailleurs que la théorie elle-même demeure ou disparaisse, qu'elle soit exacte ou erronée, puisque son rôle est bien plus de susciter des recherches que de formuler la vérité scientifique. Une théorie c'est une sorte d'échafaudage qui permet l'érection d'un monument ; quand celui-ci est achevé, l'échafaudage peut sans dommage être démonté et détruit.

Si les choses se passaient suivant ce schéma, je ne nourrirais aucune hostilité contre les théories biologiques et médicales. Mais, à peu près toujours, les choses se passent autrement. D'abord, le théoricien entasse souvent dans son système, et comme à plaisir, des erreurs parfois stupéfiantes et, malgré qu'il soit entendu que la théorie n'est qu'éphémère, il en est d'elle comme de la calomnie, il en reste toujours quelque chose... Et puis, le créateur d'une théorie scientifique la tient généralement pour une chose géniale, très précieuse, quasi sacrée, et il considère volontiers les attaques dirigées contre elle comme dirigées contre lui-même. Il la défend âprement, non seulement par des raisonnements et justifications scientifiques, ce qui serait légitime, mais encore et surtout par des arguments personnels, passionnels, j'allais dire... politiques : le conflit ne tarde pas à cesser d'être une controverse scientifique, il devient affaire de prestige.

Telles sont les raisons pour lesquelles je condamne les théories scientifiques.

Hypothèse puis expérience

Nous ne théoriserons donc pas. Mieux vaudrait user de l'hypothèse que de la théorie, de l'hypothèse qui est généralement aussi réservée et timide que la théorie est grandiloquente et orgueilleuse. Dans la théorie, on entasse conceptions sur conceptions pour constituer un puissant ensemble, sans prendre soin de fournir des justifications durant qu'on les accumule, sans même se soucier de ne pas heurter durement la vérité. Une hypothèse est beaucoup moins dangereuse, car ce n'est qu'une supposition qu'il faut sans tarder justifier ou détruire par un essai positif, l'hypothèse et la vérification qu'elle impose étant choses nécessairement conjuguées, de telle sorte qu'on ne saurait se tromper sur le caractère provisoire de l'hypothèse et sur la nécessité du contrôle. Afin de mieux exprimer cette conjugaison de l'hypothèse et de la vérification, j'ai proposé jadis de toujours énoncer l'hypothèse sous forme d'une question attendant, exigeant la réponse qui est la vérification.

Enoncer une hypothèse ou poser une question ; vérifier l'hypothèse ou répondre à la question ; tels sont les procédés les plus favorables, on pourrait dire tel est le procédé le plus favorable à une floraison scientifique. La science biologique ou médicale, a-t-on dit très justement, progresse par le jeu combiné des hypothèses et des expériences, une hypothèse provoquant l'expérience qui en manifestera la valeur, l'expérience suscitant une nouvelle hypothèse, que contrôlera une nouvelle expérience, et ainsi d'hypothèse en expérience et d'expérience en hypothèse pourra-t-on avancer, lentement parfois, mais sûrement toujours.

Rapprochements

Certains travailleurs éprouvent quelque difficulté à imaginer des hypothèses, et piétinent sur place, incapables de se dégager : les jeunes surtout souffrent de cette débilité d'imagination. Je suis persuadé qu'ils retireraient grand profit au début de leur carrière, et même plus tard, et peut-être toute leur vie, à faire appel aux comparaisons, aux rapprochements, maints problèmes présentant entre eux des analogies ; si bien qu'ils peuvent en quelque sorte se pousser les uns les autres en avant.

Quand notre attention s'est portée sur un fait curieux et que nous retenons, nous pouvons nous demander si nous n'en connaissons pas déjà d'autres ayant quelque ressemblance ou quelque point commun avec le fait actuel. Ou bien, quand nous avons poursuivi l'étude d'un phénomène et obtenu des résultats qui forment un ensemble bien équilibré, nous pouvons nous demander s'il n'est pas quelque autre phénomène, plus ou moins analogue, dont l'étude serait facilitée par celle du phénomène maintenant mieux connu grâce à nous.

Quand j'étudiais la séro-anaphylaxie, après avoir expérimenté sur le lapin, je fis des essais sur le chien et je constatai que certains accidents (incoagulabilité du sang et chute de la pression artérielle) de la réaction séro-anaphylactique chez cet animal ressemblent étrangement à ceux qu'on relève dans l'intoxication produite chez lui par l'injection intraveineuse de peptone. Cette intoxication peptonique étant bien connue, en raison des multiples et minutieuses études dont elle avait été l'objet, il était indiqué de rechercher si l'identité est complète entre les deux intoxications ou s'il existe ici ou là des différences qualitatives ou quantitatives. Ainsi me furent d'emblée inspirées des expériences, et mon étude progressa avec une extrême facilité et une remarquable rapidité.

Quand j'eus étudié avec Calixte Pagès le phénomène de la caséification du lait, et montré que cette caséification ne se fait normalement que si la liqueur lactée contient en solution des sels de chaux (le lait traité par la présure demeurant par contre liquide quand les sels de chaux ont été éliminés par addition d'oxalate de soude), je rapprochai la caséification du lait et la coagulation fibrineuse du sang. J'étais autorisé à ce parallèle, au moins provisoirement, en raison des analogies qui existaient entre les deux phénomènes : dans les deux cas, un liquide organique, sous l'influence d'un agent physiologique, subit une transformation en gelée, celle-ci se rétractant peu à peu en expulsant un liquide clair, ne contenant plus en suspension les éléments figurés du sang ou du lait, et considérablement appauvri en protéine. Et tout aussitôt une question se posa pour ainsi dire d'elle-même et obligatoirement. Est-ce que la présence de sels de chaux solubles dans le plasma sanguin est une condition nécessaire de la coagulation du sang, comme la présence de sels de chaux solubles dans le liquide du lait est une condition nécessaire de la caséification du lait? Pratiquement, je n'eus qu'à oxalater le sang au moment de la prise : *ipso facto* la nécessité de la présence de composés calciques solubles, pour permettre la coagulation spontanée du sang, devenait évidente.

Je songe encore à d'autres études en quelque manière parallèles que j'ai poursuivies autrefois. J'avais reconnu que les substances génératrices d'anaphylaxie sont des protéines, et que toutes les protéines peuvent engendrer l'anaphylaxie. Or, en étudiant les venins de serpents, je reconnus que tous contiennent des protéines toxiques. Je ne pouvais pas ne pas me demander si ces protéines venimeuses ne seraient pas capables d'engendrer l'anaphylaxie et s'il n'y aurait pas dès lors des anaphylaxies venimeuses comme il y a des anaphylaxies par et pour les protéines du sérum, du lait, de l'œuf, etc. L'expérience provoquée par ce rapprochement me fit découvrir les anaphylaxies venimeuses et beaucoup d'autres choses encore.

D'autre part, les venins sont capables d'engendrer l'immunité antivenimeuse chez les animaux auxquels on les injecte par voie parentérale ; je ne pouvais pas ne pas me demander si les protéines animales injectées aux animaux et qui les anaphylactisaient ne pouvaient pas aussi les immuniser. L'expérience me permit de manifester chez le chien longuement traité par le sérum de cheval l'existence d'une immunité antisérique, assez développée sur le tard pour masquer l'anaphylaxie.

Ces quelques exemples permettent de comprendre comment on procède en usant des rapprochements. Remarquons que cette méthode que je recommande est éminemment personnelle, tout autant que la méthode des théories. Si la théorie traduit généralement les tendances, le dynamisme d'un esprit qui porte en soi des hérédités et qui s'est façonné au cours des années sous l'influence de ses études, de ses méditations et des circonstances, la méthode des rapprochements traduit les acquisitions personnelles, les réserves qui se sont constituées peu à peu et qui sont telles ou telles selon le psychisme ou si l'on veut la personnalité du savant. Les rapprochements que j'ai notés ci-dessus se rattachent à mes études antérieures, à mes découvertes, à mes progrès, bref à tout ce qui s'harmonise au mieux avec

mon âme pensante et affective. Edifier une théorie ou faire des rapprochements c'est toujours mettre en œuvre une originalité, c'est manifester une personnalité. Si je préfère les rapprochements aux théories, ce n'est pas qu'ils fassent éclater plus vivement une personnalité, c'est qu'ils ne comportent pas les dangers qui émanent des théories.

Quand je préparais en Sorbonne ma licence ès sciences naturelles, l'un de mes professeurs, Henri de Lacaze Duthiers, m'avait passionnément intéressé, et peu s'en fallut que je ne l'aie suivi dans le domaine zoologique où il m'avait fait l'honneur de m'inviter à le suivre. Son enseignement était jugé médiocre par certains qui étaient saturés de classicisme et de traditionnalisme administratif, parce qu'il était personnel infiniment. Mais justement en raison de cette personnalité son enseignement était captivant et presque hallucinant. J'ai souvenir de ses causeries sur le Dentale, sur la Molgule, êtres remarquables en ce qu'ils font passage, on peut aussi dire rapprochement, le premier entre les mollusques et les vers, la seconde entre les ascidies et je ne sais plus quoi. Or, ces êtres de passage que Lacaze Duthiers avait spécialement étudiés et qu'en vérité il chérissait, qu'était-ce autre chose qu'un rapprochement matérialisé? Qu'on ne m'accuse pas, quand je propose de substituer les rapprochements aux théories, d'abaisser la science : les rapprochements peuvent exalter les esprits tout autant que les théories.

Conclusion : la personnalité

Il me semble désirable que quelques-uns des nôtres, en leurs recherches et en leurs publications, renonçant à toute réserve et à toute timidité, fassent œuvre éminemment personnelle. Sans doute devront-ils être très objectifs, car aucune œuvre scientifique ne vaut si, dans la notation des faits, elle n'est pas froidement objective. Mais l'objectivité n'est pas, que je sache, incompatible avec la personnalité, et celle-ci doit se manifester non seulement dans la recherche, mais encore dans l'exposé, dans l'expression.

Une recherche a été menée à bien en biologie ou en médecine ; des faits positifs ont été recueillis, des mesures ont été enregistrées. De cette richesse scientifique, il convient d'heureusement doter la science, ou plus exactement les savants. On a coutume, de nos jours, de publier des rapports documentaires, comme je le notais tout à l'heure, dans lesquels on entasse, suivant un ordre conventionnel, toutes choses qu'on a reconnues. J'aimerais que certains des nôtres nous traîtassent autrement, plus amicalement, plus intimement. J'aimerais qu'à les lire on pût se croire en leur laboratoire ou en leur clinique, assistant à leurs recherches, suivant l'évolution de leur pensée et connaissant en quelque mesure leurs états d'âme. Car, pour devenir homme de science, il faut avoir une âme d'homme de science, et comment la pourrait-on mieux préparer qu'en la modelant à l'image de tel savant, qui veut bien se révéler à nous, et dont l'âme vibre et chante harmoniquement avec la nôtre ? N'est-ce pas parce que l'assistant a l'incomparable privilège de vivre la vie spirituelle de son maître, travaillant sous ses yeux et pensant à haute voix près de lui, qu'il devient lui-même homme de science, digne de celui qui l'a formé ?

Et puis j'aimerais que quelques-uns des nôtres voulussent bien faire le nécessaire pour que fût exaltée chez leurs disciples cette qualité majeure qu'est la plasticité de l'esprit. Des faits ont été acquis, qui ne sont par eux-mêmes que des matériaux. Il reste à élever l'édifice. Pour y réussir, il faut faire un choix parmi ces matériaux ; il faut les disposer en un certain ordre et avec une certaine harmonie, mais il faut se bien garder de vouloir les utiliser tous, comme de prétendre tous les ordonner suivant le même plan. D'un ensemble de faits donnés, je voudrais que l'on tirât plusieurs constructions scientifiques, et qui fussent diverses, ou, si l'on veut s'exprimer autrement, qu'on examinât le problème sous différents angles et sous des éclairements divers. N'est-ce pas d'ailleurs en procédant ainsi que l'on peut connaître et bien connaître, qu'il s'agisse d'une œuvre artistique, philosophique, sociale ou politique? Ainsi travaillerait-on au développement des esprits en leur assurant une grande souplesse, une suprême faculté d'adaptation, une maîtrise absolue de soi.

Médecins, mes amis, qui venez de lire ces lignes, je ne sais si je vous aurai convertis à mes idées et sentiments. Je souhaite qu'aux heures de loisir dont vous pouvez disposer vous méditiez sur toutes ces choses, dont on ne parle guère dans les écrits scientifiques contemporains. Peut-être aurai-je obtenu de certains d'entre vous qu'ils considèrent la recherche scientifique ou médicale non comme un domaine réservé à quelques officiels ou à leurs élèves, à ceux qu'on pourrait appeler les professionnels de la Science, mais comme un domaine commun à tous les hommes de bonne volonté.

Médecins, mes amis, vous avez tous, dans l'exercice de votre profession, observé des faits curieux, qui vous ont surpris, intéressés, parfois angoissés. Parfois vous avez interrogé les maîtres en sciences médicales, afin qu'il vous fût possible d'interpréter justement vos observations; mais on n'a pas toujours pu vous satisfaire. Eh bien ! fouillez vos souvenirs, qu'ils soient de vos années d'études ou de vos années de pratique ; cherchez en ces souvenirs s'il n'y a rien eu de comparable à ce que vous venez d'observer et qui vous a intéressés. Oui? En ce cas, cherchez à faire jaillir quelque lumière du rapprochement et des comparaisons qui en résultent: je serais bien étonné si vous n'en tiriez pas avantage. Au contraire, si rien dans votre mémoire ne présente la moindre analogie ou ressemblance avec le fait récemment noté, gravez bien celui-ci en vous et attendez patiemment : un jour viendra où sur votre route se présentera quelque autre chose qui se prêtera au rapprochement, générateur de connaissance.

Ce ne sont point là vaines paroles. S'il m'était donné de pouvoir vous présenter dans son ensemble ma vie scientifique, vous reconnaîtriez que toutes ces idées générales, nécessairement un peu imprécises, ont leurs racines en des faits précis que j'ai vus de mes yeux ou touchés de mes doigts.

Et j'ai la certitude que l'effort scientifique auquel je vous invite en votre domaine, et sans rien changer à vos activités professionnelles, sera bienfaisant. Il ne s'agit pas de publier des mémoires, de chercher à entrer dans le groupe des professionnels de la science officielle, il s'agit de l'exaltation de votre être, et y travailler est assurément bien.

A l'époque que nous vivons, et dans laquelle le matériel semble tout primer, il importe que vous, médecins, qui représentez une des forces vives de l'humanité, vous ne méconnaissiez pas la primauté du spirituel, et que de toute votre volonté et de toute votre ardeur vous la fassiez rayonner en vous.

Maurice Arthus

La recherche scientifique et les laboratoires industriels

PAR MAX ARON

professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg

La direction d'« Art et Médecine » m'a fait l'honneur de m'interroger sur « les possibilités scientifiques que présentent les laboratoires de recherches annexés à l'industrie pharmaceutique ».

Dans la mesure où il est permis de schématiser ses facteurs, dont beaucoup, d'ordre psychologique, échappent à une grossière analyse, la recherche scientifique suppose la réalisation de trois ordres de conditions : elle réclame des moyens matériels suffisants, des hommes capables de les mettre en œuvre utilement et certains éléments liés au milieu où elle s'accomplit.

En ce qui concerne le premier point, il va de soi que les moyens matériels ne sauraient, en général, faire défaut aux laboratoires industriels. A une époque où les crédits alloués aux Instituts d'Etat s'amenuisent au point qu'il en résulte une redoutable menace pour leur avenir, les Instituts privés se trouvent, de ce point de vue, dans une situation privilégiée et sont susceptibles de disposer de multiples ressources inaccessibles aux premiers. Il serait oiseux d'y insister.

Le second point est une pure question d'hommes. Pour faire de la science, il faut des savants. Certaines firmes pharmaceutiques se sont assuré les services de chercheurs éminents. Il n'y a aucune raison *a priori* pour qu'un biologiste ou un chimiste ne fasse pas preuve, dans un laboratoire privé, de l'esprit scrupuleux, de l'objectivité et aussi de l'enthousiasme et du désintéressement qu'exige, d'une manière impérative, la recherche scientifique, et pour qu'il ne s'y livre pas avec fruit en dehors ou à propos des obligations de sa charge. Ce sont là, certes, des conditions imprescriptibles. Mais qui oserait affirmer qu'elles sont satisfaites fatalement et *ipso facto* dans les laboratoires dits « officiels » ? C'est affaire, en ceux-ci comme en ceux-là, de moralité scientifique, de choix et de recrutement des savants.

Ceci m'amène à envisager le troisième point.

Le recrutement des chercheurs, encore qu'il tende à devenir de plus en plus difficile dans l'Université, ne risque-t-il pas de l'être davantage dans les firmes industrielles, où la création d'une « école », la formation d'élèves susceptibles d'animer la vie scientifique du laboratoire et éventuellement d'en préparer la continuité, se heurtent à des obstacles que l'on imagine aisément? Au surplus, la production scientifique a parfois besoin de quelque chose de plus que de ressources, si vastes qu'elles soient. Elle trouve un excitant propice dans un certain « climat » psychologique, dans un milieu où le contact d'un maître et de ses élèves ou de ses collaborateurs réalise un état de fermentation intellectuelle, d'ardeur et d'émulation. Je ne dis pas que cet état soit inéluctablement refusé à des laboratoires industriels. Il paraît toutefois y trouver moins fréquemment un cadre favorable.

Au surplus, il convient de tenir compte des bienfaits des relations de voisinage, sinon de collaboration, qui, dans l'Université, résultent du contact de chercheurs soumis à des disciplines différentes et qui semblent rarement accessibles à des savants moins nombreux et plus isolés dans les laboratoires industriels. En ce qui concerne, plus spécialement, la découverte et la mise au point expérimentale de certains agents thérapeutiques modernes, le concours de la chimie, de la pharmacologie, de la physiologie, de la bactériologie, de l'histologie, se trouvent constamment requis. Un nombre très restreint de chercheurs, si compétents qu'ils soient, ne saurait suffire en général à mener à bien une telle entreprise, qui exige des spécialistes qualifiés en chaque discipline, travaillant de conserve et s'apportant un mutuel contrôle : car la science d'aujourd'hui ne permet plus l'universalité des connaissances. Seules les industries les plus puissantes sont à même d'organiser cette " symbiose ".

Toutefois, il n'est pas exclu de concevoir un remède à ces difficultés : je veux parler d'une certaine collaboration entre les laboratoires privés et les laboratoires officiels. A l'étranger, notamment en Amérique et en Allemagne, cette collaboration paraît entrée dans les mœurs scientifiques. En France, il faut le reconnaître, beaucoup d'universitaires la tiennent pour suspecte ou indésirable, parce que ceux qui la pratiquent encourent le soupçon de viser à orienter leurs recherches en un sens intéressé et le reproche d'aliéner leur liberté, sinon de compromettre leur dignité. A cet égard, toute règle générale paraît vaine et inopportune. Il ne saurait entrer en ligne de compte que des cas particuliers. Là, comme en tant d'autres domaines, théories et idées ne valent que ce que valent ceux qui les appliquent. J'estime que ce peut être l'honneur, et souvent aussi l'intérêt bien entendu des laboratoires industriels, de soutenir certaines recherches théoriques, accomplies en dehors d'eux, sans attendre d'une telle aide autre chose que ce progrès des découvertes dont ils sont éventuellement les premiers à bénéficier. S'il est vrai qu'il y a biologiste et biologiste, laboratoire pharmaceutique et laboratoire pharmaceutique, une collaboration ainsi conçue n'est pas de nature à rendre pires les mauvais ; mais elle semble propre à accroître et à améliorer le rendement des bons, tant dans le sens de la recherche pure que dans celui des applications industrielles.

Max Aron

LA-HAUT

PAR COLETTE

Dès mon premier vol, je m'ennuyai, là-haut. On est terrestre, ou on ne l'est pas... Une terre écrasée et triste, à grandes taches, à petits quadrilatères ; plus de profils, plus d'altitudes variées ; supprimés l'aspiration, le geste humain, humble, ardent, invétéré, de lever la tête et les yeux vers... vers ce qui est bleu, inconnaissable, inaccessible, vers ce qui recule à mesure que l'homme monte. Peut-être que la mer, les ombres véloces des nuages, sous l'eau la pâleur des longs sables immergés, et les noires forêts des zostères, m'eussent retenue, si nous avions survolé, assez bas, la mer... Mais mon premier vol ne me donna qu'une blanche imitation de l'étendue marine, un champ de nues bosselées d'argent, promptement dépassé.

Je m'ennuyai donc, et redescendis à la rencontre du cri de l'oiseau, des sons de clochers, de la voix humaine. Je traversai, en descendant, le bas plafond invisible qui presse contre la terre toutes les odeurs... Le choc olfactif fut plus émouvant que je ne l'avais prévu. Juin justement fanait les foins fauchés, tarissait, sous notre avion, les petites mares bordées d'iris sauvages, craquelait leurs rives de vase bleuâtre et chaude, où foisonnaient la menthe des marais, les joncs et les massettes.

Odeur de l'air, boisson, aliment ! Le ravissement qui nous vient par l'odeur est parfait. En l'exprimant, nous mêlons naïvement le contentement de deux ou trois sens. Nous disons « l'air est doux » lorsqu'il sent bon, « l'air est vif » quand le thermomètre baisse. Rien qu'à recevoir, en quittant des régions inodores et pures, les parfums ascendants portés par l'air messager, la terre me reconquérait. En même temps, je regardais ressusciter les collines, les peupliers rangés, l'église aiguë, la forêt, tous les attraits verticaux du paysage.

D'autres tentatives de trajet aérien suivirent. Je n'y gagnai pas le goût de l'avion, ni celui du dirigeable, agréable autobus. Où manquent à la fois la peur et la confiance la passion ne saurait s'échauffer. Restaient le vol de nuit, et la traversée cahotée — je les attends encore. Du moins l'air m'a donné ce qu'il a de plus émouvant : un voyage de quelques heures en ballon libre.

La rigidité de l'itinéraire, la connaissance des chemins invisibles, des repères de feu, un tonnerre mécanique qui engourdit l'ouïe et la pensée, un confort qui rivalise avec celui du wagon et du paquebot, telles sont désormais les prérogatives de l'avion. La vieille sphère de soie ne s'en arroge qu'une seule : la féerie. Errer en ballon libre, c'est pleinement pénétrer la notion mythologique d'un élément.

Nous avons vite fait d'accueillir, d'utiliser tous les usages, toutes les accélérations de la propulsion à moteur. La vitesse ne nous effraie plus, depuis qu'elle nous est commode. Mais ce luxe, la lenteur, mais ce fantastique, le flottement, ce songe, le plus léger-que-l'air, cette puissance, chevaucher le vent et se fier à lui, je ne les ai savourés que le jour où, enjambant le bord d'un petit panier carré qui pendait sous une planète jaune impatiente, je passai la Seine, frôlai la Tour, et m'en fus atterrir aux environs de Pont-sur-Yonne. Atterrir? Il est des mots plus véridiques pour nommer et dépeindre la reprise de contact avec la terre... Mettons que nous chûmes, qu'avec désinvolture notre panier nous vida comme escarbilles sur un pré, pareils, sous le filet de notre planète efflanquée, au chat embrouillé dans une pelote de ficelle...

Pourquoi Pont-sur-Yonne plutôt que Martigues, ou la Norvège, ou les pinèdes bleues de quelque pays de l'Est? « Le vent, le vent frivolant » l'avait voulu. En sphérique il faut partir sans dessein, sinon sans courage. L'homme aura toujours assez d'audace pour voler en avion, vite, plus vite, encore plus vite, vers Bagdad ou Buenos-Ayres. Le translucide esprit du vertige renonce à suivre et à déconcerter l'oiseau aux ailes inflexibles. Mais il s'accroche sous la primitive nacelle en gros osier tressé, nantie de sacs de sable et d'un outillage scientifique qui ferait sourire l'adolescence mécanicienne de ce temps-ci.

— Nous descendons?

— Pis que cela, Monsieur Smith, nous tombons !

Ainsi débute, ou à peu près, *L'Ile mystérieuse*, et l'équipage du ballon jette tout le lest à la mer... Pour avoir de mes mains vidé du lest dans la Seine, j'associe à ces répliques de Jules Verne le bruit perlé du sable qui crible l'eau, un des derniers bruits que recueille l'ascensionniste penché, le buste hors de son petit panier. Après quoi, le bond du sphérique est si rapide qu'il ressemble à une chute à l'envers. Il s'enfonce dans le ciel, s'y creuse une retraite à même le silence, et le vent enfin l'adopte. Pas un souffle, nous sommes le vent lui-même, suggéré autrefois par ses hôtes impondérables, les Eoles joufflus, les esprits sans corps cravatés de plumes de pigeon, les Vents des cartes marines, Zéphire enlevant Psyché, et la bulle de savon.

Je fus cette bulle, la graine irresponsable et voyageuse, délivrée presque de l'intervention humaine. Cent mètres de guide-rope frétillaient sous la nacelle, traînaient mollement parmi de petites nuées, et la nouveauté, la perfection du silence nous ôtaient le besoin de parler.

Donner quelques impressions d'écrivains sur la Route à trois dimensions illimitées, c'est peut-être assez "actuel". Ce building new-yorkais, lui-même, ne sera bientôt plus à l'abri de ce qui peut venir par elle.



Mme Colette concède à l'avion un certain nombre de "prérogatives". Mais, dit-elle justement, "la vieille sphère de soie ne s'en arroge qu'une seule : la féerie. Errer en ballon libre, c'est pleinement pénétrer la notion mythologique d'un élément."



Photo Schall

Après le ballon libre, le dirigeable a joué sa partie, fort importante, dans la conquête de l'air. Il n'a pourtant pas le suffrage de Mme Colette : " Où manquent à la fois la peur et la confiance, la passion ne saurait s'échauffer. "

hoto Mouritius

Les sens humains se laissent aisément surprendre, habitués qu'ils sont à jouer en faisceau. Il ne fallait que l'abolition du son pour nous rendre sensible, à l'état de veille, un des dons furtifs du songe, le vol magique, sans lutte ni battement, la céleste promenade qui enchante parfois nos rêves.

Quelqu'un jeta par-dessus bord une poignée de pétales qui fondirent comme bus par l'air : « C'est que nous montons encore», dit une voix. Plus tard dans la journée, un autre lâcher de papillons parut se coller, immobile, aspiré, à un plafond qui fuyait au-dessus de nos têtes :

— Ah ! Nous descendons... Nous n'aurons que le temps d'atterrir avant la nuit, dit la voix.

— Atterrir? Où? demandai-je.

— Mais, répondit la voix tranquille, nous n'en savons rien.

Et je trouvai naturelles cette incertitude et cette tranquillité, au cours d'un voyage gouverné par l'air et ses fleuves, au sein d'un élément à qui l'homme, pour l'interroger, dédie encore des fleurs effeuillées, un élément qui peut emporter vers la mort son passager, en lui cachant le terme de son essor, en lui épargnant même le vent de la suprême course.

Colette

Photo Pilet



VUES DU CIEL

PAR JÉROME ET JEAN THARAUD

Comme le public le croit communément, ce n'est pas vrai du tout qu'on ne voit rien en avion, et que le passager, dans la carlingue, est un moine dans une cellule, sans aucune vue sur le dehors. Pour s'en convaincre, il n'est même pas nécessaire de quitter le sol : il suffit de feuilleter le très bel ouvrage que le général Mollandin vient de publier sous ce titre : « Le vol en avion, ses joies et ses leçons. » Le livre est accompagné de photographies admirables prises du haut des airs, et qui donnent des spectacles du monde une idée toute différente de celle qu'on s'en fait d'habitude.

De là-haut, les paysages les plus ingrats prennent eux-mêmes de la beauté. J'ai survolé, cet été, la Westphalie et la région de la Ruhr, et j'étais stupéfait de la splendeur singulière que revêtaient, sous mon regard, ces grands espaces sillonnés de canaux, de voies ferrées, d'usines et de villages ouvriers. Ce qui aurait pu sembler assez triste et misérable à un homme voyageant à pied, s'effaçait, disparaissait, et l'on ne distinguait plus que la géométrie, la pensée intelligente de tout cela.

Voilà bien ce qui fait le charme d'un voyage en avion : on comprend mieux ce que l'on voit. La hauteur où l'on navigue, permet de saisir les paysages dans leur ensemble et de les interpréter; les détails encombrants et inutiles s'évanouissent; les grandes lignes seules demeurent; les choses vous livrent leur secret comme une main qui s'ouvre...

Comment, par exemple, aurais-je pu me faire de l'Atlas, au sud de Marrakech, une vision vraiment exacte, si je ne l'avais survolé? Pendant des jours et des jours, je l'avais traversé au pas d'un cheval endormi, entre deux abruptes parois où se brisait le regard. Toujours la même impression d'un couloir de prison; et quand je finis par arriver au sommet du

Photo Niclas



"De là-haut, même les paysages ingrats prennent de la beauté... Ah ! ce n'est pas assez dire qu'on voit parfaitement, en avion, les grands spectacles de la terre. Il n'y a que de là-haut qu'on peut les saisir dans toute leur vérité... " (avec le fréquent spectacle de la mer de nuages).

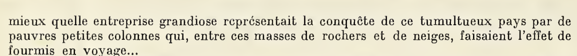
hoto Wolff

col de Télouët, je ne vis rien de plus (c'était d'ailleurs magnifique) qu'un abrupt versant ensoleillé, tombant d'une pente rapide sur la kasbah des Glaoua, que nous pouvions apercevoir là-bas, tout au fond de la vallée... Mais qu'étaient ces montagnes que je venais de traverser? Pas un instant je n'avais pu m'en faire une idée un peu claire, emmuré que j'étais dans ces ravins de cauchemars, entre deux pentes infernales.

Cheminant de la sorte, j'avais rejoint la colonne que le général de Lamothe, commandant la région de Marrakech, conduisait dans ces parages, pour mettre à la raison un sorcier qu'on appelait l'Homme au chat. A mesure que nous avancions, l'Homme au chat reculait. Il

fallut bientôt reconnaître que nous ne pourrions jamais l'atteindre, au milieu de ces ravins inextricablement emmêlés, où quelques hommes pourraient tenir en échec une armée. Je quittai la colonne, et je revins par un avion qui retournait à Marrakech.

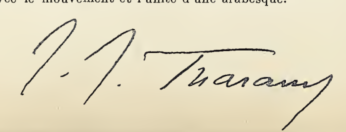
Alors seulement je pus saisir, pour ainsi dire, d'un seul regard ce grand Atlas où j'étais si bien perdu. Je vis ce que vous voyez là, sur cette belle photographie, ces longs plis, ces lentes vagues successives, ces forêts qui s'arrêtent sur des plateaux de neige, ces profondes vallées parallèles. De grandes lignes toutes simples se substituaient à ces ravins que j'avais suivis pendant des jours et où je ne comprenais rien. En même temps, je sentais

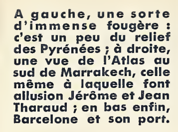


mieux quelle entreprise grandiose représentait la conquête de ce tumultueux pays par de pauvres petites colonnes qui, entre ces masses de rochers et de neiges, faisaient l'effet de fourmis en voyage...

Quand j'arrivai au-dessus de Marrakech, même saisissement. L'immense caravansérail de boue séchée, qui me donnait l'impression de quelque chose d'indéchiffrable quand j'y cheminais à pied ou à mulet, s'offrait au contraire à mes yeux comme un beau dessin sans bavure, avec ses cours et ses terrasses, ses espaces rectangulaires, ses blancs et ses noirs alternés, toute sa rectitude de géométrie appliquée. Je découvrais la ville que j'habitais depuis des mois.

Ah ! non, ce n'est pas assez dire qu'on voit parfaitement en avion les grands spectacles de la terre. Il n'y a que de là-haut qu'il est possible de les saisir dans leur vérité nue, alors qu'ils se présentent avec le mouvement et l'unité d'une arabesque.





A gauche, une sorte d'immense fougère : c'est un peu du relief des Pyrénées ; à droite, une vue de l'Atlas au sud de Marrakech, celle même à laquelle font allusion Jérôme et Jean Tharaud ; en bas enfin, Barcelone et son port.



Photo Gal Mollandin

Photos Steiner



" Leur race, il y a trente ans, n'existait pas encore. L'homme, alors, ne pouvait prétendre qu'à précipiter sa vitesse sur la terre et mieux assurer sa maîtrise de l'eau. L'air lui était interdit, réservé aux nuages, aux oiseaux."

G. Paris - H. Block



LES HOMMES DE L'AIR

PAR JOSEPH KESSEL

Photo Steiner

"Soudain naquit la machine ailée, celle que dirige, incline et fait tournoyer l'homme qui lui donne et en reçoit la vie. Et, avec la multiplication de l'engin miraculeux pullula la race hardie, la race nouvelle des hommes de l'air."

Leur race, il y a trente ans, n'existait pas encore. L'homme, alors, ne pouvait prétendre qu'à précipiter sa vitessc sur la terre et mieux assurer sa maîtrise de l'eau. L'air lui était interdit, réservé aux vents, aux nuages, aux oiseaux. Il désespérait le regard des plus audacieux, comme un royaume inaccessible. Le ballon, sans doute, permettait d'attenter à son essence, à sa liberté, mais sans mesure, ni gouvernail, dans un vol aveugle, sorte de radeau, esclave des marées et des courants atmosphériques.

Soudain naquit la machine ailée, celle qui se vrille dans la masse de l'air, qui s'appuie à sa densité, la troue et fuit dans le sillage, celle que dirige, incline et fait tournoyer l'homme qui lui donne et en reçoit la vie. Avec la multiplication, le perfectionnement de l'engin miraculeux, pullula la race hardie, la race nouvelle des hommes de l'air.

■

Elle eut, dans les commencements, dans la foi balbutiante des premières heures, un caractère de jeu, de miracle.

G. Paris - H. Bloch



Puis, comme pour toute aventure épique, il fallut à celle-là le sacre du sang : la guerre vint.

■

Les espoirs, les rêves, les essais isolés prirent une ampleur nationale, la vigueur impérieuse à quoi oblige la nécessité. La sécurité des armées, l'issue des batailles géantes furent tout à coup liées au nombre, à la rapidité, à la puissance des ailes. Les avions devinrent les antennes de ces masses de combat énormes et aveugles tapies dans un monde souterrain.

Ce fut à cette époque que se constitua vraiment le peuple de l'air. Escadrilles de chasse, de bombardement, de reconnaissance, d'observation. Pilotes, observateurs, mitrailleurs... Chacun eut son rôle, son emploi, sa tâche.

Les terrains s'organisèrent, vastes champs, enlevés à la culture, sentant l'essence et l'huile de ricin, bordés de baraquements pour les hommes et, pour les appareils, de hangars si hauts, si larges qu'ils ressemblaient à des cathédrales trapues.

Ainsi commencèrent à vivre, côte à côte, les machines volantes et ceux qui les menaient vers le ciel dangereux, tout étoilé d'éclatements, tout sillonné par les avions ennemis et au-dessus d'un domaine tragique, où la terre fendue, écartelée, martyrisée, les villes et les villages réduits à quelques pierres informes écoutaient gronder les moteurs des archanges guerriers.

Photo Zuber



En double page, un appareil léger, semblable à celui qui permit naguère au pilote Thoret de franchir à deux reprises les sommets alpestres. De part et d'autre de cet appareil, deux puissantes machines de grandes lignes, pour lesquelles les moteurs développent plus d'un millier de chevaux et se parent d'une espèce de beauté de la force et de la vitesse.

hoto Claire



Photo Zuber

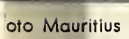
Une camaraderie sans fissure unissait dans un bloc joyeux les jeunes garçons qui composaient les escadrilles. Les rires, les jeux, les récits enflammés alternaient avec les angoisses, les blessures et la mort. On eût dit, tellement il y avait d'ardeur et de gaîté dans ces pauvres baraques, que des collégiens s'y étaient fixés pour une vie en marge de la vie ordinaire, plus saine, plus chaude et plus vaillante.

Mais un ordre arrivait, ou bien simplement le capitaine faisait un signe. Alors sortaient de la pièce quelques jeunes hommes qui apparaissaient quelques secondes après sur le terrain, méconnaissables. Sous leur casque de cuir ou de liège, le visage mangé par le passe-montagne qui ne laissait apercevoir que l'éclat vif et sérieux du regard, le corps noyé, amplifié par l'épaisse combinaison de fourrure, ils avaient l'aspect de lourds scaphandriers célestes.

Ils montaient dans la carlingue. Du coup ils perdaient toute maladresse. La tête seule devenait visible, comme une figure de proue modelée à même l'appareil.

Photo Zuber




oto Mauritius

De gauche à droite, trois appareils de grandes lignes, un avion anglais, un hydravion américain et un avion hollandais, ce dernier avec son hélice en marche, qui dessine une sorte de roue transparente et vertigineuse. Ce sont bien les instruments d'un vertige : celui de la vitesse, qui aujourd'hui rend fiévreux les esprits, mais dont on ne sait encore s'il leur prépare un sort meilleur ou pire.



Photo Zuber

Le centaure de l'air glissait vers l'horizon bleuâtre ou empourpré, vers la ligne de feu. Souvent, il ne revenait pas. D'autres alors le remplaçaient, car ils étaient innombrables ceux qu'enchantaient les sortilèges du vol.

■

Ils le sont encore.

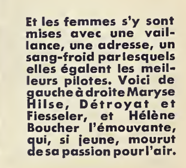
Pilotes militaires, amateurs, touristes, réceptionnaires, pilotes de raid, pilotes de ligne,



Photo J. Roubier

Photo H. Block

" Ils étaient innombrables, ceux qu'enchantaient les sortilèges du vol. Ils le sont encore. Pilotes militaires, amateurs, touristes, réceptionnaires, pilotes de raid, pilotes de ligne, c'est par dizaines de milliers qu'ils se comptent aujourd'hui à travers le monde. "



Et les femmes s'y sont mises avec une vaillance, une adresse, un sang-froid par lesquels elles égalent les meilleurs pilotes. Voici de gauche à droite Maryse Hilse, Détroyat et Fiesseler, et Hélène Boucher l'émouvante, qui, si jeune, mourut de sa passion pour l'air.

G. Paris - H. Block

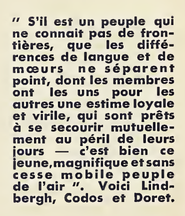
c'est par dizaines de milliers qu'ils se comptent aujourd'hui à travers le monde. Et s'il est un peuple qui ne connaît pas de frontières, que les différences de langue et de mœurs ne séparent point, dont les membres ont les uns pour les autres une estime loyale et virile, qui sont prêts à se secourir mutuellement au péril de leurs jours — c'est bien ce jeune, magnifique et sans cesse mobile, peuple de l'air.

Dans un monde qui va se divisant et se haïssant davantage, les hommes de la route céleste tressent un lien chaque jour mieux noué. Le matin à Paris, le soir à Constantinople, que comptent pour eux les lignes artificielles qui divisent les pays? L'un a sa famille à Toulouse, mais il ne la voit qu'une nuit sur deux, l'autre ayant pour asile Casablanca. Tel qui déjeune à Londres dîne chaque jour à Berlin...

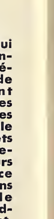
Quand on a vécu quelques jours parmi le personnel d'une ligne aérienne — qui est comme l'essence et la signification de cette race naissante, vérita-

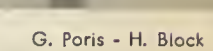
Union-Photo - H. Block

Photo J. Roubier



" S'il est un peuple qui ne connait pas de frontières, que les différences de langue et de mœurs ne séparent point, dont les membres ont les uns pour les autres une estime loyale et virile, qui sont prêts à se secourir mutuellement au péril de leurs jours — c'est bien ce jeune, magnifique et sans cesse mobile peuple de l'air ". Voici Lindbergh, Codos et Doret.





G. Paris - H. Block

De gauche à droite, Rossi, Mermoz (une main dans son veston, pris au retour de Paris-Alger-Paris) et Delmotte. "Dans un monde qui va se divisant et se haïssant davantage, les hommes de la route céleste tressent un lien chaque jour mieux noué."



Photo J. Roubier



Photo J. Roubier

Joseph Kessel a partagé leur vie, il les connait, il les aime donc autant qu'il les admire. C'est justement pourquoi on ne saurait l'entendre sans une émotion mêlée d'amertume. Ces hommes portent en eux tout l'espoir et le danger de notre époque.

blement amphibie, vouée moitié à la terre, moitié au ciel — on pénètre tout à coup dans un univers singulier, dans une étrange existence et qui, il y a seulement un quart de siècle, eût paru incroyable.

Cette chance m'a été donnée sur le trajet Casablanca-Dakar. J'ai passé deux semaines parmi des garçons pour lesquels la plus grande partie de leur temps s'écoulait au-dessus d'espaces immenses et désolés, dans le cheminement aérien qui les portait d'un poste du désert au poste suivant, dans la lutte contre les souffles de l'Atlantique, les Maures impitoyables, le vent de sable, la brume nocturne.

Aujourd'hui l'Océan lui-même n'est plus un obstacle pour ces audacieux. Jean Mermoz a tracé la route qui va d'une rive à l'autre de l'immensité liquide. Pilotes, navigateurs, radios, ont appris à la suivre. Equipages de la paix qui ont remplacé ceux de la guerre.

Par eux tous, plus simples, plus vaillants, plus forts et plus purs que la plupart d'entre nous, par leur vie et par leur mort, s'insère mieux chaque jour dans la vieille humanité, cette race belle et pathétique, cette race toute fraîche, toute neuve et un peu surhumaine des hommes de l'air.

J. Kessel

Photo Steiner





LES MYTHES DE L'AIR

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je crois que la première cause de cet orgueil que nourrit notre espèce est dans notre condition d'animaux aérobies. Il en est d'autres, certes, qui vivent dans des milieux denses, opaques, ou palpables, ou colorés. A nous, la nature voulut nous laisser des illusions ; elle nous a plongés dans une atmosphère qui, pour nos sens grossiers, ne ressemble pas mal au vide. Nous croyons y évoluer comme des astres parmi l'éther. Notre ouïe, notre vue, notre odorat semblent la traverser sans effort ; aussi notre esprit l'a-t-il très tôt prise pour emblème de l'immatériel. Il est souffle lui-même, comme son nom l'indique, et il a l'ambition de souffler où il veut. Il lui répugne de placer les entités qu'il conçoit dans des corps trop solides et trop limités : en les supposant dans l'air, il leur rend leur noblesse. Ce n'est que la pensée barbare qui loge des démons dans du bois ou de la pierre. Et, notez-le, nos inventions tendent à découvrir des forces chaque fois moins visibles, moins pesantes, des fluides et des ondes, des charmes peut-être..., nous rêvons à capter des influences d'étoiles. Aussi la hiérarchie naïve que nous mettons entre les êtres créés se fonde-t-elle non sur leur utilité ou leur complexité, mais sur leur indépendance de la matière lourde. En bas le ver, en haut l'aigle. La poésie continue à vivre de cette religion.

Le pouvoir que l'homme a de créer des mythes s'est donc exercé naturellement sur la gent ailée. Les chéroubs ou les victoires, les stryges et les vampires ne seraient que des monstres risibles s'ils se traînaient comme nous ; Dieu lui-même, quand on le veut peindre, s'évade vers le zénith comme une colombe ou flotte sur les nues comme un sultan sur des coussins. Il y a bien longtemps que les légendes antiques nous semblent trop prosaïques. Eole et sa caverne, les vents captifs dans des outres, ah ! fi !.. Et cet Olympe, qui n'est qu'un roc de Thessalie, moins ardu que les Dolomites ! Et ce Mercure qui n'a de plumage qu'aux chevilles, au chapeau, au caducée !

L'humanité moderne pourrait se comparer tout entière à la nymphe Déiopée qui voulut épouser le maître des Airs. Le mariage est-il consommé? Presque conclu en tout cas. Le premier machiniste de génie ne fut pas tant celui qui créa la roue que celui qui fabriqua la pale d'un moulinet, sans doute imitée d'une feuille. Il savait déjà qu'une énergie flottante remue tout autour de nous, cause les mille rumeurs du monde, le friselis des bois et des eaux, et qu'elle se déplace, qu'elle nous enveloppe et nous meut. Il l'apprivoisa en la domptant : ce fut travail de grand lyrique. Lamartine qui le renouvela se vante, dans ses mémoires, d'avoir retrouvé la harpe éolienne à Milly, en attachant à un bâton courbe les longs cheveux de ses petites sœurs. On prétend que l'idée date seulement du dix-septième siècle, on en fait honneur à un moine nommé Kircher ; autant vaudrait dire que l'aviation date de Montgolfier ou de Wright et non pas d'Icare ou de Phaéton !

Quand, dans une plaine déserte, gémissent les élévateurs en fer qui ont succédé aux moulins à vent, quand ronfle dans un ciel calme l'avion d'un service régulier, songez à l'industrie qu'il a fallu pour traiter l'air comme toute autre matière. Regrettez peut-être la majesté, le mystère qu'il a perdus : mais son prestige a tôt fait de reparaître ! Il suffit d'en éprouver soudain le manque, soit par l'obsession des asthmatiques, soit par la sensation d'un trou d'air en volant, soit par un des caprices féroces du mistral ou du siroco. Je me souviens d'avoir assisté à une terreur panique, par une après-midi de printemps, lumineuse et calme, au flanc d'une montagne de Grèce. Une rafale se leva soudain, sans poussière, sans voix, mais qui arrêta tous les cœurs, crispa tous les poumons, fit planer durant une minute l'angoisse de la fin du monde. Les avalanches, les tremblements de terre n'ont pas l'aspect si cosmique.

Depuis ce jour, je crois que l'univers humain mourra dans une saute de vent ; et l'opération la plus démoniaque, la plus impie est à mes yeux de faire un vide artificiel dans la nature pleine, d'actionner une cloche pneumatique. Les cris que nous prodiguent la tempête ou la brise sont des avertissements ; le milieu fluide est encore autour de nous, il nous est encore prêté comme l'eau aux poissons du Tchad. Il se retirera peut-être, nous laissera haleter et crever sur la planète séchée. Pourvu qu'il bouge encore, qu'il bruisse, qu'il nous caresse et nous fouette longtemps pour affirmer sa présence ! Pourvu qu'il se glisse sous les portes en soupirant, comme dit Gogol : « Mon petit père, je gèle! » Bon fantôme fugitif qui nous tuerait en nous quittant...

De plus en plus se répand l'emploi des parachutes, ces petits esquifs de sauvetage, qui ont déjà préservé beaucoup d'existences. Mais ils servent aussi à un jeu nouveau, celui de la pesanteur bien tempérée.



Photo Schall

DANS PARIS DES VOILES DES AILES

PAR HERVÉ LAUWICK

C'est une chose étrange, lorsqu'on voit du haut du ciel ce large ruban bleu qui entre dans Paris, ou lorsqu'on regarde tout simplement une carte, que les neuf-dixièmes des Parisiens ne paraissent pas considérer leur belle cité comme un port.

Si on leur expliquait cependant que la transformation de Paris en port de plaisance, de haute mer, cn havre aérien, peut leur procurer des plaisirs futurs, leur faire gagner deux heures sur n'importe quel voyage, et dès maintenant affecter leur bourse en faisant diminuer le prix des bananes, voulez-vous parier que ces considérations leur iraient au cœur? Mais nous ne voulons pas être terre à terre ! Et sous ce titre soudainement imaginé : «Si Paris était un port... » nous voudrions vous faire songer aux douces heures que des âmes d'élitc, comme la vôtre (et la nôtre) pourraient goûter à ses bords apaisés...

Nos quais ! Il n'est pas un peintre qui n'ait décrit, à l'huile ou à l'eau, la Seine, mélange d'huile et d'eau, pas une vieille fille qui n'ait peint les quais, qui ne les ait reproduits par ses propres moyens, parfois avec bonheur, parfois sans, et la photographie de ces lieux bénis des rêveurs et des amoureux — c'est-à-dire des rêveurs — a semblé, quant à nous, donner une proportion de réussites plus constante.

Ces arbres, doucement penchés sur des boîtes où dorment des chefs-d'œuvre oubliés, avec leur dédicace malheureusement oubliée aussi, ces trottoirs où tout le monde a plus de cinquante ans et où presque personne n'est jamais brossé, me font songer à des tiroirs qu'on aurait extraits de leur maison pour les étaler dans la rue avec lcur faible odeur de mouchoirs de grands-oncles...

Je voudrais voir des voiles tremblantes et minces errer en ce vieux Paris, où elles battraient dans le vent comme de petites ailes, je voudrais les voir caresser le bord des quais et courir gaiement entre de légers remous, sur la crête des vagues mousseuses, derrière les lourdes péniches...

Sans doute, il existe un port des yachts, à Bagatelle, qu'on a failli démolir, qui subsiste, assez mal, parce que l'exposition de 1937 empêche de le transférer à l'Alma, mais qu'est-ce que cela auprès de ce que pourrait être le sport du bateau dans la région parisienne?... Faut-il désespérer de voir filer les voiles sur la Seine, d'assister à une fête nautiquc à l'ombre des platanes qui bordent le Champ de Mars, ornant la Tour Eiffel comme la modeste garniture d'une belle asperge?

Il se passe en matière de yachting à Paris cc qui se produirait si l'on devait aller acheter et essayer ses automobiles au delà de Versailles.

On achèterait moins d'automobiles !

Songcz-y cependant ! Un port, ô pauvres citadins torturés, cela ne sert pas seulement à arriver avec tristesse, cela permet de s'envoler, avec délices...

Je viens de parler de s'envoler. Le plus grand avantage de la promenade en avion, cc serait d'éviter d'un seul élan la sortie des villes. Nous avions un aérodrome qui correspondait à cette définition : être près du centre et desservi par tous les moyens de transport. Nous avons été, parce que les militaires étaient en 1914 au Bourget sur le chemin de l'ennemi, fourrer notre aviation commerciale à des kilomètres de la place de la Madeleine, avec sortie obligatoire par les plus piteux faubourgs de la capitale !

Voyez Washington, la verte et blanche, où les aérodromes, que ce soit le vieux terrain civil ou même le nouveau champ dit « Hoover Field », se trouvent à deux kilomètres de M. Roosevelt, dans un charmant décor de rivière qui permet au pilote égaré de se retrouver tout de suite — et de ne pas retarder le voyageur pressé !

Ah ! Regardons la carte de Paris, avec ses aérodromes marqués en rose, ses ports de yachts totalement oubliés, et rêvons tout haut :

Quand verrons-nous ces ailes claires des petits navires courir sur la Seine jusqu'à Auteuil, comme les sœurs, comme les «ombres blanches» des monoplans descendant d'un long vol plané, en silence, avec une douceur infinie, sur le vieux terrain d'Issy-Les Moulineaux? Où l'aviation naquit, et où nous commémorons cet événement non avec des bouteilles de champagne, mais avec de tristes amas de tessons de bouteilles?

Souhaitons, mes enfants, que Paris redevienne le port qu'il fut au temps des Gaulois. Et quand vous glisserez sur ses eaux bleues ou troublées, j'irai, tels les vieillards de Faust, vous regarder tomber à l'eau, en vidant mon verre...

Hervé Lauwick

L'AIR ET LE CIEL DANS LA PEINTURE

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

SAVANTS heureux! Pour définir l'air une formule leur suffit. O + Az, trois lettres que M. Péchard écrivait avec la tranquillité des certitudes au tableau noir du P. C. N. Posant ensuite sa craie, il évoquait le Gotha de l'Ether. Alors, précédés de l'Argon comme d'un appariteur, légers seigneurs, dont empruntés à quelque kabbale les patronymes disaient assez le haut lignage, passaient le Krypton, le Néon, le Xénon et l'Hélium...

La Peinture a plus d'inquiétudes. Elle n'a pas eu, elle, de Priestley ni de Lavoisier. Pour lui livrer le secret de l'air, elle n'a équations, madras ni cornues. Et cependant elle a découvert non pas une, mais cent formules de l'air. Chaque siècle en passant s'est miré dans ses ciels. C'est pourquoi de mystiques qu'ils étaient au moyen-âge, ils devinrent païens lorsque à l'horloge du monde le carillon de la Renaissance sonna d'un timbre étrangement fêlé l'heure des réminiscences antiques.

Ainsi, dans les ciels de Poussin, c'est le cartésianisme qui ordonne la plus pure des sensibilités et, chez le Flamand-Français Philippe de Champaigne, le Jansénisme qui, au profit des portraits rigoureux des Solitaires, étiole l'azur de Port-Royal-des-Champs.

Ainsi, parce qu'il est le peintre de Louis-le-Grand, les ciels de Lebrun sont pompeux comme des baldaquins, et galants ceux de Boucher puisqu'il peint pour le Bien-Aimé.

Quant à David qui, tel un magnifique épouvantail, se dresse au seuil des temps modernes, il n'a pas de ciel du tout.

Si nous nous arrêtons devant lui, que ce soit à la distance du respect. N'entrons pas, surtout, dans ses *Sabines*, car les grands automates achèveraient-ils leur geste, c'en serait fait de nous. Par bonheur, le mécanisme de la vaste machine est né enrayé et l'asphyxie serait un danger plus certain que tant de lames et de glaives en suspens. Pour réussir à respirer dans cet air opaque, il faudrait être de bois comme les bonshommes.

Ainsi de tout son œuvre : c'est un club où, la main sur *les Droits de l'Homme*, on fait serment. En armes et bottée ou sanglante et nue — Napoléon ou Marat — la Révolution de David est une école de Civisme.

Le destin voulut qu'il ne vît la nature qu'une seule fois et que ce fût de la fenêtre d'une prison. A travers la croisée des lourds barreaux de fer comme elle lui sembla belle — aussi belle que la Liberté. En présence de ce ciel léger, si doucement posé sur les arbres d'un beau jardin, il fut très étonné et se trouva fort dépourvu : sa palette ne l'avait pas prévu. Alors et soudain, Brutus se sent l'âme de Rousseau. Il réclame une toile, des couleurs et, tout attendri, dédie aux deux déesses, filles de l'Etre Suprême — Nature et Liberté — ce *Jardin du Luxembourg* qui est au Louvre le seul paysage qu'il ait jamais peint.

Pas plus que l'héroïsme, la psychologie ne suffit à faire un peintre de ciels. A moins que, sans façons, en voisin de cimaise, il ne les empruntât à Titien, ceux de M. Ingres sont « en zinc ».

En s'annexant le ciel, le Romantisme lui rend son infini et ajoute à son mystère. Ce ne sera plus, désormais, une vague doublure. Sous la brosse de Géricault et de Delacroix, il se creuse et se charge pour mieux collaborer au drame. L'air entre à flots dans les toiles. Le vent s'élève. Il va souffler en tempête, parfois même chez le doux Corot, si paisiblement objectif. Des reflets de sang et d'incendie, des nuages comme on n'en avait jamais vus, des nuages forcenés traversent des ciels hagards. Tels la Fatalité, ils planent sur le désespoir d'*Hamlet* et l'agonie d'un *Radeau* célèbre.

O les ciels romantiques ! Celui du 29 *juillet* 1830 qui nimbe de poudre et de feu Delacroix en haut-de-forme, aux côtés de la Liberté, sur une barricade immortelle ; celui des *Chevaliers combattant dans la campagne* dont les nuages d'acier ont la couleur et le fil des grandes épées ; celui, livide et sans espoir, du *Naufrage de Don Juan*. La cape du sombre caballero claque sur la mer sinistre ; des damnés verts mordent à belles dents la barque de Virgile et sous la lune le lac pâle est plein de jeunes filles trépassées.

L'orage battait son plein quand Courbet rentra chez lui. Il était à peine mouillé. D'un coup sec, il ferma sa porte, disant : « Assez de folies ! » et encornant de lumière l'ami Baudelaire, campant Mme Bruyas dans son beau châle et son modèle dans sa chair succulente, recueillant enfin l'approbation d'un petit gars de la terre qui lui ressemble comme un frère, il eut pour brosser le ciel puissant et calme du Réalisme le geste de Dieu-le-Père.

Demain, le sac au dos, le bâton ferré au poing et la barbe au menton, le maître-peintre à qui c'est fini d'en faire accroire ira, par monts et par vaux, des verdures noires de sa Franche-Comté aux stridences lumineuses du Languedoc de M. Bruyas, du rêve des eaux forestières à l'énergie des mers dont il évoquera si largement, fuyant sous le fouet du vent, *la Vague* et le ciel.

Magnifique époque où alternaient le grand orgue de Courbet et la flûte de Corot. Quand, plaqués à pleins bras, les mugissants accords du pre-

micr se taisaient un instant, les modulations de la seconde montaient parmi la brume des matins légers de son Ile-de-France ou la limpidité dorée des soirs de Castelgandolfo.

Dans la forêt prochaine, il y avait Théodore Rousseau, autre amant de la Nature. Mais, secondée par sa probité, la ferveur de son amour exigea qu'il ne tût rien de sa belle maîtresse, foliole ou fêtu. Attaché au détail, il ne connut pas, comme dit Théophile Sylvestre, son ami, « la belle fontc des objets et des êtres dans l'air et la lumière ». Il ignora « la vaporisation des distances ». Il cisela plus qu'il ne peignit. Pour avoir été trop cherchés et trop fouillés dans la thébaïde de l'atelier, ses ciels, comme ses arbres, ont perdu beaucoup de l'émotion qu'ils avaient dans l'album.

Dans les champs, il y avait Millet. Qu'il était beau, lui aussi, quand, tout de noir barbu comme Courbet, il trempait un fragile arc-en-ciel dans un ciel et notait tendrement le sourire printanier du verger qui s'égoutte entre deux averses ! Qu'il était émouvant quand il n'endossait pas la blouse de son sacerdoce paysan pour reprocher leurs vestons aux gens de la ville. L'air, l'espace, la vie, il faut les chercher ailleurs que dans ses *Glaneuses* et son *Angelus*. Ils sont dans le frémissant éveil de son *Printemps* mouillé, dans le ciel éventé de son *Eglise de Gréville*, hanté d'oiseaux de mer et d'embruns et dans tant de dessins où, pour caresser l'innocence de la nature, la main de Jean-François se fait si douce, où l'on sent son cœur battre plus vite.

Mais, dans le secret des âmes, lentement une autre formule s'élaborait. Trois ans après la mort de Delacroix, agrandissant soudain les horizons de la peinture, elle allait la jeter dans la plus merveilleuse des aventures.

Bonington avait initié le peintre des *Femmes d'Alger* aux transparences aériennes de l'aquarelle.

Or, ce fut à un autre Britannique que Delacroix dut le prcssentiment de l'impressionnisme. On sait dans quelles circonstances, à la veille du Salon de 1824, il repeignit entièrement les *Massacres de Scio*. Lc jeune guerrier venait de tressaillir devant lcs ciels de Constable, champ de bataille où, multipliant fiévreusement les touches, l'Anglais ne craint pas d'engager toute sa palette.

Toute sa vie, comme en font foi ses grandes hachures colorées, ancêtres de la touche divisée, le souvenir d'un combat si sévère agita le Français.

Quand il s'éteignit, Monet avait 23 ans et, de si longue main préparée, l'heure de la grande offensive allait sonner. Pour nous aider à saisir l'insaisissable, le spectacle solaire venait de nous livrer les propres armes de la lumière. Et, jour et nuit, désormais, le peintre de Giverny poursuivit la fugitive. Un tel acharnement devait avoir sa récompense. Désormais, les ciels de la peinture eurent un peu de l'infini de leur modèle et toute leur grâce éparse et changeante.

Mais, déjà, le néo-impressionnisme était né. Car, savante désormais, la peinture comme la science tendait à l'absolu. Déjà, Seurat posait ses couleurs vierges à petites touches dont la légèreté disait son amour et son respect. Ne salissons pas, surtout, la Déesse ! Cette vaporeuse mosaïque fait encore nos délices.

Or, pendant que l'impressionnisme ouvrait à deux battants les portes de l'atelier et que la peinture, virginale, débarbouillée comme par enchantement des bitumes romantiques et des crasses du musée, nourrie désormais du pollen des fleurs et des rayons du soleil, courait dans la prairie au bord des eaux vives après les nuages et les papillons, le père Cézanne, obscur, laborieux et têtu, besognait dans son coin. En se retirant sous sa tente, il ne boudait pas comme Achille, il n'avait pas dit, non plus, comme Courbet : « Assez de folies ». Car ce modeste n'était pas l'homme des manifestes. De ses gros doigts gauches, il renouait patiemment la ceinture de la Belle. Ces formes, que la vibration des couleurs dispersait, il les rassemblait. Il reconstruisait sur les ruines de la plastique et il voulait que l'édifice fût neuf comme elles. Désormais, à pelletées de géant il retournera le sol, cherchant et retrouvant — cubes, cônes, sphères et cylindres — les volumes originels.

Ce n'est pas, que je sache, un peintre de ciels. Quand il en bâtit un, c'est à chaux et à sable, et, coupole que creusent les lois de la perspective, celui-ci a la solidité du reste. Chez Cézanne, tout a du poids, même l'éther.

Que demain nous réserve-t-il?

Quelle nouvelle vision nous imposera l'avion? Pénétrant le nuage, le verra-t-on mieux? Si complètement exploré jusqu'à ces espaces interplanétaires dont le silence *effrayait* tant Pascal, le ciel ne perdra-t-il pas, avec un peu de son prestige, beaucoup de son mystère? Le regardera-t-on encore, d'ailleurs?

Bah ! me direz-vous, il y aura toujours des peintres qui installeront leur chevalet en vue de la colline pour la peindre, avec le ciel par-dessus. Evidemment ! Mais la fresque régnera et on sait quel rôle épisodique y a toujours joué le couvercle du monde.

Entrant par les vastes baies, le vrai ciel sera comme chez lui dans la maison claire et le fresquiste, avisé, craindra cette concurrence.

En somme, veuf de ses dieux et si totalement défloré, l'Ouranos de l'an 2000 ne sera plus qu'une simple utilité, la grande route internationale que le Michelin d'alors aura su jalonner de bornes lumineuses, à des fins publicitaires.

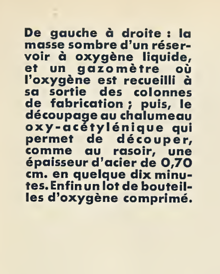
Et quand, enfin, entre deux essors, l'homme-volant se posera pour essayer de dormir au niveau des mers, ne dira-t-il pas à qui, peintre ou poète, lui montrera le ciel : « Ah non, merci ! je sors d'en prendre ! »

" Orphée et Eurydice de Poussin. " De mystiques qu'ils étaient au moyen-âge, les ciels devinrent païens lorsque à l'horloge du monde le carillon de la Renaissance sonna d'un timbre étrangement fêlé l'heure des réminiscences antiques. Ainsi, dans les ciels de Poussin, c'est le cartésianisme qui ordonne la plus pure des sensibilités.. " Ci-dessous, la «Vague», par Courbet.

Photos Giroudon



Photos Zuber



De gauche à droite : la masse sombre d'un réservoir à oxygène liquide, et un gazomètre où l'oxygène est recueilli à sa sortie des colonnes de fabrication ; puis, le découpage au chalumeau oxy-acétylénique qui permet de découper, comme au rasoir, une épaisseur d'acier de 0,70 cm. en quelque dix minutes. Enfin un lot de bouteilles d'oxygène comprimé.

L'AIR LIQUIDE, CETTE EAU BLEUE...

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

N'essayons pas de dire pourquoi le ciel paraît bleu, ni pourquoi l'air liquide, réduit à son oxygène, est de pâle et transparente turquoise. C'est bien plus beau d'imaginer que la Science, cherchant un jour parmi l'éther de nouveaux esclaves, commença par faire alliance avec la poésie, pour jouer à capter un peu de la couleur féerique des grands espaces.

Ce n'est pas là, d'ailleurs, pure imagination. Le savant rejoint toujours, par quelque endroit, le poète, le créateur de beauté. Et n'oublions pas que lorsque la solution d'un problème le satisfait entièrement, il déclare qu'elle est élégante.

La Science, cependant, ne perd pas de vue son but, qui est de connaître, bien sûr, mais aussi d'asservir de plus en plus étroitement les forces naturelles.

Que d'obéissants Génies elle a trouvés dans l'air, dès lors qu'elle a su le liquéfier ! Que de serviables Ariels ! Que de Calibans et de démons redoutables, pourtant ! Le jeu initial — si jeu il y a — peut devenir terrible...

L'on connaît les usages médicaux de l'oxygène et de l'azote. Mais ils ne sont, quantitativement, que les moindres emplois

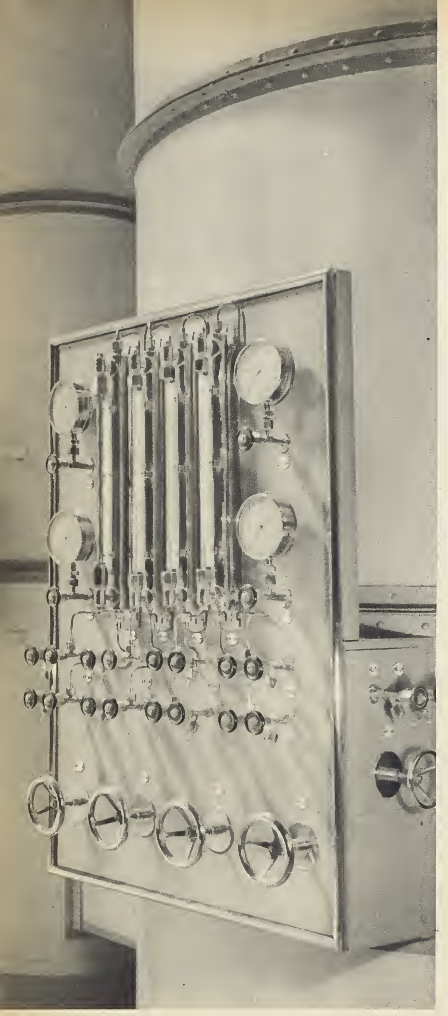


Photo Zuber

des éléments extraits de l'atmosphère. Le schéma de ces emplois, tel qu'il est dessiné dans les ouvrages spéciaux, fait penser à un jaillissement de prodiges hors d'une boîte magique. La boîte, un cylindre, figure cette espèce de tour revêtue de matière isolante, où l'air se liquéfie. Des flèches s'en échappent, qui désignent de leurs pointes les termes d'une nombreuse nomenclature. Et ainsi apprend-on ou réapprend-on, d'un coup d'œil, qu'avec de l'azote, on obtient des froids intenses, de la cyanamide, des cyanures, de l'ammoniaque synthétique, des engrais azotés, du caoutchouc, etc.; qu'avec dc l'oxygène, l'on soude ou l'on découpe les métaux, l'on apporte à la métallurgie comme à l'industrie chimique mille facilités ou possibilités nouvelles, l'on stérilise les boissons, l'on fabrique des pierres précieuses et même l'on favorise la pisciculture; et qu'avec les gaz rares, l'on crée de splendides éclairages de toutes couleurs.

En sorte que notre boîte schématique et magique, notre tour pleine de froid surnaturel, est aussi une corne d'abondance d'où ruissellent d'innombrables objets fabriqués, des moissons, de la lumière, des joyaux, et jusqu'à des cyprins ou des truites !

L'on dresse aux conquérants des statues et des monuments littéraires. Quel hommage plus haut ne faudrait-il pas inventer pour les grands inventeurs ! Mais l'on s'habitue très vite aux inouïes richesses et aux énormes pouvoirs qu'ils distribuent à la foule, à pleines mains. Un cultivateur triple sa récolte sans plus s'étonner que le manœuvre qui produit des froids de — 200 degrés ou découpe avec un jet d'oxygène, comme une motte de beurre, une formidable épaisseur d'acier. Et demain, en tel autre canton scientifique, un mécano nonchalant tirera des mers, à la faveur d'une différence de température entre la profondeur et la surface, une énergie capable de bouleverser non seulement l'activité et la production, mais le climat des continents.

« Et c'est très simple », dit Georges Claude, émule génial des Cailletet, des d'Arsonval et des physiciens et chimistes qui successivement ou ensemble, travaillent infatigablement à établir la dictature de l'Espèce pensante sur tous les éléments connus, soupçonnés ou inconnus.

«C'est très simple», dit l'inventeur de la plupart des procédés qui permettent à l'air liquide — à l'air qu'il divise pour régner — de donner son plein d'extraordinaire fécondité. Son plein? Non, pas encore. Jamais un vrai savant n'estime qu'il est au but. Qu'il reste courbé, avec une énergie farouche, sur une équation, une cornue, voire un Océan, ou qu'il lève la tête vers le ciel et les astres, pour nourrir d'immensité son rêve qui calcule, il sait mieux que personne — rejoignant encore là les poètes, ô grand Maeterlinck — que tout élargissement de la connaissance dilate la sphère d'inconnu qui nous entoure, et que le labeur, la volonté de découverte n'ont aucune chance de repos, aucune chance de ne pas être éternels.

« Il y a, dans l'air, dit encore Georges Claude, l'argon, le néon, l'hélium, et tout cela, bien entendu, n'est qu'une bien petite amorce de ce que nous réserve l'avenir. » Il y a en outre, ajouterons-nous, songeant au jeu terrible dont nous parlions tout à l'heure, les explosifs à oxygène liquide, actuellement soumis comme des animaux domestiques aux travaux des champs et des mines, mais qui se peuvent changer en monstrueux agents de destruction. La boîte magique, la corne d'abondance, ce peut être encore la boîte de Pandore, réceptacle de maux effrayants, quand les pauvres hommes sont frappés de folie.

Mais il reste au fond l'invincible espérance.

Georges Claude et ses pairs la connaissent bien, cette partie consolante de la fable antique. C'est elle qu'ils écoutent surtout, c'est le bien de leurs frères de souffrance qu'ils cherchent, quand ils voyagent dans l'illimité, quand ils cheminent sur la route sans terme, appuyés sur le bâton de la Science et tendant l'oreille à la rumeur immense et mystérieuse de l'Univers. Humbles devant leur tâche, fiers de leur foi et de leur espoir, ce sont les bons pèlerins de l'Infini.

A. de Tarmigniac

Une colonne de fabrication de l'oxygène (avec ses manomètres, niveaux, vannes, etc.) qui traite 3.000 mc. d'air à l'heure et en extrait environ 550 mc. d'oxygène à 99,5 % de pureté.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

M. de Chateaubriant
La meute

M. de Chateaubriant n'a pas beaucoup écrit. *M. des Lourdines*, qui obtient le prix Goncourt en 1911, le classe d'emblée ; quatorze ans plus tard — je dis bien : quatorze ans — en 1925, c'est *La Brière*, un chef-d'œuvre. Pour *La Réponse du Seigneur*, le livre m'a, je l'avoue, non pas déçu, mais semblé moins au point. Je n'ai pas eu, comme avec *La Brière*, l'impression nette du chef-d'œuvre, le bon choc en pleine poitrine qui vous fait crier de plaisir. En revanche, voici *La Meule*, qui me paraît être de la classe de *La Brière*, si même la longue nouvelle qui donne son titre au livre et qui a paru — sauf erreur — voici quelques années dans la « Revue universelle », n'est pas supérieure à tout ce qu'a produit M. de Chateaubriant.

Le volume se compose curieusement de trois récits et de trois contes. Les trois contes sont symboliques et me paraissent indignes des trois récits (M. de Chateaubriant me permettra cette réflexion, on doit la vérité à ceux qu'on admire). Mais les trois récits sont proprement admirables. Tous les trois. Le premier, *La Meule*, ne l'emporte que par l'ampleur du sujet, et aussi par cet étonnant travail sur deux plans, l'homme et l'animal — l'intelligence et l'instinct. Je ne raconterai pas l'histoire, je ne veux pas la déflorer, le lecteur n'a qu'à se jeter dans cette *Meule*, comme à la mer ; c'est une merveille. De combien d'œuvres modernes peut-on dire cela?. (Chez Grasset).

Tristan Bernard
Robins des bois

Voici maintenant un Tristan Bernard. Certains chercheront dans ce récit simple et nu, naturel et facile, comme tous les récits de M. Tristan Bernard, on ne sait quelle thèse anti-féministe. Non, non, M. Tristan Bernard n'a rien à voir avec l'anti-féminisme. Ses personnages sont ce qu'ils peuvent ; il ne les crée pas positivement, il les rencontre, les prend par le bras, fait un bout de route avec eux et les présente à son éditeur. Ainsi la jeune avocate de ce livre-ci ; et le grand avocat aussi ; ce sont de ces gens rencontrés hier ou sur lesquels nous tomberons demain. D'ailleurs, il ne faut pas demander à M. Tristan Bernard — lui-même le dit d'ailleurs, et il est sincère — de chercher autre chose que le divertissement. Le sien et le nôtre. Le charme de M. Tristan Bernard tient à ce que n'ayant jamais cherché qu'à se faire plaisir à lui-même, il a presque toujours fait plaisir aux autres. (Chez Albin Michel).

Jean Prévost
Lucie Paulette

M. Tristan Bernard se laisse volontiers aller au long récit. M. Jean Prévost se ramasse volontiers en une courte nouvelle. J'oserai même dire qu'il paraît plus à son aise dans la nouvelle que dans le roman. J'ai beaucoup aimé ses romans, et particulièrement *Les Frères Bouquinquant*, je leur préfère encore des nouvelles comme nous en avons encore quelques-unes ici. Ce sont des récits courts, dépouillés, très paysans ou très marins, où l'on ne sent pas l'artifice. De toute évidence, M. Jean Prévost est à son aise dans ce monde de gens rudes et primitifs ; on croit l'entendre parler lui aussi par leur bouche, on imagine qu'il a pu éprouver lui-même les sentiments qu'il leur prête et qui sont vrais. (Chez Gallimard).

Gabriel Audisio
Jeunesse de la Méditerranée

Et maintenant, deux livres qui ne seront pas des romans. Voici d'abord *Jeunesse de la Méditerranée*, de M. Gabriel Audisio. Pendant longtemps, on a jugé que la Méditerranée n'avait plus de valeur politique ; on la laissait aux peintres et aux poètes. Et puis le repeuplement de la côte sud, le développement de l'Italie et celui de l'Espagne, l'écroulement de la Turquie et surtout ce percement de l'Isthme de Suez l'ont fait redevenir le véritable centre du monde. L'Art, la Science et la Sagesse sont nés sur ses bords, et aussi les grandes vertus chrétiennes ; c'est pourquoi il faut la regarder comme la regarde M. Gabriel Audisio, avec piété, avec amour. (Chez Gallimard).

Jean Ajalbert
L'Italie en silence et Rome sans amour

L'autre livre dont je parlais est un livre de M. Jean Ajalbert qui n'est pas tendre pour l'Italie mussolinienne. De toute évidence, M. Jean Ajalbert se souvient de l'Italie pittoresque d'autrefois ; il aimait, il aime encore ce laisser-aller, cette joie de vivre que l'on trouvait jadis à tous les détours du chemin en Italie. Il serait d'ailleurs excessif de dire que tout cela a disparu, mais, enfin, la discipline mussolinienne a produit son effet.

Pour moi, je crois que l'Italie avait besoin de cette discipline. La génération de demain s'en dégagera peut-être, mais quand elle s'en dégagera, l'Italie aura peut-être retrouvé cet état d'esprit du XVIe siècle, qu'elle avait perdu au cours des deux siècles suivants. N'oublions pas en effet que l'Italie aimée de nos voyageurs romantiques était une Italie ou décadente encore ou à peine sortie de sa décadence. (Chez Albin Michel).

Dominique

GASTON CHÉRAU

PAR OCTAVE BÉLIARD

M. Gaston Chérau est l'un des rares écrivains qui soient vraiment entrés en communion avec la nature et qui se soient penchés sur les animaux. Il naquit au village de Prissac (ci-contre). Puis, il voyagea, certes, beaucoup. Mais son âme et son esprit paraissent bien avoir pour port d'attache, toujours, une maison des champs.



Photos Scha

AVEC lui, j'ai traversé un peu de son Berri, un peu de son enfance, un peu de sa vie. Tandis que l'homme raconte le pays, le pays raconte l'homme. Voici, au bourg de Prissac, l'église de ses beaux dimanches puérils, authentiquement romane mais toute simplette et trapue comme une paysanne, peinte intérieurement d'un décor mural qui évoque de très anciens châles brodés. La porte, toujours ouverte et naïvement défendue par un treillis contre l'invasion des poules, donne sur une placette où il joua, tout contre la ferme des aïeux maternels.

En la ville d'Argenton dont les vieilles maisons à galeries de bois font danser leurs reflets dans les remous de la Creuse, trois tantes exquises et surannées tenaient un pensionnat réputé où les Berrichonnes vinrent durant plus d'un demi-siècle prendre un vernis de bourgeoisie. Gaston Chérau, fidèle à reproduire les originales physionomies des trois sœurs, en a fait, sous le nom de Mlles Carignan, les éducatrices de *Valentine Pacquault*, son « enfant » la plus justement célèbre.

Dans une de ces maisons d'Argenton, encore, Chérau rencontrait familièrement Raymond Rollinat, l'ami des reptiles, par qui les vipères confiantes se laissaient caresser et qui faisait manger au creux de sa main les prestes lézards gris. Tous deux, Rollinat et Chérau, avaient des âmes parentes, également occupées des choses vivantes de la terre, des étangs, de l'herbe et des bois ; mais Chérau étendit jusqu'à l'homme son amour de la faune ; et la douloureuse bête intelligente, si peu sage malgré sa qualification zoologique, a fourni les plus émouvants trophées de sa chasse aux instincts.

J'ai pu suivre la trace de ses randonnées de veneur par les forêts et les brandes et marquer le carrefour où il tua le dernier loup berrichon, un briscard avec qui le paysan vécut longtemps sous le régime d'une paix inquiète, moyennant la dîme de quelque mouton. Et tout contre les maisons de Bélâbre que l'écrivain habite aujourd'hui, un château abandonné, un mur écrêté que le lierre démolit lentement m'ont fait comprendre *Le Pays qui a perdu son âme*.

Je n'ai pas tout vu. Gaston Chérau, Poitevin autant que Berrichon, a résumé dans la physionomie souffreteuse de *Champi-Tortu* les souvenirs d'une adolescence prisonnière au lycée de Niort et c'est à Saint-Maixent, qu'il débaptisa en Saint-Léger, qu'il aurait fallu surprendre la vaniteuse et instinctive Valentine aguichant les officiers d'une garnison maussade. Mais je dirai bien que ce qui m'attira vers la sorcellerie des Landes — où il fit jadis un long séjour — ce fut l'obsédante odeur de résine dont sont imprégnés *L'Oiseau de Proie*, *Le Remous*, *La Despelouquéro*.

Ce sont là, pêle-mêle, en vrac, comme ils se sont présentés à mes yeux, sinon les éléments d'une figure d'écrivain, du moins des indices. La personnalité d'un homme et sa morphologie tiennent à sa terre et à sa nourriture spirituelle. Je n'aime pas ce mot de régionalisme qui semble emprisonner le rayonnement d'un créateur dans les limites d'une province et qui, en tout état de cause, ne s'applique pas à Gaston Chérau. Mais c'est manquer de physionomie et c'est la pire pauvreté que de n'être de nulle part. La Normandie est indispensable à Flaubert et à Maupassant, la Provence à Daudet, le Nivernais à Jules Renard ; je m'en tiens à citer ces maîtres, les plus voisins de Gaston Chérau et dont le dernier fut directement propice à ses premiers essais, mais auxquels son crayon ne doit aucun type et sa palette aucune couleur ; tant il est vrai qu'on n'est proche de ceux qu'on vénère qu'en devenant, à leur exemple, soi-même et nul autre et qu'en étant de son pays, pour mieux dire *de son cru*.

Chérau a publié, sous le titre : *Chasses et plein air en France*, un livre tout parfum et tout délice, de ceux dont un vaste public exclusivement liseur de romans n'écoute pas assez le murmure de confidence et qui n'en sont que plus chers à ceux qui veulent voir un homme derrière une œuvre, parce que l'auteur s'y trahit par le choix des impressions dont fut nourri le timbre de sa sensibilité. Nous

L'on ne verra pas ici M. Gaston Chérau à son bureau de travail. Mais à quel moment cesse-t-il de créer ? Qu'on le surprenne en aviculteur, ou interrogeant la santé de son potager, ou devisant avec ses enfants et sa secrétaire, ou enfin pratiquant devant une table fine l'art de la conversation, où il excelle, le grand écrivain récolte, tout au moins, les éléments de ses créations.



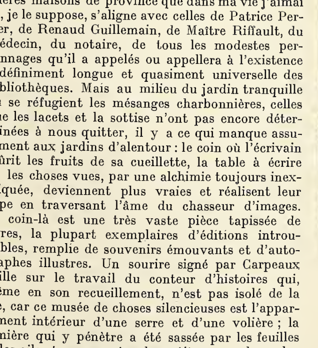
nous souvenons d'avoir déjà rencontré quelques-unes de ces pages au long des romans qui firent sa renommée et des petits drames ramassés par quoi il s'est approprié l'art du conte ; elles y étaient la part de la nature, les sources qui faisaient tourner la roue de l'imagination créatrice. Mais ici, groupées, elles ne veulent plus raconter que la vision passionnée d'un homme de plein air pour qui la chasse fut un moyen de pénétrer le cœur des nuits, les visages des saisons, d'écouter tout ce qui rend ici-bas un son franc, comme le désir et la peur des bêtes, d'aimer tout ce qu'elles ont de tendre, de sauvage, d'ingénument rusé, de capter le frisson d'une forêt vendéenne, le discret appel d'amour des loutres sur l'étang, les clarinettes des *cols-verts* dans le Marais poitevin, les bonds des grands chats à courte queue, et de comprendre le langage des oisillons.

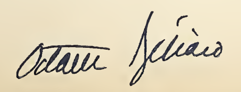
Suivez d'ailleurs jusqu'au plan humain le regard chaud et appuyé de cet ami des choses et des vies. Car il ne pousse pas des pièces d'ivoire tourné sur l'échiquier du roman psychologique. Ses personnages appartiennent toujours à l'histoire naturelle et ce sont des types humains étroitement unis à leur substrat comme le lapin l'est au bois et le lièvre au guéret, non pas identifiés par un trop facile pittoresque mais par la signature de la race et du milieu. Chacun est *l'enfant du pays*, tout comme le député-notaire qui imposa ce titre à un roman satirique.

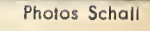
Des gens de la campagne aux passions franches et aux gestes calculés, des hobereaux dont les reliefs sont usés comme des meubles trop frottés, de petits bourgeois de petites villes qui ont encore de la terre à leurs semelles et qui jardinent leurs égoïsmes avec une cruauté austère pour tout ce qui est sain, sauvage, généreux. Je pense au douloureux *Champi-Tortu* et à la *Prison de Verre* dont l'atmosphère confinée prend le lecteur à la gorge. Et j'entends les bruits d'ailes de l'instinct, qui se libère le plus souvent sous des formes de femmes pour qui l'auteur eut sûrement de l'amour, même lorsqu'il les vit maléfiques en quelque manière, parce qu'il les conçut innocentes des drames qu'elles causent et qu'il est nécessaire que tout être agisse selon sa nature. Chérau nous inspire pour Valentine Pacquault déroutée, infidèle, indirectement homicide, la sereine tendresse du brave homme qui la recueille — en somme, la caresse diffuse, même pas pardonnante, de Raymond Rollinat, partagée à des créatures qui, candidement, s'entre-mangent pour obéir à leur loi.

Ainsi est Gaston Chérau, bien chez lui dans une Académie groupée pour une protestation permanente contre l'académisme. Sa renommée étendue ne l'a pas déplanté, ne lui a pas ôté le contact avec une vérité coutumière dont il tire sa force. C'est un vivant, avec la jeunesse d'esprit et d'allures de l'homme fervent en ses amitiés et qui a gardé tous ses étonnements.

La maison aux volets bleus, aux poutres bleues, où l'on boit le vin rose de ses vignes et ses paroles cordiales, n'a pas d'emphase, ressemble à toutes les chères maisons de province que dans ma vie j'aimai et, je le suppose, s'aligne avec celles de Patrice Perrier, de Renaud Guillemain, de Maître Riffault, du médecin, du notaire, de tous les modestes personnages qu'il a appelés ou appellera à l'existence indéfiniment longue et quasiment universelle des bibliothèques. Mais au milieu du jardin tranquille où se réfugient les mésanges charbonnières, celles que les lacets et la sottise n'ont pas encore déterminées à nous quitter, il y a ce qui manque assurément aux jardins d'alentour : le coin où l'écrivain mûrit les fruits de sa cueillette, la table à écrire où les choses vues, par une alchimie toujours inexpliquée, deviennent plus vraies et réalisent leur type en traversant l'âme du chasseur d'images. Ce coin-là est une très vaste pièce tapissée de livres, la plupart exemplaires d'éditions introuvables, remplie de souvenirs émouvants et d'autographes illustres. Un sourire signé par Carpeaux veille sur le travail du conteur d'histoires qui, même en son recueillement, n'est pas isolé de la vie, car ce musée de choses silencieuses est l'appartement intérieur d'une serre et d'une volière ; la lumière qui y pénètre a été sassée par les feuilles et les ailes transparentes des petites perruches volubiles y font courir des ondes d'un très pâle bleu.







Photos Schall

QUI VIENT DE PARAÎTRE

Que de livres ! Quel retard !... Nous n'allons pouvoir passer que quelques minutes avec chaque auteur, là où nous voudrions demeurer un long moment...

L'Orateur, par le Docteur A. Wicart. — Un ouvrage qui demanderait un compte rendu de plusieurs pages, tant est vaste son sujet. En deux beaux volumes illustrés, le Docteur Wicart étudie le problème de l'éloquence. Il l'étudie en médecin et en physiologue, en praticien muni d'une longue expérience, en historien, en sociologue, en psychologue... Jamais, croyons-nous, pareil travail n'avait été entrepris et mené à bien avec une telle méthode et une telle ampleur de documentation. En un temps où le verbe est roi, l'on comprend que M. Mallarmé, ancien ministre de l'Education nationale, lui ait consacré une préface chaleureuse. Ce livre, de grande valeur didactique, de surcroît semé de nombreuses interviews de « larynx » célèbres, lesquelles susciteraient à elles seules le plus vif intérêt, est, actuellement, un monument unique sur l'art de l'orateur. (Ed. Vox).

Dans les vignes, par J. M. Eylaud. — Docteur en médecine et en sociologie, M. Max Eylaud a voulu faire œuvre utile. Il ne se cache pas d'avoir écrit un livre « à thèse », en l'honneur du vin de France. Mais *Dans les vignes* n'en est pas moins un roman des plus prenants, tour à tour joyeux et mélancolique, qu'orne une délicieuse figure féminine, parmi des tableaux d'une grande variété, où s'opposent — pour employer les termes de l'éminent préfacier, professeur Portmann — « l'horreur tragique de la guerre et la douce quiétude des coteaux girondins », où se détache, aussi, une excellente peinture de la vie d'un médecin de campagne. Enfin, par son style ferme et souple, *Dans les vignes* nous apporte le témoignage d'un beau tempérament littéraire. (Ed. Delmas, à Bordeaux).

Heurtebise, par Léon Bocquet. — Historien, critique, poète, romancier, traducteur de romans anglais, M. Léon Bocquet s'achemine vers son trentième volume. *Heurtebise* n'est que son troisième roman. Quelque grand talent qu'il déploie dans les autres genres, souhaitons qu'il ait désormais un peu plus d'inclination pour la forme littéraire qu'illustra notamment Zola. *Heurtebise*, histoire d'une famille d'agriculteurs, fait tout naturellement penser à la *Terre*. C'est une étude de mœurs paysannes observées de très près, avec un mélange de réalisme et de délicate poésie, et c'est l'histoire émouvante d'un amour interdit par le destin, le tout écrit dans un vocabulaire très riche et parfaitement balancé. Voilà certainement une œuvre forte. (Ed. Albin Michel).

Les paralytiques volent, par Henri Pollès. — Le livre est aussi singulier que le titre. Qu'on ne prenne pas « singulier » dans un sens péjoratif. Bien au contraire, ce mot doit s'entendre dans son acception la plus favorable. Dans un groupe de malades atteints du mal de Pott, sous l'influence d'une sorte de saint laïc se fait jour un art de rêver, très pur et très noble. M. Henri Pollès, avec un lyrisme mesuré, a su introduire dans une affabulation romanesque des accents d'épopée ou, parfois, religieux. N'est-il pas un peu, quant à lui, sous l'influence claudelienne?... Il a pensé, il a écrit là, en tout cas, un livre à l'écart des sentiers battus (Ed. Corrêa).

Le Mammouth bleu, par Luc Alberny. — Dans la profondeur de l'écorce terrestre subsiste un peuple de mammouths, de ces êtres gigantesques qui exercèrent, jadis, à la surface du globe, la royauté de leur force monstrueuse. Ils y sont seuls de leur espèce, à l'exception du dernier prince de la feue race des Centaures, auquel, débonnaires et même bons, ils permettent de vivre. Deux humains pénètrent dans leur royaume désormais souterrain : une femme et un homme ravagé pour elle d'une passion dévorante. Ils y pénètrent par un aven comme il en est tant dans les Causses. Ce qui advient, l'on voudra sans doute le savoir. Après quoi l'on criera à l'invraisemblance. Mais ce n'est pas nous qui blâmerons, actuellement, l'excès d'imagination. Et puis, M. Luc Alberny est un bon conteur. Et pour conclure par un point de vue — si on le permet — personnel, tout ce qui nous rappelle ces extraordinaires et effrayants abîmes des plateaux quercynois ou para-cévenols, sur lesquels nous nous sommes souvent penché, excite notre ardente curiosité (Ed. Malfère).

Exhumations, par Jean Fran. — Un peu de nouveau sous le soleil : M. Jean Fran a eu l'idée de bâtir un roman sur une donnée graphologique. Un brave homme, très versé dans la science des écritures, examine un jour quelques lettres de sa femme. Il y découvre, avec angoisse, des signes suspects, des *stigmates*. Il exerce une surveillance et surprend l'épouse, jusque-là tant aimée, dans le pire des lieux de débauche, au sein d'un Bois nocturne. Sujet des plus scabreux, soit ! mais traité avec le maximum de respect du lecteur et dans un style extraordinairement touffu, où chaque mot, c'est-à-dire, est comme un germe d'exubérantes associations d'idées. Un livre presque trop intelligent, neuf et curieux, en tout cas (Ed. Mercure universel).

Art et Artisanat. — C'est pour *Art et Médecine* un devoir et un plaisir de signaler à ses lecteurs la valeur et le but de la revue mensuelle illustrée *Art et Artisanat*, organe de la Fédération nationale des Syndicats d'Artistes et d'Artisans d'Art. Les collaborateurs? MM. Gaston Doumergue, Edouard Herriot, Mario Roustan, Albert Sarraut, A. de Monzie, H. de Jouvenel, Jean Chiappe, Georges Huisman, Pierre de Nolhac, Raymond Escholier, etc. Le prix? 10 francs par an. Le but? La revue est vendue *au profit des artistes malheureux*. Elle est dirigée, enfin, par un très fin journaliste et critique d'art, M. Gaston Poulain (21, rue Drouot, Paris).

Recueil complet des Sociétés par actions. — C'est, bien entendu, un ouvrage qui ne se pique pas de littérature. Pour chacune des quelque 1.950 sociétés dont il traite, l'on peut d'un coup d'œil trouver les éléments d'appréciation suivants : objet, capitaux investis, derniers bilans, cours et dividendes depuis quatre ans, etc.

Loin de nous la pensée d'inciter à la spéculation. Mais le Recueil (publié sous le patronage de notre excellent confrère *L'Intransigeant*), nous semble devoir rendre service aux derniers survivants de l'espèce si menacée des épargnants, que notre âge tendre a connue nombreuse et quiète et qui, maintenant, traîne dans l'incertitude une existence à tous points de vue diminuée. R. L.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

La Princesse Isabelle, quinze jours avant la « première » !... C'est parmi les échafaudages intérieurs du Théâtre de la Renaissance en grande réfection, que Mme Maeterlinck a bien voulu nous dire quelques mots de son rôle. Ou plutôt, elle a rêvé tout haut devant nous. Posée sans poids, un genou dans ses mains, sur le tréteau d'un menuisier qui, non loin, faisait crisser sa varlope, elle avait la grâce sans apprêt d'une enfant royale qui se croit seule et parle pour elle-même, entre deux jeux.

« La Princesse Isabelle?... Elle est née à Gheel, ce village flamand où, depuis le XIIIe siècle, des êtres que l'on appelle « fous » se mêlent librement aux habitants réputés raisonnables. Mais qui sont les vrais fous? Et qui les vrais raisonnables?...

« Isabelle, c'est une petite fille comme Mélisande et comme ses sœurs, les autres tendres créatures de l'Enchanteur. Plus tard, l'on dira : *Pelléas*, *L'Oiseau bleu*, *La Princesse Isabelle*, ce sont les trois volets d'un triptyque merveilleux... Comme ses sœurs, Isabelle est nimbée de mystère, mais c'est, cette fois, en pleine époque moderne. Elle est amenée comme elles devant le mystère suprême, mais elle ne s'y engloutit pas, elle n'est pas vaincue par la mort, elle proclame au contraire le radieux triomphe de la vie, de l'amour et de la joie de vivre. Dans le drame qui l'enveloppe, elle écoute, baignée de musique exquise, le bruissement des ailes d'un ange. Elle a bien la révélation de la mort (de l'au-delà sans forme ni couleurs?), mais c'est au pays des Kermesses qui aiment le tumulte et les chocs de couleurs éclatantes ; et enfin elle découvre l'amour, le véritable amour terrestre, sous les traits d'un jeune homme de science...

« Avec une peur presque douloureuse, mais avec une joie et un espoir passionnés, au long de scènes féériquement pensées et coloriées, la compagne de l'écrivain va tenter de recréer le divin mystère et la simple humanité de la Princesse qu'il créa... »

Ainsi à peu près parla — juchée sur son tréteau et tandis que passaient dans ses yeux, tour à tour, des ombres profondes et d'étincelantes lumières — la Rêveuse rêvée par un grand poète.

Combien d'honnêtes gens *Madame Sans-Gêne* aura « divertis de cogitations ennuyeuses » ! — dirait à peu près Montaigne. La Comédie-Française en donne une série de représentations des plus applaudies. L'histoire très romancée est bien connue, de l'aimable blanchisseuse qui devint Maréchale. Il n'est donc besoin que de dire en quoi la Comédie était fondée à accueillir cette femme si sympathique. Elle a beau exagérer les façons plébéiennes comme jamais ne fait une femme intelligente qui s'élève, l'on retrouve en elle avec bonheur cette gaie vaillance qui appartient réellement en propre à l'âme populaire de notre pays. Et Sardou est un modèle de métier.

Mme Dussane joue son rôle avec une vérité (celle *voulue* par Sardou) et un allant irrésistibles. M. Denis d'Inès pousse comme d'habitude à son point de perfection l'art de composer un personnage. Tous les autres interprètes mériteraient des éloges spéciaux. Mais ils sont trop. Il est juste cependant de signaler tout particulièrement la création du Maréchal Lefebvre par M. Jean Hervé. Cet authentique tragédien classique, abordant ce rôle si peu semblable à ceux qui ont fait son renom, l'a joué avec un accent rude et tendre, une bonhomie, une dignité qui témoignent de la plus rare souplesse de talent. Lefebvre, beau soldat de la Grande Armée, comptera dans sa carrière déjà si noblement remplie.

Et *Knock ou le Triomphe de la Médecine*, à l'Athénée, remporte un égal succès — sur un autre plan littéraire. La satire est aussi savoureuse qu'autrefois (encore que l'on pense avec mélancolie à tant de médecins qui ne triomphent pas du tout...), mais elle semble désormais grosse de drame plus que de comédie. Devant cette audace qui « bluffe » si férocement notre peur de la souffrance et de la mort, nous prenons conscience de notre destin de troupeau fouaillé par quelques maîtres... Cette œuvre s'est encore bonifiée avec les années, comme le vin que M. Jules Romains mûrit dans ses caves tourangelles. Il va sans dire que Louis Jouvet et sa troupe jouent *Knock* magnifiquement. Mais cela va encore mieux en le disant.

Et voici enfin, au Théâtre des Deux-Masques, *L'étrange nuit de Rockland*, « pièce d'aventures » de Howard I. Young, adaptée par M. Pierre Chambard, qui paraît assurée d'une longue faveur.



De haut en bas, M. Louis Jouvet dans « Knock » et Mme Dussane dans « Mme Sans-Gêne », avec deux croquis de M. Jean Hervé dans la même pièce, par La Rocha.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R. C. Seine 2.514. Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.

ART ET MÉDECINE

DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

La bibliographie

est à la base de toute
recherche scientifique

Elle est la base de tous nos efforts.

Le rôle qu'elle joue dans notre organisation
et que nous rappelons plus loin
est si important que nous venons
d'en réinstaller plus spacieusement les services.



Photo Scholl

Bureau du fichier bibliographique.

Bibliographie

L'abondante matière que nous puisons quotidiennement dans les publications mondiales est résumée sur des fiches qui servent tout d'abord à informer nos divers services techniques. Mais pour en tirer un profit plus général encore nous en avons prévu deux autres emplois :

1° elles alimenteront les pages d'une nouvelle revue, l' "Index analytique et bibliographique d'endocrinologie et d'immunologie", que nous adresserons à ceux de nos confrères qui la demanderont ;

2° elles seront à la disposition des praticiens qui désireraient les compulser, une bibliothèque étant prévue à cet usage.



Photo Schall

Salle servant de bibliothèque et de lieu de réunion pour les sociétés médicales.

Recherche scientifique

A la lumière des données bibliographiques nos laboratoires de recherches entreprennent leurs travaux : vérification des résultats, modifications des conditions d'expérience, expériences nouvelles.

C'est aussi instruits par la bibliographie que nos techniciens de chimie, bactériologie et physiologie concourent à l'établissement des produits nouveaux ou au perfectionnement des produits déjà existants. La physiologie apporte alors ses tests de contrôle pour l'innocuité. Mais le seul grand juge de l'activité c'est la clinique.




Clinique

En thérapeutique, la clinique est seule maîtresse.

C'est après une expérimentation très large que nous arrêtons les indications de nos produits.

Toutefois quelles que soient l'étendue et la diversité de nos essais, nous ne pouvons rencontrer dans les hôpitaux tous les cas de la pratique quotidienne.

Aussi serions-nous reconnaissants à nos confrères, pour une documentation plus minutieuse et de plus en plus parfaite, de nous communiquer les remarques qu'ils auraient pu faire au cours de l'emploi de nos produits : une indication nouvelle, une action particulière, des modalités d'administration, etc...

Ce double courant de nos Laboratoires vers les praticiens et d'eux à nos Laboratoires, qui existe déjà et que nous serions heureux de voir s'élargir dans un esprit de plus grande collaboration, nous permettra de mettre à leur disposition des armes thérapeutiques à la fois plus puissantes et plus précises.

Photo Zuber

Salle d'opération au Laboratoire de Physiologie.





Photo Jean



i-contre, le Dr Stévenin, penché sur son collaborateur le Dr Félix Franchel (au microscope). Le Dr Stévenin a été un des premiers à introduire le métabolisme basal en France. Il s'est attaché depuis de nombreuses années à rechercher, parallèlement à la clinique, des tests d'appréciation objective du fonctionnement des glandes endocrines, et à donner à la thérapeutique glandulaire une base physiologique. Après l'article des Drs Stévenin et Franchel, on lira un exposé du Dr A. Arthus, qui complète et illustre leur étude en montrant comment agissent sur l'animal les extraits d'organes dont ils ont examiné l'effet chez l'homme.

Avis aux Collectionneurs. Nous sommes à l'entière disposition des collectionneurs d' "Art et Médecine" pour les mettre en rapports directs avec ceux des lecteurs de la Revue qui ne désireraient pas conserver leurs anciens numéros. L'offre et la demande ne sauraient coïncider exactement, mais nous tiendrons à jour l'une et l'autre, afin de pouvoir servir de lien, en toute occasion, entre acheteurs et vendeurs.

SOMMAIRE

NOVEMBRE 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

THÉRAPIE des syndromes adiposo-génitaux

PAR HENRI STÉVENIN
MÉDECIN DE L'HOPITAL BEAUJON
ET FÉLIX FRANCHEL
INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

Aperçu clinique

Sous le nom de syndrome ou de dystrophie adiposo-génitale nous envisagerons ici un tableau clinique défini :

— d'une part par l'obésité plus caractéristique par sa répartition que par son abondance,

— d'autre part par l'aplasie des organes génitaux avec absence de développement ou régression des caractères sexuels secondaires.

Ce type clinique décrit par Babinski, Frœhlich, Bartels, est très caractéristique et se reconnaît en général du premier coup d'œil.

L'enfant ou l'adolescent qui en est atteint est plus gros que ne le comporte son âge.

L'adiposité est localisée aux régions mammaires, aux hanches, aux fesses et à la région sus-pubienne et abdominale inférieure. Fait important, les mains et les pieds sont respectés. La peau est lisse, froide, parfois couverte de vergetures traduisant le développement rapide de l'adiposité. Les poils sont rares et somme toute les jeunes garçons présentent un aspect féminin.

Le syndrome génital n'est caractéristique que dans le sexe masculin : les testicules sont petits et mous, parfois longtemps ectopiques ; la verge est très peu développée (dans une de nos observations 2 cm. prépuce compris chez un garçon de 12 ans).

Chez les filles le diagnostic est beaucoup plus malaisé et ne repose, en somme, outre une adiposité difficile à apprécier, que sur l'absence ou l'arrêt précoce de la menstruation.

Enfin, à côté de l'asthénie physique et psychique, de la somnolence et de l'apathie, les enfants adiposo-génitaux sont parfois des infantiles, en ce qui concerne leur taille. Mais ce n'est là qu'un caractère inconstant, et Hutinel remarque que ces enfants sont souvent assez grands, parfois trop grands pour leur âge.

A titre d'exemple, nous avons recueilli les chiffres suivants dans nos observations d'adiposo-génitaux :

Age	Taille	Poids
★	★	★
12 ans ½	1 m. 45	42 kg. 100
11 ans	1 m. 37	44 kg.
10 ans	1 m. 33	40 kg. 850
13 ans ½	1 m. 48	62 kg. 350
12 ans	1 m. 47	59 kg.

Dans ces 5 cas, la taille est très légèrement au-dessus de la moyenne pour l'âge respectif.

Deux autres enfants étaient nettement des infantiles, leur poids même était au-dessous de la moyenne, mais l'adiposité localisée existait :

14 ans	1 m. 28	28 kg. 200
13 ans	1 m. 22	26 kg. 250

Ce n'est que pour mémoire que nous signalons, sans nous en occuper ici, la possibilité d'un syndrome adiposo-génital chez l'adulte où il prend l'aspect de l'infantilisme régressif.

Aperçu physio-pathologique

L'idéal de toute thérapeutique est d'être à la fois pathogénique et étiologique :

— pathogénique, c'est-à-dire qui s'adresse à l'organe dont l'atteinte est à l'origine des troubles cliniques observés et au mécanisme de cette atteinte ;

— étiologique, c'est-à-dire qui agisse sur la cause mécanique, infectieuse, néoplasique qui est à l'origine de la lésion constatée.

Nous venons de voir qu'au point de vue clinique le syndrome adiposo-génital constitue une entité nette dont le diagnostic différentiel est en général facile relativement à d'autres obésités de l'enfance :

— obésité liée à la sédentarité ou à la surcharge alimentaire ;

— certaines obésités prépubérales.

Malheureusement la pathogénie et l'étiologie de ce syndrome sont beaucoup plus obscures et discutées.

Pour les premiers auteurs, Babinski, Frœhlich, Launois et Cléret, le syndrome adiposo-génital relevait d'une lésion hypophysaire, et en effet cette glande avait paru fréquemment intéressée par une tumeur, parfois même par un traumatisme (Madelung).

Plus tard, à la suite des travaux de Bailey et Bremer, mais surtout de Camus et Roussy sur la physiologie du mésencéphale, le rôle de l'hypophyse a paru passer au second plan. En effet, par lésion du tuber cinereum, Bailey et Bremer ont obtenu sur le chien un syndrome adiposo-génital avec polyurie. Camus et Gournay ont déterminé l'atrophie génitale chez des chiens mâles par la même méthode expérimentale. Lereboullet, Mouzon et Cathala ont observé le syndrome adiposo-génital chez un sujet porteur d'une tumeur du 3e ventricule, engaînant la tige pituitaire.

La discussion a été vive entre les partisans, d'une part, des lésions hypophysaires, d'autre part, des lésions infundibulo-tubériennes. Depuis, de nombreux travaux cliniques et expérimentaux ont montré qu'en réalité l'hypophyse et l'hypothalamus réalisent un système indissociable : les hormones hypophysaires agissent sur les noyaux de l'hypothalamus, et des fibres nerveuses nées de ces noyaux se rendent à l'hypophyse par l'intermédiaire de la tige pituitaire. Les lésions de l'un ou de l'autre élément du système peuvent produire le même syndrome clinique.

Mais il existe des cas de syndrome adiposo-génital authentique, où aucune lésion tant de l'hypophyse que du système infundibulo-tubérien ne peut être mise en évidence. En 1924, l'un de nous, avec Marcel Labbé et Van Bogaërt [1], a fait remarquer que les observations cliniques et anatomiques ont prouvé que le syndrome adiposo-génital peut être complètement indépendant de toute lésion encéphalique ; qu'il peut se voir chez des sujets qui n'ont aucun symptôme de tumeur hypophysaire, aucune augmentation de la selle turcique ni même aucun de ces aspects radiologiques de la selle turcique (petite, irrégulière, fermée ou anormalement calcifiée) dont la signification reste discutable du point de vue de la pathologie hypophysaire. Par suite, nous avons admis l'existence de syndromes adiposo-génitaux non hypophysaires et peut-être liés à une insuffisance des glandes génitales. Hutinel [2], sans aller aussi loin, considérait que dans le syndrome une part importante appartenait à la lésion des glandes génitales.

★

(1) M. Labbé, H. Stévenin et Van Bogaërt : Le métabolisme basal dans le syndrome adiposo-génital non hypophysaire (*Ann. de Médecine*, février 1924).

(2) V. Hutinel : Les dystrophies de l'adolescence (1924).

Exploration endocrinienne

L'observation clinique et l'étude du fonctionnement endocrinien par des tests appropriés nous ont montré que le même syndrome pouvait s'accompagner d'une participation variable des diverses glandes endocrines. Ceci d'ailleurs ne va pas à l'encontre de la conception de l'hypophyse comme *primum movens* des troubles adiposo-génitaux : on sait aujourd'hui que l'hypophyse sécrète de nombreuses « stimulines » et qu'elle agit par voie hormonale sur la plupart des glandes endocrines.

Considérant que les différents tests que nous possédons actuellement sont plus fidèles que la morphologie, nous nous sommes attachés dans notre laboratoire de l'hôpital Beaujon, avant l'institution de toute thérapeutique, à faire une exploration complète des syndromes adiposo-génitaux que nous fournissait notre consultation d'endocrinologie. Nous allons envisager rapidement ces examens tels que nous les faisons, sans vouloir donner ici une étude complète de cette exploration endocrinienne.

1° Il faut écarter tout d'abord la possibilité d'une *tumeur hypophysaire* par :

— l'examen du champ visuel (recherche de l'hémianopsie temporale) et du fond d'œil ;

— la radiographie de la selle turcique.

La plupart des syndromes adiposo-génitaux que nous observons (rappelons qu'il s'agit surtout d'enfants et d'adolescents) ne relèvent pas de cette cause, et habituellement ces examens restent négatifs.

2° Nous faisons pratiquer ensuite et dans tous les cas un examen du *métabolisme basal*. Il est le plus souvent normal ou légèrement abaissé. Nous interprétons cette diminution légère, dans les cas de syndrome adiposo-génital, comme relevant d'une insuffisance hypophysaire, ou peut-être même de l'insuffisance génitale. Mais lorsque cette diminution est accentuée (au-dessous de 20 à 25 %) elle doit être rattachée à une insuffisance thyroïdienne et traitée en conséquence.

On peut même, dans des cas très rares (nous en avons observé un seul), trouver une augmentation du métabolisme de base. Il s'agissait d'un adiposo-génital très typique, porteur en outre d'un goitre tachycardique, et chez lequel le métabolisme basal élevé (+ 32 %) montrait l'existence d'une hyperthyroïdie nette.

3° La *réaction d'Aron* [1], malgré son interprétation parfois délicate, nous semble très intéressante. On sait qu'elle permet *d'apprécier l'état fonctionnel de l'hypophyse antérieure*.

★

(1) Max Aron : L'hormone préhypophysaire excito-sécrétrice de la thyroïde (*Revue française d'Endocrinologie*, décembre 1930).

Max Aron : L'hormone préhypophysaire et excito-sécrétrice des glandes endocrines génitales (*Arch. d'Anatomie, d'Histologie et d'Embryologie*, t. XV, 1932-1933, p. 237).

On injecte au jeune cobaye le sérum sanguin ou l'urine du sujet à examiner et on recherche ensuite histologiquement l'hypo ou l'hyperfonctionnement de la thyroïde et de l'ovaire de l'animal : on apprécie ainsi dans une certaine mesure le taux des hormones thyréo-stimulantes et gonado-stimulantes se trouvant dans l'urine ou le sang du sujet.

Suivant les cas nous avons trouvé :

— une réaction d'Aron négative indiquant une insuffisance hypophysaire ;

— une réaction positive traduisant une hyper-hypophysie ;

— une réaction normale paraissant montrer que dans certains cas l'hypophyse ne participe pas au syndrome. En réalité, les cas les plus nets sont ceux où il y a hyperfonctionnement ; dans les autres, la lecture et l'interprétation des coupes est plus délicate.

4° Lorsque le syndrome adiposo-génital s'accompagne d'asthénie importante avec fatigabilité et hypotension, il est utile de faire une étude des *tests surrénaux*. Nous faisons pratiquer couramment ceux qui suivent.

a) La courbe de fatigabilité musculaire par l'ergographe [1] : 3 tracés à 5 minutes d'intervalle. Lorsqu'il y a une diminution nette du travail musculaire dans la 2e et surtout la 3e courbe (qui apparaît aplatie et raccourcie), on peut penser à une atteinte surrénalienne concomitante.

b) Le dosage du glutathion sanguin, que nous pratiquons selon la méthode de Binet, montre qu'il y a diminution de son taux en cas d'insuffisance surrénale.

Nos observations d'adiposo-génitaux nous ont montré que ces tests restent très souvent négatifs et que somme toute la participation surrénale semble peu importante dans ces cas.

5° Pour un grand nombre de nos malades, le docteur Durupt a bien voulu se charger de pratiquer l'examen *interférométrique*. On sait qu'il consiste à mettre en évidence, par l'action du sérum du sujet sur des extraits glandulaires, la présence de ferments de défense contre les produits de destruction cellulaire éliminés en quantités anormales. C'est une méthode très complexe et dont les résultats sont encore très discutés, comme le montre la récente enquête de *La Vie médicale* [2].

En mettant la plus grande prudence dans l'interprétation des résultats, et en les confrontant avec les données fournies par la clinique, nous croyons néanmoins que cette méthode est utile. Elle peut venir confirmer les indications obtenues sur le fonctionnement de l'hypophyse, de la thyroïde et des surrénales. Elle peut donner des renseignements sur les glandes pour lesquelles nous ne possédons pas encore d'autres tests, notamment le thymus et surtout le testicule (le test de la bouvière et celui du développement de la crête du chapon n'étant pas encore appliqués couramment).

★

(1) H. Stévenin et R. Porak : Le test de l'ergographie en endocrinologie (*Paris médical*, 22 avril 1933).

(2) *La Vie médicale*, mars et avril 1935.

6° Nous venons de montrer comment nous pratiquons l'exploration endocrinienne de nos adiposo-génitaux. Mais la connaissance de l'état glandulaire ne suffit pas pour l'établissement d'une thérapeutique appropriée. Il est capital de savoir quelle est la *cause*, quel est le facteur morbide qui a déterminé la dystrophie ou la lésion des glandes endocrines.

Dans certains cas, celle-ci peut être mise en évidence.

a) Nous ne reviendrons pas sur la recherche d'une tumeur hypophysaire. Rarement rencontrée dans les syndromes adiposo-génitaux de l'enfant et de l'adolescent que nous étudions ici, elle est au contraire souvent à l'origine du même syndrome chez l'adulte.

b) L'étude de l'anamnèse est très importante. Le syndrome adiposo-génital s'installe parfois à la suite d'une maladie infectieuse, particulièrement à la suite des oreillons (on connaît le tropisme de cette affection pour le tissu glandulaire).

Nous devons signaler également le syndrome adiposo-génital post-encéphalitique. Il peut faire partie des séquelles plus ou moins complexes qui suivent un épisode encéphalique plus ou moins net. Marinesco, Façon et Buttu [1] ont publié la très intéressante observation d'un garçon de 13 ans chez lequel une encéphalite épidémique fut suivie d'une période d'hyperactivité sexuelle marquée et, au bout de deux ans, d'un syndrome adiposo-génital avec diabète insipide léger et syndrome parkinsonien.

c) Mais beaucoup plus fréquent semble le rôle de l'hérédo-syphilis. Elle doit être systématiquement recherchée :

— par l'examen du sujet (dystrophies dentaires, état de la voûte palatine, des oreilles, des yeux) ;

— par l'étude des antécédents (l'existence d'avortements spontanés chez la mère, poids de naissance et poids du placenta, état de santé des frères et sœurs) ;

— enfin par les réactions sérologiques du sujet et de ses parents.

L'un de nous a montré autrefois avec le Professeur Hutinel [2] que nombre de dystrophies relevaient de la syphilis héréditaire, non par action directe de celle-ci, mais par l'intermédiaire des glandes endocrines lésées par le tréponème.

d) Il faut bien le dire, souvent aucun de ces facteurs ne peut être mis en évidence, et le syndrome adiposo-génital semble primitif. Ce sont les cas les plus fréquents et nous verrons comment il faut les traiter.

Thérapeutique

Lorsque le malade a été complètement étudié ainsi que nous venons de le voir, le traitement découlera des constatations faites.

★

(1) *Revue neurologique*, 1934, p. 962.

(2) Hutinel et Stévenin : Syphilis héréditaire et dystrophies (*Arch. des maladies des enfants*, janvier, février, mars, avril 1920).

a) Lorsqu'il existe des signes de tumeur hypophysaire, deux thérapeutiques sont en présence :

— la radiothérapie ;

— l'ablation chirurgicale par voie transfrontale ou trans-sphénoïdale.

La radiothérapie peut agir sur les tumeurs hypophysaires proprement dites ; elle ne peut agir sur les tumeurs de la poche de Rathke, justiciables de l'opération. Nous avons déjà dit que nous rencontrions rarement ces tumeurs dans les syndromes adiposo-génitaux soumis à notre observation.

b) Dans la majorité des cas, les médications que nous employons sont de trois ordres :

— traitement général ;

— traitement antisyphilitique ;

— traitement opothérapique.

1° Le *traitement général* est indiqué dans tous les cas. Il comporte tout d'abord un régime. Il s'agit en effet d'obèses, mais il ne faut pas oublier que ce sont des obèses infantiles qui doivent recevoir les éléments nécessaires à leur développement. On réduira donc modérément les hydrates de carbone et les graisses, et on cherchera à obtenir non pas un abaissement du poids mais seulement un poids d'abord stationnaire puis lentement ascendant en rapport avec le développement général du sujet.

L'exercice physique modéré et l'hydrothérapie nous semblent également devoir être mis en œuvre.

2° Lorsqu'il existe des signes ou des antécédents de syphilis un *traitement antisyphilitique* s'impose. Nous prescrivons surtout le sulfarsénol, l'acétylarsan et les composés bismuthiques. L'iodure de potassium peut leur être utilement associé. Il faut être assez large dans les indications de ce traitement et, sans le pratiquer systématiquement, le prescrire même lorsqu'il n'y a qu'une simple présomption.

3° Le *traitement glandulaire* doit être strictement guidé d'après les constatations faites. Nous voyons bien souvent prescrire dans un même cachet des produits glandulaires divers dont certains ne sont nullement indiqués pour les troubles endocriniens et qui peuvent même avoir une action antagoniste.

Lorsque l'examen nous a montré l'existence d'une insuffisance thyroïdienne ou hypophysaire, nous administrons ces glandes :

— périodiquement si une seule semble atteinte,

— alternativement si les deux sont insuffisantes.

L'extrait thyroïdien est prescrit par voie buccale : 0,05 ou 0,10 selon le cas pendant les 3 ou 4 premiers jours de chaque semaine. Le contrôle de ce traitement par la clinique et le métabolisme basal doit être fait aussi souvent que possible.

L'hypophyse peut être employée soit sous forme d'extraits totaux soit sous forme d'extrait du lobe antérieur. La voie parentérale est plus active que l'administration *per os*.

L'opothérapie surrénalienne se trouve, comme nous l'avons dit, assez rarement indiquée au cours des syndromes adiposo-génitaux. On administre l'extrait total par voie buccale.

Quant à l'opothérapie génitale, elle semble nécessaire dans tous les cas, car l'insuffisance génitale est cliniquement évidente.

— Chez la femme aménorrhéique on prescrit les extraits ovariens ou la folliculine.

— Chez les garçons, l'extrait orchitique (par voie buccale ou en injections) stimule le développement testiculaire. Des travaux récents, notamment ceux de Lereboullet et ses élèves, ont montré l'influence favorable du thymus sur l'infantilisme et sur le développement génital. Nous utilisons un mélange à parties égales d'extrait de thymus frais et de testicule frais. Ce mélange est administré par voie buccale, périodiquement, tous les mois.

Résultats thérapeutiques

Quant aux résultats de ces divers traitements, ils sont très variables. Dans l'ensemble, ce sont des traitements de longue haleine et dont les résultats ne se font que lentement apprécier.

Lorsqu'il existe un trouble net, tel qu'une insuffisance thyroïdienne traduite par l'abaissement du métabolisme basal, le traitement correspondant agit rapidement et donne de bons résultats.

L'opothérapie hypophysaire est dans son ensemble moins concluante ; nous la réservons d'ailleurs aux cas où la réaction d'Aron semble indiquer une déficience dans la sécrétion des stimulines hypophysaires.

L'association thymus-testicule nous a donné des résultats très encourageants.

Le traitement antisyphilitique donne assez souvent des échecs, car, même lorsque la syphilis peut être incriminée, il s'agit de lésions scléreuses évoluant de longue date.

Quelles sont les modifications du tableau clinique qu'on peut obtenir par le traitement?

Le développement général, intellectuel et physique est souvent favorablement influencé : l'apathie diminue, les enfants travaillent mieux et suivent facilement les études correspondant à leur âge.

L'adiposité, quoique plus difficilement réductible, diminue cependant le plus souvent et l'aspect féminin des garçons s'efface au fur et à mesure de leur développement.

L'action sur l'appareil génital est par contre très difficile à obtenir. Certes, certains testicules ectopiques descendent dans les bourses et peuvent se développer ; mais ce développement reste très lent, l'appétit sexuel tarde à apparaître et la verge surtout reste petite.

On voit que, dans l'ensemble, si le traitement des syndromes adiposo-génitaux n'apporte pas des résultats toujours évidents et rapides, il améliore néanmoins l'état général des sujets et contribue grandement à leur développement.

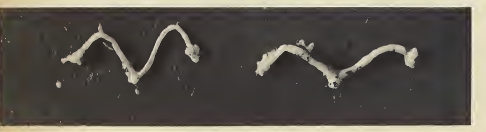
Recherches expérimentales sur l'action de l'ingestion d'extraits thymo-testiculaires sur la croissance du rat à la période de la puberté

PAR ANDRÉ ARTHUS, Mlles M. LOURAU ET G. SILVESTRE DE SACY



Différence obtenue dans la croissance des vésicules séminales chez deux rats de même âge, dont l'un était gardé comme témoin et dont l'autre avait reçu depuis son sevrage des doses croissantes (deux à sept gouttes) d'extrait thymus-orchis. L'expérience a duré trois semaines. Le poids des testicules était respectivement de 550 et de 1050 mmgs.

Différence de diamètre et de dimensions entre les cornes utérines et les ovaires de deux rates, dont l'une a été gardée comme témoin et dont l'autre a reçu les doses croissantes d'extrait thymus-orchis pendant trois semaines, à partir du sevrage. Ces animaux appartenaient, bien entendu, à une même portée, et ils étaient tout à fait comparables.



Nous pensons intéresser les lecteurs en extrayant d'un article que nous avons publié précédemment dans les Annales de Thérapie Biologique (numéro du 15 Novembre 1934, page 101) quelques photographies qui nous paraissent souligner, de manière particulièrement vivante, les résultats que nous avions obtenus.

Nous nous contentons d'accompagner ces photographies de courtes légendes explicatives, renvoyant le lecteur pour plus ample information à l'article que nous venons de citer, dans lequel les détails expérimentaux ont été consignés avec soin.

De nombreux travaux de cliniciens, et notamment ceux du Professeur Lereboullet et de ses élèves, ont montré quelle heureuse action on pouvait attendre de l'opothérapie thymique sur le développement de la puberté chez l'enfant ; la Clinique offre de nombreux exemples des résultats qu'on a pu obtenir, en particulier dans la cryptorchidie.

On a utilisé à ces fins thérapeutiques soit des extraits injectables soit des extraits buvables, que certains praticiens préfèrent lorsqu'il s'agit de traitements de longue durée.

Si l'on consulte les ouvrages de science expérimentale et les monographies écrites à ce sujet, on est frappé des résultats fréquemment contradictoires qui ont été obtenus dans ce domaine. Le thymus, d'ailleurs, n'est pas le seul organe dont l'action sur la croissance, ou sur la puberté, ait engendré des résultats contradictoires : l'expérimentation sur la croissance est une chose infiniment délicate. Lorsque l'on est quelque peu accoutumé à étudier les questions de croissance, on sait combien, chez les jeunes animaux, on peut entraîner de troubles par le seul fait qu'ils subissent, chaque jour, des manipulations plus ou moins prolongées. Il faut donc se garder de conclure à la légère et il faut être sûr que les expérimentateurs ont une grande habitude de ces questions, avant de croire aveuglément ce qu'ils disent avoir obtenu. Il me semble surtout très important de fixer précisément les conditions dans lesquelles on a expérimenté, si l'on veut permettre à d'autres expérimentateurs de contrôler les résultats.

L'organothérapie se divise essentiellement en deux parts : l'organothérapie de remplacement, de *suppléance*, et l'organothérapie de correction ou d'*excitation* fonctionnelle.

Dans la première catégorie rentre l'insulinothérapie par exemple, par laquelle on fournit à l'organisme une quantité d'hormone correspondant à celle qui lui fait défaut ; dans ce cas, on constate d'ailleurs une certaine proportionnalité entre la quantité d'hormone administrée et le résultat obtenu, avec de grandes variations, naturellement, selon la personnalité biologique du sujet.

Dans le second groupe, rentrent beaucoup d'autres actions organothérapiques : par exemple, l'opothérapie hépatique, lorsque l'on cherche à obtenir une stimulation des fonctions hépatiques par l'administration d'extrait du même organe. Il est vraisemblable que les hormones ovariennes ou hypophysaires peuvent rentrer tantôt dans une catégorie tantôt dans l'autre : on ne saurait comparer, par exemple, l'action d'extraits ovariens chez une femme castrée ou chez une femme atteinte d'insuffisance ovarienne.

L'expérimentation a souvent eu pour but la suppression chirurgicale ou physiologique de la totalité du thymus. C'est là un cas qui ne répond guère à la réalité de la Clinique : on constate des retards de puberté, on les attribue, par exemple, à une insuffisance des sécrétions hormonales du thymus, mais nul ne songe à prétendre que cet organe est absent.

Nous avons donc pensé nous rapprocher davantage des faits cliniques en nous bornant à étudier l'action d'un supplément d'extrait thymique administré à un animal par ailleurs normal.

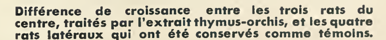
L'extrait dont nous nous sommes servis pour nos essais physiologiques comportait 50 % d'extrait thymique et 50 % d'extrait orchitique. Du point de vue de la fabrication, il s'agit d'un extrait hydro-alcoolique pratiquement désalbuminé et délipoïdé, dont 10 cc. correspondent à 100 grammes d'organe frais. En cours de fabrication, la température ne dépasse jamais 80° et n'est même maintenue à ce niveau que fort peu de temps. Les échantillons utilisés pour nos expériences contenaient, en vue de leur conservation, 40 % de glycérine et environ 10 % d'alcool fort.

L'extrait a été administré aux animaux, à la pipette, quotidiennement, individuellement et par gouttes.





Sur les trois photographies ci-dessus : à gauche de chacune d'elles, un rat témoin; à droite, un rat qui a reçu durant six semaines, après son sevrage, des doses croissantes de 5 à 15 gouttes d'extrait thymus-orchis. On voit facilement la différence de taille, et celle du développement des organes génitaux externes et des vésicules séminales.



Différence de croissance entre les trois rats du centre, traités par l'extrait thymus-orchis, et les quatre rats latéraux qui ont été conservés comme témoins.

FABLES DE MON JARDIN

PAR GEORGES DUHAMEL

Réveil de Booz ★

Si les gelées d'avril ne lui donnaient pas tant d'alarmes, le bignonia que nous avons planté sur la terrasse, au ras du mur, serait, je crois, tout à fait heureux. Il a maintenant deux troncs jumeaux, terminés, comme de petits saules, par une couronne renflée d'où s'élancent les jeunes branches. Le jardinier, chaque hiver, taille les rameaux de l'année et c'est de ce bois vigoureux que jaillissent les pousses nouvelles.

Le vieux bois est filandreux, chagrin, comme privé de vie. C'est lui qui porte la charge des feuillages et des fleurs ; mais il ne fait plus de bourgeons. Il a l'air d'être à la retraite.

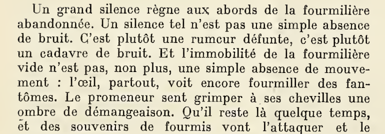
Les belles branches vertes s'inclinent, gorgées de suc, de l'autre côté du mur et laissent, pendant le mois d'août, tomber dans le petit jardin leurs grosses cloches fragiles, couleur de chair et d'aurore.

Dès les premières tiédeurs du printemps, notre bignonia, séduit, a formé ses gros bourgeons de bronze tendre. Alors, l'hiver, saisi de quelque arrière-pensée, est revenu sur ses pas. Il a gelé tous les bourgeons, d'un seul souffle, jusqu'à l'âme.

Pendant deux ou trois semaines, j'ai souffert de tout mon cœur avec notre bignonia. Je songeais à la sève, à cette force captive qui devait tournoyer en vain et qui ne trouvait pas carrière. Tout l'espoir du jeune bois semblait à jamais ruiné Je comprenais, non sans douleur, que notre arbre allait mourir.

Alors, lentement, gravement, rassemblant tous ses souvenirs, tout son génie, toute sa ferveur, le vieux bois a poussé des branches.

La Fourmilière abandonnée ★



Un grand silence règne aux abords de la fourmilière abandonnée. Un silence tel n'est pas une simple absence de bruit. C'est plutôt une rumeur défunte, c'est plutôt un cadavre de bruit. Et l'immobilité de la fourmilière vide n'est pas, non plus, une simple absence de mouvement : l'œil, partout, voit encore fourmiller des fantômes. Le promeneur sent grimper à ses chevilles une ombre de démangeaison. Qu'il reste là quelque temps, et des souvenirs de fourmis vont l'attaquer et le mordre.

Pourtant, la ville est bien déserte. Les herbes, à l'entour, sont pareilles à la brousse vierge. La terre n'est plus paraphée, n'est plus gravée de ces routes que les fourmis battent finement et nivellent avec des millions de pattes. Le monticule de brindilles a maintenant l'aspect d'un ossuaire confus.

Du bout de ma canne, je frappe rêveusement le sol. Et voici qu'à cet appel une fourmi solitaire sort à pas lents — oui, à pas lents — de la ville abandonnée.

Elle s'arrête et me regarde. Elle est, dirait-on, contente de recevoir une visite. Je l'ai tout de suite reconnue : c'est le gardien de batterie. C'est le vieux sous-officier à qui l'on confie la surveillance des forteresses en sommeil. Je me penche et l'examine. La vieille fourmi marche péniblement. Je me penche un peu plus : je vois qu'elle fume la pipe et qu'elle lit un journal déjà vieux de plusieurs jours. Je m'agenouille et me penche encore : j'entends la fourmi qui se plaint à cause de ses rhumatismes. Si je reste un quart d'heure ici, je suis sûr que la fourmi va me prier de parler au général : elle voudrait un peu d'avancement et la médaille militaire.

Le sournois



Les cytises ne manquent pas ; mais, un cytise à fleurs roses, vraiment, nous n'en possédons qu'un. Nous l'avons, pour lui faire honneur, installé dans le haut du pré.

Il a fleuri quatre ans de suite, loyalement, sans une faute. Ses grappes n'étaient point aussi riches que celles de ses frères dorés, que celles de ses frères sauvages ; elles offraient à l'œil, en revanche, une couleur délicate, un rose un peu maladif, et finement veiné de pourpre. Enfin, tout était pour le mieux dans les conditions du contrat.

Un printemps, déjà lointain, notre cytise rose a poussé, sans crier gare, une belle petite grappe jaune. Comme j'en marquais de la surprise, il a répondu, l'air distrait : « Demande pardon ! C'est un oubli. Une vieille manie de famille. On n'y pense pas, voyez-vous? Et ça sort du fond du fond. Avouez, d'ailleurs, que cette grappe jaune, quand même, est assez réussie... »

J'ai haussé les épaules et j'ai poursuivi mon chemin. L'année suivante, notre cytise a fleuri, le printemps venu, mais il portait trois grappes jaunes. J'avais, cette année-là, beaucoup trop de soucis en tête pour entamer une discussion. Alors, le printemps suivant, l'arbre a fait vingt grappes jaunes, et, cette année, cent, au moins cent.

Cette fois-ci, je me suis fâché. Pour que le jardin vive en paix, il me semble que tout le monde, ici, doit tenir parole et faire à peu près son devoir...

Je grondais, au bord de l'allée. L'arbre ne répondait rien. Il semblait buté, sournois, résolu fermement à n'en faire qu'à sa guise.

Georges Duhamel, à la saison neuve, chasse parfois le muguet dans le bois de Girofay, qui domine Valmondois. Homme de science, il se penche en ami sur le monde végétal, comme on peut le voir dans ses Fables de mon jardin.

Photo J. Roubi



Une vue de "La Nouvelle Maison", à la Naze près Valmondois, dans un site particulièrement charmant de la vallée du Sausseron. Là règne la vraie paix des champs, propice au labeur d'un grand écrivain. Dans l'autre page, l'on voit les fils, le frère, le jardinier de Georges Duhamel, pratiquer ensemble, gaiement le basket-ball.

Photos Jean Roubier

J'ai consulté le jardinier. Il assure qu'il faut rogner toutes les branches rebelles. Diable ! Diable ! Quelle mutilation ! C'est presque un assassinat.

L'arbre attend la décision. Mais toute son attitude exprime aujourd'hui le défi, l'obstination triomphante. Quand je passe, et c'est vingt fois le jour, il me siffle dans l'oreille : « Essayez donc ! Vous n'oserez pas. »

Les confitures ★

Le jour que nous reçûmes la visite de l'économiste, nous faisions justement nos confitures de cassis, de groseille et de framboise.

L'économiste, aussitôt, commença de m'expliquer avec toutes sortes de mots, de chiffres et de formules que nous avions le plus grand tort de faire nos confitures nous-mêmes, que c'était une coutume du moyen âge, que, vu le prix du sucre, du feu, des pots et surtout de notre temps, nous avions tout avantage à manger les bonnes conserves qui nous viennent des usines, que la question semblait tranchée, que, bientôt, personne au monde ne commettrait plus jamais pareille faute économique.

— Attendez, monsieur ! m'écriai-je. Le marchand me vendra-t-il ce que je tiens pour le meilleur et le principal?

— Quoi donc? fit l'économiste.

— Mais l'odeur, monsieur, l'odeur ! Respirez : la maison tout entière est embaumée. Comme le monde serait triste sans l'odeur des confitures !

L'économiste, à ces mots, ouvrit des yeux d'herbivore. Je commençais de m'enflammer.

— Ici, monsieur, lui dis-je, nous faisons nos confitures uniquement pour le parfum.

Le reste n'a pas d'importance. Quand les confitures sont faites, eh bien, Monsieur, nous les jetons.

J'ai dit cela dans un grand mouvement lyrique et pour éblouir le savant. Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous mangeons nos confitures, en souvenir de leur parfum. Je vous serais fort obligé de n'en rien dire à l'économiste.

Choix d'une sépulture ★

Au fort de l'été, chez nous, paraissent, les jours d'orage, de grands vols de moucherons. Ce sont de très petites bêtes. Ailes repliées, au repos, elles sont minces, linéaires comme un point d'exclamation.

On les voit mal : on les sent. Elles se collent sur les fronts moites, elles rampent sur les bras nus des travailleurs et des enfants, elles s'aventurent dans les oreilles, viennent se noyer dans les yeux, se livrent, sur ma page blanche, à des entretiens galants. Elles tourmentent la grand'mère qui sommeille dans son fauteuil et, pour une minute, elles l'arrachent à l'abîme des souvenirs.

Après toute une soirée d'amour et de taquinerie, nos petites mouches songent à la mort. Comme les hommes de l'ancienne Egypte, comme les hommes de tous les temps, elles éprouvent le désir d'une sépulture paisible, où leur dépouille attendra la fin de l'éternité. Alors, consumant leur force dernière, elles pénètrent en des lieux d'où les êtres de leur espèce semblent, le plus souvent, bannis. Elles se glissent entre les pages de mes cahiers, sous les papiers de tenture, dans notre livre de raison que nous cachons pourtant si bien au fond de la bibliothèque. Les plus hardies, les plus adroites s'intro-







Photos Jean Roubier

duisent entre le verre et les gravures qui sont pendus à la muraille. Et c'est là que la mort les prend.

J'en découvre chaque jour dans le dictionnaire de Littré qu'elles ornent malicieusement d'une ponctuation fantaisiste. Il y en a sur tes portraits. Je n'oserais pas affirmer qu'il ne s'en trouve pas quelques-unes entre les plis de mes pensées.

Nécessité du voyage ★

Les capucines ont fait, chez nous, des débuts assez remarquables. Naines, rampantes ou grimpantes, elles pavoisaient le jardin. Leurs fruits étaient innombrables. Nous en mettions à confire une partie, dans le vinaigre, et nous gardions le surplus, prudemment, comme semence.

Et nous pensions que la vie était ordonnée de la sorte pour jusqu'à la fin des temps.

Plusieurs années de suite, les capucines ont comblé notre espérance. Puis elles ont semblé saisies d'un découragement funeste.

Elles ont pourtant le nécessaire : une terre saine, un peau d'eau, parfois même, quand il en reste, un léger festin de fumier. Elles ne sont pas trop à plaindre. Alors, pourquoi cette langueur, cette floraison

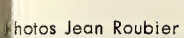


Georges Duhamel et Mme Georges Duhamel. — Un fin gourmet préside la table familiale. Sa mère est à sa droite, au milieu du respect de sa descendance. On l'appelle " Maman-Ma " dans les " Plaisirs et les Jeux ". — L'auteur de ces "Plaisirs" charme l'un de ses rares instants de repos par quelque pure mélodie, sur la flûte où il traduit supérieurement un amour profond de la musique.

" La Nuit des Rois " chez Georges Duhamel, devant un auditoire où l'on peut reconnaître MM. Gaston Rageot, le Dr Heuyer, Emile Henriot, Georges Huisman et, au premier rang, des enfants délicieux qui s'appellent tous " Bonheur-d'être-au-spectacle ". Mme Duhamel, pour monter l'œuvre shakespearienne, était redevenue Blanche Albane, la grande artiste tant de fois applaudie.



Le Bouffon (Denis Geoffroy-Dechaume) demande : " Voulez-vous une chanson d'amour ou une chanson morale ? " Sir Tobie (Gérard Duhamel, à gauche) s'enthousiasme : " Une chanson d'amour, une chanson d'amour ! " Et Sir André (Jean Duhamel, à droite) renchérit : " Oui ! Oui ! Je ne me soucie pas de la morale "... Ainsi passait un beau jour pour le vif plaisir de gens d'esprit.



Photos Jean Roubier



chétive, cette paresse mélancolique? Voilà ce que je leur demande en voguant le long des plate-bandes.

Des touffes jaunissantes, une lamentation s'élève : « C'est vrai ! Nous avons à manger, à boire et tout ce qu'il nous faut. Mais quoi ! On s'ennuie, on s'ennuie. »

C'est bon. J'ai compris. J'enverrai mes capucines en balade, sur le plateau, dans le domaine d'un vieil ami. Dans deux ans, elles reviendront ; on m'en redonnera la graine. Elles auront vu du pays, elles auront fait des mariages et peut-être avoueront-elles, en retrouvant leur ancienne place, qu'on n'est pas trop mal chez moi.

Duhamel



ÉMILE HENRIOT

PAR OCTAVE BÉLIARD





Photos Jean Roubier.

En double page, la ferme d'Emile Henriot à Nesles-la-Vallée. En bas, portrait de l'écrivain. "L'eau claire de ses yeux perpétue le reflet d'un ciel nordique ; son visage oblong, sa moustache aux coins abaissés, couleur de cervoise, comme ses cheveux, témoignent d'indestructibles souvenirs rhénans et ce poète ami de la paix est fait à la ressemblance héroïque d'un Franc Ripuaire".

A gauche, la maison des "Temps innocents", l'un des premiers livres d'Emile Henriot, où l'on voit un "petit Claude Chenneval - c'est lui-même - élevé comme Achille parmi les fillettes jolies. "Dans cette maison régnait une loi de silence. Il fallait respecter le travail du père d'Emile Henriot, le charmant dessinateur qui préparait pour l'Illustration son "message ponctuel, d'une si française bonhomie".

Il eut pour père le charmant dessinateur Henriot à qui nous gardons tous un souvenir affectueux, comme à un vieil ami de quarante ans ou presque, dont nous étions habitués à recevoir, sur la couverture de l'*Illustration*, le message souriant, ponctuel, d'une si française et si spirituelle bonhomie. Outre le talent et l'inépuisable verve qui nous le firent connaître, ce père possédait une culture aimable et une grande richesse d'âme. On est satisfait de savoir qu'Emile lui doit sa

curiosité diffuse, sa réflexion silencieuse, son traditionalisme, son goût fin, sa modération, la gentillesse de son esprit, la fraîcheur de son cœur et qu'il a conservé intacts, comme un poste de secours contre la tristesse de vieillir, à Nesles-la-Vallée, la maison et le jardin de son adolescence, où la voix paternelle vibre encore.

La famille est d'Aquitaine, mais que la transmission des caractères ataviques est donc mystérieuse ! Il a suffi qu'un compagnon du Tour de France vînt des Marches de l'Est, il y a cent et des années, s'enter par accident sur cette souche bordelaise et toulousaine, pour que rien de Toulouse, ni de Bordeaux ne soit imprimé sur la physionomie d'Emile Henriot. L'eau claire de ses yeux perpétue le reflet d'un ciel nordique ; son visage oblong, sa moustache aux coins abaissés, couleur de cervoise, témoignent d'indestructibles souvenirs rhénans et ce poète ami de la paix est fait à la ressemblance héroïque d'un Franc Ripuaire.

Très civilisé, le Ripuaire, depuis les temps mérovingiens et les foulées de son coursier sont aimables et régulières. Emile Henriot est acclimaté à la tranquillité de la Garonne et à la douceur du Vexin, qui sont avec Paris les lieux hantés de ses jeunes années. L'un de ses premiers livres, *Les Temps innocents*, un début d'autobiographie manifestement exempt de transpositions et de stylisations, fait voir un petit Claude Chenneval — c'est lui-même, et il se servira plusieurs fois de ce pseudonyme, je ne dis pas de ce masque — élevé comme Achille parmi les fillettes jolies. Il passe pour un enfant calme ; les chevaux de bois lui font mal au cœur, ses belles cousines le tyrannisent et sa pudeur est telle qu'il n'ose pas casser des œufs au tir de la Foire où trop de gens le regardent. Pourtant, dit-il, « si l'on m'avait donné des trompettes, j'y eusse soufflé tout comme un autre, et cela m'eût fait des poumons ; des tambours, je les eusse crevés, et cela m'eût donné des biceps ». Mais le travail de son père, qui exigeait une maison silencieuse, l'avait formé au goût des « distractions intérieures ». Si l'audace, de son propre aveu, « n'était pas dans son caractère », il n'en était pas moins secrètement passionné pour l'aventure, l'inconnu, l'amour, les hasards, les dangers, imaginait des épopées avec des soldats de plomb et, poussé de très bonne heure à l'œuvre littéraire, couvrant ses cahiers, à Fénelon, à Condorcet, de rimes et de proses habiles déjà, il eut la révélation de la beauté lyrique, le jour où certain vieil abbé, son maître, lui lut cette page frémissante et dorée de *Salammbô :* la Bataille du Macar. Dirai-je que la première musique qui frappa ses oreilles et qu'il sut par cœur fut celle de *Sigurd*? Reyer était un familier de la maison et cela peut expliquer certaine perspective que d'autres émotions musicales vinrent aussitôt changer. La valeur des œuvres qui enchantèrent notre jeunesse est presque indifférente ; l'essentiel est qu'elles ont éveillé nos personnelles sonorités. En Emile Henriot tressaillait le lointain Ripuaire. Aussi, réformé quand vint la guerre, il s'engagea et courut au risque avec courage. L'horreur du réel lui apparut ainsi et je crois que son goût de l'aventure est mort de ce coup-là. Cette âme sensible n'accepte la *vérité noire* d'une époque violente qu'en regrettant la belle songerie du passé. Il me semble même, en l'écoutant parler, qu'il ne considère pas comme un privilège d'assister à la gestation difficile d'un monde nouveau et que, sans peur pour lui-même, il ne distingue dans les convulsions présentes que la douloureuse agonie de ce qui fut.

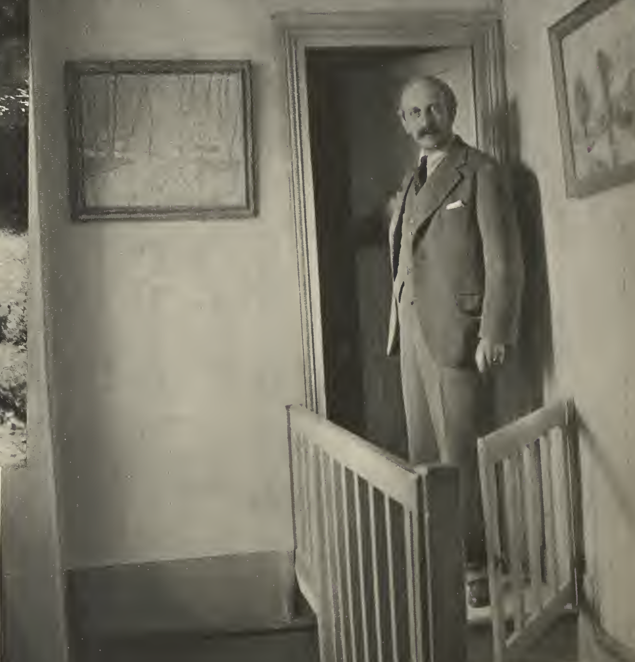
L'homme des « distractions intérieures », l'explorateur spirituel paraît bien être le plus naturel Henriot. Ses commencements dans la carrière des lettres furent d'un



Photos Jean Roubier.

La cour ombreuse de la maison familiale d'Emile Henriot. Encore un lieu d'incessant labeur, où cependant le maître sait recevoir avec cette simplicité courtoise qui est ou fut tant de chez nous. "Et le grand marronnier du jardin paternel peut attester la continuité de la tradition..."

poète, ainsi qu'il arrive toujours, ou presque toujours. En 1906, à dix-sept ans, il publia une plaquette en vers, et depuis, sa route fut jalonnée de poèmes d'une forme classique où sa vérité ne se montra que par mégarde, autant que je puis le croire. Pourtant, je ne lis jamais sans émotion les vers des écrivains dont d'autres modes d'expression ont prouvé l'excellence, pour ce que j'y trouve de fantaisie gratuite, de souhait d'évasion, de générosité et d'enfance. Emile Henriot, introduit de bonne heure dans la presse par sa collaboration au *Charivari*, dont son père était directeur, et attelé à vingt-trois ans aux besognes journalistiques du *Temps*, donnait noblement son loisir aux jeux divins, entre les pensums nécessaires de l'information.



Quand on lui confia le rôle de courriériste littéraire, il put réaliser un de ses rêves : marier le journalisme et la poésie. J'entends ce dernier mot dans son sens intégral de création et de résurrection. On sait ce qu'est le courrier des lettres ; un article périodique amorcé par quelque prétexte d'actualité, mais dont l'auteur n'est point tenu d'épiloguer sur un succès du jour, non plus de faire précisément de la critique. Liberté lui est donnée d'exposer ses goûts et ses recherches d'érudit, d'analyser les traits d'un écrivain qu'il aime et de pénétrer, derrière les aspects d'une œuvre, ses ressorts secrets, la confession peut-être involontaire qu'elle est. C'est ainsi, du moins, qu'Emile Henriot a conçu son rôle et, dans le moment que je m'essaie à le comprendre lui-même un peu de la même façon, la sûreté de ses portraits et son intelligence des œuvres m'invitent à une modestie respectueuse. Le choix d'Emile Henriot est d'ailleurs très significatif. Comment ne pas le définir par ce qu'il aime? Des écrivains surtout du passé, beaucoup qui sont parmi les plus grands et qui visiblement concoururent à sa propre formation, des épistoliers, des moralistes, des mémorialistes ; et ceux dont le son éveille en lui des harmoniques et vers qui s'en va sa noble jalousie, Laclos, Benjamin Constant, Stendhal, Sainte-Beuve, Mérimée ; d'autres enfin, des oubliés, qu'il appelle volontiers des auteurs du cinquième rayon, dont il a l'intime joie de recevoir presque seul la confidence et pour les œuvres de qui il a des caresses de numismate. De la même veine sensible que ses « courriers» du *Temps*, j'ai lu de lui un livre sur *Alfred de Musset* et une série de portraits de femmes diversement amoureuses, d'*Héloïse à Marie Bashkirtseff*. A tous ces écrivains dont il parle, les uns immobilisés dans le bronze des statues, les autres profondément endormis dans la poudre des bibliothèques, il sait redonner de la chaleur et l'éternelle actualité du frisson humain.





Photos Jean Roubier.

A gauche, l'écrivain et ses deux beaux enfants. En double page, une pièce aménagée dans le pigeonnier de la ferme, où Madame Emile Henriot, petite-fille de Charles Gounod, donne une leçon à son garçonnet. Là, comme chez Georges Duhamel, ami et voisin de campagne, la musique est honorée, cultivée, aimée.

Jamais homme n'a moins cru aux mutations brusques, aux révolutions, jamais homme n'a moins aimé ce que l'on veut nommer ainsi. Au point où sa méditation le place, le ruisseau de vie paraît suivre d'un cours continu le lit des traditions sous les éclairements transitoires et changeants. La confiance qu'il a dans une puissance naturelle et spontanée d'arrangement harmonieux lui fait trouver un attentat regrettable dans l'intervention d'une théorie. Aussi, en ce qui concerne la partie majeure de sa production, la partie proprement de création, ses romans, paraît-il ne s'être point soucié de l'ordonner suivant un plan général, certain que les morceaux les plus différents de ton s'articuleront pour former l'unité d'une œuvre où le nom d'Emile Henriot s'inscrira de lui-même, et que la tâche quotidienne y suffit. Rien, en effet, ne relie, en apparence, l'analyse sentimentale de *Valentin*, dont le style aux tonalités passées manifeste la hantise d'*Adolphe* et peut-être de *Dominique*, à l'aimable virtuosité des *Aventures de Sylvain Dutour*. Le décor de Nîmes et d'Aigues-Mortes fournit le prétexte à l'histoire médiévale du *Pénitent de Psalmodi*, les fontaines d'Aix à la légère et fluide fantaisie du *Diable à l'Hôtel*. Les plus jolis contes de *La Marchande de Couronnes* naquirent aussi d'impressions fugitives. On pense à des études ou à des jeux d'artiste, ce qui est au fond la même chose. Des études poussées et des jeux parfaits. Mais l'unité qu'Emile Henriot a souhaitée à son œuvre s'annonce et s'affirme en deux livres fondamentaux, faits de sa substance même et lentement mûris : *Aricie Brun ou les Vertus bourgeoises* qui obtint en 1924, à l'Académie, le grand prix du roman, et *Les Occasions perdues*. Cheminement d'une famille à travers un siècle ; cheminement d'un homme de notre génération à travers sa jeunesse. Œuvres denses et fortes dont les souvenirs familiaux et les confessions personnelles ont été les centres de cristallisation, et qui contiennent une telle vérité spécifique qu'une époque et un milieu s'y peuvent reconnaître. Un troisième livre s'apprête qui montrera, si j'ai bien compris, le cheminement d'une société à travers le tumulte contemporain. C'est ainsi que, presque sans qu'il l'ait voulu, s'articulent les éléments d'une robuste trilogie sur la petite table laborieuse où Henriot s'est assis pieusement à son tour quand le crayon bénignement satirique tomba des doigts de son père. Et le grand marronnier du jardin paternel de Nesles-la-Vallée, qu'Emile a chanté dans le plus tendre et le plus ému de ses poèmes, peut attester la continuité de la tradition, puisqu'il voit toujours, au même lieu, près de la fenêtre, la tête de l'ouvrier penchée sur son travail.



A Valmondois, la maison donnée par Corot à Daumier qui y passa ses dernières années. Cette demeure, avec son atelier (ci-dessous) où tout est aujourd'hui comme autrefois, reste l'émouvant témoin de la bonté du grand Corot et de la fin d'un génie. A droite, la maison de Geoffroy-Dechaume, qui elle aussi accueillit Daumier.

Photos Jean Roubier.

O M B R E S
DU VAL D'OISE

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Après la traversée de Méry, la route de Paris s'élance en droite ligne par-dessus l'Oise, jusqu'aux hautes ogives d'une église. Elevée à flanc de coteau sur un terre-plein dont les vieux murs semblent prolonger les siens, elle prend, de loin, la majesté d'une cathédrale. C'est l'église d'Auvers-sur-Oise. A son pied, un buste minable est chargé de commémorer la mémoire du peintre Daubigny.

Celui-ci connaissait depuis sa plus tendre enfance ce coin du Val d'Oise. N'avait-il pas été en nourrice chez la mère Bazot, à Valmondois? De longue date, il avait appris à aimer la richesse nuancée de cette terre toujours humide, l'intimité de ce paysage clos, aux horizons brefs, limités par de proches et fines collines. Il y avait entraîné des amis : Geoffroy-Dechaume, Daumier, Corot.

A Auvers-sur-Oise, la maison de Daubigny. C'est de là que le grand paysagiste annonça à ses amis l'emplette de son " terrain couvert de haricots et sur lequel, ajoutait-il plaisamment, je planterai quelques gigots, si vous venez m'y voir." L'on vint !

L'église d'Auvers où Van Gogh dort son dernier sommeil. Ce Hollandais, qui avait créé son art si hautement personnel au cours de divers séjours à l'étranger, fut fixé par le destin dans ce coin d'Ile-de-France, où il se tua, à l'âge de trente-sept ans.

Photos Jean Roubier

En compagnie de Rousseau, Dupré descendait quelquefois de son Isle-Adam, à la rencontre des voisins.

Quand Daubigny débarqua sur la rive d'Auvers et fit l'emplette de son « terrain de 30 perches, couvert de haricots et sur lequel je planterai quelques gigots, si vous venez m'y voir », il y avait longtemps qu'il avait un atelier très original, ce « Botin », à bord duquel il faisait « cent-soixante lieues d'eau ». Une superstructure, considérable pour les dimensions de la barque, rendait son équilibre aléatoire en Oise et surtout en Seine et exigeait de celui que les riverains appelaient « Capitaine » le pied et l'œil du grade. Il s'agissait de veiller au grain et on avait tout à craindre du sillage des remorqueurs. La cabine-atelier contenait tout ce qu'il fallait pour vivre et écrire, des toiles, la boîte de couleurs, des casseroles et le matelas et la lanterne indispensables aux navigations nocturnes.

Ainsi, Daubigny allait-il au fil des eaux, brossant à tour de bras la rivière et ses rives par nuages ou brume, soleil ou lune et c'est pourquoi tant de *Bords de l'Oise* courent encore le monde et ses musées.

Car c'était un bourreau de travail. Il avait atteint la grande notoriété qu'il repeignait lui-même, en amoureux, les planches de son cher esquif, et Moreau-Nélaton qui relate le geste se prend à supputer la valeur marchande de chaque coup d'un pinceau si coté, gémit et s'écrie : « C'était fantaisie de millionnaire ! »

A ses loisirs il couvrait aussi les murs de sa maison. Daumier ou Corot lui donnait un coup de main, chacun son panneau, chacun sa chanson et le refrain en chœur. Mais depuis belle lurette tout s'en est allé, les chansons au ciel avec les bons artistes et les panneaux en Amérique. Seule au pied de la grande église et contre le petit buste ridicule, la maison est restée. Elle a des volets verts...

Quand Van Gogh à son tour y atterrit, il venait tout droit du purgatoire de Saint-Rémy en Provence où il avait cuvé sa folie et cicatrisé son oreille.

Tout de suite il est conquis et sa « fureur sourde de travail » l'agite désormais. « Auvers est décidément très beau, écrit-il à son grand frère Théo. C'est très coloré ici. A présent, j'ai une étude de vieux toits de chaume avec sur l'avant-plan une charge de pois en fleurs et du blé, fond de colline, une étude que, je crois, tu aimeras. Et je m'aperçois déjà que cela m'a fait du bien d'aller dans le Midi pour mieux voir le Nord. »

Depuis son arrivée, il est sous la douce tutelle du Docteur Gachet qui, aux heures où il vient s'asseoir, et travailler dans sa maison de la rue des Vessenots le regarde, tête penchée, de ses yeux profonds, si doux. « Le Docteur Gachet, nous disent dans leur remarquable ouvrage sur *La Folie de Van Gogh* les docteurs Doiteau et Leroy, exerçait à Paris au 164 du faubourg Saint-Denis, mais il réservait, chaque semaine, deux à trois jours de repos qu'il passait à Auvers... Ce logis était un véritable musée. Les murs disparaissaient sous les peintures de ses amis, Cézanne, Pissaro, Guillaumin, Renoir, Sisley, Monet. Il avait encore des œuvres de Courbet, Daumier, Manet avec lesquels il avait été très lié. Il aimait aussi la peinture ancienne et à côté de ces lumineuses toiles impressionnistes, on voyait des *vieilleries noires, noires, noires.* »

On sait comment, un jour, à propos d'un Guillaumin que Gachet tardait à encadrer, Vincent eut une impulsion homicide. Il tâtait déjà son revolver dans sa poche et le médecin ne dut la vie qu'à son sang-froid : il savait regarder les fous...

« Psychose épileptique, diagnostiquent nos auteurs, assez superposable à ce que les Allemands décrivent

sous le nom d'états *crépusculaires :* absences, fugues, automatisme ambulatoire, impulsions diverses. »

Il était écrit, d'ailleurs, que son arme ne serait dangereuse que pour lui. Il prend encore le temps de peindre quelques toiles. Le 14-juillet, il chante l'endimanchement de la petite mairie d'Auvers — drapeaux et lampions — dans sa clôture de bornes enchaînées. Il n'a plus que treize jours à vivre. Ses brosses frénétiques éveillent l'église de son sommeil séculaire. Un cauchemar fait frémir sa pierre. Déjà le paisible jardin du paisible Daubigny avait pris l'aspect « hagard » des toutes dernières œuvres. Enfin voici qu'apparaissent sur le champ de blé tragique les corbeaux de la mort. Ils volent sur le génie de Vincent comme, sur l'héroïsme de Siegfried ceux





Photos Giraudon

L'Eglise de Marissel, par Corot qui exprime là, comme dans tout son œuvre, à la fois son classicisme et son génie novateur. Les Bateaux sur l'Oise, par Daubigny qui dut à ses paysages d'eau de conquérir la faveur du grand public. Pendant plusieurs années, il peignit dans une sorte de cabane flottante que les lavandières appelaient le "Botin."

de Wotan. Il venait de dire à Ravoux, le patron du Café de la Mairie qui le logeait : « Je ne peux plus tenir, je sens la vie qui s'en va de moi »... la vie avec la raison.

Et le dimanche 27 juillet 1890, vers 4 heures de l'après-midi, il monte derrière le château et se tire une balle dans la région du cœur.

Il aimait le plateau qui est par-dessus l'église. « Ce sont, écrivait-il à Théo, d'immenses étendues de blé sous des ciels troublés et je ne suis pas gêné pour chercher à exprimer la tristesse de la solitude extrême. » Désormais il n'y a plus entre lui et ces champs, dont il a fait des drames magnifiques, que l'épaisseur d'un mur. Son cher Théo que la folie a frappé à son tour ne lui a survécu que six mois et est venu le rejoindre. Dans le petit cimetière d'Auvers les deux fils du pasteur hollandais dorment sous le même lierre fraternel et une stèle jumelle, basse et d'une sainte humilité.

Je marchai longtemps dans le verdoyant couloir de Valmondois avant d'atteindre la placette où un Daumier de pierre semble moquer sa pierre. Là j'étais en vue de la maison dont Corot lui fit présent, un jour, refuge de l'amitié où Honoré a blotti la fin d'une vie sans joie.

J'osai sonner. Or, telle qu'on l'eût dite extraite à l'instant du répertoire lithographique de Daumier, une dame d'âge parut. « On ne visite point l'atelier », prononça-t-elle avec un savoureux accent de Seine-et-Oise. Mais comme mon regret était patent et que d'habiter la maison de Daumier confère tout de même quelque bonté, elle ajouta : « On a perdu les clefs. »

J'en fus réduit à contempler par-dessus le mur du voisin le bout de jardin où Mme Daumier promenait religieusement la cécité terminale de l'artiste, si cruelle à un si grand voyant. J'apercevais aussi le petit atelier où tant qu'il eut des yeux l'auteur du *Massacre de la rue Transnonnain* « traîna sa charrette »...

Ces pèlerinages sont d'une extrême tristesse. Pour promener ma mélancolie, je pris le premier chemin venu. Sa vicinalité éprouvée n'évoquait nullement la bohème fantaisie « des chemins ou plutôt des sentiers de 1834, très irrégulièrement tracés et fréquemment obstrués par les arbres », pas plus que ses bourgeoises villas n'évoquaient les rustiques maisonnettes de cet âge d'or. Celles-ci, nous confie encore Geoffroy-Dechaume, « étaient toutes couvertes de chaume, lequel au beau soleil était parsemé d'étincelantes végétations ».

Mais le Sausseron était au bout et bien que le ru fût sale et qu'il ne sût plus guère gazouiller, il m'a remis en mémoire la maison de ce même Geoffroy, qui lui était riveraine. J'ai revu son dessin du clos ombreux où, pendant l'été de 1877, vingt-quatre vieux convives s'assirent autour d'une « forte soupe aux choux ».

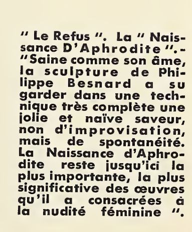
« Au dessert, le vieil ami Daubigny a chanté comme en sa jeunesse *les Foins* de Pierre Dupont. Notre ami Daumier et nous étions heureux d'entendre sous le couvert immense sa voix mélodieuse et retentissante. »

C'était une des dernières chansons du vieux rossignol de rivière. Il s'éteignait au début de l'année suivante, le 19 février 1878.

Escalier

PHILIPPE
BESNARD

PAR CAMILLE MAUCLAIR



" Le Refus ". La " Naissance D'Aphrodite ". - "Saine comme son âme, la sculpture de Philippe Besnard a su garder dans une technique très complète une jolie et naïve saveur, non d'improvisation, mais de spontanéité. La Naissance d'Aphrodite reste jusqu'ici la plus importante, la plus significative des œuvres qu'il a consacrées à la nudité féminine ".

" Comme son glorieux père, Philippe Besnard a le culte de cette nudité. Pour lui, le mot Beauté a un sens certain. En une époque où le fauvisme a avili rageusement la femme nue au lendemain d'un académisme qui l'avait affadie, Philippe a le goût et le respect de la forme affinée ". Et voici le Monument aux Morts d'Annecy, autre face d'un pur et noble talent.



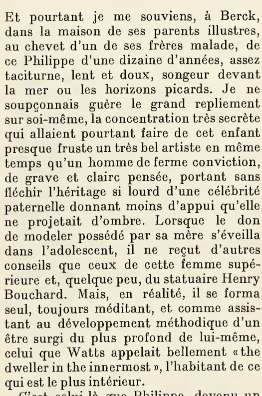
Photos Zuber

IL y a si longtemps...





« Celui qu'on appelle, dans les milieux dits d'avant-garde, le bon Philippe, les a traversés avec sérénité, en isolé modeste, mais foncièrement indépendant, insoucieux de l'arrivisme... »



Et pourtant je me souviens, à Berck, dans la maison de ses parents illustres, au chevet d'un de ses frères malade, de ce Philippe d'une dizaine d'années, assez taciturne, lent et doux, songeur devant la mer ou les horizons picards. Je ne soupçonnais guère le grand repliement sur soi-même, la concentration très secrète qui allaient pourtant faire de cet enfant presque fruste un très bel artiste en même temps qu'un homme de ferme conviction, de grave et claire pensée, portant sans fléchir l'héritage si lourd d'une célébrité paternelle donnant moins d'appui qu'elle ne projetait d'ombre. Lorsque le don de modeler possédé par sa mère s'éveilla dans l'adolescent, il ne reçut d'autres conseils que ceux de cette femme supérieure et, quelque peu, du statuaire Henry Bouchard. Mais, en réalité, il se forma seul, toujours méditant, et comme assistant au développement méthodique d'un être surgi du plus profond de lui-même, celui que Watts appelait bellement « the dweller in the innermost », l'habitant de ce qui est le plus intérieur.

C'est celui-là que Philippe, devenu un homme mûri et le créateur de nombreuses œuvres, n'a cessé de consulter, avec les musées, le passé, les traditions, auxquels l'attache une foi tenace. Celui qu'on appelle, dans les milieux dits d'avant-garde, « le bon Philippe », les a traversés avec sérénité, en isolé modeste mais foncièrement indépendant, insoucieux de l'arrivisme et de la mode, parachevant sans hâte ses longues années d'apprentissage, ne jugeant personne que soi-même, pensant que l'originalité, si Dieu la donne, ne se constate qu'à la fin d'une vie, et travaillant avec scrupule et amour dans un cadre de calme intimité, travaillant dans cet atelier de la rue Guillaume-Tell où Charlotte et Albert Besnard œuvrèrent, et où leurs ombres toujours présentes peuvent être fières de leur enfant.

Saine comme son âme, française comme son goût, la sculpture de Philippe a su garder dans une technique très complète une jolie et naïve saveur, non d'improvisation, mais de spontanéité. Dans la grande querelle entre la sculpture de mouvement et la sculpture statique qui a agité notre époque, il n'a point pris parti, faisant mieux : se donnant tour à tour à l'une et l'autre selon les exigences logiques des thèmes qu'on lui proposait et estimant comme son père que l'art est infiniment trop vaste pour s'enclore dans une formule individuelle.

Photos Zuber

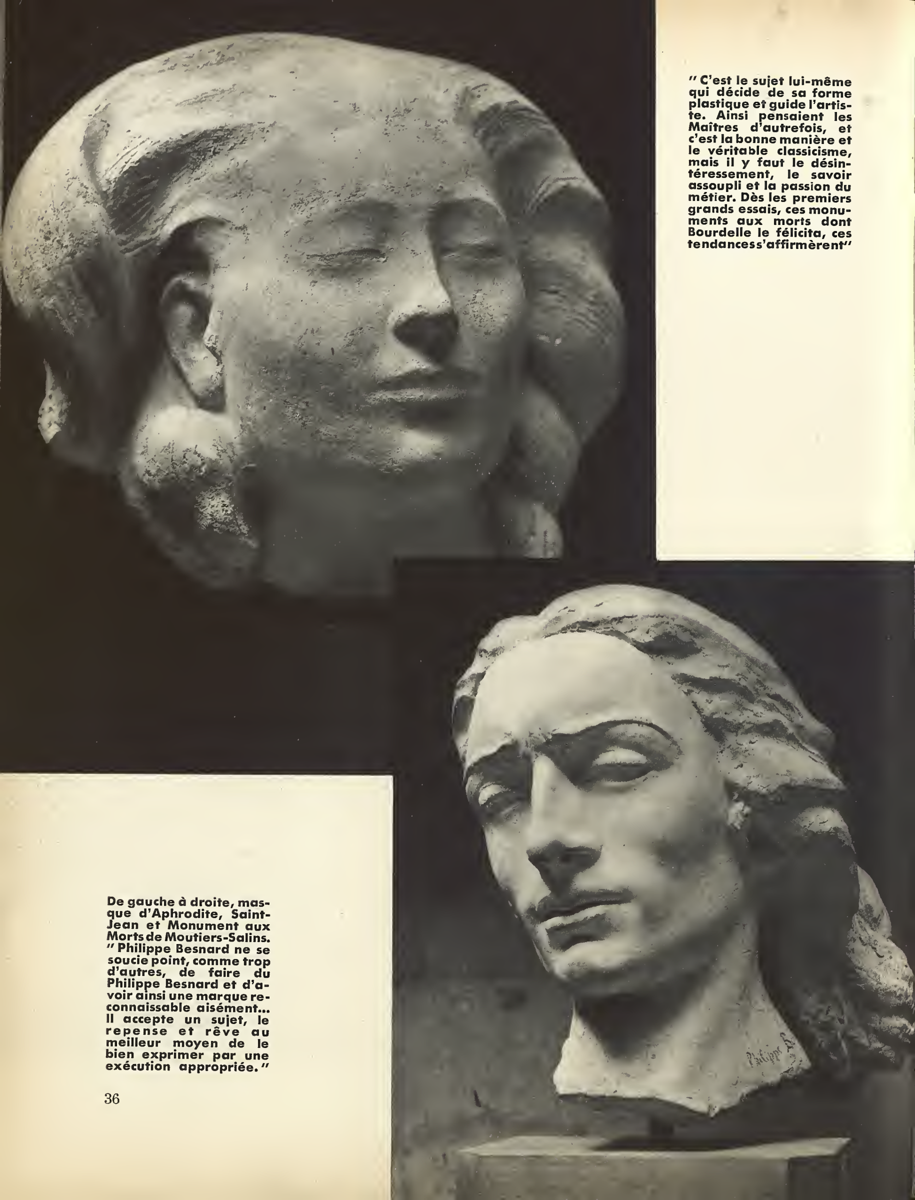
L'on voit, dans ces pages, Philippe Besnard "travaillant avec scrupule et amour dans un cadre de calme intimité, travaillant dans cet atelier où Charlotte et Albert Besnard œuvrèrent..."





Philippe ne se soucie point, comme trop d'autres, de « faire du Philippe Besnard » et d'avoir ainsi dans les expositions unc marque reconnaissable aisément par la critique et le public. Il accepte un sujet, le repense et rêve au meilleur moyen de le bien exprimer par une exécution appropriée. C'est le sujet lui-même qui décide de sa forme plastique et guide l'artiste. Ainsi pensaient les maîtres d'autrefois, et je pense que c'est la bonne manière ct le véritable classicisme, mais il y faut le désintéressement, le savoir assoupli et la passion du métier. Dès les premiers grands essais de sculpture monumentale du jeune homme, ces monuments aux morts de Moutiers-Salins et d'Annecy dont Bourdelle le félicita, ces tendances s'affirmèrent. Presque parallèlement, Philippe exécutait dans une technique tout autre de charmants petits reliefs ajourés, de malicieuses esquisses, l'*Enfant au chien*, la souple *Vénus à la coquille*, un cheval plaisamment stylisé, que son frère Jean a si bien traduits en céramique. Il réalisait aussi ces deux admirables groupes de nymphes et faunes qui, commandés par le château de Compiègne, furent finalement (Philippe n'intrigue pas) relégués dans un parc de l'Isère, et qui sont de parfaits témoignages de la plus nette filiation française des XVIIe et XVIIIe siècles, sans servitude pourtant, deux compositions de maîtrise.

La naissance d'Aphrodite, surgie du flot qui la soulève et levant ses bras délicieux vers le ciel, reste jusqu'ici la plus importante, la plus significative des œuvres que leur auteur a consacrées à la nudité féminine. Comme son glorieux père encore, Philippe a le culte de cette nudité. Pour lui, le mot Beauté a un sens certain. En une époque où le fauvisme a avili rageusement la femme nue au lendemain d'un académisme qui l'avait affadie, où, par haine de la poupée de corsetière, on nous a exhibé un crapaud, où la statuaire elle-même, infiniment plus sage et exempte de cette épilepsie, a pourtant affligé de varices bien des jambes féminines, Philippe a le goût et le respect de la forme affinée, de la grâce adolescente. La femme qu'il aime de modeler est, selon le mot de Mallarmé, « vêtue du sourire qui sort d'un jeune torse ». Elle étire un long corps blond aux seins menus avec une malicieuse innocence, et une langueur heureuse clôt ses longs yeux, et sa chevelure rebellée se mêle à la brise marine avec les sursauts d'une flamme.



" C'est le sujet lui-même qui décide de sa forme plastique et guide l'artiste. Ainsi pensaient les Maîtres d'autrefois, et c'est la bonne manière et le véritable classicisme, mais il y faut le désintéressement, le savoir assoupli et la passion du métier. Dès les premiers grands essais, ces monuments aux morts dont Bourdelle le félicita, ces tendancess'affirmèrent"

De gauche à droite, masque d'Aphrodite, Saint-Jean et Monument aux Morts de Moutiers-Salins. " Philippe Besnard ne se soucie point, comme trop d'autres, de faire du Philippe Besnard et d'avoir ainsi une marque reconnaissable aisément... Il accepte un sujet, le repense et rêve au meilleur moyen de le bien exprimer par une exécution appropriée. "

Philippe a créé quelques variantes de ce poème juvénile : toutes sont d'une saveur de fruits vivants, d'un envol faisant oublier la densité, d'une fantaisie qui m'a parfois rappelé certaines stèles familières du musée d'Athènes plus que les œuvres de la Renaissance italienne. Philippe n'a pas visité la Grèce, ni peut-être lu Théocrite, mais il m'y a fait songer.

Quel que soit son don décoratif, c'est pourtant, me semble-t-il, dans ses bustes que son talent atteint au profond et que lui-même se confesse artistiquement tout entier. Ses premiers essais dans ce genre, le plus facile et nul ou le plus difficile et captivant que comporte la statuaire, annonçaient déjà la maîtrise. C'étaient son père, avec sa tête fière, son air imposant, mais aussi sa fine indulgence; Jacques Copeau, ascétique et terriblement volontaire ; Mgr Duchesne, un des hommes les plus spirituels de son temps, caustique, avec son sourire oblique et ses yeux pétillants. Depuis, il y a eu le masque menu et serré du général Weygand, la face ardente et tourmentée de Jules Destrée, la beauté calme de la Duchesse de Guise, la jeune figure intelligente et stricte du Comte de Paris, le visage anxieux d'André Maurel, celui, si courtoisement malicieux, du docteur Debat, d'autres encore. Il ne s'agit point seulement de cette ressemblance sur laquelle Albert Besnard, grand portraitiste lui-même, a écrit des pages si pénétrantes et qui, pour trop d'exécutants, se satisfait d'un premier degré. Chacun de ces modèles est recomposé psychiquement par Philippe, jusqu'à ce que l'âme vienne à fleur de peau. Le travail plastique, chez le bustier qui veut tout savoir, s'accompagne d'une investigation lente, retorse, apprenant par cœur l'être soumis à l'enquête et ne le quittant qu'après complète synthèse de ses traits et de ses pensées. C'était la méthode de Houdon que je retrouve dans ces effigies définitives signées par Philippe, comme j'y retrouve les vivants et les morts tels qu'ils sont, tels qu'ils furent. Philippe a compris et continue la leçon à la fois réaliste et évocatrice du génie de Houdon. Son art est lourd de pensées. Il les sculpte, il les écrit aussi, et excellemment, comme vient de vous le prouver un livre que j'appellerais « un livre de raison », révélant une forte culture et montrant avec une fermeté paisible certaines tares contemporaines. Figure d'artiste très digne, un peu « à part », dédaigneuse du facile, grave sans sécheresse, avec une poésie secrète : de quoi l'aimer. Je l'aime beaucoup.



Photos Zuber.

Camille Mauclair

Katharine Hepburn dans " Cœurs brisés ". Jean Gabin dans "La Bandera", ce film, entre autres, qui permet d'affirmer que l'art cinématographique de notre pays est en pleine ascension. Pourquoi donc cet art, avec l'industrie de très grande importance qu'il nécessite, n'apparaîtrait-il pas quelque jour comme une supériorité française ?



LE CINÉMA

SANTÉ FRANÇAISE

PAR RENÉ LAPORTE

Durant des années, on n'a cessé de dire durement son fait au cinéma français. Et dire, hélas, en cette matière, n'était jamais médire : dans le camp des techniciens comme dans celui des artistes, il semblait qu'une ligue hostile se formât chaque fois qu'il s'agissait de faire mouche dans le vrai et dans le durable. Toujours des choses bâclées, des adaptations maladroites. Les producteurs accusés se défendaient en alléguant les mauvaises conditions de travail, la nécessité d'aller vite à cause de la cherté des studios et du matériel, ou les habitudes gênantes des artistes passés sans préparation du théâtre au cinéma. Nous autres, les spectateurs, nous répondions que les œuvres — et leur rendement commercial — ne gagnent rien à être hâtées, et que les ouvriers se révèlent d'eux-mêmes, dans leur spécialité, sans qu'on ait besoin de faire appel aux ouvriers de la spécialité voisine. Sur ce malentendu, les amateurs se sont retournés vers les cinémas allemand et américain, n'ayant plus foi qu'en ceux-là. Mais, maintenant, le cinéma allemand n'est plus, faute d'une entière liberté, condition essentielle à la bonne respiration de l'art. Quant au cinéma américain, plus que tout autre touché par la crise, il ne produit plus que des films médiocres (se défendant par ses acteurs, il est vrai...). Les grands metteurs en scène d'Hollywood donnent l'impression de l'essoufflement. Et c'est peut-être l'heure de la France, libre encore de penser et de créer, qui a sonné.

Depuis quelques mois déjà, nos progrès étaient sensibles. Etait-ce que ces fameuses « conditions de travail » avaient changé ? Ou bien les directeurs de salles s'étaient-ils enfin aperçus que le public ne prenait pas sans murmure tous les plats médiocres qu'on lui servait ? Quoi qu'il en soit, *Poil de Carotte*, l'admirable *Maternelle*, *Lac-aux-Dames*, qui donnait une si belle leçon de charme, marquent le point de départ d'une rénovation dont, aujourd'hui, nous éprouvons les heureux effets. « Nous n'avons pas d'artistes de cinéma ! » gémissait-on. En trois ou quatre films, Harry Baur a infligé à ces propos pessimistes le plus beau démenti. Il s'est égalé aux plus grands, au Jannings de *Variétés*. Tour à tour fort et faible, sensible et dur, Harry Baur est une force mouvante. Il se multiplie, anime chaque visage que le hasard lui prête, ou que lui, si l'on ose dire, prête au hasard de l'art. Vainqueur ou vaincu de la vie, il laisse apparaître, dans tous ses rôles, la pauvre déchirure de la vérité. En lui — et y aurait-il meilleure louange pour un *interprète ?* — on reconnaît, chaque fois, *un homme qu'on a rencontré*. Peut-être n'a-t-on pas salué comme il convenait, cet été, l'apparition de *Crime et Châtiment*. Harry Baur et Pierre Blanchar, dans la tragédie la plus complexe, la moins visuelle, faisaient tourbillonner jusqu'à la surface de l'écran les fonds troubles des âmes dévorées. Tous deux dépassaient l'art : ils confessaient leurs personnages.

Une autre réussite — actuelle, celle-là — c'est *La Bandera*. Trois soirs de suite, nous nous étions ennuyé à des productions américaines (une seule peut-être, *Cœurs brisés*, vaudrait d'être aimée, non point pour elle-même, certes, mais pour Katharine Hepburn). Le quatrième soir, le film de M. Duvivier nous a fait du bien. Ce n'est pas qu'il soit sans défauts, ni longueurs. Mais qu'importe, n'est-ce pas, si l'on est pris ? La ligne générale de l'œuvre apparaît si clairement qu'on est flatté d'être admis à comprendre le dessein de l'auteur. La mesure reste la qualité éminente des Français, et la plus agréable quand elle n'exclut pas la fantaisie, ou la liberté de démonstration. M. Duvivier ne s'est pas laissé enchaîner. Il ne nous offre pas des personnages vertueux, ni des sentiments de bon aloi. Et l'héroïsme de ses légionnaires a quelque chose de fatal, d'involontaire, qui rend un son vrai. L'aventure est tirée d'un livre de Pierre Mac Orlan. Nul n'ignore que le don particulier de cet écrivain est de faire bouger des ombres humaines dans le mystère et le brouillard. Même dans *La Bandera*, sous l'implacable soleil du Riff, ses héros ne se livrent pas : il faut les pénétrer au défaut d'une parole ou d'un regard. Sans doute, la maîtrise de Pierre Mac Orlan a servi le metteur en scène. On admire, chez M. Duvivier, l'obéissance au texte — si rare dans le cinéma ! Mais le technicien n'a pas sacrifié sa part : les images. Chacune, séparément, éveille son monde nécessaire, à la fois rigoureux et illimité (particulièrement les images de Barcelone, ruisselantes de lumière). Chapitre des acteurs : ici même, à une autre occasion, nous avions malmené M. Jean Gabin. Nous n'en serons que plus à l'aise pour applaudir cette fois à la puissance confuse — animale — qui se dégage de lui. Il a trouvé son rôle.

Pour finir, citons *Pasteur*, le film de M. Sacha Guitry, qui nous donne une belle leçon de grandeur. Nous ne nous placerons pas au point de vue de la réussite esthétique. C'est plus haut qu'il faut aller chercher ses raisons d'admirer. L'œuvre et la vie de Pasteur dépassent toute exégèse. Peut-être le cinéma est-il impuissant à rendre exactement les angoisses de l'homme de science, parvenu au bord extrême de la découverte ; à faire revivre les terribles quatorze jours que Pasteur a passés au chevet du petit Meister, dans l'attente du résultat. Cependant, il n'est jamais inutile de rappeler aux foules quels dévouements, souvent contrariés, s'enferment jour et nuit dans la blancheur durement réelle des laboratoires. Le pire tourment du génie, dit-on, c'est la solitude. Son ferment aussi, quelquefois. Pasteur souffrait d'être seul, mais c'est dans la recherche scientifique que, pour le salut du monde, il poursuivait le peuplement de son propre univers. Notre égoïsme de vivants y trouve son compte...

René Laporte



Photo Schall

Mme Maeterlinck, dans le rôle qu'elle a si profondément, à tous égards, senti et interprété. Témoin, par exemple, ces yeux un peu craintifs qui, à la fois, savent et doutent, demandent avec mélancolie et espèrent avec sérénité.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

Renaissance : *La Princesse Isabelle*, de Maurice Maeterlinck. — Aux frontières de toute pensée, plus ou moins loin de son foyer d'ardeur, commence une zone d'ombre. Chez les seuls pairs de Maurice Maeterlinck, le rayonnement communicatif de sa pensée rencontrerait l'ombre au même lointain que lui. Mais où sont les pairs de Maurice Maeterlinck? Cependant, quiconque a écouté son verbe peut bien dire jusqu'où il en a été éclairé dans son esprit et son cœur, pourvu qu'il le dise en toute humilité.

Le sujet de *La Princesse Isabelle*, c'est, grossièrement résumé, ce cas médical : une démente, par l'effet d'un choc à la fois physique et moral, est rendue à la raison — ou à ce que nous appelons ainsi. Mais un écrivain de génie tira de ce cas un conte merveilleux et pur, un drame parsemé de satire et de tendresse, clouté de signes lumineux qui s'efforcent à percer la Ténèbre universelle.

Isabelle, petite bourgeoise, vit dans la familiarité d'un ange, elle se croit princesse et promise à l'amour d'un fils de roi, qui l'attend là-bas, de l'autre côté de l'Escaut. L'eau l'attire invinciblement. Il y a grand péril. L'on pense qu'elle sera en sûreté dans le bourg de Gheel où les fous, en liberté surveillée, sont heureux. Elle y est heureuse, en effet. Tous sont conquis par sa grâce, son innocence, sa joliesse déjà féminine, encore puérile. C'est comme une petite sainte qui n'a qu'à se montrer pour être aimée et respectée ; elle est ange elle-même. Le plus sensible à tant de charmes, c'est un jeune médecin, très digne lui aussi d'être aimé. Isabelle, une première fois, a l'âme bouleversée, ayant baisé le front glacé d'une morte. La seconde fois, ayant retrouvé une eau, cette eau qui la sépare de « sa » félicité, et s'y étant jetée, elle revient de si loin (pour employer un langage familier qui est, en la circonstance, assez philosophique), qu'elle voit désormais la vie avec les yeux de la raison commune. Avant, elle apercevait, sans doute, un en-deçà et un au-delà de l'existence terrestre. Maintenant, elle ne se rappelle plus son ange, ses fiançailles princières, son rêve divin, elle est guérie au sens médical, s'il est permis de nommer guérison l'oubli du bonheur de se croire heureux. Mais un fiancé bien réel lui tend les bras : celui à qui elle disait dès le début : « Mon petit docteur », un peu maternelle, un peu protectrice, toute frêle pourtant dans son besoin d'être elle-même protégée. Plein de pitié et de piété, il l'avait bientôt chérie ; elle avait tôt découvert qu'il ressemblait à son rêve ; par une éclosion infiniment délicate, l'amour avait grandi entre eux. Et il était poignant de percevoir en même temps chez ces deux jeunes êtres la joie de se retrouver sur terre et le regret d'avoir quitté des limbes.

Mais faut-il appeler « limbes » ces régions où, par devoir, par charité et par amour, un médecin accompagna sa malade, ces régions où les fous vivent de « leur » certitude, où ils sont, à leurs propres yeux, les vrais clairvoyants, les vrais raisonnables?... Et qu'est-ce que la sagesse, sinon la recherche d'un bonheur qui ne réside jamais que dans l'espoir et n'est donc jamais qu'imagination, puisque, contrairement au proverbe, tout ce qu'atteint une main de chair devient cendre aussitôt?

Mais mille autres questions sont posées, dans cette *Princesse Isabelle* où tous les mots sont autant de petits rayons dardés à travers le monde visible et invisible. On ne remerciera jamais trop Maurice Maeterlinck d'avoir une fois de plus scruté le mystère de notre condition et de nos destinées, une fois de plus enveloppé d'adorable poésie sa méditation philosophique ; ni jamais trop Mme Maeterlinck d'avoir interprété, avec la plus intelligente sensibilité et la grâce enfantine la plus exquise, la douce Isabelle, petite fée solaire dans la brume des Flandres ; ni jamais trop Mme Cora Laparcerie d'avoir donné la vie théâtrale à une œuvre d'autant plus assurée de vivre qu'elle met plus de pudeur à livrer ses secrets.

Madeleine. — Avec sa *Fin du Monde*, M. Sacha Guitry nous fait assister à la fin d'un monde. Nous voyons celui-ci commencer de s'éteindre dans un prologue qui est un chef-d'œuvre d'élégance et d'esprit, puis jeter ses derniers feux avec un noble ruiné, le duc de Troarn, qui, depuis des années, met au panier sans les lire ses feuilles d'imposition ! Tout s'arrange pour le duc, grâce à un milliardaire américain, mécène francophile et *Deus ex machina*, mais c'en est fait d'une caste !

L'on sait de quoi sont faits les éclatants et constants succès de M. Sacha Guitry : d'un art achevé du théâtre, au service d'une invention inépuisable ; d'un dialogue qui évoque une escrime de lames aussi étincelantes qu'adroitement légères, et dans lequel les mots ont l'air de jaillir spontanément des situations.

Un monde est en train de finir. Le duc de Troarn proteste, mais avec une résignation souriante ; il combat un régime, mais avec nonchalance ; il satirise, mais en moraliste indulgent. Dans un décor unique et magnifique, il reste en plein xxe siècle le grand seigneur insouciant qu'il était ou qu'était, plus exactement, son aïeul en 1785 — durant le prologue. Il n'a guère changé, il est seulement mieux ruiné qu'autrefois. Il nous restitue, en bref, une figure infiniment séduisante de gentilhomme xviiie.

Entouré de personnages cocasses, ou touchants, ou charmants, Sacha — de Troarn frôle le vaudeville et la farce, mais son goût n'en prend que la joyeuseté. Avec lui, Mlle Delubac (dont la diction, le jeu, la prenante gentillesse sont, à présent, d'une comédienne de premier plan), Mmes Pauline Carton et Grumbach, MM. Kerly, Seller, Jean Coquelin, Marcel André et Henry-Houry dispersent, chaque soir, comme une mousse de champagne dans l'air de Paris, qui en avait besoin. L'on n'en discerne pas moins un brin de gravité, sous le masque comique au rire contagieux.

Atelier : *Trois camarades*, de P. A. Bréal. — Ce sont trois tout jeunes gens, en proie au drame de gagner leur vie. Ils recueillent une étudiante qui a faim. Un jour vient où elle se trouve enceinte. Les trois camarades iront cultiver la terre, pour manger à leur faim et pour donner à manger à la jeune mère et à son petit. Pièce naïve, émouvante et fort sympathique, autant par ses gaucheries que par les qualités certaines de son auteur. M. Bréal, traitant un beau et cruel sujet, a eu le rare mérite de ne pas viser à l'éloquence. Il a été sobre et vrai. Cela promet — et beaucoup ! Les interprètes (Mlles Génia et Gerber, MM. Outin, Bertheau et Ducornoy) tous jeunes, sincères, déjà adroits, méritent une bonne part des applaudissements qui ont accueilli cette œuvre.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

André Suarès ★

Portraits sans modèles

On peut ne pas aimer ce livre ; il n'est pas permis de n'y pas voir une grande œuvre. M. André Suarès est certes connu dans le monde entier et peut-être plus à l'étranger qu'en France, mais justement il n'a pas encore auprès de nos contemporains l'audience qu'il mérite. C'est pourquoi on ne le louera jamais assez.

Il nous donne aujourd'hui des portraits qu'il déclare sans modèles, mais ne le prenons pas au mot ou plutôt comprenons ce qu'il veut nous dire. Il entend simplement ne pas s'arrêter à l'apparence et surtout pas aux racontars de l'histoire ; il entend chercher l'âme. Et il la trouve. M. André Suarès s'en va tout droit à l'essentiel, pose à celui qu'il saisit la question : — " Quel est ton mobile secret ? " Un visage, un corps le renseignent, mais il n'y veut voir qu'un reflet de ce qu'il cherche.

Là-dessus, lisez « Henri VIII » ou « l'Arétin », le mauvais roi et le mercenaire de la plume ; celui-là parfaitement démoniaque, celui-ci animé d'on ne sait quel génie du mouvement et de l'expression, et vous vous rendrez compte que lorsque nous comptons nos grands écrivains sur les doigts, il nous arrive d'oublier l'un des plus grands. (Grasset).

Claude Farrère ★

L'Inde perdue

M. André Suarès nous fait saisir une suite de tragédies particulières. Avec M. Claude Farrère, nous passons à une tragédie politique, car « L'Inde perdue », c'est cela. La France, soucieuse tout comme une autre de dominer, joua son jeu à trois reprises entre 1667 et 1815. Il y eut là cent cinquante ans qui furent décisifs ; nous y reçûmes deux coups qui nous abattirent, l'un en 1763, l'autre en 1815. Le Traité de Paris et les Traités de Vienne.

C'est durant cet espace de temps que nous arrivâmes dans l'Inde, que nous courûmes la chance d'y fonder un grand empire et que nous perdîmes la partie, une partie que nous faillîmes regagner — avec Suffren — lors de la guerre d'Amérique. Une dernière carte nous fut offerte durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, mais faute de marine, hélas, et bien qu'un prince hindou, Tippo-Saïb, fût demeuré notre allié et nous appelât, nous poursuivîmes un fantôme d'empire continental.

Le reste, on le connaît. Grande entreprise manquée, grande entreprise tout de même que M. Claude Farrère raconte avec émotion en tirant de l'ombre quelques figures curieuses, et deux figures héroïques, celle d'un grand marin, Suffren ; celle d'un grand homme d'Etat, Dupleix. (Flammarion).

Maurice Martin du Gard ★

Un Français en Europe

Nous sommes passés de la haute psychologie à l'histoire et nous voici maintenant à cette étude des mouvements nationaux qui est une des plus passionnantes de ce temps. M. Maurice Martin du Gard a pour occupation de courir l'Europe et parfois le monde à la recherche des grands désirs collectifs, des ambitions, des acharnements que montrent les nations animées pour la plupart de quelque fureur d'empire. Il ne néglige d'ailleurs pas les abandons, les repliements sur soi, les mortels désespoirs.

Bien entendu, au hasard de sa route, il étudie les hommes d'Etat qui parfois ne valent pas leurs peuples ; il s'arrête devant les religions, les partis, les intérêts, les cultures, et il souligne quand il le faut les contradictions, mais jamais il ne cesse de porter en lui l'image d'une Europe unie. Et jamais il ne cesse de se dire que la France ne peut pas mentir plus longtemps à son destin qui est d'éclairer, d'analyser une situation obscure, de diagnostiquer la maladie de l'Europe, ce qui revient presque à la guérir. (Flammarion).

André Demaison ★

Le jugement des ténèbres

Un roman maintenant, celui de M. André Demaison, roman africain bien entendu. M. André Demaison n'écrit guère que sur l'Afrique, mais du moins la connaît-il. A première vue, il semble que l'histoire soit banale : c'est celle d'un médecin anglais qui enlève une comédienne. Morphinomanes tous deux, ils vont s'établir au cœur de la forêt africaine, dans le pays des Ashantis. La femme trompe l'homme avec un Blanc et le docteur la tue.

Mais c'est là que l'affaire se complique. Car, après la lutte — avec l'appui de la morphine — contre la solitude, contre la forêt, contre les souvenirs aussi sans doute, nous allons assister au duel des Noirs et des Blancs. L'Anglais meurtrier ce sont en effet les Noirs qui vont le juger. Et l'élargissement du thème fait du livre plus qu'un roman, une fresque à l'appui non d'une thèse, mais d'une doctrine, celle que traduit Kipling par son mot fameux sur le « fardeau de l'homme blanc ». (Grasset).

Maxime Gorki ★

Trois Russes

Pour finir, un livre de Maxime Gorki. Un livre qui n'est à vrai dire qu'une succession de souvenirs sur Tolstoï, Tchékov et Léonid Andreev. Tolstoï apparaît là comme une espèce de vieux faune broussailleux, intelligent et subtil, très paysan, très méfiant, et au fond très secret, presque aussi intéressant que son œuvre et peut-être même plus intéressant encore.

Tchékov, plus fin, plus tendre aussi, tout en demi-teintes, un peu souffrant, est humain au possible, avec un pessimisme naturel doublé de courage et de bonne humeur. Léonid Andreev illuminé par des éclairs de génie se présente comme une pittoresque figure de noceur et d'ivrogne. Il faut lire les dialogues du père Théodore, espèce de saint local et de Léonid Andreev, Gorki étant présent. C'est de la haute comédie, et philosophique au possible, tout cela en quelques pages d'une étonnante simplicité. (Gallimard).

Dominique

VIENT DE PARAITRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Les propos de Campagnou, par Paul VOIVENEL. — Quand ces propos paraissaient dans l'*Archer*, parmi des articles choisis d'une main sûre, ils étaient le divertissement mensuel attendu. L'on aimait ouvrir l'*Archer*, à une certaine page, comme une porte qui donne sur la campagne. Et Campagnou apparaissait, sonore. Avec une rondeur inimitable, il vous faisait part de son opinion sur un homme, un livre, un événement, et vous étiez séduits par un ton à la fois si simple et si personnel.

Maintenant, quand vous lisez le volume, c'est bien autre chose. Il traite de mille sujets, si l'on tient compte de ces « incidentes » où brillent à la fois l'aptitude à saisir les rapports des choses, une culture immense et une clarté qui signifie équilibre parfait de l'esprit et maniement magistral de la langue. Et ces sujets sont reliés les uns aux autres par le lien frémissant de la sensibilité, que celle-ci s'exprime dans un accent de pitié, d'amour ou d'indignation. Vous savez alors — mais sans doute le saviez-vous déjà — que vous avez affaire à un écrivain de haut rang, à un sage qui a probablement tout lu, tout vu et tout médité, à un philosophe par-dessus tout humain.

Mais voici qui résume, avec toute l'autorité qu'il faut, la valeur des « Propos de Campagnou ». Camille Mauclair, reconnaissant chez Paul Voivenel « une intelligence et une sensibilité également admirables », a écrit ces lignes : « Tout est à méditer en ce livre de passion et d'équité qui est aussi un *livre de raison* infiniment français. »

Et Francis Jammes a présenté à Paul Voivenel quelques objections d'ordre spirituel qui font d'autant mieux ressortir la magnificence de cet éloge : « Vous que je porte si haut comme écrivain et dont l'œuvre éclate çà et là de coups de génie... » (Librairie des Champs-Elysées).

★

La dernière chance, par Francis CARCO. — Une singulière émotion se dégage de ce livre, surtout à la fin, encore que l'on comprenne dès le début le sens dramatique du titre. La dernière chance, c'est celle que courent les « mauvais garçons » dans les bars, les bouges, les quartiers de prostituées des ports méditerranéens. Peu à peu chassés des capitales européennes les mieux policées, ils essaient de poursuivre leur trafic de femmes, d'armes, de stupéfiants, à Marseille, au Pirée, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis... (et c'est dire le puissant attrait du « décor » brossé par l'auteur). Mais là encore, ils sont traqués, destinés à disparaître. Certains, comme toujours dans l'œuvre de Francis Carco, font preuve de ces « vertus » : le courage physique, une ferme fidélité au clan, tel l'outlaw que la police abat, aux dernières pages. Peut-être auraient-ils pu se racheter. Leur destin, engrené sur une faute initiale, n'a pas lâché prise. Et les sociétés, avec une énergie impitoyable et légitime, ne font que défendre leur propre santé. Il n'y aura bientôt plus de « dernière chance » pour les derniers fauves de la jungle qu'explora le profond talent de Francis Carco. (Albin Michel).

La monnaie de plomb, par Jacques DE LACRETELLE. — C'est le quatrième et dernier volume des *Hauts-Ponts* et c'est la perte définitive du domaine familial pour lequel Lise Darembert fit tant de sacrifices. Elle l'avait racheté. Son fils Alexis joue follement à Monte-Carlo tout l'argent qu'il emprunte sur le titre de propriété. Un mariage riche sauvera le jeune homme, c'est-à-dire, dans l'esprit de sa mère, son patrimoine. Non ! Alexis, pour se reposer de Monte-Carlo, fait une retraite dans une maison religieuse et y est frappé de la grâce. Il sera missionnaire. L'espoir de la dot salutaire s'effondre. Tout est accompli. Les Hauts-Ponts passent pour toujours à des mains étrangères. La seule consolation de Lise, quasi démente, sera d'aller mourir sur la terre qu'elle a si farouchement aimée.

Par la solidité de sa composition — où apparaissent à la fois la vigueur et l'extrême finesse d'esprit de l'écrivain — par le dessin net de ses personnages, par un scrupule constamment heureux dans le choix de ses nuances révélatrices d'états psychologiques, par la gradation insensible du drame et l'inattendu, parfaitement vraisemblable, de l'acte de foi qui l'achève, *La monnaie de plomb* est une incontestable œuvre d'art, une œuvre de grand artiste. (Gallimard).

★

La femme et le dictateur, par Mme ATHANASSIO-BÉNISTI. — Marine Delorme, veuve, restée très belle à quarante ans, n'a jamais oublié Manuel Dragas, prince du proche Orient, qu'elle connut quand elle était jeune fille. Il gouverne en dictateur, maintenant, la République d'Astyanie. Marine va lui demander audience. Il est tout orgueil, ambition, énergie. Elle est toute fierté, et ambitieuse elle aussi, mais d'un amour digne d'elle, pour lequel elle s'est cultivée depuis le coup de foudre de ses vingt ans. Ils deviennent amants et recherchent tous les raffinements de la volupté, mais ni l'un ni l'autre ne veut être dominé. Enfin, une séparation leur apprend combien est profond leur attachement réciproque. Ils s'épouseront. Ils vont former, corps et âme, un couple magnifique. Tel est le roman romanesque de Mme Athanassio-Bénisti — rêve inspiré des événements qui ont suivi la grande guerre. Il se lit d'un trait, grâce à son affabulation bien conduite et il séduit par une espèce de charme oriental assez troublant. (Horizons de France).

★

Gymnastique sportive et callisthénique, par Michel DUPRÉ. Dessins de LIG. — C'est une méthode sérieusement étudiée. L'auteur l'a conçue en allant du sport à la gymnastique, au lieu de partir de la gymnastique pour arriver au sport. Michel Dupré est un sportif qui base sur sa grande expérience les exercices de culture corporelle qu'il propose dans son livre et qu'il a eu l'excellente idée d'expliquer par un très grand nombre de vignettes. « Le sport, dit-il, est l'art et la poésie de la force » — et c'est une définition aussi jolie qu'exacte. Nous y ajouterons pourtant, tout au plaisir que nous a donné son texte et l'abondante illustration qui l'accompagne, en écrivant : Le sport est l'art et la poésie de la force... et du mouvement. (Alcan).

R. de Laromiguière

MERVEILLES
DE LA TÉLÉVISION

PAR

ANDRÉ

THÉRIVE

Il n'est pas très agréable de passer pour un précurseur, c'est-à-dire pour un ancêtre, mais enfin il sera flatteur d'avoir assisté à la naissance des grandes inventions. Un de mes amis (qui d'ailleurs monta en avion avec Wilbur Wright dès 1908) a assisté à Lyon en 1895 à la première projection de cinéma. Il s'en est vanté longtemps ; il ne s'en vante plus depuis qu'il a une barbe grise. Je crois que s'il boude à présent le progrès, ce n'est pas pour en avoir trop vu, mais par crainte de n'en pas voir assez. Les hommes sont ainsi faits qu'ils renient la vie lorsqu'elle a commencé de les trahir.

Je n'en suis pas encore là ; mais je constate que les « merveilles de la science » ne se produisent plus avec assez de soudaineté et d'éclat pour nous éblouir et nous émerveiller. Tout se fait de façon insensible. Si les paroles suspendues dans l'espace s'étaient dégelées brusquement, comme dans Rabelais, nous eussions crié au miracle ; en fait nous avons de sang-froid pris les écouteurs. Si, de but en blanc, vous était apparu le fantôme parlant d'un homme séparé de vous par l'océan de l'espace, vous auriez dit télépathie et non télévision. C'en est fait : la sorcellerie moderne prend toujours un air apprivoisé et nos joies ne sont plus des surprises. O Prométhée, que tu avais raison d'apporter le feu du ciel, et non point de livrer aux mortels, sur quelque papyrus, une formule chimique d'allumettes !

Vous savez le mot qu'on prête aux Chinois sages et vertueux lorsqu'ils virent le premier avion évoluer sur leur tête. « Ah ! dirent-ils avec flegme, un cerf-volant avec un monsieur dessus ! » Il y a plusieurs mois déjà, j'assistai à des expériences de télévision : c'était d'abord dans un studio inondé de projecteurs plus terribles que ceux de cinéma, des êtres maquillés de violet et de jaune : un conférencier debout devant son micro, une actrice adossée à un piano à queue, et qui déclamait nonchalamment des poèmes... Puis au fond d'un couloir, au delà de plusieurs murailles, la boîte percée d'un petit écran verdâtre où s'agitaient, péroraient les mêmes personnages à l'état d'homoncules. « Tiens, dis-je, ça ressemble à un Pathé-Baby. » C'est ainsi qu'une des plus étonnantes découvertes humaines entra dans mes habitudes, dans mes associations mentales, avant d'entrer dans les mœurs courantes.

La télévision pourrait être nommée plus exactement une cinématographie instantanée : c'est dire que la télé-photographie, le bélinogramme et le cinéma ordinaire nous ont trop bien préparés à en user. Le sujet, c'est-à-dire le profane, ne met pas de différence psychologique entre la transmission par fil ou par ondes. La différence, l'abîme s'il vous plaît, déjà a été franchie par les sons ; que les images volent aussi nous paraîtra bientôt fort naturel. Quand les récepteurs se seront multipliés et deviendront aussi banaux que les postes de T. S. F., on appellera le spectre des êtres lointains sans plus d'émoi qu'on appelle leur voix par téléphone. Mon Dieu, cette impassibilité ne s'étend-elle pas aux pratiques occultistes elles-mêmes? Des spirites que j'ai connus prenaient le guéridon ou la planchette écrivante absolument comme leur stylo, et vous avez entendu parler de cette boutiquière veuve qui disait aux clients : « Une minute, mon pauvre mari a quelque chose à me dire dans l'arrière-boutique. » Ah ! fils de Japet, race impossible à étonner ! Quand nous prendrons pied sur la Lune ou sur Mars, nous n'aurons que des réflexes d'explorateur ou d'alpiniste. Rendez-vous dans deux cents ans, s'il vous plaît.

Nos caricaturistes, fils de Robida ou de Grandville, n'ont pas manqué de tirer quelques anticipations bouffonnes de la télévision ; la dame demi-nue à sa toilette qui apparaîtra soudain à un abonné hilare : « Raccrochez donc, Monsieur, vous voyez bien qu'il y a erreur de numéro ! » Mais il pourrait y avoir des surprises plus graves dès qu'on aura trouvé moyen de « tourner » les gens tout à fait à l'improviste. Jusqu'ici, tant qu'il faut mille précautions et préparatifs pour figurer sur un cinéma, transmis ou non dans l'espace, la télévision reste dans sa phase statique. Son dynamisme, ses caprices, ses folies commenceront lorsqu'elle promènera un œil libre sur le monde. Alors il n'y aura plus de secret, ni de vie privée, l'espace sera vaincu en même temps que la politesse ; les reportages les plus audacieux, les surveillances ou espionnages les plus subtils deviendront possibles. Nul ne sera plus à soi. Et, courant le risque de rendre compte de tous ses actes à ses semblables, on sera forcé à la vertu, exactement comme dans ces petites bourgades d'Islande où il n'y a jamais eu d'assassins ni de voleurs, parce que tout le monde se connaît et qu'un coupable serait sûr de n'échapper point...

Mais la télévision elle-même ne marque qu'une étape sur la route du progrès, car enfin il reste trois sens au moins à satisfaire par la voie des ondes. Les odeurs d'accom-



Photo Trompus

Une colonne de soldats Italiens : vue de la guerre africaine, reçue par bélinogramme en Europe, quelques heures après avoir été prise en Erythrée. Prodige qui déjà n'étonne plus.

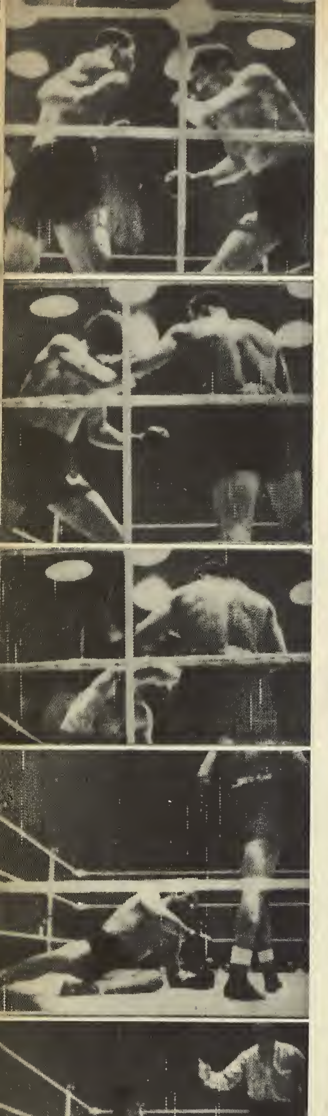


Photo Keystone



Photo Wide-World

Quelques phases du match récent Joë Louis-Max Baer, transmises par radio de New-York à Londres. — Ci-dessus, l'arrivée à Nice du champion Aerts pendant le tour de France. — D'ores et déjà fonctionne au ministère des Postes un service qui permet de recevoir chez soi, non plus de telles images immobiles, mais des scènes de cinéma sonore.

pagnement, les saveurs et enfin les émissions tactiles. Je ne rêve pas sans plaisir à l'époque où, tel Des Esseintes, vous recevrez à domicile les parfums de l'ambre, du musc ou du vétiver accompagnant l'image et la voix de votre *star* préférée ; où vous goûterez chez vous, sans métaphore, tous les plaisirs du banquet de la vie ; grignotant votre pain sec, sirotant votre fade tilleul, vous capterez le foie gras de Radio-Périgueux ou les effluves du Poste de Bourgogne, relayé par Clos-Vougeot. Mais je songe plutôt aux sensations de velours, de brocart, de soie... de peau, s'il vous plaît, que l'on vous transmettra, aux caresses par abonnement, aux baisers par procuration, et hélas ! aux gifles, coups de pied et bastonnades qu'un facétieux vous administrera au loin. Sans parler de la guerre qui se trouvera ainsi simplifiée, individualisée et qui ne nécessitera plus aucune mobilisation collective, aucun massacre grégaire...

Arrêtons-nous. La meilleure télévision n'est-elle pas la prévision mentale? Sans être grand prophète, je crois pouvoir affirmer que, vivant trop tôt, à une époque encore primitive, nous devrions nous féliciter de ne pas connaître encore cette communication universelle des hommes, qui vaudra ce que vaudra leur bonté, leur altruisme, c'est-à-dire presque rien. Nous sommes à l'âge où les grands outils futurs ne sont que d'aimables jouets. Profitons-en du moins en toute innocence, ô représentants d'une humanité en bas-âge !

Le chauffage électrique

Le chauffage électrique est propre (aucune poussière), pratique (simplicité de manœuvre et de réglage), hygiénique (aucune émanation). Il supprime l'approvisionnement en combustible avec tous les ennuis de commande, de livraison, de manutention. Les appareils ne demandent aucun entretien journalier. Fonctionnant sans combustion, ils suppriment l'allumage et par conséquent les matières d'allumage et l'évacuation des cendres.

- Le chauffage électrique assure l'indépendance des locataires qui peuvent ainsi se chauffer à leur gré. Il est surtout intéressant dans un immeuble déjà pourvu d'une installation de chauffage central. Les appareils électriques permettent en effet un chauffage d'appoint ou de demi-saison précieux lorsque des froids précoces ou tardifs sévissent avant ou après la date inexorablement fixée par le propriétaire pour la mise en route ou l'arrêt de la chaudière.
- Il est économique, lorsque des prix spéciaux sont consentis par les Compagnies de Distribution d'Électricité. C'est ainsi qu'à Paris, le tarif de la C. P. D. E. est parfaitement adapté à cette application.
- Cependant toute installation demande une étude approfondie, chaque cas posant un problème particulier, et il est utile de confier ce soin à des Ingénieurs spécialisés.
- Au Bureau d'Information de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité, les Ingénieurs du Service « chauffage » sont à la disposition des abonnés de la Compagnie pour leur fournir gracieusement tous renseignements ou projets en vue d'une installation éventuelle de chauffage électrique à Paris (intra-muros).

Bureau d'information de la C. P. D. E.

23, rue de Vienne, Paris

Laborde 90-00

Dominique, décorateur — Photo Kertesz





Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R. C. Seine 2.514. Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.

ART ET MÉDECINE



DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

ENTÉRITES

Intoxication intestinale



L'adjonction du mucilage au vaccin

1° exalte l'activité du vaccin

en multipliant et en prolongeant son contact avec la muqueuse tout le long du tractus intestinal

2° régularise le transit intestinal

et supprime ainsi les causes essentielles de l'infection et de l'auto-intoxication

inolaxine

mucilage pur

sans adjonction d'aucun laxatif
facile et agréable à absorber



Régulateur parfait du transit intestinal

Constipation

atonie intestinale

Photos Régis-Lebrun





édecin chef de service de l'hôpital Saint-Antoine, le Dr Mathieu-Pierre Weil s'est adonné depuis quinze ans à la rhumatologie, créant véritablement en France cette spécialité et donnant une forte impulsion à une branche nécessaire. Très orienté vers l'endocrinologie, le Dr Weil a été frappé des liens intimes de la rhumatologie avec l'endocrinologie, après avoir longuement étudié les rapports de celle-ci avec la nutrition en général. (Photo J. Roubier).

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1935

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

CONTRIBUTION A LA THÉRAPEUTIQUE OVARIENNE

Hormones cristallisées ou Extraits totaux

PAR MATHIEU-PIERRE WEIL
MÉDECIN DES HOPITAUX DE PARIS

Toute connaissance nouvelle pose des problèmes nouveaux.

Il y a quelques années encore l'opothérapie ovarienne était simple : elle se résumait en l'absorption d'extraits secs.

D'admirables découvertes sont survenues depuis lors. Elles nous font entrevoir aujourd'hui la complexité du problème.

Le Test de Stockard et Papanicolaou ★

Moran et Lataste, Heaps, L. Lœb avaient signalé l'existence de changements cycliques des parois vaginales chez les animaux ; mais aucune donnée précise n'était établie lorsque parut le travail de Stockard et Papanicolaou (1917) consacré à l'étude des types de cellules rencontrées dans le mucus vaginal des cobayesses au cours de l'œstrus, c'est-à-dire de la phase d'activité sexuelle. Lang et Evans (1920-1922) devaient montrer que les mêmes modifications surviennent chez la rate.

Chez la cobayesse, l'œstrus dure 24 heures et survient régulièrement tous les 15 ou 16 jours. Durant ces 24 heures, un liquide abondant remplit le vagin. Pendant les 6 à 12 premières heures (celles seules où la femelle accepte le mâle), ce liquide est un mucus clair et mousseux. Pendant une seconde période, qui dure de 2 à 4 heures, il augmente graduellement jusqu'à distendre le vagin. Le liquide présente alors un aspect caséeux. Puis, dans une troisième période, d'une durée de 5 à 10 heures, il devient peu à peu plus liquide et séreux. Une quatrième phase survient alors, où il peut être légèrement hémorragique. A la suite de ces phénomènes la période d'activité sexuelle cesse : une membrane vient fermer l'ouverture vaginale (changement spécifique au cobaye) : vient-on à la rompre, on ne trouve dans le vagin qu'une quantité insignifiante d'un fluide visqueux, pauvre en cellules.

A la première période le mucus renferme une masse abondante de cellules de type squameux, en plasmolyse ; elles sont courbées, ridées, les noyaux très petits et en pycnose, le protoplasma dégénéré, ne se colorant pas bien, ayant une structure réticulaire. Ces cellules, d'origine vaginale, prédominent alors sur toutes les autres.

A la fin de cette période apparaissent certaines cellules allongées, cornées, sans noyau, qui proviennent de la desquamation de la partie la plus externe de la muqueuse. Elles se présentent nettement rouges à l'hématoxyline-éosine, tandis que dans leur type habituel ces cellules se teintent en gris.

Puis c'est un accroissement énorme des cellules qui détermine l'apparence pseudo-caséeuse que nous avons signalée. Elles proviennent principalement de la paroi de l'organe. Ce sont des cellules saines, qui contrastent avec les cellules plasmolysées de la période précédente. Leurs noyaux ne présentent que des signes discrets de dégénérescence. C'est le moment de la rupture des follicules de Graaf et de la mise en liberté des ovules.

Les leucocytes étaient rares dans les deux phases précédentes. Ils vont prédominer maintenant, à tel point que les cellules épithéliales apparaissent isolées les unes des autres, chacune étant entourée de nombreux leucocytes qui semblent vouloir les dissoudre et les digérer. Le liquide devient de ce fait plus séreux.

A la quatrième phase la présence de quelques cellules rouges peut témoigner d'une hémorragie discrète du vagin.

Or, que l'on étudie l'exsudat vaginal de la souris, du rat, de l'opossum, de la vache ou du lapin, on trouve une *corrélation uniforme et frappante entre les cellules qui le constituent et les périodes d'accroissement folliculaire et d'ovulation.* Aussi Allen et Doisy ont-ils pu proposer d'utiliser le test de Stockard et Papanicolaou pour mesurer l'activité des préparations ovariennes.

Les animaux impubères ou castrés ne présentent pas de cycle vaginal. L'apparition chez eux des phénomènes que nous venons d'indiquer constitue donc le test de l'activité du produit étudié. Ce test est d'autant plus intéressant qu'il a l'avantage de ne pas nécessiter le sacrifice de l'animal : l'épreuve pourra être répétée un nombre presque indéfini de fois, surtout sur la souris et le rat dont le cycle ovarien n'est que de 4 à 6 jours.

Isolement de la Folliculine ★

Vient-on à aspirer le liquide d'un follicule frais de truie, et à le soumettre à certaines opérations (addition de 2 volumes d'alcool à 95°, filtration, concentration dans un courant d'air chaud, émulsion avec un peu d'eau légèrement additionnée d'alcool acidifié, ébullition, addition de 2 volumes d'acétone, refroidissement, filtration, concentration du filtrat dans le vide, extraction répétée du résidu à l'aide de petites quantités d'alcool bouillant à 95°, rafraîchissement, filtration, évaporation dans le vide, reprise du résidu à l'aide d'éther anhydre, évaporation, reprise avec de l'huile de grain), on obtient un extrait qui détermine l'œstrus chez le rat châtré. Une même substance peut être extraite (Allen et Doisy) du placenta, ainsi que des urines de femmes enceintes et de juments pleines, conformément à la fertile découverte faite quelques années auparavant par Zondek et Aschheim.

Cette substance, c'est la *folliculine*, désignée par ailleurs sous les noms de œstrone, œstrine, theelin (Doisy),

féminin, ovarine, oophorin, thelykinin, menformon (Laqueur), progynon, etc. Elle a été obtenue à l'état cristallisé par Doisy : sa communication princeps fut faite au 13e Congrès international de physiologie en août 1929 ; peu après Butenandt (octobre 1929) et Dingemanse (1930) arrivaient au même résultat.

Sa formule est $C^{18}H^{21}O$ (OH). Son point de fusion est 254°-257° ou 250°-251° selon les auteurs. C'est une substance à pouvoir dextrogyre, égal à α D $(+15°)$ = + 156° en solution chloroformique (Butenandt), facilement soluble dans l'alcool, l'acétone, le chloroforme, la benzine, plus difficilement dans l'éther ou l'éther acétique, très difficilement dans le pétrole. Dans l'eau pure et neutre, les cristaux ne se dissolvent que lentement : un litre n'en dissout que 15 mg. Le corps présente une bande d'absorption caractéristique dans l'ultra-violet, l'absorption maximum étant de 283 à 285 mμ.

Propriétés de la Folliculine ★

Les effets de la folliculine sont multiples. Pour nous en tenir à son action chez la femelle :

1° Elle provoque le *rut* chez les femelles des petits rongeurs, jeunes ou châtrées ; sous son influence, l'épithélium vaginal augmente d'épaisseur et se kératinise comme chez les animaux adultes en état d'œstrus ; chez le singe existe un phénomène non identique mais analogue, l'élimination de la muqueuse utérine dès que l'on cesse l'introduction de la folliculine.

2° Elle favorise dans toutes les espèces (souris, rat, lapin, chien, singe) la *croissance du muscle utérin.*

3° Elle a une action nette sur la *glande mammaire* ; cependant ce n'est que chez la rate et la cobayesse qu'on a obtenu une montée de lait après la phase d'augmentation de volume.

4° Elle détermine un *élargissement du bassin* chez le cobaye.

5° Elle augmente le *métabolisme* chez les animaux châtrés.

6° Elle a une *action hyperémique strictement localisée à l'utérus.*

Par ailleurs, elle donne au plumage du coq un type féminin.

Les hormones du corps jaune ★

Les constatations opératoires ont montré la persistance du corps jaune pendant la grossesse, et son rôle inhibitoire vis-à-vis de l'ovulation. Lœb signale que le corps jaune sécrète une substance qui sensibilise l'utérus, lequel répond alors aux stimulations mécaniques par la formation de la déciduale.

Hisaw met en évidence une action spéciale du corps jaune, qu'il reproduit à l'aide d'extraits de cette glande : l'*écartement des os pelviens.* Ce relâchement, qui s'observe surtout durant la seconde moitié de la grossesse, mais ne disparaît généralement que de manière incomplète après la parturition, est sous la dépendance, montre-t-il, d'une sécrétion endocrinienne : le sérum de cobayesses pleines, de chiennes, de chattes ou de lapines, injecté à des cobayesses vierges durant l'œstrus, provoque un relâchement des ligaments pelviens qui dure de 8 à 12 heures. Hisaw isole cette hormone du corps jaune en un état relativement pur et la dénomme *relaxine.*

Puis lui-même, mais surtout Corner et Allen, montrent que les extraits lipoïdiques de corps jaunes de truie provoquent, même chez les lapins castrés, les changements typiques de l'utérus qui précèdent la grossesse et en permettent la continuation, et que la grossesse peut alors suivre son cours, même si les animaux ont été secondairement castrés. Cette action est due à une seconde hormone, la *progestine* d'Allen, la «corporin» de Hisaw, le β-facteur de Wiesner, la « lutin » de Clauberg.

Les fonctions du corps jaune sont donc multiples :

1° *il empêche la maturation d'autres follicules ;*

2° *il empêche l'avortement ;*

3° *il freine la mobilité de l'utérus ;*

4° *il contribue à la formation de la déciduale.*

Dosages ★

La FOLLICULINE se mesure en unités-souris (auteurs allemands, hollandais) ou en unités-rat (auteurs anglais, américains).

On appelle *unité-souris* la quantité nécessaire pour provoquer le rut chez une souris. Cette quantité est extrêmement faible et correspond approximativement à 0,11 γ, le γ étant égal à 1/1.000e de milligramme. 1 gramme de folliculine peut donc provoquer le rut de 9.000.000 de souris. Cette sensibilité est d'ailleurs variable selon l'individu et le moment ; 7 % des souris seulement ont une action positive avec une unité, 5 % réagissent à un huitième d'unité, 20 % à un quart d'unité. La voie d'introduction utilisée est la voie sous-cutanée ; par la voie buccale la folliculine est dix fois moins active chez la souris, cent fois moins chez la rate.

Sous le nom d'*unité internationale*, la Conférence de Londres de 1932 a désigné un poids de 1/10.000e de milligramme de folliculine cristallisée. Cette définition étant donnée, la Conférence précise que ce poids de substance cristallisée représente environ un tiers de l'unité-rat définie suivant la méthode d'Allen et Doisy.

Selon Zondek on trouverait les quantités suivantes de folliculine :

— dans le liquide folliculaire, 4.000 U. S. par litre ;

— dans le corps jaune, 4.000 à 5.000 U. S. par kg. ;

— dans le placenta, 10.000 U. S. par kg. ;

— dans les urines de vaches pleines, 500 à 800 U. S. par litre ;

— dans les urines de femmes enceintes à une période avancée de la grossesse, 12.000 U. S. par litre ;

— dans les urines de juments pleines, 100.000 U. S. par litre.

La PROGESTINE s'exprime en unités-lapin ; l'unité-lapin est la quantité nécessaire pour provoquer chez la lapine vierge la formation de la déciduale. Cet effet ne peut être obtenu que si de la folliculine, dans un premier temps, a préalablement préparé la muqueuse utérine.

Selon Lœser, chez la femme, la dose hormono-menstruelle est de 250.000 à 300.000 U. S. de folliculine, et de 40 à 50 U. L. de progestine.

Il importe pour les dosages d'opérer toujours sur un grand nombre d'animaux de même poids et d'âge déterminé (rats de 25 jours, pesant 35 gr. par exemple). Malgré ces précautions, Allen et Doisy, Doods, Collip estiment les causes d'erreur entre 20 et 25 %.

Cependant, malgré sa précision apparente, la notion d'unité internationale de folliculine introduit, selon H. et M. Hinglais, « un élément de confusion nouveau dans un problème déjà très difficile ». L'emploi du mot crée une confusion avec les unités physiologiques que l'étalon de Londres ne peut pas pratiquement et ne doit pas remplacer. Cet élément de comparaison, en effet, n'est pas une unité physiologique : défini en poids, il ne peut être mieux exprimé qu'en poids.

D'autre part, selon ces auteurs, la folliculine cristallisée serait nettement moins active qu'on a semblé vouloir l'admettre jusqu'ici : elle le serait 8 à 10 fois moins. L'unité internationale représenterait environ un trentième d'unité-rat d'Allen et Doisy.

Une commission de la Société des Nations, réunie à Londres les 16, 17 et 18 juillet 1935, a décidé, tout en conservant la folliculine comme étalon de l'hormone femelle, de créer un *nouvel étalon*, le *benzoate de dihydrofolliculine*.

Ovulation et Menstruation ★

Les recherches expérimentales que nous venons d'exposer *ne sont pas encore applicables à l'espèce humaine*. Les rapports entre l'ovulation et la menstruation y demeurent imprécis.

Chez l'animal l'ovulation se révèle par un signe très net, le rut. Il n'en est plus de même chez la femme. Chez elle, l'ovulation ne correspond pas davantage avec l'apparition des règles, phénomène tout à fait différent, de nature destructive, correspondant à l'effondrement de l'échafaudage prégravidique, qui n'apparaît que si la fécondation n'a pas eu lieu, si le cycle a échoué.

Or, l'échec du cycle ovarien peut se présenter à tout moment, au début de l'évolution folliculaire, à la veille de la ponte ovulaire, à toutes les phases de la vie du corps jaune ; l'interruption du cycle ovarien réagit sur le cycle parallèle de la muqueuse ; il y a involution, et un nouveau cycle commence. La rapidité ou la lenteur de l'involution, et par conséquent la date de l'apparition de la menstruation, dépendra du degré de la maturité évolutive de la muqueuse dans le cycle. L'évolution glandulaire ne peut continuer que si un follicule à peu près du même âge que celui qui régresse peut se substituer à lui : la nature a parfois de ces mesures de sécurité. Mais lorsque le corps jaune échoue, la muqueuse est sûrement éliminée, car rien ne peut se substituer à lui : le nouveau follicule qui va évoluer achèvera la muqueuse moribonde. Si le corps jaune ne disparaît pas lui-même assez vite, il importe peu à la muqueuse : quand elle est au terme de son cycle, ses cellules agonisent, et malgré le corps jaune elle ressent déjà la nouvelle poussée du follicule du cycle suivant.

Entre le 10e et le 15e jour après la survenue des règles, apparaît chez la femme, dans le col utérin, une sécrétion glaireuse, translucide, friable, qui le rend perméable aux spermatozoïdes ; chez certaines femmes on note à ce moment une phase d'excitation sexuelle et parfois, entre le 16e et le 17e jour, une desquamation vaginale. Mais J. Séguy et H. Simonnet ayant dosé systématiquement chez 12 femmes la folliculine tous les deux jours, dans les urines, durant 1 ou 2 cycles, en vue de déceler des signes d'ovulation, n'ont constaté que chez 8 seulement des variations nettes de la folliculinurie. Recherchant par ailleurs des signes de rut, leurs résultats furent contradictoires. Le problème est à reprendre, en étudiant parallèlement, disent les auteurs, l'apparition de la sécrétion translucide du col.

Hormones ou Extraits totaux ★

L'*opothérapie oligohormonale* ne peut donner de résultats complets que lorsqu'il y a uniquement déficience du produit chimiquement défini.

« L'isolement d'un principe défini à partir d'une glande ne résume pas toujours, disent justement Guy Laroche et Simonnet, la connaissance de la sécrétion de cette glande. »

D'autre part, nous n'avons pas la preuve définitive que la sécrétion d'une glande malade ne diffère que quantitativement de celle d'une glande saine.

Enfin Laqueur et d'autres physiologistes ont établi qu'il n'y a jamais dans l'organisme action isolée d'une hormone pure, mais toujours collaboration hormonale, soit que les hormones agissent successivement, soit qu'elles le fassent concomitamment.

Or, *une glande endocrine est un organe complexe* qui possède plusieurs sécrétions internes. Pour ce qui est de l'ovaire, sa fonction ne se réduit pas à la sécrétion de la folliculine et de la progestine : une troisième hormone y a été découverte à la clinique de Wagner, la *Stoffwechselhormone* ou hormone du métabolisme. Elle se trouve également dans le suc folliculaire. Elle a la même action de croissance sur le têtard que la thyroxine. Elle influe sur le métabolisme. Par ailleurs, l'ovaire renferme des *substances qui agissent sur les vaisseaux* et surtout sur les vaisseaux cérébraux, et une quantité d'*iode* plus grande que les autres organes.

Si donc il peut être logique d'administrer parfois les hormones à l'état de pureté, dans le plus grand nombre des cas seuls des extraits plus complets ou des associations polyhormonales permettent d'atteindre le but. Nombreux sont les auteurs qui, comme nous-même, ont enregistré des succès avec de pareilles préparations, alors que la thérapeutique oligohormonale s'était montrée inefficace.

Certes, la préparation d'un extrait glandulaire total est influencée par un grand nombre de facteurs : l'état fonctionnel de l'organe au moment du prélèvement, l'importance des processus autolytiques dus à la mort de l'animal, l'âge de celui-ci, la méthode d'extraction, etc. Les préparations que les laboratoires nous fournissent se ressentent de ces difficultés. Au contraire, les produits chimiquement définis offrent au thérapeute une uniformité incomparable. Qu'il y ait lieu de perfectionner et de standardiser le mode de préparation des extraits totaux, le fait est indiscutable ; mais il ne saurait atténuer l'erreur qui a consisté à demander sans discernement à la folliculine d'agir sur tous les troubles, sur toutes les fonctions utéro-ovariennes. Pas plus que l'adrénaline ou la thyroxine, la folliculine n'est une médication va-tout.

A l'aide de la folliculine on pourra traiter l'aménorrhée par absence de maturation folliculaire, les grandes hémorragies de la puberté et de la ménopause lorsqu'elles sont dues à une paroi utérine insuffisamment développée ou à un rythme ovarien troublé, la stérilité ou les avortements habituels dus à un utérus peu développé, la dysménorrhée liée à l'existence d'un utérus petit, dur, pointu, antéfléchi. Mais les troubles secondaires à la castration ou à la ménopause, les troubles à distance dus à l'insuffisance ovarienne relèvent de mécanismes complexes, demandent une thérapeutique plus étendue.

Sans oublier que les recherches récentes ont montré que l'administration prolongée de folliculine (100 U. R.) peut produire une hyperplasie de l'hypophyse avec arrêt complet de l'œstrus, arrêt du développement des ovaires chez l'animal impubère, involution de l'ovaire chez l'animal adulte, et donc que son administration à des doses utiles peut présenter quelques dangers, on se rappellera la comparaison de Bruno Brunelli : *de même qu'il n'est pas possible de maintenir parfait l'équilibre dynamique d'un organisme en lui fournissant, au lieu de viande ou de protéines, un mélange d'acides aminés, on ne saurait réduire à la folliculine l'action thérapeutique endocrinienne de l'ovaire.*

Mathieu-Pierre Weil



Photo André Steiner

FEMMES

LA FEMME
ET LA MAISON

PAR HENRY BORDEAUX

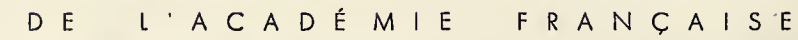

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Photo D. Bellon - H. Block og.



Photo Pierre Boucher

Femmes dans la maison, Femmes ornements, Candidates aux carrières de l'esprit, Ouvrières, Employées et Paysannes, Servantes des arts plastiques, Cœurs maternels... voici, dans des pages trop courtes pour un tel sujet, quelques-unes de nos compagnes.

Au musée des Thermes à Rome, parmi les ouvrages de la sculpture antique à sa période de perfection, j'ai souvent admiré le trône de marbre qui devait supporter une statue colossale de Vénus. La partie centrale du bas-relief représente la déesse sortant de la mer. A gauche, une jeune fille nue joue de la flûte. A droite, une femme drapée veille sur un bûcher. L'une, insouciante, songe au plaisir ; l'autre entretient la flamme du foyer. Cette femme voilée, aux formes si pures, au visage attentif et calme ensemble, retient plus longtemps le regard que sa compagne. On la devine occupée à une tâche plus importante. Les sons de la flûte s'évanouiront, mais cette flamme qu'on surveille, il faut qu'elle dure. Ainsi les Grecs ont-ils symbolisé le double objet de l'amour.

Car les Grecs ont bien su distinguer dans leur art l'ordre qui maintient la vie du désordre qui peut la surexciter d'une façon passagère, mais tôt ou tard risque de la ruiner. Les joueuses de flûte donnent partout des concerts dans la littérature contemporaine, mais la femme drapée, qui garde le foyer, où donc est-elle? Elle n'a pas d'histoire, mais quand elle paraît tout s'éclaire. Rappelez-vous la *Barberine* d'Alfred de Musset. Lorsque Ulric, son mari, part pour la Croisade, elle lui promet sa fidélité : « Pars seul, lui dit-elle, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la route et qu'elle ne doute pas de toi... » Et voilà un de ces amours conjugaux sans orage qu'Emile Faguet, suivi d'une théorie de critiques, prétendait exclure de la littérature. Dans cette même *Barberine*, la Reine qui vient rendre hommage à la fidélité donnera une définition merveilleuse de la maison : « Le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église et les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu... »

Dans la *Cité antique*, Fustel de Coulanges rappelle que ce fut là le sentiment des Anciens. Anchise, à la vue de Troie en flammes, refuse pourtant de quitter sa vieille demeure ; il faut que son fils l'emporte. Ulysse, à qui l'on offre tous les trésors et l'immortalité même, ne veut que revoir la flamme de son foyer. Cicéron célèbre ainsi sa demeure : « Ici est ma religion, ici est ma race, ici les traces de mes pères : je ne sais quel charme se trouve ici qui pénètre mon cœur et mes sens. » Et Fustel de Coulanges ajoute ce commentaire : « C'était dans l'intérieur de leur maison que les Anciens trouvaient leur principale divinité, leur providence, celle qui les protégeait individuellement, qui écoutait leurs prières et exauçait leurs vœux. Hors de sa demeure, l'homme ne se sentait plus de dieu ; le

Photo Schostal



Près de la fenêtre — il faut économiser l'électricité — une jeune fille coud, attentive à sa tâche, même si elle rêve un peu. Une aïeule use pour la maison la dernière force de ses yeux. Voilà peut-être la double image la plus vraie d'un pays calomnié. Quand travaillent les lavandières, c'est encore pour la maison où les ménagères aiment tant la blancheur des linges bien pliés dans les armoires brunes.

Photo Roubier

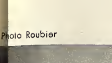




Photo Niclas

dieu du voisin était un dieu hostile. L'homme aimait alors sa maison comme il aime aujourd'hui son église. »

Sans doute la maison n'est plus un temple, mais elle se souvient de l'avoir été. Si Dieu ne l'habite plus spécialement, la pensée, sinon le culte des morts, y persiste. Elle symbolise la famille, et la famille, comme l'a définie un jour Paul Bourget, « c'est le temps derrière l'individu, cette force mystérieuse et souveraine hors de laquelle tout est mince, chétif, de qualité médiocre, surtout la personne humaine. »

Ceux qui connaissent l'âme mystérieuse des choses, les paysans et les poètes, ne s'y sont pas trompés. Aujourd'hui encore, si vous demandez à la campagne combien d'habitants a tel village, on vous répondra :

— Il y a tant de *feux*.

On continue de compter par familles et non par individus. Le feu, c'est la famille.



Il y a quelques années, égaré à la chasse dans mes montagnes de Savoie, j'eus beaucoup de peine à trouver, à la nuit tombante, une maison pour m'abriter. Mais c'était une maison froide et peu hospitalière, habitée par un vieil homme qui me reçut sans plaisir.

— Pouvez-vous me loger pour la nuit? lui demandai-je.

Il me répondit d'un ton bourru :

— Ce n'est pas une maison ici.

— Comment, ce n'est pas une maison?

— Non, monsieur. Une maison sans feu n'est pas une maison. Plus bas, vous en trouverez une. Moi, ma femme est morte et mon feu est éteint.

Plus bas, je découvris en effet un toit de chaume, un vrai toit, comme aurait dit mon homme, un toit d'où montait un mince filet de fumée bleue. Comme nos Anciens, ce paysan avait le sentiment que le foyer ne doit jamais s'éteindre. Il aurait pu dire comme Fustel de Coulanges : un foyer qui s'éteint, c'est un culte qui meurt. Or, c'est bien la femme drapée qui entretient la flamme. Il n'y a pas de foyer sans la femme.

Olivier de Serres, au XVIe siècle, soumettait l'avenir d'une race à ces trois conditions : savoir commander, se bien marier (car l'homme produit et la femme épargne), enfin maintenir la paix et la concorde. Et il ajoute : « De pauvres personnes ont fait de bonnes maisons. » La femme épargne. On en faisait gloire alors, même aux saintes. Dans les mémoires de la mère de Changy sur la vie de Jeanne de Chantal, on voit celle-ci dans sa jeunesse, aux champs et dans une maison de grandes affaires et dépens, au lieu de chercher, comme les dames mondaines, nouvelle parade d'or et de soie, se contenter du lin et de la laine, mais avec tant de propreté, de grâce et de bienséance « qu'elle paraissait cent fois plus que plusieurs autres qui ruinèrent leurs maisons pour porter des attifets ». L'économie donne des habitudes d'activité et permet les aumônes. C'est surtout à partir de la Renaissance que la soif de luxe se développa, en même temps que cette oisiveté que dénonçait plaisamment Montaigne quand il disait dans les *Essais :* « Je vois avec dépit, dans plusieurs ménages, Monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midi, que Madame est encore après se coiffer et attifer dans son cabinet. C'est affaire aux reines, encore ne sais-je? »

La Française d'aujourd'hui est-elle si différente de celle d'autrefois? Je me souviens que l'ancien directeur de la Compagnie Transatlantique, Dal Piaz, qui avait des idées généreuses et magnifiques sur notre expansion et sur la nécessité de ne pas se contenter d'être un grand peuple, mais de le faire connaître, quand il lança l'*Ile de France*, me demanda d'écrire un livre sur la *Femme française* pour la faire connaître précisément au Nouveau-Monde qui, sur les récits de voyageurs stupides, n'imaginait à Paris que les petites femmes du Casino de Paris, des Folies-Bergère ou du Moulin-Rouge.

— Mais, lui avais-je alors objecté, je l'ai peinte cent fois dans mes romans. Et d'ailleurs ce livre existe en Amérique. C'est la *France d'aujourd'hui* de M. Barrett Wendel qui a résidé assez longtemps chez nous pour pénétrer à l'intérieur de nos familles.

Et je lui fis lire ce passage sur le Foyer français : « C'est la cheminée, la pierre de l'âtre, le centre de la vie domestique, autour duquel la famille se groupe, formant un tout, distinct de tout autre groupe, dans ce monde confus et bruyant, complet en chacun, vous libérant, lorsqu'on y réside, de tout le reste de l'humanité. Foyer qui symbolise la vigoureuse, profonde, complexe puissance des émotions familiales qui constituent pour ce peuple les plus fortes des émotions individuelles et nationales. »

La Française d'aujourd'hui entretient, comme autrefois, la flamme du foyer.

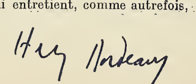


Photo Schall

Ceci se passe auprès de la maison, autour de la baladeuse de Crainquebille, qui apporte au sein des villes des odeurs de campagne, avec ses fruits et ses légumes. Et que l'on achète pour son compte ou pour une maîtresse, que l'on vende pour soi-même ou pour un patron, chacun défend ses sous — avec parfois quelque calcul secret au sujet du sou du franc.

En attendant l'ère de l'abondance — ou de sa juste distribution — les femmes déploient (chaque fois qu'il se peut, lorsque, c'est-à-dire, elles ne sont pas en présence d'un prix-fixe péremptoire) tout leur génie calculateur et diplomatique. En elles revivent, fût-ce à l'occasion d'asperges, Henri Poincaré et M. de Talleyrand « ...et la femme épargne. »

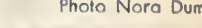

Photo Nora Dumas



Photo Zuber

BEAUTÉ ET BEAUTÉS

PAR ROMAIN COOLUS

« La nature, dont la puissance créatrice est illimitée, s'est plu dans toutes les races à faire surgir des types différents de beauté... Dans cette échelle féminine des valeurs esthétiques, quelle place occupe la Beauté française ? Problème délicat à résoudre. Il n'existe pas d'étalon-or de la Beauté ; il n'existe pas... de système métrique. »



On tient généralement les Français pour casaniers ; c'est une opinion fort répandue. Je ne suis pas très sûr qu'elle soit encore exacte de nos jours. Il est possible qu'autrefois ils n'aient guère eu le goût de se déplacer ; le charme et la variété de notre pays leur étaient une excuse. C'est qu'en effet leur curiosité touristique avait chez eux largement de quoi se satisfaire. Le voyage à l'étranger est toujours un peu une évasion. Pourquoi s'évader lorsque l'on a, à portée des yeux, les spectacles les plus attrayants, les sites les plus pittoresques, d'admirables fêtes régionales — des pardons bretons aux kermesses flamandes, des farandoles provençales aux bourrées auvergnates — les processions, les cortèges, des mœurs diverses, la floraison de costumes archaïques, l'amusement d'un folklore prestigieux?

Mais, depuis la guerre, qui a si profondément brassé les peuples et modifié la carte politique du monde, le Français a voulu se rendre compte de l'univers nouveau qu'il avait,

Photo D. Bellan - H. Block ag.

De nombreuses femmes se récrieraient, à notre époque, si l'on prétendait les cloîtrer au gynécée. Et bien des parfaites et sages gardiennes de foyer exercent en pleine santé morale — là est le point essentiel — le droit qu'elles ont de faire voir qu'elles sont belles...

Photos Schall

pendant plus de quatre années héroïques, contribué à créer. Il a appris le sens international et s'est intéressé aux nations avec lesquelles ou contre qui il s'était battu. L'émotion profonde, qu'il avait éprouvée en faisant de l'Histoire, lui a révélé par surcroît la géographie.

Pour ma part, je n'ai guère visité que l'Europe ; mais je la connais presque tout entière ; j'ai fait de longs séjours dans la plupart des Etats qui la composent et qui comprendront peut-être un jour leur solidarité foncière et la nécessité vitale pour eux de devenir des Etats-Unis.

Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup... comparé ; et quel sujet de comparaison plus attrayant que celui de la beauté féminine? La Nature, dont la puissance créatrice est illimitée, s'est plu dans toutes les races à faire surgir des types différents de beauté. Je ne



crois pas être paradoxal en affirmant que c'est dans le proche Orient, et tout particulièrement en Roumanie et en Pologne, que se trouvent les plus belles Européennes. On pourra toujours m'objecter que cette appréciation est purement subjective et qu'à la façon de l'Anglais débarquant à Calais et imposant la rousseur à toutes les Françaises, je généralise un peu hâtivement une expérience personnelle forcément restreinte. C'est possible ; mais chaque homme ne peut apporter qu'une contribution du même ordre à l'enquête universelle.

Dans cette échelle féminine des valeurs esthétiques, quelle place occupe la Beauté française? Problème délicat et fort difficile à résoudre. Il n'existe pas d'étalon-or de la Beauté ; il n'y a pas, pour établir à la rigueur cette évaluation, de système métrique, ni même anthropométrique. Dans une matière aussi instable, il faut se contenter d'approximations, de réflexions toujours contestables, de suggestions que le lecteur ou l'auditeur sont parfaitement libres de ne pas accepter.

Il m'apparaît toutefois que, si la race française ne produit pas les créatures féminines les plus assurément belles, les femmes de notre pays n'ont cependant pas à se plaindre d'avoir été défavorisées dans le partage des dons. Il conviendrait d'abord de remarquer que, si notre Histoire a été une création continue de l'Unité française (nous sommes probablement

Photo Pierre Boucher

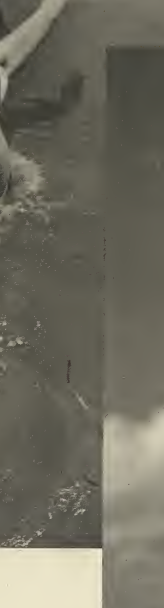




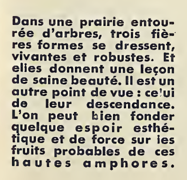
Photo Feher

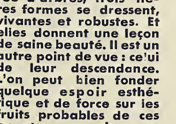
ART ET MÉDECINE

Sous certaines conditions où les médecins ont à dire leur mot, on ne saurait contester aux sports le pouvoir de faire de la santé, condition première de la beauté. Et un contact direct avec l'air et la lumière augmente ce pouvoir. Retour à la nature dicté par l'instinct de conservation, parade à l'usure de la vie moderne.



Photo Boucher





Dans une prairie entourée d'arbres, trois fières formes se dressent, vivantes et robustes. Et elles donnent une leçon de saine beauté. Il est un autre point de vue : celui de leur descendance. L'on peut bien fonder quelque espoir esthétique et de force sur les fruits probables de ces hautes amphores.



le pays le plus fortement unifié de toute la terre), cette progressive soudure et cette solidarité de plus en plus organique de nos provinces n'ont fait perdre à aucune ses caractères autochtones. Tout le monde sait que la Bretagne et la Normandie ont chacune donné naissance à cinq départements qui, au point de vue administratif, ne diffèrent guère des deux départements fournis par le Limousin, des trois que nous devons à la Provence, ni de tous ceux que nous ont donnés le Languedoc, la Flandre, la Gascogne, la Lorraine, l'Anjou, la Franche-Comté, la Picardie, le Comté de Foix, le Comtat Venaissin, etc. ; mais cette organisation systématique autour d'un pouvoir central n'a rien fait disparaître de ce qui constituait l'originalité profonde de ces diverses régions, si différentes de climats, de coutumes, de traditions et même de langages. La nation française est un harmonieux composé de races distinctes et rien ne ressemble moins à une Flamande qu'une Basque, à une Tourangelle qu'une Pyrénéenne.

Qu'est-ce donc alors que la Beauté française et où découvrir son type ou, comme disent les philosophes, son archétype? Ne serait-il pas plus juste de prétendre qu'il y a une beauté bretonne et une limousine, une beauté bourguignonne et une alsacienne, une beauté savoyarde et une charentaise, que font différer la taille, la démarche, le port, l'ovale du visage, le teint, la couleur des cheveux et des yeux?

Et cependant, grâce au nombre croissant et à l'amélioration des moyens de transport, qui ont « déraciné » tant d'individus, facilité les contacts et multiplié les croisements, une lente endosmose s'est produite ; les provinces se sont pour ainsi dire rapprochées et un mystérieux mimétisme fait qu'aujourd'hui, dans un groupe de femmes de divers pays, il n'est pas malaisé de reconnaître presque à coup sûr celles qui sont originaires de la terre de France. Qu'y a-t-il de commun entre elles, sur quoi puisse se fonder cette certitude ? Quels signes révèlent leur communauté d'origine?

Il faut laisser à d'autres pays l'aspect sculptural des formes, la régularité des traits (qui ont assuré naguère le succès de Miss Grèce), ainsi que le chaud velouté du teint ou la langueur des regards (qui ont fait triompher cette année Miss Egypte dans le cadre charmant de l'Exposition de Bruxelles). A d'autres également le maintien théâtral, l'« incessu patuit dea », ce port de reine ou de déesse, qui ne s'harmoniseraient pas avec la taille généralement petite de nos filles. Ce qui les caractérise, elles, ce sont des qualités qui ne seraient peut-être pas retenues par des esthéticiens purs, mais qui n'en sont pas moins effectives — et efficaces — et expliquent la séduction qu'elles ont toujours exercée, aussi bien sur leurs compatriotes que sur les étrangers, à savoir : la grâce, « plus belle encore que la Beauté », si nous en croyons notre fabuliste national, l'enjouement, la vivacité, la joliesse, le piquant. La beauté régulière s'accompagne souvent de froideur. Une impeccable statue qui se déplace recueillera plus d'admiration distante que d'hommages empressés. Que de femmes belles qui ne sont pas et ne seront jamais jolies ! Que de beautés auxquelles les hommes n'apporteront jamais que le tribut glacé d'une contemplation respectueuse ! Que de magnifiques créatures ne possédant à aucun degré ce fameux « appeal », qu'a si crûment discerné et cyniquement dénommé le peuple le plus pudibond de la terre !

Ce qui caractérise la Française, c'est un art prodigieux de mettre en valeur, sans recourir à des artifices visibles, ses attraits naturels ; c'est une science innée de la coquetterie décente qui, par l'emploi instinctif de procédés choisis avec un goût merveilleusement sûr, fait collaborer les couleurs et les formes à développer, jusqu'à le rendre irrésistible, son pouvoir d'attraction. A ces dons spontanés, ajoutez des dispositions psychologiques qui ne sont pas si communes et qui ne sont pas les armes les moins dangereuses de cet arsenal féminin : la gaîté et l'esprit. Le tout aboutissant, dans une discipline souple, à cette véritable œuvre d'art qu'est l'Elégance française.



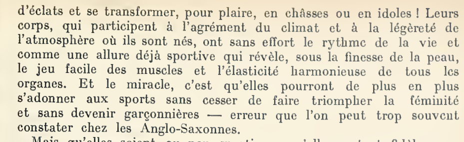
Photos Schall

« Ce qui caractérise la Française, c'est un art prodigieux de mettre en valeur ses attraits naturels ; c'est une science innée de la coquetterie décente qui fait collaborer les couleurs et les formes à développer son pouvoir d'attraction... le tout aboutissant à cette véritable œuvre d'art : l'Elégance française.»

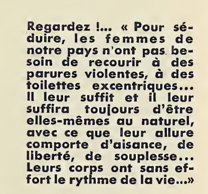
Pour séduire, les femmes de notre pays n'ont pas besoin de recourir à des parures violentes, à des toilettes excentriques, à des châles ou à des étoffes bigarrées, non plus qu'à ces danses forcenées que pratiquent jusqu'à l'épuisement certaines Orientales. Elles ont peut-être tort, en ce moment même, d'emprunter à leurs rivales lointaines le kohl et le henné et d'essayer de capter les regards en ensanglantant leurs ongles d'un carmin agressif ; car cela n'était pas nécessaire et, pour rendre leurs griffes dangereuses, un artifice de cette véhémence ne s'imposait pas. Il leur suffit et il leur suffira toujours d'être elles-mêmes au naturel, avec ce que leur allure comporte d'aisance, de liberté, de souplesse. Qu'elles laissent d'autres femmes vite alourdies s'illuminer d'ors et

d'éclats et se transformer, pour plaire, en châsses ou en idoles ! Leurs corps, qui participent à l'agrément du climat et à la légèreté de l'atmosphère où ils sont nés, ont sans effort le rythme de la vie et comme une allure déjà sportive qui révèle, sous la finesse de la peau, le jeu facile des muscles et l'élasticité harmonieuse de tous les organes. Et le miracle, c'est qu'elles pourront de plus en plus s'adonner aux sports sans cesser de faire triompher la féminité et sans devenir garçonnières — erreur que l'on peut trop souvent constater chez les Anglo-Saxonnes.

Mais qu'elles soient ou non sportives, qu'elles restent fidèles aux traditions anciennes ou qu'elles soient attirées vers les succès olympiques, les Françaises se feront toujours reconnaître, parmi les femmes des autres pays, par ce don prestigieux de l'élégance, ces trouvailles de combinaisons d'étoffes, de formes et de couleurs qui ont consacré dans le monde la suprématie des modes inventées par elles... ou pour elles.



Photos Schall



Regardez !... « Pour séduire, les femmes de notre pays n'ont pas besoin de recourir à des parures violentes, à des toilettes excentriques... Il leur suffit et il leur suffira toujours d'être elles-mêmes au naturel, avec ce que leur allure comporte d'aisance, de liberté, de souplesse... Leurs corps ont sans effort le rythme de la vie...»



LES BACHELIÈRES

PAR MAURICE BEDEL



Photo H. Block

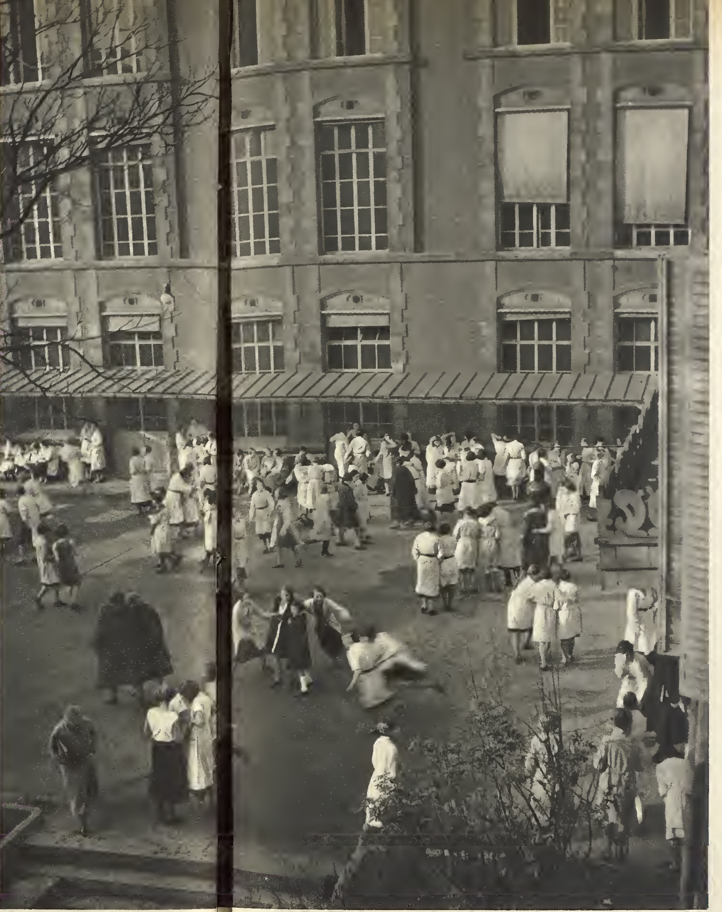


Photo Roubier

«Vinrent les filles»... Et c'est l'un des grands événements de l'Histoire. Pour le moment, l'accession du sexe dit faible à une vaste culture aggrave la lutte pour la vie. Mais que pèsent des difficultés passagères au regard de l'exhaussement certain de l'Espèce, au long de l'hérédité ?

Les lettres se fanaient, les sciences s'étiolaient. Je veux dire qu'à force de passer par l'entendement des collégiens, les *Essais* de Montaigne, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de La Bruyère, comme les imprécations de Camille ou les Cinq Propositions de Jansénius, prenaient un air de fatigue et d'épuisement ; les plus brillantes équations de l'algèbre et les théorèmes les plus réputés de la géométrie perdaient cette fleur qui avait enchanté les lycéens du temps de M. Guizot. Les ornements du savoir humain manquaient de ce je ne sais quoi de vivant qu'on voit aux ornements portés par les femmes. Rien n'était plus morne que l'annuel retour de l'enseignement scolaire. Il semblait, à entendre les élèves dans leurs classes, que Mme de Rambouillet eût été la personne la plus ennuyeuse du monde, et que Musset n'eût jamais eu vingt ans ; et sur leurs lèvres, La Fontaine répétait à satiété qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, que patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ; et Cicéron s'écriait : « *Quousque tandem, Catilina...* », sans qu'un pli de sa toge remuât ; et la fougue même des romantiques, on eût dit qu'elle appartenait à des sortes d'automates tout juste bons à porter un gilet rouge passé de ton et une chevelure en crinière de lion travaillée par les mites. Tentés par le sport, attirés par les appels du grand air, les garçons perdaient l'entrain studieux de leurs aînés.

Vinrent les filles. Elles vinrent avec la curiosité qui portait jusqu'alors les femmes à deviner ce qu'on refusait de leur apprendre. Elles découvrirent d'un coup Homère, Platon, Horace et Virgile, et n'en demeurèrent point interdites, bien au contraire : toute l'ardeur que leurs mères avaient mise à obtenir en fin d'études une honnête orthographe et une élégante écriture couchée, elles la dépensèrent désormais à traduire les émois d'Ulysse en présence de Calypso, ou bien à percer le mystère historique de la IVe Eglogue.

Tout ce qui leur était nouveau en ces choses de l'esprit ajoutait de la vivacité à l'alacrité naturelle de leur âge : on eût dit qu'elles s'amusaient des textes et des problèmes qui avaient si longtemps rebuté les garçons, et qu'elles jouaient à la version latine comme leurs mères à quinze ans jouaient à colin-maillard. Leurs grâces de séduction agissaient sur Lucrèce, sur Ovide, et Tacite même, qui avait dû être rude aux femmes, cédait devant ces latinistes aux joues roses.

A la vérité, elles travaillaient d'un effort obstiné : elles sacrifiaient bien des joies de leur jeunesse à la volonté de savoir et de comprendre. Tandis que les garçons goûtaient les plaisirs du dimanche, frappaient du pied sur un ballon, de la raquette sur une balle, ou bien couraient les bois à la façon des Indiens de Fenimore Cooper, beaucoup parmi elles demeuraient au logis et, les mains aux joues, les coudes à la table, penchaient tout le jour leur visage sur l'*English Grammar* ou la *Deutsche Grammatik*.

Leur chambre, vainement, les enveloppait d'appels à la rêverie venus des fleurs de la tenture et des photos de vacances glissées dans des passe-partout ; elles ne donnaient d'attention qu'à leurs traités ou à ces gros lexiques qui élevaient un rempart entre elles et le monde extérieur.

A qui voulait connaître la qualité de leur application, il n'était que de feuilleter leurs livres de classe : point de traces de salive à l'angle des pages, nul dessin malhonnête dans les marges. Les livres des garçons offraient les marques de l'inattention ou de l'ennui : on y voyait toutes sortes de méchants bonshommes grimaçants, entourés d'inscriptions malséantes à l'adresse des professeurs et plus encore des surveillants, comme si ces empêcheurs de rire étaient des ennemis nés. Rien de tel du côté des demoiselles dont les moqueries se traduisaient, non en caricatures d'un dangereux témoignage, mais en petits rires fusés et en chuchotements ne laissant point de traces.

Car la prudence était en elles, et déjà les finesses de la politique du faible contre le fort habitaient leur esprit.

Telles étaient ces concurrentes des bacheliers, issues des bonnes ménagères et épouses modèles des temps révolus. Il fallut désormais pointer leurs chances dans les concours. Aux épreuves écrites du baccalauréat, les candidats ne voyaient pas sans inquiétude ces candidates mêler leurs blouses claires aux sombres tuniques des appariteurs. Des trois sujets de la composition française, elles choisissaient celui dont les garçons n'espéraient rien tirer, celui qui demandait une sagesse, un aplomb de raison que les filles de seize ans possédaient au naturel. L'une d'elles, parfois, prenait une crise de larmes dans l'embarras où elle était de décider entre l'un et l'autre des textes proposés : c'est ce qui donnait à espérer à ses voisins qu'elle était hors de concurrence ; mais bientôt le stylo courait, et tandis que les voisins se grattaient la tête pour y faire venir les idées rebelles, les feuillets blancs de la voisine se couvraient d'une quantité de vues littéraires, citations d'auteurs et jugements personnels. C'est ainsi qu'elles l'emportaient, à force d'application, parfois aussi d'extravagance, et toujours de volonté.

Contre leur charme même, il fallait qu'elles luttassent, car on se défiait de leurs séductions ; par les jours ardents de juillet ou les doux après-midi de la session d'automne, maint examinateur des épreuves orales sentait son cœur s'abandonner aux faiblesses de la partialité quand une enfant aux yeux tendres s'embarrassait dans ses réponses. Il se faisait alors plus dur qu'il n'était bienséant ; il grossissait la voix, fronçait le sourcil, tambourinait la table d'un doigt impatient : il donnait toutes les marques du trouble où le mettaient les cheveux ou les dents ou bien la voix chantante de la charmante interrogée.

Ces bachelières donnèrent à la jeune fille de France un visage nouveau : la littérature eut à compter dorénavant avec elles ; elles détruisirent d'un coup tous les clichés de la petite oie blanche ; les demi-vierges d'il y a quarante ans, les Claudines d'avant-guerre, disparurent sans laisser de traces. En ouvrant leur esprit aux humanités que l'homme avait, pendant des siècles, réservées à son seul entendement, elles avaient tiré la femme d'une injuste infériorité, elles avaient ajouté un peu plus de noblesse à l'humaine condition.

Photos Roubier

« Elles vinrent avec la curiosité qui portait jusqu'alors les femmes à deviner ce qu'on refusait de leur apprendre... Tout ce qui leur était nouveau ajoutait de la vivacité à l'alacrité naturelle de leur âge... A la vérité elles travaillaient d'un effort obstiné : elles sacrifiaient bien des joies de leur jeunesse. »

« Ces bachelières donnèrent à la jeune fille de France un visage nouveau : la littérature eut à compter dorénavant avec elles ; elles détruisirent d'un coup tous les clichés de la petite oie blanche ; les demi-vierges d'il y a quarante ans, les Claudines d'avant-guerre, disparurent sans laisser de traces. » ...

L'OUVRIÈRE

La grande question, ce fut d'acheter un béret pour sortir de l'atelier. Car le chapeau, vrai, ça fait trop dame, en semaine. Et la tête nue ça n'a pas tellement bon genre dans les rues, surtout si on traverse toute la ville pour rentrer chez soi. Une autre conquête, ce fut d'obtenir de la surveillante la permission d'avoir un sarrau de fantaisie. Comme ça, en arrivant à huit heures, on laisse sa pelure au vestiaire, mais on demeure chacune à sa guise : l'une a des carreaux écossais, l'autre des fleurettes ; il en est qui préfèrent le blanc, et jouent ainsi à l'infirmière ; les vieilles sont restées à la lustrine noire, éternelles écolières qui ont passé d'un pupitre à une table de travail. Le diable avec ces métiers modernes, c'est que ça tue la conversation : le bruit léger des machines, l'attention qu'on porte au même geste qu'on recommence mille fois, simple mais précis, et la discipline enfin...

Heureuses les copines qui travaillent en chambre ou dans de petits ateliers de famille ! Et plus heureuses encore les « qualifiées » qui sont sous une lumière généreuse en train de manier le pinceau, la lime ténue ou les ciseaux souverains, sur de l'étoffe, du métal précieux ou même du papier quadrillé ! La vraie servitude, c'est de vivre quarante-huit heures par semaine entre des rouages et des bâtis où l'on semble mise en cage, avec tous ces rouleaux, tous ces fils répétés à l'infini et dont la vue, les premiers temps, vous donnait mal à la tête. Il y a pis encore : dans les sucreries où l'on se fait râper et user les doigts, dans les cartonnages qui pincent et qui coupent. Il n'y a pas à dire : pour une femme, rien ne vaut le travail individuel et varié, fût-on obligée de veiller, les soirs de presse, autour de belles robes qu'on ne mettra jamais, fût-on astreinte à vivre dans ce laboratoire de sorcières qu'est le « doublage » d'une imprimerie, devant l'antimoine qui bout et les clichés qui baignent dans des cuves violettes.

N'importe, le temps du travail est du temps volé à la vraie vie ; celle-ci paraît furtivement au repas de midi, du moins quand il n'a pas lieu au réfectoire, et elle commence le soir quand toutes les ouvrières s'échappent vers le ciel doré ou la lueur pâle des réverbères. L'une va chercher son chien, que lui garde le bistro voisin, l'autre emporte son poisson rouge dans un bocal, et chacune son petit panier ou son cabas de toile cirée. Il en est qui regagnent un logis où il faudra préparer deux soupers, coudre en hâte une jupe ou un rideau, reprendre l'enfant à la crèche. Il en est qu'attend à une station d'autobus un jeune homme en casquette qui sait les serrer sous son épaule, leur dire les paroles qu'il faut pour adoucir le destin et éclairer l'avenir : « Quand on sera mariés, tu ne travailleras plus... »

L'EMPLOYÉE

Ne lui demandez pas ce qu'elle fait aux heures ouvrables. Elle ne tient pas trop à y appesantir sa pensée, bien qu'elle n'ait point son métier en horreur et que parfois même il l'amuse. Mais quoi ! c'est assez d'aligner des additions que le chef comptable regarde comme si elles étaient fausses, ou de répondre aux grognements du téléphone, ou de déballer aux clientes, avec une patience d'ange, la marchandise qu'elles n'ont aucune envie d'acheter. Qu'on porte la blouse ou la tenue de ville, qu'on soit priée par le patron d'être de mise austère ou coquette, que l'on manie des registres verts ou des cartons à souliers, on ne se sent libre que si l'on cause d'autres sujets que le travail. Le travail se fait d'ailleurs aussi bien, mais il faut jouer à l'évasion. Se faire confier une course en ville, et se payer en route des croissants, courir aux réserves ou à la manutention pour flâner un peu dans les couloirs, voire fumer une cigarette, avoir surtout une ou un camarade à qui on puisse cligner de l'œil par-dessus les tables. Il y a tant de choses à raconter dans la vie : les prochains programmes de cinéma, le reportage ou le feuilleton à suivre dans le journal, les intrigues de cette pauvre Marcelle ou de ce vilain Edouard, les projets pour le dimanche, s'il fera beau ou s'il pleuvra à verse. A midi, l'idéal est d'échanger des questions dont on n'écoute pas les réponses dans un de ces restaurants féminins où, Dieu merci, on est plus à l'aise que sur les bancs de square que peint la vieille légende. Le matin et le soir, dans le métro ou le tramway, il y a l'autre conversation, la muette, avec des habitués qui finissent par vous saluer des paupières, avec le livre qu'on promène partout comme son sac. Deux demi-heures par jour au minimum, cela fait quatre cents heures par an, et Dieu sait combien de pages ! Heureusement qu'il y a des cabinets de lecture ! Faut-il qu'une tête féminine soit spacieuse, malgré les préjugés des hommes, pour tenir tant de souvenirs, de rêverie et de soucis. Des calculs savants à équilibrer dans le budget du mois qui vient, des intérêts passionnés pour tel ou tel héros de roman ou de film, des projets personnels (et même confidentiels) pour nouer ou dénouer une situation sentimentale, et par là-dessus une ébullition continuelle d'images de toilette : chapeau à retaper, manteau à faire, vieille robe à transformer en presque neuve, géniales inspections des étalages de fruitier ou de mercier. Et les lettres à écrire (beaucoup, oui, beaucoup de correspondance, car les absents ont si vite tort...), les visites aux parents, qui habitent toujours un quartier impossible, la tasse de cacao à préparer dès le soir pour le matin, le réveil à remonter, et dans la nuit une parole qui bourdonne dans la cervelle, la parole enchanteresse de M. le Directeur commercial, si distingué, qui a dit à trois heures cinq : « Mademoiselle Denise est une employée modèle, ne la bousculez pas, hein ? »

LA PAYSANNE

Jadis, à en croire la littérature, elle s'appelait Mathurine, Phémie ou Jeanneton ; à présent elle se nomme bel et bien Gisèle, Simone, Ginette comme les demoiselles de la ville, parce que ses parents ont lu des journaux et, ma foi, des livres. A la ferme elle porte des sabots, car on n'a rien trouvé de mieux contre la boue et la terre grasse, mais dans les galoches il y a des chaussons et, certains jours, des bas de soie. Elle achète de petits flacons à l'épicerie du village ou au colporteur ; il ne vient plus



oto G. Paris - H. Block

Naissance d'une robe, sous des yeux et des doigts pleins d'esprit de finesse et de zèle attentif, « fût-on obligée de veiller, les soirs de presse, autour de belles robes qu'on ne mettra jamais. »

Trieuses de charbon aux mines d'Anzin ; femmes filant la laine à la main dans une manufacture de textiles du Nord ; ouvrières ou, plus justement, artisanes en tapis. Il faut bien dire avec André Thérive : « Heureuses les copines qui travaillent en chambre ou dans de petits ateliers de famille. »



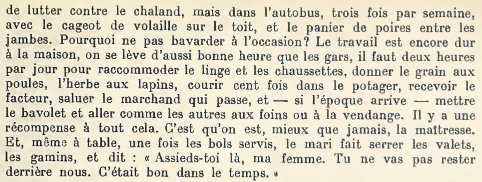
Photos Schall

avec sa charrette à âne chargée d'almanachs et de rubans à deux sous, mais avec son camion de cinq tonnes, plein de montres japonaises, de colliers tchécoslovaques, et de soldes de grands magasins. Le dimanche elle se ponce les mains et, quand il y a bal au café du lieu, elle met du rouge à ses ongles — sur la route, une fois les parents distancés. Le phono ou le pick-up de la T. S. F. lui ont appris les mêmes airs qu'à toutes ses sœurs de la ville. Toute petite, quand elle allait aux champs pour garder les moutons ou les oies, elle prenait déjà un parapluie ou un roman, ce qui n'empêche pas le tricot de marcher, n'est-ce pas? Maintenant qu'elle est grande et belle fille, elle porte la soupe aux hommes, le café dans un thermos, la goutte dans un bidon que le père rapporta des armées.

Elle a gardé la coutume de se laisser courtiser par madrigaux rituels, agaceries et bourrades, mais elle connaît les galants, leur valeur au soleil et leur qualité d'esprit ou de cœur. Elle n'aimera jamais les brutes ou les ivrognes plus que les maltournés. Son frère a poussé jusqu'au brevet et ça ne l'empêche pas d'être un cultivateur remarquable, qui parle quand il le faut chimie et économie

Photo Eli Lotar

politique. La mère a bien gémi un peu de toutes ces nouveautés, de toutes ces ambitions, mais elle est rudement contente depuis que le barrage de l'étang, vous savez, a donné l'électricité au village et à tous les écarts, et depuis qu'on a la pompe sur l'évier. Comme ça on peut lire et coudre aux veillées d'hiver, et se laver tout comme les canards. La vie n'est plus une vie de sanglier. On se rencontre à la rivière quand on lave toutes ensemble, on échange les caquets entre les coups de battoirs. On se revoit aux marchés et foires, non pas sur la place, où il s'agit de lutter contre le chaland, mais dans l'autobus, trois fois par semaine, avec le cageot de volaille sur le toit, et le panier de poires entre les jambes. Pourquoi ne pas bavarder à l'occasion? Le travail est encore dur à la maison, on se lève d'aussi bonne heure que les gars, il faut deux heures par jour pour raccommoder le linge et les chaussettes, donner le grain aux poules, l'herbe aux lapins, courir cent fois dans le potager, recevoir le facteur, saluer le marchand qui passe, et — si l'époque arrive — mettre le bavolet et aller comme les autres aux foins ou à la vendange. Il y a une récompense à tout cela. C'est qu'on est, mieux que jamais, la maîtresse. Et, même à table, une fois les bols servis, le mari fait serrer les valets, les gamins, et dit : « Assieds-toi là, ma femme. Tu ne vas pas rester derrière nous. C'était bon dans le temps. »



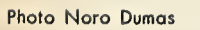


Photo Noro Dumas



Photo Schall



Photo H. Block

La Paysanne, figure de française des plus émouvantes et qui ne s'en doute pas. Le travail est la loi de l'immense majorité de nos femmes, mais ce travail-ci est le plus dur, et primordial. Pendant la guerre, nos paysannes prirent la pioche et la charrue, et quand les survivants revinrent, elles purent dire à leurs hommes: voilà la vigne propre et le champ labouré.



Photo Paul Wolff-Schostal

LA FEMME ET L'ART

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON



VANT de jouer dans l'Art un rôle créateur et de manier à son tour, comme un petit dieu, l'étincelle de Prométhée, il y avait beau jour qu'elle en était le principe et la vie. Si les sexes n'avaient pas existé, elle n'eût paru si belle à l'autre et il n'y aurait pas eu d'art. Celui-ci n'est qu'un long cri d'amour. Il ne se taira qu'avec l'humanité.

La plastique, en particulier, n'a cessé de l'exalter, corps d'abord, âme ensuite, grâce toujours, et si d'emblée, les pipeaux ont égalé le syrinx de l'oiseau, c'est qu'elle, elle seule, inspirait le berger.

Son corps est au musée, toute harmonie et toute caresse, à l'infini répété dans le paros blond par le clair désir du grec.

Son âme est au portail des cathédrales. La draperie se gonfle car le sculpteur anonyme lui a permis toute sa chair et c'était pour les souffrants et les gisants du parvis une ineffable douceur. L'ange est femme.

Sur tant de choses qu'elle a faites, riant et jacassant, nous suivons à la trace ses mains adroites et sur toutes ces dentelles nous voyons crochets, aiguilles, fuseaux et navettes qui vont leur train au bout de ses doigts fins.

Ainsi, qu'elle soit Atalante, Suzanne ou Flora, la Ferronnière ou la belle Zélie, Vénus la déesse, Madame la Vierge ou l'humble dentellière, la Femme est la maîtresse de l'Art.

Il ne pense qu'à elle. Tel portrait d'homme n'aurait tant de pénétrante mélancolie si le modèle n'avait aimé en vain. A travers l'ardeur secrète de ce jeune homme qu'a peint Giorgione — un chef-d'œuvre — n'apercevez-vous pas le sourire de sa belle?

Aucun cavalier n'est seul dans un tableau. Le souvenir de la bien-aimée a charmé le temps de sa pose, et pour que ses yeux brillent mieux et que, plus rouge, sa bouche songe au baiser, le peintre n'a pas eu besoin de lui dire : « Pensez à Laure. »

Ainsi quand ce Corot, qu'on a cru si longtemps simple, gai et sans détours, et qui au fond avait l'inquiétude et la tristesse des passionnés (« ma vie est un cyclone, un ouragan », écrivait-il), quand il a posé comme un scel sa signature secrète sur la lèvre inférieure de sa «Joconde» il a voulu, qu'unis à jamais devant l'avenir, ils tentent ensemble sa grande aventure.

Mais la Femme, qu'a-t-elle fait, elle, quand il lui fut donné de tenir un crayon, un pinceau ou un ébauchoir?

Elle a mis tout son cœur et toute sa chair dans l'œuvre.

De naissance, elle savait faire les bouquets, et les aquarelles de Marie Laurencin sont d'une fleuriste sans égale.

Elle a subi la loi d'amour, bien entendu, et toutes les femmes qu'elle a dessinées, peintes ou modelées, songent à vous, Messieurs !

Elle a mis dans son art son innocente sensualité et cet amour du merveilleux qui l'agite sans cesse.

En lisant Baudelaire, Louise Hervieu, douce voyante, a frissonné au souffle des « Correspondances ». Et parmi l'eau trouble de ses miroirs de Venise si mystérieux, parmi le jais de ses bijoux somptueux et funèbres, parmi la neige mousseuse de ses grandes plumes, sa virginale volupté a inventé toutes ces femmes splendidement «surnaturalistes», tous ces anges et toutes ces démones, toutes ces chairs profondes, ombreuses, dont le velours nous est comme un asile.

Parallèlement, mettant au service de ses constructions cérébrales une sensibilité et un goût exquis, Marie Laurencin rehaussait de couleurs admirablement choisies les pâles revenantes de ses Panathénées. Leur ésotérisme délicat me semble venir d'Odilon Redon et des Rose-Croix, en passant par Guillaume Apollinaire.

Il faudrait citer toutes nos artistes, S. Van Parys, Valentine Prax, Suzanne Valadon, Renée Vauthier, Jane Deley, Christiane Rivaud, Mariette Lydis, Tamara de Lampicka, Simone Marye, Bettina Klein, Hermine David, la belle et regrettée Marval, Charmy, que brouille son émotion, Barbara Konstan, exquise somnambule qui rêve le monde et la gentille imagière Madeleine Luka, ingénue tendrement libertine et mère passionnée.

J'en passe et des meilleures : il y en a tant ! Elles ont leurs salons. Mais vous l'avouerai-je ? J'aime mieux les cueillir une à une dans les grands, à l'Automne ou aux Tuileries. Elles exhalent un parfum plus rare dans ces vastes parterres. Elles sont mieux en valeur parmi les hommes.

Toutes ou presque ont un charme étrange, un peu dérobé, délicat comme la pudeur. Closes, elles regardent en elles. N'ont-elles pas dans le cœur, comme Shakespeare, «une terrasse d'Elseneur» ?

Vallon

La femme-artiste et son modèle, dans un atelier où de sérieuses jeunes filles s'efforcent à apprendre les arts plastiques, malgré le sort cruel de tant de leurs devancières.

MADAME JULIETTE ADAM

PAR OCTAVE BÉLIARD

Notre temps est plus fécond qu'aucun autre en femmes-écrivains. Un cadre est tout préparé ici pour recevoir des portraits de vivantes comme Rachilde, Tinayre, Colette, Delarue-Mardrus, Aurel, etc... Je n'énumère pas, et surtout je ne range pas. Mais devant ces célèbres conteuses d'histoires vient naturellement se placer celle qui, déjà, est une figure de l'Histoire, qui a la chance de vivre assez longtemps pour voir grandir l'arbre qu'elle planta, et la surprise mélancolique de reconnaître que ceux qui en cueillent les fruits ne sont pas toujours les invités qu'elle eût choisis.

Mme Edmond Adam — en littérature Juliette Lamber et d'abord Juliette La Messine — débuta en 1858, avec les *Idées antiproud'honniennes* et a répandu sur un long demi-siècle des contes et des romans idéalistes, *Mon Village*, *Voyage autour d'un grand pin*, *Jean et Pascal*, *Laide*, *Païenne*, *Chrétienne*, etc... Lorsqu'elle entreprit en 1903 la série de ses Mémoires (il y en a sept volumes), elle ne crut ajouter à son œuvre qu'un supplément et parut ne se décider qu'à regret à évoquer sa vie, estimant qu'il convient à l'écrivain de cacher son visage et de n'offrir au public que sa pensée. Ne savait-elle donc pas que sa place était préparée au rang des plus précieux mémorialistes et qu'en se racontant elle-même, elle serait l'historien souhaité d'une période dans l'intimité de laquelle nul mieux qu'elle ne vécut, dont elle subit toutes les commotions, qui trouva souvent chez elle son orientation et sa direction?

Femme de lettres, femme d'esprit, et belle, introduite dans le monde par la comtesse d'Agoult et par George Sand, recherchée par ses contemporains les plus illustres et capable de désigner d'avance ceux à qui la gloire était promise, elle appartient à la littérature par un côté et la déborde d'autre part. On la comparera justement aux grandes dames dont les salons firent épanouir le goût du grand siècle et la pensée philosophique du XVIIIe et aussi à Mme Roland, qui couva la Révolution, à Mme de Staël, qui incarna la résistance à l'Empire. Née en Picardie, à Verberie, sous Louis-Philippe, dans une bourgeoisie aux idées bouillonnantes et qui ne chaussait pas encore de pantoufles, Juliette Lamber, dont l'éducation fut disputée par une grand'mère pieuse à un père exquis et fougueusement anticlérical (cher hurluberlu hanté par toutes les idéologies pourvu qu'elles fussent excessives), se créa au milieu des contradictions une physionomie indépendante, bien à elle, de républicaine ardente et de païenne mystique. En plein centre du Paris impérial, son salon abrita tout ce personnel républicain qui groupait les vieux doctrinaires de 48 avec la jeune génération opposée au régime. Elle épousa Edmond Adam, précédemment conseiller d'Etat, qui fut Préfet de Police pendant le siège, puis membre de l'Assemblée Nationale, et, enfin, sénateur inamovible. Son active influence (ne l'appelle-t-on pas souvent la Fondatrice de la République ?), sa finesse, son tact féminin, son sens politique ne contribuèrent pas peu à la victoire que remporta, en 1877, le parti démocratique dont Gambetta était la force agissante.

La République aimée de Mme Adam fut celle dont on a dit qu'elle « était belle sous l'Empire »; le règne idéal d'une liberté disciplinée par la science et l'éducation ; une assez grande dame de République, en somme, n'admettant dans ses conseils qu'un peuple préalablement instruit et assagi. Cette République-là, née dans les tristesses de la défaite et les affres du siège, l'ardente patriote la confondit dans un même amour avec la France et plaça en elle l'espoir de la Revanche. Mme Adam ne se laissa jamais distraire de la vision du désastre et du souci de le réparer. Alors que le succès des républicains rejaillissait sur elle-même et qu'un astronome, découvrant une nouvelle étoile au ciel, lui donnait le nom de *Lamberta*, l'abandon de la politique de revanche la déçut. Sans rien renier de ses amitiés — elle en avait toujours eu dans les camps les plus opposés, même chez les impérialistes, même chez les révolutionnaires, et savait allier la foi la plus inébranlable à la tolérance la plus généreuse pour ceux qu'elle aimait — elle parut s'écarter. Mais ce fut pour fonder la *Nouvelle Revue* où toute une nouvelle génération d'écrivains s'embarqua pour la gloire, Octave Mirbeau, Pierre Loti, Paul Bourget, etc..., et où pendant plus de vingt ans elle écrivit des *Lettres sur la politique extérieure*, combattant inlassablement Bismarck, puis Guillaume II, qu'elle considérait comme ses ennemis personnels. Et c'est ainsi qu'elle fut, peut-on dire, l'instigatrice de l'alliance franco-russe, dont elle avait eu l'idée dès 1871. Les idées ont une vie propre et les événements qu'elles engendrent n'obéissent point au cerveau qui les a conçues. Nous avons vaincu sans la Russie, dans une funèbre aventure où elle nous avait mis, mais «l'Année terrible» est effacée et celle qu'on a appelée la *grande Française*, devenue chrétienne quand ses cheveux blanchirent, pourrait dire son « Nunc dimittis » si ne la retenaient dans l'inquiétude les convulsions d'une Europe chancelante et l'avenir d'une République qui, à son avis, a trop élargi le rouge de sa cocarde.

Cette année sera la centième de Mme Juliette Adam. « Amis, je vais avoir cent ans... » Celle qui serait fière du titre de Mère la Revanche peut bien être chantée sur l'air du Père la Victoire. A quelques kilomètres d'un Paris où elle lirait au coin des rues et sur le socle des statues les noms de tant de ses anciens familiers, elle achève paisiblement une vie qui fut riche en œuvres, dans le cadre tranquille de l'ancienne abbaye de Gif et elle occupe les appartements des abbesses disparues. Autour d'elle se rangent les souvenirs, des présents, des portraits, Il y a dans les jardins les arceaux brisés d'un cloître mort et, plus loin, de grandes prairies frissonnantes et des bois sonores. Or, ce lieu retiré, dans un monde oublieux, garde une attraction magique. J'y ai vu naguère, aux dimanches de soleil, converger des foules de personnes bien différentes d'idées, souhaitant et obtenant l'audience souriante de l'aïeule si française, si grande et si vivante encore. Et je suis satisfait d'avoir mis en ma mémoire cette haute vision blanche.

Octave Béliard



hotos Jean Roubier.

C'est dans cette construction moderne, ajoutée par Mme Adam aux restes presque médiévaux de l'abbaye de Gif, que la célèbre femme de lettres fit aménager ses salons. Ils entendirent, comme on sait, les propos de maint homme d'État, écrivain, artiste, illustre ou notoire. Voici l'une de ces pièces — qui portent la marque des années 80 — avec le portrait de Mme Adam en cheveux blancs.

UNE CRÈCHE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE





Photos Kertesz

Petite cause, peut-on croire, grand chagrin cependant, mais il ne durera pas; la Dame sait les mots — avec les magiques inflexions de voix — qui dissipent les orages. Elle sait aussi comment on ouvre un bec malgré l'attrait de quelque événement.

Une blanche villa, à Saint-Cloud, protégée de la route par un jardin. Dans son dos, un autre jardin, plus à elle, mieux clos. Seuls, des arbres sont admis à regarder par-dessus les murs. Comme tous les braves gens, ils n'ont qu'amitié pour ce qu'ils peuvent apercevoir de joli et de tendre.

La maison a l'air de rêver, bien tranquille. A quoi voulez-vous qu'elle rêve, sinon à l'avenir? Bien sûr, c'est la maison du devoir, puisque l'on y entoure et l'on y choie des enfants que diverses nécessités esseuleraient. Mais c'est surtout la maison de l'espérance.

Des pattes de quatre ou cinq ans, ça n'est pas campé comme les pilliers de Marcel Thil ; des joues en pommes vernies, ça devient terne, vite, pour rien, pour un rhume, pour une soupe qui a mal passé, pour une fièvre fugace, pour les suites d'un dimanche. Enfin, tout cela est fragile et l'on veut le rendre fort. L'on veut, et c'est la bonne façon d'espérer. Il n'y a pas si longtemps qu'existe un art de cultiver comme des plantes les petits d'homme. Mais les règles de l'art ont fait leurs preuves et l'on n'a qu'à les appliquer pour se donner à soi-même une foi qui sourit d'avance à des succès quasi certains. Dans la maison qui rêve sourient donc des visages de femmes. Celui qui commande, commande en souriant.

Simple est la culture, au demeurant. Le matin, les petits, qui dans leurs modestes carrosses, qui dans des bras chauds et précautionneux, qui tenus par la main, sont amenés par la théorie des mères travailleuses jusque dans une antichambre à armoires, où ils laissent leurs vêtements.

Et tout d'abord, arbrisseaux et fleurettes sont arrosés, comme il sied. C'est-à-dire que les petits sont baignés et lavés. Puis, revêtus de linges et de tabliers candides, immaculés, ils sont réunis dans des pièces tièdes et lumineuses. Que faire en ces lieux tutélaires où se plaît la santé?

Eh bien, mais, bavarder, rire, lamenter une catastrophe à leur taille, demander d'en bas, en levant un bout de nez, des histoires aux Robes tellement plus hautes qui racontent, surveillent, enseignent des chansons, mouchent, proposent aux soudaines inquiétudes un peu d'isolement et de secret, entretiennent partout une impeccable netteté, scrutent le teint, la chaleur du front et le tic tac des poignets.

Se disputer, se mettre en colère, quelquefois ! Alors il y a le cachot : une encoignure à pan coupé, laquelle effraie d'abord comme si elle portait *Lasciate ogni speranza*, mais après la première incarcération, se révèle plutôt amusante, comme cache-cache ou guignol.

D'ailleurs, une robe — celle de la Dame qui commande — apporte chaque jour dans ses plis, à cette Maison qui est pour beaucoup sa Maison, un exemple et une influence.

Exemple pour les autres Robes, influence sur les petits. Ceux-ci sentent, aussi bien que celles-là comprennent, tout ce qu'épanchent un esprit et un cœur également maternels. La Dame n'a qu'à paraître ou même son nom n'a qu'à être prononcé : à l'intelligence répond une émulation de bonté compréhensive, des sourires reflètent un sourire. Et les larmes puériles, si d'aventure il en coule, sont tôt séchées ; elles ne sauraient graver autour des lèvres le fin sillon, si émouvant, des vraies douleurs.

Aux clairs murs des salles pour jouer et pépier, brillent en vives couleurs, sur des bandes de toile cirée, les animaux de l'arche de Noé, les personnages du Chaperon Rouge, un berger avec ses moutons, un train qui déraille pour avoir rencontré une fleur... Naturellement, ces tableautins charmants (ils sont de Mme Valles-Bireau), qui attirent de nombreux doigts questionneurs, contribuent largement à effacer les rares moues chagrines, en fournissant des thèmes aux conteuses d'histoires. Et comme ils ne sont pas fragiles, qu'un coup d'éponge leur rend l'éclat du neuf, ils font école.

De même commence-t-on à imiter, ça et là, une certaine disposition, pareillement ingénieuse, de la salle à manger. L'on manquait de place à la table centrale, pour trente petits corps remuants qui aiment se restaurer en écartant les coudes. La Dame eut l'idée d'accrocher un banc-table le long d'un mur. Cela, c'est le rayon des plus jeunes. Ils n'encombrent pas l'espace, ils dominent la situation, et les Robes, qui remplissent déjà si courageusement tant

La Maison, bien entendu, est toute pénétrée d'air et de clarté bienfaisants, mais rien ne vaut le Jardin sous la bénédiction des beaux jours. Là, c'est le dieu Soleil qui se change en pluie d'or, bien plus moral que Jupiter, pour enrichir de joie et de santé quelques innocents, quelques plantes déjà vivaces, encore fragiles pourtant, où la vie est comme timide.



Photos Kertesz

d'autres tâches fatigantes, n'ont guère besoin de se baisser pour donner la becquée. C'est tout bénéfice.

Après le repas, dont les éléments confortables, sains et légers, sont contrôlés par un Monsieur-Médecin très intimidant encore que très paternel, tout ce petit monde fait la sieste. Les langues volubiles s'arrêtent, les yeux bleus ou bruns, tout à l'heure pétillants, se ferment, les joues déjà roses prennent un rose plus foncé, les poitrines font leur plein d'air qui leur arrive tout droit des jardins. (Et Sonia, nature un peu jalouse, qui a obtenu aujourd'hui d'être embrassée la première par la Dame, Sonia, entre autres, fait un songe heureux.)

Plus tard, l'on recommence à jouer et à pépier, à l'intérieur ou au jardin, selon le temps. Et le soir vient, qui ramène les mamans.

La maison a ce nom, le plus beau du monde : une Crèche. C'est le même qui désigne le lit de paille où naquit la parole de bonté. Chaque fois qu'elle est écoutée, elle sauve du désespoir, éclaire l'avenir, dévoile le vrai, le seul sens de la vie, qui est d'espérer, de préparer, de vouloir pour ceux qui nous succéderont des lendemains meilleurs que nos propres jours.

Il est donné aux petits, en attendant qu'ils prennent, grandis, leur tour de dévouement, de goûter sans souci l'heure qui passe : la caresse d'un bain, une chanson, de gaies images, une friandise, l'air et la lumière filtrés par des arbres, et tous les bienfaits de la tendresse qui veille à leur faire une âme contente et des joues rebondies d'angelots.

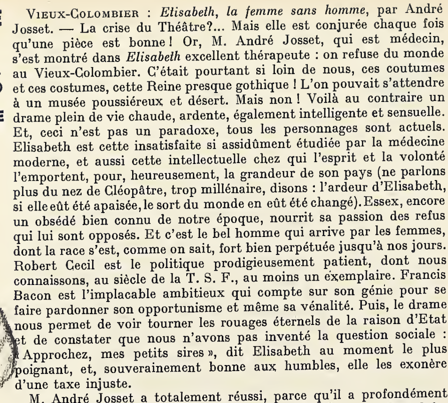
Il est donné aux petits, en attendant qu'ils prennent, grandis, leur tour de dévouement, de goûter sans souci l'heure qui passe : une caresse, une chanson, de gaies images, une friandise, l'air et la lumière filtrés par les arbres, et tous les bienfaits de la tendresse qui veille à leur faire une âme contente et des joues rebondies d'angelots.



Photos Kertesz

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



VIEUX-COLOMBIER : *Elisabeth, la femme sans homme*, par André Josset. — La crise du Théâtre?... Mais elle est conjurée chaque fois qu'une pièce est bonne ! Or, M. André Josset, qui est médecin, s'est montré dans *Elisabeth* excellent thérapeute : on refuse du monde au Vieux-Colombier. C'était pourtant si loin de nous, ces coutumes et ces costumes, cette Reine presque gothique ! L'on pouvait s'attendre à un musée poussiéreux et désert. Mais non ! Voilà au contraire un drame plein de vie chaude, ardente, également intelligente et sensuelle. Et, ceci n'est pas un paradoxe, tous les personnages sont actuels. Elisabeth est cette insatisfaite si assidûment étudiée par la médecine moderne, et aussi cette intellectuelle chez qui l'esprit et la volonté l'emportent, pour, heureusement, la grandeur de son pays (ne parlons plus du nez de Cléopâtre, trop millénaire, disons : l'ardeur d'Elisabeth, si elle eût été apaisée, le sort du monde en eût été changé). Essex, encore un obsédé bien connu de notre époque, nourrit sa passion des refus qui lui sont opposés. Et c'est le bel homme qui arrive par les femmes, dont la race s'est, comme on sait, fort bien perpétuée jusqu'à nos jours. Robert Cecil est le politique prodigieusement patient, dont nous connaissons, au siècle de la T. S. F., au moins un exemplaire. Francis Bacon est l'implacable ambitieux qui compte sur son génie pour se faire pardonner son opportunisme et même sa vénalité. Puis, le drame nous permet de voir tourner les rouages éternels de la raison d'Etat et de constater que nous n'avons pas inventé la question sociale : « Approchez, mes petits sires », dit Elisabeth au moment le plus poignant, et, souverainement bonne aux humbles, elle les exonère d'une taxe injuste.

M. André Josset a totalement réussi, parce qu'il a profondément pétri ses personnages d'immuable humanité, parce qu'il a su introduire dans son étude psycho-physiologique toute l'action qu'il faut sur une scène, parce qu'il possède un très beau don du dialogue, parce que, enfin, il est né homme de théâtre. Les interprètes, Mme Dermoz en tête et avec elle Mme M. Reinhardt, MM. J. Erwin, R. Rocher, P. Œttly, sont absolument dignes de cette œuvre de haute volée.

VARIÉTÉS : *Les Fontaines lumineuses*. — MM. Georges Berr et Louis Verneuil ont l'air de dire à Elisabeth : « Que vous avez bien fait de ne pas céder à Essex ! Comme ce n'était ni un grand capitaine, ni un homme d'Etat, Dieu sait ce qu'il fût advenu de l'Angleterre. Car telle est notre thèse : la femme éprise et prise est comme cette eau dont la teinte n'existe que par celle d'un faisceau lumineux. Le projecteur, c'est l'homme aimé. Voyez plutôt nos Fontaines Lumineuses » !... MM. Georges Berr et Louis Verneuil n'ont pensé, bien entendu, rien de semblable. Il est cependant savoureux de voir leur pièce après celle du Vieux-Colombier.

D'abord, leur thèse est bien défendue (encore qu'elle recoure un peu arbitrairement à l'hypothèse d'une femme fluide, plastique et qui, nonobstant, ne manque pas de personnalité ni d'énergie lorsqu'il s'agit de changer de mari). Et surtout, elle est défendue de façon fort plaisante, avec, dans chacun des trois actes, une curieuse gradation de *vis comica*.

Mlles A. Field et M. Pierry, MM. Simon, Louvigny et J. de Féraudy sont les principaux interprètes de cette jolie et gaie comédie. C'est dire qu'ils feront longtemps durer son succès. Quant à M. Saturnin Fabre, c'est un grand comique, en train de créer un genre Fabre, à supposer que cet artiste soit imitable.

THÉATRE DE PARIS : *Les Amants terribles*, de Noël Coward ; adaptation de M. C.-A. Puget et Mme V. Vernon. — C'est une reprise, mais il faut voir avec quelle verve irrésistible Suzy Prim et André Luguet, Simone Renaut et Jean Wall interprètent cette très amusante étude de mœurs amoureuses, ces disputes homériques qui rendent, à travers la fantaisie délicieuse de l'action et du dialogue, un son si vrai ! *Les Amants terribles* vous laissent une reconnaissance durable, pour vous avoir fait, pendant trois heures d'affilée, largesse de joie, et d'une joie de qualité.

NOUVEAUTÉS : *La Revue de Rip*. — Le célèbre revuiste, cette fois, ne manie pas très rudement le fouet de la satire. Il chatouille plus qu'il ne cingle (peut-être fait-il bien, en une période troublée, assez dangereuse), mais il n'en a pas moins composé, lui aussi, un joyeux spectacle que présentent allègrement Mmes Dorny, Arletty, Parola, MM. Michel Simon, Burnier, Gabaroche, Georgé et de très jolies et jeunes femmes en frais costumes.

De haut en bas, par Luis de La Rocha : Paul Oettly et Germaine Dermoz dans « Elisabeth » ; Michel Simon et Arletty dans la Revue de Rip.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Jules Renard ★
Journal

Le mois est bon, excellent même, et encore suis-je bien obligé de ne pas tout prendre, de me réduire à ces quelques noms. Jules Renard d'abord.

Jules Renard tenait un « journal ». C'est le cas de quelques écrivains et de beaucoup de pensionnaires. C'était le cas de Saint-Simon, on sait ce que cela nous a donné. Le cas aussi des Goncourt. Jules Renard ne procédait ni comme Saint-Simon, ni comme les Goncourt. Il écrivait bien lui aussi, comme ces derniers, au jour le jour, et comme eux ne voyait guère que des hommes de lettres et quelques politiciens lettrés, mais sa notation est toujours très brève, et souvent ce n'est qu'une recherche verbale, qu'une idée d'article ou de conte, parfois tarabiscotée. Le livre qui est gros est plein d'observations justes ou tout au moins vives et drôles. On y trouve parfois de la profondeur, mais, profond ou non, le mot — car souvent ce n'est qu'un mot — est toujours amer, sinon méchant. Au vrai, c'est une mine inépuisable de rosseries qui nous permettent de voir admirablement clair dans le monde littéraire de 1889 à 1910. (Gallimard).

Montherlant ★
Service inutile

Rien de plus différent de Jules Renard que Montherlant. Montherlant aime-t-il l'homme aux sourires pincés? Peu probable. Et Jules Renard, ce petit bourgeois, qu'eut-il pensé de Montherlant qui raisonne perpétuellement grandeur et bassesse de l'homme, nécessité de servir et son inutilité, et qui tourne autour de l'héroïsme comme une chèvre autour de son piquet? Je ne jugerai d'ailleurs pas Montherlant qu'on aime ou non selon qu'on a l'âme tournée vers tel ou tel point de l'horizon. Le livre plaira beaucoup, déplaira beaucoup, ne laissera personne indifférent. Certains le rejetteront avec colère, d'autres s'en nourriront. Montherlant peut-il espérer mieux? Pour moi, je vois en lui une des grandes forces du temps présent. (Grasset).

Georges Duhamel ★
La Nuit de la Saint-Jean

Ils sont comme cela quelques-uns qui, depuis la fin de la guerre, montent sans arrêt. Montherlant depuis 1920, je crois. Et Georges Duhamel depuis 1916. La réussite de *La Vie et des aventures de Salavin* a poussé Georges Duhamel à faire la *Chronique des Pasquier* qui — je l'ai déjà dit — me semble supérieure à *Salavin* pour la simple raison qu'il s'agit ici d'une famille et non plus d'un individu. Une famille et ses mariages, ses amitiés, ses aventures, ses maisons. Sujet immense. Quatre volumes jusqu'à ce jour. Combien en aurons-nous? Oh ! nous ne nous plaignons pas, les personnages sont trop vivants pour cela, hommes et femmes qui font notre joie et notre désespoir depuis deux ou trois ans. Mais je me demande, après cette histoire d'un individu, cette histoire d'une famille, ce que va écrire Georges Duhamel, académicien aujourd'hui, pour notre joie. Quelle histoire de tribu, de ville, de peuple, maintenant? Entre deux lectures, nous le regardons, nous l'interrogeons en silence. (Mercure de France).

Francis Carco ★
Brumes

Je n'interrogerai pas Francis Carco. Non qu'il soit l'homme d'un seul livre, ou alors ce livre serait étonnamment riche, gonflé de personnages et des personnages les plus différents, mais il est le peintre d'un milieu dont il n'a pas voulu sortir. Pourquoi? Parce que ce milieu que fréquente aussi Mac Orlan est au fond celui qui montre sous le plus fort grossissement toutes les misères, tous les vices, toutes les pourritures des hommes. C'est là qu'on peut le mieux décomposer l'âme humaine et ses instincts primitifs, suivre l'homme que la vie a fini par unifier et qui ne recherche plus qu'un seul bien. Car chacun de nous finit par choisir son vice ou sa vertu ou simplement son habitude, pour faire son trou et ne plus bouger jusqu'à sa mort. Saisir les hommes quand ils ont choisi à ne plus pouvoir se déloger, quand ils sont enlizés à ne plus pouvoir se dégager, tout est là. Francis Carco n'y manque jamais. Un grand peintre, aussi pessimiste qu'il est logique de l'être, avec au-dessus de ces misères un sourire tendre. (Albin Michel).

André Maurois ★
Voltaire

Pour finir, un *Voltaire* d'André Maurois. Une étude vive, rapide, sur l'homme le plus intelligent de son siècle peut-être, le plus remuant aussi, le plus malin, le plus méchant par instant — et pourtant pas méchant de nature — le plus arriviste, le plus jaloux, sur l'être avec lequel il était sans doute le moins facile de vivre et qui enchantait cependant tous ceux qui vivaient hors de son cercle ou ne faisaient que le traverser. D'ailleurs — avec Diderot, mais plus vif que Diderot — le plus grand journaliste que la France ait jamais eu. On ne dira jamais assez que Voltaire est avant tout un journaliste qui parfois va jusqu'au pamphlet. Regardez-le : il multiplie chaque matin ses articles en dictant sa correspondance, en composant ses diatribes anonymes et même ses courts romans. Nul depuis ne l'a dépassé, car il écrivait vite et clair, avait le mot à l'emporte-pièce et savait tout. (Gallimard).

Paul Haurigot ★
Napoléon noir

Je n'ai nommé aujourd'hui que des maîtres arrivés comme on dit et qui jouissent d'une réputation établie. Je veux terminer en signalant parmi tous les livres de « jeunes » parus ces temps-ci un livre amusant au possible, celui de M. Paul Haurigot qui nous donne l'histoire étonnante de Toussaint Louverture, esclave, puis insurgé, puis dictateur, puis empereur des noirs de Saint-Domingue. Il entendait imiter le « Premier des Blancs ». Napoléon le vainquit. Il fut, dit l'auteur, « obligé de se libérer de son ombre pour pouvoir illuminer le monde ». Belle idée avec laquelle on peut jouer longtemps. (Albin-Michel).

Dominique

VIENT DE PARAITRE

Quatre continents par Luc Durtain. Le grand écrivain des *Conquêtes du monde*, qui ne cesse en aucun cas d'être un poète, nous donne cette fois un recueil de vers, soit de forme classique comme dans « Pégase », soit, le plus souvent, soumis aux seules lois du rythme. Par eux se manifestent avec une éloquence singulière la valeur d'artiste et la noblesse littéraire de Luc Durtain.

L'on a cru le critiquer en signalant parfois, dans ses œuvres, un certain ésotérisme. Involontairement, l'on rendait hommage au « Démon » intime et au caractère de cet auteur : l'un de ceux qui, doués d'une grande puissance d'observation et de pensée (tel Elie Faure), traitent le lecteur comme un égal, tant ils ignorent la vanité, tant en outre il leur est impossible de tenir compte de la paresse intellectuelle de leurs contemporains.

Quatre continents, en particulier, permet de vérifier que l'on n'a nul besoin de posséder une clef d'initié, pour se hausser au niveau d'un esprit authentiquement supérieur. Une seule condition : ne pas lire avec indolence. Mais dès qu'on la remplit, on est en effet exhaussé. Que ce livre nous fasse voir Venise, « mur de marbre », ou la jungle brésilienne et « ses troncs enflés de siècles », ou l'Egypte et ses « discours annelés aux colonnes », ou « L'Homme d'Affaires, Le terrible chiffre au lieu de l'homme » ou bien encore toi, Femme, ô Amoureuse avec ton « lent rêveur qui, pas à pas, se promène dans tes décors et paysages »... il s'offre à nous enrichir. Le tout est de concentrer un peu notre regard. Richesse somptueuse, insolite, de pensée, d'expression, d'images, voilà le « Démon » de Luc Durtain. Et quant à savoir s'il écrit pour une élite ou pour le tout-venant, voilà une question que lui-même ne dut jamais se poser, car il ne prend pas d'attitude. Mais il a une stature. (Flammarion).

★

Brigitte l'Etrangère, par Roger Couderc. Un roman aussi étonnant que *Justine* avec une affirmation plus forte encore de la personnalité de l'auteur. Roger Couderc n'en est qu'à son deuxième livre. L'on admire qu'il ait un style aussi dépouillé, qu'il use de touches aussi fines, et que néanmoins il dessine avec tant de netteté ses personnages et crée avec une telle sûreté leur atmosphère.

Brigitte est une pure jeune fille, bonne et attentive à ses devoirs filiaux. Mais elle est entourée d'un halo de mystère, elle est de ces êtres qui ont l'air d'étrangers en ce monde. Au fond, elle aime, tout simplement, et, tout en étant le contraire d'une révoltée, elle n'écoute pas d'autre loi que celle de son amour qui est probablement sensuel chez cette saine campagnarde, mais plus encore maternel, à base de pitié. Tout la sépare de l'homme aimé, un valet, un enfant perdu, venu de l'Assistance Publique. Tout, et c'est peu dire, car cet homme tue le père de Brigitte, brutal et injuste sans être foncièrement mauvais. Elle restera pourtant fidèle au meurtrier... et l'on ne peut imaginer plus audacieuse conclusion que celle de *Brigitte*, suggérée avec plus de délicatesse. Ce livre, prenant, se lit trop vite. Mais il faut le lire deux fois. Alors, l'on comprend, un peu effrayé, que Brigitte, c'est peut-être la vraie justice. L'on sait, en tout cas, ce qu'est l'art de Roger Couderc. (Gallimard).

★

Trencavel et le drame albigeois, par Jean Girou. Voici maintenant, chose rare, un ouvrage épique : l'histoire de la geste héroïque de Trencavel, vicomte de Carcassonne et de Béziers. Ce chevalier, moins pur que Parsifal, car il aime toutes les fêtes des sens, n'en est peut-être que plus près de notre cœur. Grand et beau, vaillant et loyal, il fut mêlé malgré lui au conflit tragique qui dressa Rome contre les Albigeois. Il ne défendit pas l'hérésie, mais seulement, comme un preux qu'il était, Carcassonne sa forteresse magnifique et, avec elle, les richesses et les libertés occitanes, objets de convoitise et d'envie pour les chevaliers du Nord.

Avec cette histoire sanglante, M. Jean Girou a composé une fresque digne des murs prestigieux de la médiévale Cité. Son siège de Carcassonne, notamment, est une peinture saisissante. Et puis, cette figure de Trencavel, victime de sa bonne foi !... L'Occitanie, aujourd'hui, s'aime toujours fièrement, mais pas plus qu'elle n'aime la France, depuis le temps lointain où elle s'y est fondue. Elle devait s'y fondre, nécessairement. La preuve, c'est que, du Nord ou du Midi, chevaliers ou non, nous sommes, vis-à-vis des vrais étrangers, tous et toujours les mêmes : d'éternels ingénus, comme Trencavel (Ed. Pierre Roger).

★

Joseph ou *L'Ecole de la sensualité*, par G. Delater. Roman philosophique, *Joseph* est l'un des fruits intellectuels des temps nouveaux. De tels livres naissent des époques troublées où la plupart des grandes règles d'existence individuelle et sociale sont remises en question.

M. G. Delater apparaît clairement, dans son dernier livre, comme un esprit essentiellement libre, audacieux et aux antipodes de tout sectarisme. Il parle tranquillement des exaltations bienfaisantes comme des périls de la sensualité, il vante une morale que l'on peut bien appeler familiale et bourgeoise mais qui n'en est pas moins très élevée en ce qu'elle se fonde sur l'énergie, l'abnégation, les plus belles vertus individuelles. A cette assertion que « comme la rose, le génie pousse sur le fumier », il oppose ce cri : « Et moi, je dis que l'humanité de demain s'éclairera sans se dégrader ». Son livre est un émouvant acte de foi et un conseil de sagesse. Il doit tracer un sillon fécond dans le champ de la pensée, aujourd'hui remué par tant de socs hasardeux et destructeurs. (Société française de Librairie et d'Edition.)

★

Le bonheur des tristes, par Luc Dietrich. M. Luc Dietrich a-t-il subi une influence littéraire? On ne le dirait pas. A-t-il uniquement conté la chose vue et vécue? C'est probable et, dès lors, nous ne pousserons pas plus loin notre interrogation : il y a trop de douleur dans la vie de son héros... Ce qui, en tout cas, ne prête à aucun doute, c'est la façon de sentir et d'exprimer de Luc Dietrich : elle est d'un prédestiné, dont le coup d'essai est un coup de maître. Pas de haine sous les coups du malheur et de l'iniquité, seulement de l'ironie ; pas de révolte au spectacle de la laideur la plus vile, rien que l'étonnement ingénu d'un être pur. Et c'est avec la même ingénuité que le héros se fait, comme il peut, un bonheur de triste, bonheur de poète avant tout et sans doute, aussi, de pauvre qui n'est que provisoirement sans défense et chez qui un instinct profond annonce d'éclatantes revanches, qui ne devront rien à personne. Lisez plutôt ce livre à la fois exquis, naïvement cynique, et poignant. (Ed. Denoël et Steele).

R. L.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R. C. Seine 2.514.

Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.

ART ET MÉDECINE



DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



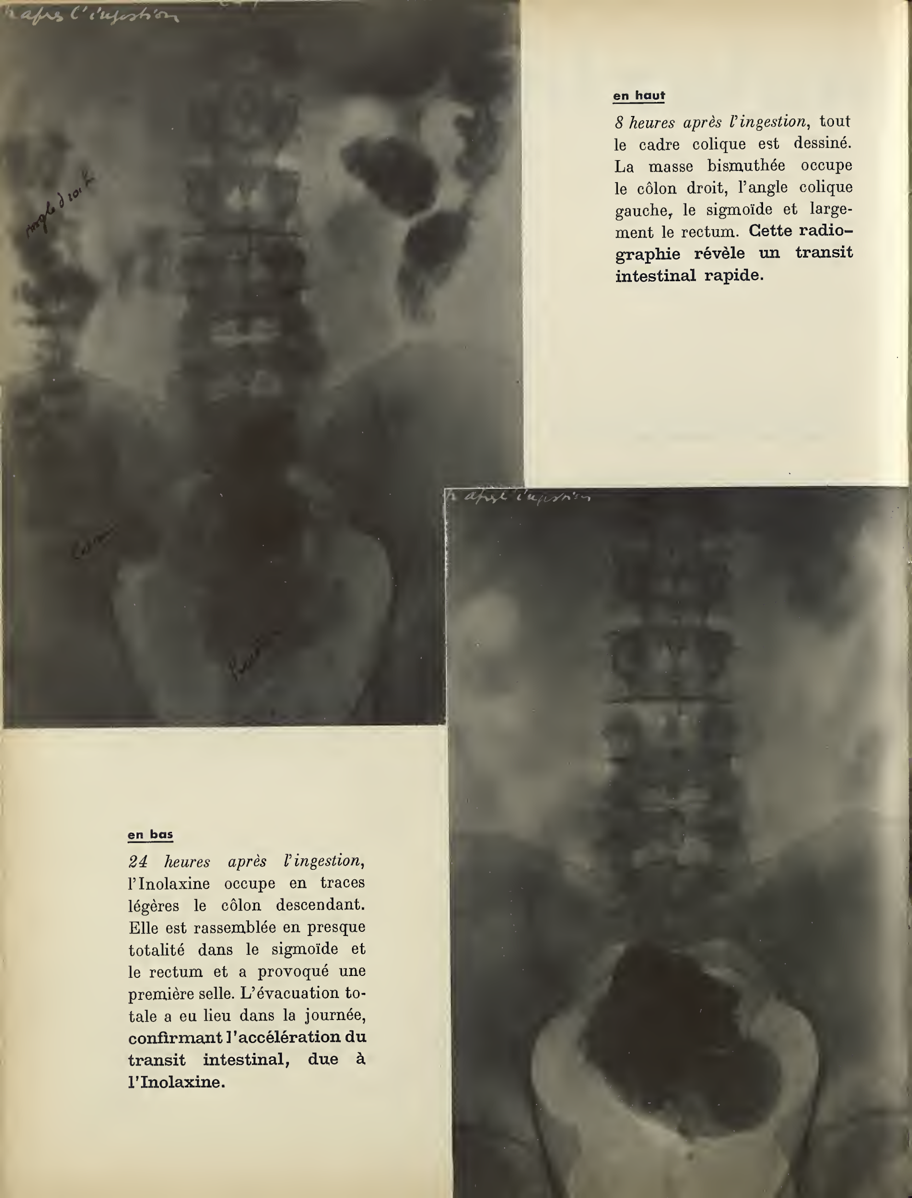
en haut

Un sujet qui fut à dessein choisi atteint d'une légère atonie stomacale a absorbé 3 cuillerées à café d'Inolaxine en même temps qu'un repas d'épreuve bismuthé. *15 minutes après*, on constate que le contenu gastrique dessine nettement les courbures. Malgré son état, le patient ne ressent aucune gêne : **il n'y a pas de dilatation, l'Inolaxine gonflant peu en milieu stomacal.**

en bas

Q*uatre heures après*. L'estomac qui, chez ce sujet, est habituellement long à s'évacuer, retient seulement une petite quantité de la masse opacifiée.

Par contre, la majeure partie du repas, dont le volume s'est accru, l'**Inolaxine gonflant davantage au contact des sécrétions intestinales,** est dans l'iléon terminal et dessine le côlon droit et la portion moyenne du transverse.



en haut

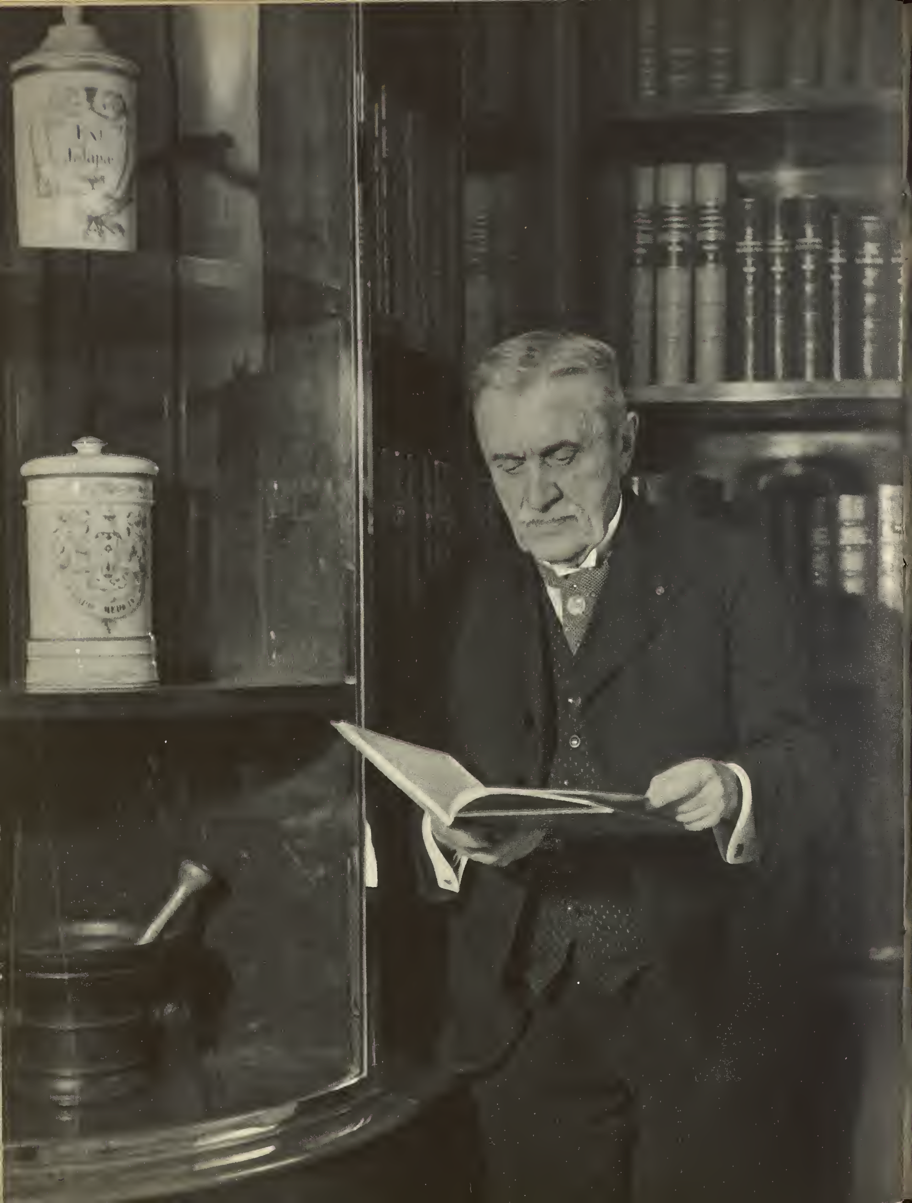
8 heures après l'ingestion, tout le cadre colique est dessiné. La masse bismuthée occupe le côlon droit, l'angle colique gauche, le sigmoïde et largement le rectum. **Cette radiographie révèle un transit intestinal rapide.**

en bas

24 heures après l'ingestion, l'Inolaxine occupe en traces légères le côlon descendant. Elle est rassemblée en presque totalité dans le sigmoïde et le rectum et a provoqué une première selle. L'évacuation totale a eu lieu dans la journée, **confirmant l'accélération du transit intestinal, due à l'Inolaxine.**



Photo Régis-Lebrun.



Le Dr Adrien Loir débuta en 1882 comme préparateur de Pasteur, au laboratoire historique de la rue d'Ulm. En 1886, Pasteur lui confie la mission de fonder à Saint-Pétersbourg un Institut Pasteur, le premier hors de France. Le Dr Loir la remplit avec un plein succès. En 1888, nouvelle mission du grand homme, nouvelle réussite, cette fois en Australie, à Sydney. Le Dr Loir y passe cinq ans. Puis, en 1893, c'est à Tunis — où il séjournera jusqu'en 1902 — qu'il fonde son troisième Institut Pasteur. Il dirige en 1902-1903 celui de Bulandayo en Rhodésie et, enfin, après avoir été professeur à la Faculté de Médecine de Montréal, il prend la direction des services d'Hygiène de la Ville du Havre, où il poursuit depuis vingt-sept ans une carrière utile et féconde entre toutes.

(Ph. Roubier).

SOMMAIRE

JANVIER 1936

Les reproductions de tableaux qui figurent dans ce numéro sont signées Bulloz et Giraudon.

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

LA LUTTE CONTRE LA

FIÈVRE TYPHOÏDE

PAR ADRIEN LOIR
DU HAVRE

La fièvre typhoïde a diminué depuis trente ans, dans toute la France, dans des proportions impressionnantes. Pour étudier les causes de cette amélioration sanitaire, nous pensons qu'il sera intéressant de prendre un exemple concret, celui d'une grande ville comme Le Havre où nous passerons en revue les différentes phases de la lutte contre la fièvre typhoïde depuis les dernières années du siècle passé.

Cette ville a eu, à cette époque, la plus fâcheuse réputation relativement à cette maladie.

Étiologie d'origine hydrique ★

Les statistiques nous indiquent qu'en 1887 il y eut 409 décès de fièvre typhoïde, 288 en 1888.

L'étiologie en fut attribuée à l'eau de boisson. Le professeur Paul Brouardel fut chargé d'une enquête. Il supprima une source suspecte et établit une zone de protection autour des autres sources.

C'est en effet le moment où l'origine hydrique de la fièvre typhoïde venait d'être démontrée. Il me souvient qu'au laboratoire de M. Pasteur de la rue d'Ulm on parlait beaucoup de l'étiologie par l'eau de boisson. Pasteur m'avait fait installer un filtre Chamberland au laboratoire, j'y avais fait passer 280 litres d'eau, et dans la boue prise sur les bougies filtrantes j'avais montré qu'il existait de nombreux microbes rappelant celui de la fièvre typhoïde. Je dis « rappelant » car on ne différenciait pas, à ce moment-là, le microbe de la fièvre typhoïde du coli. Ce procédé de concentration des germes dans l'eau par filtration à travers le filtre Chamberland fut repris par Chantemesse comme moyen accessoire des analyses de l'eau.

Duclaux publia cette expérience dans un des premiers numéros des *Annales de l'Institut Pasteur*. Il était, à ce moment, en plein dans l'étude des microbes de l'eau, et c'est lui qui a fait installer, quelque temps après, le service de surveillance des eaux d'alimentation de Paris.

Étiologie par causes générales ★

Au Havre, une épidémie survint en 1900 ; l'eau ne semble pas, d'après les enquêtes, avoir joué un rôle dans l'étiologie de cette épidémie.

On chercha à l'époque une autre cause et on accusa le mauvais fonctionnement des égouts et le manque d'eau dû à la sécheresse de l'été 1899 qui ne permit pas le nettoyage des ruisseaux.

Il résulte du rapport présenté par le Dr Pottevin, alors directeur du bureau d'hygiène du Havre, que le facteur essentiel de la maladie doit être attribué à la mauvaise hygiène de l'habitation et de l'habitant.

L'analyse bactériologique et chimique de l'eau a été faite régulièrement, montrant la présence de colibacilles en petite quantité.

On remarque que les cas de fièvre typhoïde sont inégalement répandus dans la ville ; certains quartiers restent indemnes, tandis que d'autres sont diversement frappés.

On trouve dix décès militaires, mais en juillet et août les soldats, par suite des grèves, n'ont pas vécu à la caserne ; ils ont vécu dans le quartier des bassins, quartier ouvrier, foyer de l'épidémie (retenons ce fait, nous y penserons au moment où nous parlerons de l'étiologie par les coquillages).

Le Dr Pottevin recherche la cause de la maladie :

1° dans l'infection du sol due aux fosses fixes non étanches, aux puits perdus et aux bétoires ;

2° à l'épandage des tinettes dans les jardins et à la méconnaissance des règles les plus élémentaires de l'hygiène par les habitants d'un grand nombre de rues ;

3° au fonctionnement défectueux des égouts, dont l'écoulement est intermittent et s'effectue en entier seulement à l'heure des marées basses.

Le nombre des décès était de 270 en 1894, de 141 en 1898, de 98 en 1899.

Discussion, à 35 ans d'intervalle, d'une étiologie possible par les coquillages ★

Examinons à 35 ans de distance la cause possible de l'épidémie de 1900, où la mortalité fut élevée pendant les mois de juillet, août, septembre et octobre.

Cette période coïncide avec les conditions que nous retrouvons en septembre 1922, en juillet et août 1927, où il y eut des morts causées par les moules mangées crues. On n'a pas pensé à cette époque à cette étiologie possible.

En 1901, de nouvelles sources sont mises en service, le réseau d'égouts est augmenté ; les choses s'améliorent au point de vue de l'hygiène. Jusqu'en 1910, la fièvre typhoïde diminue dans de fortes proportions.

Etiologie par le lait ★

En 1913, nous trouvons une petite épidémie due à une infection du lait dans une ferme près du Havre. Le lait était le plus souvent consommé cru.

De 1914 à 1918, il est difficile de faire une étude épidémiologique certaine, par suite du mouvement de la population dans notre ville : militaires français et étrangers, immigrés belges ; Le Havre est devenu, à cette époque, capitale de la Belgique.

Étiologie par ingestion de crustacés et de mollusques ★

En 1920, nous avons 13 décès de typhiques ; en 1921, en septembre, on enregistre une recrudescence des cas de typhoïde.

La mortalité pendant l'année est de 43 décès. Nous avons 17 cas déclarés en septembre, 44 en octobre, 11 en novembre. Pas de foyers épidémiques. Les malades sont disséminés dans les quartiers ouvriers. Sur les 72 cas déclarés : nous trouvons 16 fois l'absorption de crustacés et de mollusques ; 9 fois les personnes sont arrivées malades au Havre, ayant contracté la maladie en dehors de notre ville (2 forains, 5 marins, 5 enfants en vacances, à la campagne) ; 6 fois nous avons des enfants prenant journellement des bains dans les bassins du port en construction où il y a un abondant dépôt vaseux, l'eau étant troublée à chaque marée ; cinq cas résultèrent d'une contagion de malade à malade.

Pour les autres cas, l'étiologie ne peut être donnée avec certitude. Les enquêtes montrent la nocivité des huîtres non parquées ou arrosées, pour les rafraîchir, avec de l'eau de mer souillée provenant des bassins.

En décembre, nouvelle recrudescence ; 9 cas qui font apparaître nettement la contamination par les huîtres. Le député-maire, M. Léon Meyer, avertit alors la population que les huîtres paraissent nocives. De ce fait, la consommation de ces mollusques diminue dans la proportion de 90 %, comparée avec les années précédentes : proportion très forte, nous sommes à l'époque de Noël et du jour de l'an. Le chiffre nous en fut donné par le président du syndicat des marchands d'huîtres, lors d'une plainte adressée par lui au maire de la ville.

Les cas de fièvre typhoïde tombent brusquement. En janvier 1922, nous n'enregistrons que cinq cas, tous contractés en décembre.

Depuis cette date, une inspection efficace des poissons et mollusques est faite au domicile des commerçants, et les cas de fièvre typhoïde deviennent rares.

En septembre 1922, nouveaux cas : 9 au lieu de 3, 4 et 5 les mois précédents. Ils se présentent tous dans les familles ouvrières et l'examen étiologique nous révèle presque toujours que des moules crues, cueillies sur la plage, ont été consommées. En effet, sur la plage du Havre, on rencontre de nombreux bancs de moules, et beaucoup d'ouvriers, le dimanche ou lorsqu'ils sont en chômage, se rendent avec leur famille sur la grève, recueillent des moules qu'ils emportent et distribuent à leurs amis. Souvent même, en les cueillant, ils consomment crus beaucoup de ces mollusques.

De 1925 à 1934, la mortalité typhique est de 110 décès, soit annuellement une moyenne de 11 décès. Pendant cette période, nous avons deux fois de petites épidémies qui, dans les deux cas, sont dues aux coquillages.

En 1928, en effet, il y a 21 décès sur 56 cas déclarés. Au moment des grandes marées, la mer découvre des bancs de moules abondants, mais celles-ci doivent être ramassées rapidement parce que la mer remonte vite. Les pêcheurs les arrachent sans grand soin du rocher, les jettent dans le bateau et arrivent au port sans les nettoyer. Nous nous sommes aperçus que, pour la vente, ils les lavaient dans les eaux souillées de l'avant-port. Aussitôt nous avons prévenu le directeur de l'Inscription maritime qui a organisé une surveillance active avec les gendarmes de ses services. Les pêcheurs n'ont pu continuer le lavage et à partir de ce moment nous ne relevons plus de cas.

La nocivité des moules nous semble bien démontrée, et la forte mortalité que nous avons, comparativement au nombre des cas déclarés, prouve la virulence de la flore bactérienne contenue dans ces moules.

Étiologie par ingestion de coques touchées par le mazout ★

En 1934, nouvelle épidémie. Nous enregistrons 110 cas de typhoïde et paratyphoïde avec 15 décès.

L'examen épidémiologique nous amène à considérer l'ingestion de coque (*carduam edule*) comme cause principale. L'épidémie éclate en septembre et dure jusqu'en novembre. Les foyers sont disséminés sans aucune liaison, mais tous les malades appartiennent à la classe ouvrière. Les enquêtes nous apprennent que les deux tiers de ces malades ont mangé des coquillages crus recueillis dans les sables de l'estuaire. Cette infection était due à des coques qui avaient été souillées par du mazout rejeté à la mer par des usines proches. Le laboratoire nous a révélé que l'eau chargée de mazout amène chez le mollusque un état déficient ne lui permettant plus de rejeter au dehors les produits de la digestion. Ces produits restent dans la coquille ; si les eaux baignant les mollusques contiennent des microbes pathogènes, ceux-ci trouvent dans l'eau de la coquille un milieu extrêmement favorable à leur développement. Or, la coque se mange crue, c'est ce qui la rend plus dangereuse, car une courte ébullition suffit pour détruire le bacille d'Eberth. Par la voie de la Presse, la population fut prévenue de s'abstenir de manger des coques crues et l'épidémie fut ainsi arrêtée rapidement.

Pour montrer l'importance du rôle joué par les coquillages dans le développement de la fièvre typhoïde, nous avons pris à dessein les épidémies qui ont été enregistrées au Havre, épidémies qui font ressortir l'importance de cette cause étiologique. Depuis 1911, où chaque cas de typhoïde fait l'objet d'une enquête, nous pouvons affirmer que dans un tiers des cas signalés nous trouvons l'ingestion des mollusques comme cause de l'infection.

Si avant 1900 nous trouvons comme cause principale de la typhoïde au Havre l'eau distribuée à la population, depuis cette époque nos sources sont protégées par une zone de protection activement surveillée. L'analyse de

l'eau faite périodiquement montre qu'elle renferme une flore bactérienne très peu abondante et où le colibacille est en très faible quantité. Grâce à cette surveillance et aux autres mesures d'hygiène, la moyenne annuelle de la mortalité typhique se trouve maintenant réduite à 11 décès.

L'étiologie à partir des légumes et des fruits crus ne semble pas être fréquente. L'épandage se fait cependant quelquefois, mais dans le jardin de la famille. Nous ne retrouvons dans nos statistiques qu'un cas amené à la suite d'ingestion de radis en assez forte proportion.

Rôle des marins du commerce dans la propagation de la fièvre typhoïde ★

Parmi les cas de fièvre typhoïde, il serait bon de déduire ceux qui nous sont apportés par les marins du commerce. En effet, un marin légèrement indisposé avant l'arrivée du bateau refuse de se faire porter malade pour pouvoir débarquer et rejoindre sa famille dès sa rentrée au port. Il descend donc à terre, soi-disant bien portant, ou atteint d'embarras gastrique fébrile, de céphalée, de grippe. Ce n'est que quelques heures après être rentré chez lui que le diagnostic certain de fièvre typhoïde est porté. Le service sanitaire maritime ne peut pas connaître ces cas dont le diagnostic ne peut être établi que plus tard. Seules les enquêtes faites au domicile municipal nous permettent de rétablir les faits. Nous avons souvent des cas ressortissant à cette cause. Ces marins qui ont pris la maladie en cours de voyage nous apportent la contagion qui se répand ensuite dans la population civile.

Nécessité de la vaccination ★

Pour diminuer le nombre de ces cas de fièvre typhoïde, il serait nécessaire d'obtenir que la vaccination antityphique fût plus répandue qu'elle ne l'est.

Nous avons cherché à la faire pénétrer dans la population, mais cette dernière y est réfractaire et chaque fois que nous avons annoncé des séances de vaccination antityphique gratuite, personne n'est venu la réclamer. On a peur de la vaccination sous-cutanée.

Efficacité de la vaccination ★

Cependant, nous avons des preuves de l'efficacité de cette vaccination. Dans l'épidémie du Havre de 1920, nous relevons, sur 41 décès masculins, 37 enfants de moins de 20 ans qui n'ont pas été vaccinés contre la typhoïde, 4 individus de plus de 20 ans également non vaccinés au service militaire, et enfin 37 femmes non vaccinées.

Dans l'épidémie de 1922, nous voyons que les hommes qui avaient été vaccinés au régiment n'ont pas été atteints, et nous trouvons seulement des enfants et des femmes.

L'utilité de la vaccination se dégage nettement de nos enquêtes.

Comment faire pénétrer cette vaccination dans les habitudes ? ★

Comment amener la population à se faire vacciner ?

On pourrait songer, par exemple pour les marins, à se servir des vaccins que l'on inocule sous la peau. Malheureusement, le public a peur de la réaction qu'ils amènent. Pour les marins on pourrait les obliger, au moment de l'embarquement, à subir cette vaccination, afin qu'ils ne deviennent pas pendant la traversée une cause de contagion pour leurs camarades, sans parler, bien entendu, du danger qu'ils font courir à leur retour à la population civile.

Mais le marin du commerce est engagé pour un voyage la veille du départ. Si on l'oblige à être vacciné à ce moment-là, il aura souvent une réaction qui le rendra indisponible quelques jours durant ; étant souffrant, il ne pourra pas se livrer au travail pour lequel il a été engagé. Il est donc impossible de recommander aux compagnies de navigation et d'obtenir d'elles qu'elles fassent vacciner sous la peau des hommes au moment du départ : elles ne les engagent qu'à ce moment.

Comment donc faire cette vaccination si utile ? ★

A côté de la vaccination sous la peau, il existe un autre mode d'obtenir l'immunité : c'est la vaccination par ingestion buccale. Ceux qui ne sont pas partisans de ce mode de vaccination s'accordent pourtant à dire qu'elle donne une certaine immunité qui n'est peut-être pas de longue durée. Il faudrait la répéter souvent, peut-être tous les ans. Comme elle n'amène aucun inconvénient immédiat, elle ne serait pas l'objet d'une résistance de la part des intéressés. Il y aurait, il me semble, un avantage à en faire pénétrer l'usage dans la pratique courante, surtout dans la marine marchande.

Est-elle à recommander ? ★

Début de l'usage de la seringue de Pravaz au laboratoire de M. Pasteur, 45 *rue d'Ulm.*

Au début de l'ère bactériologique, lorsque Pasteur, aidé de Joubert, agrégé de physique, et de Chamberland, autre agrégé de physique, voulut faire sous la peau d'un animal l'inoculation d'un microbe qu'il venait d'isoler en culture, il fit acheter un cochon d'Inde. Chamberland passa chez Luer qui, à ce moment, était le grand fournisseur d'instruments de chirurgie et acheta une seringue. Cette seringue de Pravaz d'une contenance d'un centimètre cube avait un piston fait de deux rondelles de cuir que l'on serrait au moyen d'un écrou à l'extrémité de la tige du piston. On retournait ces deux rondelles et on les passait dans un petit étui nickelé, un peu plus petit que le corps de la seringue. Il fallait retourner les deux rondelles en sens inverse avec les doigts et, lorsqu'on avait obtenu la forme voulue, il fallait faire pénétrer avec l'ongle ce piston formé par les deux rondelles renversées dans le corps de pompe. C'était une opération

longue qui demandait plus d'un quart d'heure. On voit d'ici la manipulation qui était faite devant M. Pasteur, qui vous aidait du regard et de la voix, ne pouvant agir lui-même à cause de sa main gauche. Il se rendait compte que ce piston était sale, que la seringue ne pouvait être stérilisée. Aussi, bien souvent, par la suite, au lieu de se servir d'une seringue, il me faisait effiler un tube de verre, et c'est au moyen de ce tube effilé qu'il préférait faire inoculer les animaux, sans se servir de la seringue. Le piston à moelle de sureau n'a été mis en pratique que vers 1887.

Le jour où il s'agit de procéder à la première inoculation, après avoir rempli la seringue à piston de cuir, il fallait faire pénétrer l'aiguille sous la peau du ventre de l'animal. Il existait dans un coin du laboratoire, à côté de la porte d'entrée, un tonnelet en verre d'une dizaine de litres qui contenait de l'eau distillée. On déplaça ce tonnelet. Le pied sur lequel il reposait fut amené au milieu du laboratoire, devant la fenêtre, et, sur ce pied, on étendit le cochon d'Inde. Chamberland prit la seringue et se disposa à inoculer l'animal.

Pasteur, déjà mal impressionné par la propreté relative de la seringue qu'il sentait ne pas être stérile, arrêta la main de Chamberland en lui disant : « Savez-vous faire cette opération ? » Chamberland avoua qu'il ne l'avait même jamais vu pratiquer. On avait coupé les poils de l'animal et lavé sa peau avec une solution d'acide phénique, mais Pasteur hésita et dit : « Il y a un jeune étudiant en médecine que Duclaux m'a présenté ; je ne sais plus son nom, il vient dans le petit laboratoire de Duclaux, au-dessus de celui-ci, pour préparer le cours que Duclaux fait à la Sorbonne. Il arrive vers midi en sortant du service de Germain Sée à l'Hôtel-Dieu, il est aide de clinique au laboratoire dirigé par le Dr Liouville. Il doit avoir l'habitude de se servir d'une seringue... Jean Arcony, ajouta-t-il, en s'adressant au garçon de laboratoire, vous demanderez à ce jeune homme lorsqu'il viendra tout à l'heure de passer ici ce soir, vers cinq heures, pour cette opération. » A onze heures et demie, le valet de chambre vint annoncer le déjeuner et M. Pasteur remonta chez lui.

Un peu avant midi, le jeune étudiant en question qui s'appelait Emile Roux arriva, et Jean Arcony lui transmit la demande de M. Pasteur. Comme il ne pouvait pas venir le soir à cinq heures, Roux prit le cochon d'Inde d'une main et d'un geste il l'inocula rapidement sous la peau.

Lorsque, le soir venu, M. Pasteur passa au laboratoire et apprit que le geste s'était accompli en son absence, il en fut consterné parce qu'il avait pour habitude de surveiller de près toujours par lui-même le moindre détail de ses expériences, dont il mettait en doute la réussite si un acte avait été accompli en dehors de ses directives. Mais son inquiétude ne tarda pas à cesser car quelques heures après, l'animal ayant succombé, le microbe isolé fut retrouvé dans le sang.

A la fin de 1887, Pasteur m'a envoyé à Reims chez Madame Pommery pour détruire les lapins qui se trouvaient dans un enclos de 14 hectares au-dessus de ses caves. Des pierres se détachaient de temps en temps des voûtes et tombaient sur les bouteilles de champagne. A mon retour, Pasteur, comme il le faisait d'ordinaire, se mit à me dicter le résumé de cette expérience pour sa communication à l'Académie des Sciences. Je ne savais pas la sténo, elle n'était pas à la mode, j'écrivais rapidement, puis je recopiais avec soin et Pasteur faisait les corrections. La page où il avait mis sa signature m'a été volée, mais j'ai le manuscrit et on voit les corrections faites par Pasteur de sa petite écriture fine et nette.

Le Vendredi, 23 Décembre, j'envoyais à Reims ~~le jeune~~ M. Loir arroser le repas du jour d'une culture récente du microbe du choléra des Poules.

Comme à l'ordinaire, la nourriture fut consommée dans l'intervalle de 9.9. minutes.

Le résultat en fut, pour ainsi dire surprenant.

Mme Pommery m'écrivit le 26 Décembre :

. . . . « Samedi matin on compta 19 lapins morts en dehors des terriers. Le dimanche le clos ne fut pas visité. Le lundi matin on compta encore 13 morts et depuis samedi on n'a pas vu un seul lapin vivant courir sur le sol. En outre, comme il était tombé un peu de neige pendant

Le rôle d'un inoculateur de profession fut jugé indispensable par Pasteur. Il attacha donc l'étudiant en médecine au laboratoire pour accomplir ce nouveau rite.

Cet événement peut être regardé comme important dans les annales de la science, car il marque l'entrée de Roux au laboratoire de Pasteur.

C'est une ère qui s'ouvre, prometteuse de grand avenir : le tournant où la biologie va se réunir à l'étude de la médecine expérimentale, avec laquelle elle formera bientôt corps.

Pasteur prouvait qu'il était résolu à se détacher de l'étude des actions physiques sur l'évolution des microbes. Ce fait constaté par Joubert, alors au laboratoire, pour y étudier les actions physiques sur les microbes, les sélénoïdes en particulier, décida celui-ci à se diriger d'un autre côté. Il quitta le laboratoire et devint inspecteur général de l'Instruction publique ; il ne signera plus les notes scientifiques, on ne verra plus son nom entre ceux de Pasteur et de Chamberland.

Bertin, camarade d'école de Pasteur et sous-directeur de l'Ecole normale, physicien averti, avait poussé Pasteur à prendre Joubert comme collaborateur. Il reprit son idée et, à la mort de son agrégé-préparateur Thuillier, en 1883, il fit prendre par Pasteur comme agrégé-préparateur un autre physicien sortant le premier de l'Ecole normale et qui devint célèbre. Duhem resta quinze jours au laboratoire ; il se promenait de long en large comme un fauve dans une cage, me questionnait sur l'usage des divers appareils. Mais, voyant que Pasteur n'avait pas l'esprit dirigé du côté des études de la physique, que le charme était rompu, que personne ne cherchait à l'aider dans ses débuts au laboratoire, Bertin vint un soir après dîner dire à Pasteur que Duhem décidément n'entrait pas dans son laboratoire. Il fut remplacé par un agrégé d'histoire naturelle sortant, lui aussi, de l'Ecole normale : Houssay. Au bout de huit jours, trouvant que l'orientation de sa destinée scientifique ne correspondait pas exactement à celle du laboratoire, il partit en mission avec M. et Mme Dieulafoy. En 1922 il mourait doyen de la Faculté des Sciences de Paris. Il fut remplacé au laboratoire Pasteur par Perdrix, qui devint par la suite professeur de Chimie à la Faculté des Sciences de Marseille.

Mais revenons à la seringue de Pravaz, pour laquelle Pasteur a toujours conservé une certaine aversion.

En ce moment, lorsqu'on songe à introduire un liquide quelconque dans l'organisme, on pense immédiatement à employer la seringue.

Au début, Pasteur aimait l'absorption naturelle par voie buccale. Il a publié en 1880 un moyen de donner l'immunité contre le choléra des poules en leur faisant avaler un microbe atténué. Il m'a fait faire des expériences dans ce sens avec le rouget des porcs et aussi avec le charbon. La voie buccale était donc souvent employée dans ses expériences.

Mon départ pour l'Australie au commencement de 1888, avant l'inauguration de l'Institut Pasteur de Paris, avait pour but la réalisation d'expériences dans lesquelles Pasteur faisait avaler les microbes par les animaux. C'est la première idée de l'application de la guerre bactériologique.

Je me souviens d'un voyage de Paris à Lille avec Calmette, en 1903. J'allais dans le Nord faire une conférence sur l'Institut Pasteur de Bulawayo ; je revenais de Rhodésie. Pendant tout le trajet, Calmette m'avait questionné sur les expériences que Pasteur me faisait faire autrefois pour faire avaler des microbes par les animaux.

C'était plusieurs années avant le B. C. G. que ce voyage eut lieu en tête à tête avec Calmette.

Peut-être, si Pasteur avait vécu, ne serait-on pas arrivé à l'aversion préconçue qui existe chez certains pour les vaccins donnés par la voie buccale !

La vaccination par la bouche est-elle efficace ? ★

La vaccination sous la peau contre la fièvre typhoïde offre de tels inconvénients qu'elle pourra être imposée dans certains cas, mais elle ne sera jamais populaire sous sa forme actuelle ; elle ne peut pas devenir obligatoire. Il en est tout autrement pour l'anatoxine contre la diphtérie qui, elle, est inoffensive.

Alors, que faire pour prévenir la fièvre typhoïde?

Pourquoi ne pas se servir de la voie buccale?

Mais pour obtenir ce résultat, il faut étudier cette vaccination, ne pas la condamner *a priori*, être au courant des résultats, les faire connaître. Puis peut-être adopter cette méthode qui est inoffensive.

Dans tous les cas, ceux qui, comme le Dr Vaillant, inspecteur départemental d'Hygiène, ont été des premiers à employer le vaccin buccal continuent à le faire absorber tous les ans dans leur famille au moment du départ pour le séjour à la mer.

Un autre hygiéniste nous dit que ses enfants sont soumis au même mode de vaccination buccale (parmi eux un étudiant en médecine qui depuis a passé sa thèse), et n'ont jamais eu d'autre mode de prophylaxie antityphique.

Sur quelle base s'appuient ces médecins pour asseoir leur confiance dans la vaccination buccale?

Voici des faits cliniques.

Étude clinique ★

Les statistiques confirment les résultats expérimentaux publiés par Metchnikof et Besredka dès 1911, *Nicole et Conseil pour la dysenterie, Zabolotny pour le choléra en* 1922, *Triodme pour la fièvre typhoïde, et bien d'autres.*

La confirmation de l'efficacité de cette méthode est indiscutablement fournie par les statistiques. On peut affirmer qu'à ce jour quatre millions d'individus ont été vaccinés, dans le monde entier, par voie buccale, contre la typhoïde et les autres infections intestinales. Si toutes ces immunisations n'ont pu être officiellement surveillées, pour un grand nombre d'entre elles, cependant, le contrôle a été réalisé par les gouvernements ; ainsi, en Espagne, au Portugal, en Italie, en Roumanie, en Afrique du Sud, aux Indes anglaises, en Algérie et au Japon.

Les Croix-Rouges belges et américaines, nos ministères de la Guerre, de la Marine et des Colonies ont également enregistré les bons effets incontestables des vaccins

buccaux. La Société des Nations a procédé par des dizaines de mille à des vaccinations comparées.

De l'ensemble de toutes ces observations, il appert que les résultats de la vaccination buccale sont au moins égaux à ceux de la vaccination parentérale.

Étude des statistiques

Nous ne pouvons citer toutes les statistiques, mais nous allons rappeler quelques expériences très caractéristiques.

C'est le docteur Vaillant, inspecteur départemental d'Hygiène du Pas-de-Calais, qui fut le premier en France à appliquer la méthode buccale sur une grande échelle.

Dans le Pas-de-Calais, en 1922

En 1922, au cours d'une grave épidémie de typhoïde déclarée dans un groupe de villages d'une population totale de 2.060 habitants, le docteur Vaillant s'étant heurté au refus de la plupart des indigènes de se prêter aux injections du vaccin T. A. B., décida d'avoir recours également à la vaccination buccale.

a) 173 habitants furent vaccinés par injections hypodermiques ;

b) 1.236 habitants ingérèrent le vaccin ;

c) 650 habitants refusèrent toute immunisation.

Dans le premier groupe il y eut 4 cas de typhoïde, dans le deuxième groupe 2 cas, dans le troisième 21.

En comparant ces résultats, on constate que parmi les vaccinés par voie sous-cutanée il y eut 2,3 % de contamination, parmi les sujets vaccinés par voie buccale 0,17 % seulement, contre 7,7 % parmi les non-vaccinés.

Au Prytanée militaire de la Flèche, en 1923

Ce qui s'est passé, en 1923, au Prytanée militaire de La Flèche est encore beaucoup plus impressionnant car on se trouve devant une expérience conduite comme celles de laboratoire. Une épidémie de typhoïde éclate brusquement au Prytanée et, en dix jours, on peut déjà compter 43 cas. Les autorités s'émeuvent et prescrivent la vaccination de tous les occupants du Prytanée : les élèves robustes par injection, les malingres ou tarés par voie buccale. Il se trouve ainsi que 268 élèves furent vaccinés par voie buccale tandis que les 253 autres élèves reçurent les injections classiques.

Les résultats furent tout à fait édifiants. Cinq, seulement, des élèves vaccinés *per os* contractent la typhoïde, le dernier dix jours après la vaccination, alors que les immunisés par voie parentérale accusent dans la période post-vaccinale 10 malades, dont le dernier le vingtième jour après la vaccination.

Le vaccin buccal a donc fait preuve d'efficacité. Mais, ici comme dans l'expérience précédente, on constate que parmi les sujets immunisés par injections il y a plus de typhiques que parmi les vaccinés par voie buccale. Comment expliquer ce phénomène que l'on rencontre en maintes autres circonstances si ce n'est en constatant que la vaccination buccale confère une immunité beaucoup plus rapide? C'est un précieux avantage en période épidémique.

Autres vaccinations massives

Rappelons, pour terminer, quelques tentatives de vaccination buccale massive, réalisées sous un contrôle gouvernemental sévère. Les services sanitaires de la Pologne ont immunisé contre les typho-paratyphoïdes 60.000 sujets, ceux du Brésil 63.000, ceux d'Italie 94.000 à Milan, ceux de la Mandchourie 4.000.

Partout il a été noté que les résultats obtenus par les vaccins buccaux sont exactement comparables à ceux que donne la vaccination parentérale.

Comparaison des résultats obtenus par vaccination buccale et par vaccination parentérale

Les témoignages autorisés et officiels sont formels pour reconnaître que la vaccination buccale est au moins l'égale de la vaccination parentérale.

Dans son rapport au gouvernement de l'Afrique du Sud, le docteur Culver résume la question de la façon suivante :

« *Ces expériences semblent indiquer nettement que le degré d'immunisation conféré par la vaccination buccale est au moins égal à celui qu'on obtient par la vaccination sous-cutanée; l'immunisation semble être obtenue plus rapidement que par la vaccination sous-cutanée.* »

Le professeur Inouyé, ayant immunisé au Japon par voie buccale 9.239 personnes, conclut de la façon suivante :

« *Des résultats sus-mentionnés on voit que l'immunisation antityphique par voie buccale n'est pas le moins du monde inférieure, mais supérieure à la méthode d'injections sous-cutanées, au point de vue de l'efficacité, et qu'elle ne présente aucune réaction ou seulement des réactions extrêmement bénignes.* »

De leur côté, les docteurs Toyoda et Futaki, qui ont immunisé à Dairen 4.000 sujets par voie buccale, affirment que cette méthode ne déclenche aucune réaction fâcheuse et que les résultats sont *incomparablement supérieurs* à ceux obtenus jusque là dans leur pays.

La Société des Nations, afin de pouvoir se prononcer en connaissance de cause sur l'efficacité de la méthode buccale, fit pratiquer en 1927 par son Comité d'Hygiène, dans la région de Madras, environ 10.000 vaccinations anticholériques dont la moitié par voie buccale et l'autre par voie parentérale. Parmi les vaccinés par voie parentérale, il y eut 183 cas ; et parmi les vaccinés *per os* 181 cas. Il ressort de ces résultats — et le colonel Russel qui dirigeait cette enquête le confirme officiellement — que la valeur prophylactique des deux méthodes est strictement la même.

Conclusion

A la lumière de ce qui précède, l'on voit que les amples statistiques que nous avons citées corroborent pleinement les résultats expérimentaux.

Il est donc permis d'affirmer que la vaccination préventive per os *contre les infections microbiennes intestinales et particulièrement contre la typhoïde et les paratyphoïdes constitue aujourd'hui un fait scientifiquement indiscutable. Elle est toujours inoffensive. Pourquoi ne l'appliquerait-on pas?*

A. Lois

OUI, FLANDRES...

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Le langage a jadis été donné aux hommes pour communiquer entre eux, voire fraterniser. Aujourd'hui on dirait qu'il leur sert à entretenir des malentendus et des discordes. En voulez-vous un exemple? On peut parier qu'il y a cinquante ans, ou même moins, l'exposition *de Van Eyck à Bruegel* eût reçu à Paris ce titre très simple : « Exposition de l'art flamand. » Mais ce dernier mot porte en soi des germes de querelle. Nos amis belges n'entendent pas être appelés uniformément ainsi, et chez les Wallons l'épithète semblerait nettement sacrilège. Que de fois, journaliste au cœur pur, ai-je été rappelé à l'ordre pour avoir fait de ce terme un usage pourtant traditionnel ! Je crois donc que l'occasion est bonne de préciser, c'est-à-dire d'élargir la notion qu'on doit mettre en français sous le vocable de Flandre. Ce n'est pas affaire seulement de psychologie et d'histoire, mais de justice et d'amitié.

M. Gabriel Hanotaux, dans ses récents mémoires, a surpris bien des lecteurs en disant que né dans un hameau picard de l'Aisne (Beaurevoir, si je ne me trompe), il avait pour voisin un village où déjà l'on parlait flamand. Nous dirions aujourd'hui qu'on y parlait wallon. Fénelon traite couramment ses diocésains de Cambrai de bons Flamands et dit qu'il entendait mal leur langage : ils usaient sûrement du patois français que depuis la guerre nous appelons le *ch'timi*. Je pourrais vous citer des exemples innombrables de cette confusion qui jamais n'a tiré à conséquence avant notre siècle maudit où tant de susceptibilités nationales se sont éveillées. Du quatorzième au seizième siècle, jamais on ne songea à donner à *flamand* une acception moins large que celle des anciens Pays-Bas. Les Italiens disaient *fiamminghi*, les Espagnols *flamencos* avec autant de latitudinarisme, et M. Fierens-Gevaert cite des procès-verbaux de sbires romains où l'on peut lire « Untel, flamand wallon » ! ce qui aujourd'hui nous semble un cercle carré.

Il ne s'agit donc pas de la Hollande seule, ni même de la Belgique totale, mais aussi de tout notre Nord français. On a toujours dit Lille-en-Flandre. D'ailleurs une même civilisation réunissait, il y a trois cents ans encore, les pays échelonnés d'Anvers à Dijon ; c'était une espèce de survivance de la Bourgogne des ducs souverains, ou, si on veut, de l'ancienne Austrasie. C'est nous les modernes qui distinguons sévèrement, inhumainement, les contrées de langue romane des contrées de langue thioise, là des Latins, ici des Germains. L'histoire de la peinture ne permet pas de telles distinctions. Au contraire elle démontrerait facilement que l'art « flamand » étendait son domaine jusqu'en Provence. Exactement comme le Limousin idéal allait jusqu'à la Catalogne. Ah ! nos aïeux, Dieu merci, étaient moins irascibles que nous !

J'écris tout ceci pour excuser les Parisiens qui défilent devant la magnifique collection de tableaux qu'on leur présente cette saison, de dire couramment : « Je vais voir l'art flamand, je retourne à l'art flamand pour la septième fois... » Chers amis belges, ne vous offusquez pas ! C'est nous qui parlons bien. Et c'est nous qui pensons bien ; car malgré les préjugés courants, les querelles passagères, notre langage traduit des réalités géographiques et même, comme on dit, culturelles. La Meuse fut l'axe d'une grande civilisation, qui forme une entité pour l'esprit comme celle du Rhin, comme celle du Rhône. Les Van Eyck seraient aujourd'hui dits liégeois encore que fixés à Gand, et Roger del' Pasture ne souffrirait pas qu'on traduisît son nom en Van der Weyden. Inversement les Bruegel font partie du patrimoine des plus déterminés fransquillons.

Ainsi donc quand vous passez devant ces toiles et ces panneaux illustres où est fixé pour l'éternité tout ce que les hommes ont conçu de piété et d'humour, de réalisme et de fantastique, dites-vous bien que les étiquettes politiques de ce temps sont en quelque sorte sacrilèges. Les Flandres artistiques, les seules qui comptent à nos yeux, comprennent l'Artois et le Hainaut, et nous ne sommes point choqués du tout de cette extension. Nous prenons, dès la sortie Nord de Paris, la route de Flandre, qui mena Louis XI à Péronne et qui ne menait Gérard de Nerval qu'à Senlis ! Nous sentons tous, tant que nous sommes, la nostalgie de ces pays où l'on tire à l'arc, où l'on fait battre des coqs, où l'on se lave mieux qu'ailleurs, de ces régions où la sensualité ne fait point tort à l'âme et où vit la race la plus travailleuse d'Europe, la plus plasticienne, souvent la plus musicienne aussi. Le mot *flamand* avait fini par signifier en Allemagne « raffiné et délicat », parce que chacun sentait bien que la civilisation avait son bastion dans ces provinces sans frontières naturelles. Espérons que le mot reprendra la même nuance dans nos esprits.

Le monde flamand de jadis, que je n'appellerais pas néerlandais sans horreur, ni belge sans regret, a d'ailleurs trouvé le meilleur moyen de survivre dans la mémoire des hommes : il lui a laissé tant d'images de lui-même, si familières ou si nobles, qu'on sent encore sa perpétuité et son unité. Un Esprit a soufflé là. Il avait un nom. Laissons-le-lui, et pour punir ceux qui le veulent accaparer, veillons à ne jamais le renier imprudemment. Si « flamingant » paraît à certains un barbarisme, ou même une barbarie, sachons bien que « flamand » a quelques titres à vouloir dire « européen ».

La Déploration du Christ (du Kunsthistorisches Museum de Vienne), par Hugo van der Goes, « franc-maître » à Gand en 1467 et qui mourut fou en 1482 dans un monastère près de Bruxelles.



L'ART FLAMAND A L'ORANGERIE

LA PEINTURE RELIGIEUSE
LES PORTRAITS

PAR CAMILLE MAUCLAIR


L'inoubliable



A gauche, La Vierge de Jacques Floreins (du Louvre) par Hans Mamlinc (1430-1494) : détail d'un tableau où sont peints, avec Floreins qui le commanda, la femme et les dix-neuf enfants de ce marchand brugeois. Ci-dessus, le martyre de Saint Sébastien (des Musées Royaux de Bruxelles) par Hans Memlinc: détail des archers.

exposition italienne au Petit Palais proclamait le fastueux triomphe du coloris et de la beauté des formes. Voici, à l'Orangerie, dans un cadre plus restreint, avec une puissance dissemblable mais égale, la noble gravité des âmes croyantes révélée dans l'humilité et transfigurant parfois même la laideur de certains visages. Pour les Italiens, la recherche du beau formel était instinctivement une aspiration : elle devint un but avoué qu'ils déifièrent lorsque leur croyance attiédie céda à l'humanisme sceptique et voluptueux de la Renaissance païenne. Ici, le but essentiel de l'effort, le secret du génie, c'est la foi. Peut-être, pour comprendre absolument ces peintres, faut-il croire et croire de la façon dont ils croyaient, tout au moins s'initier à cette façon, car les races, les climats diversifient les réactions de la foi dans

les consciences et les styles. Ces hommes ont regardé les âmes plus que les apparences, malgré leur minutieux souci d'analyse. Ils ont adhéré au dogme et considéré le drame sacré avec une sévérité médiévale, une passion contenue, une totale conviction. Surgis un siècle après la première floraison italienne, ils n'ont point admis dans leur art la tendresse assisienne d'un Giotto, d'un Fra Angelico, et quand l'italianisme enfin les a touchés, leur mission spirituelle a été finie, ils ont tu leur chant grégorien, leurs successeurs ont fait tout autre chose. C'étaient des Flamands, âpres, vivant sous un ciel souvent sombre et frigide, jalousement fiers de leur patrie, concentrés, silencieux, lents. Je n'ai jamais pu voir leurs ouvrages sans songer à la ferveur avec laquelle les moines de Solesmes se pressent pour entrer dans le chœur où leur suprême et unique raison d'être est de célébrer la Messe avec toute la perfection possible. Et ici, malgré les paysages et les scènes fantastiques ou drôlatiques, l'atmosphère est d'ardente piété.

Mais ces hommes appliqués à bien figurer leur Dieu étaient aussi des observateurs méticuleux et profonds, de tempérament réaliste : l'idée de beauté ne les obsédait point ; ils voyaient et exprimaient avant tout le caractère, c'était, pour leur étude des types humains, une base



A gauche, La Vierge au Chartreux (de la collection du baron R. de Rothschild) par Jean van Eyck (1385 ?-1441) : détail représentant une Sainte que l'on croit être Elisabeth de Hongrie, sur un fond d'eau et de palais. — Ci-dessous, La Vierge allaitant (d'une collection de Marseille) par le «Maître de la Légende de Sainte Madeleine». (XVe - XVIe siècles).

En page gauche, la Vierge pleurant (d'une collection de Vienne) par Dirk Bouts (1420 ?-1475), élève de Roger van der Weyden et grand maître lui-même par son style personnel et l'influence qu'il exerça. Cette Vierge, admirable d'humanité douloureuse, est peinte sur fond d'or. Le Louvre et la National Gallery entre autres en possèdent des répliques.



La mort de la Vierge (du Musée communal de Bruges), par van der Goes : détail représentant la vierge entourée d'apôtres, en robe bleue et le visage levé vers une apparition de son Fils. Cette œuvre fut peut-être la dernière du grand artiste qui rendit ses meilleures traditions (de vérité en particulier) à l'art flamand, alors que, après les van Eyck, van der Weyden, Dirk Bouts, elles menaçaient de se perdre.

plus sûre ; pour eux, le laid, c'était l'inexpressif. Ils n'enjolivaient jamais les visages jaunâtres et maussades, les yeux globuleux, les bouches d'avares, les nez trop forts, qui eussent choqué des Italiens : et quant aux femmes, bien que les opulentes et désirables blondes à la peau neigeuse abondassent au pays de Flandre, elles ont dû attendre Rubens pour y être honorées. Les médiévaux n'ont pas voulu faire place à leur blandice dans la peinture sacrée, qui restait pour elles une « clausura » interdite. Caractère et vérité, voilà l'esthétique servie par une technique d'une qualité scrupuleuse et merveilleuse, qui impose au mystique la patience du ciseleur, et qui, dans le portrait, a exigé du modèle une confession complète.

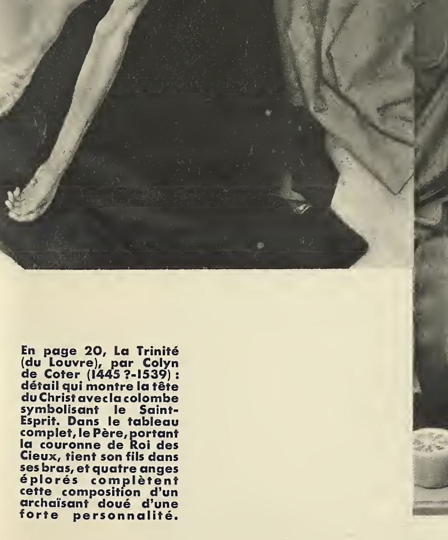
Le choix excellent d'un tel ensemble nous met en présence de grands chefs d'œuvre et redonne une leçon que devront méditer ceux qui, aujourd'hui, tentent de ranimer la peinture religieuse avec une sincérité de croyance dont je n'oserais douter, mais avec des procédés désordonnés qui, hier encore, servaient des thèmes plats et bas. A l'Orangerie comme au Petit Palais, l'année qui finit aura donné au public et aux peintres deux exemples et deux magnifiques occasions d'un redressement du style, du goût, des sujets. Mais n'oublions pas que le sentiment a ici son droit capital. C'est de lui qu'il se faut pénétrer. *La Vierge pleurante*, de Dirk Bouts, répond presque exactement à celle, plus belle encore peut-être, qui, au musée de Bruges, attend qu'on donne un nom à son pathétique et mystérieux auteur. Le dur et puissant Gérard David révèle une tendresse exquise, rare chez lui, dans la *Vierge entourée de saintes* de Rouen, les *Saintes Femmes* d'Anvers et la *Vierge à la soupe au lait* de Bruxelles. Van Eyck, le Prince des médiévaux de Flandre et l'un des souverains peintres de tous les temps, dont nous retrouverons les portraits, a ici, près de l'admirable dessin teinté de *Sainte Barbe* et de la *Vierge à la fontaine* d'Anvers, de la splendide *Vierge d'Autun* du Louvre, cette *Vierge au Chartreux* de la collection Rothschild exposée pour la première fois, et qui est une révélation. Hugo Van der Gœs, qui mourut fou au monastère de Rouge-Cloître, et peut-être de « la folie de la Croix », auprès de deux portraits venus de New-York, de sa poignante *Déploration du Christ* de Vienne, atteste son sens de la sublime simplicité dans sa *Mort de la Vierge* du musée de Bruges. Jésus, dans un nimbe, semble descendre du ciel pour accueillir sa mère qui, sur son lit de mort, les yeux clos dans un visage d'une pâle et indicible pureté, est déjà immatérielle et n'entend plus les sanglots des apôtres accablés, prostrés autour d'elle, offrant toutes les variétés d'expression de la douleur résignée sur leurs honnêtes faces plébéiennes illuminées par la foi. Les maîtres anonymes dits « aux feuillages en broderie », « de la légende de Sainte-Barbe » et de celle de sainte Madeleine, tous trois disciples de Roger Van der Weyden, annoncent l'adhésion aux grâces fleuries de la Renaissance. Mais leur mysticité reste intacte, comme celle de Metsys, dont manque ici le tragique *Ensevelissement du Christ* d'Anvers, mais que représentent dignement la *Vierge* de Lyon et la *Madeleine* léonardesque d'Anvers.

Au-dessus de tous, Memlinc et Van der Weyden. Memlinc, que sa châsse de sainte Ursule, à l'hôpital de Bruges, fait trop juger par les touristes comme un faiseur de miniatures, adorable d'ailleurs : Memlinc, suave mais puissant aussi, le dernier des grands Brugeois de la cour de Marie de Bourgogne, Memlinc qui, à l'influence de Roger, de Bouts, de Van der Goes, ajoute la sérénité d'une œuvre où passe le souffle parfumé venu de l'Italie. Il est d'une douceur infinie, il a le sens et le désir de la beauté formelle, mais, dans sa tendresse, une force latente. Ici sa *Vierge* venue de Lisbonne, sa *Vierge de Jacques Floreins* et son triptyque de *Saint-Sébastien* du Louvre lui font encore moins d'honneur que ses portraits. Nulle sensualité ne trouble son pieux langage : mais il n'a pas vécu vainement dans le faste de l'aristocratie bourguignonne, encore si riche et si raffinée au lendemain de la chute sinistre du Téméraire. Il a pensé à sa belle et infortunée souveraine en dessinant ses longues femmes graciles, presque florentines, dressant au-dessus de leurs atours de brocart et d'or de petites têtes d'un galbe délicat, aux yeux mélancoliques et purs. Art de Memlinc, source issue d'un cœur aimant, d'une pensée limpide ! Et voici Roger, maître entre tous glorieux, Roger Van der

Weyden avec la *Vierge et sainte Catherine* de Vienne, l'*Annonciation* du Louvre, la *Visitation* de Turin, la *Mise au sépulcre* de Florence, et cette extraordinaire petite *Pieta* de Bruxelles, dont les valeurs intenses feraient pâlir Delacroix lui-même.

Toutes ces œuvres ont été faites par des hommes qui ne se croyaient pas « artistes », mais artisans, et pour qui le mot « peinture » n'avait nullement le sens que nous lui donnons. Les chapitres, les donateurs, exigeaient d'eux, les portraits mis à part, les images de la Sainte Histoire, qui était le seul sujet. Ils s'appliquaient à varier les expressions, les attitudes, les vêtures et les sites, et pour mieux émouvoir par la fable pieuse, ils la plaçaient, puisqu'elle vaut partout et éternellement, dans un décor contemporain. Les couleurs mêmes leur étaient imposées, tout au moins pour les personnages sacrés : ces bleus, ces violets, ces blancs, ces rouges, ces verts, de par l'autorité épiscopale, gardaient une signification rituelle à laquelle les exécutants devaient obéir sous peine d'être refusés, ou même inquiétés. Ils s'en arrangeaient en composant leurs tableaux comme des fugues, en recourant aux valeurs les plus sourdes ou les plus éclatantes, en enrichissant fantaisistement costumes et paysages. Leur foi si heureuse de croire triomphait des entraves ecclésiastiques, et leur génie était tel qu'ils s'y trouvaient libres, même quand il leur fallait juxtaposer à une tunique bleu-de-roi un manteau écarlate. Ce que nos peintres ne sauraient ni ne voudraient faire, ils le faisaient, et c'était très beau malgré tout, sans clair-obscur, sans nos « passages de tons », dans une technique d'enluminure soudainement grandie, avec le secret magique de pouvoir s'amuser à d'innombrables détails de paysages ou de joyaux sans jamais distraire nos yeux et notre pensée du regard d'une Madone ou du visage extasié d'un martyr.

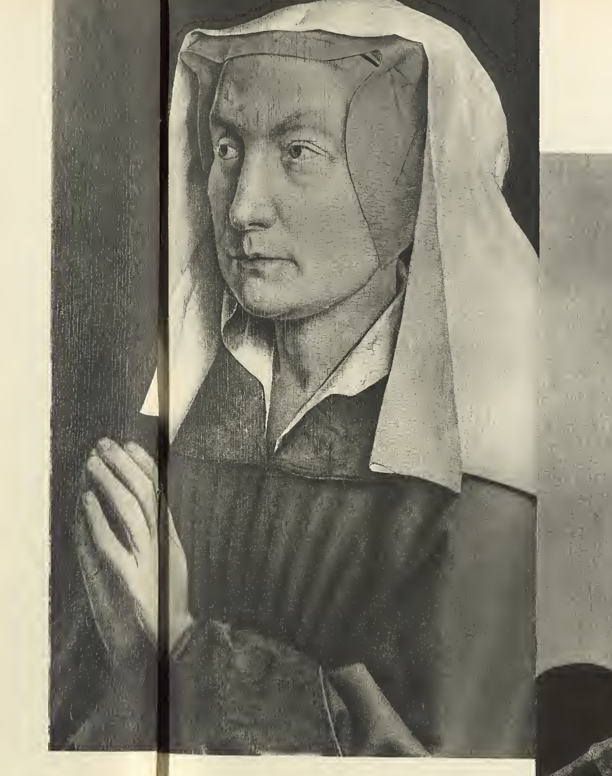
Dans le portrait, ils étaient pleinement indépendants, et aucune école au monde n'a offert de plus parfaits témoignages d'une observation pénétrante, presque corrosive à force d'insistante perspicacité physionomique,de strict respect du vrai. L'Orangerie s'honore de réunir une série splendide de ces effigies, souvent graves et dures, d'hommes de foi mais aussi de guerre, vivant entre la croix et l'épée en des temps tragiques. Il y a le *Philippe le Bon*, non attribué, de Bruges, et, signés de Jean Gossart et prêtés par le Louvre, le *Bénédictin* et le merveilleux *Jean Carondelet* priant la Vierge. Il y a, du « maître de Sainte-Madeleine », les gracieuses images de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. Van Eyck, outre les deux superbes portraits



A gauche La Déposition du Christ (du Louvre), par Dirk Bouts : détail où apparaît encore l'influence de van der Weyden, avec toutefois un sens original du paysage. - Ci-dessous, Madone et Enfant avec nature morte (d'une collection de Lucerne), par un anonyme bruxellois. A droite et à gauche de la Vierge, la « Toison de Gédéon » et le « Buisson ardent ».

En page 20, La Trinité (du Louvre), par Colyn de Coter (1445 ?-1539) : détail qui montre la tête du Christ avec la colombe symbolisant le Saint-Esprit. Dans le tableau complet, le Père, portant la couronne de Roi des Cieux, tient son fils dans ses bras, et quatre anges éplorés complètent cette composition d'un archaïsant doué d'une forte personnalité.

détachés de son polyptique de l'Agneau à Saint-Bavon de Gand, est présent avec, plus admirablement encore, le chef-d'œuvre insurpassable qu'est, au musée brugeois, le portrait de sa femme. La cité de Memlinc nous a confié Guillaume Moreel et son épouse, Martin Van Nieuwenhove priant la Vierge, et cette troublante, cette si pudique Sibylle Sambetha dont la personnalité reste une énigme dans l'histoire des arts, non loin de Jean de Candida le médailleur, prêté par Anvers. Van der Gœs, avec un jeune homme et un moine, semble annoncer Zurbaran et le Greco. Metsys synthétise la cupidité soupçonneuse de la bourgeoisie dans *Le prêteur et sa femme*, celle-ci se détournant de son missel pour examiner l'or que soupèse l'honnête

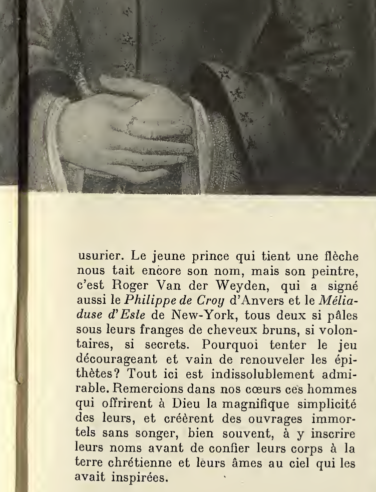


A gauche, Le Banquier et sa femme (du Louvre) par Quentin Metsys (1466-1530): détail d'un tableau où la femme regarde son mari peser des monnaies. - Ci-dessus, Portrait d'Isabelle Borluut (de la cathédrale Saint-Bavon à Gand) par Jean van Eyck (1385?-1441) : détail du volet gauche d'un rétable. — A droite, Portrait de Méliaduse d'Este (des Offices de Florence) par R. van der Weyden (1399-1464).



Par Hans Memlinc, portrait qui passa d'abord pour être celui d'Antonello de Messine par lui-même, et que l'on croit maintenant être celui de l'artiste médailleur Jean de Candida (du Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers).

Portrait de Jeanne la Folle (de la collection Wilkinson, Paris) par le Maître de la Légende de Ste Madeleine. — Et, ci-dessous, Portrait de Marguerite d'Autriche (de la collection Wilkinson) par Bernard d'Orley (1495 ?-1542).





usurier. Le jeune prince qui tient une flèche nous tait encore son nom, mais son peintre, c'est Roger Van der Weyden, qui a signé aussi le *Philippe de Croy* d'Anvers et le *Méliaduse d'Este* de New-York, tous deux si pâles sous leurs franges de cheveux bruns, si volontaires, si secrets. Pourquoi tenter le jeu décourageant et vain de renouveler les épithètes? Tout ici est indissolublement admirable. Remercions dans nos cœurs ces hommes qui offrirent à Dieu la magnifique simplicité des leurs, et créèrent des ouvrages immortels sans songer, bien souvent, à y inscrire leurs noms avant de confier leurs corps à la terre chrétienne et leurs âmes au ciel qui les avait inspirées.

Camille Mauclair

MŒURS
ET PAYSAGES

PAR ÉLIE FAURE





Les Bûcherons (collection du Régent de Yougoslavie) par Pierre Bruegel le Vieux (1525 ?-1569), qu'influença le réalisme de Jérôme Bosch comme aussi l'art italien, mais qui fut puissamment lui-même dans l'observation de la nature et des types d'humanité les plus divers. — Ci-dessus, détail de La Fuite de Dédale et Icare (collection Herbrand) par le même P. Bruegel.

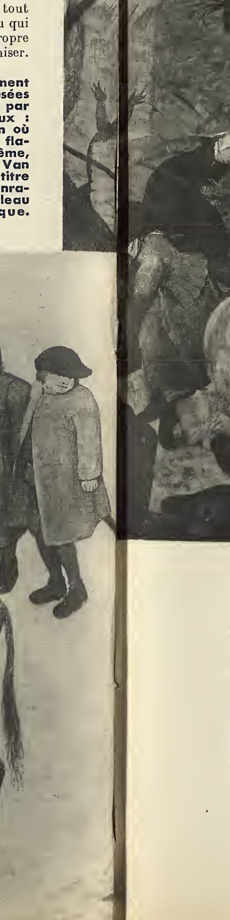


Aussi sincère, aussi profond que soit le mysticisme des peintures de Gand et de Bruges, et même parfois aussi morbide—ici je ne songe pas aux Van Eyck, encore moins à Bruegel, mais à Memling, à Diérick Bouts, à Gérard David, au grand Rogier Van der Weyden, à tous ceux qui vécurent les terribles années du drame guerrier de la Flandre — il ne manque presque jamais de s'évader de lui-même. Le Flamand est né pour être heureux. Il souffre par accident, non par constitution morale comme le Méditerranéen en qui le christianisme, éveillant la vie intérieure, fait apparaître un contraste si dramatique entre l'harmonie des aspects du monde et les déchirements du cœur. Dépassez du regard ces visages livides, ces yeux rougis, ces plaies saignantes qui constituent le motif, ou plutôt le prétexte, de presque tous leurs tableaux et qui indignaient Michel-Ange dont le génie intellectuel fuyait et méprisait les larmes. Vous foulez immédiatement des paysages plantureux, toujours calmes, ignorant la fureur des hommes, où le peintre s'enfonce avec une ivresse évidente, découvrant les moutons qui broutent, les cygnes qui flottent, les humbles petites cabanes blotties dans les creux, perchées sur les pentes, les labours humides, le cuivre chaud des blés qui se marie au bleu, au vert changeant des arbres dévalant au loin, des pâturages, des rivières, des ciels que parcourent lentement les grands nuages pâles ou à peine rosés qu'emporte le vent de la mer. Poésie profonde des Flandres, comme imbibée de vapeur d'eau, gonflée de sucs terrestres et recélant dans ses flancs gras le sang des fruits, l'or des moissons, la lave impatiente des printemps et des étés, la pesanteur sensuelle des automnes et cette mélancolie si riche des hivers où les fourrures sortent des armoires, où les patineurs engoncés glissent sur la glace craquante, où les soleils couchants répandent un feu liquide sur les façades embrasées. Van der Goes, Patinir et les mystiques eux-mêmes sont délivrés par la force de leur pays.

Le paysage maintient en elle-même la vraie Flandre entre Jean Van Eyck et Rubens, et réunit les joailleries méticuleuses du vieux peintre de Gand aux emportements panthéistes du maître d'Anvers par l'amour commun des belles matières, de la lumière et du sol.

J'espère pour vous que vous avez lu les pages inondées de feu que Michelet a consacrées à l'*Agneau mystique*. Sinon, vous risquerez de ne pas franchir tout à fait le rutilant écran de pierreries que les Van Eyck disposent, au premier plan de leurs toiles, entre notre sensibilité à la peinture et leur secret. C'est l'écho de la poussière lumineuse tamisée par les brumes et dispersée sur le corail des toits, sur l'émeraude des clochers qui pointent, sur la turquoise des murailles et l'opale des eaux vives, c'est tout l'empire du soleil que vous retrouverez dans les robes teintes de pourpre, les colliers d'or tressés de perles, les tentures épaisses où la soie incarnadine s'entrelace aux broderies d'argent. Fourmillement de gemmes et de gouttes de rosée, dont la flamme universelle qui baigne les objets et réchauffe les sentiments joue pour ouvrir à nos ténèbres intérieures l'éclat des fleurs, le sang des lèvres, le rayonnement des regards... La même année où Masaccio tirait des murs gris et nus de la chapelle des Brancacci la révélation du contour des volumes en action, Jean Van Eyck arrachait aux pénombres de Saint-Bavon la révélation de la lumière. Double miracle en vérité, d'où allait sortir ce qu'on a appelé la « Renaissance » d'un bien mauvais mot, car rien ne renaît, tout naît, tout meurt sans cesse. Cependant, un homme nouveau qui renonçait au symbole pour pénétrer dans son propre mystère que son aventure terrestre suffit à éterniser.

Ci-dessous, le Dénombrement de Bethléem (des Musées Royaux de Bruxelles) par Pierre Bruegel le Vieux : détail d'une composition où Bethléem est un village flamand. A droite, par le même, Dulle Griet (du musée Van den Bergh à Anvers), titre qui signifie « Margot l'Enragée » : fragment d'un tableau puissamment fantastique.



Cet homme-là, nul ne le réalise plus complètement que Bruegel. Bruegel le Vieux, qu'on a aussi nommé « le drôle » sans doute à cause de son unanime tendresse, si ridicule aux yeux de tous. Le contraste puissant qui éclate chez les Van Eyck entre leur technique de miniaturiste et leur vision émerveillée et lumineuse du monde, il le transporte sans effort dans un nouveau plan de l'esprit. On ne peut épuiser l'imagination, la saveur, le charme des anecdotes dont fourmille chacun de ses tableaux, parce que l'harmonie générale où elles disparaissent les réunit au point qu'il faut faire effort pour parvenir à les apercevoir — et je crois bien qu'il est le seul, dans l'histoire de la peinture, à présenter une variété d'action que l'unité de conception agrège avec tant d'aisance. C'est l'humilité des pauvres gens, des pauvres métiers, des pauvres choses, des chaumières, des rues, des villages, des murmures du ruisseau familier où les ménagères lavent leur linge, des jeux des petits si touchants dans les loques rapetassées du grand frère ou des parents qu'on ajuste tant bien que mal à leur taille, qui accueille la présence universelle et réelle de la saison, des vents qui soufflent, des pluies qui tombent, des arbres qui craquent de gel ou qui frémissent de sève, de l'éternel frisson des eaux estivales qui coulent ou des aiguilles de glace qui s'égouttent au bord des toits. Comme nous voici loin des paysages abstraits et généralisés d'Italie ou d'Espagne que le drame humain n'anime guère, l'attention passionnée du peintre restant fixée sur lui seul ! Tout remue, tout vit, et non pas de la vie de l'intelligence, mais de la vie sans épithète où la besogne quotidienne de l'homme et l'aspect quotidien des choses participent l'un de l'autre avec candeur, où les étangs gelés accueillent les glissades des enfants, où leur lueur bleuâtre donne au blanc de la

neige et au rose des murs de brique cet éclat sourd et silencieux qui définit l'hiver, où le choc des cognées dans les bois fait participer le bûcheron aux harmonies sonores de l'automne, où le souffle chaud des étés murmure dans les épis qui semblent partager avec le moissonneur l'accablement du bien-être ou de la fatigue. Tous certes, et Patinir et Van der Goes au premier rang, ont ce sens du drame terrestre comme l'avait déjà le vieux Jérôme Bosch, le maître funambulesque et truculent de Bruegel. Mais chez celui-ci tout fleurit. La sensation s'élève ou plutôt s'étale à un lyrisme si paisible, si parfumé d'herbes séchées et de poussières volantes, si pénétré de soirs évanouis, d'aubes fraîches, de lumière ardente ou glacée, si parent de l'émoi des sources, de la rumeur des feuillages, du chant des oiseaux, des sentiments les plus ordinaires de l'homme et des joies et des misères les plus constantes de l'enfant, qu'on le dirait absent de sa propre œuvre, perdu en elle, comme une pauvre voix du monde aussi noyée que les autres dans une harmonie indifférente qui jamais ne manque à la tâche d'organiser pour la délectation de nos regards la vie éparse des plantes et des bêtes et des travaux du genre humain. Voilà un homme si profond qu'il n'a pas besoin de nous le démontrer et qu'on n'a pas besoin de nous le dire. On ne le croirait pas spectateur de la scène, mais acteur invisible au milieu des autres. La plus grande aventure passe inaperçue de tous, et de lui-même dirait-on. Icare tombe à la mer, mais le pêcheur du rivage ne lève pas la tête, ni le laboureur derrière lui, ni le matelot qui hisse sa voile. Le Christ passe portant sa croix à deux pas de ces marmots qui jouent, de ces commères qui jacassent, de ce paysan qui pose culottes avec la béatitude normale que procure cette occupation. Personne ne se doute que cette misérable femme qui traverse la ruelle juchée sur un âne devant ces pauvres échoppes dont les ménagères balayent le sol et parmi la foule affairée des vendeurs, des acheteurs, des ouvriers, des écoliers, porte le Sauveur dans son sein.





A gauche, détail de l'Escamoteur (du musée de Saint-Germain-en-Laye) par Jérôme Bosch (1460 ?-1516), peintre religieux, paysagiste et surtout créateur d'un genre fantastique qui devait faire école. En double page, l'on voit l'imagination de Jérôme Bosch se donner libre cours dans la Tentation de Saint Antoine: fragment central d'un triptyque (de Lisbonne).

CHEZ LES FLAMANDS

EN MARGE DE

LA PEINTURE

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON



A gauche, la tête de Saint Jacques et, à droite, Saint Jacques en entier: sculpture sur bois polychromé, remarquable spécimen anonyme de l'art brabançon du début du XVIe siècle (collection Peers de Nieuburg). Puis, encore anonyme, détail d'un ange sculpté sur bois polychromé, datant apparemment de la fin du XVe siècle. (De la collection van Overbeke).

La tapisserie n'est plus que pièce de Musée. L'hygiène la bannit, l'esthétique la réprouve. Comment dépoussiérer ce nid à microbes? Pas plus pour elle que pour le tableau de chevalet, la maison moderne n'a de cimaise. La tenture en effet redoute la lumière, elle ne développe tout son faste qu'en pénombre. Alors ses ors chantent mieux, son grand dessin immobile s'anime.



Photos Zuber.

Ses héros. revenants aux plates, molles et pâles figures, chevrotent dans la grande salle sourde, aux tapis épais, aux fenêtres rares, assombries de verrières et de rideaux. La maison moderne, elle, est toute baies, toute clarté. Le peu de murs qu'on lui tolère appelle à grands cris la fresque claire, propre, lavable.

Mais jadis la tenture était le gala de la muraille. On la préférait au tableau. Elle couvre si richement les surfaces. Meublant à ravir, elle épargnait le mobilier. L'orgueil du seigneur la voulait tout ourdie de métaux précieux et l'or et l'argent de sa trame lui furent parfois fatals. Aux époques de disette, le manant en brûla et

Buste de St-Jean au Calvaire, partie d'une statue de bois polychromé : œuvre probablement brabançonne et du début du XVIe. (Collection Médard, à Liége). - En page droite, statuette de jeune fille, en chêne polychromé : art brabançon du milieu du XVe. La taille est haute et fine, le costume a des manches jusqu'à terre. (Collect. van der Straeten).



à croupetons devant le petit tas de leurs cendres chaudes, il recueillait une fortune en se brûlant les doigts.

Philippe le Bon avait du goût et Jean Van Eyck, à sa cour, cumula les charges de valet de chambre et de peintre ordinaire. Mais mieux encore que sa divine peinture il aimait ses chères « arrazi ». Il en possédait d'insignes qu'il essayait tour à tour aux pierres de son palais. Il leur avait construit un asile digne d'elles et six valets étaient commis à leur garde. Arras n'eut pas de meilleur client que ce duc magnifique. La chute de la maison de Bourgogne avec la mort du Téméraire fut à la ville comme un glas. Louis XI, d'ailleurs, venait de passer par là, cruel et minutieux. Quand elle se releva de ses ruines, il y avait beau temps que les tapissiers qui n'avaient pas été massacrés s'en étaient allés.

Mais où donc est la tenture d'antan?

Les tapisseries sont de grandes voyageuses. Roulées dans les fourgons par les vainqueurs, elles suivaient leurs armées. C'est ainsi qu'au xve siècle, ce *Triomphe de César* qui faisait la joie de l'Evêque de Lausanne s'en fut à Berne. Cette prise de guerre est encore au Musée de la Ville aux Ours et sa beauté s'accroît du regret du prélat. La *Victoire de Scipion* qui fut si chère à Mazarin a repris le chemin de la Belgique, sa patrie.

Par contre, il en est de sédentaires. Ainsi de toutes celles de la Couronne d'Espagne, elles sont venues en droiture des métiers bruxellois aux murs madrilènes. Magnifique collection ! Toutefois, de la sextuple tenture de *Vertumne et Pomone*, deux joyaux tissés lui manquent. A l'accoutumée ils sont à Vienne, mais aujourd'hui les voici, avec dix-sept autres, au Musée de l'Orangerie où je vous ai conduits, en bavardant. Les tapisseries des Flandres y éclipseront jusqu'au 15 janvier les Nymphéas humiliés de Claude Monet.

Vertumne en vigneron, *Vertumne en jardinier*, elles sont, toutes deux, également curieuses, un peu pédantes et très naïves comme leur Renaissance, savoureux mélange de sapience et d'innocence. Elles font avec leurs voisines de cimaise le contraste le plus résolu. Ce n'est plus le fouillis gothique, l'intrication et la mêlée des personnages, ce n'est plus la foule, c'est l'individu. La collectivité médiévale est morte. L'anonymat désormais n'aura plus cours. On poinçonne, on signe.

De secourables phylactères commentent gracieusement les *Vertumnes :*

SVMPTA FECIT PVTATOR

« Ayant pris la serpe, il se fit élagueur. »

Le cordeau ordonne les massifs, peigne les pelouses. Le compas mesure les pergolas. Fleurs mignonnes, gentes cariatides sont le double salut de la Renaissance à la Nature et à l'Antiquité, et ces précieux personnages, tout vifs échappés des tableaux de Botticelli, l'hommage des Flandres à l'Italie.

L'Adoration des Mages, la Création, la Communion d'Herkemblad sont de belles et pieuses châtelaines que je m'excuse de ne pouvoir décrire ici.

La sculpture ne montre pas de retables et j'en fus tout consolé, car l'artisan brabançon a voulu peindre avec son ciseau et c'est cette ambition qui nous a valu tant de tableaux de bois, fouillés, dorés, coloriés. Il n'y a guère que des statues. Statuettes, elles sont exquises. Voici, nette, sage et fine, la *Sainte-Madeleine* du Musée de Cluny, avec son beau front bombé sous le bonnet à résille et cette grande robe chaste qui, lacée de près sur le sein, s'épanouit si bien à la taille. Au Baron de Decker, un fragment de *Christ de Calvaire* d'une douloureuse beauté.



Photos Zuber.





On a calomnié le matérialisme des Flandres, crié à l'épaisseur. Leur art les défend. Il nous dit à quelle délicatesse ils peuvent atteindre dans l'expression de la spiritualité. Plus souple que la sculpture (fût-elle sur bois), le dessin devait encore mieux témoigner.

Quand naquit la peinture flamande, le mysticisme venait de mourir. Deux siècles entiers, sa brume brillante avait noyé le pays. Quand elle se dissipa, une rosée merveilleuse couvrait les êtres et les choses, car la théosophie n'avait cessé de concrétiser l'abstrait. Elle y avait apporté, nous dit M. Maurice Maeterlinck, « une sorte de bonne foi, de sincérité humaine et de familiarité ». Lorsqu'on ouvrit son testament on y trouva Jean Van Eyck.

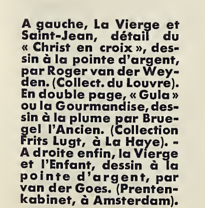
Ainsi la peinture flamande est-elle à mi-chemin du ciel et de la terre. La vie, chez elle, est toujours là qui signe tout ce qui, serait-ce Dieu, sort de ses mains et Dieu n'en est que plus touchant. Ainsi dans le *Croquis* de Jérôme Bosch pour *une Tentation de Saint-Antoine*, l'humaine divinité du saint rayonne parmi les monstres.

Ainsi, serrant encore plus la réalité, Roger Van der Weyden fait-il de sa *Madeleine* une pécheresse de la rue bruxelloise ou tournaisienne, à la mode de 1440. Certes, la fille est laide et vulgaire, mais le désespoir et le renoncement transfigurent cette serveuse d'estaminet.

Le plus beau dessin de l'Exposition est sans conteste *Le Peintre et l'Amateur*. Pour venger le premier du second, la verve de Brueghel le Vieux trouve d'admirables accents. Hirsute, puissant et courroucé comme Michel-Ange à son déclin, le vieil artiste enfante dans la douleur. Le regard aigu cherche et craint de ne pas trouver. Or, l'amateur, lui, ne sait que rire et Brueghel a ciselé avec amour l'incompréhension de cette sottise. La cause de cette allégresse ? Mais sans doute un de ces tableaux, peuplés de monstres, où l'artiste cachait son amertume sous un délire d'imagination. Ces allégories divertissaient le commun et ses contemporains l'appelaient « le Drôle ».

De lui encore ces vastes paysages — dont l'*alpestre*. Leur immensité est faite de détails lilliputiens, fines hachures et menus pointillés.

Enfin la satire bon enfant des Flandres donne toute sa mesure avec le *Charlatan* de Jérôme Bosch. Devant tant de vigoureuse malice, comment ne pas entendre le grand rire ingénu d'une race?



A gauche, La Vierge et Saint-Jean, détail du « Christ en croix », dessin à la pointe d'argent, par Roger van der Weyden. (Collect. du Louvre). En double page, « Gula » ou la Gourmandise, dessin à la plume par Bruegel l'Ancien. (Collection Frits Lugt, à La Haye). - A droite enfin, la Vierge et l'Enfant, dessin à la pointe d'argent, par van der Goes. (Prentenkabinet, à Amsterdam).

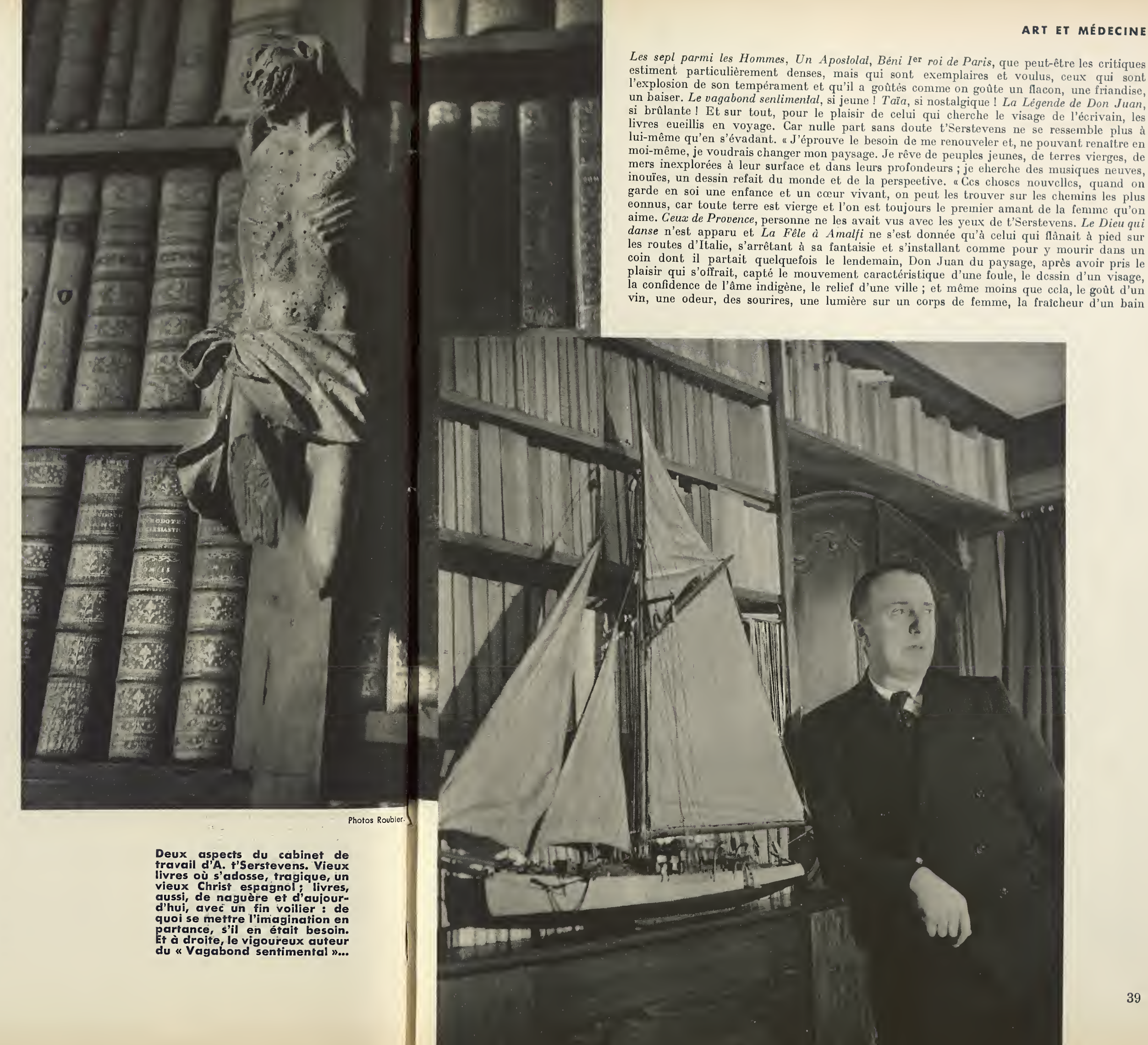
A. t'SERSTEVENS

PAR O. BÉLIARD

En ce temps-là (il n'y a pas beaucoup plus d'un demi-siècle) une famille de marchands ambulants, partie de sa Provence natale, montait vers le Nord par les routes de France et de Belgique. Or, ces enfants du soleil avaient une fille de dix-sept ans, très belle, comme on peut l'être dans le Midi « avec ce quelque chose qui tient de l'olive et de la figue ». Un bourgeois fort docile — de Bruxell'en Brabant, (comme dit la complainte) la vit et son cœur chanta. C'était un homme déjà grison qui portait l'un des antiques noms flamands de ceux qui jadis avaient bâti la ville. Il avait de grands biens et désira se réchauffer à la jeunesse de cette autre Sulamite. Et d'un mariage comme on en voit dans les contes naquit notre t'Serstevens, la dernière poupée d'une enfant-femme revêtue de bijoux et d'étoffes soyeuses par son vieux mari reconnaissant.

De sa double origine, brabançonne et méditerranéenne, lui vient un violent amour de la vie ; d'une vie généreuse, charnelle, pleine de soifs ; celle de Brueghel, celle aussi de Giorgione. Mais les terres illuminées sont sa patrie élue. En lisant l'épitaphe de l'enfant Septentrion, mort à Antipolis après y avoir dansé, ne pensa-t-il point à lui-même, attiré du Nord vers la mer latine? Il y apporta, certes, une gourmandise et un ordre flamands, un relief populaire, cet on ne sait quoi d'âprement animal qui paraît au moins en son roman *L'amour autour de la maison;* peut-être aussi un goût, pris le long des canaux et sur les dunes, de fondre le réel dans l'imaginé, dont s'enrichit même l'aventure du *Vagabond sentimental*, par ailleurs spécifiquement italienne. Qu'est cela, pourtant, près des influences méridionales qui lui ont fait un paganisme serein et lui donnèrent la passion de la beauté divinisée, une innocence voluptueuse, une jeunesse frémissante, une tendresse raffinée?

Pour obéir à l'ordre d'ancêtres amis des routes, t'Serstevens est un vagabond, courant vers tous les horizons qui promettent la joie des découvertes, semant en prodigue l'argent quand il en a, tout comme il sème une curiosité et une vitalité également inépuisables. Ecrivain? certes. Il a tant à dire ! Un tel flot d'émotions le gonfle que les répandre c'est encore, en quelque sorte, faire l'amour. Il use de la littérature en mâle harmonieux ; elle n'est, dit-il « rien plus que l'un entre autres de mes divertissements ». « Je ne suis pas un homme de lettres, je ne suis pas un homme qui écrit des livres : je suis un homme et j'écris des livres. » La littérature, « elle m'est un bonheur aujourd'hui parce qu'elle se mêle à tous les autres, et peut-être les embellit. C'est une fête de l'idée et du verbe parmi les kermesses, les noces, les régates. D'en être réduit à son commerce, je sens que je la prendrais en grippe ». Et encore : « C'est une grande détresse que d'être rejeté vers les choses de l'esprit par défaut de la chair et de l'entreprise. » On est bien à l'aise, après cette profession de foi, pour avouer que, n'ayant nulle envie de faire le critique, on préfère à tels de ses ouvrages, *Les sept parmi les Hommes*, *Un Apostolat*, *Béni Ier roi de Paris*, que peut-être les critiques estiment particulièrement denses, mais qui sont exemplaires et voulus, ceux qui sont l'explosion de son tempérament et qu'il a goûtés comme on goûte un flacon, une friandise, un baiser. *Le vagabond sentimental*, si jeune ! *Taïa*, si nostalgique ! *La Légende de Don Juan*, si brûlante ! Et sur tout, pour le plaisir de celui qui cherche le visage de l'écrivain, les livres cueillis en voyage. Car nulle part sans doute t'Serstevens ne se ressemble plus à lui-même qu'en s'évadant. « J'éprouve le besoin de me renouveler et, ne pouvant renaître en moi-même, je voudrais changer mon paysage. Je rêve de peuples jeunes, de terres vierges, de mers inexplorées à leur surface et dans leurs profondeurs ; je cherche des musiques neuves, inouïes, un dessin refait du monde et de la perspective. « Ces choses nouvelles, quand on garde en soi une enfance et un cœur vivant, on peut les trouver sur les chemins les plus connus, car toute terre est vierge et l'on est toujours le premier amant de la femme qu'on aime. *Ceux de Provence*, personne ne les avait vus avec les yeux de t'Serstevens. *Le Dieu qui danse* n'est apparu et *La Fête à Amalfi* ne s'est donnée qu'à celui qui flânait à pied sur les routes d'Italie, s'arrêtant à sa fantaisie et s'installant comme pour y mourir dans un coin dont il partait quelquefois le lendemain, Don Juan du paysage, après avoir pris le plaisir qui s'offrait, capté le mouvement caractéristique d'une foule, le dessin d'un visage, la confidence de l'âme indigène, le relief d'une ville ; et même moins que cela, le goût d'un vin, une odeur, des sourires, une lumière sur un corps de femme, la fraîcheur d'un bain



Photos Roubier.

Deux aspects du cabinet de travail d'A. t'Serstevens. Vieux livres où s'adosse, tragique, un vieux Christ espagnol ; livres, aussi, de naguère et d'aujourd'hui, avec un fin voilier : de quoi se mettre l'imagination en partance, s'il en était besoin. Et à droite, le vigoureux auteur du « Vagabond sentimental »...

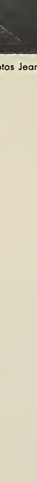
dans l'eau vive. Et quelqu'un a-t-il suivi l'*Itinéraire espagnol* comme ce voyageur sans Baedecker, plus attentif à ce qui remue qu'aux spectateurs catalogués, dormant en pleine sierra dans sa voiture, ayant emporté avec lui la petite épouse éblouissante, nimbée de brume blonde, dont la beauté émeut les paysages et dont les vingt ans le gardent de vieillir?

Vieillir... la seule aventure à quoi il se refuse. Qui voudra pénétrer le seul souci de t'Serstevens lira la petite œuvre légère et profonde, écrite en confession, en face de lui-même, sous le titre : *Presbion ou de la Vieillesse.* Chaque goutte d'eau qui tombe de la clepsydre apporte un regret à ce beau païen pour qui ne vaut que le présent et qui trouverait amicale et joyeuse la mort sans prologue le surprenant encore plein d'étonnements,





Photos Jean Roubier.



avec ses muscles durs, ses yeux rieurs et ses dents saines. Il sait d'avance que tout ce qu'il aime, toutes les choses d'art, les belles reliures, les belles éditions dont il fait provision dans son logis, tout en haut d'une maison de l'île Saint-Louis, ne le consoleraient pas de la déchéance promise à tous les hommes ; que ce lieu de repos n'est aimable qu'à condition d'être un port dont on peut toujours partir, où tous les objets offerts à sa vue, les petits navires-bijoux avec leurs agrès, les cartes « peuplées de vents joufflus et de frégates, les voiles bombées », les récits des navigateurs, multiplient l'appel des horizons, de la mer et de l'amour.

Octave Béliard

A gauche, un coin de la salle à manger, avec deux bateaux; en double page, une autre vue du cabinet de travail ; à droite, Mme t'Serstevens, toute grâce pensive, joliesse et jeunesse. Pour l'écrivain, « ce lieu de repos n'est aimable qu'à condition d'être un port dont on peut toujours partir », où tout multiplie « l'appel des horizons, de la mer et de l'amour ».

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Après les prix de l'année

Les prix sont donnés. Lisons donc les livres de M. Joseph Peyré qui a obtenu le prix Goncourt, de MM. Louis Guilloux et Maxence van der Meersch qui ont failli l'obtenir, de Mme Claude Silve à qui le prix Femina est échu, de MM. Jacques Debu-Bridel et François de Roux qui ont reçu pour leur part les prix Interallié et Théophraste Renaudot.

Joseph Peyré
Sang et lumières ★

M. Joseph Peyré a déjà pas mal écrit sur les soldats d'Afrique. Le Sud, et même le grand Sud, voilà sa patrie d'élection. Cette fois-ci pourtant il n'aura pas dépassé l'Espagne, mais du moins a-t-il choisi pour modèle l'Espagne la plus espagnole qui soit, celle, romantique au possible, des courses de taureaux. Sang et lumières, c'est bien cela. Peut-être aurait-on souhaité que la partie psychologique fût plus fouillée. Un triomphateur à qui échappe le public, un grand artiste qui s'effondre, plus simplement un homme qui vieillit, c'est toujours un spectacle tragique, surtout quand l'amour ou le désir s'en mêlent. Le tragique est-il bien dans l'arène où M. Peyré nous l'a presque uniquement montré? N'est-il pas surtout dans l'âme du vaincu? Critique faite en passant et qui ne doit pas nous cacher les remarquables dons d'évocateurs qu'à chaque page montre l'écrivain. (Grasset).

Louis Guilloux
Le sang noir ★

M. Louis Guilloux a pris un autre chemin que M. Joseph Peyré, un chemin infiniment plus difficile. Je me souviens d'avoir lu de lui notamment *La Maison du Peuple*. C'était une belle image de la vie ouvrière. Le roman qu'il nous donne aujourd'hui, très psychologique lui — au contraire de *Sang et Lumières* — très long, et non pas très embrouillé, mais gonflé de détails, tout en tours et en détours, d'une richesse qui étonne, fatiguera peut-être par cet excès de richesse justement certains lecteurs. Et puis il est tellement amer! C'est la peinture d'un faible et le roman d'un révolté. Mais la robuste simplicité de l'allure emporte tout. (Gallimard).

Maxence Van der Meersch
Invasion 14 ★

Livre de guerre, celui-là, écrit par un témoin, mais par un témoin qui arrache son témoignage à son enfance. La génération nouvelle entre en jeu. M. Van der Meersch avait onze ans quand les Allemands abandonnèrent enfin le Nord de la France. Il les avait regardés de près durant quatre ans. Dix-huit ans après leur départ il nous donne donc ce livre qui a dû mûrir lentement en lui au long de son adolescence et de sa jeunesse. Un gros livre aussi, abondant, tumultueux, riche en peintures le plus souvent amères et tragiques, mais où le récit est emporté par un puissant courant de pitié, par un furieux amour des hommes. (Albin Michel).

Claude Silve
Bénédiction ★

Le prix Goncourt est le triomphe du romantisme ; les deux principaux adversaires de M. Joseph Peyré sont deux réalistes ; Mme Claude Silve nous donne un livre féminin au possible, en demi-teintes, où passent les personnages classiques : la marquise, Monseigneur, tout un monde aristocratique et dévôt. Tout cela d'ailleurs est plein de charme ; aux yeux de beaucoup d'entre nous, ce n'est que le passé, mais un passé dans lequel on aime encore à se plonger, pour une heure ou deux, le temps précisément de lire ce livre toujours discret et par endroit presque chuchoté à notre oreille. (Grasset).

Jacques Debu-Bridel
Jeunes ménages ★

Jacques Debu-Bridel, lui, est journaliste ; un jeune journaliste, un des représentants de cette génération poussée depuis la guerre et qui interroge courageusement un horizon plutôt noir. M. Debu-Bridel, qui n'est pas à son galop d'essai, s'est placé devant un problème d'importance, celui des ménages d'aujourd'hui, de l'attitude de la femme moderne dans son intérieur, devant l'homme. Sa conclusion, la voici : c'est que la femme joue de plus en plus un rôle de premier plan et que souvent dans le conflit des sexes et des cœurs la décision lui appartient. Elle a dépouillé son rôle d'éternelle victime, sans pour cela être devenue une « vamp ». Et dans cette direction sentimentale de la barque conjugale, la femme — à moins qu'elle ne lâche tout, bien entendu, et ne saute par-dessus bord — s'avère grand capitaine. Je le crois pour ma part volontiers. (Gallimard).

François de Roux
Jours sans gloire ★

M. François de Roux a obtenu le prix Théophraste Renaudot. C'est celui que se décernent entre eux les membres de la confrérie fondée par cet homme illustre : j'ai nommé les journalistes. Les journalistes n'ont jamais fait un choix sans intérêt. C'est qu'ils se connaissent fort bien entre eux. *Jours sans gloire* nous présente la double face d'un personnage : la réalité d'une part, ce qu'il croit être de l'autre. Le roman est bien fait ; le sujet est immense. (Gallimard).

Dominique

VIENT DE PARAITRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Henry de Bournazel, par Henry Bordeaux. — Ce sont les faits qui louent... Quand il s'agit des hauts-faits d'Henry de Bournazel au Maroc, la louange fait surgir, sur fond de sable, ou dans le décor d'une oasis, ou dans une immobile chevauchée de montagnes, une figure épique.

Chef de partisans, Bournazel est follement brave sans que sa raison cesse de veiller. Administrateur du Tafilalet, Bournazel fait penser au génie d'un Lyautey. A son dernier combat, avant son dernier soupir, il garde un souci d'élégance. Le mot « sublime » lui est dû.

Mais il y avait la manière de raconter les hauts-faits d'un jeune officier de France et de ses frères d'armes. M. Henry Bordeaux, pour Bournazel comme pour Guynemer, a écrit un grand livre d'histoire, où le style le plus sobre dégage la plus profonde émotion. (Plon).

Morphologie médico-artistique de la Femme, par le Pr. André Binet. — Le Pr. Binet ajoute un nouvel ouvrage à ceux qu'il a déjà écrits sur la femme. Il étudie cette fois la morphologie féminine, en médecin et en artiste. Beauté, grâce, harmonie chez la femme jeune, complexions diverses, modifications plastiques causées par la grossesse, la maladie, le mauvais fonctionnement des glandes à sécrétion interne, métamorphose des corps sous l'influence de l'âge, etc., rien n'est omis dans ce livre qui ne peut manquer d'intéresser vivement les médecins par son sérieux, sa nouveauté, et le grand public par sa clarté. Ajoutons que l'édition, très soignée, comporte de nombreux dessins alternant avec des reproductions de tableaux et de statues, choisies avec le goût le plus sûr. (Expansion scientifique française).

En route vers l'abondance, par Jacques Duboin. — C'est, purement et simplement, un livre révolutionnaire. Mais l'on a affaire, ici, au public le mieux pourvu d'esprit critique. Et il est nécessaire que ce livre soit discuté. Que le lecteur rejette ou approuve les remèdes que veut apporter M. Jacques Duboin à la crise mondiale, il devra tomber d'accord avec lui sur les points suivants : la Science et le machinisme ont créé un état de choses complètement inconnu avant leur avènement. A problèmes nouveaux, solutions nouvelles. Il ne peut plus y avoir que deux politiques en présence, celle de l'abondance et celle de la rareté.

Encore une fois, libre au lecteur de ne pas adopter les solutions proposées. Pour notre part, nous avouons redouter l'immense bouleversement qu'elles impliquent.

Mais le certain, c'est qu'il n'est pas au monde de question aussi importante que celle qu'étudie M. Jacques Duboin dans ses livres, avec une persévérance de bûcheron qui frappe sur un coin. Car si le monde parvenait à la résoudre dans le sens que doit désirer tout cœur généreux, c'en serait fini et de la guerre et des troubles sociaux. Mais commencer par aggraver ceux-ci ? Voilà l'effrayante objection. Alors, ne pourrait-on pas essayer de s'adapter *progressivement*, avec une infinie prudence, à l'état de choses qu'exige désormais le progrès scientifique, lequel ne peut ni reculer, ni même s'arrêter ? (Ed. Fustier.)

L'U.M.F.I.A. en mission médicale en Espagne, par le Dr Molinéry. — Sur l'initiative du Dr Dartigues, l'U.M.F.I.A. avait voté l'envoi d'une mission en Espagne. « Et ce fut une belle aventure », écrit le Dr Molinéry, au début de la très agréable plaquette illustrée où il relate ce voyage. Belle aventure en effet ! Les Universités espagnoles rivalisèrent de courtoisie à l'égard de la mission qui, par ailleurs, ne se fit pas faute d'admirer les sites, les villes, les lieux insignes rencontrés. Et le Dr Molinéry, conteur alerte et élégant, a excellé à rendre le caractère chaleureux des contacts qui s'établirent, une fois de plus, entre membres de la grande famille médicale franco-ibérique. L'on sent chez lui, sous le style plein de mesure, l'enthousiasme. « Il n'y a plus de Pyrénées » rappelle-t-il ; et, au vrai, ce n'est rien de passer les montagnes, mais il possède, comme le Dr Dartigues, la foi qui les soulève. (Editions de l'U.M.F.I.A.).

La peste d'Athènes, par le Dr J. P. Béteau. — En un mince opuscule, mais qui résume une étude approfondie, le Dr Béteau s'est attaché à démontrer que la peste d'Athènes (430-426) fut une épidémie de dengue méditerranéenne. C'est dans l'esprit le plus scientifique qu'il rapproche le tableau clinique de la peste par les Anciens des observations modernes de la dengue.

Nous ne saurions, bien entendu, émettre une opinion catégorique sur la thèse du Dr Béteau, mais il nous convient de souligner ces lignes de la préface, qui sont d'un savant spécialiste, le Pr Tanon : « *L'idée n'avait pas encore été émise... M. Béteau la propose, et il faut reconnaître que les arguments qu'il apporte ne manquent pas de logique ni de force.* »

Dans ce petit ouvrage si plein, le Dr Béteau fait donc figure de chercheur scrupuleux et, peut-être, de découvreur. Et puis, d'après Thucydide, le foyer d'origine de la peste d'Athènes... c'est l'Ethiopie ! Nous voilà ramenés à de dramatiques préoccupations très, trop actuelles... (Edité par l'auteur).

Pour la Danse, par Fernand Divoire. — L'esprit ne suffirait pas, même nourri d'une vaste culture, il fallait encore, pour célébrer, glorifier, exalter l'art de la danse et ses vertus, un cœur fervent, une sensibilité de poète. L'on ne voit donc pas qui pouvait mieux que Fernand Divoire traiter de ce profond sujet. Veut-on des exemples? Il n'est que de rouvrir le livre au hasard : « Tout mouvement pour être beau doit être vrai, et pour être vrai doit être naturel... La danse obéit à l'espace et à la respiration, comme le sang aux battements du cœur... Cherchez donc (disait St-Augustin) ce qui fait plaisir dans cette danse même et le Nombre vous répondra : « C'est moi... » Isidora Duncan accomplit une mission prométhéenne ; et elle fut déchirée d'une manière surhumaine... »

Fernand Divoire comprend, aime, respecte, profondément, la danse. Après l'avoir lu, l'avoir suivi par tous pays, de page en page de son très beau livre, l'on a le sentiment d'être désormais initié à un art assez grand pour contenir tous les autres. (Saxe, éditeur).

Art et Artisanat. — Cette intelligente revue vient de publier, dans son numéro d'octobre, un message de M. Gaston Doumergue, aussi élevé de forme que de pensée, à propos de l'Artisanat au Salon d'automne, et, dans son numéro de novembre, un émouvant hommage de M. Marcel Olivier aux artisans, à propos du paquebot « Normandie », avec une très remarquable étude de M. Henri Verne sur l'Ecole du Louvre.

R. de Laromiguière

LA KERMESSE HÉROIQUE
DE JACQUES FEYDER

DAVID COPPERFIELD
DE GEORGES CUKOR

PAR RENÉ LAPORTE

Cette fois-ci, faut-il parler de *film historique*? Est-ce bien le qualificatif qui convient à la nouvelle œuvre de Jacques Feyder? Non, s'il est nécessaire que le souci d'étonner, de sacrifier la vérité à l'élément spectaculaire préside à toute reconstitution. Oui, s'il est admis que l'histoire peut être gentiment bouseulée, houspillée — épous-setée aussi — au profit d'une vérité plus intime, plus touchante, et, à la fin du compte, plus instructive. Entendons-nous bien : les libertés que l'artiste peut prendre ont de très strictes limites. Ces libertés, il faut les introduire seulement à l'intérieur de l'œuvre, le cadre restant d'une justesse, d'une rigueur inattaquables.

Pour *la Kermesse héroïque*, l'histoire a servi de prétexte. Prétexte dans le décor et dans le temps. Mais les personnages ne sortent pas d'un manuel scolaire. Cela ne veut pas dire qu'ils nous soient inconnus : nous les avons vus, aussi réels, à peine un peu plus énigmatiques, sur les toiles de Jordaëns, de Rubens ou de Pierre Bruegel. Seulement, d'images ils deviennent réalités : le premier tour de force du metteur en scène consistait à faire accepter la métamorphose.

L'action est plaisante. Elle se déroule dans la petite ville de Boom, en 1616. A la veille de la Kermesse, le bourgmestre et les échevins apprennent qu'une troupe d'Espagnols va passer la nuit dans la ville. L'Espagnol, c'est l'envahisseur, l'ennemi, le pillard, l'incendiaire. Une grande terreur s'empare du Conseil. Pour éloigner le fléau, le bourgmestre se fera passer pour mort : les arrivants auront peut-être la pudeur de ne pas saccager la ville endeuillée. Mais, devant la couardise de leurs maris, les femmes décident de défendre leurs biens. Elles les défendront avec les armes qui leur sont familières : la séduction, le sourire, la générosité. Quand les Espagnols arrivent, ils sont reçus à bras ouverts. Je vous laisse à penser de quelle aimable façon les invités profitent des largesses offertes. La vertu, peut-être, n'y gagne pas. Mais les femmes ne paraissent guère se plaindre de la curieuse guerre à quoi leurs hommes les ont poussées. D'ailleurs, cette amoureuse nuit est si noire qu'on peut très bien ne reconnaître personne. Et l'aube rousse et fraîche, l'aube qui a l'habitude de ces sortes d'amnisties, lavera tous les crimes.





A gauche, Ginette Gaubert dans le rôle de l'aubergiste du film « La kermesse héroïque ». Ci-dessus, Elizabeth Allan, dans le rôle de Mrs Copperfield du film « David Copperfield » tiré de Dickens.

Voilà le thème. Il est gai. Mais de cette sorte de gaieté un peu acide qui est, par exemple, celle de M. Jules Romains. Pas de rires gras, ni de gestes lourds. On n'a pas voulu flatter la catégorie de public qui confond l'esprit et la vulgarité.

M. Feyder a mis dans ce film quelques-unes de ses meilleures images : la marche des Espagnols dans la campagne flamande, certains intérieurs, l'aube sur la ville. On applaudit souvent, instinctivement, comme si le metteur en scène était encore là, caché derrière le tableau qu'il a ordonné.

Il faut dire un mot du décor. Songez que, par un miracle d'adresse, on a fait pousser cette petite ville flamande sur les bords de la Seine. M. Meerson, qui l'a voulue exacte en tous ses détails, des sculptures de l'Hôtel-de-Ville aux étalages des poissonniers, est mieux qu'un bâtisseur d'illusions : sans lui, sans ce cadre étonnamment réel, les acteurs eussent-ils si aisément « rencontré » leurs personnages?

Mme Françoise Rosay apporte à un rôle divers et difficile un mélange charmant de rouerie et de candeur, de jeunesse et d'expérience : elle a campé une silhouette qu'on n'oubliera pas de sitôt, quelque chose comme « la Femme de raison ». (Même sa chute dans les bras du duc a on ne sait quoi de raisonnable.) Louis Jouvet qui incarne un homme d'église a l'air de sortir d'un roman comique. Hector au théâtre, chapelain au cinéma : quelle adresse constante et bien surveillée ! Il ne faut pas manquer de citer M. Alerme dont chaque geste appelle le rire.

Une dernière remarque. Ce qui, indépendamment de la réussite artistique, est aimable dans ce magnifique film, c'est le vent frais, chargé de bonne humeur, qu'il apporte. Les soucis de ce temps nous font de longues figures. M. Feyder a eu le courage de vouloir remettre l'éclat de rire à la mode. Il mérite qu'on comble ses espoirs.

★

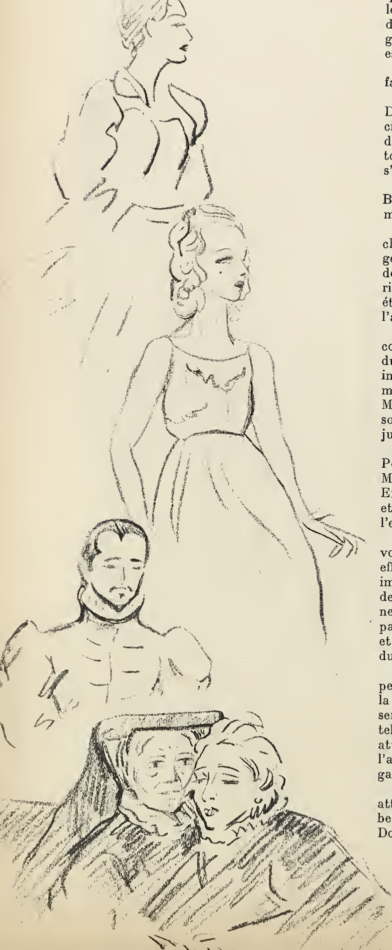
Porter au cinéma le chef-d'œuvre de Dickens était une entreprise bien dangereuse. Il était si aisé de donner dans la sensiblerie, de noircir à plaisir les choses et de tirer les larmes. Le metteur en scène, par bonheur, a cédé à une autre envie. Comme par une sorte de gageure, — négligeant une certaine sorte de *mouvement* dont on dit qu'il est le « sang » du cinéma — il s'est attaché à nous livrer une vie du petit Copperfield en tableaux. Ou plutôt en une suite de gravures anglaises 1850, toutes exquises malgré leur brin de mièvrerie. A tout instant, on est tenté de trouver une légende à la scène proposée : *La Vertu triomphe du vice*, *Les Bons et les Mauvais Parents;* et encore, à propos de M. Micawber : *L'Utopie est un bien grave défaut, Rêveurs, prenez garde...*

Pour animer ces charmantes images, on a choisi les plus grands acteurs du moment : Fields, Lewis Stone, Lionel Barrymore, Maureen O'Sullivan, Edna May Oliver. C'est là une interprétation inoubliable. Fields, surtout, Fields qui compose un étonnant M. Micawber, a droit à toutes les palmes : on le sent à son aise dans un rôle épisodique. Quand il tient la vedette, il finit par lasser le rieur. Je croirais être injuste si je ne signalais pas tout particulièrement Lennox Pawle, qui est M. Dick, le demi-fou. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu ailleurs M. Pawle. C'est quelqu'un dont je suis sûr qu'on parlera beaucoup.

René Laporte

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



ATHÉNÉE : *La guerre de Troie n'aura pas lieu.* — Guerre de Troie ou « prochaine dernière », c'est même chose. Du moins, il semble bien que M. Jean Giraudoux donne à son étincelante tragi-comédie cette conclusion désespérée, que la guerre est éternelle.

Hector, retour d'Asie, a suffisamment fait ses preuves de vaillance pour être en droit de vouloir la paix. Mais Pâris a enlevé Hélène. Hector a beau exiger qu'elle soit rendue aux Grecs, il a beau adresser le discours le plus simple, le plus beau, le plus humain à ses camarades morts au combat, et s'entretenir quasi fraternellement avec Ulysse, en un dialogue grave, profond, si admirable que l'on peut douter que Locarno en ait entendu de semblable ; il a beau même supporter les pires insultes, et enfin tuer de sa main un vieux et entêté chanteur d'*Allez, Enfants de la Patrie*, rien n'y fera : les portes du temple de la guerre, qu'il avait fermées, se rouvriront. « Elle » aura lieu. Le Destin est maître.

M. Jean Giraudoux, lui, est un maître du langage et de la taille des facettes où pétillent tous les feux de la plus artiste poésie.

Nous nous refusons, cependant, à être convaincu par son art. Le Destin, c'est peut-être le poids terrible des impondérables. Mais ceux-ci, *nous commençons à savoir les peser*. M. Jean Giraudoux nous pardonnera de former des vœux pour voir les événements lui donner tort. Personne, à coup sûr, ne souhaite plus ardemment que lui de s'être trompé.

Mmes Falconetti, Ozeray, Andral, Dasté, MM. Louis Jouvet, Renoir, Bouquet, Noguero sont tout à la hauteur de l'œuvre. On ne peut mieux dire à leur sujet.

ATELIER : *Le Faiseur.* — Ce triomphe de Charles Dullin est une chose bien réconfortante. L'Atelier allait fermer. Ce foyer d'intelligence était sur le point de s'éteindre. Une énergie incroyable risquait de se briser. Avec 3.000 francs, M. Dullin monta *Le Faiseur*. Il osa risquer sa dernière carte sur cette œuvre d'Honoré de Balzac. Elle était forte, certes. Elle portait la griffe du génie. Encore fallait-il l'alléger, l'éclairer. S. Jollivet accomplit on ne peut mieux cette tâche.

Et, comme un miracle sauve à la fin Mercadet qui chancelait sur sa corde raide de bateleur de Bourse (il faut voir les exercices inénarrables du « Faiseur » aux prises avec les spécimens les plus variés de la faune immortalisée par la Comédie humaine), l'on pourrait dire qu'un miracle a sauvé l'Atelier. Mais non ! Si tout Paris défile au Théâtre Montmartre, c'est que Charles Dullin et sa troupe l'y ont en quelque sorte contraint, à force de talent et de volonté. Il y aurait donc une justice pour les artistes?

Cette troupe se compose de MM. d'Orval, Marthès, Beauchamp, Pons, Sokoloff, Arnaud, Ducornoy, Herraud, Outin, Reynier, de Mlles Gerber, Valde, Fontan, Marziano, et de la petite Gaby Farguette. Enfin, le décorateur Touchagues a fait des prodiges d'ingéniosité, et M. Darius Milhaud a écrit pour « le Faiseur » une partition qui est l'esprit, la fantaisie, la finesse même.

MARIGNY : *Margot.* — L'on dirait que M. Edouard Bourdet n'a pas voulu, cette fois, user d'audace. Au début de la pièce, Henri de Valois effleure de ses lèvres la main de sa sœur Marguerite et celle-ci trahit imperceptiblement un émoi. C'est ainsi — pas plus ! — que l'auteur de *Margot* frôle le thème de l'inceste. Et, Dieu merci, ses deux héros ne s'encombrent pas une seconde de freudisme. Mais Henri n'hésite pas à utiliser pour ses fins politiques le trouble sentiment de sa sœur et Margot n'aimera vraiment aucun autre homme, treize tableaux durant.

A ces tableaux, à cette brillante imagerie para-historique, si nous perdons la condensation de pensée, d'action, de dialogue, à quoi invite la traditionnelle coupure en trois actes, nous gagnons un divertissement des yeux qui n'exclut pas celui de l'esprit. Car des personnages tels que Henri, Margot, Guise, etc., sont campés bien vivants, nous attachent à tous leurs faits, gestes et dires, et nous font respirer avec eux l'air même du XVIe siècle, avec sa rudesse, sa grandeur, ses intrigues galantes et politiques, ses drames sanglants.

Margot est dans Paris une curiosité de haut goût, parmi les plus attirantes, et ses interprètes sont de premier ordre. Ce sont, entre beaucoup d'autres, Mmes Yvonne Printemps, Mady Berry, Mona Dol, Sylvie, MM. Pierre Fresnay, Jacques Dumesnil, Escoffier.

De haut en bas : Nadine Marziano dans « Le Faiseur » ; Madeleine Ozeray dans « La guerre de Troie n'aura pas lieu » ; Pierre Fresnay, Mona Dol et Yvonne Printemps, dans « Margot ». Par Luis de la Rocha.

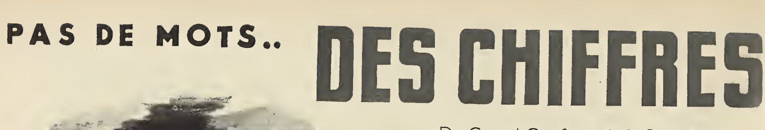
LEVITAN
DÉCORATION
57,59, B^d MAGENTA
PARIS

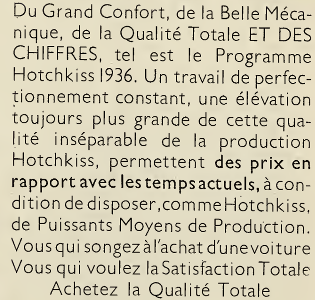
CRÉE DES ENSEMBLES HARMONIEUX
A PARTIR DE 5.000 Fr.





LÉVITAN-DÉCORATION, 57, 59, Bd. MAGENTA
PLAQUETTE "P" ARTISTIQUE ADRESSÉE GRATUITEMENT SUR DEMANDE





33.900 FRANCS 4 CYLINDRES

38.900 FRANCS 6 CYLINDRES

Conduite intérieure Haut Luxe - 4 portes - 6 places

HOTCHKISS

154, CHAMPS-ÉLYSÉES, 154 - PARIS

168, BOUL. ORNANO - SAINT-DENIS

3512 STEP PARIS

Le Directeur-Gerant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R. C. Seine 2.514.

Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.

ART ET MÉDECINE



DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

le **Pancrinol**

s'est révélé

un **tonique** et un **hémopoïétique**

incomparable

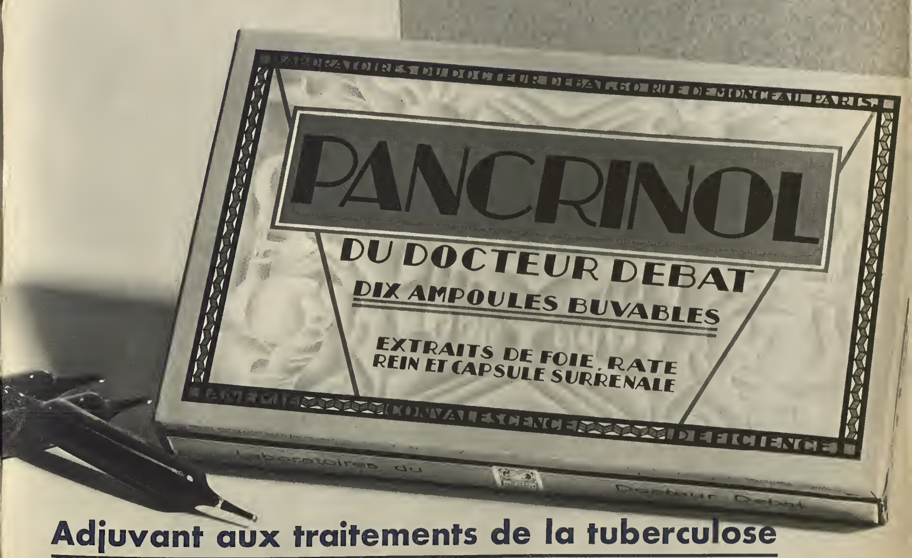
Son action est particulièrement heureuse dans les **convalescences,** les **anémies,** les **déficiences** de l'**organisme,** et comme **adjuvant** aux traitements de la **tuberculose**

Cependant...

Anémies

Convalescences

Déficiences de l'organisme



Adjuvant aux traitements de la tuberculose

Elixir complexe de **Pancrinol**

tonique neuro-organique



• • • Cependant dans les cas où il est nécessaire de stimuler rapidement la vigueur et le tonus vital de l'organisme

l'association d'agents chimiques aux extraits organiques exacerbe par synergie l'activité de chaque groupe de composants (auxothérapie du Pr Lœper)

L'**élixir** complexe de **Pancrinol,** qui associe aux extraits de foie, rate, rein et capsule surrénale, l'acide phosphorique, le méthylarsinate de soude, les gluconates de cuivre et de manganèse, la caféine et la noix vomique,

réalise une thérapeutique incomparablement active



Le docteur Tzanck, médecin des hôpitaux, effectuant au milieu de ses élèves, dans le laboratoire de l'Hôpital Broca, quelques expériences sur l'anaphylaxie transmise de l'homme à l'animal. - Ce maître est l'adversaire-né des spécialisations. Il ne voit dans la Dermatologie que le reflet ou le témoin d'états morbides profonds ou encore la possibilité d'étudier et de suivre dans leur évolution des manifestations qui ont leurs analogues dans les accidents viscéraux. Toutes ses recherches sont marquées par ce souci continuel du fait général.

(Photo Jean Roubier).

SOMMAIRE

FÉVRIER 1936

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

L'INTOLÉRANCE INDIVIDUELLE

LE MOT, LE FAIT ET L'IDÉE

PAR ARNAULT TZANCK

MÉDECIN DE L'HOPITAL BROCA

Nous nous sommes particulièrement attaché à l'étude de l'intolérance, parce que cette notion nous semble s'appliquer à des états morbides extrêmement nombreux. Mais les notions biologiques insuffisamment définies donnent lieu à des confusions regrettables. Aussi voudrions-nous une fois encore indiquer le sens précis que nous attribuons à ce mot.

Le terme « intolérance » est des plus anciens ; la notion qu'il évoque est très simple et n'a rien de nouveau. Si on l'analyse minutieusement, cette notion éclaire bien des problèmes de la pathologie. Inversement, si on l'emploie sans définition précise, elle risque d'ajouter à la confusion qui règne dans les esprits au sujet d'une foule de termes, tels qu'allergie, anaphylaxie, choc, etc., avec lesquels elle a des points de contact nombreux et intimes.

Pour échapper à cet écucil, nous allons préciser ce que nous entendons et même ce que nous sous-entendons par le terme « intolérance ».

Le meilleur moyen d'éviter toute ambiguïté sera d'étudier séparément le mot, le fait et l'idée principale ; trop souvent, en effet, des auteurs n'établissent pas de corrélation entre ces trois éléments, ce qui est la cause des malentendus et de ces querelles de mots qui encombrent l'étude de l'un quelconque des problèmes biologiques actuels.

Le terme « intolérance »

De tout temps, on a appelé « intolérance » l'état de certains sujets qui ne supportent point une substance que d'autres individus tolèrent. Actuellement, d'autres synonymes s'appliquent également à cet état. Parmi ceux qu'on a employés, mentionnons les termes : *choc*, *anaphylaxie*, *idiosyncrasie*, *colloïdoclasie*, *réaction*, *hypersensibilité* ou *sursensibilité*, *sensibilisation*, *allergie*, etc.

Il est très probable que chacune de ces appellations s'applique plus particulièrement à l'un des aspects ou à l'une des modalités du même phénomène.

Dès lors, il semble rationnel de choisir pour l'ensemble du phénomène le terme le plus général, et de réserver les autres à des particularités de ce processus.

Mettre de l'ordre dans ces appellations, c'est assigner à chacune d'entre elles un sens précis et qui lui appartienne en propre.

Il va sans dire que pour atteindre ce but, il faut au préalable analyser les faits, c'est-à-dire les notions objectives auxquelles correspond chacun de ces termes.

Le fait « intolérance »

Tenant, dans l'ordre des faits, à éviter de nous appuyer sur telle ou telle autorité, nous nous efforcerons de nous en rapporter simplement à des constatations journalières que chacun est à même de vérifier par lui-même. Quatre constatations sont de cet ordre et légitiment l'autonomie du groupe que nous étudions ici.

Première constatation. — Les états morbides auxquels peuvent donner lieu les causes nocives les plus diverses sont de deux ordres.

a) Les uns, pour une même cause, sont les mêmes chez tous les sujets (exemple : intoxication par l'oxyde de carbone, l'éther, la strychnine, etc.). Ces accidents sont proportionnels aux doses ; *pour une dose donnée, ils sont inévitables*.

Disons, pour ne rien préjuger, qu'il s'agit là d'accidents *communs* à tous les sujets.

b) Les autres, au contraire, ne surviennent que chez des sujets prédisposés. Tels sont les accidents de la chimiothérapie (arsenic, or, bismuth, mercure, etc.). Ces accidents peuvent être les mêmes pour ces diverses substances et, pour une même substance, différents selon les sujets. Un accident donné, l'urticaire par exemple, *ne peut pas être obtenu à coup sûr* quelle que soit la dose du produit nocif.

Disons, pour l'instant, qu'il s'agit là d'accidents *personnels*.

Deuxième constatation. — Tout poison peut donner lieu à ces deux ordres de faits.

A fortes doses, il déterminera chez tous des accidents *communs*. A faibles doses (qui sont précisément celles où on l'utilise à titre de médicament), il pourra donner lieu, chez des sujets prédisposés, à des accidents *personnels*.

Troisième constatation. — On pourrait croire au premier abord que les accidents personnels pour les doses minimes sont cliniquement les mêmes que les accidents communs, mais qu'ils surviennent simplement pour des doses moindres. Il s'agirait alors d'un simple abaissement du seuil de la sensibilité vis-à-vis de la substance toxique. En réalité, il n'en est rien. Le plus souvent, les doses infimes produisent des accidents d'ordre personnel, tels que l'urticaire, les arthralgies, etc. ; or, les doses fortes des mêmes produits ne donnent jamais lieu à de tels accidents, à moins que le sujet n'y soit tout spécialement prédisposé.

Seuls, les accidents communs portent la marque de la cause. Les accidents personnels portent la marque du sujet. Par exemple la quinine à très fortes doses donne constamment des bourdonnements d'oreilles (accident commun) ; à dose infra-toxique, chez de très rares sujets, elle peut donner de l'urticaire (accident personnel) (1).

(1) L'abaissement véritable du seuil peut exister également. Un sujet donné peut, pour des doses moindres de quinine, présenter par exemple des bourdonnements d'oreilles. Mais cet accident est identique à celui que produisent les doses réellement toxiques.

Quatrième constatation. — Ce ne sont pas seulement des substances toxiques qui, à dose infime, peuvent donner lieu aux accidents personnels. Les mêmes manifestations peuvent également être provoquées par des aliments (qui ne sont toxiques à aucune dose) et même par des agents physiques, le froid, la chaleur, la lumière, etc.

Ainsi se trouve identifié en pathologie un vaste domaine correspondant aux « accidents personnels ». C'est lui qu'ont en vue les multiples synonymes que nous avons énumérés plus haut.

Ce domaine comporte un grand nombre de faits différents, que nous nous sommes efforcés de classer. Mais avant de procéder à cette analyse, il importe de dégager l'idée dominante qu'évoque ce chapitre des manifestations « personnelles ».

L'idée « intolérance » La notion fondamentale qui s'attache à la classe des réactions personnelles, quel que soit le nom par lequel on les désigne, est celle de leur différence avec les effets de l'intoxication.

Cette idée s'est cristallisée peu à peu.

Charles Richet rapportait les phénomènes de l'anaphylaxie à une intoxication se produisant secondairement dans l'organisme, sous l'effet d'un poison suscité par l'antigène.

On connaît sa formule :

Antigène + Toxogénine = Apotoxine.

Dès 1907, Besredka a cherché en vain à identifier la substance toxique de l'anaphylaxie, et, ne pouvant arriver à la mettre en évidence, il a reconnu que l'assimilation de l'anaphylaxie avec une intoxication n'était pas justifiée.

Ravaut et Weissenbach, en 1911, adoptaient la même position pour les accidents immédiats de l'arsénothérapie qu'ils ont rapprochés de l'anaphylaxie.

L'opposition entre l'intoxication et l'intolérance peut être formulée comme suit.

L'intoxication, subie par l'organisme, est subordonnée à la cause qui la détermine.

L'intolérance réactionnelle dépend du sujet ; elle peut être différente selon les sujets pour une même cause, et, inversement, elle peut être identique chez un même sujet pour des sommations très diverses (1).

Mais il ne suffit pas de distinguer l'intolérance de l'intoxication ; l'essentiel est de reconnaître en quoi consiste la différence.

La plupart des auteurs considèrent qu'il s'agit d'un phénomène colloïdal d'ordre physique, et non pas d'une réaction chimique comme c'est le cas pour l'intoxication.

Pour les uns, le déséquilibre physique siège dans les humeurs de l'organisme. Ce sont des manifestations de choc humoral. Par contre, les manifestations tissulaires restent pour beaucoup du domaine de l'intoxication. Ravaut, notamment, malgré son assimilation du choc arsenical avec l'anaphylaxie, voit, dans « la constatation d'autres symptômes d'*intoxication* (prurit, érythème, érythrodermie, urticaire, polynévrite, etc.) » (2), la preuve de la nature toxique de certains ictères.

Kopaczewski, Lumière, font un pas de plus et rattachent ces chocs humoraux à des floculations colloïdales intravasculaires (1).

Widal, au contraire, qui d'emblée avait compris toute l'importance et toute l'étendue de ce chapitre de la pathologie, s'est toujours refusé à subordonner les faits qu'il étudiait à de seules floculations humorales.

En réalité, l'opposition de l'intolérance avec l'intoxication ne saurait être expliquée par ces considérations.

Une distinction aussi absolue entre ce qui est physique et chimique n'est guère admissible à notre époque.

Fonder la différence sur une opposition entre ce qui est humoral et ce qui est tissulaire n'est pas non plus admissible, car il existe des intolérances tissulaires, démontrées par Bruno Bloch. Le phénomène humoral n'est lui-même qu'un cas particulier des réactions d'intolérance, et ne les explique point toutes.

Pour nous, la distinction entre intolérance et intoxication est d'un tout autre ordre : elle n'est pas uniquement physico-chimique ; elle est surtout d'ordre biologique.

L'*intoxication* dépend de la cause ; elle est *subie* par l'organisme.

L'*intolérance* représente une manifestation éminemment *active* des cellules ou des tissus. C'est une *propriété biologique qui permet à l'organisme de répondre de façon identique à des sommations diverses et de façon différente à une autre sommation.*

C'est ce côté biologique du phénomène que nous avons voulu souligner par le terme d'intolérance, alors que les termes de sensibilité ou d'hypersensibilité peuvent s'appliquer aussi bien à des phénomènes strictement physico-chimiques.

Parler d'intolérance, c'est donc admettre, pour un être animé, un tissu vivant et même pour une cellule, la possibilité de traduire sa personnalité vitale, son choix, sa révolte. Que ce choix soit élaboré par ce tissu vivant lui-même ou qu'il ait été la conséquence d'une acquisition antérieure (mémoire), il traduit une propriété essentiellement biologique. C'est ce mode qu'évoquent à la fois pour nous le terme, la notion et l'idée d'intolérance.

Nous ne pouvons donner ici un aperçu, même résumé, des modalités très nombreuses de ce processus, qui peut intéresser tous les tissus de l'économie et se présenter sous les aspects les plus variés. Ce domaine de la pathologie et de la thérapeutique individuelles mérite de très longs développements et comporte des déductions de tous ordres, du point de vue de la pathologie générale.

Mais, par-dessus tout, cette notion d'intolérance éclaire, pour une part au moins, le problème si passionnant du « terrain ». Ce dernier n'apparaît pas comme le simple milieu nutritif dans lequel le germe microbien trouve sa nourriture, mais un élément vital capable d'intervenir activement dans le déterminisme de l'état morbide comme dans celui de la guérison. Cet élément ne se borne d'ailleurs pas, comme on a pu le croire, à des variations de sensibilité humorales ou tissulaires. Car *une plaque photographique peut être hypersensible, mais seul un tissu vivant est intolérant.*

★

Telles sont les raisons de notre préférence, non pour un terme, mais pour une notion précise, car l'intolérance individuelle représente à la fois un fait vérifiable et une idée féconde.

A. Tzanck

---

(1) Cette conception s'oppose à tous points de vue à celle de la spécificité chimique développée si brillamment par le professeur Lœper, pour qui les modalités symptomatiques sont subordonnées à la diversité des excitants chimiques. Selon nous, tout au contraire, ces divers symptômes sont d'ordre réactionnel, d'où leur singulière uniformité malgré l'infinie variété des substances capables de les provoquer. On conçoit d'emblée l'opposition fondamentale qui sépare ces deux attitudes.

(2) P. Ravaut : A propos de la communication de M. Sézary, sur la pathogénie et le traitement des ictères para-arsenicaux. *Soc. de Dermat. et Syphiligraphie*, décembre 1928, p. 823.

(1) Signalons à ce sujet que nous n'avons pu obtenir les résultats rapportés par M. Lumière, notamment en ce qui concerne l'anaphylaxie par contact. D'autre part, contrairement à l'affirmation de cet auteur, l'injection intracardiaque de poudres inertes provoque chez le cobaye des crises qui n'ont que *de très grossières analogies* avec le choc anaphylactique.

L'ARCHITECTURE NATURELLE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Il me souvient d'un film où un guide tyrolien devenait clochard à New-York ; par une habile surimpression, un massif des Dolomites se transformait en un groupe de *sky-scrapers*, les deux photographies étaient presque exactement superposables. Cela m'a donné à rêver sur l'architecture naturelle, celle que la nature bâtit sans y penser, celle que les hommes ont peut-être essayé d'imiter. Il faudrait savoir si, d'une part, nos aïeux lointains ont remarqué l'harmonie des volumes que forment par hasard des rochers ou des bois, et si, d'autre part, maintenant qu'elle est reconnue, elle peut servir de modèle.

Sur ce dernier point, je suis sceptique. Le modern-style d'il y a quarante ans a produit des horreurs en s'inspirant des roseaux, des stalactites, des arbres ; allez voir la *Sagrada familia* à Barcelone et surtout les inénarrables maisons du Paseo-de-Gracias qui simulent en pierre et en stuc des meules de foin ou des cabanes à korrigans ! Huysmans prétendait que certaines colonnades gothiques sont filles de la forêt, mais c'est bien plutôt la forêt qui à nos yeux ressemble à une cathédrale : celle où la futaie, bien entendu, est pure, exempte de taillis et de lianes ; certains cantons de Villers-Cotterets en donnent un admirable exemple. Pour en bien jouir, il faut se mettre face au jour, à quelque distance de la lisière ; si les arbres sont bien plantés et espacés, c'est eux qui semblent les contre-colonnes, car la lumière découpe entre eux la blancheur des vrais fûts. Mais un tel plaisir est exceptionnel. La nature ne s'est pas souvent avisée comme les architectes de bien alterner les pleins et les vides. On sent qu'elle n'a pas préconçu de forme abstraite, d'idée. Lui donner trop de confiance, c'est une aimable illusion romantique.

Pareillement à l'égard des cavernes. Il est fort rare que l'intérieur donne l'image, rebattue par les Baedeker bénévoles, d'une nef construite par les hommes, et que la voûte, coulant en stalactites, évoque un plafond caissonné. D'ailleurs, l'origine n'en est pas la même. Les intervalles entre les solives primitives ont donné naissance aux caissons, et pas du tout les pendeloques du calcaire. Les habitants des antiques spélonques se gardaient bien de laisser l'eau couler et coaguler sur leurs têtes ; même aux Eyzies ils ont ménagé des larmiers pour la faire égoutter au dehors.

J'ai toutefois visité des grottes qui ressemblaient à des églises, mais hélas ! c'étaient des grottes creusées ou agrandies par des ingénieurs ; par exemple les salines de Wielicka en Galicie. Je ne veux pas nier que les orgues de Bort, la Chaussée-des-Géants ou telle autre formation basaltique ne puissent présenter une harmonie vaguement analogue à celles que nous fabriquons. La grotte de Fingall, dans une île d'Ecosse, présente un cas d'ogives émouvantes et imposantes, verdies, jaunies, rougies par la mer et les lichens, au point qu'on aurait envie de dresser au fond, sur le ressac tonnant des vagues, un autel à Barrind, le Neptune calédonien.

Mais il faut se souvenir que l'art consiste avant tout au ménagement des oppositions. Or, l'esprit les imagine et les règle en vertu de ses lois, presque automatiques, tandis que la nature les produit fortuitement sans les proposer, semble-t-il, en modèle. Imaginez une vallée qui serpente. Le cours d'eau qui y passe y serpente aussi, et cela donne des motifs purement pittoresques, rien d'architectural. Mettez-y une voie ferrée, une route que par économie vous tracez presque droite : aussitôt les courbes de la vallée prennent toute leur grâce, et même leur rythme quelquefois. J'en dirais autant des poteaux que le télégraphe, l'énergie électrique plantent sur des collines : leur verticalité, leur succession régulière peut faire sentir la musique du paysage. Celui-ci n'est plus vierge, s'écriera-t-on, il est profané ! Oui, mais souligné et mis en valeur.

Ce n'est pas à dire que certains arrangements naturels n'existent : certaines croupes des monts de Savoie, près de Chambéry, certaines collines grecques où, par miracle, le cyprès qu'il faut, le cyprès unique, a poussé juste aux deux tiers de la pente, alors que plus bas, plus haut, et surtout au milieu, il n'aurait eu ni signification ni accent. Les arbres que j'ose appeler monolithiques, peupliers ou ifs par exemple, forment un élément capital dans l'architecture du paysage. Nous le sentons si bien que nous nous récrions volontiers sur tel coin de terre méditerranéenne parce qu'il est dépouillé de végétation superflue, ponctué de façon convenable par des contrastes de lignes qui, ailleurs, ne paraîtraient point ou pas assez.

Il s'ensuit que l'art des jardins est une des branches de l'architecture ; c'est celui où l'on oblige la nature à prendre un style qu'elle n'accepte pas de bon gré. Je ne vais pas ici vous ressasser les vérités classiques sur le goût italien, le goût français et, s'il vous plaît, le goût persan qui ont triomphé dans ce genre d'œuvres. J'aime mieux rappeler un coteau boisé de l'Aisne que, en 1918, nous trouvâmes aménagé en cimetière par les Allemands. Avec quelques marches, quelques allées et une stèle de craie sur le faîte, ils avaient organisé une sorte de Bœcklin, bien plus grand, bien plus beau que les décors dudit. Où est ce cimetière? Qu'est-il devenu? Je ne sais. Je souhaite qu'on l'ait conservé, et même qu'on s'en inspire.

Une des règles admises par l'architecture veut que les flèches, lignes grêles, ne soient jamais mises sur un sommet, mais dans un creux ; les collines veulent des coupoles ou de grosses tours, en tout cas des volumes continus : à preuve que les falaises du Jura simulent des remparts en couronne, et qu'il n'y a rien de si laid, à l'inverse, que Montpellier-le-vieux, avec ses chicots de fausses ruines. Cette loi entraîne les obélisques à se planter au milieu d'une place massive, jamais isolés et découpés sur le ciel. Et avis en passant aux faiseurs de statues ! L'architecte aidé du sculpteur devra toujours marier les volumes d'ensemble et la masse du socle avec le terrain, sauf à exécuter une sorte de presse-papier qui attend sans cesse qu'on le change de place... Les rochers équarris de l'Ile de Pâques ne formaient pas, quoi qu'on dise, un bien bel ensemble : seuls leur taille et leur aspect mystérieux les rendaient saisissants. Au lieu que les alignements de Carnac représentent déjà un plan, j'allais dire un devis. Rituel ou décoratif, peu importe. Il montre la nécessité pour l'homme de dire à la nature : je suis ta conscience, je t'éveille. Obéis-moi.

Il existe bien une architecture naturelle. Mais l'on comprend certain scepticisme... Voici par exemple une colonnade érigée par la nature, mais avec la collaboration des hommes.

Photo extraite de l'album de Man Ray, édité par James Thrall Soby, à Hartford. Seul distributeur pour l'Europe, l'éditeur Albert Skira, à Paris.



A L'ECHELLE DES DIEUX

PAR ÉLIE FAURE

J'AI parcouru l'Egypte et l'Inde, la Chine et le Japon. J'ai vu des champs cultivés ou en friche, des villages, des villes, des ponts, des routes, des monuments, des ruines — surtout des ruines. « Ce sont toujours des hommes », eût dit Montaigne.

Toujours des hommes. Et cependant, ce qui marque avec le plus de force les témoignages laissés par les civilisations du proche et du moyen Orient — car la Chine et le Japon se présentent avec une allure plus terre à terre, ce qui ne veut pas dire

Photo Keystone

Photo Parry

En page gauche, aperçu d'un étang sacré à Madura, dans la présidence de Madras, région où de nombreux temples surgissent de la végétation luxuriante. A droite, pagodes, encore à Madura. Ces constructions pyramidales, surchargées de sculptures, sont généralement des superpositions d'innombrables reliquaires. En double page, autres spécimens de pagodes hindoues.

Photo Fouquet

Photo Pagilliac

moins émouvante — c'est justement qu'ils ne sont pas à l'échelle de l'homme, mais à l'échelle des dieux. En Egypte, on est écrasé. Aux Indes, au Cambodge, en Insulinde, on éprouve une ivresse lourde. Ici, l'énormité et la confusion des palais et des pagodes répètent l'énormité et la confusion des rêveries métaphysiques et d'une nature désordonnée où les déserts brûlés, les forêts profondes, les sécheresses et les déluges, les fleurs au parfum étouffant et les broussailles hostiles, les fauves rutilants et les serpents empoisonnés, la glace et le feu, la pourriture et la germination se mêlent sans mesure, ni répit. Là, la majesté monotone et rectiligne des pylônes, des temples, des obélisques, des avenues et des tombeaux, souligne la stabilité des conceptions cosmiques claires où les travaux de l'homme s'insèrent fidèlement dans la marche régulière des étoiles, l'alternance des saisons, le régime immuable des eaux, un ensemble de phénomènes si parfaitement périodiques qu'il dicte à la vie entière d'une âme obéissante tous ses rythmes impératifs.

Un contraste si radical en somme, malgré l'aspect titanique de tous ces monuments, qu'il ne peut s'expliquer que par les conditions des milieux eux-mêmes singulièrement contrastés où l'orgie dramatique et l'accident dominent d'un côté et se retrouvent dans le grouillement monstrueux, l'aspect éruptif et verruqueux des ornements et des statues, où l'ordre et la loi s'imposent, de l'autre, pour s'inscrire dans le calme, la nudité des plans et la rectitude des lignes. Il est difficile d'imaginer d'autres racines aux deux forces de l'âme humaine dont Nietzsche nous a montré l'accord dans la tragédie eschylienne et dont le fronton d'Olympie est l'expression figurée la plus saisissante. Là, la fureur lyrique et sanglante de Dionysos, le dynamisme irrépressible de la fécondité et du carnage jaillissant des sources instinctives, ici, l'intelligence souveraine d'Apollon qui mesure et qui ordonne. J'irai plus loin. Je puis

Photo Parry

Photo Hug Block

En page gauche, la partie centrale de la pagode de Shwedawang (Birmanie) : sorte de tour bulbeuse environnée d'une multitude de clochetons. En double page, le Taj-Mahal d'Agra (Bengale), pure mosquée musulmane à coupoles et à minarets, en contraste avec les pagodes qui sont des temples brahmaniques. A droite enfin, intérieur de pagode hindoue.



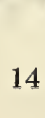
Photos Poouillac

En page gauche, la coupole de la pagode de Tanbapookda, à Amarapura (Birmanie), avec ses 880 niches contenant autant de Bouddhas. En double page, vue générale du temple d'Angkor-Vat, le principal et le mieux conservé des temples cambodgiens. Ci-dessous, détail d'une des tours à quatre visages qui flanquent le Bayon d'Angkor-Tom.

Photo Verneuil

aisément m'enfoncer en des mystères plus actuels, en observant d'un côté l'angle droit que fait ici l'ombre des pyramides sur le sable et là les images brouillées de Siva dansant dans les flammes que reflète l'eau croupissante de quelque piscine à ablutions. Ainsi montrerai-je là l'instabilité des drames intimes que la biologie nous révèle, et ici la stabilité du mouvement mécanique des cieux. Sans doute, les temples et palais des Indes, avec leurs vastes cours, leurs escaliers géants, leurs pièces d'eau, ou même leurs gopuras hérissées qui gardent cependant leur forme pyramidale ou ovoïde révèlent un certain ordre aussi. Mais l'irrégularité des profils et la montuosité des surfaces y dénoncent sans arrêt leur caractère organique, c'est-à-dire soumis aux mouvements de la vie intérieure, à ses ruptures d'équilibre, à ses affaissements et à ses sursauts imprévus comme les va-et-vient de la santé et les élans de la foi. Tandis que dans l'oasis nilotique l'abstraction géométrique règne, rigide comme la raison.

Non point certes la raison pure, mais, si je



Une vue de cette extraordinaire Grande Muraille qui semble avoir épuisé (dès le IIIe siècle) le goût que pouvait avoir la Chine pour les constructions gigantesques. La Grande Muraille, jalonnée tous les 500 mètres d'une massive tour carrée et de loin en loin percée de portes monumentales, couvre ou plutôt dessine, sur 3.000 kilomètres, la frontière nord de l'immense pays. A droite, porte d'une ville chinoise.



Photos Pierre Verger



puis dire, la raison sensible, que le décor gravé et peint à Karnak, à Abydos, dans la tombe de Ti ou les hypogées pharaoniques, trahit avec un sentiment exquis de la vie frémissante des matinées dans les roseaux du fleuve, des ébrouements et froufroutements des oiseaux, des poissons, des bêtes domestiques, de l'affairement des métiers et de la grâce des femmes. Expression d'un peuple charmant, pacifique et humble de cultivateurs vivant dans un climat où l'abondance est escomptée — contraste encore avec la vie fiévreuse et famélique des multitudes hindoues que travaillent l'obsession sexuelle et la faim. On ne la retrouve qu'en Chine, pays d'alluvions et de céréales aussi, millénaire et lent comme l'Egypte, massif comme elle, porté comme elle aux grands travaux par la nécessité de dominer les plaines, d'endiguer et d'enjamber les fleuves, d'arrêter les invasions. Point raison pure ici non plus, et moins encore, mais raison pratique plutôt que sensible, et humanisée par une bonhomie constante et une malice secrète, plutôt que par la pureté des sentiments et la tendresse des cœurs, si émouvantes à Abydos ou dans la vallée des Rois. Grands murs aussi, portes monumentales, esplanades géantes, avenue des colosses, surfaces nues, mais portées à exprimer bien plus les besoins positifs de l'homme que les volontés des dieux. Sans doute, le Temple du Ciel et tant de pagodes aux toits relevés traduisent une entente complète entre le ciel et la terre comme à Thèbes ou à Memphis, mais on sent bien moins ici le despotisme ésotérique du prêtre que la sérénité du sage. Plus de grâce et de bienveillance,

Photos Reifenberg

point de nécessité pour l'âme populaire de se réfugier dans les ténèbres des salles hypostyles ou le silence des tombeaux et d'y manifester son charme en sécurité. Une sympathie permanente pour les phénomènes naturels, le soleil, la lune, les nuages, la pluie, le vent qui imbibent le sol, distribuent les graines, chassent la grêle, percent les sillons sous la poussée des germes, et font monter vers le ciel les toits superposés comme un vol de grands oiseaux bleus. Un positivisme solide, illuminé par le sourire du sceptique et du consentement à la médiocrité dans le bonheur. Partout le calme et l'équilibre. Pas la moindre folie, quoiqu'on en dise, dans l'édification de la formidable muraille qui escalade les sommets, descend au fond des ravins, épouse comme un dragon rampant les accidents d'un sol bouleversé. En ces temps-là, on ne brisait pas les murailles à coup de poudre et de fer. Il s'agissait de contraindre la cavalerie tartare à franchir d'immenses déserts en lui infligeant un détour de plusieurs centaines de lieues.

Les vestiges ci-dessus, dans leur nudité, font voir les principaux caractéres de l'architecture égyptienne : la puissante colonne avec son architrave, pas de voûte, une rigueur géométrique. Et ces autres colonnes sont celles d'une salle hypostyle du temple d'Amon à Karnak. Elles ont vingt-trois mètres de haut et dix de tour et ne laissent entre elles que des espaces restreints.





Les Japonais n'ont pas compris cet art grandiose de plans soutenus, de densité circulaire, d'utilitarisme consenti et obstinément stylisé. Rien de plus étriqué et de plus mesquin que leur architecture monumentale, pourtant inspirée, comme leur peinture, de celles des Chinois. S'ils n'avaient dressé dans les bois leurs temples dont les laques noires et or, vertes et rouges, s'harmonisent aux tons des printemps, des étés et des automnes, et par là réalisent avec les ramures et les cascades une symphonie naturelle où les insectes bruissants et les écureuils jouent leur rôle, on ne retiendrait de leurs constructions que leurs demeures privées dont la vive intelligence fait paraître surprenant mais explique au fond leur échec dans la construction publique ou sacrée. Point d'œuvres correspondant mieux à l'échelle humaine par leurs dimensions, par la netteté de leurs ajustages, la sobriété de leur décor, leur captation savante et mesurée de l'espace et de la lumière, par l'idée qu'elles nous donnent d'un être menu et précis, courtois et hermétique, violent mais maître de lui, qui montre sa vie extérieure et cache sa vie intérieure, et d'une nature étroite et convulsive qui porte aux entreprises minutieuses et patientes, mais écarte des grands desseins.

Photo Reifenberg

Photo Reifenberg

to Farry

A gauche, les deux colosses de Memnon, d'une hauteur de vingt mètres. Ils ornaient l'entrée d'un temple thébain, 1600 ans avant J. C. - L'un deux «chantait» pour annoncer le lever du soleil. Chacun fut taillé dans un énorme monolithe de grès. En double page, colonnes du temple d'Edfou. A droite, un peu de la haute futaie de pierre de Karnak.

ÉTERNITÉ DE LA GRÈCE ET DE ROME

PAR EUGÈNE MARSAN


PRÉSENT



Photos Zuber

A gauche, un chapiteau de colonne de cet ordre ionique que les Grecs appelèrent aussi féminin pour sa grâce en contraste avec la mâle élégance du dorique. Ci-dessus, vu par delà les colonnes du Parthénon, chef-d'œuvre dorique : l'Erechteion, joyau de l'art ionique.

que sont oubliés les lieux communs de l'académisme, et aussi les illusions et les extravagances de l'académisme, — car l'académisme s'est nourri d'autant d'erreurs péremptoires que de truismes sans vertu, — nous voici, j'imagine, tout prêts à nous enchanter une fois de plus du charme classique.

Une fois de plus se dorera, pour nous, ce charme classique, d'un nouveau soleil et d'une nouvelle lune.

La nouvelle lune sera notre ignorance, si vous le voulez bien. Ce sera cet oubli,

Photos Zuber

Colonnes du Parthénon, avec tant d'air et de ciel qui sont absents des masses de pierre égyptiennes ! « A cette architecture qu'il est permis de qualifier de sublime sans aucune emphase,... l'arc et la voûte ont-ils manqué ? » A droite, la Cléopâtre de Délos, orgueilleuse et portant sans remords le souvenir d'Actium, effacé de la mer éternelle.

dont je parlais à l'instant, des traditions et des prétentions de l'académisme. Heureux oubli, et fortunée ignorance, lorsque les exigeantes requêtes d'une raison sagace et d'un juste sentiment les accompagnent.

Le nouveau soleil sera, tout au contraire, ce surcroit de savoir précis que les archéologues nous ont procuré depuis peu. Puisque, la chronologie de l'ancienne Egypte une fois réduite aux trois mille ans qui ont précédé l'ère chrétienne, et les curieuses découvertes crétoises et mycéniennes une fois évaluées, le « miracle » grec redevient à nos yeux ce qu'il a été réellement dans la succession des œuvres de main d'homme : à la fois inégalable par l'achèvement de sa perfection et une source où, d'âge en âge, ont pu se retremper la raison et le goût, ces deux alliés inséparables dans la défaite comme dans la victoire.

Le miracle grec... C'est-à-dire le miracle des hommes, quels qu'ils fussent, Doriens et Ioniens, qui ont détruit, porteurs du fer, les commodes et labyrinthiques palais de la Crête, et gardé quelque chose, sans doute, de cette fabuleuse préhistoire, mais qui étaient chargés de fournir au monde l'image la plus humaine de l'homme que des hommes aient jamais conçue, corps et âme, ainsi qu'une beauté monumentale à l'unisson de cette image révélatrice.

★

Entre le xe et le viiie siècle avant l'ère chrétienne, comment est né le temple grec ? C'est encore un mystère. Etabli au milieu de la forêt, ou en regard de la caverne, ou à la cime des promontoires, devant le miroir de la mer, comme la demeure d'un dieu, mais parcil à une demeure humaine, seulement plus pure et magnifique, il élève d'emblée ses colonnes et son entablement.

Ses humbles et magiques colonnes de bois ; bientôt de pierre ; et aussitôt les plus belles.

Son entablement revêtu et comme fleuri de ces plaques en terre cuite où certains fragments du musée d'Olympie nous font admirer, dès l'origine, dans le mufle du lion, dans l'ondulation de l'acanthe, ou le déroulement quadrangulaire de la «grecque», une main aussi habile qu'elle est loyale.

Ce qui est grec, immédiatement, dans ces premiers temples, ce sont les rapports exacts qui relient entre eux les membres de l'édifice, et chacun de ces membres à l'ensemble. Ce qui est grec, aussi : l'adaptation de l'édifice au site, à la perspective, à la forme et à la couleur du lieu. Ce qui est grec, enfin : l'infaillible correction que, chaque fois, la hardiesse d'un goût intrépide apporte aux donnés du nombre et de la raison.

Non pour les contredire et les brouiller, ces donnécs d'une logique impérieuse. Pour les parachever, au contraire, pour les assurer dans leur règne. En les sensibilisant, en quelque sorte.

Sur le plateau de l'Acropole d'Athènes, par exemple, un premier Parthénon que les Perses devaient anéantir n'avait pas été logé au centre mathématique de la surface disponible. Les Grecs ont peut-être inventé la symétrie ; ils en ont, veux-je dire, déduit toutes les ressources, pour la grâce comme pour l'équilibre. Ils n'en ont jamais abusé, comme quelquefois les Romains ou ceux de la Renaissance. Les architectes inconnus de ce premier Parthénon en avaient *cherché la place au juger*, sur l'aire de l'Acropole, absolument comme de nos jours une maîtresse de maison cherche, sur le couvercle d'un piano ou la tablette d'une cheminée, la place d'un vase... Le goût. Ce goût si vivace en Grèce qu'il n'y a pas un village où la petite église byzantine, sous sa coupole de tuiles, ne soit exemplairement posée, soit au bord de la route, soit en haut d'une pente. Ainsi s'élèvent, à Sunium, au point d'où le golfe paraît dans sa plus émouvante beauté, les candeurs du temple de Poséidon, ou à Egine, en regard de l'Attique, les tronçons de miel du temple d'Aphaia (une sœur jumelle de Minerve, une sœur inconnue).

Vinrent, avec Phidias, sur les ordres de Périclès, au lendemain de Salamine, les constructeurs de la plus parfaite, et par conséquent de la plus «grande» merveille

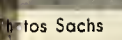


du monde. Ils ont accepté ou choisi le même emplacement, puisque c'était, de toutes parts, celui où le chef-d'œuvre qui allait s'accomplir imposerait le mieux sa forme à l'horizon. Mais toutefois, l'espace libre leur en donnant licence, Ictinos et Callicratès n'ont pas craint d'élargir un peu plus que ne l'exigeait la coutume la façade de ce qui allait être le Parthénon. (Et le même Ictinos, un peu plus tard, à Bassæ, étirera jusqu'à une quinzième colonne latérale la longueur d'un temple hexastyle.)

L'art des proportions « n'a jamais été poussé plus loin » (Contenau et Chapeau, *Histoire universelle des Arts*, tome II). Il est vrai. Celui que bouleverse l'indicible, la poignante grandeur du Parthénon hausse l'épaule et renvoie un regard de mépris quand l'un de ces sceptiques qui ne savent pas voir lui objecte les dimensions réelles de l'espace compris entre les murs écroulés. Mais nulle part, non plus, ne se sont plus librement exercées ce que Charles Maurras a nommé « les saintes ruses de l'art ».

Oui, le Parthénon est le Parthénon par ces raffinements de l'audace au sein de la règle. Comme Eugénio d'Ors l'a chanté : « *Y si el milagro se inscribe — Dentro del padrón, que bien* !... Et si le miracle s'inscrit — Au sein de la règle, tant mieux ! »

Ces lignes horizontales sont si stables et si planes *parce qu'elles s'incurvent*, en réalité, pour remédier à la disgrâce naturelle de notre regard, en même temps que le sol s'infléchit tout exprès d'Ouest en Est.



Photos Sachs

A gauche, les colonnes galbées d'un temple de Paestum, édifié par les Grecs au Ve siècle avant l'ère chrétienne. En double page, l'Arc de Triomphe de Trajan, élevé par les Romains à Timgad (Algérie). A droite, une galerie du Colisée d'El Djem (Tunisie), l'ancienne Thysdrus romaine qui, au temps de sa splendeur, pouvait réunir en cet amphithéâtre 60.000 spectateurs.

Ces lignes verticales reposent sur la terre d'un si vibrant aplomb, ou elles jaillissent, pour mieux dire, du stylobate, avec leurs cannelures, comme un bras d'eau tout à coup délivré, *parce qu'elles s'incurvent, elles aussi*, dans leur contour dorien, bulbé ; et parce que leur axe lui-même est oblique, parce qu'elles esquissent toutes ensemble, de concert, *un mouvement de pyramide*. Faute duquel nous aurions cru, avec nos pauvres yeux, que le poids de l'entablement les repoussait, les écartait.

Bref, la rigueur du Parthénon et son unité sont telles qu'elles correspondent au chant même de la gamme pythagoricienne, mais ce résultat n'a pu être si



entièrement affirmé qu'au prix de ces trouvailles, où le génie composa avec les canons pour en favoriser l'excellence.

A cette architecture qu'il est permis de qualifier de sublime sans aucune emphase, puisque nulle n'a mieux « chanté » sous le ciel, puisque nulle n'en a mieux appelé à l'espace, l'arc et la voûte ont-ils manqué?

Ne fallait-il pas que la part de Rome fût réservée, ménagée par les destins? Il devait appartenir à Rome, recueillant sur son propre territoire, à Agrigente, à Syracuse, à Pæstum, à Ségeste, les trois ordres grecs, et de les composer entre eux, et de les varier d'une manière inédite, et d'y ajouter avec son opulence.

Sans doute reste-t-il impossible d'égaler l'Arc à la Colonnade, et au Temple la Basilique. Et souvent Rome



Photos Boudot-Lamotte

En page gauche : à Rome, la colonne Trajane qui ne porte plus à son faîte la statue de l'empereur mais celle de Saint Pierre. Les bas-reliefs enroulent tout autour de la colonne l'histoire imagée de la guerre de Trajan contre les Daces. En double page, vue générale d'une partie de la Rome antique, avec, au fond, l'ancien temple d'Antonin, devenu l'Eglise San Lorenzo.

n'a paru, dans l'usage qu'elle a fait de la base et du fût, des chapiteaux et de la corniche, du fronton et de la paroi, qu'en disciple timorée et perplexe. Cependant elle aussi a rencontré, dans tous ces éléments qu'elle remodèle, l'élégance et la vigueur. Une élégance qui rivalisait et une robustesse toute à elle. Une autre grâce, une autre force, et pourtant la même grâce et la force. Si bien que les configurations idéales qui seront transmises n'ont plus été grecques seulement, mais romaines aussi, et finalement gréco-romaines. A jamais, gréco-romaines.

★

Deux scrupules, pour finir, auxquels il importe toujours de s'arrêter.

Ces configurations mémorables de l'architecture classique, est-ce qu'elles ne se dessinent pas, en nous-mêmes, trop uniquement dans l'état où nous sont parvenus leurs vestiges, c'est-à-dire comme des ruines mousses et décolorées, et avec ce prestige des ruines, précisément, qui peut se faire tour à tour, selon l'esprit de l'évocation, si équivoque ou si fertile?

Il faudrait donc que nous prissions l'habitude d'intimement nous représenter les Temples et les Arcs, les Acropoles et les Thermes, les Théâtres, les Aqueducs, dans la fraîcheur de leur nouveauté. Avec leurs arêtes à vif. Avec le poli de leurs marbres. Avec le feu de leurs bronzes. Imaginez ainsi le Forum, à la descente du Capitole, avec l'Arc de Titus, l'Arc de Sévère, l'Arc de Constantin. Ou seulement les Arènes de Nîmes et l'Arc et le Mur d'Orange, sommé par les constellations. Imaginez surtout ce que nous serait l'Acropole d'Athènes, si nous y entrions par des Propylées intactes, et que, après avoir longé la balustrade du *pyrgos*, il nous fût accordé de *voir* fleurir les six chapiteaux de la Victoire aptère, sourire les jeunes filles de l'Erechteion (notamment celle qui penche sa douce tête à l'angle de la tribune), et le tout ensemble briller à la lumière, jusqu'à cette vivante couronne de figures dont Phidias avait complètement enveloppé le Parthénon, ou jusqu'à ces traits de bleu et de rouge par où les lignes les plus hautes des édifices mesuraient leur beauté à la splendeur d'un ciel unique.

Et, d'autre part, évitons de nous figurer que tout ce que l'on allègue, comme ci-dessus, à la louange des ordres classiques, aboutit à conseiller le pastiche et le plagiat.

Les deux conseils que nous donnent sans fin la Grèce et Rome ont un autre objet. Elles nous enseignent l'ordre, la composition, les proportions, en nous enrichissant, il est vrai, d'un répertoire de formes heureuses, à la fois variables et — telles quelles — stimulatrices. L'invention d'un Palladio, d'un Mansart ou d'un Gabriel, tandis que les exalte ce respect qui les soumet.

Aux violents reproches qu'on leur oppose, alors qu'ils ont publié un projet si complet et si satisfaisant, les architectes du nouveau Trocadéro, MM. Boileau, Carlu et Azéma, ont répliqué par une très sage remarque. Commençant par attirer notre attention sur la sobre modernité de leur monument, ils concluent qu'il paraîtra, en somme, romain — d'un romain simplifié, écrivent-ils, — et qu'ils ont voulu ce caractère pour mieux échapper aux brusques revirements de la mode... Quel bon signe qu'une telle parole! La classicité qui renaît toujours d'elle-même, comme le phœnix, pour répondre à la perpétuelle attente de notre esprit.

Eugène Marsan

CATHÉDRALES

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les cathédrales gothiques sont l'œuvre la plus haute et la plus complète du génie français, et son expression suprême ; non seulement on y trouve l'ordre et l'harmonie qui ont également paru dans les autres œuvres où il s'est le mieux exprimé, mais ici l'ivresse est unie à la tempérance, l'enthousiasme joint à la mesure, l'amour triomphe avec la raison, et devant des œuvres aussi riches, on est porté à se demander si l'âme française n'a pas réuni, au moyen-âge, des qualités différentes qu'elle n'a pas toutes conservées ensuite. Ces édifices se distinguent par un autre point. Le goût français, en se parfaisant, s'est séparé de la nature ; les chefs-d'œuvre classiques résultent d'une société. Ces cathédrales, au contraire, baignent dans l'univers, en lui offrant une surface qui lui est partout sensible ; elles ne glorifient pas seulement, sur leurs chapiteaux, les plantes des environs, c'est le monde entier qu'elles se rappellent et nous remémorent ; certaines de leurs flèches reproduisent et agrandissent dans le ciel la délicate spirale que les coquillages nous montrent au bord de la mer; d'autres montent d'un jet si droit qu'elles sont exactement pareilles à ces insurrections de granit par où certaines montagnes finissent comme par un hymne ; les roses des façades se lèvent comme les astres ; l'enfoncement des portails reproduit celui des grottes, avec des lignes adoucies, épurées, régularisées par l'intelligence ; les faisceaux de colonnes montent comme des hêtres. Ces correspondances sont d'autant plus profondes qu'elles sont moins recherchées : la cathédrale assise dans sa robe magnifique, au milieu des maisons, leur conte toutes les merveilles de l'histoire et toutes celles de la Terre. Elle chante le chant du monde et de l'homme.

La cathédrale de Chartres est de toutes la plus profonde. Je n'y suis jamais entré sans me sentir enveloppé, apaisé et mystérieusement satisfait dans toutes les demandes de mon être. Cet ensemble de rapports justes et parfaits, entre lesquels je me sentais heureusement emprisonné, charmait ma raison, tandis que la mansuétude qui descendait des voûtes augustes passait sur moi comme une caresse ineffable. Avançant dans cette pénombre sans menace, où les petites flammes d'un buisson de cierges tremblotaient comme des prières visibles, je me laissais fasciner par les vitraux : ils aveuglaient toutes les ouvertures par où l'esprit banal du dehors aurait pu faire irruption dans le grand navire. Que d'heures j'ai passées, défait et presque anéanti, à contempler ce Paradis descendu, ces brasiers gelés, cette fantasmagorie également nourrie de splendeurs et d'ombre ! Dans les vitraux du transept, des figures géantes flamboyaient tout entières, comme si elles avaient été couvertes d'yeux. Ceux des chapelles, que je voyais de tout près, me racontaient des histoires, dont je ne discernais pas toujours très bien les personnages ; mais tout ce qui était instrument ou attribut de l'homme s'y distinguait admirablement, outils, sceptres, couronnes, et les auréoles des martyrs comme les glaives des bourreaux.

Autant la cathédrale de Chartres a un accent terrestre et profond, autant celle de Reims était aérienne et céleste ; tandis qu'une grave troupe de rois apparaissait sur sa proue, on voyait sur ses pinacles et ses contreforts, ainsi qu'aux flancs de l'abside, des anges si légèrement sculptés qu'au lieu d'être fixés à une place, ils semblaient aller et venir, comme des marins entre les agrès d'un navire. Reims était



Photo Roubier

Photo Cailloud

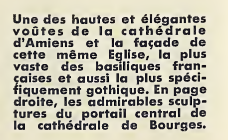
A gauche, un pilier du narthex de l'Eglise de la Madeleine, à Vézelay qui tire sa juste célébrité de la possession de ce magnifique édifice roman. Ci-dessus, le cloître de Saint-Trophime en Arles, la plus belle cathédrale romane de la Provence. Les colonnes sont de marbre blanc. De remarquables statues ornent les piliers d'angle.

la perfection dans sa fleur. Aucun édifice ne semblait moins exposé à un outrage que celui-là, tellement il souriait à tous les hommes.

Que d'autres cathédrales je revois en moi, celle de Laon, trapue et solide, que ses clochers à jour fiancent au ciel, celle de Strasbourg, rose et verticale comme une cime au soleil couchant, celle d'Amiens, d'une perfection un peu morte, celle de Bourges, puissante, colossale, babylonienne, avec ses cinq nefs, celle du Mans, avec les fenêtres sublimes de son transept. Mais le prodigieux fragment de Beauvais se distingue pour moi de toutes les autres, par son élan insensé ; c'est la sœur folle des cathédrales sages ; ses arcs-boutants semblent des amarres tendues à se rompre, les maisons essayent en vain de la retenir ; elle a levé l'ancre de la pesanteur ; cette fois-ci la nef de pierre appareille.

Photo Brassaï

Photo Gravier



Une des hautes et élégantes voûtes de la cathédrale d'Amiens et la façade de cette même Eglise, la plus vaste des basiliques françaises et aussi la plus spécifiquement gothique. En page droite, les admirables sculptures du portail central de la cathédrale de Bourges.

L'art roman s'est marqué en moi par des impressions bien différentes ; c'est une musique plus secrète et plus sourde, qu'il faut aller chercher curieusement au fond du silence ; c'est une élégance plus sinueuse, plus réservée et peut-être plus rare. Parmi les diverses expressions de cet art, les édifices presque romains de la Provence ne sont pas ceux qui me retiennent le plus ; ce que je préfère, dans certaines églises romanes, c'est leur accent barbare et leur accent oriental, d'une part une puissante rudesse, une solidité massive et presque excessive, le chant d'une force virile et guerrière ; d'autre part des voûtes harmonieusement suffisantes, des entrelacs où survit l'attrait des antiques labyrinthes, des griffons qui ont volé de la Perse

Photo Schall

Photo Deutsch

En page gauche, la dentelle gothique d'une Eglise normande (environs de Rouen). Ci-dessous, l'adorable Sainte-Chapelle, fierté de la Cité de Paris. Sa chapelle haute, comme on sait, reçoit par d'incomparables vitraux une lumière qui semble provenir de pierreries versicolores. A droite, partie de la façade tout orfévrée (XVIe siècle) de la Cathédrale Notre-Dame de Rouen.

Photo Schall

Photo Roubier

jusqu'à l'Atlantique et qui tordent avec grâce leurs corps onduleux sur les chapiteaux. Le charme le plus profond de l'art roman n'est que celui de l'Asie insinué jusqu'à l'Occident, en un temps où le monde, bien plus divers qu'aujourd'hui, était pourtant moins divisé. Je me rappelle l'église de Poitiers, Notre-Dame la Grande, sûre comme une forteresse, étroite comme une maison, précieuse comme un coffret, faite pour resserrer les corps et les âmes et pour émerveiller les croyants par son luxe étrange. Un soir d'automne, d'un lieu dominant, je regardais la ville. Le temps était gris, le jour terne, le couchant éteignait dans les nuages sa fête manquée. Le Clain serpentait au-dessous de moi, et Poitiers, de l'autre côté, ressemblait, sous ses toits, à un énorme poisson qu'on aurait tiré de la rivière et rejeté sur la pente. Mais bientôt une autre image effaça celle-là de mon esprit, car, tout au haut de la ville, j'avais aperçu, entre les maisons, le petit clocher arrondi de l'église romane, pareil au bonnet de fourrure d'un cavalier de la steppe, venu de très loin.

Abel Bonnard

LA RENAISSANCE ARCHITECTURALE A DURÉ QUATRE SIÈCLES

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

CHAQUE



Versailles, l'un de ses escaliers superbes ; puis une petite partie de la façade de son château fameux commencé sous Louis XIII, achevé sous Louis XV, et dont le principal artisan fut, on s'en souvient, Jules Hardouin Mansart (1646-1708), classique influencé par l'Italie et qui réalisa la grandeur paisible du « palais urbain », si éloignée de la puissance farouche du château-fort d'autrefois.

Photos Schall

style est un état de notre intelligence et de notre sensibilité. Ainsi l'architecture grecque a-t-elle toute la plasticité du génie hellène et le Parthénon est-il à mi-chemin de la statue et du monument.

Mettant la puissance au service de la conquête, la latine s'est exactement ajustée au génie latin. Aqueduc, le Pont du Gard est une réalisation utilitaire dont la beauté ne sera jamais dépassée et Rome fut vraiment, au sens strict du mot, la plus grande *architecte*.

La médiévale mettait dans une dernière flambée de pierre la fièvre de sa foi quand au vieux cadran du monde sonna le carillon fêlé de la Renaissance et comme dans la Danse Macabre ce fut un défilé de revenants. Etrangement vêtus à la mode de Vitruve, la joie de revivre donnait à ces petits scoliastes une ravissante jeunesse. Elle devait, dans la plupart des cas, les garder du pédantisme. Et c'est pourquoi, peut-être, le chant du coq qui remet les morts au tombeau tarda quatre siècles.

La cathédrale, c'était le miracle. Cela tenait on ne savait comment et on n'y voyait pas la main de l'ouvrier. Or, ce mystérieux orage lapidaire s'apaise soudain. La construction reprend l'échelle humaine. Non que ce soit tout à fait le calme antique (on est italien, n'est-ce pas?) mais c'est du moins un hommage à l'ordre latin. Avec toutes les lignes qui le soulignent et le cloisonnent, l'édifice renaissant se lit à pierre ouverte et s'il n'a pas la pureté d'une inscription de César, il en a, du moins, la clarté.

Pourtant l'accueil de la France est tiède, au début. Elle a d'abord bien de la méfiance pour ce Fra Giacondo qu'en 1497, trois ans après la première campagne d'Italie, Louis XII emprunte à Vérone. Des jardiniers, des ornemanistes, voire un « gardien de perroquets » l'accompagnent. Et, parisien ou tourangeau, le maître maçon a grande envie de rire au nez de tous ces Italiens. « Bateleurs ! » grommelle-t-il.

Bon gré, mal gré, cependant, les châteaux s'italianisent. Mais, fidèles au vieux canon féodal, ils ne cessent d'être *forts*. Certes, des toits en poivrières remplacent à la cime des tours la plate-forme crénelée ; l'échauguette et le chemin de ronde disparaissent, mais les donjons obstinés trempent toujours leurs douves pâles dans l'eau verte des fossés et, joignant ses fines mains de pierre parmi — bucranes, rinceaux, arabesques et dauphins — toutes les fioritures des gentils d'outre-monts, la pieuse ogive fait encore sa prière.

Pour vaincre les résistances, il ne fallut pas moins que la ferveur des humanistes, la patience du vieux Giacondo, l'éloquence de son successeur, ce Dominique Cortone que ses compatriotes surnommèrent Bouche d'Or (« le Boccador ») et l'enthousiasme d'un roi.

Car François Ier tendait une oreille charmée au bourdonnement de la renaissante abeille. Il n'eut de cesse qu'il ne lui eût fait de sa colline de Blois un Hymette et ce fut bientôt la claire façade de l'aile qui porte son nom, tout ajourée de loggias, comme d'alvéoles une ruche. Chambord n'est pas achevé qu'ajoutant de si belles pierres à Fontainebleau, il commence, pour l'étonnement de l'avenir, l'impure et charmante Cour Ovale.

Malgré Pavie, son goût pour l'Italie demeure vif. C'est l'heure de Serlio et du Primatice. L'Italien bâtit et décore et la salamandre signe. Mais quand la maturité du roi lui conseille de « faire du Louvre la plupart de sa demeure », ces maçons qui attaquent à la pioche la tour-donjon du château sont à Delorme. Car voici que les architectes ont des noms français. Avec Philibert on en compte au moins deux : Lescot et Bullant. Ils ont assez de recul pour résumer et choisir. Au nouveau Louvre de Delorme on le jugea bien : désormais l'architecture française portait en elle tout l'art classique.

Mais le Concile de Trente allait prolonger de près d'un siècle cette gestation. L'ombre de Luther, en effet, pèse sur l'Assemblée. Sa Réforme fait honte à l'Eglise de ses païens atours. Il ne s'agit plus de coqueter avec le passé, il faut se garder du présent. Demain à Rome Jules III va solennellement reconnaître la Compagnie de Jésus et Loyola, aussitôt, donne à l'art sa formule avec sa mission.

Qu'on le dise *baroque* ou *jésuite* — les termes sont synonymes — celui-ci substitue le mouvement à l'ornement et jusqu'après le Bernin, tard dans le XVIIIe siècle, un dynamisme surprenant fera tourner autour des baldaquins d'autel la vis sans fin des colonnes polychromes sous l'acanthe de leurs chapiteaux effarés. Ailerons à volutes, frontons brisés, coupoles ouvrées, et les saints en leurs niches, tout bouge, tout s'agite.

Cependant Henri IV a du bon sens. Pauvre comme la France ruinée par la religion et ses guerres, il est économe. Parpaillot à peine converti, il est éclectique. Son vœu est de bâtir solide et son goût de faire sobre. Rouge donc et toute ourlée de blanche pierre sous l'ardoise bleuissante des grands toits, « la brique huguenote » sera son matériau de prédilection.

Après sa mort, le faste reprend ses droits. Le Luxembourg console Marie de Médicis. Mais Descartes est né et, la reine servie, le souple Salomon de la Brosse songe aux bourgeois. La logique morose de son portail, à trois ordres, de Saint-Gervais enchantera le Tiers cartésien.

Voici maintenant les grands ensembles d'un urbanisme naissant. De brique et haut coiffées d'ardoise, de nobles maisons sont comme le testament du Béarnais. Elles font la haie autour des places et celles-ci se nomment à Paris *Royale* et *Dauphine*, à Charleville *Ducale*.

1628 : Richelieu ordonne. Les dernières bastilles tombent. Cinq ans plus tard, c'est la floraison du plus pur art classique sous les espèces de l'aile de Gaston d'Orléans que Mansart ajoute au Blois de Louis XII et de François Ier. Vivant et souple, ce chef-d'œuvre est sorti du sarcophage gréco-romain. Car plus que jamais l'architecte avait à compter avec *les trois ordres*. Depuis plus de cent ans ils s'imposaient à son crayon aussi tyranniquement qu'à la plume de l'auteur dramatique de 1636 — Corneille avec son Cid — les trois unités. « La mesure et la reigle » sont sur toutes les lèvres et dans tous les écrits.

Je ne peux évoquer ici les jardins : Saint-Germain et sa terrasse, souvenir de Tivoli, les Tuileries, leur écho fameux et cette volière qui faisait la joie d'un Louis XIII puéril, Vaux-le-Vicomte où Fouquet, un jour, fut roi et se réveilla, le lendemain, prisonnier. Leurs belles allées linéaires nous conduisent chez Louis XIV au pied de la Colonnade de ce Claude Perrault que, tendrement irrévérent, son petit frère Charles a décrit : « méchant médecin devenu bon architecte ». Comme Ravel a écrit le *Tombeau de Couperin*, c'était en pierre l'éloge funèbre de François Mansart qui mourait. C'était aussi la consécration de l'art classique, le triomphe de son harmonieuse continuité et de sa « juste cadence » sur le tumulte, les dissonances et les syncopes architecturales du Père Martellange et de la Compagnie de Jésus. On sait que Perrault eut l'honneur de concourir avec Bernini et que le « dessein » du Docteur prévalut sur celui du Cavalier. De l'encombrant napolitain, Louis ne retint que sa statue équestre. Encore, quand elle arriva d'Italie, refusa-t-il de s'y reconnaître. Elle ne dut la vie qu'à son prix élevé. L'économe Colbert la cacha dans un coin du parc de Versailles. Elle y est encore avec une autre tête.

C'était la fin de l'emprise italienne.

Le XVIIIe siècle continuera la tradition classique avec des inflexions plus souriantes. Le Petit Trianon va s'encadrer dans sa douce sylve et toutes les Folies vont naître, dont Bagatelle — *parva sed apta* — est le prototype.

Mais pour se venger de cet abandon, il suffit à l'Italie de gratter un peu de la cendre qui recouvre Herculanum et Pompéi. Alors une ardeur nouvelle s'empare du monde. Les trépieds fument, des ailes poussent au dos des sphinx, des griffes de lion au pied des meubles, présages d'un style prochain. Or, le destin de la Renaissance fut de survivre à l'Empire. Elle vient seulement de s'achever. N'utilisait-elle pas essentiellement des éléments gréco-romains? Le XIXe siècle — Restauration, Louis-Philippe, Second Empire et IIIe République — n'a guère fait autre chose. Il l'a ressassée sans fatigue et sans honte.

Aujourd'hui, c'est fini, car le ciment est là. Par-dessus quatre siècles d'ordonnance antique, il répond à l'appel de la cathédrale. Comme elle, qu'il soit hôpital, usine, hangar de dirigeables, gare maritime ou Palais de Mutualité, il s'adresse aux collectivités.

Dominant comme la cathédrale tant de pierres pompeuses, soigneusement signées, il a le même élan et le même anonymat que la grande aïeule.

Demain, peut-être, il aura la même foi.

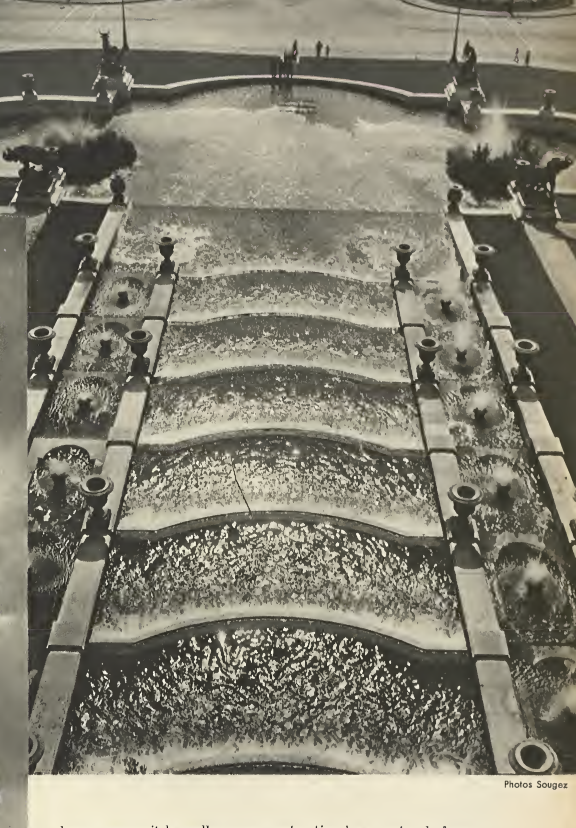


Photo Roubier

Séparés par la rue Royale, les Palais Gabriel, construits entre 1762 et 1770 par Jacques-Ange Gabriel sur la place Louis XV, devenue en 1792 place de la Révolution et, en 1795, de la Concorde.

LA FIN DU TROCADÉRO

PAR GONZAGUE TRUC



Photos Sougez

Ce n'est pas une ruine : c'est quelque chose qu'on tue, et qui, avant de mourir, hésite à tomber. On voit les moignons des tours se profiler encore dans les airs avec une anxiété lugubre ; la rotonde se découronner. Les cascades se taisent, comme si ne pas couler était leur façon de pleurer, des palissades aveuglent les jardins. Les âmes qui reviennent habiter les moulages et les cires du musée d'ethnographie se demandent ce qu'on leur veut.

Est-ce bien sûr que ce fût si laid? Huysmans, dans sa truculence, comparait la malheureuse construction à un ventre de femme hydropique entre ses cuisses levées. Huysmans pourtant aimait les monstres. Je préfère croire cet habitant du quartier que je connais et qui erre désolé sur la place devant les plaies des murs et la trouée de l'avenue Paul-Doumer. « J'avais un ami, me confie-t-il. Sa femme avait le nez de travers. Il le lui a fait arranger. Depuis, elle a le nez droit et elle est belle. Mais il ne la reconnaît pas et ne l'aime plus. »

L'auteur du palais en train de périr fut Gabriel-Jean-Antoine Davioud, né à Paris en 1823, et l'on sait maintenant pourquoi la rue

Davioud s'appelle ainsi. Cet architecte construisit encore le pavillon d'Armenonville, les tribunes de Longchamp, les deux théâtres de la place du Châtelet, la fontaine de la place Saint-Michel. Il opérait correctement et sans attirer l'attention. Un concours ayant été institué en 1878 pour l'érection d'un palais en vue de l'Exposition, il y triompha en compagnie de son confrère, ou de son complice, Bourdais. Ces hommes calmes furent saisis par le démon de l'originalité, peut-être aussi amenés à concevoir des formes inédites par les difficultés du terrain. Ils dressèrent sur ce haut bord de la Seine un monument sarrazinois. On s'étonna, puis on plaisanta. Après un peu plus d'un demi-siècle la plaisanterie est venue à bout du monument.

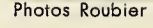
La construction d'ailleurs n'avait pas de chance sur cet emplacement qui commémorait par son nom, depuis 1823, la prise des îles défendant Cadix par l'armée du duc d'Angoulême. Un palais pour le roi de Rome y fut projeté, une caserne y fut commencée, seule cette dernière œuvre fut menée à bien, promise aussi à un funeste destin. On aimait mieux aménager pour la circulation le site urbain. Le quai de Billy, jadis quai des Bonshommes, devenait l'avenue de Tokyo; en 1860 s'ouvrait l'avenue de l'Empereur, notre actuelle avenue du Président-Wilson.

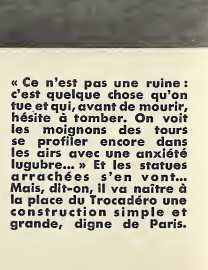
Ces lieux ne manquent pas de mémoire et se jalonnent de noms illustres. C'est ici cet antique village de Chaillot où on a cru, sans doute à tort, qu'avait été enterré saint Denis. Sur l'emplacement même de notre palais bientôt défunt, s'élevaient au XVIe siècle une maison de Catherine de Médicis, au XVIIe un hôtel de Bassompierre, puis le couvent des Religieuses de la Visitation aménagé en 1651 à l'usage de pieuses filles par Henriette de France.

Entre ces derniers murs, pas encore assez austères à son gré, se réfugiait La Vallière, chassée d'abord de la cour par sa douleur plus que par son repentir. Elle y parvenait à travers la campagne aux pentes inégales, évanouie à moitié. Le roi ne venait point l'y reprendre à cheval comme le conte le roman, c'eût été trop beau et trop peu conforme au protocole. Il envoyait simplement Lauzun, le maréchal de Bellefonds, puis, plus impératif, Colbert. La malheureuse avait eu assez de peine à ne pas répondre au premier appel. Elle retourna désolée mais ardente à cette souffrance qui lui était indispensable encore et dont ne la délivra, si elle l'en délivra jamais tout à fait, que l'autre captivité du Carmel.

Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et Philippe de Commines furent seigneurs de Chaillot. Le village alors était la pleine campagne et les cultures entouraient et isolaient les maisons basses. Paris était très loin et on l'entrevoyait à peine dans la brume à la lisière des labours. Mais il se rapprochait peu à peu ; à deux ans de la Révolution, en 1787, il absorbait Chaillot




Photos Roubier


« Ce n'est pas une ruine : c'est quelque chose qu'on tue et qui, avant de mourir, hésite à tomber. On voit les moignons des tours se profiler encore dans les airs avec une anxiété lugubre... » Et les statues arrachées s'en vont... Mais, dit-on, il va naître à la place du Trocadéro une construction simple et grande, digne de Paris.

et les champs qui restaient devenaient une promenade favorite des citadins, en attendant le bois.

Il faut ressusciter par l'histoire tout cela dont plus rien ne reste. D'autres visages de Chaillot ont passé, depuis ce lointain Chaillot, et voici que le dernier change encore. Un progrès nous en consolera-t-il ? On va, nous dit-on, enfouir dans le sol la salle des concerts et nous espérons qu'on profitera de l'occasion pour lui donner une acoustique supportable ; on va transporter ailleurs les poupées du musée d'ethnographie et discrètement séparer les deux ailes du musée de sculpture comparée. De la plate-forme libérée on verra se dérouler le panorama prestigieux du Champ de Mars et de la Seine courant vers les coteaux de Meudon... *Amen!* Mais qu'on s'en tienne là, en effet, que les architectes n'imaginent pas un autre monstre qu'il faudra démolir aussi dans cinquante ans.



Photo Zuber

LUCIE DELARUE-MARDRUS

PAR OCTAVE BÉLIARD

D'un magicien d'Orient, elle reçut en sa jeunesse un nom qui lui va bien : *la Princesse Amande*. Sa simplicité charmante est enveloppée, comme celle de l'amande, d'un étui de solitude qui la garde mystérieuse. Elle parle quelquefois à des auditoires nombreux et elle est seule ; vous pouvez, étant connu d'elle, la rencontrer sans qu'elle vous aperçoive ; on dirait qu'il y a la nuit devant ses immenses yeux inattentifs. Mais rien d'affecté, rien de voulu dans ce retirement. Une parole ouvre l'étui et l'amande apparaît, blanche, franche, gentille.

Mme Lucie Delarue-Mardrus travaille au-dessus de Paris, tout en haut d'une maison des quais, seule avec une servante, j'allais dire une sœur converse. Un cloître spirituel battu par la perpétuelle marée de littérature qui assiège l'une de celles dont le suffrage décide des renommées. Une solitude que la miraculeuse fécondité de la recluse suffit d'ailleurs à peupler de murmures, d'images, de vies. Car elle a donné aux éditeurs plus de cinquante ouvrages en vers et en prose et l'on trouverait la substance de cinquante autres livres en recueillant les richesses qu'elle laisse tomber pour ainsi dire quotidiennement : des poèmes, d'innombrables contes, des conférences, des essais, des articles qu'emporte le vent. Et si peu gendelettres malgré cela ou sans doute pour cela même ! Une générosité naturelle et quasi végétale comme celle des arbres de sa Normandie qui portent plus de fruits que le soleil n'en peut mûrir, à ce point qu'un frisson les fait pleuvoir et que la terre en est jonchée. Je viens de reprendre, sans oser y choisir et sans espérer le rassembler entièrement, l'œuvre de la conteuse d'histoires ; œuvre d'un caractère féminin bravement avoué, qui n'inaugure peut-être rien d'indispensable mais du moins n'en montre pas le souci, dont les prétextes n'excluent pas toujours les conventions morales et sentimentales mais repoussent les effets d'artifice d'une littérature faussement neuve. La forme romanesque est un cadre pour ce qui est le bien personnel de Mme Delarue-Mardrus : sa poésie et son style. Par sa poésie, j'entends la fraîcheur de sa vision, son culte des images et des physionomies, son goût de terroir, l'affection lucide et sans mysticisme qu'elle distribue aux êtres et aux choses qui sont entrés dans son regard, dans son souvenir, dans sa familiarité ; et d'ailleurs ce don de poésie, des recueils de poèmes, tels qu'*Horizons*, la *Figure de Proue*, etc., le manifestent sans mélange, assez rare pour valoir à la Princesse Amande la primauté sur des contemporaines parfois mieux acceptées, parce que moins jalousées, étant moins riches en tout. Et quand on parle de son style, on pense bien moins à l'aisance fluide de son « écriture » qu'à une manière qui est sienne, à ce je ne sais quoi de spontané, d'abandonné, qui semble lui être resté des jeux de l'enfance, à une pureté renseignée qui est comme sa marque ; à certaine gentillesse, si l'on veut bien se souvenir que ce mot a les deux sens de grâce et de race. On a remarqué qu'ordinairement l'âge vrai des écrivains est celui qu'ils donnent à leurs créatures les plus chères ; et les héroïnes de Mme Delarue-Mardrus sont si fréquemment printanières — celles du moins dont je me rappelle particulièrement les traits — que l'âme de l'auteur semble fixée à tout jamais à l'âge de la jeune fille aux yeux démesurés, casquée de lourds cheveux, singulièrement belle que mon cher et grand Mardrus épousa « par admiration ».

Admiration pour la beauté formelle mais aussi pour la filleule des *genns*, une filleule comblée. Admiration toujours vivante, que n'émoussèrent pas quinze années de vie commune sans une peine, sans une déception ; qui ne s'est pas éteinte quand les anneaux tombèrent des doigts. Et c'est une perpétuelle surprise que ce divorce des corps qui n'a rien dénoué dans les âmes. On n'épuise pas plus Amande qu'une source ou que Schéhérazade. C'est la compagne et même le compagnon de toutes les heures et de tous les parcours, parce que toujours créant et jouant de sa création et ne s'attardant pas (trop riche) à la parfaire si quelque chose y manque : tant d'autres jeux la sollicitent ! Et les prodigues — ceux qui ont le moyen de l'être — ne sont pas communs. Lucie Delarue-Mardrus, poète, romancier, conférencière, biographe, hagiographe, a la singulière vertu de la multiplicité. Pas d'art qu'elle n'ait touché, grand ou petit, avec la même facilité heureuse. Telles mélodies que le public entendit, telle sonate qu'un jour elle me fit la grâce de jouer pour moi seul, la révèlent aussi bien née pour la composition musicale que pour les lettres. Ses croquis ont de la vivacité, ses rapides aquarelles de l'intelligence, sa peinture du caractère ; n'est-elle pas l'arrière-petite-fille de Debucourt? On peut voir à la moderne cathédrale du Havre une statue qu'elle a taillée. Les poupées qu'elle s'amuse à faire à la ressemblance de ses amis sont de petits chefs-d'œuvre qui ne déçoivent même pas l'anatomiste : on palpe une ossature exacte sous l'étoffe de leurs muscles. Elle a rempli toute une vitrine de bougies sculptées qui ont l'air d'idoles en ivoire peint et taché d'or, d'une puérilité divine. Ecuyère ardente et fine, on la vit monter en haute école sur le plateau d'un théâtre. Plusieurs langues lui sont familières et, lorsqu'elle fit avec son mari le grand tour des pays d'Islam, elle apprit sans étude l'arabe et toutes ses subtilités, dans les harems et les souks, tout comme les filles de Paris retiennent les chansons en les écoutant aux carrefours.

Et en tout, Normande, produit authentique d'une patrie où les hommes sont rustiques plus qu'ailleurs et où, pourtant, par un paradoxe étrange, les berceaux des écrivains, des artistes, des conquérants sont si nombreux qu'ils se touchent. Les soleils, les mirages du désert, le sourire innombrable d'une mer différente de sa mer natale ne l'ont point séduite. Comme les Celtes de Flaubert qui regrettaient trois pierres grises, elle est restée fidèle à l'enchantement mouillé d'un petit port vêtu d'ardoises, à un clocher chancelant et romantique qu'eût dessiné Hugo dans une tache d'encre, aux vases changeantes de l'estuaire, aux ciels pluvieux de Boudin, aux pommiers, à la Côte de Grâce, au vent salé de ce tendre Honfleur où elle est née, sixième héroïne du *Roman de six petites filles*, où elle revient toujours comme au nid, dans le Pavillon de la Reine, restauré pour elle, par son mari, l'Enchanteur Mardrus.

Octave Uzanne

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

VOYAGES ET ROMANS

Paul Morand

Bucarest ★

Le public français a toujours beaucoup aimé qu'on lui parlât de voyages. Il se tire maintenant plus aisément qu'autrefois de son « chez soi », mais même au temps où il tenait au coin de son feu comme à la prunelle de ses yeux, les voyageurs avaient son audience. Ils l'ont encore aujourd'hui, pour la très bonne raison qu'on a beau voyager, rares sont ceux qui savent voir. Le Français aussi, parbleu ! est allé à Bucarest, mais il n'y a pas vu ce que Paul Morand découvre si facilement. Comment donc ne pas s'émerveiller quand Morand jette à ses pieds dans une admirable succession d'images : la Roumanie romaine, la barbare, la byzantine, la turque, les différents aspects d'une Bucarest qui, voici cent ans, n'était encore qu'une petite ville turque, et puis tous les rois, les princes, les voïvodes, les révoltés, les héros pêle-mêle avec les marchands, les favoris, les eunuques et les fripons. Nous voilà sur le Danube. Nous avons vécu, nous vivons dans la Bucarest byzantine et turque avec ses orgies et ses supplices, son immonde saleté et son éclat. Les siècles et les races sont à nous, au détour des rues d'une ville, par la grâce d'un écrivain. (Plon, éd.).

Marc Chadourne

Extrême-Orient ★

Avec M. Marc Chadourne, d'autres siècles et d'autres races sont à nous. Mais là, on ne nous les offre pas au détour d'une rue. Le tableau aussi vaste dans le temps, l'est aussi dans l'espace. Le centre pourtant de la toile est assez bien fixé à l'un de ces carrefours d'Asie qui feront toujours rêver les poètes et calculer les marchands : Pékin. Pékin qui demeure encore aujourd'hui la plaque tournante de l'Asie, qui commande la Chine, mais aussi l'Empire nouveau du Japon, mais aussi les vastes solitudes de la Mongolie et du Turkestan d'où partirent à deux siècles de distance Gengis-Khan et Tamerlan. M. Marc Chadourne ne se contente pas de nous montrer les paysages et l'âme des peuples ; il nous souligne, au passage, le danger. (Plon, éd.).

André Chamson

Les quatre éléments ★

Quatre récits qui peut-être en effet, sont comme imbibés d'un symbolisme primitif et pourraient être considérés comme reposant sur les quatre éléments : la terre, l'air, l'eau et le feu. Premiers mouvements d'un esprit qui se cherche et qui, au hasard de la vie, ne se détachera jamais de ce qui l'a jadis nourri. Il trouve sur le sol paternel l'amitié, la pitié, la haine et l'amour et voilà de quoi s'appuyer sans doute et se bien appuyer pour toute une longue succession de jours. L'une des forces d'André Chamson est de s'être cramponné à son coin de terre ; on ne l'a peut-être jamais aussi bien mesuré qu'aujourd'hui. (Grasset, éd.).

J. H. Rosny jeune

Une Reine des rues ★

Les deux premiers livres étaient des récits de voyage ; le troisième, le retour sur une adolescence ; le quatrième et le cinquième seront deux romans. Tout le monde connaît J.-H. Rosny jeune qui se présente aujourd'hui à nous avec à bout de bras une cinquantaine de livres, dont plusieurs, le *Bilaléral* surtout, sont des chefs-d'œuvre. Voici donc de J.-H. Rosny jeune une *Reine des Rues*, qui est la suite de la *Courlisane passionnée.* Mœurs de Paris, dit l'auteur. Mœurs juives, surtout. Les Juifs, plus groupés encore qu'on ne croit, sont un aspect curieux de Paris, du Paris éternel. Le roman est comme ce que faisaient tous les bons écrivains de la génération de l'auteur, quelque chose de large, d'ample, de bien construit et de bien nourri. Clair et dramatique avec cela, le récit vous saisit et vous emporte. (Editions de France.)

Binet-Valmer

Bathilde et l'Assassin ★

On peut dire la même chose du roman de Binet-Valmer. Avec cette différence que Binet-Valmer se soucie moins de description et beaucoup plus de dialogue. Tout est dialogue chez lui, tout revient aussi à des « situations » comme on dit au théâtre. Un roman de Binet-Valmer c'est une série d'actions et de réactions brusques mais sévèrement ordonnées par l'auteur et qui concourent toutes à ce but : le dénouement. Rien de plus comparable encore une fois à du théâtre que ce récit rapide, chargé de passion, toujours orageux, avec çà et là le nécessaire arc-en-ciel qui plaira aux âmes sensibles, après que les âmes fortes auront longtemps joui de l'orage. (Flammarion, éd.)

Dr Alexis Carrel

L'Homme, cet inconnu ★

Je voudrais conclure en signalant, en recommandant la lecture d'un livre très particulier, très sincère, riche en vues neuves et qui peut, je crois, servir de bréviaire à beaucoup. De quoi s'agit-il? De sauver non seulement une civilisation, mais une culture. Nous croyons que nous continuons de progresser ; ce n'est pas sûr : il se pourrait que nos méthodes, et surtout notre manque de sens moral nous conduisent droit à l'abîme. Les Occidentaux (et les Américains qui sont des Super-Occidentaux) sont très fiers d'eux. Or, construire une ville est peu de chose; construire un homme est beaucoup plus difficile. La société moderne construit-elle des hommes? Physiquement, intellectuellement, moralement, sommes-nous supérieurs à nos pères? Nous croyons l'être, nous paraissons l'être, nous ne le sommes pas.

Le livre n'est pourtant pas l'œuvre d'un pessimiste. Il se termine sur un cri d'espoir. Nous savons discerner, dit le docteur Carrel, les causes de notre mal. C'est de là que devrait venir le salut. Oui, mais voudrons-nous guérir? (Plon, éd.).

Dominique

VIENT DE PARAITRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Histoire illustrée de la médecine, par René DUMESNIL Préface du Pr. Jean-Louis FAURE. — L'on voudrait pouvoir reproduire ici toute l'admirable préface de M. Jean-Louis Faure : six pages qui font apparaître, dans le style le plus sobre, la grandeur incomparable du sujet. L'on doit malheureusement se borner à dire en quelques lignes ce qui rend le livre digne de sa préface. M. René Dumesnil déclare lui-même avoir « tenté de montrer le cheminement des idées à travers les siècles..., de relier la médecine aux autres manifestations de l'intelligence, de montrer ses rapports avec l'humanisme ». Il a supérieurement accompli son dessein.

Depuis l'empirisme à ras de terre de la préhistoire, jusqu'aux derniers paliers atteints par l'esprit et qui ne sont jamais que des tremplins, l'Homme va lentement son chemin, il observe, tâtonne, s'exalte de géniales illuminations, s'arrête, repart, s'élève en spirale alors qu'il croit tourner dans un cercle fermé... Et c'est sans doute pour ne pas perdre courage qu'il contemple parfois sa propre plastique et sa propre pensée, aux miroirs splendides des grandes époques d'art et de lettres. Mais toujours la douleur l'escorte et toujours il combat pour l'écarter de lui. Et il n'y a que quelques dizaines d'années que la médecine et la chirurgie lui fournissent des armes vraiment puissantes.

Voilà le tableau qu'offre une *Histoire de la Médecine*. Pas de sujet plus grand. Pas de façon de le traiter plus claire, plus directement utile que celle de M. René Dumesnil. Et pas de façon plus habile de présenter une synthèse de vastes connaissances. Car l'ouvrage est fort luxueux et s'agrémente d'illustrations aussi nombreuses qu'heureusement choisies. (Ed. Plon.).

Etudiants et étudiantes, par Fortunat STROWSKI. — Pour écrire cette histoire de la jeunesse estudiantine, personne n'était plus qualifié que M. Fortunat Strowski, professeur à la Faculté des Lettres, membre de l'Institut et... grand journaliste : qualité qui va rarement sans l'agilité de l'esprit et la jeunesse du cœur. *Etudiants et étudiantes* est donc la relation érudite, allègre et empreinte d'affection, d'une enquête menée à travers les âges sur les hôtes des écoles, leurs travaux, leurs plaisirs... A la lecture, l'on est charmé, amusé, ému. Et entre les profils des étudiants égyptiens et les faces hilares de nos étudiants d'aujourd'hui (probablement en train de procéder à un beau « chahut ») l'on voit se dérouler une très abondante et très curieuse illustration, réunie pour la première fois et dont l'attrait ajoute encore à celui du texte. (Flammarion.)

Les mille et une nuits et *l'Enchanteur Mardrus*, par E.-F. JULIA. — Pour commencer, le docteur Julia rappelle l'accueil que firent les artistes, autour de l'année 1900, au *Livre des mille nuits et une nuit* du docteur Mardrus. Les plus illustres renchérissaient sur les louanges des grands universitaires arabisants. Puis, l'auteur nous fait assister à la naissance du Conte arabe, il nous invite à parcourir avec lui les chemins qu'a suivis le docteur Mardrus ; il nous explique Schahrazade et, entrant dans le détail, il cite et commente les étincelantes richesses de la poésie arabe.

Que le docteur Julia soit un sûr écrivain, un lettré aussi sensible qu'informé, on le savait déjà. Mais son plus haut mérite, dans le cas présent, c'est la chaleur avec laquelle, développant son exégèse, il célèbre la délicate, sensuelle, merveilleuse poésie orientale et l'écrivain qui la révéla au monde : le merveilleux enchanteur Mardrus. (Ed. Malfère.)

Sur l'éteule, par Albert DESBRANCHES. — Une bien jolie philosophie, celle qui change en poésie les joies et les peines de la vie quotidienne ! M. Desbranches se plaît à chanter, en de courts poèmes, grands et petits événements bucoliques. Sa muse est comme une belle fille saine, franche, douée de sens — et d'un bon sens qui ne s'en laisse pas conter — et généralement rieuse. Mais elle sait aussi s'émouvoir et émouvoir, à l'occasion du drame de la maladie, de la mort, de l'automne ou de l'hiver, et les cordes graves de sa lyre rendent alors ce beau son :

Les astres, dans le vide impassible des soirs,
N'ont plus que des reflets de veilleuses funèbres...

Enfin, le recueil tout entier est d'un grand charme, qu'il berce les mélancolies profondes ou qu'il déride les petites et vaines amertumes. (Ed. J. Peyronnet.)

L'art de perdre son temps, par J.-C. PRIVÉ. — Ce titre a l'air d'un paradoxe. Qui, de nos jours, a du temps à perdre?... Mais non, le livre du docteur Privé n'est qu'un conseil de sagesse, à la fois élevé et pratique. Avec force, avec esprit, souvent avec profondeur et toujours avec un rare talent, l'auteur réagit contre ce qui n'est même pas une conception du bonheur : contre cette fièvre qui caractérise notre époque. C'est folie, de la part des individus, de rechercher des joies autres qu'intérieures. Ils ont des yeux et ne voient pas. Ils ont des sens et ne se soucient point de les éduquer. Une heure passe, pleine d'attraits, ils ne savent pas s'en saisir, o vieil Horace !

Voilà ce que signifie *L'art de perdre son temps*, ouvrage ingénieusement composé de « dialogues pendant un voyage », ouvrage toute élégance littéraire et persuasive séduction. (Ed. Denoël et Steele.)

L'Ile d'Oléron, par Yvan DELTEIL. Illustrations de Louis Suire. — C'est, croyons-nous, un premier livre, c'est sûrement le témoignage d'un beau tempérament d'écrivain.

« L'île d'Oléron, magnifique broche retenant le manteau de l'Océan sur l'épaule du monde... Tantôt éclatante de lumière... tantôt grise... secouée par la tempête, ébouriffée par les vents, prête à craquer de toutes ses membrures... elle sait pareillement se faire aimer. A la nostalgie des nuages lourds et bas succédera bientôt un hymne à la joie. Les grâces des nymphes font oublier la colère des dieux. »

Cette courte citation pourrait suffire. Mais le livre a bien d'autres accents : l'accent vif de la narration, en des anecdotes toutes frappantes, l'accent réaliste quand l'auteur évoque les mœurs des habitants, l'accent vrai quand il peint la flore et la faune de l'île, l'accent émouvant, partout répandu, de la piété, quand il rappelle qu'Oléron a été la « dernière escale » de Pierre Loti...

Et les aquarelles de Louis Suire sont la clarté, la fraîcheur, l'allégresse même des bleus, des verts, des blancs et des blondeurs de la côte océane, quand une pluie vient de la laver et que le ciel se reprend à sourire. (Ed. Rose des Vents, La Rochelle.)

R. de Laromiguière

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELÓRIÈRE



Par Luis de la Rocha : Suzet Maïs, Jean-Pierre Aumont et Victor Francen dans « Le cœur » et Huguette Duflos dans « Noix de Coco. »

GYMNASE : *Le Cœur*, de M. Henry BERNSTEIN. — Jean-Claude Magueyran, mésestimé par sa femme Rose et même par son père Vincent, n'était cru capable ni de beaucoup d'amour, ni de beaucoup d'énergie. Mais, le jour où Rose prétend divorcer pour épouser Patrick, ami d'enfance, révélation : Jean-Claude exige que le pacte conjugal soit respecté. Cécile Ormoy, sa sœur, se donne des airs de froide et sèche personne ; mais une certaine façon qu'elle a de téléphoner fait voir qu'elle adore son mari. A la différence de Vincent, veuf qui « parle » sans cesse son amour endeuillé, Jean-Claude a besoin, pour confesser le sien, du choc d'une violente douleur et Cécile, pour laisser deviner sa tendresse, attend des occasions exceptionnelles. L'ancienne génération a le cœur prolixe et fait de l'amour la grande affaire ; la nouvelle n'est pas moins sensible, mais elle a plus de pudeur et elle est obligée de penser *d'abord* à la dureté des temps. Toutes deux peuvent et doivent cependant se comprendre et s'aimer.

M. Bernstein a traité son très beau sujet avec cette totale maîtrise grâce à laquelle, oubliant le théâtre, l'on voit purement et simplement palpiter la vie. Et l'on est, vis-à-vis du premier de nos auteurs dramatiques, à court d'épithètes.

Avec M. Francen, « aîné » classé à juste titre parmi les meilleurs, une troupe juvénile, charmante et valeureuse, assure le long et profond succès de cette œuvre. Notamment, M. Dauphin n'annonce plus, mais impose une personnalité de grand artiste, tout intelligence et autorité ; Mlle Suzet Maïs a le goût le plus sûr avec l'esprit le plus fin et Mlle Perdrière est délicieusement féminine.

SAINT-GEORGES : *La femme en fleur*, de M. Denys AMIEL. — Huguette Salvat, jeune fille moderne, s'est fiancée à Pierre Vignal. Elle le présente à sa mère et s'aperçoit aussitôt que ces deux êtres ont les mêmes façons, les mêmes goûts délicats et se plaisent trop. Blessée, jalouse, elle se marie avec un autre et laisse le champ libre aux amours de Pierre et de Mme Salvat. Est-ce là un retournement de *L'autre danger* de M. Maurice Donnay ?... C'est plutôt, semble-t-il, chez M. Denys Amiel, le regret du temps où les hommes avaient, avec plus de culture et de finesse, plus de culte passionné pour la femme, les femmes et les jeunes filles plus de féminité. Et c'est l'émouvante aventure d'une épouse déçue qui ne découvre l'amour que lorsqu'elle est dans son été.

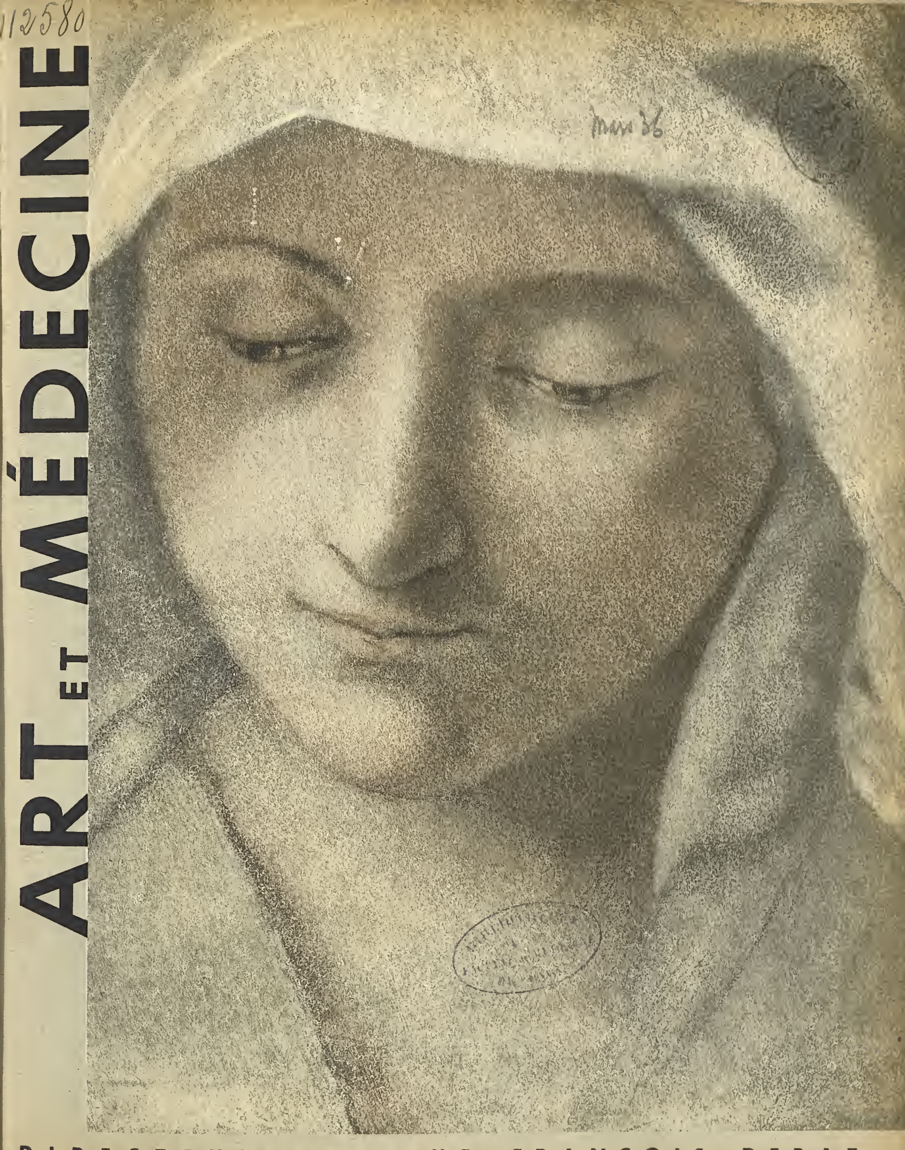
La pièce intrigue, prend, irrite et émeut le spectateur, de façon à s'assurer un long succès, avec de nombreux « rappels » pour Mme Valentine Tessier, Mlle Jeanine Crispin et M. Lecourtois, principaux interprètes.

THÉATRE DE PARIS : *Noix de coco*. — Et voici encore une longue série promise à M. Marcel Achard pour sa pièce en trois péripéties. 1er acte : Loulou découvre que sa femme Caroline, prude excessive et d'ailleurs sincère, a été autrefois, quand elle chantait à Saïgon sous le nom de Noix de Coco, sa maîtresse d'une nuit, tôt oubliée. 2e acte : Loulou reçoit d'Antoine, son fils d'un premier lit, l'aveu qu'il est follement épris de Caroline. 3e acte : Loulou apprend que sa fille Fernande, qui méprise de toute sa feinte vertu la pauvre Noix de Coco, trompe éperdûment son mari. Cascade d'événements, née du propos fortuit d'un personnage épisodique qui, sans penser à mal, amena Caroline à dévoiler publiquement son passé.

Un peu de vaudeville, de drame, de freudisme, un coup du destin tombant comme tonnerre sur une famille heureuse, beaucoup de talent, d'ingénieuse logique et de verve, tels sont les éléments de cette comédie jouée magnifiquement par Raimu et Alerme, avec le plus joli tact par Mme Huguette Duflos, mieux que bien par Mlles Suffel, Le Marchand et Leclerc, MM. Bertheau, Gallet et L. Brûlé.

Récital Jane Ponty. — Sculpturale, simple et noble, Mme Ponty fit entendre un soprano clair, pur, très étendu — et très apte aux vocalises — que guidait une méthode solide ; une voix qui, pourtant, sembla parfois comme retenue, dans une ou deux mélodies, interprétées d'ailleurs avec un goût parfait. Mais où apparut mieux encore la qualité rare de cette voix, ce fut dans des airs tels que celui de *la Norma*. Là, laissant un beau chant couler de source, Mme Ponty fit penser que la nature l'avait destinée au théâtre. Plastiquement et vocalement, cette artiste a tous les dons que réclame une grande scène et que mettraient en pleine valeur un orchestre et l'emportement du jeu dramatique. Son nom est à retenir.

Le Directeur-Gérant Dr FRANÇOIS DEBAT. - R. C. Seine 2.514.
Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.



DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



Photo Zuber

A côté de la forme buvable destinée à la thérapeutique courante, nous préparons une **forme injectable** de nos spécialités opothérapiques pour les cas où la médication doit être d'action plus énergique et plus rapide.

Préparés selon des méthodes toutes particulières

nos produits injectables

ne déterminent aucun choc

offrent le maximum d'activité

sont indolores

Ils sont soumis à un double contrôle physiologique et clinique.



Dermatoses rebelles

Urticaire
Eczéma
Prurit

1 à 2 injections de 2 cc. par jour

Photos Zuber

Insuffisances rénales

néphrites aiguës
néphrites chroniques
urémie
uricémie (goutte - rhumatisme déformant)




L

Le docteur Jean Verne, depuis 1908, s'est orienté avec enthousiasme vers la recherche histologique. Élève de A. Weber, puis de A. Prenant, il a compris que l'avenir de l'étude des tissus débordait le cadre de la morphologie. En histochimiste, il a notamment exploré le domaine des pigments et celui des corps gras; en histophysiologiste, il a appliqué, avec profit, la merveilleuse technique qu'est la culture des tissus à la solution de nombreux problèmes de biologie. Docteur ès sciences, agrégé puis professeur à la Faculté de Médecine de Paris, il dirige le service de cytobiologie de l'Institut du Cancer. Notre photographie le représente dans son laboratoire avec ses deux fidèles collaborateurs et élèves, MM. Odiette (à sa droite) et Vilter (à sa gauche).

(Photo Jean Roubier).

SOMMAIRE

MARS 1936

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE (AOUT ET SEPTEMBRE EXCEPTÉS)

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 10 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

HORMONES CRISTALLISÉES ET CULTURES DE TISSUS

PAR JEAN VERNE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

La connaissance de la constitution chimique des principes actifs élaborés par les glandes endocrines a progressé particulièrement depuis quelques années. Après l'adrénaline dont la formule a été établie il y a longtemps déjà, on obtient actuellement à l'état cristallisé la thyroxine et la folliculine, dont la structure est bien connue des biochimistes. Il est vraisemblable que, dans un avenir prochain, les autres substances hormonales seront également identifiées chimiquement.

Cette identification représente, en endocrinologie, une étape décisive. Chaque hormone est caractérisée par un principe chimiquement défini, dont la synthèse deviendra, sans doute, pour toutes possible un jour et dont les propriétés physiologiques se montreront en rapport avec une constitution chimique précise.

Les substances cristallisées ainsi obtenues reproduisent, lorsqu'elles sont administrées à l'animal, les effets du produit de sécrétion endocrine correspondant.

On peut penser que ces résultats sont provoqués directement par l'action de la substance chimiquement définie sur l'effecteur dont les modifications traduisent cette action.

Mais c'est là, sans doute, une façon un peu trop simple d'envisager les choses. Les expériences réalisées sur des éléments maintenus en vie hors de l'organisme, grâce notamment à la précieuse technique de la culture des tissus, viennent s'inscrire contre une pareille interprétation. D'autres mécanismes doivent par conséquent entrer en jeu.

La technique de la culture des tissus permet de réaliser l'expérimentation dans des conditions singulièrement plus simples qu'en présence d'un organisme entier. L'organisme, du fait des relations nerveuses et endocriniennes que présentent ses constituants, est un système d'une complexité infinie, le nombre des facteurs variables étant fort élevé. Un tissu cultivé *in vitro*, surtout s'il s'agit d'un tissu dont on a réalisé une culture pure, affranchi de toute une série de contraintes, auxquelles il est soumis dans l'organisme, permet d'analyser avec une grande précision l'influence des agents physiques, chimiques ou biologiques.

L'étude de la toxicité des ions métalliques (Verne et Sannié) ou des métaux eux-mêmes (Ménégaux et Odiette), réalisée ainsi dans mon laboratoire, a permis de déterminer, d'une part, l'existence de coefficients de toxicité spécifique et de saisir, d'autre part, le mécanisme de la réaction du tissu osseux dans l'ostéosynthèse chirurgicale.

Les hormones cristallisées se montrent sans action lorsqu'elles sont ajoutées directement au milieu de culture contenant une ou plusieurs espèces cellulaires déterminées.

Nous envisagerons les trois hormones obtenues actuellement à l'état cristallisé et chimiquement définies : l'*adrénaline*, principe de la médullo-surrénale et des organes paraganglionnaires ; la *thyroxine*, principe de la glande thyroïde ; la *folliculine*, élaborée, pense-t-on, par l'ovaire et par le placenta.

Vilter a constaté que l'adrénaline, efficace sur les mélanocytes de l'axolotl, dont elle provoque la contraction lorsqu'elle est injectée à l'animal, ne produit plus d'effet lorsqu'on la fait agir sur des fragments de peau isolés de l'organisme. Vilter et moi avons pu faire des constatations du même ordre sur les mélanocytes des écailles de *Carassius*. L'adrénaline détermine la contraction de ces cellules pigmentaires sur le poisson entier et sur l'écaille fraîchement isolée. Au bout de quelques jours de culture, alors que les mélanocytes sont demeurés parfaitement vivants, s'étalant sous l'action de l'extrait post-hypophysaire, l'adrénaline devient inefficace (fig. 1, 2).

La thyroxine cristallisée, si active, comme on le sait, sur l'organisme entier, s'est toujours montrée absolument dépourvue d'influence directe sur les tissus cultivés *in vitro*, en des expériences où je faisais varier la concentration et la durée d'action de la thyroxine sur des souches cellulaires diverses.

La folliculine cristallisée, enfin, se révèle également sans influence sur les éléments isolés vis-à-vis desquels on cherche à la faire agir directement.

M. Saviano (1935) a constaté que la folliculine cristallisée, utilisée en injection sous-cutanée chez le chien mâle, produit une diminution du temps de coagulation du sang, une augmentation du fibrinogène, une augmentation du calcium portant à peu près exclusivement sur la fraction diffusible.

En revanche, la folliculine ajoutée *in vitro* au sang des mêmes animaux n'exerce aucune action sur le temps de coagulation, ni sur le taux du calcium.

J'ai été conduit à des constatations analogues en ajoutant directement de la folliculine cristallisée à des cultures d'épithélium utérin. Cette même substance exerce une action bien connue lorsqu'elle est injectée à des femelles impubères ou ovariectomisées, chez lesquelles elle provoque le développement du vagin, de l'utérus, de la trompe. Moricard (1935) a, pour cette

raison, proposé récemment de lui donner le nom de proliférine sexuelle femelle ; la folliculine est, dit-il, l'hormone de croissance du tractus génital. Dans le laboratoire de Courrier, Raynaud (1934) a montré que, dans un organisme, la folliculine est susceptible d'agir sur un fragment du tractus génital privé de ses connexions habituelles et transporté dans un nouveau territoire, sous la peau par exemple. La réaction est aussi intense que dans les conditions normales.

J'ai utilisé également d'autres substances œstrogènes, le benzopyrène par exemple. Folliculine ou benzopyrène étaient ajoutés au milieu de culture, sous forme de solution huileuse ou sous forme de cristaux, à des concentrations variées. Dans tous les cas, la croissance des lames épithéliales était comparable à ce qu'elle était dans les cultures témoins ; elle était même souvent nulle.

De ces diverses observations, il résulte que l'addition à un milieu de culture d'une hormone cristallisée se montre inefficace et ne permet pas d'observer de modification des tissus au contact desquels elle est mise en présence.

Comment concilier cette inefficacité constatée sur les tissus cultivés *in vitro* et l'action spécifique que l'on observe au contraire lorsqu'il s'agit d'un organisme entier?

Pour aborder ce problème, je me suis demandé s'il ne serait pas possible, par des procédés divers, de rendre l'hormone cristallisée active vis-à-vis des tissus vivant hors de l'organisme.

Cette activation est en effet réalisable. Examinons, dans divers cas, comment on peut l'obtenir.

Dans le cas de la folliculine, il suffit, pour obtenir une réaction de l'épithélium utérin cultivé *in vitro*, de faire agir sur une telle culture non pas l'hormone cristallisée mais le sérum d'une femelle ayant reçu une injection de cette même hormone.

J'ai utilisé, à cet effet, des rates de divers âges, auxquelles des doses variées de folliculine étaient injectées. Un ou deux jours après l'injection, une prise de sang était faite par ponction cardiaque ; le sérum ainsi obtenu était ajouté au milieu de culture habituel. Dans chaque cas, des cultures étaient réalisées avec du sérum d'animaux témoins n'ayant pas reçu de folliculine.

L'addition à la culture de sérum d'une rate, ayant reçu de la folliculine, a toujours provoqué la croissance active de l'épithélium utérin. Les meilleurs résultats étaient obtenus avec le sérum de rate impubère traitée



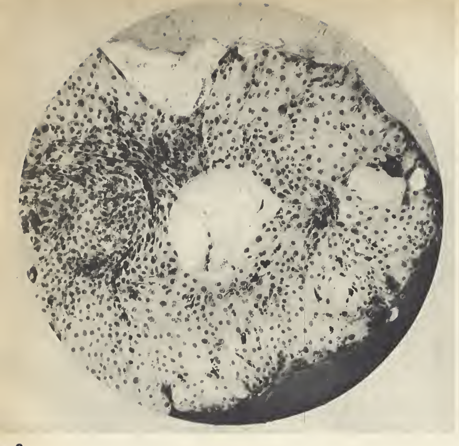
Fig. I.

Fig. I. - Mélanocytes d'une écaille fraîchement prélevée de Carassius. Contraction par l'adrénaline.

Fig. 2. - Mélanocytes d'une écaille isolée de Carassius, en culture. Expansion, malgré l'adrénaline.



Fig. 2.



g. 3.

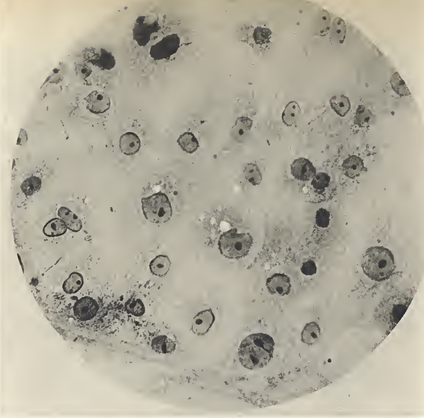


Fig. 4.

par l'hormone. En trente-six heures et d'une manière constante on observait, dans la culture, de larges lames épithéliales (fig, 3, 4 et 5) poussant parfois dans plusieurs plans et présentant de nombreuses mitoses, ainsi que des phénomènes sécrétoires.

Dans quelques expériences réalisées avec du sérum d'origine humaine, j'ai pu constater que l'addition à la culture de sérum d'homme était sans action tandis que l'addition de sérum de femme, en période intermenstruelle, favorisait la croissance de l'épithélium utérin.

La propriété qu'acquiert le sérum à la suite de l'injection à l'organisme de folliculine cristallisée semble d'ailleurs labile. Elle disparaît du plasma ou du sérum conservés quelques jours à la glacière.

Nous avons vu plus haut que, si l'on fait agir de l'adrénaline sur des cellules pigmentaires d'écailles de poisson en culture depuis assez longtemps, on n'observait pas la contraction caractéristique qui se produit sur l'animal entier.

Il existe cependant une période pendant laquelle la sensibilité à l'adrénaline des mélanocytes des écailles isolées peut s'observer. Cette sensibilité présente tout d'abord une diminution marquée qui se traduit par un retard de l'effet de contraction et par la nécessité d'utiliser des solutions plus concentrées d'adrénaline. Alors que, sur l'écaille qui vient d'être prélevée, la contraction des mélanocytes est instantanée, nous avons observé, Vilter et moi, des temps de dix minutes et davantage pour la voir survenir. La concentration qui est normalement de l'ordre de 1 pour 20.000.000 à 1 pour 50.000.000 doit être élevée jusqu'à 1 pour 50.000.

Il existe d'autre part des variations de la sensibilité des mélanocytes à l'adrénaline d'après la localisation de ces cellules. Les mélanocytes émigrés dans le milieu de culture, complètement hors de l'écaille, présentent le maximum de retard à la contraction en se montrant même insensibles. Tout se passe comme s'il y avait, sous l'action de l'adrénaline, diffusion d'un stimulant contracteur à partir du centre de l'écaille. La production de ce stimulant provoquée par l'adrénaline se fait instantanément dans l'organisme. Elle cesse, chez l'axolotl, dès que les mélanocytes sont séparés de l'organisme. Chez le *Carassius*, elle persiste dans l'écaille qui vient d'être isolée puis elle va en diminuant, jusqu'à cesser, à mesure que la culture se poursuit pour ne plus contenir que des éléments épithéliaux et des mélanocytes mésenchymateux.

J'ai utilisé, pour la thyroxine, la même technique que pour la folliculine, c'est-à-dire que j'ai ajouté au milieu de culture du sérum ou du plasma d'animaux ayant reçu au préalable de la thyroxine cristallisée par voie intraveineuse ou par voie sous-cutanée. Des cultures de fibroblastes, réalisées dans ces conditions, ont présenté une activation très nette de leur croissance avec augmentation des mitoses et accélération du métabolisme se traduisant par l'apparition plus précoce des phénomènes de désintégration et la nécessité de procéder plus tôt à l'opération du repiquage.

Ces diverses observations, qu'il s'agisse de l'adrénaline, de la folliculine ou de la thyroxine, montrent que des substances actives se forment dans l'organisme aux dépens de ces hormones cristallisées. Une question se pose alors tout naturellement, qui est celle du mécanisme de cette activation.

Deux hypothèses sont surtout à envisager.

1° On peut penser que l'hormone cristallisée forme, dans l'organisme, des combinaisons, notamment des combinaisons protéiques, qui sont alors directement actives et auxquelles le sérum ajouté aux cultures devra son efficacité. Ainsi s'expliquerait peut-être le fait que des hormones, que l'on n'a pas encore obtenues à l'état cristallisé, ont une action directe sur des éléments séparés de l'organisme, notamment l'hormone post-hypophysaire, dont j'ai rappelé plus haut l'action sur les mélanocytes.

2° Une autre substance intervient, dont l'hormone

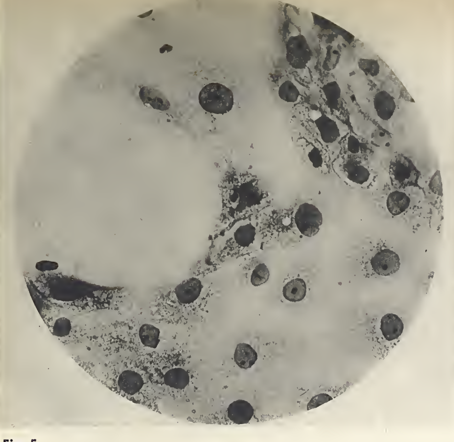

Fig. 5.

Fig. 3. - Aspect général d'une culture d'épithélium utérin. Corne utérine de rate de 2 mois. Milieu de culture : plasma de poule plus sérum de rate ayant reçu une injection de folliculine.

Fig. 4. - Culture d'épithélium utérin. Détail de la lame épithéliale au fort grossissement. Remarquer les variations de taille des noyaux. Phénomènes de bourgeonnement nucléaire et d'amitose. Quelques petites vacuoles (même objet que fig. I).

Fig. 5. - Lame épithéliale utérine en culture. Vacuoles intracellulaires et intercellulaires, dont l'apparition est en rapport avec des phénomènes sécrétoires. Au centre, une mitose au stade de la métaphase (même objet que fig. I).

cristallisée provoque l'apparition dans l'organisme et dans le sérum sanguin.

Examinons comment se comportent ces hypothèses dans les différents cas que nous avons examinés.

Le cas de l'adrénaline pose le problème de la transmission neuro-humorale dans le domaine du système sympathique. On sait que l'on admet l'existence d'une substance issue au niveau des terminaisons nerveuses sympathiques et appelée sympathine. Quel rapport existe-t-il entre l'adrénaline et la sympathine? Si plusieurs physiologistes admettent l'identité des deux substances, beaucoup ont une attitude plus réservée. Les expériences, rapportées plus haut, que Vilter a réalisées ou que j'ai réalisées avec lui, tendent à prouver que l'adrénaline n'agit pas directement sur les effecteurs que sont les mélanocytes.

La sympathine, représentant la substance active, peut être considérée comme de l'adrénaline modifiée au contact des fibres nerveuses, ou comme une substance dont l'adrénaline provoque la décharge au niveau des terminaisons de ces fibres. Le problème est encore entier et l'on travaille à le résoudre.

Dans les expériences sur l'écaille de *Carassius* exposées plus haut, nous admettons que l'adrénaline est efficace, en provoquant la contraction des mélanocytes, tant qu'il existe dans la culture des éléments nerveux au contact desquels l'adrénaline devient active ou au niveau desquels elle provoque l'apparition de la substance active.

Le cas de la thyroxine est sans doute plus complexe encore et nous poursuivons actuellement dans mon laboratoire des recherches à son sujet. Il se peut en effet fort bien que la substance active qui apparaît dans le plasma à la suite de l'injection de thyroxine à l'animal résulte de la stimulation d'un autre appareil endocrinien. On a reconnu d'autre part que certaines combinaisons protéiques de la thyroxine étaient plus actives que la thyroxine proprement dite.

Enfin, le cas de la folliculine paraît, suivant les effets observés, être justiciable de l'une ou de l'autre des hypothèses.

M. Saviano, constatant que la folliculine injectée à l'animal accélère la coagulation sanguine alors qu'elle est inefficace sur le sang *in vitro*, pense que la folliculine stimule la pré-hypophyse, laquelle à son tour active la sécrétion parathyroïdienne, dont l'action sur la calcémie est bien connue.

Dans mes expériences sur la culture *in vitro* de l'épithélium utérin, je tends à penser qu'il se forme dans l'organisme, aux dépens de la folliculine cristallisée injectée, une substance directement active sur l'épithélium utérin *in vitro*.

Collip a montré récemment que la folliculine représente le noyau résistant d'un complexe protéique existant soit dans le placenta soit, sous une forme encore plus active, dans l'ovaire.

C'est sous cette forme de complexe protéique que la folliculine serait directement active.

★

Les quelques faits rapportés dans cet exposé tendent à prouver que les produits cristallisés, de constitution chimique définie, extraits dès maintenant du produit de sécrétion d'un certain nombre de glandes endocrines, ne sont sans doute que le noyau du principe actif, la quintessence en quelque sorte de l'hormone. Ils en représentent l'élément spécifique, mais il est vraisemblable que pour être actifs ils doivent exister sous forme d'une combinaison plus complexe.

Une hormone est caractérisée par un composé chimiquement défini dont la détermination puis la synthèse représentent une œuvre fondamentale en biologie, mais l'action physiologique de cette hormone est conditionnée par l'état sous lequel elle existe dans l'organisme. Enfin, il ne faut pas oublier que l'action d'une hormone résulte souvent en réalité du déclenchement d'une série de sécrétions hormonales, dont la dernière seulement produira l'effet observé.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'ARTISAN

PAR LUCIEN DESCAVES
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



Photo Brossoï



Photo Roubier

Photo Brasso

La reliure, la menuiserie, la ferronnerie, trois métiers où l'art occupe une place plus ou moins importante. L'art existe déjà, au sens étymologique, dans la simple adresse manuelle, mais le « tour de main » ne va jamais sans un certain tour d'esprit, d'intelligence, qui égale parfois chez l'artisan celui de l'artiste.

Il peut paraître singulier d'attendre, pour forger le mot, que l'on n'ait plus la chose. C'est pourtant le cas présent. L'artisan, menacé de disparaître, a donné naissance à l'*artisanat* et à ses dérivés, tous plus vilains les uns que les autres. Ils feraient rougir l'artisan d'autrefois, qui avait pour ancêtre le compagnon du Tour de France, de la vieille noblesse du travail.

Nous avons donc : *La Confédération générale de l'artisanat français*, *La Chambre artisanale de France*, et je ne sais quoi encore... Mais les artisans, où sont-ils ? Dans leurs Fédérations... hélas !

Je ne prétends pas qu'il n'y a plus d'artisans, mais on dirait qu'ils se cachent, les pauvres gens, ou plutôt qu'on les cache, comme un mauvais souvenir de l'ancien régime.

Pensez donc ! Ils étaient fiers de leur ouvrage, fiers de leurs mains habiles qui lui avaient donné tous leurs soins. Ils savaient leur métier pour l'avoir appris non seulement à l'école du *trait*, mais ensuite à l'atelier, sous la direction d'un maître qui ne plaisantait pas. Après quoi ils avaient licence d'aller, de cayenne en cayenne, à travers la France et à pied, parfaire leur apprentissage en visitant les monuments, chefs-d'œuvre des compagnons disparus. Ils y apposaient leur signature, en passant ; c'était leur salut de la main aux constructeurs d'églises, de ponts, de fontaines, de tout ce qui honorait le paysage au lieu de l'enlaidir.

Les bons ouvriers se reconnaissaient entre eux à la façon, bien plus qu'au visage. Un autre mot d'aujourd'hui : *sabotage*, n'était pas inventé, et celui qu'il remplace : *malfaçon* ne s'employait pas, tellement on le trouvait injurieux.

L'artisanat n'existait pas... ; mais l'artisan était une des maîtresses poutres de l'édifice social. Elle ne le soutient plus. La solive doit se contenter d'être soliveau : tant pis pour la solidité du bâtiment !

Jeune ou vieux, le compagnon du Devoir de Liberté, fier de son indépendance, n'obéissait à personne et ne commandait qu'à ses bras, ce qui donne un sens à la belle parole de Lacordaire relative à l'ouvrier « qui prend ses bras et s'en va ! »

Quand cet ouvrier avait à se plaindre quelque part de quelque chose ou de quelqu'un, il « prenait ses bras » et s'en allait ailleurs. Travaillant bien,

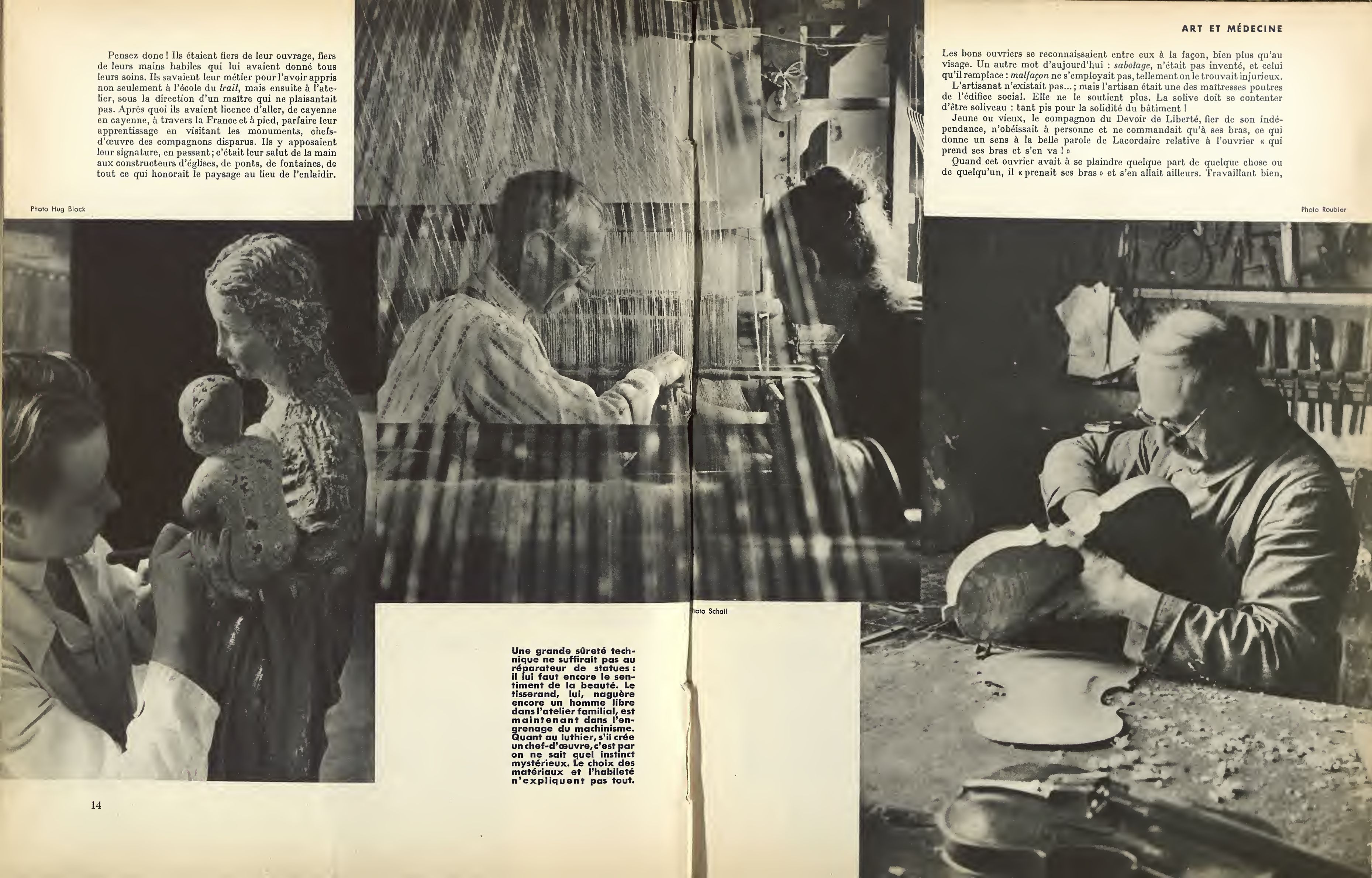


Photo Hug Block

Photo Schall

Photo Roubier

Une grande sûreté technique ne suffirait pas au réparateur de statues : il lui faut encore le sentiment de la beauté. Le tisserand, lui, naguère encore un homme libre dans l'atelier familial, est maintenant dans l'engrenage du machinisme. Quant au luthier, s'il crée un chef-d'œuvre, c'est par on ne sait quel instinct mystérieux. Le choix des matériaux et l'habileté n'expliquent pas tout.

il était sûr de travailler partout et de vivre honnêtement de son gain quotidien. Il eût regardé comme une atteinte à la liberté du travail, le fait d'en réduire la durée à huit heures par jour. C'est alors qu'on eût vu l'artisan « prendre ses bras », autrement dit ses cliques et ses claques !

La journée de huit heures? Et s'il lui plaisait de la prolonger quand il se sentait en train?

Et s'il éprouvait le besoin de se reposer le lendemain, que ce fût ou non un dimanche?

Est-ce que l'inspiration appartient à l'artiste, au créateur exclusivement ? Est-ce qu'elle ne descend pas aussi, à certains moments, dans les doigts de l'artisan? N'y a-t-il pas un créateur en puissance dans l'artisan qui façonne quelque matière que ce soit, la plus humble comme la plus riche?

Non, le compagnon d'autrefois, aux yeux de qui le travail était une religion et la maîtrise un diplôme d'affranchissement, s'avérait incapable de se courber et de s'amenuiser pour entrer dans le lit de Procuste du Syndicat, et le fait est qu'il n'en a pas eu l'étrenne. Il mourra comme la vieille garde, plutôt que de s'y rendre ! Ou bien, si l'on aime mieux, l'artisan d'aujourd'hui est le demi-solde de la grande armée du travail. Il vit de souvenirs. Il reste étranger de plus en plus à la société dévorante qui fabrique en série le nécessaire et le superflu. Il ronge son frein sous la dictature de la machine qui lui dit : « De quoi te plains-tu? C'est toi l'inventeur de ce qui te supprime ! »



...tos Schall

Le Verrier, associé du Feu pour la transformation d'une matière informe et terne en des corps étincelants, soit limpides comme l'eau, soit diaprés comme l'arc-en-ciel. — Le Potier, dont l'art est plusieurs fois millénaire comme s'il était né avec les premiers objets d'utilité élémentaire, sous une main qui avait naturellement besoin d'harmonie, d'ordre — d'imiter l'Univers, somme toute...

Et c'est vrai. La plupart des inventions dont l'industrie s'est enrichie, sont sorties du cerveau de ces modestes artisans auxquels la vente de leur brevet a rapporté de quoi ne pas mourir de faim. Ça continue.

Tous les ans, un Concours Lépine émiette, comme du pain, son encouragement à des affamés dont la vie est suspendue à ce fil de la Vierge. La Confédération générale de l'artisanat a organisé au Grand Palais, en 1924, une Exposition nationale des Métiers. Et puis après?...

A l'un des derniers Congrès organisés par la Confédération générale de l'artisanat français, une centaine de délégués, pas davantage, représentaient les débris du compagnonnage désuet.

Et cela me rappelait ce banquet des anciens combattants de la Commune de 1871, auquel j'ai longtemps assisté, le 18 mars. Le nombre des convives diminuait tous les ans ; et c'était, au fur et à mesure des départs, plus émouvant... A la dernière réunion, ils n'étaient plus qu'une poignée... Aucun ne chanta au dessert. Pour moi, j'avais plutôt envie de pleurer.

Car on peut avoir des opinions divergentes sur l'insurrection de 1871, noyée dans le sang ; mais les réchappés que j'ai connus et qui tous moururent pauvres, après avoir vécu de privations, s'honoraient en tout cas par leur désintéressement et leur intégrité. Ils regardaient plus haut que leur poche.

On en peut dire autant des artisans en général. Ils ne sont pas pressés. Ils sont exempts de convoitise. A chaque jour suffit leur honnête labeur.

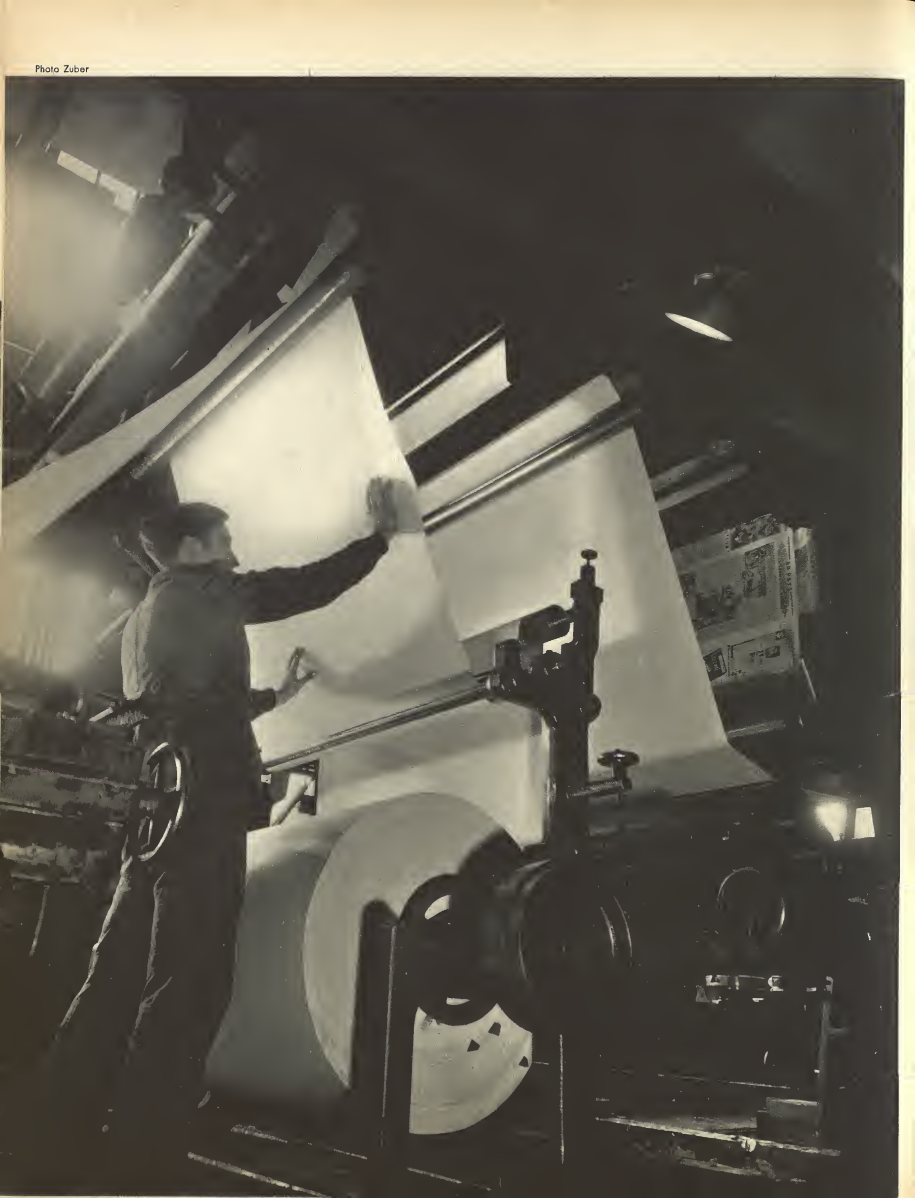
Et dans la classe ouvrière, cependant, l'artisan fait maintenant figure, non pas d'élite, mais, dirait-on, d'amateur.

J'ai eu pour ami un maroquinier qui était, dans sa partie, un véritable artiste, malheureusement condamné à n'écouler ses travaux qu'à l'époque du jour de l'an. Il allait alors les proposer à des maisons ou à des magasins qui les lui marchandaient. Il ne les signait pas, mais il signait les objets que lui achetaient directement les particuliers avec lesquels il avait affaire.

Comme il vivait mal de son métier, pendant dix mois sur douze, il rentrait dans le rang et lui, relieur d'art apprécié, il exécutait le travail en série des entrepreneurs.

Je ne l'ai revu ni l'année dernière, ni cette année... Que devient-il, en ce

Photo Zuber



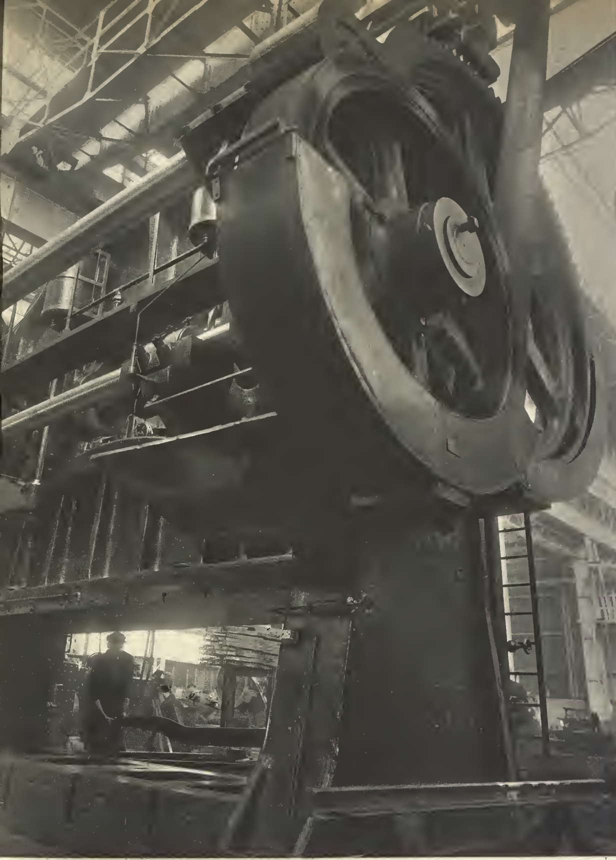


Photo Tobard

Enfin, la pire ennemie de l'artisan : la machine. En page gauche, une rotative, formidable moulin qui moud avec la même indifférence la louange et la critique, avec l'information banale ou capable de déclencher la guerre et la révolution : ce moulin qu'un seul ouvrier surveille, presque passif, membre pourtant d'une corporation qui, baignée de pensée, est par là supérieure, quasi aristocratique. Puis, une presse à emboutir les longerons d'automobile.

temps, où la reliure de luxe dans le marasme, réduit tant d'artisans à la gamelle congrue?

Tous les métiers d'art qui traversent la crise présente en connaissent les affres, plus encore que l'ouvrier à la journée de huit heures...

De ceux-là, qui s'occupe pour les protéger, leur venir en aide? Il y a bien au Sénat un Groupe de défense des artisans, groupe dont le président disait, pour les réconforter : « L'effort individuel s'efface ; il est remplacé maintenant par l'effort plus grand et raisonné des collectivités. »

Mais alors, et puisqu'il est impossible de revenir en arrière, de deux choses l'une, artisan cher à mon cœur fraternel : ou bien te convertir à la mécanique, à ses pompes et à ses œuvres, ou bien mourir sur l'établi à domicile, comme ce vieil écrivain dont Goncourt parle quelque part dans son *Journal*. Le bonhomme, foudroyé par l'apoplexie à sa table de travail, avait laissé tomber sa tête sur les épreuves qu'il corrigeait, si bien que les caractères s'étaient imprimés sur son front moite de sueur.

La belle mort au champ d'honneur !

Lucien Descaves

PROPOS DE MA BERGÈRE

PAR RAYMOND ESCHOLIER

Raymond Escholier, en ce canton d'Ariège, se plaît à retrouver, chaque été, les paysages, la lumière et l'air vivifiants de son enfance et la maison familiale de Mirepoix, qu'investit le soleil, et les gens du pays, enfin, qui aiment, eux, cette fidélité d'un écrivain célèbre à sa terre natale.

« Rrrrr, pitchoun ! »

Ainsi ronronne ma voisine, la bergère de Ramoundet, en menant son troupeau, et cet appel intraduisible est suivi d'un long sifflement reptilien.

Que voulez-vous, tout le monde ne peut parler à ses brebis comme Mme Deshoulières.

« Rrrrr, pitchoun ! répète mille et mille fois ma bergère, tandis que le troupeau rassuré, agrégé, docile, se confie à cette garde vigilante.

— Bonjour, Catinelle !

— *Adissials, moussu !* »



Photos Roubier

Ma bergère parle encore sa langue maternelle, cette langue d'oc, dans laquelle son verbe est si alerte, ses expressions si pittoresques, ses mots si colorés.

« Toujours fraîche, Catinelle, toujours en bonne santé !

— Pas mal, moussu, mais j'entre dans l'âge, et la vieillesse, on a beau dire, c'est mal plaisant. »

Ma bergère va se livrer à des réflexions mélancoliques sur la brièveté de la vie, mais voici que le Loubet, hirsute et farouche, harcèle le troupeau de ses aboiements furieux.

Catinelle doit tempérer son zèle intempestif, avec des menaces tonnantes, les injures coutumières et les jurons d'usage.

« Votre voix sonne comme la trompette du jugement, Catinelle. Vous sacrez aussi bien qu'une femme de trente ans.

— L'habitude, monsieur.

— Je suis sûr que, par habitude, vous travaillez toujours ferme.

— Le travail commande, monsieur, et lorsqu'on le voit, il faut le faire, à moins d'être mort.

— Vous pourriez tout de même prendre du repos, étant maintenant chez vous.

— Bien sûr, monsieur ! Vaut mieux être maître que valet. Comme dit l'autre, « n'est plus porcher qui ses porcs garde », mais on travaille deux fois plus chez soi que chez les autres.

— Enfin, vous êtes nombreux à la maison. Laissez donc peiner un peu les jeunes.

— Ma foi, monsieur, vous avez raison. Maintenant, je reste entre les draps le matin et... j'ai honte de le dire... quatre heures m'attrapent au lit.

— Diable ! Et quand vous leviez-vous autrefois?

— J'étais sur pied lorsque les étoiles luisaient encore dans le ciel et je travaillais quelquefois si longtemps sans voir venir le jour que je me disais : « Le soleil est mort... » et j'avais peur... Je m'engourdis aussi un peu.




hotos Roubier

En page gauche, une vue de l'Hers, petite rivière ordinairement tranquille, mais capable d'emportements redoutables. Bien connue de l'immortel Cantegril, elle baigne le pied des maisons de Mirepoix. Ci-dessus, l'un des aspects du pays d'Ariège, qui en a de si variés, entre les confins de la Haute-Garonne ou de l'Aude et l'admirable chaîne neigeuse qui ferme le bleu horizon du Sud.

— Allons donc ! Un bol de lait chaud et sucré que vous prenez sans doute au premier déjeuner ?

— Non, monsieur. Mes petits-enfants l'aiment bien ; le dernier prend... du chocolat. J'en ai goûté : ça ne vaut rien. Si les vieux d'autrefois avaient vu l'argent dépensé tant mal à propos... Les grands aiment surtout le café : c'est le tombeau du sucre !

— Et vous, Catinelle?

— Moi, l'habitude de vendre le lait... Je n'ai jamais pu l'avaler. Un bon morceau de pain, un oignon cru et l'eau de la cruche, je m'en vais contente. Il faut avouer que j'emporte un autre gros quignon dans ma poche. On n'a jamais pâti de la faim chez nous, grâce à Dieu !

— Et c'est cela que vous appelez « s'engourmandir »?

— Temps passé, monsieur, je mangeais les pommes de terre bouillies avec la peau, je les trouvais plus parfumées ; maintenant, il me faut les peler, comme ferait une demoiselle bien finotte de la ville. »

★

Catinelle a une nombreuse famille ; plusieurs des siens ont essaimé dans le pays et je m'informe de chacun.

— Calixtou s'est marié?

— Pour la Saint-Jean, oui, monsieur.

— Bien marié?

— Comme dit l'autre, « des femmes et des chevaux, n'y en a aucun sans défaut. »

« L'autre » est pour Catinelle une incarnation toujours présente de la sagesse.

Du fond de la nuit des temps, « l'autre » n'a jamais cessé de parler à ceux de sa race et d'en être écouté.

« Ce qui me tracassait, continue Catinelle, c'est que la fille était de San Jaouly.



— Les filles de San Jaouly ne seraient pas sérieuses?

— *Tchésus* ! monsieur, Dieu me garde de leur jeter une mauvaise ombre. Il s'en trouve là-bas de bien bravottes. Seulement, pour venir de San Jaouly chez nous, il faut passer l'eau...

— Et alors?

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'une fille qui passe l'eau le jour de son mariage sera, dans sa nouvelle famille, feignante et bonne à rien.

— Vous croyez, Catinelle, qu'en passant sur le pont de Vals, au moment où les eaux sont basses...

— Monsieur, on ne peut pas risquer des choses pareilles. La fille est venue, la veille de son mariage, chez sa tante, à Saint-Gauderie, et c'est là qu'on a fait la noce.

— Enfin, vous voilà tranquille.

— On n'est jamais tranquille ! La petite a bonne façon au travail, mais...

— Mais quoi?

— Toujours un pied en l'air pour s'en aller danser. Moi, j'ai parlé à Calixtou. Comme dit l'autre,

Qui laisse aller sa femme aux fêtes,
Qui a un cheval et le prête,
Au bout de l'an sera cocu
Et sans bête.

— Et ceux de Montgradail?

— Ils se sont vu des pierres, monsieur. On leur a jeté un sort sur les animaux. C'est une vieille laide qui habite près de chez eux. Comme dit l'autre, « laide bête, jolie morsure ».

L'endebinaïro a levé le sort, mais bien malaisément... Maintenant, leur dernier petit est malade... Ils lui font avaler des *poulingues*, pitié !... La santé n'est pas dans les fioles... telle que vous me voyez, j'ai dépassé les septante sans jamais... »

Je ne puis rapporter ici les propos de Catinelle sur la médecine et les médecins.

« Il faut pourtant se soigner quand on est malade...

— D'accord, monsieur. Il y a même remède à tout, sauf à la mort... Tenez, pour la constipation des enfants, les feuilles de perséguié (pêcher) sont souveraines. Si vous avez un saignement de nez, frottez-vous le front avec de l'arnica. Si jamais un sabot vous entame le pied...

— C'est pour moi un cas assez rare, Catinelle.

— Mêlez du fiel de porc à de l'huile bonne : le fiel de truie ne vaut rien... Et si vous avez une colique de matrice...

— Catinelle, ce serait là un fameux miracle !

Je ris. Ma bergère, d'abord interdite, m'observe, puis rit aussi tout soudain et nous formons ensemble un duo de rires, en nous regardant nez à nez.

★

— L'an passé, j'ai vu chez vous, Catinelle, une jeune fille charmante qui croquait des noisettes fraîches, tel un écureuil.

— Ah ! vous vous souvenez encore de cette petite, remuante comme l'argent vif et rusée comme une agace. C'est Mlle Trézou.

— Ne m'a-t-on pas dit que vous l'aviez nourrie?

— Bou Dious !

Catinelle rit de nouveau à perdre le souffle.

— Vous voulez que j'aie eu une *pouparelle* à près de soixante ans !

Ma bergère se moque de moi.

— La petite est née à Picostelle du temps que nous y étions fermiers. Ma fille Héléna lui a donné le sein. Alors, vous pensez... une drôlette qui a pris le même lait que notre Constantin... ! Nous n'avons jamais eu un plaisir sans la convier. Elle vient manger le boudin de la fête du cochon, les fritons de la fête des oies, les oreillettes du Carnaval, les croustades de la grande Notre-Dame, les coques de la Saint-Gauderie... Son père est un « Esculape ».

Catinelle n'entend pas désigner ainsi le dieu de la médecine, moins encore le serpent sous la forme duquel il reçut l'adoration des mortels. « Esculape » signifie pour elle lapeur d'écus, avare.

— Je ne voudrais pas, continue ma bergère, mal parler de mes anciens maîtres ; mais M. Lixandre est un « Esculape » : c'est bien pour ça que Mlle Trézou sera richotte, et c'est pour la même raison qu'il voulait la marier avec un gros propriétaire des environs de Picostelle. Des fois, monsieur, il arrive un malheur et on devrait en rire au lieu d'en pleurer.

— Je ne vous comprends pas très bien, Catinelle.

— Vous allez voir. En allant cueillir des albanisses à la fourche d'un arbre sec, Mlle Trézou est tombée, et clac ! la jambe cassée... Le médecin est monté chaque jour à Picostelle. Pas le vieux Mazuquet, mais son fils qui le remplace. Il a appris à Montpellier et on dit qu'il sait tant... Maintenant, il n'y a plus de radoubeur, et c'est bien dommage.

— Mlle Trézou serait-elle demeurée boiteuse?

— *Qué nani* ! Je crois même qu'une fois guérie elle continuait de se plaindre, pour faire revenir le petit docteur.

— Bon, bon, je comprends,» fis-je, en clignant de l'œil.

Une flambée de jeunesse et de malice embrase, comme un coup de soleil, la figure colorée de ma bergère. Pour une fois, elle me trouve intelligent.

« Imaginez-vous, monsieur, que lorsque la note du docteur est arrivée, pauvres gens de Dieu ! elle était tellement salée que le maître de Picostelle a sauté au plafond... Alors, Mlle Trézou a fait entendre à son père que si elle épousait ce jeune homme, adroit de son métier et bien de sa personne, il n'y aurait rien à payer au médecin. Un mois après, on les a mariés.

— Je pense, Catinelle, que vous donnez force bons avis à cette jeune femme.

— Je n'y manque pas. On se chamaille toujours, peu ou prou, avec son mari. La petite a la langue pointue, la réplique prompte. Je lui répète que la poule ne doit pas chanter devant le coq. Comme dit l'autre, « femme muette, jamais battue ! »

Devisant ainsi, nous arrivons au fond du pré : le troupeau franchit le fossé, à la façon des moutons de Panurge ; ma bergère s'éloigne.

« Rrrrr, pitchoun ! »

Il fait chaud et clair. La montagne, à la fois féerique et réelle, trône splendidement au fond de l'horizon. Une immense mansuétude enveloppe la terre bruissante.

Ce triomphant bien-être me grise un peu et je crie à Catinelle :

« Voilà de beaux jours pour longtemps.

— Nous aurons des gouttes avant la nuit, me répond-elle, et revenant vers moi, elle ajoute sérieuse et confidentielle :

— Tout de suite après la pluie, allez à la pointe du bois, traversez le champ d'auzerde, tournez à main droite et marchez une dizaine de pas, en regardant le vieux cerisier. S'il a bien plu, vous trouverez des champignons. »

Ma bergère me livre les secrets mystérieusement tracés sur l'herbe des prés. Je l'en remercie et elle me jette à travers la limpidité bleue de ce beau jour :

« Comme dit l'autre, il vaut mieux un qui sait que cent qui cherchent ! »

Raymond Escholier

L'auteur de « l'Herbe d'amour » touche et regarde avec un visible plaisir les grains de maïs d'un si bel or roux ; sans doute écoute-t-il quelque histoire semée de dictons.

LE DIEU AVEUGLE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Ce n'est pas l'Amour qui est aveugle, c'est Mars, dieu des combats. Il ne sait qui il tue, il ne sait pourquoi il tue. Pis encore, il ne s'est jamais posé la question. Mars ou Arès n'est pas précisément intellectuel, les Grecs qui l'ont conçu se vengeaient de lui en lui prêtant des aventures un peu ridicules. Ils ne l'ont pour ainsi dire jamais statufié. En action, il n'appelle plus l'adoration, simplement l'horreur et la terreur.

Je crois que s'il est un sentiment commun à tous les soldats, surtout aux soldats d'occasion, c'est l'intuition de la fatalité. On subit la guerre comme une épidémie, une éruption de volcan, un tremblement de terre. Certes on s'efforce parfois de découvrir un sens à cet enchaînement brut de phénomènes inhumains : les anciens parlaient d'expiation, de vengeance des dieux. Hérodote, ancêtre du matérialisme historique, assurait que la guerre de Troie fut envoyée expressément par les Olympiens pour réduire un peu la prolifération des mortels. S'il vivait aujourd'hui il dirait peut-être qu'elle eut aussi pour but de diminuer les stocks de marchandises accumulées. Mais mystique ou prosaïque, l'explication de la guerre est peu convaincante. Ou du moins elle n'est conçue que froidement par des civils, les pieds dans leur chancelière. Les guerriers, eux, ont une vision plus profonde, plus écrasante. Ils s'imaginent volontiers sous le char de Jaggernaut et, si dévoués soient-ils à leur patrie, ils tremblent de supposer leur sacrifice inutile. Jamais on n'a douté comme entre 1914 et 1918 de l'irrationnalité du monde. Ah ! Hegel aurait bien dû vivre cent ans plus tard et mobilisé dans l'infanterie !

Je dis bien : infanterie. Car cette reine des batailles mieux qu'aucune autre arme a des occasions de subir sans riposter, de voir organiser autour d'elle des simulacres de fin du monde. Bien souvent, terrés dans une sape, recroquevillés au fond d'un entonnoir, les pousse-cailloux devenus pousse-fange auraient admis que la création fût anéantie avec eux. Ils auraient trouvé ce finale du grand drame fort naturel et presque consolant. Le blasphème, si c'en est un, n'est pas neuf ; Sénèque lui-même l'a prononcé : *Magnum solatium cum universo rapi* ! Ah ! oui, être entraîné dans l'écroulement de l'univers, ne plus regretter une terre décidément maudite, ne plus envier ceux qui fleuriront sur vos tombes, les amours et les fleurs qui vous oublieront si bien !

Ajoutons que dans la guerre moderne, la tuerie devient de plus en plus anonyme, indirecte, ne laisse presque point de place aux responsabilités. J'ai vu Verdun, mais je me félicite de n'avoir pas vu Eylau. L'époque des corps-à-corps, des mêlées où chacun cherche la gorge ou le cœur du prochain, du voisin, était, quoi qu'on en dise, pire encore que la nôtre. L'artilleur qui envoie ses obus à des lieues de là, par-dessus des forêts sonores, l'aviateur nocturne qui lâche ses bombes sur un paysage cartographique, soigneusement éteint, même le mitrailleur dont le geste est celui d'un mécanicien autant que d'un tireur, tous ils ressemblent, ils désirent ressembler à celui qui, appuyant sur un bouton, supprime aux antipodes le mandarin inconnu. Non, dites-le-vous bien, jeunes gens et enfants à qui l'on parle des batailles passées ou futures, la guerre n'est plus un homicide conscient, presque plus. Ni passivement, ni activement. On ne pense plus que l'on tire sur un être pareil à vous, ni que ce soient des semblables qui vous tuent. Des génies, des démons, un Moloch aux cent têtes, qui vous voudrez, mais pas Jean Martin ou Friedrich Schmitt.

Et à y réfléchir, cela n'est pas fait pour vous décourager. Sur ce terrain comme sur bien d'autres, la matière nous dépasse. L'apprenti sorcier est victime de son instrument. Il a fabriqué des outils monstrueux, dont il s'épouvante, dont il ne se sait même plus l'auteur. Si on le lui rappelait, n'en doutez pas, il reprendrait sa conscience. Le culte qu'il a de la paix, le désir qu'il a de conserver sa vie individuelle, l'emporteraient haut la main sur le plaisir d'employer ses machines. Réveiller cette rébellion qui dort en lui, comme une fausse fatalité qui est en réalité sa bêtise, son imprudence, contre une mensongère irresponsabilité, voilà la tâche du moraliste, de tous les écrivains, de ceux qui par métier, ou par sensibilité, n'oublient pas...

A preuve les médecins qui ont vu et décrit la guerre, mon ami Duhamel par exemple. Ceux-là, ils restaient insensibles à la mythologie qui emporte l'esprit des combattants. Ils avaient devant eux non pas l'homme aveuglé, mais l'homme dessillé ; l'origine des blessures importait peu. Sur la table d'opérations, sur le lit, il y avait la blessure, le corps offensé, charcuté, les affres de la mort. A eux il ne faut pas raconter que la guerre est fatale, que Mars est indomptable, qu'il est dans notre destin de massacrer, d'être massacrés. Ils ne subissent pas d'illusion collective, ni celle des triomphants (s'il en est), ni celle des militants ; ils palpent les souffrants, seule réalité et individuelle.

Notre espèce est ainsi constituée qu'elle forge très aisément des fantômes pour leur attribuer le mal qu'elle fait ou laisse faire. La guerre, la Guerre avec majuscule, est une de ces abstractions, de ces allégories, vieilles comme le monde, mais qui au fond, n'existent pas, pas plus que Némésis, pas plus que la Peste en soi ou la Défaite aux cent voix, aux cheveux éployés, pas plus que la Victoire. Le jour où l'on aura chassé ces faux dieux, et nié leur existence, leur pouvoir aussi aura disparu. Jusqu'ici on s'est démis à trop bon compte de ses devoirs particuliers en songeant aux forces cosmiques qui, paraît-il, nous gouvernent. Un peu d'anthropocentrisme, je vous prie. Un peu de myopie. J'ai connu un soldat très brave qui un jour, au petit matin calme, vit de son créneau un ennemi découvert. Il en tenait la vie sous sa gâchette. Personne ne le surveillait, et l'autre ne pensait même plus au péril. Alors il manqua à son devoir strict. Il ne tira pas... L'en blâmerez-vous? Seul à seul, l'homme n'est pas meurtrier ; individuellement il est presque toujours innocent. Il lui suffirait de garder une conscience de son innocence *privée* pour qu'il n'y eût jamais de guerres. Mais il ne tue, ne se laisse tuer que lorsqu'il s'est, au sens fort du mot, oublié.

A. Thérive



Photo Roubier

Octave Béliard, auteur des « Petits Hommes de la Pinède », de « La vie du marquis de Sade », de « Magnétisme et spiritisme », etc... et de ces portraits littéraires si fins, publiés ici même. - « Art et Médecine » a plaisir à saluer en lui, en même temps que l'écrivain de grand talent, l'homme privé, le bon chef d'un foyer uni, simple, sans bruit, profondément français.

J'HABITE CHANTEGROLLE

PAR OCTAVE BÉLIARD

Paris environ dix mois chaque année, depuis ma jeunesse. J'y exerce ma profession, j'y alimente mon esprit, mes affections y sont groupées, mes enfants y sont nés. Néanmoins je garde l'impression de n'y être qu'un hôte que sa malle attend dans un coin, de manquer de sécurité, de défendre constamment mon équilibre contre la ruée des événements, de n'avoir pas de temps à perdre... alors que le temps perdu est la générosité de la vie ; d'être enfin serré dans un espace trop étroit par la verticalité des lignes. A Paris, le travail même n'est pas savouré ; on y a trop d'affaires, trop d'obstacles à sauter, trop de peine à se tenir en selle sur le galop des heures.

La belle monotonie de Chantegrolle, à trois cents kilomètres de Paris, où l'on n'entend même pas crachoter le petit train poussif qui fait la navette entre Angers et la Flèche, me rappelle périodiquement aux délices des rythmes normaux. Cette maison que nous avons choisie dut être, au XVIII[e] siècle, un presbytère, car le chevet de la petite église touche le mur, tapissé de pariétaires et de joubarbes, du jardin, et l'on entend de là chanter la messe. C'est une vieille demeure angevine, grise, souriante et pacifique comme une mère-grand. Au bout du potager plein de soleil, jusqu'à la rivière et presque à perte de vue, entre les saules et les grands fayards frissonnants, il y a une chose incomparable : la Prairie. Le mot tout seul n'exprime rien. La Prairie est une vaste pampa que bornent les clochers pointus de trois villages : Corzé, Villevêque et Soucelles où nous sommes. Avant la fenaison, on dirait une mer verte tourmentée de houles et roulant dans ses vagues le rouge des coquelicots, le mauve des pentecôtes, l'or des seneçons. Quand les faucheurs ont passé, le jaune devient son ton fondamental et il en monte alors une odeur aphrodisiaque avec des poussières de sauterelles, sèches comme des chiquenaudes. Sous l'œil du berger des trois communes, les poulains dansent et les vaches lentes, cherchant des coins frais sous les saules, au bord des rus, s'arrangent comme si Troyon devait passer par là, ou Corot, ou Paul Potter. D'ailleurs la Prairie a un visage pour toutes les heures, et le matin, exhale un petit brouillard dense, au ras du sol, que les bêtes avalent comme un sorbet.

Paysage de France, horizontal, sans grandiloquence, heureux, tempéré, reposant. Le Loir sinue aux marges de l'herbe, s'attarde à faire chanter les écluses des moulins médiévaux, nourrit des tanches cireuses, des perches délicates, des brochets monstrueux que nous mangerons au beurre blanc, des carpes énormes que mes grands fils cueillent parfois à la main sous les souches. Il n'est pas pressé et donne des leçons de placidité. Il sait bien qu'il ne peut manquer de rencontrer la Sarthe à Ecouflant.

Et les jours, ici, que les saisons et les lunaisons règlent comme au métronome, ne disent-ils pas la vanité de la hâte et de l'ambition? Dans le grand lit à quenouilles, on dort comme un enfant, bercé par le grand murmure des vies infinitésimales, le chœur des grenouilles en amour, la flûte des crapauds, le lamento des hulottes. Quand midi crépite dans le silence, je fais encore un somme sous le tilleul, près de la cour aux poules, et les graines dures, inoffensives, ne descendent en hélicoptère, visant mon nez, que pour m'inviter à louer Dieu, comme Garo, de toutes choses.

Ne pensez pas que je ne travaille pas parmi mes livres. Je travaille cent fois mieux qu'à Paris, sans fièvre, comme par luxe, comme pour moi tout seul. Je suis le maître du temps. Et si ma plume prend le mors aux dents, un merle familier et gavroche me crie, je vous assure, très distinctement : « Vraiment, t'es ridicule ! » Car on comprend très vite le langage des oiseaux. Il y en a un qui me donne des distractions, à répéter sans cesse, d'une voix très juste et sans jamais finir la phrase, six notes de la Pastorale de l'*Enfance du Christ :* « Voyez ce beau tapi-is... » Naturellement, il me fait lever les yeux sur la Prairie. Et j'ai alors le spectacle d'un millier d'étourneaux, envolés d'un fayard voisin, qui me montrent tour à tour leurs petits dos noirs et tous leurs petits ventres gris, avec un ensemble inimitable, comme un corps de ballet bien stylé.

Mes plus chers oiseaux sont mes trois petites filles, Odile, Nelly, Cécile... Il manque une rime en Y pour finir le quatrain et, si elle vient, on aimerait qu'elle fût vraiment masculine. C'est à Chantegrolle que la famille, le reste de l'an dispersée, se ressoude et qu'on voit pousser les générations sorties de soi. Cécile n'est encore qu'un petit tube digestif avec beaucoup de sourires autour ; mais le perpétuel étonnement de la grosse Nelly découvre déjà la joie de vivre et Odile, l'aînée, adorable despote, impose sa souveraineté aux poules et aux canards, à la sociable tortue, au petit chien Billy. La vie de la maison tourne autour d'une grand'mère inaltérablement jeune, foyer sentimental qui attire, avec la belle-fille, les fils, celui qui est marin comme douze générations avant lui, celui qui court l'aventure d'être artiste,



Photo Roubier

« Cette maison que nous avons choisie dut être... un presbytère, car le chevet de la petite église touche le mur, tapissé de pariétaires et de joubarbes, du jardin, et l'on entend de là chanter la messe. C'est une vieille demeure angevine, grise, souriante et pacifique comme une mère-grand. »



Photos Roubier

En double page, Madame Octave Béliard et l'une de ses petites-filles. « La vie de la maison tourne autour d'une grand-mère inaltérablement jeune... » En page droite, la Prairie où « les vaches lentes... s'arrangent comme si Troyon devait passer par là, ou Corot...

celui qui sera diplomate s'il plaît à Dieu ; un seul, soldat au Maroc, manque à l'appel de son nom.

Et je reçois l'enseignement paisible d'un paysage où tout vient en sa saison, sans révolution, sans avance sur l'horaire. Peut-être en ma jeunesse eus-je une ambition personnelle. Je fais mieux que me résigner à ne l'avoir pas satisfaite en considérant après moi la lignée qui s'allonge. Celui dont on met le portrait à la place d'honneur au-dessus de la cheminée oblige ses enfants à n'être que des descendants. Que mon portrait soit dans le rang à côté de ceux des grands-pères et qu'on dise en lui jetant un regard distrait : « J'en passe et des meilleurs... » La famille est une œuvre qui se fait sans précipitation et la beauté du Loir est de tourner longuement aux lisières des prés.

Octave Béliard

AUTOUR DE TCHERNIAWSKY

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

COMME

s'il n'était de joie hors la rue de la Gaieté, Lanvol perdit toute la sienne au seuil de l'avenue du Maine. Il abomine cette artère, je le sais, mais le moyen de l'éviter, quand on doit aller du boulevard du Montparnasse de « Max » à la rue des Plantes de « Tcher »?

Que « cette grande gueuse vicinale » ait emprunté son nom à l'Hôtel du Maine lui semblait intolérable. C'était comme une suprême insulte à la mémoire de la maison ducale. Car celle-ci était morte depuis longtemps. Certes elle avait eu la vie dure : pour en venir à bout, il avait fallu plusieurs vagues d'architectes. Maintenant, c'était fini... Dépouillé de son parc jusqu'au dernier arbre, exhaussé de deux pesants étages, coiffé d'une ardoise

Photos Zuber



En page gauche, « les huit ans prudents du petit Louky — yeux bleus, tête blonde et, déjà, une fine petite patte d'artiste — », par qui « la porte s'ouvrit toute grande pour le grand ami ». Et voici, « dans l'immense atelier, la belle vibration de cette peinture, troublée comme une source », et les livres nombreux, et « les clefs de polders de la Trinité-sur-Mer, sa mer charmée par la baie... ces aquarelles écrites comme un poème ».



Photo Zuber

Charles Tcherniawsky dans son atelier. L'artiste tient ce que l'homme promet. Tcherniawsky possède l'intelligence et la sensibilité qu'annonce son portrait. Elles lui permettent de saisir, en se jouant, l'âme éparse des choses. Il ne ment pas à son effigie romantique. Baudelaire lui-même aimerait ses funambules et ses cirques.

ignoble, l'Hôtel du Maine dormait son dernier sommeil dans l'ombre miséricordieuse d'un couloir.

Je m'informai du lieu de cette sépulture et Lanvol s'affligea davantage : « Bien sûr, gémissait-il, personne ne sait, pas même toi ! Tu trouveras ce spectre au numéro 25 du boulevard du Montparnasse. Dès demain, va lui donner un pleur.

Là, autour de 1700, vivait Louis-Auguste de Bourbon, prince des Dombes et comte d'Eu. Malgré son pied-bot, son père l'aimait bien. Le Roi-Soleil n'était pas loin de préférer à tous les autres ce petit bâtard-là et quand, depuis longtemps déjà disant de la veuve Scarron : « C'est ma sérénité », il eut achevé d'oublier Françoise de Montespan, la mère, il chérissait encore l'enfant.

Sa bonne grâce, d'ailleurs, et sa simplicité nous le rendent sympathique. Il aimait les champs. Abandonnant à la Duchesse-épouse, Condé très authentique, Sceaux et son parc réglé au cordeau de M. Le Nôtre, il clochait gaiement, une fleur au bec, par les libres venelles de Plaisance. A la saison, il n'avait garde d'oublier son mousquet, car il était friand, ne craignait pas la poudre et ce futur grand maître de l'artillerie — carabi ! — tirait plus proprement que compère Guilleri la caille et la perdrix.

Epoque surprenante où tout ce qui est ici inerte et figé, asphalte, pavés, pierre et ciment, était vivante vigne, avoine, luzerne et beau froment frémissants, où, dans un prochain bocage, un élégant pavillon, rendez-vous de chasse et d'amour, attendait nuit et jour le bon plaisir et les invitées — Nanette et Lison — du petit Nemrod au pied tardif, dont Mignard nous a légué la jolie figure.

Un dépôt de tramways remplace les pierres ouvrées et les galants ombrages. Du moins, la rue se souvient. Ne s'appelle-t-elle pas « du Château »? Et cela Tcherniawsky, qui dort à deux pas d'ici, et qui pourtant sait bien des choses, l'ignore en conscience, j'en suis sûr.

Avant de frapper à sa porte, parlons un peu de lui. Il est très particulier. Une sorte de renoncement à la Dostoïevsky pèse sur tout son œuvre, bouche ses horizons, accable ses beaux paysages dont la solidité, par bonheur, est à l'épreuve de ses ciels. Ils ne bronchent ni ne plient sous leur faix. C'est cela aussi, j'imagine, qui confère à ses personnages une virtualité qui m'enchante. Elle est comme leur découragement au bord de la vie.

Chez lui, le nuage est dieu et nul ne l'a mieux honoré. Vois son « Orage sur le cirque ». Admire comme il a modelé la masse de l'orage qui monte, dont les reflets bleus lustrent la lourde aile de corbeau. Tout un ramage de valeurs en naît dans un essor de petits nuages, ouate fine que carde le vent. A droite, ils fondent enfin, laissant pendre du ciel obscur sur la terre qui luit un grand rideau de pluie, irrisé et frissonnant comme une soie. Et c'est, cet hommage au ciel, une secrète féerie, toute de nuances, à l'instar de la complexité naturelle. De la bâche verte du cirque elle fait une grosse émeraude, de la roulotte un saphir et deux princesses de légende des deux petites señoras d'Espagne foraine, qui, leur numéro fini, se hâtent vers l'habilleuse sous un parapluie ridicule et charmant. Il y a dans ces deux petites écuyères une fantaisie légère et souple, d'une exquise distinction. Sait-on plus spirituelles marionnettes?

Qu'on n'aille pas lui reprocher sa vision un peu brouillée, un peu tremblée, du monde. Cet œil est trop sensible, trop réceptif pour voir immobile et limpide. Rien ne l'est, sur la terre comme au ciel, il le sait, rien, sauf — terreur du vrai peintre — le ciel immaculé d'un beau jour. Il sait que la Nature n'a rien d'une épure, ni d'une boîte de couleurs, bien rangée, et que la simple lumière solaire n'est pas faite de moins de sept couleurs superposées, notion dont les impressionnistes sont morts, désespérés.

Maintenant, allons ! »

Le gîte du peintre est du plus pur ciment. N'eût-elle été si déserte, la cage de l'escalier évoquerait l'usine ou la manufacture, et je n'eus pas assez de respects pour ses dimensions et celles de l'ascenseur. J'en étais encore à admirer qu'il ne desservît pas moins de onze étages quand, d'un élan, il nous déposa au quatrième. Hélas, Lanvol avait négligé de s'annoncer et Tcherniawsky courait la ville. Entrebaillée d'abord par les huit ans prudents du petit Louky — yeux bleus, tête blonde et, déjà, une fine petite patte d'artiste — la porte s'ouvrit toute grande pour le grand ami.

J'ai retrouvé dans l'immense atelier la belle vibration de cette peinture, troublée comme une source.

J'ai retrouvé une partie de cet ensemble d'aquarelles qui, cet été, chez Zak, sentait si bon la Bretagne.

J'ai retrouvé les ciels de polders de la Trinité-sur-Mer, sa mer charmée par la baie, l'insinuation de ses eaux sages qui clapotent et brillent sous le ciel mat. De nouveau j'ai admiré les belles griffes d'encre dont l'artiste a serti leur opale. Car ces aquarelles sont écrites comme un poème. Et, pour célébrer les choses, la lente rivière saumâtre, les vases bistres qui découvrent, jalonnées de pieux verdis et semées de voiles brunes, pour chanter l'infinie résignation de la vieille terre mal féconde, millénaire patrie du « pauvre pêcheur » et dont la fatalité est la grande sœur de celle du peintre, ses strophes ont la vigueur de l'esprit et le rythme du cœur.

Nous étions dans la rue qu'elles chantaient encore dans les nôtres.

LE CINÉMA

PAR RENÉ LAPORTE

Top-Hat.

La mode, qui est la forme la plus policée, la moins délirante de l'enthousiasme, la mode se trompe souvent, dans sa distribution de palmes. Il lui arrive de donner à des œuvres médiocres des éclairages choisis. (Si bien choisis, du rcstc, et si vifs, que ces œuvres s'y brûlent, du jour au lendemain.) Mais le temps repousse dans l'ombre ce qui n'aurait jamais dû cn sortir. Je ne sais ce quc, dans dix ans, on dira du couple Fred Astaire-Ginger Rogers. Sans doute, se sera-t-il défait, comme tant d'autres, par la force des ridcs. Cependant, je ne veux pas croire qu'on l'aura oublié. Nous n'avons pas oublié le couple John Gilbert-Greta Garbo, qui trouvait dans nos cœurs son écho de perfection sentimentale, qui représentait ce que chacun de nous eût voulu être.

Le couple dansant de *Top-Hal* oppose à la lourdeur présente du monde l'ironie de sa grâce, son inactualité (ceci est une louange, bien entendu). Il faut beaucoup admirer le courage des gens qui dansent sur un volcan. Fred Astaire, c'est, si j'osc dire, la respiration, le principe même de la danse : un geste parlant, un entrechat qui est une confidence. Le moment où il veut tendrement endormir une femme et où il ne trouve d'autre moyen que de danser à pas assourdis sur un parquet ensablé, est une trouvaille « qui va droit au cœur ». Qu'on ne parle pas de gentillesse, de facilité : les plus pesants drames ne portent pas si loin. Personne d'ailleurs n'est obligé de choisir entre l'acrobate ailé et le tragédien calculateur. A l'un comme à l'autre, on ne demande que d'ouvrir des portes. Celle qu'ouvre Fred Astaire donne sur une prairie de printemps. Cela fait du bien.

Baccara.

Et dans dix ans, si d'aventure on le revoit, que pensera-t-on du film de M. Yves Mirande? Il est probable qu'on le comprendra mal, les circonstances de l'affaire Stavisky étant sorties des mémoires. L'inspiration y est vraiment trop visible. Et on le regrette. Car, en soi, par ses qualités techniques, et même par son dialogue, l'œuvre fourmille de moments attrayants. Sur le plan moral, je concède qu'elle n'est guère rassurante. Mais, après tout, répondrait sans doute M. Mirande, n'est-ce pas en étalant l'immoralité que l'on se montre le plus moralisateur? Je ferai alors reproche à Mme Marcelle Chantal de n'avoir pas donné à son héroïne l'excuse de la douceur, la chaleur d'un instant dc tendresse. Cela eût fait pardonner toutes ses mauvaises actions. Mais peut-être que la beauté est une suffisante excuse...

A côté de M. Jules Berry, dont on parlera tout-à-l'heure, M. Lucien Baroux a fait une remarquable création. Invinciblement, il attire la sympathie. Le vrai comique est un don. Et ce n'est pas, comme on le croit généralement, un don physique. C'est une prédisposition de l'esprit — un accord entre la vie telle que la voient les buveurs d'eau et la vie telle que la voient les buveurs de bière. Placer le rire entre ces deux points de vue demande bien de l'intelligence. M. Baroux prouve abondamment qu'il sait de quoi il cst question.

Le crime de M. Lange.

Ici même, nous avons déjà loué Jean Renoir. Les épithètes du plaisir sont bien plus rares — ou bien plus bêtes ! — que celles du mécontentement. Aussi bien, cette fois-ci, dirons-nous banalement (mais M. Renoir comprendra-t-il que nous donnons aux mots tout leur sens?) qu'il s'est surpassé. M. Renoir est de ces metteurs en scène qui accordent de la valeur à l'anecdote. Le texte compte, et l'image rejoint en profondeur l'épisode s'il le mérite.

L'étonnant de ce film, c'est son atmosphère : une cour d'immeuble à Paris avec sa vie de concierges et de médiocres gens. Chaque indiscrétion de l'objectif révèle un petit monde obscur et peuplé d'attentes. Du début à la fin, on croit reconnaître un paysage mental où l'on s'était déjà promené. Et comme cela est reposant *de ne pas voir* des salles de bal aux figurants empruntés (empruntés à quoi, à quelle misère vraie?...), des autos laquées comme des paravents (pour cacher quel vide dans l'œuvre?...), des habits, des toilettes, l'usure excédée de notre temps ! Tout est direct, vivant, humain surtout. Et M. Renoir offre un crime qui trouve, dans notre cœur, plus d'excuses que les crimes des gangsters n'en trouvaient, par la grâce des Américains, dans notre imagination.

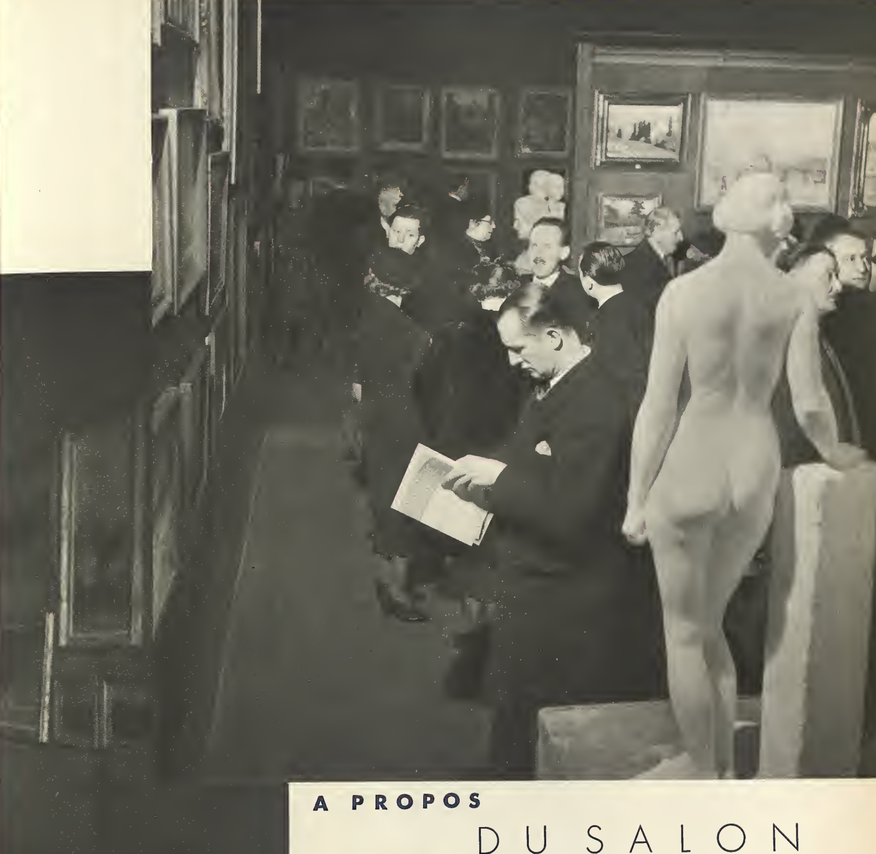
Encore Jules Berry. Ceci n'est pas un reproche. Revoir Jules Berry, c'est chaque fois voir quelqu'un de différent (malgré les tics qui pourraient tromper : et les mains, et les cigarettes au bout des mains...). Cette fois, il a voulu prouver qu'il n'est pas seulement l'homme des bars, le roué que le hasard lui fait toujours évoquer. Il y a dans son rôle une ironie féroce, des grincements de dents qui ne nous ont pas échappé. Et qui frappent davantage, parce que la douceur calme de Mlle Florelle et le sourire lunaire de M. René Lefèvre leur semblent antinomiquement de constants reproches : les reproches de l'honnêteté.

Branle-bas de combat.

On signale trop rarement les films de première partie, et ce silence a quelque chose de sottement méprisant. Combien de fois n'avons-nous pas été bien plus séduits par les productions qui précédaient l'entr'acte que par les interminables drames qui les suivaient? Il faut souhaiter que la critique ne restera pas indifférente à la nouvelle œuvre de M. Etienne Lallier qui constitue, du point de vue de la technique, une incomparable réussite. M. Lallier, sur un cuirassé français, a réalisé un branle-bas de combat. De *vrais* marins, de *vrais* canons tiennent les grands emplois. Et ce documentaire prend une curieuse force tragique, grâce à la progression habile de l'intérêt. L'imagination du spectateur supplée à ce que le metteur en scène n'a pas voulu dire. Le rêve crée une scène de guerre. Le rêve plonge les faux combattants dans la bataille. A la dernière image, on ressent comme un apaisement. Du point de vue de la propagande, dira-t-on jamais assez de quelle importance sont ces sortes de films, et donnera-t-on un jour à leurs auteurs, dans les dithyrambes si mal prodigués des journaux, les « hautes colonnes » auxquelles leurs efforts leur donnent droit?

Mme Marcelle Chantal dans « Baccara », où « l'inspiration (tirée d'un procès récent) est vraiment trop visible. Et on le regrette. Car, en soi,.., l'œuvre fourmille de moments attrayants ».





Photos Schall

Ci-dessus, Paysages de Vendée, par Mlle Jehanne Vidy. En double page, M. Nicolle, ministre de la Santé publique, qui, en acceptant d'inaugurer le XVIe Salon des Médecins, montra l'importance qu'il attachait à cette manifestation artistique et voulut bien témoigner à cette belle fête corporative la sympathie qu'elle méritait. En page droite, un nu du Dr Sabouraud, la « Femme à la fontaine ».

A PROPOS DU SALON DES MÉDECINS

M. Nicolle inaugurait, le 2 février, le



Photos Scholl

En page gauche et en haut, un coin de la salle de peinture où se pressa, le jour du vernissage, une foule animée, élégante, pour une bonne part « confraternelle », de quelque deux mille visiteurs. Dans la photographie du bas, l'on reconnaît le professeur Moure (de profil). A droite de ce même document, une Tête de Christ, d'une expression émouvante, par le Dr Sinan.

XVIe Salon des Médecins. Le Ministre de la Santé publique était accompagné de M. Baugier, chef du Cabinet de M. Chiappe, Président du Conseil municipal, et entouré, notamment, des Professeurs Peugniez, Portier, Grégoire, Janet, Paul Moure, Escat, Spillmann, Le Lorier, des Médecins des hôpitaux Hallé, de Gennes, Caussade, du Docteur Sabouraud... Beaucoup d'exposants étaient venus de province. Plus de 2.000 visiteurs défilèrent ce jour-là dans les salles de la Galerie Bernheim jeune, où près de cinq cents peintures, sculptures, aquarelles, dessins, photographies, reliures, etc..., étaient groupés avec goût, sous un éclairage excellent.

Dans cette Exposition (ouverte aux médecins, aux dentistes, aux pharmaciens et aux vétérinaires), aucune des œuvres n'était indifférente. Toutes témoignaient au moins de cette probité de métier qui est la première condition de l'art, et beaucoup portaient, à des degrés divers, la marque du plus solide talent.

Des noms viennent sous la plume. Plutôt que de les citer — et de peur de commettre de déplorables omissions — l'on essaiera de dégager le sens général, la « moralité », en quelque sorte, de ce Salon.

Les médecins (pour ne parler que d'eux) n'ont, en immense majorité, que fort peu de loisirs. Ils exercent l'art médical autant pour vivre que pour faire vivre, et souvent dans de dures conditions. En nombre, pourtant, ils cherchent à se reposer de cet art par un autre art. Or, quels que soient les mérites respectifs de leurs productions, il est bien certain qu'à manier le pinceau, l'ébauchoir, le crayon, voire le fer à relier, comme à s'éduquer l'œil et la main par la fréquentation des chefs-d'œuvre, ils se sont tous procuré un contentement d'irréprochable qualité et même des joies nobles et profondes.

Et cette constatation serait banale si elle ne répondait à une question posée depuis quelques années : si vraiment, demande-t-on, une société nouvelle doit naître, où les loisirs abonderont, que fera-t-elle de ces loisirs?

Nous croyons, quant à nous, que l'effort artistique du médecin fournit à cette question l'une des meilleures réponses possibles.

Cet effort est, le plus souvent, parfaitement désintéressé. Les médecins qui s'adonnent aux arts plastiques obéissent simplement à un penchant, à une force intérieure, à une Muse, si l'on veut. Et quand ils soumettent leurs œuvres au jugement du public, ils cherchent seulement une pierre de touche pour leur propre valeur et un conseil pour leurs travaux futurs.

Mais ce faisant, le point important est qu'ils usent d'un droit contre lequel aucune considération ne peut prévaloir. Et ce droit, c'est celui de l'individu. Personne ne déplore plus sincèrement que nous les difficultés d'existence des artistes « professionnels », personne ne souhaite plus ardemment que leurs talents soient aidés, honorés, comblés de profits. Mais l'on a beau appeler de tous ses vœux un état de choses moins cruel que celui au milieu duquel nous vivons, l'on ne saurait accepter l'idée d'une tyrannie qui interdirait aux dons personnels de se manifester, pour mieux enfermer les professions dans des compartiments étanches. Il est impossible de concevoir le progrès sans une pleine utilisation des dons accordés par la Nature souveraine.

Au Salon des Médecins, c'est de la *personnalité* qui apparaissait dans le vert sombre d'une sapinière, dans l'effigie sculptée d'un maître de la médecine, dans un grouillement de foule fanatique, stigmatisée par l'humour de son peintre, dans la grisaille doucement lumineuse d'un ciel de Vendée, dans une figurine d'ivoire, dans un animal modelé dans la cire, que Pompon eût aimé... Et voici un fait riche d'enseignements : c'est parce que des médecins se sont groupés, entre gens de même métier et de mêmes goûts, qu'ils apportent à des supériorités *individuelles* l'occasion de s'affirmer.

« Ils cumulent, et moi je ne vends plus rien », disait avec amertume un peintre de talent. Mais le plus injustement pauvre des artistes doit bien se persuader qu'il ne découvrira la véritable source de ses maux qu'en méditant, par exemple, cette information, choisie entre bien d'autres du même ordre parce qu'elle est la plus récente : un grand peuple va, contraint, forcé, on ne peut plus à contre-cœur, consacrer une somme de vingt milliards à créer des instruments de mort... Médecins, savants de laboratoire, artistes, avec les bâtisseurs d'hôpitaux... méditons tous, qui que nous soyons, au sujet de ce chiffre.

R. de Laromiguière

DIAGNOSTIC

PAR LÉON-PAUL FARGUE

J'ai rêvé qu'un médecin fabuleux, appelé au chevet du monde, cherchait à se prononcer sur les maux dont nous souffrons, quel que soit le méridien que l'on ausculte. Il scrutait l'œil des nègres, examinait le foie des Américains, prenait la tension des Européens et faisait faire « Aââââââh ! » aux Asiatiques. Il considérait les lignes de chemin de fer qui sillonnent la vieille planète comme des fleuves, et mêlait ses narines de laboratoire aux odeurs singulières par quoi se manifeste l'avenir. Il reconnaissait du premier coup ce qui est divin, l'eau, les scarabées, les cèdres, les coquillages ; mais il tâtonnait dès qu'il se trouvait en présence des additions humaines à la création. Le tracé des frontières, notamment, l'étonnait. Ce praticien interstellaire avait été déjà consulté, il y a de nombreux siècles, par une poignée de docteurs indécis quant au lendemain de la Terre. A l'entendre, il se trouvait devant le même cas : les hommes n'avaient pas encore trouvé le moyen de vivre convenablement ensemble. Mais ce moyen existe-t-il?

Son diagnostic, pourtant abstrait et vague, comme il se doit, fut toutefois compréhensible : abus de toutes sortes, qui engendrent l'agitation et d'où naît l'inquiétude. Une profonde fatigue couronnant le tout. De retour à l'état de veille après ce long voyage dans l'inconnu, je me mis à écouter le bruit de la ville : c'était le bruit d'une ville agitée. Je pris le journal : c'était le journal d'une nation inquiète. Je trempai mes lèvres dans ma tasse de café : c'était un café de cuisinière fatiguée. Enfin, je courus à la fenêtre pour voir aller et venir, se congratuler, se heurter, se tourner le dos, échanger des produits contre de l'argent et des idées contre des fumées, une population entraînée à l'abus et vivant de l'abus. Mon sage nocturne n'avait fait que confirmer ce que nous savons tous : la terre est nerveuse, neurasthénique, elle aurait besoin de faire une cure dans un autre orbe, ou de se mouvoir quelque temps autour d'un astre calmant. Toute la journée, je traversai Paris en tous sens, comme pour relever sur le sol les dernières traces de bien-être. Le soir, j'échouai dans une gare où m'avait conduit un désir de m'enfuir. Dans la nuit d'été, immense et fraîche, les signaux décoraient un paysage métallique d'ogives, d'étoiles à six pointes et de braises taillées. L'odeur attendrissante et mystérieuse des couples qui ne prennent pas de vacances, mêlée à l'odeur forte des locomotives, atteignait les voyageurs patients des omnibus, troublait les jeunes hommes d'équipe qui cherchaient à achever leur journée en sifflant, et faisait rêver les soldats que l'énigme des gares surprenait pour la première fois. Dans l'air mauve, se dénouaient des aromes de questions et le remugle des problèmes errait autour des cerveaux. Si quelque train m'avait, ce soir-là, amené d'une traite en présence des membres du Jugement Dernier, et qu'on m'eût interrogé sur ce que j'avais vu sur terre, j'aurais pu répondre sans sourciller : « Des conflits. »

L'homme se plaint des lois, le commerçant du client, le locataire de son propriétaire, le propriétaire du fisc, le fisc de l'Etat, l'Etat de ses rentiers, les rentiers des cours, les cours des calculs, les calculs des cerveaux, les cerveaux de la réalité, la réalité de l'idéalisme, l'idéalisme des intempéries, les intempéries de la mauvaise humeur. C'est un cercle infernal. Bref, nous avons le néant à nos pieds. Sans compter que tous ces citoyens d'un même pays, qui ne sont pas d'accord sur les épingles de nourrice ou la manière de voter, se mettent d'accord dès qu'il s'agit de taquiner un pays voisin. Le Français n'est pas content de l'Allemand, l'Allemand du Russe, le Russe du Japonais, le Japonais de l'Américain et l'Américain du Français. Nous sommes enveloppés de contrariétés. Nous respirons un air vicié, comme si depuis des années personne n'avait songé à ouvrir les fenêtres du monde. Le plaisir lui-même ne satisfait plus les mortels. Nous nous levons tous du pied gauche.

On a dit que les peuples avaient leurs maladies comme les hommes. Ajoutons que les planètes ont leurs maladies aussi comme les peuples. On a dit de même que les peuples, à commencer par le peuple français, étaient las de leurs institutions, de leurs morales et de la monotonie de leurs relations. Ajoutons qu'ils sont las aussi de leur condition. Nous sommes blasés. Nous parlons comme si c'était nous qui vivions depuis le commencement du monde, comme si nous étions trop vieux pour supporter le manège des jours et des nuits. Notre maladie est cachée dans ce dédain que nous affichons pour nous-mêmes. Il ne s'agit plus d'être des hommes : il faut être forts avant tout. Le sport individuel a gagné les régimes. Et ce sont aujourd'hui les actions qui, chez les puissants, déterminent les idées, comme si ces puissants n'avaient rien à faire. Serions-nous gouvernés par des gens qui s'ennuient? En ce cas, la Terre serait peuplée d'anarchistes mûrs pour quelques séances de psychanalyse. Nous n'aimons plus vivre, nous aimons des thèses. Et, comme chacun a la sienne, nous pataugeons dans une forêt vierge de murmures où rien n'apparaît...

On a calculé qu'un homme de soixante-dix ans consacrait quarante-deux ans de sa vie au sommeil, au repos, aux plaisirs et à la rêverie. Qu'il passe donc les vingt-huit ans pendant lesquels il a les yeux ouverts et l'esprit frais, à protéger ces quarante-deux ans de bonheur, au lieu de s'occuper de celui des autres, car il n'y entend rien du tout.

Léon-Paul Fargue.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Maurice Maeterlinck ★
Le Sablier

L'attitude de M. Maeterlinck est un admirable enseignement. Tandis que tant de grands esprits ont prostitué leur vieillesse aux mille complaisances du populaire et de l'élite, l'auteur de *La Vie des Abeilles* s'est replié sur lui-même, et s'est mis honnêtement, j'allais dire pour tuer le temps, à scruter l'énigme de la destinée.

Remarquons bien qu'il ne s'agit pas d'apologétique ni d'apostolat. M. Maeterlinck n'enseigne pas, non, il livre ses notes, ses réflexions au public parce qu'il est juste que le public en profite, mais j'imagine qu'il lui est indifférent que le public soit ou non de son avis.

D'ailleurs M. Maeterlinck n'aboutit qu'à marcher le plus loin qu'il peut dans la direction d'un Inconnaissable qu'il sait bien ne pouvoir jamais être totalement connu. Savoir un peu plus qu'il ne sait ne lui sert de rien pourtant, mais puisqu'on vit, il faut bien penser. Le gros point est de savoir regarder la mort en face, de savoir la définir un renouvellement de l'existence.

La plupart des penseurs qui ont abordé ces grands problèmes ont cherché à systématiser ; M. Maeterlinck s'en garde bien ; il ressemble à l'un de ces sages anciens, silencieux d'habitude, qui de temps en temps rompaient leur bienheureux silence pour donner des formules simples et nues. Des disciples assis à leurs pieds se les répétaient les uns aux autres et les emportaient dans leur mémoire, avec infiniment de dévotion. Ainsi faisons-nous. (Fasquelle, éditeur.)

François Mauriac ★
Les Anges noirs

Il est douteux que M. François Mauriac change jamais. Romancier du Sud-Ouest, romancier catholique, perpétuellement préoccupé de la notion du péché, on ne voit pas qu'il puisse jamais créer d'autres personnages que des espèces de damnés d'ailleurs colorés aux couleurs de la foi et qui ne sont pas précisément plaisants à vivre, ni à regarder vivre. L'Ange noir — car il n'y en a qu'un et le roman portait ce titre avant la réclamation d'un écrivain de province — est assurément fouillé jusqu'à l'os, et la scène centrale du récit, le meurtre par Gabriel de son ancienne maîtresse qui veut le faire chanter est assurément une scène admirable de vigueur, et néanmoins dans tout ce récit quelque chose nous manque. C'est peut-être que nous reconnaissons mal, dans ce monde tourmenté, notre monde quotidien. Nous sommes au-dessous de la terre, dans une région infernale, d'ailleurs peinte par un grand artiste, aujourd'hui maître de son métier. (Grasset, éditeur.)

Jean Vignaud ★
L'ange du treizième jour

M. Jean Vignaud est un Méditerranéen. La mer intérieure fut toujours son cadre de prédilection. Il n'est que de rappeler ici pour le prouver ces œuvres fortes et colorées : *Sarali le Terrible* ou *La Maison du Mallais*. Nous revenons cette fois-ci encore au climat familier de notre romancier avec l'Algérie et la Catalogne, une Catalogne toute gonflée de complots, retentissante de bombes.

Jadis M. Jean Vignaud avait sa formule. Il vous précipitait au cœur de l'action, d'un coup brutal. Cette fois-ci il ménage la progression des effets. C'est une vie qu'il vous raconte, la vie manquée d'un commissaire de la Sûreté générale. François Journet se trouve dans l'ombre d'une jeune femme amoureuse qui, voulant sauver celui qu'elle aime, le fait tuer. Au total, une peinture aiguë du désordre contemporain. (Albin Michel, éditeur.)

Louis Vaunois ★
Vie de Louis XIII

Après cela, deux livres d'histoire. Le premier nous donne l'histoire de Louis XIII, roi méconnu s'il en fut, roi qui n'était pas grand par lui-même, qui cependant savait fort bien ce qu'il faisait et ce dont il avait besoin. Il sut choisir, puis soutenir jusqu'au bout Richelieu, et, en mourant, laissa la France plus grande et plus puissante qu'il ne l'avait prise, car les traités de Westphalie sont la véritable conclusion de son règne. L'intérêt du livre de M. Louis Vaunois, c'est que notamment pour l'enfance et l'adolescence, l'historien suit les indications du journal d'Héroard, son médecin. Cela nous donne un Louis XIII très nouveau, que nous suivons au jour le jour. Nous avons le sentiment très net de l'accompagner, de lui parler. Il est difficile de mieux précipiter des lecteurs au début du XVIIe siècle, de mieux les plonger dans l'air du temps. (Grasset, éditeur.)

Stefan Zweig ★
Marie Stuart

Enfin, l'histoire de Marie Stuart, par Stefan Zweig qui nous a déjà donné une si magnifique « Marie-Antoinette », et un non moins magnifique « Fouché ». Marie Stuart a été déformée par la littérature ; c'était en définitive une femme énergique, amoureuse du plaisir, certes, mais point dépourvue de talent politique, qui, malheureusement pour elle, eut sa belle époque trop jeune quand, en pleine adolescence, elle fut reine de France. François II mort, elle ne pouvait plus que descendre. Elle descendit lentement jusqu'à cet échafaud que lui prépara, après sa longue prison, sa cousine d'Angleterre. Il faut surtout lire et relire la scène de l'exécution ; il est difficile d'aller plus loin dans le tragique. Les vieux historiens ne nous avaient pas habitués à ces détails ; il est bon que les littérateurs s'intéressent à l'histoire. (Grasset, éditeur.)

Dominique

VIENT DE PARAITRE

Le mulet de Phidias, par Gaston Chérau. — Un Français séduisant, qui n'est plus un jeune homme ; deux Grecques, une jeune femme et une jeune fille, belles comme les plus accomplies statues de l'antiquité, mais vivantes, sensibles, aimantes et portant avec tant de grâce l'indéchiffrable mystère féminin : voilà les principaux personnages. Il est de haute race avec simplicité, elles sont amoureuses de lui et capables d'une délicieuse amitié, voluptueuses sans cesser de paraître pures. La trame sentimentale s'est nouée, se dénoue, se renoue à Athènes, dans la bleue vibration de l'air attique, parmi la blancheur des marbres et la blondeur du soleil. Et, non loin, la mer palpite. *Le mulet de Phidias* est une longue nouvelle que l'on trouve trop courte, où le cœur, l'esprit et les sens sont mis en jeu dans un décor lumineux, par un grand écrivain épris de beauté.

Retours, dans le même livre, est une nouvelle un peu moins développée et qui, elle aussi, fait dire « déjà ! » quand on arrive à la fin. C'est l'aventure de deux hommes lassés de Paris, fuyant son tumulte, sa vie inquiète. Ils partent à pied pour leur pays natal.

Si M. Gaston Chérau aime la beauté et sait à merveille nous la rendre sensible, peut-être aime-t-il encore davantage la nature. Aussi partageons-nous l'allégresse de ses deux héros, à peine se sont-ils éloignés de la capitale. Avec eux nous respirons à pleins poumons, nous regardons la libre route, et nous goûtons le bonheur de l'évasion. La Grèce nous était, tout à l'heure, une haute joie. Mais que la campagne de France a de charme profond et combien ses chemineaux improvisés nous deviennent chers au bout de quelques pages, de quelques pas, avec cette jolie amitié qui les lie ! ... (Ed. Albin Michel.)

★

Les douces beautés de la Tunisie, par Camille Mauclair. — M. Camille Mauclair a voulu faire aimer la Tunisie. Pour accomplir son dessein, il n'a eu qu'à laisser s'épancher son propre sentiment (et à l'exprimer, bien entendu, avec son art achevé). D'autres voyageurs, avant lui, avaient célébré l'admirable « Régence ». Mais il nous fait entendre un accent nouveau.

Tunis a un gai sourire, ses Tunisiens n'ont dans les yeux nulle haine pour le roumi, les minarets et les coupoles de la ville arabe y sont baignés d'une langueur spécifiquement orientale ; la leçon de Carthage n'est plus que de sérénité et la piété de Kairouan est surtout mélancolique ; les villes du Sahel ont une blancheur qui appelle et captive, les colonnes et les portiques d'El Djem ont tout le calme de la vraie majesté, les oasis du Sud enchantent un repos ombreux... Et partout règne cette douceur que promettait le titre du livre (et que l'Europe ne connaît plus) : impression que d'autres ouvrages, à notre connaissance, n'avaient pas encore donnée.

Enfin, M. Mauclair ne laisse point de se souvenir qu'il est critique d'art et qu'il sait les secrets des plus riches palettes. Ecrivant, il fait chanter des couleurs, toutes les couleurs de l'Afrique, pour notre ravissement. (Ed. Grasset).

★

Lettres d'Afrique, par Philip Spark. — Rien n'est banal dans ce livre. Le format n'en est pas tout à fait habituel et, sur le papier couleur de maïs ou de pierres méridionales patinées par le soleil, le texte et les dessins se détachent en noir avec une netteté de relief. Et voilà pour le contenant. Mais c'est surtout le contenu qui sort de l'ordinaire. L'on connaît d'excellents romans d'amour écrits sur le mode épistolaire et des relations de voyage également dignes d'admiration. Le grand mérite de Philip Spark, c'est d'avoir su doser et combiner avec une sûreté jamais en défaut, une aisance de solide artisan, un goût de délicat artiste, les agréments de deux genres littéraires très différents. Et, dans ces lettres parties du Maroc, d'Egypte, d'Algérie, de Tunisie, que ce soit l'amant ou l'amante qui écrive, l'érudition n'est jamais pédante. L'auteur de cette correspondance a vu ces pays avec des yeux avertis par l'histoire, voilà tout, et il a dû si intimement assimiler ses connaissances, que l'histoire a l'air de jaillir tout naturellement des spectacles rencontrés. Au fait, rien de plus simple : la principale singularité de Philip Spark, c'est d'avoir beaucoup de talent. (Librairie J. Monnier).

★

Mon début dans la médecine, par Edouard Ganche. — Après une importante série d'ouvrages sur Chopin, l'auteur, cette fois, nous donne une histoire vécue, celle même de son père, médecin de campagne, vers 1880. C'était le temps où les praticiens n'usaient que de la voiture à cheval et de leurs jambes pour aller au secours des malades. Le Docteur Auguste Ganche, lui, exerçait en Bretagne et, le plus possible, allait à pied. Tout enfant, Edouard Ganche lui tenait compagnie et, chemin faisant, apprenait l'anatomie.

Plus de quarante ans ont passé. Edouard Ganche nous offre aujourd'hui, sans phrases, avec seulement des anecdotes toutes nues, un témoignage plein de grandeur. Son père fut totalement dévoué aux souffrants et voué à la médecine, à toute heure du jour et de la nuit, jusqu'à son dernier souffle, sans même jamais songer qu'il restait pauvre.

Or, nous avons nous-même connu et nous connaissons encore des médecins de campagne tout pareils, à cette différence près qu'ils ont une auto au lieu d'un tilbury. Si nous ajoutons que quelqu'un qui nous touche de fort près compte dans son ascendance l'un de ces saints laïques (il repose depuis cinquante ans dans un petit cimetière du Midi, mais l'on en parle encore), l'on comprendra dans quel esprit nous avons lu le livre de M. Edouard Ganche. (Ed. Denoël et Steele).

★

Colombe, par René Jouglet, illustrations en couleurs de Jane Deley. — Une histoire très simple. Colombe vit dans une mansarde, à Dunkerque, avec un « ami » plus âgé qu'elle qui n'a que dix-sept ans. Un jour, un marin entre dans la mansarde. C'est un conteur d'aventures maritimes, c'est le Conteur. Colombe est subjuguée. Quelque temps après, elle disparaît. « L'âme de Colombe était amoureuse de l'âme de la mer. »

Mais ce qui compte dans ce livre, c'est l'atmosphère qui enveloppe les personnages, c'est leur étrangeté, leur imprécision voulue, c'est le rêve et, par-dessus tout, la poésie. Sous n'importe quelle latitude, la mer recèle une immense poésie. Il nous suffit d'avoir vu une seule fois la mer du Nord et précisément à Dunkerque, pour estimer à son prix le profond talent avec lequel M. René Jouglet a su nous restituer ce port et cette mer avec son ciel. Quant aux très remarquables illustrations de Mme Jane Deley, elles dégagent, à grandes taches et à grands traits saisissants, le même poétique mystère, le même rêve de bord d'Océan. (Ed. Marcel Seheur.) R. L.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

A. B. C. : *Colette* raconte des souvenirs. Pas de mélancolie dans son sourire, encore qu'il soit plutôt sur les lèvres que dans le regard splendide. Exactement, elle est sereine. Amusés, certes, nous le sommes, par les anecdotes de sa vie errante d'autrefois. Mais qu'est-ce donc qui nous émeut? Eh bien, c'est sans doute ce qu'il y a de si profond, de si beau dans la *fidélité* de Colette : fidélité au music-hall, aux bons compagnons de sa jeunesse — et fidélité à la bonne terre de son enfance provinciale, dont elle interprète le folklore en chantant comme elle parle, ce qui est le meilleur compliment possible. Mais nous sommes émus, aussi, par ce qu'il flotte dans l'air, d'admiration pour le grand écrivain, de chaude amitié pour la femme restée si simple, si franche, si cordiale dans sa célébrité. Et cela se traduit par la plénitude et la température des applaudissements qui rappellent Colette, à la fin, avec exigence. L'on dira une autre fois comme les programmes de l'A. B. C. sont bien composés et comme le music-hall, en général, est digne de l'amour que lui porte une femme supérieure entre les femmes — et les hommes.

Michel : *Trois... six... neuf...*, par Michel Duran. — M. Michel Duran, avec la légèreté de touche la plus habile (ou la plus instinctive, ce qui vaudrait encore mieux) a creusé de grandes vérités. Pierre est épris d'Agnès qui ne s'en doute pas. Quand il la croit perdue pour lui, il décide de se tuer. Agnès, prévenue, est touchée par tant d'amour et console Pierre, de la façon la plus efficace qui soit à la disposition des femmes. Au bout de quelques semaines, Pierre accepterait sans désespoir une rupture. Alors, c'est Agnès qui prépare son propre suicide. Mais Pierre est touché à son tour.

Les vérités dont nous parlions, l'auteur s'est bien gardé de les faire proférer par ses personnages. Elles transparaissent cependant avec netteté : la possession use l'amour, chez l'homme, plus vite que chez la femme ; de deux amoureux, le premier qui cesse d'aimer attise d'autant, chez l'autre, le feu passionnel ; et les unions durables sont probablement celles où tantôt l'amant, tantôt l'amante fait figure d'inférieur, par un incessant jeu de bascule qui, toutefois, ne doit pas prendre trop d'amplitude, sinon, tout casse et l'amour est par terre. L'art de Michel Duran a été de faire sentir tout cela — et quelques autres choses encore — sans l'exprimer. Comme, dans *Comœdia*, l'a écrit joliment Pierre Scize, « c'est dans le filigrane ». Et, parmi ces quelques autres choses, il y a les caractères d'un couple cocasse, insupportable, amusant au possible, formé par Fernand et Simone, amis de Pierre et d'Agnès.

Cette comédie est de la meilleure qualité, comme ses interprètes qui sont Suzy Prim et Meg Lemonnier, André Luguet et Jean Wahl, avec Clary Monthal, René Blancard et Robert Gautier dans de petits rôles.

Nouveautés : *La Poule*, opérette de Henri Duvernois et André Barde, musique de Christiné. — Cette Poule, c'est un brave homme qui a « couvé » ses quatre filles. Son aînée, la charmante Guillemette, l'aide encore dans cette tâche difficile. Toutes se marieront, Guillemette la dernière, mais c'est elle qui trouvera le véritable amour.

Il faudrait redonner au mot « gentillesse » son sens le plus joli, le plus fleuri, le plus français, pour exprimer tous les agréments qui parsèment le livret. Et la musique de M. Christiné est aussi dépourvue de vulgarité que de prétention. Enfin, les principaux rôles sont tenus par Mmes Montel, Veniat, MM. Michel Simon, Burnier et Roiné, qui chantent, jouent et « disent » à qui mieux mieux, et entraînent toute la jeune troupe dans leur gai sillage.

Humour : *L'Heure H*, par Pierre Chaine. — La forme de cette pièce est aussi plaisante que le fond en est grave. L'Heure H, c'est celle de la Révolution. Un riche industriel, député dit « avancé », croit bien, certain soir de grève, que l'heure est venue. Des révolutionnaires l'enferment dans sa propre cave avec sa famille, son jeune secrétaire et ses domestiques. Tous ces prisonniers sont persuadés que le Régime a été renversé. Ce n'était pourtant qu'une fausse alerte. Au troisième acte, tout s'explique... et le secrétaire épousera la fille du patron.

Et voilà une comédie pleine de gaieté et de surprises, avec des situations et des dialogues également savoureux.

Avec Mmes Bartout, Didier, Gérard, MM. Scott, Feuillère, Lerel, d'autres encore, l'interprétation est excellente.



Du haut en bas, Renée Bartout et Claire Gérard dans « l'Heure H »; Suzy Prim et Jean Wahl dans "Trois... six... neuf ". Croquis de Luis de La Rocha.



« La Tour d'Ivoire » de Madeleine Luka.

MADELEINE Luka et Jean Pascaud recevront à la galerie Jean Pascaud, 165, boulevard Haussmann, le 6 mars de 16 h. à minuit, à l'occasion du vernissage de leur Exposition, qui aura lieu en présence de M. Huysman, Directeur général des Beaux-Arts, et de M. Darras, Directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris. L'Exposition, ouverte tous les jours, de 14 à 19 heures jusqu'au 11 avril, comprendra des tableaux et des œuvres décoratives récents de Madeleine Luka, un ensemble de Jean Pascaud et des toiles imprimées de Paule Marrot.

La cuisine électrique

cuit... et... cuisine...

Rapide, propre, commode, consacrée par les gastronomes,

elle est en outre

économique

grâce au prix très réduit du courant consommé pour cet usage. A Paris, la préparation d'un repas pour 4 personnes revient à moins de 0 fr. 75, avec les tarifs spéciaux en vigueur.

Renseignements aux Bureaux de Quartier de la **Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité**

★

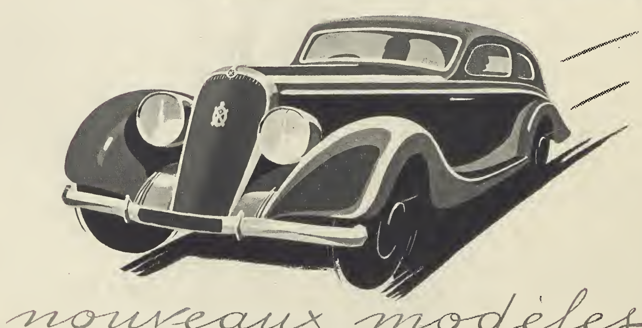
Faculté de vente à crédit et de location



Laprade et Bazin, architectes.
A. Kertesz, photographe.

IL N'Y A PAS QUE LE VERNIS QUI BRILLE!





nouveaux modèles

Les modèles Hotchkiss 1936 contribueront à rendre proverbiale cette égalité : Hotchkiss = Qualité Totale. Quelques caractéristiques : moteurs à rendement maximum et consommation réduite. Les meilleurs dispositifs : thermostats, avance automatique par dépression, embrayage avec disque à moyeu souple, boîtes à 4 vitesses et marche AR., etc., portent au plus haut point la performance et l'agrément de conduite. Freins hydrauliques augmentant la sécurité contre le dérapage. Châssis surbaissés, caissonnés électriquement, contribuant au silence absolu et à l'absence totale de vibrations. Malle spacieuse brevet Hotchkiss. Depuis A jusqu'à Z tout, dans une Hotchkiss 1936, est perfection.

Acheter une Hotchkiss 1936, c'est acquérir du déplacement sûr, toujours agréable, à un prix en rapport avec les temps actuels. C'est la certitude d'acquérir la Satisfaction Totale.

HOTCHKISS

154, CHAMPS-ELYSEES, PARIS — LE JUSTE MILIEU — 168, Bd ORNANO, SAINT-DENIS

STEP

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R. C. Seine 2.514. — Paris. • Imp. E. Desfossés-Néogravure.

ART ET MÉDECINE

DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



A gauche, rat témoin ; à droite, rat de la même portée ayant reçu durant 21 jours de l'Androsthénol à une dose quotidienne de 2 à 7 gouttes. On constate l'augmentation du développement sexuel et la modification des organes extérieurs et vésicules séminales.

Les travaux des physiologistes les plus éminents,
Nos propres expériences physiologiques,
Nos observations cliniques,

démontrent

1° l'efficacité hors de pair des extraits opothérapiques totaux,

2° l'avantage d'une opothérapie complexe,

en particulier dans les troubles dus à une dysendocrinie génitale.

Opothérapie sthénique masculine

Extrait total thymique et orchitique

indications chez l'enfant
- **croissance tardive**
- **syndrome adiposo-génital**
- **cryptorchidie**

indications chez l'adulte
- **insuffisance génitale**
- **asthénie**
- **sénilité précoce**



ANDROSTHÉNOL dragées

absorption facile, prix modique

De 2 à 6 dragées par jour, en plusieurs prises

Opothérapie des insuffisances ovariennes

Extrait total placentaire et orchitique

aménorrhées
dysménorrhées
ménopause naturelle ou opératoire



INOGYL dragées

absorption facile, prix modique

De 2 à 6 dragées par jour, suivant l'importance et l'ancienneté des troubles ; en plusieurs prises

Photos Régis-Lebrun.





M. Jean Darier, dont on célèbre cette année le 80e anniversaire, est le plus grand dermatologiste vivant de notre époque. Formé à l'école histologique de Ranvier et de Cornil, à l'école clinique de Besnier et de Fournier, en rapport constant avec les savants étrangers, il a mis au point la méthode anatomo-clinique appliquée à la dermatologie. La classification scientifique des tumeurs de la peau, la différenciation des divers types d'épithéliomas cutanés, la définition et l'étude des sarcoïdes, des tuberculides, sont parmi ses œuvres les plus marquantes. D'une érudition universelle, Darier est un enseigneur merveilleux. Ses qualités de précision, de concision, de clarté, se retrouvent dans le Précis de Dermatologie, traduit dans toutes les langues.

Darier n'a jamais considéré la dermatologie autrement qu'en rapport avec la pathologie générale. Animateur de recherches, il a été à l'avant-garde des conceptions actuelles sur l'eczéma et sur l'intolérance par exemple. Il a suggéré, dirigé et mené à bien la publication de la Nouvelle Pratique Dermatologique qui représente le monument de la dermatologie française actuelle. Le premier volume de cet ouvrage, exposé doctrinal de portée générale, est son œuvre personnelle avec la collaboration de ses élèves directs. Il a eu la joie de le présenter en 1935 au Congrès de Budapest où il reçut le diplôme de Docteur Honoris Causa de l'Université. Le même honneur lui est conféré cette année par l'Université de Genève. Assistant au Collège de France, médecin des hôpitaux, M. Darier dirigea successivement les services de dermatologie de Broca et de Saint-Louis. Ses deux anciens services appartiennent maintenant à ses élèves.

Notre photographie le représente à Broca entre ses élèves Tzanck et Civatte. Nous aurions pu aussi le photographier à Saint-Louis entre ses élèves Ch. Flandin et Marcel Ferrand dans le service même où il fit leur éducation dermatologique.

Ainsi l'œuvre du Maître se poursuit sous l'impulsion de son esprit vigoureux et toujours en travail.

SOMMAIRE

AVRIL 1936

Les photos de Syrie, inédites, sont de René Zuber.

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE (AOUT ET SEPTEMBRE EXCEPTÉS)

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 10 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

LE BIOLOGISME

Intolérance et Biophylaxie

PAR J. DARIER

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

ON me demande de reproduire à celle place quelques pages de ma récenle communicalion à l'Académie de Médecine (21 *janvier* 1936). *Il me semble préférable d'en résumer brièvemenl les idées générales el d'indiquer, en les développanl un peu plus, les conséquences lhéoriques el praliques qui en découlenl.*

★

Dans l'historique de la dermatologie que j'ai présenté au Congrès international de Dermatologie à Budapest, le 15 septembre dernier, et dans les extraits que j'en ai publiés ailleurs, j'ai fait remarquer que, logiquement, le développement de cette science aurait dû parcourir successivement trois étapes : celle du *morphologisme*, consistant à bien déterminer les types morbides des affections cutanées ; celle de l'*éliologisme* dans laquelle on aurait rattaché ces types morbides à leur cause ; qu'une dernière étape enfin, dans laquelle on aurait cherché à reconnaître la nature intime des affections et maladies, aurait abouti au *biologisme.*

En réalité, on a procédé moins systématiquement, en usant des moyens de recherche qu'on possédait à chaque époque et en tenant compte des progrès successifs de nos connaissances.

La *dermalologie descriplive* n'est devenue possible que depuis que Plenk, Willan et Bateman eurent défini les « éléments éruptifs » ou « lésions élémentaires de la peau ». Elle a été presque entièrement l'œuvre, au siècle dernier, de trois grandes écoles, celle de l'Hôpital Saint-Louis à Paris, celle de Vienne et celle des dermatologistes de Grande-Bretagne.

Mais l'abondance des types cliniques qu'on accumulait ne représentait qu'une richesse apparente et plutôt encombrante... Quand on s'est avisé de classer ces types, et les Congrès internationaux ont été créés en grande partie à cette fin, on s'est aperçu que sur la base morphologique, c'est-à-dire sur l'apparence clinique et la structure histologique des dermatoses, aucune classification n'était acceptable.

La connaissance retrouvée du parasite de la gale qui avait été perdu de vue, la découverte des parasites végétaux de l'épiderme ou dermatophytes, et même les expériences de Ferdinand Hebra avec l'huile de croton, ont souligné l'importance des causes externes en dermatologie et ont orienté les esprits vers l'*éliologisme.* L'avènement de la bactériologie, née des merveilleuses découvertes de Pasteur, en introduisant dans l'étude des maladies infectieuses des constatations directes irréfutables et des démonstrations expérimentales, a suscité un enthousiasme inouï. On a entrevu que l'ensemble de la science pathologique allait pouvoir être ramené à l'étude des conséquences d'un nombre défini de causes, dont les principales étaient des agents animés ; que la plupart des maladies ne représentaient que la lutte entre deux organismes, le parasite et son hôte éventuel ; qu'il suffirait de connaître leurs causes pour classer les états morbides d'une façon irréprochable.

Toutefois, la connaissance de l'agent causal, même en parasitologie et plus encore en pathologie des infections, ne résout pas tous les problèmes. On a vite reconnu qu'un même germe est capable de produire des effets différents, ou qu'inversement des lésions pareilles résultent de germes différents. Le désaccord entre une cause apparente et ses effets s'observe non moins nettement dans le cas d'agents nocifs externes d'ordre mécanique (traumatismes, grattages), ou physique (lumière, radiations diverses), ou chimiques (caustiques, médicaments, produits industriels ou ménagers). Dans certaines circonstances ils agissent sur tous les sujets proportionnellement à leur dose ; dans d'autres ils semblent n'agir qu'à la faveur d'une prédisposition. Plus évidente encore en dermatologie est la différence de concordance entre la cause et l'effet dans le cas de ce qu'on est convenu d'appeler causes internes (médicaments, aliments, perturbations des équilibres fonctionnels), puisque des substances parfaitement tolérées par la presque généralité des sujets provoquent chez quelques-uns des éruptions de formes variables.

Au total, il est solidement établi qu'une même cause peut produire des effets différents sur plusieurs individus de la même espèce et en apparence identiques, et des conséquences variables sur un même sujet selon les conditions dans lesquelles il se trouve vis-à-vis de cet agent (en cas de premier contact ou au contraire de modification préalable par une rencontre précédente). Enfin une même manifestation morbide peut résulter de l'action de causes différentes.

Cette discordance entre les effets et leurs causes prouve nettement l'intervention d'un facteur qui ne peut être autre que le *terrain organique* du sujet.

La question de l'importance du terrain en pathologie est loin d'être nouvelle. Les Anciens ont interprété la différence des effets d'une même cause selon les individus, par l'existence d'une *prédisposilion* chez certains d'entre eux.

Le problème n'avait pas échappé à Pasteur qui, au cours de ses expériences (sur l'infection charbonneuse des poules, par exemple), avait noté qu'une modification physico-chimique du terrain peut faire varier les résultats entre les plus extrêmes limites.

Il était tout naturel de chercher l'explication de la prédisposition ou de la résistance aux causes nocives dans des variations du métabolisme, d'en incriminer un fonctionnement particulier du système nerveux organique ou des glandes endocrines, ou des propriétés des systèmes capillaire ou lymphatique. On n'a pas manqué d'en chercher aussi l'origine dans l'hérédité. Bien que les enquêtes dans ces diverses directions aient révélé des

faits intéressants, elles n'ont pas apporté la solution.

La lumière est venue d'ailleurs ; elle a jailli de la constatation relativement récente de phénomènes d'une importance capitale. La connaissance de l'*anaphylaxie* (Richet et Portier, 1902, Arthus, etc.), de l'*allergie* (von Pirquet, 1906-1910), les travaux de Widal avec Abrami et ses autres élèves sur la *colloïdoclasie*, ont permis de faire intervenir l'expérimentation dans l'analyse des conditions inhérentes au terrain.

L'expérience a montré qu'un organisme, lorsqu'il a été soumis à une cause qui n'est pas nocive pour lui, telle que l'injection d'une albumine étrangère, ou bien s'il a subi une infection, s'en trouve modifié en quelque chose, puisque l'intervention ultérieure de la même cause a des effets différents. Le terme d'« allergie » que quelques-uns ont adopté pour désigner en bloc des « réactions autres » a apporté plus de confusion que d'ordre dans les conceptions.

L'étude des réactions par la méthode des tests cutanés (cuti-, intradermo- et transépidermo-réactions), qui constituent les « épreuves fonctionnelles de la peau », de Jadassohn et de Br. Bloch, a fait découvrir une foule de particularités et de variations éventuelles de ces réactions. L'allergie a été rapportée, selon Dœrr, à un conflit entre l'antigène et les anticorps correspondants qui existent dans le sujet sensible et qui sont transmissibles passivement ; cependant, les anticorps ne se rencontrent pas dans l'idiosyncrasie !

Au fond, l'idée qui a dominé a été de rattacher ce qui se passe dans les réactions au mécanisme de l'intoxication. Dans l'anaphylaxie expérimentale elle-même, Richet n'avait-il pas imaginé que naissait une toxigénine, laquelle, par combinaison avec l'antigène, donnerait lieu à une apotoxine?

Intolérance. C'est le mérite de mon ancien élève, mon collaborateur Tzanck, d'avoir depuis près de vingt ans, dans ses travaux persévérants et pénétrants, soutenu et démontré qu'il y a une opposition complète et fondamentale d'une part entre l'*intoxication* qui est imposée à l'organisme, subie passivement par lui et dont les effets sont proportionnels à la dose du « toxique » et, d'autre part, l'*intolérance* qui est individuelle ou collective, et dont les réactions ne correspondent strictement ni à la dose ni à la nature de la cause, laquelle agit comme « réactogène ».

Avec non moins de sagacité il a montré que la sensibilité et les réactions par lesquelles se traduit l'intolérance sont de nature *essentiellement vitales* ; en effet, selon l'expression de l'auteur, « une plaque photographique peut être hypersensible, mais seul un tissu vivant peut être intolérant ».

Dès lors, l'ensemble des notions que nous avons acquises dans ce domaine se condense en une véritable *doctrine biologique*, qu'après l'avoir mûrement examinée et élaborée avec mes collaborateurs Tzanck et Civatte, nous avons exposée dans le volume de Dermatologie générale qui forme le tome Ier de la *Nouvelle Pratique Dermatologique* en cours de publication. Je vais essayer de résumer les traits principaux de cette manière de voir et d'en indiquer les conséquences théoriques et pratiques.

BIOLOGISME

La doctrine biologique tient compte en pathologie du fait que tout être vivant, et pour la raison qu'il est vivant, est capable de réagir contre tout agent ou toute influence extérieure ; il réagit même contre les modifications qui se produisent en lui sous l'action de ces influences (*ex.* : urticaire par efforts musculaires, urticaire émotif, etc.), sans qu'il y ait en cela intervention d'aucun agent ou intermédiaire toxique, d'aucune auto-intoxication. Un organisme vivant diffère essentiellement d'un bouillon de culture ou d'un cadavre ; en ceux-ci une foule de modifications passives, physiques et chimiques sont possibles, mais non pas des réactions actives et vitales. Or, si Pasteur a si nettement mis en évidence l'importance du « terrain » dans les fermentations et les infections, il faut reconnaître qu'il n'a eu en vue que le terrain physico-chimique, ce qu'on peut appeler le « terrain statique » ; il ne *pouvait pas* tenir compte de phénomènes vitaux qui n'ont été connus et démontrés que bien après lui.

C'est parce qu'il est vivant qu'un organisme soumis à une action externe ou à une perturbation interne est capable de réagir ; c'est parce qu'il est vivant qu'il peut se modifier sous l'influence d'une action subie, de façon à ce que plus tard il réagisse différemment ; c'est parce qu'il est vivant qu'il peut être intolérant : ses réactions sont essentiellement actives et vitales.

On avouera qu'il n'est pas rationnel, qu'il est même stupéfiant qu'en pathologie il ne soit tenu aucun compte du facteur « vie » et du facteur « intolérance », qui sont d'ailleurs si connexes qu'ils ne sont qu'une seule et même chose. En cela il ne s'agit pas de logomachie ou d'interprétations différentes ; on est en présence de principes fondamentaux de la science et il est nécessaire d'adapter celle-ci aux notions plus récemment acquises. Une orientation nouvelle et une révision s'imposent donc.

Importance du biologisme en pathologie. La dermatologie offre un champ d'étude particulièrement favorable pour le travail d'analyse, puis de synthèse, que comporte l'introduction du biologisme en pathologie ; je la prends donc pour guide.

Les états morbides de la peau se présentent à nous sous forme d'apparences, de manifestations cliniques, dont l'histologie et les recherches de laboratoire permettent souvent de préciser les caractères. La première tâche du médecin est de reconnaître ces syndromes objectifs et de les spécifier par un diagnostic morphologique ou positif. A la peau, ces syndromes sont : les érythèmes, les exsudèmes, les plasies, les kératoses, les dyschromies, les folliculoses, les onychoses, etc. Aucune de ces apparences ne correspondant à une même étiologie ni à une pathogénie commune, chaque groupe doit être subdivisé selon la nature ou l'essence réelle de l'état morbide.

Il peut arriver que la relation de l'état morbide avec sa cause soit si directe et évidente que le diagnostic étiologique en précise la nature. Nous donnons le nom d'« étiologides » aux rares affections de cet ordre.

D'une façon générale, puisque ceux-ci peuvent dériver de leurs causes par trois mécanismes différents, il y a lieu de distinguer :

a) les *accidents* ou *lésions* résultant de l'action directe ou imposée de leur cause (traumatismes, brûlures, effets des caustiques) ;

b) les *réactions d'intolérance* qui ne se produisent que sous l'effet de « réactogènes » donnés, à dose variable, et seulement chez les individus sensibles à cet agent ; peuvent exercer l'action réactogène : des agents mécaniques, physiques, chimiques, alimentaires ou microbiens, qui ne sont nocifs que pour les sujets qui y sont sensibles ;

c) les *dystrophies ;* totalement indépendantes de tout agent provocateur actuel, elles semblent résulter d'une modification de la nutrition d'un tissu ou de troubles

des mécanismes régulateurs de l'organisme. Ce groupe comprend à la fois des malformations congénitales et des troubles évolutifs d'origine toxique (*ex.* : cancer arsenical) ou infectieuse (*ex.* : dystrophie hérédo-syphilitique).

Diverses causes externes peuvent produire, selon les conditions de leur intervention, l'un ou l'autre de ces ordres d'effets (*ex.* : photo-traumatismes, photo-réactions, photo-dystrophies).

Les toxiques peuvent agir soit en créant des lésions directes soit en suscitant des réactions d'intolérance ; quelques-uns, à faibles doses longtemps répétées, peuvent être l'origine de dystrophies (*ex.* : arsenicisme).

Il en est de même des agents d'infections. En dermatologie, il semble que la part qui revient à leur action directe (action histolytique du bacille de la chancrelle) le cède de beaucoup à celle des réactions qu'ils provoquent. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'il reste un champ immense ouvert aux investigations pour préciser l'action pathogénique de la plupart des agents toxiques et infectieux.

D'avoir discerné par un « diagnostic analytique » de quel ordre ou nature est l'affection que l'on étudie ne fournit pas la solution totale au problème posé. Il importe hautement de rechercher par un « diagnostic synthétique » quelle est la part respective de chacun des éléments que l'on a recueillis, lesquels sont, en pratique, presque toujours associés à des taux variables. L'importance relative du rôle de la cause, de la réaction d'intolérance, et du terrain, indiquera la thérapeutique, laquelle, très généralement, ne doit pas être dirigée contre l'un seulement, mais contre eux tous, par une médication convergente.

Conséquences thérapeutiques. Dans ce qui précède, j'ai montré que tout agent ou toute influence quelconque sont capables de nuire à un organisme vivant, et cela, selon le cas, par trois mécanismes différents qui peuvent d'ailleurs coopérer. On ne voit pas pourquoi l'action bienfaisante des agents qu'on utilise en thérapeutique ne serait pas régie par des lois correspondantes ; le contraire serait inconcevable et réellement impossible.

Dès lors, on doit considérer que les agents de traitement de n'importe quelle nature peuvent agir par l'un ou par plus d'un des trois mécanismes que nous avons reconnus dans le mode d'action des influences nocives, à savoir : *a*) par action directe ou imposée ; *b*) en déclenchant une réaction de l'organisme vivant ; *c*) en influençant le processus morbide, parfois à distance et avec retardement, par une modification de son équilibre organique, évolutif ou fonctionnel, bref en agissant sur le trophisme de certains organes, tissus ou groupes cellulaires.

Les effets directs et imposés de certaines médications, pareils chez tous les sujets de même espèce, dérivent des propriétés mécaniques, physiques ou chimiques, parfois pharmaco-dynamiques de l'agent qui les produit (*ex.* : caustiques, certains poisons) ; ils sont proportionnels à la dose et à l'intensité de l'agent.

Le mécanisme de production des effets de la troisième catégorie est plus complexe et n'est pas toujours explicable ; de cet ordre est l'action des hormones et celle des rayons X par exemple (dont Tzanck a remarqué qu'ils s'appliquent particulièrement au traitement des dystrophies).

Le mécanisme d'efficacité des médications qui font appel à une réaction mérite d'attirer un peu plus l'attention. De même que, devant un effet pathologique qu'une cause ne produit pas chez tous les sujets, nos prédécesseurs invoquaient une « prédisposition », en présence d'effets curateurs imprévus ou incertains on a dès l'antiquité parlé de « natura medicatrix ». Les deux termes impliquent la conviction que le terrain organique joue son rôle dans la maladie et dans la guérison.

En touchant à la question du rôle qui revient à l'être vivant lui-même pour rétablir son intégrité et son état normal, je ne me dissimule pas qu'on aborde un domaine qu'on pourrait appeler « de métaphysiologie », ce mot indiquant qu'il dépasse les limites accessibles à nos connaissances positives, et même de notre entendement, puisqu'il est celui de *la vie*. Je rappelle que Bichat a défini la vie « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » et malgré les défectuosités de cette définition, relevées par Magendie, on n'en a pas trouvé de plus parfaite. Claude Bernard a montré que « de la vie nous ne connaissons que ses témoins » et non l'essence même ; il a même déclaré expressément que « de la vie nous ne connaissons que la mort ».

Aux fonctions qui résistent à la mort s'ajoute dans les êtres vivants une tendance manifeste à rétablir jusqu'à un certain point un plan général de morphologie et d'organisation, qui semble préétabli. On en cite comme exemple courant la régénération après amputation de la queue des lézards, ou d'un membre chez les salamandres ; chez l'homme, on pourrait mentionner que la repousse des poils ou des cheveux coupés ou rasés ne se fait seulement que jusqu'aux dimensions qui leur sont propres chez l'individu auquel ils appartiennent.

Sans qu'il soit nécessaire de rattacher le fait à une loi générale de conservation de la forme et des fonctions chez les êtres organisés, retenons seulement que les réactions thérapeutiques, tout comme les réactions d'intolérance, sont d'ordre essentiellement *vital*. Utile et curative, ou nocive et pathologique, une réaction n'est concevable que de la part d'un organisme vivant, et il y a un parallélisme complet entre ces deux formes de réactions. Nous appelons par convention « intolérance » la condition qui commande une altération morbide ; il faut, ne fût-ce que pour pouvoir en raisonner, donner un nom à celle qui régit une réaction curative. Avec Tzanck, nous avons proposé celui de *biophylaxie*, qui tend à être accepté dans la terminologie médicale.

Biophylaxie. L'intolérance et la biophylaxie sont donc les deux faces d'une même propriété des êtres vivants. Leur différence est plus apparente que réelle ; l'une et l'autre sont des fonctions de la vie, des mécanismes de défense ou de conservation de l'être vivant ; elles font partie de « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » que mentionne la définition de Bichat ; elles sont des manifestations de la vie.

La conception de la biophylaxie est riche en conséquences pratiques. Elle oblige à faire une révision du mode d'action de tout l'arsenal thérapeutique dont nous disposons. Au cours de l'appréciation de ce mécanisme, on sera amené à constater que, couramment, et cela depuis l'origine de la médecine, dans beaucoup de médications, on fait inconsciemment appel à des traitements biophylactiques. Il faut noter que, par sa nature même, une médication biophylactique peut être curative mais ne peut nullement être préventive ; qu'elle n'est pas spécifique, ce qui veut dire qu'elle peut être remplacée par une autre ; que d'autre part elle peut être néfaste si elle sollicite une réaction de forces défensives que la maladie a déjà épuisées, c'est-à-dire quand l'organisme est dans l'état appelé « anergie ».

Ces considérations ont conduit Tzanck à expliquer en particulier la différence fondamentale qui sépare la

vaccinothérapie de la vaccination. Cette dernière est strictement spécifique, ne s'applique qu'aux maladies qui créent un état réfractaire ; elle est exclusivement préventive et non curative, si bien que Louis Bazy a pu dire très justement que « la vaccinothérapie ne vaccine pas ». La vaccinothérapie est donc le type parfait d'une médication biophylactique.

Et que dire des médications qui passent pour être le plus nettement spécifiques, comme celle de la syphilis, maladie que les médecins désignent parfois entre eux sous le nom de « spécificité »? La connaissance assurée de son agent causal lui confère une individualité intangible ; mais ses manifestations, les lésions qu'elle produit, sont-elles des accidents directement imposés ou des réactions de l'organisme vis-à-vis du réactogène, qui serait dans l'espèce le tréponème pâle? Leur guérison, souvent si merveilleusement obtenue par les médications antisyphilitiques, prouve-t-elle que le mercure, les arsenicaux et le bismuth sont des agents spécifiques, puisque les arséno-benzènes ne tuent pas le parasite *in vitro* et que les mêmes médicaments guérissent souvent le lupus érythémateux, parfois un psoriasis ou un lichen plan! On voit combien de nos jours est déchue la valeur de ce qu'on a appelé le « traitement d'épreuve » et celle de l'aphorisme : « Natura morborum curationes ostendunt » !

Au total, le biologisme nous met en présence de vérités nouvelles qui, sans nous fournir de dogmes formels, nous obligent à soumettre à une enquête approfondie la plupart de ceux que nous pouvions croire solidement acquis. La notion du rôle prépondérant du terrain organique vivant dans la maladie, dans l'action des médications et dans la guérison, ouvre une voie nouvelle à la pensée médicale. Cette voie conduira sans doute à des satisfactions intellectuelles, en nous permettant de mieux comprendre ce que nous voyons et ce que nous faisons ; elle mènera aussi, et a mené déjà, à des résultats pratiques heureux. En terminant ma communication à l'Académie, j'ai signalé que le point de vue biologique appliqué à l'analyse et au traitement des complications viscérales de la chimiothérapie (notamment des albuminuries et des ictères) avait conduit à sauver nombre de vies humaines.

Conclusions pratiques. En manière de conclusions, j'insiste sur la portée considérable qu'ont pour la pratique les considérations que je viens de développer. Elles nous obligent réellement à modifier notre façon de penser et d'agir en face d'un cas concret.

Au lieu des étapes classiques du diagnostic positif, du diagnostic différentiel et du diagnostic étiologique, la notion de biologisme, qui constate que la « cause » n'est souvent que l'« occasion » de l'état morbide, nous indique de procéder par des étapes différentes.

Nous devons continuer à poser un *diagnostic positif*, en réunissant pour ainsi dire toutes les pièces du procès, données cliniques et renseignements fournis par le laboratoire. Exceptionnellement nous serons en présence d'un état morbide dont les caractères cliniques et anatomo-pathologiques sont les seuls traits qui nous soient accessibles (*ex.* : psoriasis) ; faisons donc dans notre esprit et dans nos classifications une place, provisoire tout au moins, à des « morphologides » pures. Parfois les éléments que nous aurons recueillis seront suffisants, lorsque la cause a une valeur déterminante, pour que nous jugions que nous sommes en présence d'une « étiologide ».

Plus souvent l'apparence clinique que peuvent revêtir des essences morbides très différentes nous obligera à rechercher la nature réelle de l'état morbide. Un *diagnostic analytique* est alors nécessaire pour déterminer si l'on a affaire à un accident imposé, à une réaction d'intolérance ou à une dystrophie.

Il faut comprendre que ces divers processus ne sont distincts que dans notre esprit ; dans la réalité, ils se combinent à des taux divers ; aussi faut-il souvent, et c'est en cela que consiste l'étape décisive du *diagnostic synthétique*, reconnaître la part qui revient à chacun des trois facteurs : le terrain constitutionnel, la réaction du sujet et la cause occasionnelle.

On conçoit combien ces directives doivent retentir sur la *conduite thérapeutique*. En effet, dans ces trois ordres de faits, le rôle du médecin est tout à fait disparate.

Au cas exceptionnel de morphologide, ce sont seules les lésions-symptômes que nous pouvons attaquer. — En présence d'une étiologide, c'est avant tout la cause qu'il faut combattre, supprimer ou neutraliser. — En présence d'une dystrophie, c'est la lésion qu'il s'agit de réparer, ou souvent de détruire, comme en cas de tumeur maligne. — En présence d'une réaction d'intolérance, c'est moins à la cause apparente ou à la lésion qu'il faut s'attacher qu'au sujet lui-même ; il importe de le calmer, de le modifier, en un mot de le désensibiliser, et c'est là le sens profond des méthodes nombreuses de désensibilisation, si en faveur de nos jours.

Cependant il s'en faut qu'il s'agisse là d'une technique simple et toujours comparable ; la sensibilité d'un organe ou d'un tissu est un fait complexe et sur lequel on ne peut bien souvent avoir d'action que par l'intermédiaire de l'organisme lui-même. Ce sont ses propres réactions qu'il faut savoir diriger et souvent susciter. La *biophylaxie*, qui vise au moyen d'agents très divers à obtenir la participation du sujet à sa propre défense, n'a pas d'autre objet.

Rappelons que la notion de biophylaxie est, du point de vue thérapeutique, la même que celle d'intolérance du point de vue pathologique. Ici comme là, la sommation externe n'intervient qu'à titre de provocation de l'action de l'organisme lui-même ; dans l'un des cas celle-ci se traduit par un effet inopportun ou dangereux, dans l'autre par un effet salutaire. Dans les deux cas le rôle primordial appartient à l'*être vivant*, et c'est en cela que se résume la notion du biologisme.

★

La peau est l'organe dont les altérations infiniment diverses peuvent le mieux être vues, examinées et suivies. C'est donc à juste titre que Lorry et bien d'autres ont eu l'intuition que « la dermatologie est par excellence le terrain d'étude de la pathologie générale ».

La dermatologie est de nos jours franchement orientée dans le sens biologique. Cette évolution résulte du fait que c'est à la peau qu'un bon nombre de phénomènes vitaux ou témoins de la vie ont pu être reconnus et analysés.

L'orientation de la dermatologie dans cette direction a deux conséquences dont elle peut être fière.

Elle fournit à la biologie un terrain d'exploration du grand mystère qu'est *la vie*, par l'analyse de quelques-uns des phénomènes qui en sont caractéristiques.

D'autre part, elle indique aux autres branches de la pathologie la voie dans laquelle la médecine doit progresser. Il n'y a en effet pas intérêt à ce que celle-ci se morcelle en spécialités multiples et étroitement séparées, puisque dans toutes les branches on se trouve en face des mêmes conceptions générales, des mêmes moyens d'enquête, des mêmes préoccupations d'interprétation, et qu'on aboutira aux mêmes directives thérapeutiques.

D'avoir conduit à cette *unification de la pensée médicale* ne sera pas le moindre des mérites de la dermatologie moderne.

Tzanck

L'AVENIR DU MANDAT

PAR LE COMTE DE MARTEL

AMBASSADEUR DE FRANCE, HAUT-COMMISSAIRE
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN SYRIE ET AU LIBAN



Les douze ans souriants d'une bédouine, fille de ces tribus arabes qui se font gloire de leur nomadisme et dont, pourtant, la religion et la langue sont des mieux fixées en Syrie, au milieu de populations extraordinairement diverses. - A Baalbek, le temple de Jupiter Héliopolitain, vestige grandiose, entre beaucoup d'autres, de l'architecture plantée là par les empereurs romains.

BERCEAU de civilisations millénaires, la Syrie et le Liban s'énorgueillissent à juste titre des vestiges du passé qui jalonnent leur sol et qui offrent aux visiteurs des témoignages éclatants d'une glorieuse histoire.

Mais il faut vivre dans le présent : c'est l'histoire du Mandat de la France dans les Etats du Levant.

Ci-contre : le labour dans le nord de la Syrie ; en page droite : le vannage du blé sous le vent, par le simple et vieux procédé encore employé dans certains coins de la campagne française. En Syrie comme en France, d'ailleurs, c'est l'agriculture qui est à la base de la vie économique. Ci-dessous, le village de Tell-Bisé, près de Homs.

Depuis quinze ans, nous avons la charge de donner à un pays, resté depuis des siècles hors des grands courants européens, une organisation administrative, politique et sociale qui le prépare à prendre sa place parmi les autres nations.

Les Hauts-Commissaires qui se sont succédé en Syrie se sont efforcés de résoudre le problème politique ; ils y ont réussi en partie, et si l'œuvre à accomplir dans ce domaine n'est point encore achevée, du moins, ce sont des gouvernements nationaux méthodiquement constitués qui, à Beyrouth comme à Damas, assurent l'admi-



nistration du pays. Il convient de rappeler tout particulièrement à cette occasion le rôle éminent joué par M. de Jouvenel à la mémoire de qui l'opinion publique syro-libanaise a rendu un hommage ému et reconnaissant.

Dans le domaine économique, un large champ d'action s'ouvrait à la puissance mandataire. Le premier soin de

Un groupe de méharistes. Sur le Khabour, affluent de l'Euphrate, une noria, cette machine antique et indolente qui a cependant réveillé la torpeur de tant de terres, au bruit criard de son moyeu de bois.





l'administration fut d'organiser un réseau routier qui permet de circuler facilement dans tout le pays et donne au mouvement des échanges un rythme accéléré.

En même temps, les trésors archéologiques ont fait l'objet d'études scientifiquement ordonnées, et les fouilles, entreprises par des savants venus de tous les points du monde, font revivre le passé prestigieux d'une contrée dont les fastes ont rempli l'histoire.

Dès mon arrivée, il m'est apparu indispensable de prendre dans le domaine économique des initiatives destinées à poursuivre l'œuvre à peine ébauchée, et rendue encore plus nécessaire par suite de la crise mondiale.

Un programme de mise en valeur du pays échelonné sur cinq années a été établi et se trouve actuellement en voie de réalisation. Il comporte notamment : l'élargisse-

ment du port de Beyrouth dont le plan d'eau sera doublé de manière à permettre aux plus grands navires de la Méditerranée de venir à quai ; l'élévation des barrages romains de Homs afin d'irriguer une région peu productive, qui pourra être livrée à la culture du coton ; l'amélioration des pistes entre Damas et Bagdad ; l'achèvement, jusqu'à la frontière d'Irak, de la voie ferrée qui, l'an dernier encore, s'arrêtait à Nissibine, et qui doit prochainement assurer la communication directe entre la région de Mossoul, le sud de la Perse et le port d'Alexandrette.

Enfin, dans tout le territoire, des travaux d'irrigation, d'adduction d'eaux,



En page gauche : tour d'angle du Krak des Chevaliers, le plus formidable des châteaux francs de Syrie, qui perpétuent le souvenir des Croisés. Bâti à 750 mètres d'altitude, il commande une immense étendue. - En double page : le village construit auprès du Krak pour donner asile aux Bédouins qui avaient élu domicile dans ses ruines. Ci-dessous, paysan allaouite, devant les murs du château de Marqab.



de forage de puits, etc., doivent contribuer à augmenter la surface des terres arables.

Pour répondre au désir de la Société des Nations et participer à une œuvre d'assistance internationale, les Etats sous mandat ont accepté de recueillir les Assyro-Chaldéens qui ne trouvaient plus en Irak des conditions d'existence normale. Ces réfugiés dont le nombre atteindra sans doute 20.000 seront installés sur les bords de l'Oronte dont le cours devra être aménagé en vue d'assurer l'assainissement du pays préalablement à sa mise en valeur.

Ces initiatives, dont les principales seules ont été indiquées, auront pour résultat d'améliorer l'économie générale du pays, et d'accroître ses ressources financières. Dans cet ordre d'idées, le Monopole des Tabacs donne déjà des plus-values importantes qui contribuent heureusement à faciliter l'établissement de l'équilibre budgétaire.

S'il est vrai que l'Economique tient le Politique, on est en droit d'espérer que cet ensemble de réformes, dont les conséquences transformeront favorablement le sort des individus, contribueront à élever le niveau de la vie, et à donner aux populations syriennes cet équilibre social et politique vers quoi tend le Mandat que la France a accepté de remplir dans les pays du Levant.



A gauche : femmes musulmanes d'Alep. Ci-dessus, la citadelle d'Alep, puissant ouvrage médiéval reconstruit à la fin du XII[e] siècle pour protéger l'une des villes les plus importantes de la Syrie.

UNE JOURNÉE DANS LE LIBAN

PAR PIERRE BENOIT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dix-huit mois consécutifs passés au Liban donnent peut-être le droit de vanter la douceur, la beauté de ses



Ci-dessus, aspect de la chaîne du Liban, qui dresse ses sommets, dont certains dépassent 3.000 mètres, parallèlement à la côte et à peu près sur la distance de Beyrouth à Tripoli. En double page, route de Beyrouth à Damas.

sites, la joie qu'on a à y séjourner. Depuis l'heureuse époque dont il s'agit, j'y suis revenu à deux reprises. Je n'ai pas été désappointé.

On ne peut, dans les temps que nous vivons, exiger des paysages qu'ils ne se modifient pas. La plupart de ceux de là-bas, pourtant, sont demeurés tels que Lamartine nous les a dépeints. Nous continuons à n'avoir pas besoin d'un autre guide que le *Voyage en Orient* pour nous accompagner le long de la promenade merveilleuse qui relie le palais de Beït-ed-Din à la petite ville de Deir-el-Kamar. Contemplée de Soukh-el-Garb, Beyrouth demeure l'étrange joyau d'émeraude et de corail sur lequel, voilà plus de cent ans, s'est penché avec tant d'amour l'auteur des *Méditations*.

Pour moi, après douze années, je ne connais guère de matin où je ne regrette point de ne pas me réveiller là-bas. Je me souviens d'une de ces journées commencées au ras des flots, dans la torpeur des géraniums et des oranges. Une heure suffisait pour me transporter sur un balcon montagneux où mes pieds plongeaient dans la neige. Que l'air était pur, là-haut! Qu'il faisait bon vivre! Que l'on se sentait d'appétit! Le brouillard qui s'accumulait peu à peu nous séparait du reste du monde. Les cloches d'un couvent voisin semblaient celles du Paradis. Pourquoi ne pas demeurer ici? A quoi bon redescendre? Il est vrai que, plus d'une fois, je ne suis pas redescendu, ce jour-là du moins. J'ai attendu le lendemain, ou même la semaine suivante. La nuit, quand je me réveillais, j'avais, pour me rappeler l'endroit où j'étais, la chanson des cascades. Cet endroit, je ne prendrai même pas la peine de le nommer. Tant d'autres lieux, dans le Liban, lui sont semblables! Chaque montagne porte sa grappe de villages où il suffit de s'asseoir au hasard pour se sentir un cœur plus vaste et une âme moins compliquée.

Choisissons l'un de ces villages, Chtaura, par exemple, dans son adorable paysage de verdure qui fait penser, par certaines journées de printemps, à quelque tendre horizon lorrain. Suivez-moi, si vous voulez bien, dans l'hôtel tenu par mon ami Elias Massabki. Je n'y suis encore jamais entré, mais je connais Elias depuis si longtemps qu'il me semble que je peux, sans risquer de trop me tromper, parler de sa demeure et de l'accueil qui nous y est réservé. Puissent les lignes que voici tomber sous les yeux de cet ami lointain. Elles lui diront le souvenir que je conserve de sa gentillesse. Sa main fut la première que je serrai à Beyrouth quand j'y arrivai, en mars 1923. En avons-nous fait, dans le cher Liban, de belles promenades ensemble! Jamais, avec Elias, je ne me suis ennuyé. Il savait me comprendre. S'il osait me conduire, le soir, applaudir les aimables chanteuses du Café Français, c'est qu'il était en règle avec sa conscience, m'ayant amené, dans l'après-midi de ce même jour, faire visite à sa Béatitude Le Patriarche Maronite. Avec lui, j'ai toujours été gardé à pique et à carreau. Qu'il veuille bien, comme je me les rappelle moi-même, se rappeler nos soirées de Bikfaya et de Douhr-Choüer, de Beit-Meri et de Hammana... Liban, Liban, plus resplendissant, certaines nuits, que des milliers de fontaines lumineuses! Mais, aujourd'hui, c'est de Chtaura qu'il s'agit... Poussons la porte de l'hôtel. J'entends les pas de mon ami Elias. Il est resté fidèle au tarbouch, j'espère, au tarbouch dont le drap rouge fait ressortir l'argent de ses cheveux précocement blanchis.

Eh bien, nous avons eu joliment raison de ne pas trop baguenauder en chemin, car voilà que déjà la chaleur monte! Comment allons-nous tuer le temps en attendant l'heure du déjeuner? Préoccupation saugrenue. Le « mézzé », que je sache, n'a pas été fait pour les chiens.

Encore un mézzé, veux-tu bien,
Un mézzé qui n'engage à rien...

Qu'on n'attende pas de moi que je me couvre de ridicule en expliquant par le détail ce que c'est que le mézzé. On n'a qu'à faire le voyage de Syrie pour apprécier à sa valeur cette charmante coutume. Après tout, ce n'est pas si loin...

Le nôtre nous arrive apporté par les serviteurs, à moins que nous ne le trouvions dressé déjà, réparti en des raviers innombrables, sur la table d'une ombreuse tonnelle, dans le jardin. Rien n'est plus différent, à la vérité, d'un mézzé de riche qu'un mézzé de pauvre. Dans un cas ce sont tous les hors-d'œuvre de la cuisine levantine qui défileront devant vous; dans l'autre cas, ce sera une modeste sardine à l'huile ou quelques amandes dont il faudra vous contenter.

Le mézzé d'Elias appartient très certainement à la première de ces catégories.

Légumes, fruits, laitages caillés, pâtisseries, poissons fumés, hachis savants, que sais-je encore? Voilà ce qui va vous être présenté. Les humides alcarazas se dressent à côté des fioles remplies de raki. La claire liqueur étendue d'eau est en train, pour notre émerveillement, de prendre sa teinte d'opale. Dehors, le soleil peut bien grésiller au flanc des monts. Nous sommes décidés à ne repartir d'ici que lorsqu'il aura cessé d'être redoutable. Une bonne petite sieste nous conduira sans secousse, sans impatience, jusqu'à ce moment.

Et c'est maintenant enfin que nous allons pouvoir le mieux te contempler et te connaître, douce somptuosité du Liban. De quelles splendides soieries le crépuscule est-il en train de te teindre! Ce ne sont que turquoises, que pourpres, qu'améthystes superposées. La légère brise du soir s'élève et fait frissonner les palmiers. Elle avive, dirait-on, le murmure des eaux courantes. Il en est non loin d'ici, très exactement à Aïn-Zahalta, auprès desquelles je vous convie à venir vous asseoir, ne serait-ce que quelques minutes. Je vous en prie, ne me refusez pas. Ce n'est plus le promeneur, en effet, c'est l'auteur qui vous implore. Consentez à sa vanité ce mince sacrifice. C'est comme à la foire, on ne paie qu'en sortant, et si l'on est satisfait.

Sur la gauche du chemin qui nous ramène à Beyrouth, il ne s'agit d'ailleurs que d'un bref crochet. Mais, dès que nous aurons quitté la route, vous allez vous apercevoir que le paysage, tout à coup, va se transformer. La végétation va disparaître. Nous allons pénétrer brusquement dans un Liban inattendu, un Liban de roches fauves, de cette teinte particulière qu'a la peau du lion. « Les gigantesques cimes se profilent sur le ciel avec la netteté d'une corniche qu'on croirait pouvoir toucher de la main. L'air raréfié des montagnes donne à chaque détail un relief, une précision à l'emporte-pièce que je n'ai jamais observée ailleurs, ni dans les paysages les mieux éclairés des Maures et de la Catalogne, ni au Sahara... Qu'en dites-vous? Est-ce assez réussi, comme désolation? Ah! sacrée femme, va! »

La mortelle que je me permets de traiter d'une façon aussi cavalière n'est autre qu'Athelstane, châtelaine du Kalaat-el-Tahara, dont vous ne verrez jamais le château, bien qu'il se dresse tout près d'ici. J'en garde trop jalousement le secret dans mon cœur, ainsi que l'image de sa propriétaire, cette femme que j'ai tant aimée, parce que, pour lui donner naissance, je n'ai eu qu'à obtenir de mes belles amies d'alors, les dames syriennes, l'aumône d'un peu de leur grâce, de leur mystère, de leur langueur, de leur beauté.

Pierre Benoit



La baie de Baniyas. Le port du même nom connut autrefois la prospérité, quand il exportait les bois des grandes forêts aujourd'hui anéanties. Il n'y a plus guère là que du ciel et de la mer, mais splendides.

HÉROS INCONNUS

PAR J. J. THARAUD

Héros inconnus... je veux parler des officiers et des soldats qui prirent part, en 1920, à la campagne d'Anatolie, entre la Méditerranée et l'Euphrate, et sur laquelle, à l'époque, on a presque fait le silence.

Voici un épisode que j'emprunte aux souvenirs du colonel Normand et du lieutenant-colonel Thibaud, aux notes du général Brémond, et à l'ouvrage en préparation de Paul de Rémusat, qui se trouvait alors en Syrie.

Cela se passe à Marache, petite ville de Cilicie.

Dans les premiers jours de janvier 1920, les colonnes Corneloup, Marty, Thibaud, un bataillon du 412e, une batterie de 65, un peloton de spahis, un groupe de légionnaires arméniens, en tout une demi-division sous les ordres du général Quérette, se trouva bloquée à Marache par des bandes turques soulevées à l'appel de Mustapha-Kémal. Tout le pays est balayé par d'effroyables bourrasques; les pistes disparaissent sous deux mètres de neige, les bêtes meurent d'inanition et de froid; les chacals rôdent la nuit dans les rues; les Turcs n'attendent que le moment propice pour massacrer la garnison.

Le signal du soulèvement est donné par l'assassinat d'un vaguemestre, à la poste. Les insurgés lui coupent les parties et les lui mettent dans les mains en disant : « C'est ton courrier : porte-le à la Place ! » Nos soldats sans armes sont massacrés à bout portant; un peloton de chasseurs est anéanti ; tous nos détachements, imprudemment dispersés aux quatre coins de la ville, sont cernés et impuissants à se prêter main forte.

A Adana, le général Dufieux, commandant de nos forces en Cilicie, forme aussitôt une colonne sous les ordres du colonel Normand. Mais il faudra dix-huit jours à Normand pour atteindre Marache. Pendant ce temps deux mille Arméniens de la ville ont été égorgés ; nos détachements se défendent, isolément, comme ils peuvent ; à l'hôpital américain, le lieutenant Boissy, frappé à mort, passe le commandement à l'aspirant Bertrand ; le commandant Marty est tué d'une balle



Photo Relang

Village près d'Adana, assez loin des territoires sous mandat français. Mais l'on ne saurait évoquer la Syrie sans rendre hommage à ces troupes des « Théâtres d'opérations extérieures» dont on a si peu parlé. L'article rompt ce silence et, pour émouvoir, n'a qu'à laisser parler les faits.

dans le ventre ; le lieutenant Froideval tombe à son tour; dans les tranchées, les tirailleurs sénégalais meurent de froid... Enfin, le 6 février, on entend les canons de la colonne Normand.

Le soir même, les Turcs incendient ce qui restait encore du quartier arménien. Il faut prendre la ville d'assaut, en pleine nuit. Les Turcs en armes sortent en foule de toutes les maisons. Les sous-lieutenants Herviou et Dissident tombent à leur place ordinaire, en tête de leurs hommes. Nos tirailleurs enlèvent le quartier turc à la baïonnette. La Compagnie Bourgogne nettoie à la grenade le quartier, maison par maison. Cela dure quatre longues heures. Puis le clairon sonne le rassemblement : Marache est délivrée.

Que va-t-on faire maintenant? Laisser une garnison dans la ville, ou bien, maintenant que l'honneur est sauf, l'abandonner en emportant armes et bagages?

Le général Dufieux a donné l'ordre d'évacuation, si la situation n'était pas rétablie dans les vingt-quatre heures. Le général Quérette, qui vient d'être délivré, et le colonel Normand, son libérateur, sont perplexes.

La neige a recommencé de tomber de plus belle; l'incendie du quartier arménien gagne les autres quartiers ; les mosquées, dont les Turcs ont fait des camps de munitions, sautent les unes après les autres; les vivres commencent à manquer et les hommes sont réduits à la demi-ration; il n'y a plus pour les animaux ni avoine, ni fourrage... Et le colonel Normand se préoccupe de reprendre sa route pour courir au secours de nos garnisons de l'Euphrate, en grand péril elles aussi.

Finalement la retraite est décidée. Mais comme on va le voir, il eût été plus sage de se maintenir dans la ville, reconquise et terrifiée, avec des forces suffisantes, tandis que la colonne Normand se serait dirigée vers l'Euphrate.

Le général Quérette commença par donner l'ordre de détruire le matériel roulant qui n'aurait pu gravir les pentes très dures de l'Amanus. Vingt-quatre blessés intransportables furent confiés au docteur Wilson, médecin-chef de l'hôpital américain ; et quand tout son monde fut rassemblé, le général, en pleine nuit, donna l'ordre de se mettre en marche.

La troupe comptait 2.500 hommes, dont 200 étaient blessés ; 1.200 animaux ; 150 voitures. Suivait une cohue lamentable de 8.000 Arméniens, hommes, femmes, enfants, qui abandonnaient leurs foyers pour n'être pas massacrés.

A peine la colonne avait-elle quitté la ville, qui achevait de brûler dans la nuit, qu'on entendit une clameur épouvantable. C'étaient les Turcs qui étaient en train d'égorger 2.000 chrétiens, qu'on avait oublié de prévenir de notre départ, et qui étaient restés à Marache... La neige continuait de tomber avec une violence redoublée ; la route ne se distinguait plus des champs d'alentour ; on avançait dans la neige jusqu'au ventre ; un vent du Nord glacial chassait les flocons aux visages, « les congelait en carapace sur la figure des hommes et la croupe des chevaux ». Le froid, qui dépassait 20 degrés, tuait les cavaliers sur leurs montures, les femmes et les enfants dans les charrettes. Des officiers qui avaient pris des enfants à califourchon sur leurs épaules les en redescendaient morts ; nos Sénégalais, en effets de toile, se pressaient contre les chevaux pour se réchauffer à leur haleine. Ordre était donné de frapper, jusqu'à ce qu'il se lève, tout homme qui tombait. La longue cohue des Arméniens, épuisés de fatigue et de froid, s'étirait de plus en plus. Vainement le lieutenant Bernard, qui commandait l'arrière-garde, ordonnait-il de serrer les rangs, on ne l'écoutait pas ; les gens se traînaient plus qu'ils ne marchaient, et la colonne s'en allait ainsi dans la bourrasque glacée, jour et nuit harcelée par les Turcs, et laissant derrière elle un sillage de morts et de mourants que la neige recouvrait aussitôt.

Enfin, le troisième jour, après avoir marché treize heures dans la journée et couvert trente-cinq kilomètres dans une seule étape, nos troupes débouchent des montagnes et arrivent à Islahié.

Le général Dufieux était là, et dans quel état d'inquiétude ! Il avait reçu l'avant-veille un message de Marache, lui annonçant le départ de la colonne, « et il voyait passer, outre un peuple lugubre, ses bataillons, le général Quérette, ce qui avait été des colonnes, une garnison... » Il ranima chacun comme il put, aida lui-même à descendre le colonel Normand pétrifié sur son cheval, réquisitionna les locaux qui n'étaient pas ouverts à tous les vents, et s'occupa personnellement du cantonnement des hommes.

Il y en avait encore qui n'avaient pas rejoint. C'étaient les soldats du bataillon Bernard, qui s'était attardé pour protéger la marche des derniers traînards arméniens, réconforter les femmes et les enfants, désembourber les charrettes. Quand le lieutenant se fut bien assuré qu'il ne laissait plus une âme vivante derrière lui, il se mit en marche dans les ténèbres, et à dix heures du matin il arrivait à son tour devant Islahié.

Là on fit une pause pour reformer les rangs. Les gradés s'assurèrent que les hommes avaient tous leur équipement et leurs armes, puis, en colonne par quatre, bien aligné dans la neige qui soufflait toujours en tempête, le bataillon fit son entrée dans la ville et défila, nouba en tête, devant le général Dufieux.

Au cours de ces trois jours, douze cents hommes avaient été tués ou mis hors de combat ; deux cents officiers ou soldats durent être amputés pour gelures, plusieurs des quatre membres; trois mille Arméniens dormaient sous la neige. Mais on n'avait laissé à Marache ni personnel, ni matériel... «L'honneur était sauf», déclare le colonel Normand dans ses Mémoires. Oui, l'honneur était sauf, mais au prix de quels sacrifices qui n'auront jamais leur recompense ! Dans la tourmente de neige où se débattent des héros inconnus, l'épisode de Marache m'apparaît comme un moment de la Geste d'outre-mer qui commence aux Croisades.

J. J. Tharaud



Un cimetière musulman, paré d'or blanc par le soleil oriental, mais sans un arbre, sans une fleur, marqué de cette sorte de quarantaine, de cette malédiction, de cette stérilité dont parle Paul Morand.

DE BEYROUTH A LA PALESTINE

PAR PAUL MORAND

Avant toutes ces surfaces planes, je veux dire avant l'illimité des déserts asiatiques ou africains, Arabie, Transjordanie, Irak, Mésopotamie, Libye, regardons une dernière fois la montagne et la mer. Nous débarquons à Beyrouth : derrière la ville s'élève l'amphithéâtre du Liban ; les cascades, les neiges, l'ombre des cèdres et des châtaigniers, la verdure, les gorges sauvages, tout ce qui exalta l'imagination de l'Orient aride, monte en gradins sous nos yeux. Tout le Liban qu'a décrit Gérard de Nerval dans *Druses et Maronites*, au second tome de son *Voyage en Orient* (et qui m'apparaît comme la partie la plus fantastique de son œuvre, avec *Aurelia*), est resté aussi intact qu'il y a un siècle, sous l'occupation des Turcs et des Albanais. Liban « aux flancs sombres, aux lignes garnies de châteaux et de tours, qui jette ses eaux neigeuses dans la mer de Syrie ».

Entre les divers chemins qui viennent aboutir à Beyrouth, chemins de Damas, de Tripoli, d'Alexandrie, je choisis la route byzantine et romaine qui me prend à la sortie du champ de courses dans la pinède, et me mènera, en longeant le littoral, jusqu'à Tyr et Sidon.

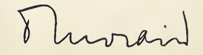
Tyr, Sidon, beaux noms, creux aujourd'hui, où chante seul le bruit de la mer, vous êtes morts, embaumés sous les citronniers et les orangers. Dans les vergers irrigués d'eau du Liban, si fraîche qu'y vivraient les truites, derrière les murs de terre ruineux, le présent, lui aussi, s'est écroulé. Ces deux villages de pêcheurs, Sour et Saïda, furent une fois toute l'histoire du monde ; l'essence de l'esprit méditerranéen, de la science venue de Chaldée, l'art, l'industrie et le commerce de la race blanche vécurent sur ces deux promontoires, deux mille ans avant le Christ. Cèdres destinés aux plafonds du Temple de Jérusalem et aux flottes du Pharaon, c'est ici que vous passâtes, débités en madriers.

Que les muftis, les évêques maronites, les patriarches orthodoxes se disputent les vieux os blanchis de ces reines-sœurs ! A l'entrée du port, jadis fermé d'une chaîne, les tours franques effondrées, bâties autrefois sur des colonnes de serpentine et de porphyre, craquent sous la poussée des caroubiers aux feuilles vernies ; les bananiers secouent leurs grands étendards verts déchirés par les coups de vent ; les néfliers ont laissé rouiller à terre leurs nèfles, les figuiers tendent leurs fruits mûrs craquelés de sève blanche, les grenadiers et les khakis se parent pour l'automne et tout l'air est rempli de l'odeur puissante des orangers. « Belle route d'Antonin, dit Nerval, où l'on voit sur les rochers des inscriptions romaines et des bas-reliefs persans. »

Les vieux châteaux d'émirs druses, les petits villages maronites groupés peureusement autour de leur église, comme sous la menace d'un perpétuel danger, tout ce pays de montagnes a disparu. Derrière nous, Saint-Jean-d'Acre ressemble à un bourg de la Narbonnaise. Des murailles byzantines, franques, vénitiennes, s'écroulent dans la mer huileuse. Sous l'ombre des palmiers, dans une chaleur de hammam, la petite ville dort avec ses hôtels infects, ses cafés pareils à des léproseries, ses bouchers empalant des carrés d'agneau noirs de mouches, ses anciennes casernes à mamelucks, son cimetière musulman, marquée de cette sorte de quarantaine, de cette malédiction, de cette stérilité qui frappe tout ce qu'une fois a touché le Turc.

A Caïffa, la route se confond avec la plage, et l'auto, en courant, attrape des paquets de mer ; souvent, elle doit s'arrêter pour laisser les pêcheurs hâler leurs filets. Au loin, le Carmel domine la ville de son ombrage maigre, pareil à ces lieux où les troupeaux s'abritent mal de la chaleur de midi. Des étraves, des membrures de barques engravées pourrissent sur le sable, restes de naufrages.

A Jaffa, port de Jérusalem, les églises orthodoxes à oignons dorés, les anciens minarets, les synagogues, les banques sionistes et les cheminées des grands paquebots en croisière, débarquant touristes et pèlerins, s'élèvent hors des champs d'orangers. Les Juifs allemands, yankees, russes, arrivent pour faire leurs emplettes, en Ford, de Tel Aviv ou d'autres colonies agricoles du littoral. Race sioniste, race nouvelle et étrange, saine, sportive, dont les pieds pèsent avec assurance sur cette terre neuve, dont les bras tombent simplement le long d'un corps droit et qui a tout oublié des torsions d'échine, des frottements de paumes, des biais d'épaules, tares ataviques du ghetto, fondues sous le soleil et la vie libre. Habillés comme à Broadway, ils n'ont rien conservé de la touloupe de leurs pères ; leurs yeux ne craignent plus les pogroms, et, aux fermes modèles, il y a des nurseries pour les poussins et les enfants juifs. A travers les champs cultivés par les fils de Sion, de grandes routes toutes neuves se déroulent comme une Thora. Ce ciel, cette terre, ces orangers, ils les ont gagnés avec leur travail, avec leur travail ou avec les dollars, les livres, les marks, les francs, ramassés aux Bourses du monde entier et envoyés dans les banques de Palestine. En tout cas, maintenant, ce sol est bien à eux, fils de ceux qui vécurent « dans les maisons qu'ils n'ont point bâties et burent l'eau des citernes qu'ils n'avaient pas creusées ». Bien à eux? Voyez donc quel regard vient de passer dans l'œil de cet Arabe... Ce regard-là, leurs pères l'ont déjà vu : œil noir de l'inquisiteur espagnol, œil jaune du cosaque Zaporogue, œil bleu de l'Hitlérien, œil à monocle des juges de Dreyfus, œil oblique du Pharaon, et les fils, sous leurs habits américains, tremblent d'avoir offensé Jéhovah. Quand la nuit vient sur cette grande plaine tiède qui sent la fleur d'oranger, ils pensent aux lieux où ils sont nés et aux maisons sombres sous la neige.



Une vue de Damas, capitale de la Syrie, ville de 300.000 habitants, bâtie à une altitude encore assez élevée pour que l'été n'y soit pas trop lourd, et au milieu d'une oasis qu'arrose abondamment le « Fleuve d'or ». Les mosquées de Damas, ses souks, ses jardins, sa population grouillante, en font un lieu que nul voyageur ne saurait plus oublier. A droite, la célèbre mosquée des Omayades.



LA REINE DE PALMYRE

PAR PAULE HENRY-BORDEAUX

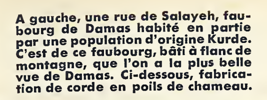
Elle ne s'appelle pas Zénobie mais Hester... Elle a deux mètres de haut — la taille d'un grenadier bien en chair — le visage pâle comme le marbre, les yeux d'un gris glacé qui s'illuminent d'un éclat sauvage quand la passion les anime, les lèvres rouge sombre sans fard, les dents éblouissantes, le nez busqué, le menton volontaire, le pied si long et si cambré qu'un petit chat peut aisément passer dessous. Belle? Jeune? Peut-être, n'en déplaise à Maurice Barrès qui la nomme irrévérencieusement la *Vieille Dame*. L'excentricité n'a pas d'âge, surtout quand il s'agit d'une Anglaise, nièce d'un secrétaire d'Etat au Foreign-Office, ministre elle-même, de fait sinon de droit, n'est-ce pas, cher oncle Pitt?

Débarquée en Syrie plus d'un siècle après Lady Hester Stanhope, j'avais vainement poursuivi celle qui, avec tant d'élégance, avait, un jour, secoué la poussière de ses grands souliers sur le sol de son pays et choisi l'Orient pour terrain de ses exploits,



terrorisant les consuls, envoûtant ceux qui l'approchaient, pachas, cheikhs ou bandits, traitant d'égal à égal avec le Sultan, remplissant le désert de son nom, bientôt de sa légende.

Mais son ombre me fuyait à l'instant où j'allais l'atteindre. J'avais bien cru la capturer sur les remparts de Saint-Jean-d'Acre, dans les vergers de Saïda, sous les cèdres du Liban, au fond des jardins de Beit-ed-Dîn, mais là je n'avais saisi que la barbe épaisse de l'Emir Béchir. A Damas, où la nièce de Pitt était entrée à cheval, en plein jour et le visage découvert : même course décevante. Je l'avais cherchée à travers les souks qui sentaient le mouton grillé, le gingembre, la crasse, la friture et la rose, dans le brouhaha d'une foule grouillante et les clameurs des marchands d'eau, de tous ceux qui vantaient à tue-tête la fraîcheur de leurs cressons, la dureté de leurs pois-chiches ou le miel de leurs gâteaux. Je l'avais attendue au seuil du Palais Azem, à la Mosquée des Omaiyades, dans les cimetières, sur les hauteurs de Salayeh quand le soleil décline,



A gauche, une rue de Salayeh, faubourg de Damas habité en partie par une population d'origine Kurde. C'est de ce faubourg, bâti à flanc de montagne, que l'on a la plus belle vue de Damas. Ci-dessous, fabrication de corde en poils de chameau.

et jusque dans les petits cafés au bord du Barada que la nuit enveloppe de poésie, de chansons.

C'est à Palmyre que j'ai tenu le fantôme entre mes doigts, au soir d'un long voyage entre le sable et le ciel brûlés. Je m'endormais de fatigue lorsqu'une tour s'était dressée, puis une autre, une autre

encore : la Vallée des Tombeaux. Brusquement, les ruines accouraient du fond de l'horizon : les colonnes, tantôt assemblées en forêt, serrant leurs troncs de pierre et élevant leurs têtes découronnées, tantôt nouant des rondes capricieuses et aériennes, dansant en cercle, tantôt, au contraire, s'écartant, farouches, semblant pleurer dans l'isolement leur grandeur perdue.

Mais pour moi la ville se peuplait, la nature morte redevenait vivante. Il faut convenir que l'arrivée de Lady Stanhope en 1813 avait une autre allure... Le long de la voie principale je regardais venir cette Junon britannique en costume de mameluk, laissant flotter son burnous au vent du désert, suivie de vingt-cinq cavaliers, de quarante chameaux, de plusieurs centaines de Bédouins qui galopaient en poussant des cris aigus. Le village entier s'était porté à sa rencontre, en jouant sur de vieux chaudrons et des casseroles une marche guerrière.

A travers ces steppes de pierre se devinait encore la ligne d'un portique triomphal. L'arc central jetait vers le ciel ses piliers de dix-sept mètres de haut, tandis que des arcades latérales, plus modestes, l'encadraient par intervalle. A chacune de ces colonnes — dorées par des milliers de jours lumineux et d'audacieux soleils — était adossée une console portant la statue d'un personnage célèbre, peut-être un de ces hardis conducteurs de caravane qui, des rives du Tigre et du Gange, avaient apporté à Palmyre les brocarts de Mossoul, les verres d'Irak, les porcelaines de Chine, les santals et les perles. Des jeunes filles les avaient remplacés. Juchées sur les débris de socle, leurs robes s'entourant autour de leur taille en draperies antiques, elles portaient des voiles et des guirlandes de fleurs. De chaque côté des piliers leurs compagnes étaient groupées. Et



Trois aspects de Damas : marchands avec leur âne porteur d'écheveaux de soie ; une maison de terre sèche et de bois ; une rue du quartier juif avec ses passants qui ne sont pas les mêmes que ceux de la rue très européenne de Salayeh. L'un des charmes de la ville réside dans sa diversité.

d'une colonne à l'autre courait un cordon d'enfants élevant des thyrses.

Pendant que l'Anglaise passait, ces statues vivantes restaient immobiles, mais ensuite, sautant de leurs piédestaux, elles se joignaient au cortège en dansant. Le ballet continua pendant douze cents mètres pour aboutir à l'apothéose finale. Suspendue par miracle au sommet du dernier arc, une petite Bédouine déposa une couronne sur la tête de Lady Stanhope qui franchit les murs gigantesques de l'enceinte écroulée et entra dans le Temple du Soleil.

Holywood pourrait ici prendre des idées de mise en scène et le *Châtelet* des leçons de figuration. Mais pourquoi le triomphe ne s'acheva-t-il pas en carnaval, le sacre en mascarade? Comment cette immense femme n'a-t-elle pas sauté à pieds joints du sublime dans le grotesque? Et quels furent donc le secret et la chance d'Hester, « l'amazone arabe qui sortit au galop de la civilisation européenne et des routines anglaises — ce vieux cirque où l'on tourne en rond — », comme disait Barbey d'Aurevilly, amateur d'héroïsme et de folie?

Paule Henry-Bordeaux

Les tombeaux de Palmyre et une colonnade de la ville jadis illustre et toujours majestueuse, jusque dans sa ruine. C'est là que Mme Paule Henry-Bordeaux est allée chercher le souvenir de Lady Stanhope. « C'est à Palmyre que j'ai tenu le fantôme entre mes doigts, au soir d'un long voyage entre le sable et le ciel brûlés. »



LE LIBAN
LITTÉRAIRE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je sais bien qu'il y a une école d'historiens pour lesquels les Croisades eurent comme dessein profond de ramener en Europe des tapis, des damas, des cuivres ciselés. Ils sont d'ailleurs cousins de certains économistes prêts à vous expliquer nos intérêts au Liban par la sériciculture, les tissages, les savonneries et le pipe-line de pétrole. Je ne dis pas qu'ils se trompent ; mais s'ils ont raison, il faut lutter avec eux à coups de chiffres et de statistiques. Il faut leur dire que sur les sept cent mille citoyens de la République Libanaise, il y a deux cent cinquante écrivains qui s'expriment en notre langue, et qu'ils alimentent, avec leurs confrères de langue arabe, trois cents périodiques...

Ne déclarez pas ces nombres surprenants ou inquiétants. L'expérience constante prouve que ce sont les petits pays qui sont à proportion les plus riches d'intellectualité, les plus curieux de lire, les plus ardents à écrire. Sans dépriser la France, on sait par exemple que l'effectif du public littéraire y est dérisoire en comparaison de l'effectif correspondant en Suisse, en Norvège ou même en Islande. Et cela peut s'expliquer très légitimement par le fait que les peuples à population restreinte sont aussi, comme on dit chez les diplomates, à intérêts limités : ils ont plus de loisirs, moins de soucis et d'inquiétudes. Le monde va ainsi ; ne récriminons pas.

Il y a quelques mois, l'Association internationale des Ecrivains de langue française sollicita, sur ma prière, les écrivains libanais d'envoyer leur adhésion s'il leur convenait. La réponse arriva aussitôt d'enthousiasme, et désormais nos confrères de Beyrouth et de Tripoli forment un des groupes les plus nombreux, après les Belges, de cette compagnie. En même temps on apprenait à Paris que la *Revue phénicienne* fondée dès après la guerre, par M. Charles Corm, s'adjoignait une maison d'édition, laquelle a déjà publié quatre poètes, en annonce une quinzaine, et des prosateurs de tous genres, historiens et critiques, sans parler de traductions et anthologies des Libanais qui n'écrivent pas en notre langue. Bref, il faudra compter désormais avec le Liban littéraire comme avec une de nos principales provinces. Disons que jamais le moment ne serait moins opportun en politique de décourager et décevoir ces amis d'élection. L'influence française en effet a été chez eux, depuis Saint Louis, en passant par Louis XIV, purement désintéressée et spirituelle. Elle a répondu à des affinités électives. Elle a été sollicitée, non imposée. Il ne faut pas qu'elle démérite.

A ce propos, je conterais volontiers une anecdote que je tiens d'un prélat maronite, qui m'honore de son amitié et qui est, sur certain trône archi-épiscopal, le successeur de Saint Paul... Il arbore sous son humble douillette une croix pectorale d'or que lui offrit M. Briand lui-même. Ce ministre avait eu l'idée gentille de la lui faire fabriquer sur le modèle de l'ancienne croix du Saint-Esprit, pour bien marquer que, de monarchie à République, la France continuait... Quand il est à l'étranger, c'est-à-dire ailleurs qu'en France, le prélat voit souvent ce bijou susciter des étonnements, des questionnaires. Etant *ad limina*, le Pape lui-même lui en demanda l'origine. Il répondit : « La France m'a donné la croix... Mais pas la chaîne... » Ces Orientaux ont gardé le goût de l'apologue. Retenons-en la leçon.

Je voudrais que la littérature libanaise portât aussi nos joyaux et non pas nos servitudes. Elle est déjà d'une richesse et d'une verdeur charmantes. Elle ne souffre que d'être encore à ses enfances, cette période où l'on imite beaucoup, et où l'on imite un peu en retard, cette période aussi où l'on vise un public local, alors que nos lettres françaises s'adressent toujours à l'audience universelle. Certains de ses auteurs se demandent si le bilinguisme, jamais très fécond, est leur destinée, ou si un beau jour ils devront, dès le berceau, penser en français puisqu'il est presque fatal qu'ils soient entraînés dans l'orbite d'une langue européenne.

Ils subissent déjà la menace de l'italien, propagé par des missions très actives, de l'anglais favorisé par leur émigration aux Etats-Unis, par la puissante Université américaine, par le voisinage de Chypre, de l'Egypte, de la Palestine, même de leurs amis sionistes. Quant à l'arabe, jadis intronisé chez eux par « le massacre et l'effroi », c'est l'idiome de leurs compatriotes, de la majorité. Il n'est pas question que le syriaque cesse d'être une langue liturgique, et pourtant quel rite chrétien peut se vanter de plus de noblesse, de plus de beauté que celui-là où l'on parle un peu comme le Christ, qui prêcha en araméen?

Les coryphées de la littérature libanaise, M. Charles Corm, M. Hector Klat, M. Michel Chiha, M. Elie Tyane ont bien souvent senti dans leur âme cette lutte de langages, de génies. Presque tous leurs poèmes sont consacrés à en prendre conscience. Ils savent cependant que même s'ils s'annexaient entièrement à notre domaine, ils garderaient leur tradition propre.

Puisque même ces mots qu'aux lèvres de la France
J'ai pris en frissonnant d'un cœur passionné
Ont un goût, sur ma lèvre où sourit la souffrance,
De baisers libanais...

Ainsi parle M. Charles Corm, qui figure un peu le chef de groupe. M. Elie Tyane nous rappelle que la France n'est rien à leurs yeux sinon la messagère et la gardienne de leur liberté :

Elle était la vaillance et la douceur auguste.
Elle avait fait le bon combat sous tous les cieux,
Pour la cause de l'homme et pour celle de Dieu.
Et son destin fut grand parce qu'elle était juste...

N'est-il pas bon que, comme toutes les littératures, celle-ci commence par l'épopée et le lyrisme, quitte à acquérir ensuite par la prose la stabilité définitive? Le Liban et sa « Montagne inspirée » comme dit un barrésien de là-bas, se trouvent à un carrefour de l'histoire, où il leur faudra choisir entre l'Europe et l'Asie. Le choix spirituel est tout fait, et l'Europe pour eux n'a qu'un nom ; vous savez lequel. Il faut du moins qu'en France on sache répondre à ces signaux d'amour et parfois de détresse qui luisent au ras de la mer jadis phénicienne, naguère hellénique, et sur les pentes plantées de cèdres où mourut Adonis, où Vénus pleura, où un peuple survit.

A. Thérive

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIERE

VARIÉTÉS : *Fiston*, par André BIRABEAU. — Mmes Pierry, Merrey et d'Arche, MM. Berley, Francœur et Marcel Simon, principaux interprètes de cette rieuse comédie, la mèneront sans doute fort loin. Le point de départ, à lui seul, est une joie : un jeune député, à peine devenu ministre, découvre qu'il a pour huissier son propre père. Le point d'arrivée n'est pas moins comique : l'huissier ayant, fort de sa puissance paternelle, giflé cette Excellence, et, du coup, renversé le Cabinet, est élu député, d'enthousiasme et, presque aussitôt, succède à son fils et ministre à la tête de l'Education nationale ! L'on voit d'ici ce qu'un André Birabeau a pu tirer d'un pareil sujet. Il n'en a pas fait un vaudeville, mais une comédie satirique. Et si elle paraît, ça et là, cruelle, il n'en faut pas accuser une vengeresse méchanceté de l'auteur, mais simplement la vérité des traits qu'il dessine, en soulignant avec esprit ceux qui prêtent à la caricature. Bref, *Fiston* est une des meilleures pièces gaies que l'on pouvait extraire du filon de l'actualité, aussi riche en drame, d'ailleurs, qu'en cocasserie.

THÉATRE DES ARTS : *Taïa*, par Henri BAUCHE, d'après le roman de t'Serstevens. — Le yachtman Guérin raconte à la princesse Eleonore un cher souvenir : celui qu'il a gardé d'une adorable fillette rencontrée autrefois en Polynésie. Elle s'appelait Taïa. La princesse le laisse aller au bout de son roman, puis se fait reconnaître. Elle fut cette Taïa et elle n'a jamais oublié ce voyageur. L'acte est excellent par tout ce que dégagent de poésie le récit de Guérin et l'aveu de la princesse. C'est avec la plus jolie délicatesse qu'est évoquée l'amitié d'antan, qui fut, de la part de Guérin, scrupuleuse, cependant un peu amoureuse, au bord de l'émoi sensuel et, chez la jolie adolescente, le commencement d'un grand amour. Guérin et la princesse deviennent amants. Mais elle est mystérieuse. C'est qu'elle conspire et là, l'on entre dans une autre histoire, dans l'histoire de l'attentat de Serajevo. Eleonore l'a fomenté. Elle y assiste, d'une fenêtre. Mais Guérin l'avait suivie. Il est arrêté avec un de ses amis, le Russe Basile.

Enfin la conclusion tient dans les trois coups de canon annonçant que la guerre est déclarée.

Cette pièce, supérieurement jouée par Tania Balachowa, fort bien par Jean Heuzé, Philippe-Richard, Pierre Franck, Jacques Mattler et Claude Peran, mérite longue vie.

P. S. — Nous apprenons à la dernière minute que *Taïa* a quitté l'affiche. C'est dommage. Mais outre une bonne soirée, le Théâtre des Arts nous a toujours donné l'envie de relire le beau roman de t'Serstevens, cette " suite au drame de Mayerling. "

MATHURINS : *Poucette*, par Charles VILDRAC. — *La Folle du Ciel*, par H.-R. LENORMAND. — Maurice apprend que sa maîtresse Yvonne a été, sous le nom de Poucette, une fille à soldats. Nonobstant, il la garde. Eh bien, s'il est permis d'avoir, après de grands Russes, une opinion sur les prostituées, nous dirons que tant de pitié est très propre à nuire aux femmes qui inclinent aux amours vénales. Car, plus on entourera d'indulgence la prostitution, moins ces pauvres femmes se sentiront détournées d'un « métier » qui est évidemment le dernier de tous. Cela dit, ce petit acte, très bien interprété par Louis Salou, Jany Holt et Magd. Berubet, a quelque chose d'accompli.

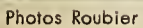
La Folle du Ciel est d'une autre farine. C'est l'adaptation d'une légende scandinave : celle de la mouette changée en femme et qui revient à sa nature première, mais en regrettant la condition qui lui a fait connaître l'amour d'un homme. La légende est par elle-même très belle ; la pièce, d'une forme littéraire admirable, avec des parties de fantaisie fort amusantes. Et comme, autant que quiconque, nous souhaitons de ces œuvres dont le verbe est remueur d'idées, réveilleur de croyances qui ne sont peut-être que de vieilles presciences non encore vérifiées, nous saluons une fois de plus l'art noble de M. Lenormand. Mais à cette heure, nous avons besoin de symboles clairs, de points sur les I. Nous sommes devenus un peuple à qui il est interdit d'admirer, de croire, d'aimer. Alors, nous voudrions un théâtre accessible au plus humble tâcheron de faubourg, au plus épais laboureur, et qui ouvre dans leur esprit des avenues de lumière au bout desquelles ils apercevraient des objets précis. En attendant, l'effort magnifique des Pitoëff et de leur troupe, leur dévouement total à l'Intelligence doivent être célébrés par des salles combles. Voyons ! Il y a bien cinquante mille gens d'esprit dans Paris, avec des mains pleines d'applaudissements pour trois mois?



De haut en bas, Ludmilla et Georges Pitoëff dans « La Folle du ciel » ; Pierre Franck et Tania Balachowa dans « Taïa ». Croquis de La Rocha.

Il ouvre ses volets au doux clair du matin, Ayant en vers rêvé le long de la nuitée, Continuant encor ce songe de devin, O Poète, qui fait ton âme émerveillée. — Derème, bien sûr, ne signerait pas cette « poésie », mais... il a le rythme contagieux.





Photos Roubier

TRISTAN DERÈME

PAR OCTAVE BÉLIARD

Les poètes, au physique, n'appartiennent pas à une espèce définie ; ils sont, au contraire, apparemment, les hommes le moins différenciés des autres. Dans notre société actuelle, chaque citoyen exerce un emploi et en porte sur soi plus ou moins ostensiblement la marque ; on reconnaît à quelque détail l'ouvrier, le négociant, le médecin, l'homme de loi, même le littérateur, le musicien, le peintre. Ce sont des professionnels. Tout est profession, hormis l'art des vers ; et c'est vraiment chose bien curieuse que cette exception ; car enfin, s'il est des musiciens qui vivent de leurs sonates, d'où vient qu'aucun poète ne soit nourri de ses sonnets ? L'art de faire chanter les mots est-il plus inutile, moins difficile, moins précieux ou moins charmant que celui d'assembler des sons ?

On n'est aujourd'hui poète qu'en marge d'un labeur sans joie, dans les heures émiettées. Le moment d'accomplir cette mission qu'on a, on le vole comme celui de respirer ou d'allumer sa pipe. Tristan Derème, délicieux pêcheur d'émotions, jongleur éblouissant, et secrétaire d'un homme politique, soupire : « Ah ! si l'on avait



Photo Roubier

Tristan Derème n'aime rien tant que de prendre un neveu sur ses genoux, en se rappelant sans doute Patachou, et de goûter en famille la merveilleuse lumière béarnaise, par un beau jour de vacances d'été. Il aime bien qui il aime. Il appelle « mon faux-chien » l'hôte de son bras gauche.

chaque jour une heure à soi ! », tandis que les appels du téléphone hachent en menus morceaux ses hexamètres. Il ne vit réellement qu'un mois par an, sous ses troënes d'Oloron-Sainte-Marie... Et pourtant, malgré tant de barrages, que de poèmes parfaits ont coulé de cette inépuisable source ! C'est qu'il ne cesse pas plus de versifier que le pianiste de faire des gammes et le jongleur de jongler. Le vers est devenu son langage le plus naturel. Voyez-le dans son bureau, souriant de toute l'enfance inaltérable de ses yeux, fronçant son nez de gavroche, le dos appliqué contre un grand placard tout rempli des poètes qu'il aime, depuis Horace et Catulle jusqu'à quelques nouveau-nés ; dans sa conversation où se mêle à l'accent natal de Marmande celui du Béarn, vous entendrez tinter des rimes. S'il écrit une lettre ou quelque article pour un journal, soudain des rythmes dansent au milieu de la prose : au lecteur peut-être ennemi du langage mesuré, ce malin fait gober, sans prévenir, un distique et des plus beaux. Et quand il marche par les rues, serrant le parapluie que le temps le plus serein ne lui fait pas lâcher, soyez assuré qu'il pense en alexandrins.

En nos saisons d'improvisation où tant d'imprudents se flattent d'innover en telle langue dont ils méconnaissent les ressources, rare et singulier est cet homme-ci qui dit dans la préface d'un de ses plus capricieux et charmants recueils, *La Verdure Dorée :* « La matière donnée, l'art est tout choix et industrie dans l'assemblage des éléments choisis, habileté dans l'emploi des lumières diverses dont le poète se plaît à éclairer son domaine... » Et ailleurs, dans une lettre que j'ai de lui : « Si j'ai parlé plus souvent de l'art des vers que de la poésie, c'est que la poésie, c'est notre émotion ; elle est dans tous les cœurs, elle est un fait. *Tout l'art du poète est de l'exprimer et de la faire sentir...* » Ainsi le sentiment — on l'avait presque oublié — ne suffit pas à faire un poète ; encore y faut-il les secrets du métier. Est-il composition musicale qui se passe de solfège?

La fantaisie de Derème est célèbre, mais c'est n'en rien dire que de parler d'elle sans ajouter que la mesure en fait toute la liberté. Si Derème est (c'est l'opinion de M. Pol Neveux) « le plus prodigieux artisan du vers que connaisse notre époque », comprenez qu'il a fait du langage poétique sa constante étude, qu'il a lu tous les poètes, non pas seulement les grands, mais aussi les oubliés, pour apprendre de chacun ses secrets, et qu'il les sait assez par cœur pour les citer à propos ; qu'il a expérimenté toutes les façons de chanter la vie. Ainsi les ressources de l'expression lui sont-elles familières, il voit où va chacune d'elles et quelle en est la place dans le jeu ; son vers aisé et habituel peut tout dire, comme le voulait Hugo ; sa métrique assouplie épouse les contours de l'émotion, et la chaîne d'or des rimes, dont tant d'autres sont les captifs impatients, lui sert à mille tours plaisants et inattendus. La rime, ce rappel sonore et qu'il juge essentiel, qu'il découvre mobile jusque dans le corps des vers virgiliens et des *tannkas* japonais, il en joue comme un dieu ; tantôt il l'avive et tantôt l'éteint dans l'assonnance ; il y suspend un calembour ou lui fait ironiquement couper un mot en deux. Et quand il l'a décidé, les consonnes riment seules et pour la vue — comme *lèvres* avec *livres*, *cœur* avec *décor* — car il a personnellement doté l'art de ces « contre-assonances », fantômes de rimes, propres à exprimer l'hésitation, le doute, l'inquiétude, la déréliction.

Un artisan habile en son métier... C'est un éloge que l'on ne veut plus faire, que l'on juge ne convenir qu'à des poètes mineurs exclusivement ingénieux. Mais si ceux-là ne furent que des artisans, connaît-on de beaux poètes qui n'aient été d'abord habiles en leur métier? Les vers de Tristan Derème, qu'on lit en maint généreux recueil comme la *Verdure Dorée*, le *Zodiaque*, *Caprice*, les *Poèmes des Colombes*, sont d'abord de divins jeux ; et puis ils traduisent — souvent avec une ironie qui est l'une des formes de la pudeur — une émotion si fraîche, si jeune, si singulière, qu'il faut remonter jusqu'à La Fontaine et encore plus loin, à la Pléiade, pour trouver cette sensible délicatesse unie à cette qualité d'art. Un tel mélange dans l'œuvre versifié, sans se dissocier dans l'œuvre en prose — en prose d'ailleurs toujours prête à tourner au vers — y flocule pour ainsi dire. Derème, lorsqu'il enseigne l'art poétique, comme dans l'*Enlèvement sans Clair de Lune* et dans le *Violon des Muses*, abandonne volontiers la parole à un aimable vieux monsieur, appelé Théodore Decalandre, qui a hérité l'élégante bonhomie, non dépourvue d'artifice, de M. Sylvestre Bonnard et de M. Bergeret. Et si Derème veut révéler les sources où sa sensibilité s'alimente, il fait avancer un petit garçon qu'il nomme *Patachou*, dont l'ingénuité peuple le monde de féeries. Et comment ne pas voir que la magie de Tristan Derème vient de ce qu'en lui Patachou communique sa perpétuelle découverte à M. Decalandre et M. Decalandre prête sa maîtrise à Patachou? L'écrivain les fond ensemble à tout instant, comme en *le Poisson Rouge*, ce « ravissement », disait Jacques Bainville, qui ajoutait : « Se jouant entre les vers et la prose, Derème a l'heureuse liberté que donne la possession des mots et du langage et sa fantaisie touche à tout, n'épuise rien, s'envole du moindre sujet. C'est la veine de l'essayiste et du fabuliste. »

Bainville évoquait, à propos d'une page de ce *Poisson Rouge*, Montaigne. Mais au hasard des occasions, d'autres parentés s'affirment, Horace... Ronsard... Joachim du Bellay... La Fontaine... Et ce qui rapproche Derème de tous ceux-là, c'est le sentiment serein qu'il a de la poésie quotidienne, à portée de la main cueillant le jour. Le romantisme ne l'a pas touché. Pour lui, chaque chose est émouvante et pas seulement les démesurées. Il n'aperçoit pas facilement qu'Eléphantine a guerre avecque Rhinocère et tient sans doute pour faiblement sensibles ceux qui ne chantent que si la terre tremble. Une flamme dans l'âtre, avec un verre d'Irouléguy, un pleur ou bien un sourire de Clymène, le murmure du gave autour de la maison, la ronde des mois, le chat qui dort, les pigeons sur le toit, l'escargot qui sort ses cornes, n'est-ce point assez de merveilles pour la perpétuelle enfance des poètes et la méditation des philosophes?

Octave Béliard

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Georges Duhamel
Fables de mon jardin ★

Oui, Georges Duhamel est un romancier ; c'est aussi un essayiste. C'est même un excellent romancier, et un essayiste plein d'idées. Mais je l'aime infiniment mieux, plutôt que devant des personnages de fantaisie ou remuant des idées, devant des êtres réels, les soldats de la guerre, les fleurs de son jardin. Il vient d'écrire ce que seul un très grand esprit peut se permettre d'écrire, des fables, des espèces de courts récits chargés d'observation précise et d'un sens profond, qui nous font aller aussitôt à l'essentiel, aux instincts primitifs, à la vie, à la mort. Quelle admirable sagesse ! Voilà un de ces livres qu'on ne lit pas sans honnêtement se dire : « Toi, je te retrouverai plus d'une fois dans le cours de ma vie. Et après moi, ceux qui me suivront auront à te découvrir... » Car comment les hommes de demain pourraient-ils passer près de cette source si française sans s'y arrêter... sans y boire longuement...? (Mercure de France.)

Julien Green
Minuit ★

Dirais-je de M. Julien Green qu'il nous apporte, lui, au contraire, certains rêves, certains tourments aussi, qui ne sont pas de chez nous? C'est sans doute du côté anglo-saxon qu'il faudrait chercher ses maîtres, maîtres qu'il n'est pas loin d'égaler. « Minuit » est dans la ligne de « Léviathan » et d'« Epaves » avec peut-être quelque chose de plus parfait. Je veux dire que dans ce domaine qui est le sien, M. Green avance maintenant avec une sûreté absolue. Il nous conduit dans son empire et nous en fait les honneurs comme si vraiment nous nous y trouvions des étrangers, et le fait est que, sauf les rares « nocturnes » qu'il peut y avoir parmi les hommes, la plupart des lecteurs, derrière M. Green, ne se sentiront pas chez eux. Mais avec quel plaisir étrange ils le suivront cependant ! (Plon.)

J. J. Brousson
La Louve en Languedoc
Les Vêpres de l'avenue Hoche ★

M. J.-J. Brousson nous ramène sur la terre. Il nous y ramène par deux fois. Par un charmant livre où il exalte la tradition romaine, ce garde-fou qui nous empêche de verser dans l'anarchie ; et par un autre où il se montre à nouveau le non conformiste qu'il y a toujours le plus vif plaisir à lire. Le déboulonnage de la statue d'Anatole France et aussi des salonnards et du snobisme d'avant-guerre est parallèle, d'ailleurs, à l'exaltation de la tradition latine. Les deux mouvements composent un ensemble ; il faut passer de la lecture des « Vêpres » à celle de la « Louve », ce catalogue commenté des beautés romaines du Languedoc. Nous avons besoin de ces exécutions doublées de ces louanges ; seule façon de refaire une âme à ce pays. Il y a déjà longtemps que M. J.-J. Brousson s'y emploie et chaque fois c'est avec bonheur. Quoi d'étonnant ? Ne faut-il pas voir en lui un des écrivains les plus cultivés et les plus sincères que nous ayons aujourd'hui ? Il est nourri de tout ce que l'antiquité a produit de plus précieux ; il joint à cette éducation classique le souci d'une observation aiguë ; enfin, troisième honneur pour lui, troisième plaisir pour nous, il ne mâche jamais ses mots. (Ed. du Cadran.)

Marcel Jouhandeau
Chaminadour ★

J'ai déjà parlé, voici un an peut-être, d'un premier volume de M. Jouhandeau, portant ce titre. Voici le second volume. C'est toujours la même province et ses curieux personnages. M. Jouhandeau a l'art de savoir écouter et regarder à la fois, et puis celui de traduire. Il ne voudrait pas intervenir à tout bout de champ dans le débat, mais il a une façon tellement originale de présenter son monde avec des réflexions elliptiques et des mots du terroir que, nécessairement, on s'aperçoit toujours de sa présence. D'ailleurs, avec le plus vif plaisir. (Gallimard.)

R. H. Benson
Initiation ★

Un mot maintenant d'un roman qui paraîtra peut-être trop particulier à beaucoup de lecteurs français, mais dont le son, justement, est si curieusement original qu'il faut le souligner. C'est l'œuvre d'un romancier anglais mort jeune, voici dix-huit ou vingt ans, et qui a su tirer de trois cordes : le catholicisme moderne, l'avenir du monde envisagé d'un point de vue apocalyptique et la perception de l'invisible, des effets surprenants. Je n'en dis pas plus ; le livre un peu long, en deux volumes, peut paraître à première vue du type courant des romans anglais, mais, avec de la patience, on y découvrira cette vibration discrète et secrète de l'âme qui vient d'ouvrir une fenêtre sur l'infini. (Desclée et Brouwer, éd.)

Blaise Cendrars
Hors la loi ! ★

Blaise Cendrars est un grand aventurier, que la formule américaine de l'aventure a surtout passionné ; et ce sont d'ailleurs peut-être ses livres américains qui sont le plus chargés de sens, l'un : *L'Or*, étant un incontestable chef-d'œuvre. Blaise Cendrars nous donne aujourd'hui une version des souvenirs d'un hors la loi américain, Al Jennings, d'origine bourgeoise, jeté à la rue par la guerre civile, précipité au meurtre par le hasard et se faisant du coup pilleur de trains, puis passant de longues et dures années dans l'enfer des prisons américaines, pour — enfin gracié — devenir l'avocat le plus fameux de l'Oklahoma. Peinture saisissante de la vie américaine et de son extrême dureté. Les siècles de fer qui, chez nous, ont précédé le Moyen Age, ont dû ressembler à cela. Que les habitants d'une France douce et policée lisent et comparent... (Grasset.)

Dominique



VIENT DE PARAITRE

Tabouda, par André Delille. — Une jeune femme commet l'imprudence d'aller rejoindre, dans le bled marocain, son mari, médecin-chef d'un poste avancé. Elle est jolie, séduisante, peut-être un peu coquette. Ce qui devait arriver arrive : l'un des officiers du poste conçoit pour elle une passion dévorante, encore qu'il soit homme d'honneur et fidèle à l'amitié. Pour ne pas déflorer ce beau sujet, contentons-nous de dire qu'il est traité de la façon la plus prenante, et qu'après avoir ouvert le livre, on ne le lâche plus qu'on ne l'ait fini. C'est un roman avant tout, et de bonne psychologie : mais c'est aussi la description, parfois assez amère, des conditions d'existence de nos médecins et de nos soldats d'outre-mer, dont on ne mettra jamais assez en lumière l'abnégation et la grandeur ; c'est enfin, par quelques touches précises, un aperçu des caractères et des mœurs indigènes, qui porte la marque de la vérité. (Ed. Eugène Figuière.)

Politique, par le Dr J.-M. Eylaud. — Ces trois actes, joués l'an dernier au Grand-Théâtre de Bordeaux et publiés récemment par un éditeur girondin, mêlent à la tragi-comédie des élections législatives un drame sentimental. Le mérite de cette pièce, c'est de mettre à nu quelques-uns des ressorts de la lutte politique. On les connaissait déjà, l'on savait qu'en période électorale, la diffamation, la mauvaise foi sont armes d'un emploi courant, que les femmes, dans la coulisse, jouent parfois un rôle important... Il est utile cependant que ces laideurs soient flétries. Malgré quelques erreurs — l'abus, par exemple, du soliloque — l'œuvre du Dr Eylaud nous paraît donc digne d'une sympathique estime. Elle confirme cette idée qui nous est particulièrement chère et que les présents événements illustrent avec assez d'éloquence : il n'y a plus de place dans le monde pour deux morales, l'une politique et l'autre individuelle. Et même, cette dualité fut-elle jamais justifiée ? L'on répond généralement à cette question comme si l'on oubliait que le malheur règne depuis toujours sur le monde humain, comme si l'Histoire était autre chose que la relation d'un voyage infiniment douloureux sur la route des siècles. Il serait peut-être temps de se demander si ce ne sont pas les Politiques, du plus grand homme d'Etat au plus petit personnage de Gouvernement, avec leurs maximes cyniques et pour eux si commodes, qui ont rendu le trajet tellement pénible, meurtrier, sanglant. (Ed. Delbrel, Bordeaux.)

Un Comédien nommé Molière, par Mme Dussane. — Après *Le Comédien sans paradoxe*, ouvrage d'une intelligence aiguë, Mme Dussane publie *Un Comédien nommé Molière*. Molière enfant, Molière mûrissant peu à peu, sa vocation, ses amours, ses luttes, ses doutes, son labeur acharné, sa défense à coups de talent contre la haine, la sottise et l'envie, son énergie toujours renaissante, le déclin de sa santé, son agonie commencée sur les tréteaux, son dernier soupir, tel est le *curriculum* retracé par Mme Dussane. L'éminente sociétaire de la Comédie-Française ne montre pas là seulement une connaissance approfondie du grand homme et de son temps ; c'est avec son expérience d'artiste accomplie qu'elle a compris Molière et, plus encore, avec son cœur de femme. Aussi aimons-nous avec elle le dévouement de Madeleine Béjart, et l'amitié des amis de Molière, et, notamment à propos de *Tartuffe*, l'affection protectrice du Roi magnifique, fût-elle un moment retenue par la raison d'Etat. L'on peut bien, chez nous, par exception, n'avoir jamais vu jouer, ni même lu Molière. Jusque dans ce cas, l'on n'en est pas moins pétri de son esprit. Personne, à part Montaigne et Rabelais, n'est à ce point le fils de notre terre et, en outre, bon bec de Paris. Mme Dussane nous l'a fait profondément sentir. (Ed. Plon.)

Du Soleil sur la route : poèmes par la comtesse de Forges. — Si jamais une préface a été capable de bien disposer le lecteur, c'est celle qu'a écrite le colonel Pierre Weiss pour ce recueil. Il présente d'abord Mme de Forges comme une mère qui s'est éprise en même temps que son fils des joies et des dangers de l'aviation. Cet « exceptionnel équipage » surgit un soir d'orage au-dessus de l'Atlas. Le jeune pilote vient faire son service en Algérie. Sa mère, sa compagne de carlingue, écrit, pendant cette période, son beau livre.

Puis, pour annoncer que ce livre est beau, le préfacier use déjà, pour sa part, d'un grand et pur langage, où éclate la sincérité.

Nous pouvions néanmoins être déçu. Eh bien, nous ne saurions que renchérir sur ce que promettait Pierre Weiss. Peu nous importe si les poèmes sont d'inégale valeur. Ils sont plus de deux cents. Demander à l'inspiration d'être étale, ce serait croire qu'un vaste feu de bois peut brûler comme une lampe à huile, ce serait nier l'inspiration, cette danse magnifique et capricieuse de flammes et de flammèches. Le certain, c'est que des pièces comme *Mourir ? mon Dieu...* sont d'une très émouvante sensibilité, et que *Le Sphinx* de Mme de Forges pourrait prendre place, sans étonner, dans la *Légende des Siècles.* Nous croyons que voilà un grand poète et nous éprouvons de la joie à l'écrire. (Ed. La Déesse.)

Cartes et Estampes, par Jean-Louis Vaudoyer. — Si nous parlons de ce livre, paru depuis plusieurs mois, ce n'est pas pour tenter d'ajouter un hommage à celui, si fin, rendu par notre cher collaborateur Octave Béliard à M. Jean-Louis Vaudoyer. C'est pour faire ressortir un certain art de vivre, dont le besoin se fait fortement sentir chez nos contemporains. *Cartes et Estampes* commence par la citation d'une phrase de Stevenson : « Le vrai matérialisme est de rougir de ce que nous sommes... » M. Jean-Louis Vaudoyer, lui, ne rougit pas d'avoir des sens. A la vérité, il se sert des siens avec une impeccable délicatesse, ce qui n'est pas à la portée du premier venu. Mais justement — et encore qu'aucun dessein didactique n'ait jamais attristé ses écrits — il enseigne un sensualisme de bonne compagnie. Si beaucoup de gens savaient comme lui visiter une ville, apprécier la grâce d'une passante, goûter le bouquet d'un vin, voire regarder un petit cireur aux prises avec les « plus jolis pieds de Paris »... peut-être un sourire heureux détendrait-il le visage crispé de notre époque, cette mégère.

Mais il y a autre chose dans ce livre : une partie intitulée « Ombres », dans laquelle l'auteur rappelle à notre souvenir quelques artistes disparus. Pour ne citer que P.-J. Toulet, Elémir Bourges, Paul Adam, Boylesve et le grand musicien Déodat de Séverac, ce sont là des noms qui ne doivent pas tomber dans l'oubli. En évoquant de telles ombres, par l'anecdote et avec un accent émouvant d'admiration et d'affection, M. J.-L. Vaudoyer donne le ton qui convient au jugement de la postérité, laquelle ne serait pas toujours juste, sans la piété des fidèles assez éloquents pour être écoutés. (Ed. Plon.)

R. de Laromiguière

C O R O T
ET SA MAISON DU LAC

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

"Il y a chez ma sœur, à Ville-d'Avray, une jardinière qui fait très bien les bouquets. »

Cette simple affirmation de Corot m'a mis en goût de voir la maison et cet étang des Fausses-Reposes, dont, des deux fenêtres de sa chambrette ($2^m45 \times 2^m90$), avant de descendre les poursuivre, palette au poing, il regardait si tendrement les aubes vaporeuses.

Quand il mourut, en 1875, un éditeur célèbre lui succéda. Et puis, en 1912, ce fut sa fille. Elle a épousé le Docteur Louis Guinon. Mlle Guinon-Lemerre, leur fille, est la femme du Docteur Jean Levesque, également pédiâtre et médecin des hôpitaux.

Dans le parc, les sèves de Corot sont encore vivaces, sycomores, frênes, platanes, et ce noyer que de ses mains jardinières planta l'époux de la marchande de modes. Voici, retraite ombreuse qu'elle aimait, le kiosque rose. Ses murs gardent le souvenir des six fresques qu'en 1847 Camille peignit d'un trait pour la fête de « la belle femme ». Toutes furent reportées sur toile par la piété d'Alphonse Lemerre. Trois sont encore rue de Madrid, chez Mme Guinon-Lemerre : un coin de parc avec le kiosque, une prairie, un soir sur l'étang.

Je me suis assis sur un banc de pierre. Fut-ce un de ses sièges? Il vivait si peu à Ville-d'Avray — un mois par an, deux au plus. Car c'était un grand voyageur. « Je suis toujours amoureux de la belle nature », écrit-il en 1856 à son élève Raoul Brandon, « j'étudie comme un petit brigand. J'ai bien tardé à vous répondre, mais je suis si coureur! Je ne tiens pas en place... »

Ce bouleau, était-ce celui de *la Mélancolie* dont il parle à Abel Osmond? La mélancolie de Corot, elle n'avait pas échappé à Théophile Silvestre : « Je la vois, écrit-il, empreinte dans ses ouvrages et même dans ses traits ; les joues et le front sont sillonnés de rides, l'œil soucieux cherche toujours, la bouche reste péniblement entr'ouverte... » « L'artiste, c'est le chercheur qui ne trouve jamais », a dit Van Gogh.

J'étais plein du livre de M. Edouard Gaillot, cette bouleversante *Vie secrète de J.-B.-C. Corot* et des *Notes autographes de Corot* de la Collection Jousseaume (in « The Paintings et Drawings of J.-B.-C. Corot, with an Introduction by Victor Rienaecker and a complete Catalogue. London 1929 »), que je venais de lire.

Corot y revit avec tant d'intensité! On l'entend rire et pleurer. Il dit : « Moi, j'ai une âme passionnée, un continuel besoin de changement, je voudrais sans cesse marcher. » Tristement, il hoche la tête : « Quand il aura passé par les épreuves, comme moi, il supportera mieux les adversités de la vie », ou bien : « On ne saura jamais ce que ces bouts de papier représentent de sacrifices, de labeur et d'efforts. » Il va chanter : « D'abord, mon vieux, parle-moi du *Roi Dagobert*, ça c'est une chanson, une vraie chanson française. » Soudain, il devient amer : « L'argent n'est rien, ce qui fait sa valeur, c'est que tout le reste n'est moins que rien. Je voudrais bien en avoir un peu pour voir... » — « La gloire et la réputation, la faridondaine et la faridondon. » Il se juge : « On peut discuter, douter, rire au besoin, mais quand je professe, il faut s'incliner » (note 1131). Hautain, il renseigne le passant curieux : « Si cela vous intéresse, Monsieur, je suis Camille Corot, de Paris, votre serviteur. » Conscient des ressources de son génie, il s'écrie : « Ah ! non ! il ne faut pas me juger du premier coup : je ne suis pas un tableau ! »

Des noms de pays situent tout cela : environs de Lignères, de Morteau, de Coult, de Martigny, de « Savines (Hautes-Alpes) », de La Teste, de Morlay, de Montpellier, de Genève, etc... Toute la France y passe, beaucoup de l'Italie, une grande partie de la Suisse, un peu de l'Algérie. Il y a près de quinze cents notes, écrites de la petite écriture que l'on connaît, au dos de quinze cents dessins, « détrempes », aquarelles ou peintures.

Quatre mois se sont écoulés depuis ma visite aux Fausses-Reposes. Aujourd'hui, c'est l'Exposition Corot.

J'y suis allé d'abord à ces portraits qu'on méprisait tant, hier encore. Le premier devant lequel le hasard me conduisit fut celui de *La Mélancolie*, dont la largeur et la puissance d'exécution annoncent d'immenses possibilités. J'y ai retrouvé « la bouche péniblement entr'ouverte » du vrai visage de Corot, tel que l'a entrevu Silvestre, tel qu'il apparaît, si distinctement, à travers les notes de la Collection Jousseaume. « Quand on a du chagrin, on le change d'épaule, c'est moins lourd. » Son modèle l'avait aidé à porter celui du jour.

Ceux qui nient le mystère de Corot, ceux qui s'obstinent à l'appeler « le père Corot », le reléguant dans sa légende bêlante avec la crainte affreuse qu'il n'en sorte un jour et que jetant bas la blouse et le bonnet de coton rayé, dont on le tient soigneusement affublé, il n'apparaisse tel qu'il est, une sorte de démiurge de la peinture qui, à lui seul, avec son métier sans égal, la vélocité d'une incomparable virtuosité, une souplesse géniale et un humour parfois féroce, réinventa le passé, créa le présent et prépara l'avenir, ceux qui, se bouchant les yeux, nient les signatures secrètes de peur de les reconnaître — sauvons les musées ! — chez les plus grands peintres, anciens ou modernes, je les renvoie aux notes autographes de Corot.

Je les prie de mieux regarder l'étrange Joconde qu'est *La Femme à la Perle*, cette inquiétante *Rebecca* qui fait amitié féline avec tous les primitifs, prête à jouer avec eux comme le chat avec la souris, cette *Femme en rouge* qui est une brusque et totale évocation de la peinture

« Je suis allé d'abord à ces portraits qu'on méprisait tant, hier encore. Le premier... fut celui de La Mélancolie, dont la largeur et la puissance... annoncent d'immenses possibilités ».

Photo Vizzavona



Luzancy et le Moulin à Vent, par Corot, vagabond génial de tant de routes de France et d'Europe, amant passionné de la Nature, défenseur de la vérité des formes et des valeurs, mais enveloppées de sentiment.

Photo Bulloz



Photo Vizzavona

ancienne, cette *Moissonneuse à la Faucille*, enfin, qui, rejoignant Franz Hals par-dessus Courbet, ne nous regarde, si narquoise, que parce qu'elle est émaillée de signatures et comme peinte avec des C O R O T.

Je leur demande s'ils n'ont quelque incertitude devant ces figures ambiguës, chargées du secret désormais transparent de Corot.

« Le temps ne ménage rien. Dans cent ans, quelle binette aura cet original d'Arthur? Nous verrons cela. Il n'y a qu'à attendre », écrivait *aux environs d'Ampère* (note 51) celui dont la devise était : « Subir et ne rien dire. » Les cent ans sont révolus. On va donc savoir qui était cet *original* (notes 51, 236, 367 et 934), ce *maître-animal* (note 934), qui avait tellement *le caractère peintre* (note 53), « prenait des airs d'empereur, très drôles » (note 201), « avec sa large barbe et son toupet pointu » (note 554) et qui suivait partout Corot (note 188). Ce « bouffe-toujours » (note 1015) qui buvait si sec : « Puisque tu as assez peu de retenue pour te gaver de boisson comme un palefrenier, va-t-en au diable » (environs de Thonon, note 1269), « Arthur » enfin !

C'était, ce « larron » (note III), je me le suis laissé dire et je le crois, un des plus grands peintres du XIXe siècle. Ce sera, dans le prochain livre de M. Edouard Gaillot, un des *Mannequins* de Corot.

En quittant l'Orangerie, j'ai voulu revoir la maison du lac. J'en ai lentement fait le tour. Je me taisais.

« A quoi penses-tu? » me dit l'ami qui m'avait conduit. « A lui, bien sûr ! » répondis-je. Ecoute :

C'est en 1854, à la fin d'août. Il est plus de sept heures et le jour baisse. Dans le grand salon, à l'extrême-gauche du rez-de-chaussée, les lampes à huile viennent de s'allumer. Car « il y a du monde à dîner ».

Cependant, M. Corot père s'agite : « Où est-*il*, que fait-*il* ! » *Il* fait, une fois de plus, son étang, et tant il a de passion, ce peintre, il y serait encore si la nuit ne lui avait doucement enlevé ses pinceaux des mains.

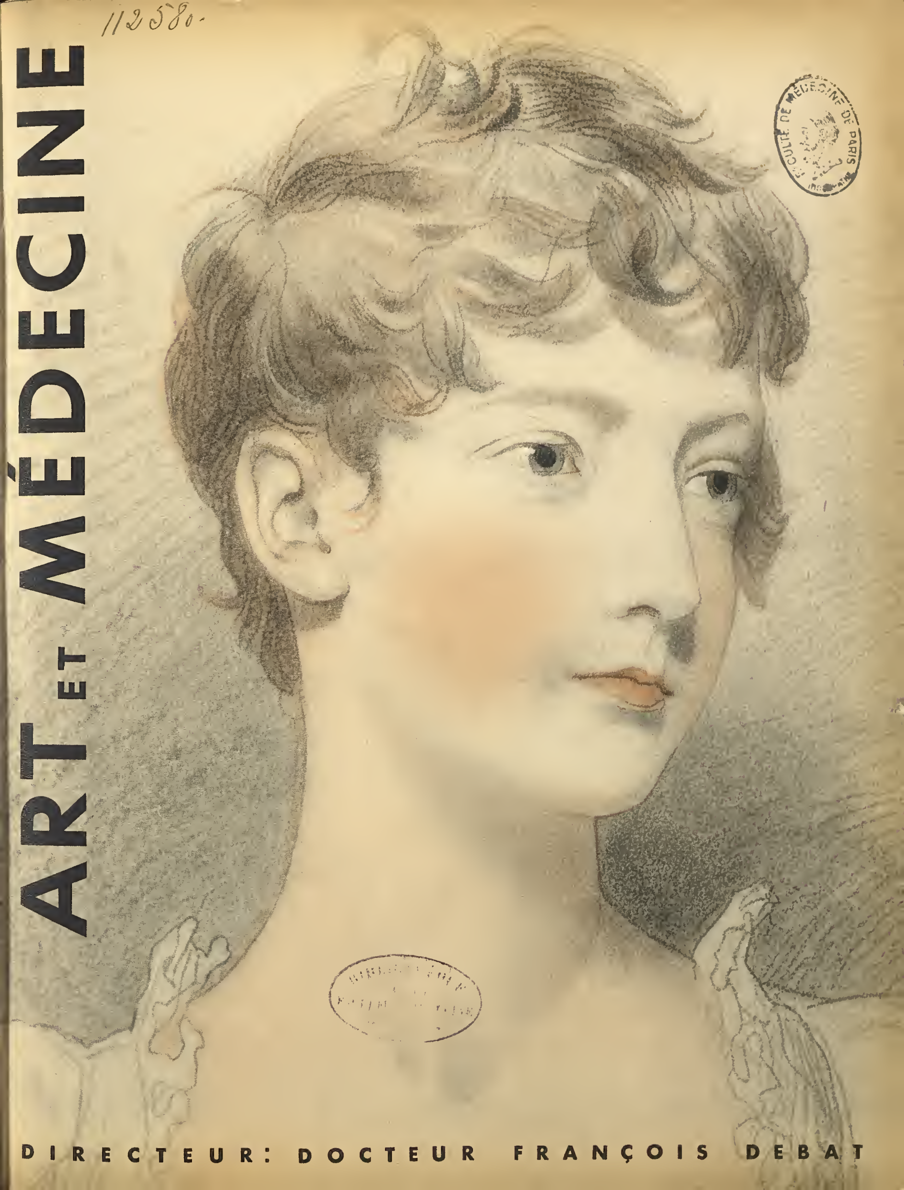
Alors, seulement, il a conscience de l'heure et s'effraie. Il plie bagage. Il court. N'a-t-il pas dit : « Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour éviter les reproches », ajoutant, d'ailleurs, à son éloge : « Il n'y en a pas beaucoup comme moi. » (Environs de Coult, note 422.) Il ne les évitera pas aujourd'hui, il le sait.

De guerre lasse, en effet, on s'est mis à table. La vase des berges macule ses chaussures, mais il ne prend pas le temps d'en changer. Tout essoufflé, il entre et M. Corot lui fait remarquer sans indulgence son retard et ses bottes. « Si seulement, grogne ce boutiquier, ta peinture se vendait. » Camille baisse le nez dans son assiette et ne dit mot.

Il a quarante-neuf ans... et c'est Corot...

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R·C. Seine 2.514.

Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.


112580.
ART ET MÉDECINE
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

Anémies
Convalescences
Surmenage
adjuvant aux Traitements
de la Tuberculose

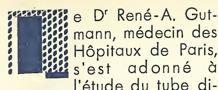

PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
TRENTE AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE
Boite de 10 ampoules
Coffret de 30 ampoules
1 à 4 ampoules par jour
Régis Lebrun.



Photo Régis Lebrun.


Sirop
2 à 4 cuillerées à café par jour
Ampoules buvables de 3 c.c.
1 à 2 ampoules par jour





e Dr René-A. Gutmann, médecin des Hôpitaux de Paris, s'est adonné à l'étude du tube digestif à laquelle il a imprimé une orientation nouvelle. Il considère en effet que ni la médecine seule, ni la radiologie seule, ni la chirurgie seule ne peuvent résoudre beaucoup des problèmes que pose la pathologie digestive. Aussi ses travaux et son enseignement sont-ils fondés sur la centralisation de ces trois sciences. Placé à la Salpêtrière, où il collabore depuis quinze ans avec le Professeur Gosset, dans un actif carrefour de médecine, de chirurgie, de radiologie et de travaux de laboratoire, il a pu là, comme à l'Institut du Cancer avec le Professeur Roussy, et à l'Hôtel-Dieu, développer de façon féconde cette conception. Il a publié de nombreux travaux et plusieurs livres, dont un important traité de pathologie digestive : « Les Syndromes douloureux de la région épigastrique » où, pour la première fois, les faits cliniques, radiologiques et chirurgicaux sont exposés par un seul auteur.

(Ph. Roubier)

SOMMAIRE

MAI 1936

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE (AOUT ET SEPTEMBRE EXCEPTÉS)
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau
PRIX : 10 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

QUELQUES ERREURS AU SUJET
DES ULCÈRES

PAR RENÉ-A. GUTMANN
MÉDECIN DES HOPITAUX DE PARIS

LORSQU'ON visite Pompéi, on remarque, le long des grandes rues, des traces profondes creusées jadis dans la pierre par le passage des chars. Aujourd'hui encore, quand une voiture arrive sur une de ces voies, ses roues glissent au fond des antiques rainures que, sous peine de se briser, elles doivent suivre jusqu'au bout.

C'est là un symbole de notre esprit : beaucoup de notions toutes faites, de définitions périmées le sollicitent ; des bifurcations nouvelles s'offrent à lui, mais déjà les roues se sont engagées dans l'ornière...

J'ai souvent pensé, à propos des ulcères, combien il était difficile de se dégager des idées admises, et, puisque ce journal a bien voulu me demander un article qui ne fût pas trop aride, je voudrais montrer ici comment une définition classique peut encore aujourd'hui diriger dans des directions fausses d'innombrables travaux.

★

Il est classiquement admis, à tort, nous le verrons, que l'ulcère de l'estomac est une maladie chronique : après un long début progressif, elle arrive à une période d'état, marquée par des rémissions et des reprises, entrecoupée d'accidents, tels que l'hémorragie ; peu à peu se dégage une période terminale : si le malade a suivi rigoureusement un régime sévère, une lente cicatrisation peut survenir ; mais, le plus souvent, les accidents s'aggravent et, finalement, s'il n'est opéré, le malade succombe à des complications. Parfois même, on définit l'ulcère comme « une perte de substance sans tendance spontanée à la guérison ». Tout cet ensemble anatomo-clinique erroné est placé sous l'autorité et sous le nom de Cruveilhier.

Or, Cruveilhier n'a rien dit de cela ; dans ses travaux de 1830 et de 1835, surtout dans son mémoire fondamental de 1856, il décrit certes, du point de vue anatomique, les ulcères calleux et extériorisés ; mais il étudie aussi des ulcères plus jeunes et jusqu'à l'ulcère superficiel limité à la paroi muqueuse.

Il définit l'ulcère comme une maladie qui « tend essentiellement à la guérison » ; il signale la « tendance naturelle de cet ulcère simple à la cicatrisation » ; il insiste sur la « reproduction facile de l'ulcère cicatrisé », d'où découle la tendance aux récidives ; il revient sur l'importance pronostique de ces récidives, qu'il a « vu se produire un an, deux ans, cinq ans, huit ans et même davantage » après le premier épisode.

En somme, contrairement à ce que suggèrent les textes ultérieurs, on trouve en germe dans le mémoire de Cruveilhier tous les caractères réels de la maladie.

★

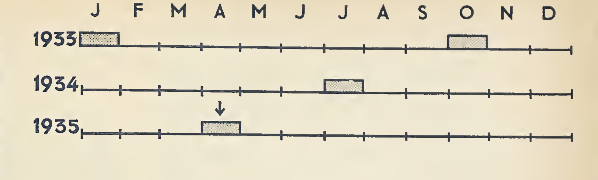
L'ulcère est une maladie à poussées. Un sujet ressent un jour des douleurs tardives rythmées par les repas ; ces douleurs se reproduisent quotidiennement pendant quinze jours, un mois, deux mois, puis, spontanément, elles disparaissent. Pendant des mois, ou des années, le malade est comme guéri. Brusquement, une nouvelle période commence, dure à peu près le temps de la précédente, disparaît spontanément, et ainsi de suite.

Bien plus, des observations, qui d'abord m'avaient paru isolées, puis qui se sont multipliées pour finalement m'apparaître comme représentant presque la règle, m'ont montré que les images radiologiques — et par conséquent le plus gros ou même la totalité de la lésion — suivaient le plus souvent le même destin (1). Elles apparaissent avec la poussée,

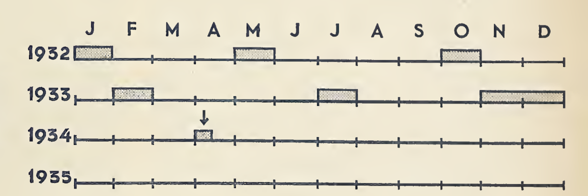
☆

(1) R. A. GUTMANN. — *Syndromes douloureux épigastriques* (2e édit.), 1933, t. I. — La disparition spontanée des niches ulcéreuses. *Documentaire Médic.*, mars 1936.

R. A. GUTMANN et G. VOULPIOTIS (d'Athènes). — *Bull. et Mém. de la Soc. Méd. des Hôp. de Paris;* nov. 1935, *Bull. de la Soc. de Radiol. Méd. de France;* janvier 1936.



Poussées d'un mois tous les huit mois. On fait un traitement fin avril 1935. On pourrait dire : « Le malade a cessé de souffrir dès le début du traitement et, 8 mois après, il était très bien; donc notre traitement a agi ». En réalité, on voit que le traitement n'a rien changé, ni à la longueur de la poussée, ni, jusqu'ici, à la longueur des intervalles libres.
(La flèche indique le début du traitement; les rectangles gris correspondent aux poussées ulcéreuses.)



Dans ce cas, au contraire, le traitement semble avoir réellement agi : il a raccourci la période douloureuse et, 18 mois après, le sujet était toujours bien; notre traitement a changé le rythme de la maladie.
(Courbes schématiques, données à titre d'exemple, et qui doivent être appliquées à l'étude de tous les traitements.)

diminuent et, même s'il s'agit de grosses niches, peuvent disparaître complètement après elle.

Voilà donc l'ulcère : une explosion clinique et radiologique brusque, de durée limitée, à disparition spontanée, qu'on pourrait très grossièrement comparer à une sorte de lésion d'herpès ulcéré, éclosant, durant peu, se cicatrisant, restant guérie longtemps, récidivant enfin *in situ*.

C'est sur cette maladie à éclipses, qui se manifeste, par exemple, quinze jours tous les six mois ou tous les ans, parfois à de plus longs intervalles, c'est sur cette série d'épisodes limités, perdus au milieu de longs espaces normaux, que l'on continue d'appliquer la fausse description d'une maladie chronique, avec sa lente évolution progressive, sa lente aggravation, et parfois sa lente cicatrisation.

Mais, sous le masque qu'on lui impose, l'ulcère n'en garde pas moins sa véritable nature et, de ce profond désaccord entre ce qu'on dit qu'il est et ce qu'il est vraiment, toute une série d'erreurs va naître.

★

Une lésion progressive, qui creuse de plus en plus, doit évidemment commencer de façon modeste ; cette « germination », il a fallu la décrire. C'est ainsi qu'est né, dans les traités, le tableau de la « période de début » de l'ulcère. Elle est, dit-on, caractérisée par des sensations gastriques encore vagues, pesanteurs, brûlures, crampes ; peu à peu les signes se précisent ; après des semaines, des mois, la lésion augmentant, la maladie arrive enfin à son stade d'état. Pendant toute cette période de début, l'ulcération est trop petite encore, lisons-nous, pour être décelée aux rayons ; c'est plus tard seulement qu'on pourra la reconnaître.

Cette période de début n'existe pas.

Un lundi, à 10 heures, un malade commence à souffrir, et, le dimanche, il n'avait aucun signe ; quand, après quelques jours, ce sujet consulte, si on le radiographie, on trouve une image ulcéreuse.

Parfois un ulcéreux, avant sa première poussée, a pu déjà souffrir de l'estomac ; il a pu présenter des troubles dyspeptiques divers, des brûlures gastriques. Ce sont là des coïncidences, peut-être intéressantes du point de vue pathogénique ; mais on ne peut pas plus les décrire comme une « période de début » de l'ulcère qu'on ne pourrait faire d'une cholécystite, d'une côlite, d'une pleurite ou d'une polynévrite antécédentes.

D'ailleurs ces coïncidences cliniques sont rares; le plus souvent, il n'y a absolument rien d'anormal avant la poussée : elle commence brusquement, dure une, deux, six semaines, se termine rapidement, et ensuite, jusqu'à la prochaine poussée, le sujet a l'air vraiment guéri.

Si la description inexacte du début de l'ulcère n'avait qu'un caractère livresque, ce ne serait pas bien important. Mais, en médecine, il n'y a pas d'erreur théorique qui n'ait son cortège d'erreurs pratiques. Puisque, pendant longtemps, l'ulcère serait encore trop fruste et trop petit pour être reconnu, c'est une excuse pour qu'on ne le reconnaisse pas. De là naissent des diagnostics du genre « possibilité de début d'un ulcère » ; de là aussi ces observations où, parmi les succès de la méthode thérapeutique étudiée, il y a un certain nombre de cas de guérison d'un « ulcère au début » dont la réalité ne saute pas toujours aux yeux ; de là aussi, parfois, lorsque les signes de cet « ulcère au début » persistent trop longtemps, des gastro-entérostomies inutiles pour ce qui n'est peut-être en réalité qu'une affection quelconque, à manifestations gastriques secondaires.

★

« Sans tendance spontanée à la guérison », nous dit-on. Il faut donc rechercher quelle raison empêche cette plaie de se cicatriser. Il en est une toute trouvée : le liquide où elle baigne. Ce milieu est acide et peptique ; il est bien naturel, pense-t-on, que, rongée, digérée sans cesse par le suc gastrique,

l'érosion persiste et se creuse. Ainsi naît le terme d'« ulcère peptique » et une étiologie « hyperchlorhydrique ». En luttant contre l'« hyperchlorhydrie », on pourra guérir l'ulcère. Et personne ne met en avant, pour combattre une telle conception, que, dans ce suc gastrique qui reste dans chaque cas immuablement acide et peptique, la lésion naît et disparaît spontanément après quelques semaines, ruinant ainsi de la façon la plus absolue toute la théorie fondée sur le chimisme.

Et, par contre, les recherches ne s'aiguillent pas vers le point où gît sans doute la clef du problème : l'étude des modifications, peut-être organiques et humorales, peut-être locales, qui correspondent à l'éclosion, puis à la cicatrisation de cette sorte d'herpès ou d'urticaire récidivant de la paroi gastrique.

★

Une autre cause peut expliquer aussi la présumée persistance de l'ulcère. Ce peuvent être les boissons, les aliments sans cesse déversés sur la plaie. De cette idée éclosent les régimes destinés à éviter ces traumatismes, régimes lactés purs, régimes d'huile, de blancs d'œufs, de purées, de gelées, etc. Après quelques semaines, quand, grâce à cette diète, pense-t-on, la lésion s'est cicatrisée, on pourra reprendre, très progressivement, une alimentation plus abondante, mais toujours réduite.

J'ai observé des malades soumis pendant des mois, certains pendant des années, au lait, aux purées et aux nouilles et, indifférent à ces sacrifices, l'ulcère poursuivant sa périodique carrière. Et, en opposition à ces régimes, nous voyons chaque jour des ulcéreux qui, entre leurs poussées, se livrent à d'inimaginables excès d'alcools, d'apéritifs, de nourritures épicées, et qui n'ont pas même une brûlure jusqu'au jour fatidique de la rechute. C'est qu'en réalité le régime, s'il contribue à diminuer les douleurs des ulcéreux en poussée, n'a aucune influence sur l'évolution de la maladie, dont la cause est ailleurs (1).

★

« Sans tendance spontanée à la guérison. » Si la poussée se termine, c'est donc que le traitement a agi ; et d'innombrables méthodes sont présentées, et toujours on nous indique, comme preuves de leur efficacité, que le malade a cessé de souffrir, que les images radiologiques ont disparu. Imagine-t-on un médecin publiant un nouveau traitement de l'urticaire en nous disant : « Le lendemain de l'application, la brûlure avait cessé et, quelques jours plus tard, on ne voyait plus trace de rougeurs » ? Toutes proportions gardées, c'est ce qu'on écrit chaque jour, dans tous les pays, à propos de l'ulcère, cette maladie dont la « marque » pourtant est que tout y disparaît spontanément et qui reste comme guérie des mois et des années (2).

Mais peu importe ! Dès qu'il s'agit du traitement de l'ulcère, bien souvent le bon sens paraît s'éclipser. Un malade souffrait, il ne souffre plus ; c'est le traitement. Il y avait des signes radiologiques, il n'y en a plus : c'est le traitement. Le malade a recommencé à souffrir : c'est la cessation du traitement. Et je prie de croire que je n'exagère pas ; il n'y a qu'à lire au hasard, dans le monde entier, des études sur la thérapeutique de l'ulcère : il semble qu'une fée ait placé devant les yeux des observateurs les nuages aimables de l'illusion.

Il y a pourtant une véritable preuve qu'un traitement agit : c'est que, continué, ce traitement empêche les récidives de l'ulcère. De même, pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, un traitement réel de l'urticaire est celui qui empêche les récidives et non celui qui fait disparaître la crise. Et de même le traitement de la lithiase biliaire n'est pas l'injection de morphine qui arrête la colique hépatique. Mais cette action qui signerait l'efficacité d'une méthode, cet effet préventif sur les poussées ulcéreuses, on nous en parle bien rarement. Après le succès qu'aurait obtenu le traitement en arrêtant le cours de cette maladie supposée chronique, le thérapeute s'arrête et nous invite à contempler avec lui le chemin parcouru. Du chemin qui reste à faire, on ne nous dit rien.

Il existe, m'objectera-t-on, des traitements qui coupent la crise d'urticaire, l'injection de chlorure de calcium par exemple, et l'on est obligé de les appliquer symptomatiquement dans les fortes poussées d'urticaire géante ; de même il existe des traitements de la poussée ulcéreuse. Il faut, bien entendu, les employer au cours de cette poussée, mais, pathogéniquement et scientifiquement parlant, ils ne constituent pas un traitement de la « maladie ulcère ».

Toutes les observations d'ulcères devraient comporter un graphique des poussées du genre de celles que je reproduis ici (1) ; si un traitement change ce graphique, il agit ; s'il ne le change pas, il est inactif.

★

Une lésion progressivement érosive, on doit la trouver à l'opération lorsque enfin sa persistance ou ses complications poussent à opérer et lorsqu'on a l'estomac en mains. Un malade a souffert, ou bien il a saigné ; le chirurgien explore l'estomac, le duodénum, et ne trouve rien. Des observations de ce genre ont contribué à former l'histoire des gastrites simples ou hémorragiques. Des articles, des communications, des livres sont consacrés à l'étude de ces faits. Jamais, dans aucun cas, les auteurs qui ont étudié la gastrite n'ont fait même la plus légère allusion à l'effacement spontané de la lésion. Nous savons

☆

(1) J'ai étudié cette question dans le *Monde Médical* du 15 nov. 1935. Les ulcéreux qui souffrent de leurs poussées dès leurs écarts de régimes sont des malades atteints, en dehors de l'ulcère, de gastrite, de troubles du foie, de l'intestin. L'ulcéreux pur, entre ses poussées, se comporte comme un sujet sain.

(2) Il y a peu de jours je lisais, dans un important journal du Midi, un article sur l'action de l'extrait parathyroïdien. Six observations étaient données. Parmi les « succès », l'un concerne un malade qui cessa de souffrir six mois, puis mourut d'hémorragie ; dans un autre, la « guérison » remontait à... *un mois !* Quand on connaît la périodicité spontanée de l'ulcère, on ne peut s'empêcher de trouver bien légères de pareilles conclusions.

☆

(1) René-A. GUTMANN, Mlle REKIS et T. DASCALAKIS. — Tests d'efficacité dans le traitement des ulcères ; *Presse Médicale*, 15 février 1936. — *Arch. des Mal. de l'App. Dig.*, avril 1936.



Radio n° I. - Ce cas est donné à titre de schéma parmi d'autres semblables. Il montre comment se comporte en règle générale l'ulcère. - Un malade est radiographié en pleine poussée ulcéreuse : on trouve une niche typique sur la petite courbure.

pourtant très bien que, même anatomiquement, un ulcère peut disparaître, s'il est superficiel, « muqueux », comme, par exemple, le fait est fréquent à l'estomac et surtout au duodénum. Il est donc très possible que des malades, décrits comme gastritiques, aient été des ulcéreux opérés après que la lésion se soit cicatrisée, à la fin de la poussée ou sous l'influence de l'hémorragie, du saignement, ce guérisseur temporaire par excellence des épisodes ulcéreux.

Je ne dis pas que la gastrite n'existe pas, je suis au contraire persuadé que c'est une entité anatomo-clinique importante. Je dis seulement que les travaux qui s'occupent d'elle en négligeant les faits que j'étudie ici sont entachés de suspicion. Conçoit-on une étude sur l'origine des fièvres intermittentes écrite par un auteur qui ignorerait que l'hématozoaire du paludisme apparaît de façon fugace dans le sang, et, de son absence sur un examen fait après l'accès, conclurait, par exemple, à une fièvre par déséquilibre sympathique?

La situation est la même lorsqu'un chirurgien, opérant un malade quelque temps après qu'il a souffert et saigné, ne trouve plus de lésion et conclut sans autre forme de procès à une gastrite.

★

Puisque l'ulcère est, dit-on, une lésion chronique, rien d'étonnant qu'une niche, constatée sur la petite courbure de l'estomac, persiste malgré les traitements.

Et, comme une trappe placée sous les pas du médecin, cette idée fausse le fait tomber dans la pire erreur, celle de prendre un cancer pour un ulcère. Il existe dans l'ulcéro-cancer deux sortes de cas ; l'un que j'ai appelé l'« ulcère cancérisé » est représenté par la greffe d'un cancer sur un vieil ulcère ; l'autre que j'ai appelé le « cancer ulcériforme » est un cancer qui, au début, joue l'ulcère, mais, peu à peu, prend sa véritable apparence maligne.

Pour l'une et l'autre forme, l'essentiel du diagnostic réside dans ce fait si simple que le cancer est une lésion qui persiste et grossit, tandis que l'ulcère est une lésion qui disparaît et récidive. Dès que le médecin considère, avec les classiques, que l'ulcère est lui aussi une lésion qui persiste et grossit, le fil conducteur se rompt ; pendant des mois, on continue à soigner comme ulcéreux le malade atteint en réalité d'un cancer, et le diagnostic n'éclate avec évidence que lorsque les signes cancéreux sont devenus nets, c'est-à-dire trop tard.

★

En résumé, on a surtout pris en considération le vieil ulcère calleux, qui est, sur l'immense quantité des ulcères, une lésion rare, et, autour de lui, on a bâti l'histoire de la maladie de Cruveilhier. C'est comme si l'on appliquait la description d'une maladie cliniquement du type de l'herpès sur une lésion anatomiquement du type du lupus. C'est aussi comme si l'on faisait tourner la clinique des poussées initiales de la tuberculose sur l'anatomie pathologique de la caverne.

De cette inadaptation naît obligatoirement toute une série d'erreurs, dont beaucoup cuisantes, et dont il m'a paru intéressant de passer rapidement en revue les plus sérieuses.

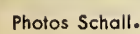
Dr René A. Gutmann



Radio n° 2. - Même malade, sans traitement, radiographié après la fin de la poussée ulcéreuse : la niche a spontanément disparu. Elle reparaîtra à la prochaine poussée, à moins qu'un traitement vraiment actif n'empêche le retour des poussées ultérieures. *(Clichés Service Ledoux-Lebard.)*

Ci-dessous, le promontoire des Baux, d'où l'on découvre toute la Basse-Provence. Une merveille de pittoresque, décrite de cette façon saisissante par t'Serstevens : « On dirait le socle de la Samothrace : une énorme proue rocheuse qui se dresse au-dessus des dernières ondulations des Alpilles. L'étrave domine de quelque cent mètres un cirque d'olivales, gris-argent ».

En double page, la plaine immense « où les oliviers créent de merveilleuses géométries ». A droite, l'église Saint-Vincent (vue du haut des ruines du Château des Baux), formée de trois nefs dont l'une date à peu près du IXe siècle, l'autre du XIIe et la troisième, avec ses croisées d'ogives, du XIVe ou XVe. L'on y entre, enfin, d'une place en terrasse, par un portail roman.


Photos Schall.

LES BAUX DE PROVENCE

PAR A. T'SERSTEVENS

On dirait le socle de la Samothrace : une énorme proue rocheuse qui se dresse au-dessus des dernières ondulations des Alpilles. L'étrave domine de quelque cent mètres un cirque d'olivaies, gris-argent sur terre rouge. La matière : cette mollasse calcaire, tendre sous le ciseau, dure sous la dent du mistral. Le gaillard d'avant de cette nef montagneuse s'élève du centre vers la poulaine en un plateau herbeux, mêlé de thym, d'aspic et de romarin : le Plan du Château. L'arête de l'ancienne citadelle semble une mâture désemparée. A la poupe du navire que j'imagine, les

A gauche, les derniers gradins des Alpilles descendant sur la plaine. Ci-dessous, le donjon des Baux, du XIII[e] siècle. A droite, le village des Baux, jadis ville de 4.000 âmes, dont le dépeuplement et la ruine commencèrent quand elle fut vendue par surprise à Charles d'Anjou avec la République d'Arles. Il en reste de précieux vestiges.



Photos Scholl.

maisons du bourg forment un groupe de toits roses parmi les ruines de la ville protestante et les rochers qui ressemblent à des ruines.

Ceux qui ne savent pas y accèdent à rebours, par la route crayeuse qui se hausse en un triple lacet. Il faut entrer par la calade des Aiguières, qui est le chemin de toujours, sentier rocailleux, bordé de plantes aromatiques, où le soleil pèse aux reins et frappe sur la nuque. Aux tournants, on se repose à l'ombre d'une croix ou sous ce grand micocoulier qui est l'un des dix arbres des Baux. Tout en haut, s'arrondit la belle voûte du Pourtaou, l'entrée d'avant la route : un motif de pierre s'épanouit au fronton, corolles symétriques jaillies d'une aiguière. C'est de là, peut-être, que la calade a pris son nom, ou peut-être aussi parce que les femmes de jadis passaient sous le plein-cintre pour aller chercher de l'eau dans la vallée.

On découvre de ce côté un rang de maisons à peu près intactes. C'est la moitié du bourg. Le reste est derrière et au-dessus. La maison des Baux est soudée à la roche, elle est même faite directement de sa substance. Pour la bâtir, on a tiré du sol les blocs de calcaire dont on a fait la façade et les murs de soutien. Le fond de la maison pénètre dans le massif. Elle est ainsi moitié bâtisse, moitié caverne, et s'étend sous le sol de la maison qui est derrière. Même l'église est en partie troglodyte. La salle d'armes du château a la moitié de ses voûtes creusée dans la roche. Il est des ruines, avec des chambres, des placards et des cheminées, qui ne sont rien d'autre qu'un quartier de colline taillé et foui par des carriers devenus architectes.

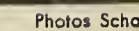
Jardin de la Renaissance, toutes les façades fleurissaient d'une imagination italienne. Ce n'était que rinceaux, volutes, quintefeuilles, plan

d'écailles, comme est la coupole de ce divin pavillon de la Reine Jeanne qu'on trouve au fond d'un herbage, dans la vallée. La haine religieuse, la haine politique, se sont acharnées sur les purs espaliers ornementaux. Richelieu et la Révolution ont presque tout détruit. Les mutilations qui nous restent sont belles par cela même, comme l'est un torse antique. Quelques maisons ont encore leur architecture et leur toit. L'hôtel de Manville, avec ses fenêtres bouchées et son patio coupé dans sa hauteur, reste tout de même une demeure blasonnée. J'aime aussi l'hôtel des Porcellets, où chaque pierre est une pensée humaine, et les deux fières maisons du graveur Louis Jou, l'église enfin, son clocher de dalles calcaires, et sa lanterne des Morts qui met tant de grâce ornée dans sa veillée funèbre.

Tout cela fait corps avec le village et ses trente foyers. Au delà, sur la pente aride et abrupte, ce n'est que ruines et roches ruinées, la masse pierreuse fouillée par les termites humains de plusieurs siècles, un dédale de substructions, de murs, de cavernes qui n'a plus de sens, même pour l'archéologue sincère, trois ou quatre civilisations jetées les unes sur l'écroulement des autres, et cela jusqu'au faîte, très haut dans le ciel, où se dresse en surplomb un pan de château intact, coloré par toutes les heures de la lumière.

Je le dirai cependant, ni la ruine ni son pittoresque ne sont pour rien dans la tendresse que j'ai vouée à ce coin de la terre qui est le seul où je sois retourné. La ruine m'est une image de

A gauche, le charmant portail roman de l'Eglise Saint-Vincent, dont il a été fait mention plus haut. En double page, le Mausolée, très beau monument romain de la région, non loin de Saint-Rémy. A droite, l'hôtel des Porcelets (XVIe siècle) « où chaque pierre est une pensée humaine » : l'une des maisons les mieux conservées du petit village des Baux.


Photos Schall.

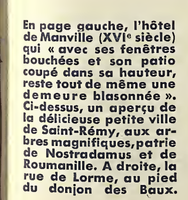
défaite et d'harmonie brisée. J'aime qu'une voûte soit bien assise sur ses nervures, et non renversée par un destin romantique. Le lierre sur une vieille muraille ne m'est beau que lorsqu'il est en fleur, odorant, tout bruissant d'abeilles. Une maison n'est jamais aussi émouvante que lorsqu'elle abrite une vie humaine.

Ce qui m'attache à ce roc provençal c'est tout d'abord la Provence elle-même, un ensemble de lignes naturelles, de couleurs et d'odeurs qu'on ne peut séparer par l'analyse, une lumière qui n'est pas ailleurs,

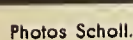
un air qu'on ne respire nulle part, une musique que je n'ai entendue que là. C'est ensuite que les Baux résument la Provence comme ne le font ni la plaine de Maillane, ni les coteaux du Rhône, ni même la Camargue et ses paluds, conformes aux Maremmes d'Italie ou au Banat yougoslave. C'est que les Baux dominent un paysage d'une étrange trinité, soit que l'on se tourne, vers l'est, du côté de ce grand cirque frangé de collines basses où les oliviers créent de merveilleuses géométries ; soit que l'on se perde, à l'ouest, dans le bestiaire rocheux du Val d'Enfer, aigles, chimères et guivres sculptés par la pluie et le mistral ; soit que l'on découvre, à la pointe du promontoire, la nappe blonde de la Crau et la nappe plombée ou sulfureuse, selon les heures, de l'étang de Berre.

Tandis que près de moi se bouscule un entour extravagant, pareil aux fonds tumultueux que les peintres toscans donnent à la vie des ermites.

A. t'Serstevens



En page gauche, l'hôtel de Manville (XVIe siècle) qui « avec ses fenêtres bouchées et son patio coupé dans sa hauteur, reste tout de même une demeure blasonnée ». Ci-dessus, un aperçu de la délicieuse petite ville de Saint-Rémy, aux arbres magnifiques, patrie de Nostradamus et de Roumanille. A droite, la rue de Lorme, au pied du donjon des Baux.



Photos Scholl.

Photos Fischer.

Voici les portraits très instantanés d'un geai inquiet (ou qui a froid ?), d'un geai combatif (ou vexé d'avoir eu peur ?) et enfin, d'une jeune pie rêveuse. Voici surtout une histoire de geai et de piégeage, une de ces histoires de plein air où M. Gaston Chérau, grand romancier de mœurs et de caractères humains, pousse si loin l'observation des mœurs animales.



to Dorien Leigh.

L E G E A I

P A R G A S T O N C H É R A U

D E L ' A C A D É M I E G O N C O U R T

Le geai, un fameux garnement et, malgré son bon manteau, un oiseau si frileux ! On n'a pas noté qu'il n'établissait jamais son nid dans un courant d'air, que la fourche qu'il choisissait était à l'abri des coups de vent, et qu'il marquait de la prédilection pour les combes bien exposées, un peu humides, mais tièdes. Il a pourtant autant de couverture que la pie, bien plus, même ; néanmoins, il n'est pas rustique et quand le froid le surprend, il se trouve assez sot. Alors, dès que la saison chaude dégringole, il suit la course du soleil. Voilà pourquoi il arrive dans les premiers au rendez-vous des pinadas, qui sont parsemées de petits chênes, au rendez-vous aussi des antiques surèdes dont les glands noirs poussent leur œil clair sous le tapis des feuilles sèches.

Expliquez ça : dans le nord, la pie reste autour des champs dénudés, dans les bordures des bois, dans les haies bien fourrées, à proximité des fermes et sur les vieux pommiers. Elle trouve tout ce que son appétit réclame, des grains germés, des poirillons, des potirons oubliés dans les champs qu'elle perce pour avoir les pépins, des vers, des chrysalides, sans compter le blé qui germe ; le matin, à la première heure, on la voit dans la cour de la ferme, au milieu des volailles. A la belle saison, le geai fait comme elle, plus prompt à disparaître du potager dès qu'il entend ouvrir une porte. Eh bien, la pie reste là-haut, dans le froid, fidèle à son paysage et à ses habitudes, tandis que le geai descend à travers les provinces, franchit la Loire, la Garonne, et tombe avec sa bande de rigolos dans les pinadas et dans les surèdes, pas loin des « joualles » et d'une combe encaissés : les joualles parce qu'il y a toujours des grappes oubliées aux ceps de vigne, des graines en veux-tu en voilà ; la combe pour le sommeil de la nuit.

Un cri... Il est signalé : Alors, l'homme qui, sur le pas de sa porte, aspire une bolée d'aurore pour chasser la tiédeur de ses poumons, se rend à la grange, choisit dans le tas une douzaine des plus petits épis de maïs, prend sa pelle plate et s'en va droit à la surède en passant par la haie où il coupe un fagotin de noisetier.

A l'ombre des plus vieux arbres, il y a un sol bien plan où les fougères poussent assez mal. Il nettoie le terrain, enlève soigneusement les ronces et commence ses pièges : un coup de pelle vertical, deux autres à angle droit ; pour donner le quatrième, on incline la pelle de façon qu'elle soit presque horizontale et on la pousse à fond ; ensuite on soulève la galette de terre avec précaution pour ne pas rompre l'articulation qui se fait avec les racines des herbes — ce sera le couvercle. On creuse la petite fosse carrée et, quand elle est propre et nette, on courbe une branche de noisetier en demi-cercle, on enfonce les deux bouts dans la paroi du trou où la charnière s'articule et, au milieu du petit mur de terre, sous la charnière, on pique un épi de maïs. Un autre bâtonnet de noisetier dont on appuie le pied sur le demi-cercle ; on rabat doucement le couvercle de terre... Le piège est tendu ; c'est un trébuchet invisible.

L'homme en fait ainsi cinq ou six, parsème le sol de quelques grains de maïs et se rend à une autre place, à cent mètres de là, où il organise la même tromperie.

Et puis, il ne se prive pas de lancer trois ou quatre cris gras pour indiquer aux hivernants que la table est mise.

C'est tout : il rentre à la ferme, par le raccourci, et voilà qu'il rencontre son voisin qui lui dit :

— Tu les as tendus?

— Hé, oui, allons !

— Dans la surède de Massignon?...

Dans ce cas, il tendra dans la pinada de Beaupré où

il y a un vieux chêne qui fournit de petits glands dont les palombes et les geais sont friands.

Que fait le geai? Lui qui ne reste pas une minute sans bouger, il n'est pas long à découvrir sur le sol les grains d'or du maïs. La tête renversée, il les contemple de son œil clair et brouillé, pousse un cri que sa bande entend; on se rassemble et quand on s'est assuré qu'il n'y a ni bêtes ni maîtres aux environs, une plongée et l'on est sur le sol. On commence par faire un sort aux grains de maïs; tout à coup, on aperçoit le bel épi d'or qui luit dans l'ombre d'une fosse. On a de l'appétit en se disant probablement qu'il faut que les hommes soient bien sots pour n'avoir pas ramassé un si beau repas. On s'approche, on saute sur le perchoir... Ploc! La nuit!

Le couvercle de terre est tombé avec un bruit mat, si discret que les autres geais qui circulaient sur le terrain n'ont rien noté. Du fond de la fosse, le prisonnier ne pousse pas un cri.

S'il n'y a pas d'accident, la bande entière sera prise, unité par unité.

Au soir tombant, Genty se dit :

— Té, je vais voir aux geais!

Il s'approche doucement, regarde. Les couvercles sont tombés, la prise est probablement bonne. Il soulève avec précaution l'ouverture d'un piège, passe la main dans l'entre-bâillement, cherche et trouve sous ses doigts une vie toute chaude.

Quelquefois, un cri éclate; aussitôt d'autres lui répondent comme si la terre était pleine de geais.

Cela, c'est quand tout se passe bien; mais, des fois, un vilain « pantre » qui a vu Genty organiser sa chasse ne s'est pas privé de lui faire une badinade : Genty qui se réjouissait déjà à la vue de tous ses couvercles tombés se précipite, glisse la main dans la fosse, et que trouve-t-il? Un paquet d'orties ou des épines noires... ou bien quelque chose qu'on ne peut pas raconter.

Il prendra sa revanche un jour!

On dira : « Comme les geais se prennent facilement! » Parbleu, dans les pays où ils sont nés, où ils ont vécu, les hommes ont autre chose à faire qu'à monter des pièges pour des nichées de geais; et puis, enfin, ils sont peut-être moins malins que les malins des Landes et d'Armagnac à qui rien n'échappe des mœurs du gibier — et l'on appelle gibier tout ce qui, étant oiseau, est au-dessus du pinson, le pinson compris : ils savent tout, les migrations, la façon de se percher, de boire et de manger, les goûts, la méfiance... La méfiance? Ils n'en n'ont pas beaucoup, les oiseaux qui ont fait un millier de kilomètres pour gagner la contrée heureuse où la nature les invite à passer l'hiver.

Jostichéras

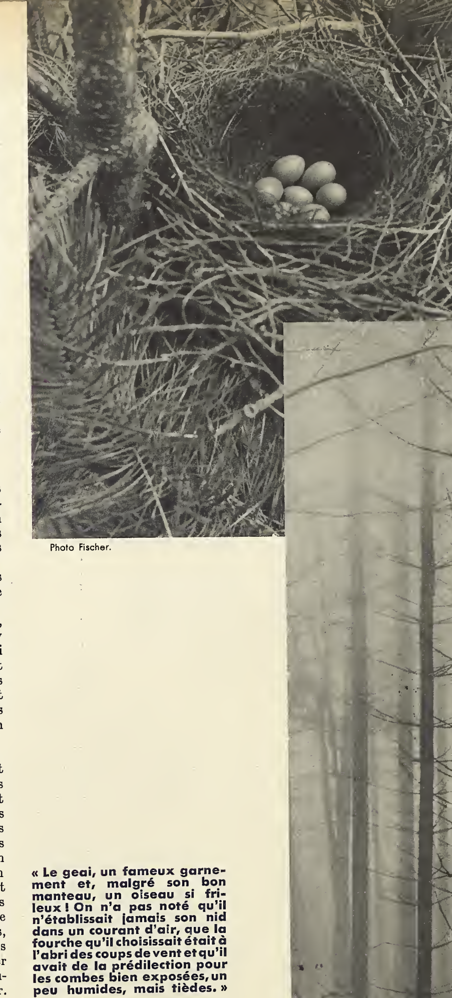


Photo Fischer.

« Le geai, un fameux garnement et, malgré son bon manteau, un oiseau si frileux! On n'a pas noté qu'il n'établissait jamais son nid dans un courant d'air, que la fourche qu'il choisissait était à l'abri des coups de vent et qu'il avait de la prédilection pour les combes bien exposées, un peu humides, mais tièdes. »

« Quand le froid le surprend, il se trouve assez sot. Dès que la saison chaude dégringole, il suit la course du soleil. Voilà pourquoi il arrive dans les premiers au rendez-vous des pinadas, au rendez-vous aussi des antiques surèdes (bois de surriers) dont les glands noirs poussent leur œil clair sous le tapis des feuilles sèches ».

Photo Express.



Photo Brossoï.

Photos Fisher et Dorien Leigh.

Page 22, un rouge-gorge, une fauvette sur son nid et quatre fauvettes sur une branche. Ci-dessus, le bruant des roseaux. Tous ces petits êtres de l'air sont, avec les fleurs, ce que la nature nous offre de plus adorable. Il faut dire tant qu'il n'est pas trop tard : " Que les oiseaux seront beaux lorsqu'ils auront disparu" !

LA LÉGENDE DES OISEAUX

PAR ANDRÉ DEMAISON

Que les oiseaux seront beaux, que leur prestige sera grand lorsqu'ils auront disparu ! La poésie des temps futurs prendra pour thème favori les oiseaux du temps passé. Ainsi, la race blanche aura, dans cinquante ans, dans un siècle au plus tard, sa grande légende des oiseaux.

Comme toutes les légendes, elle sera créée par le peuple terrien tout entier qui regrettera ses folies : car les hommes civilisés sont élégiaques. Alors, on enseignera dans les écoles qu'il y avait autrefois, dans le ciel d'Europe, des oiseaux qui n'étaient pas mécaniques, de vrais oiseaux, chefs-d'œuvre de la nature, avec des chairs frémissantes, des plumes vives et souples, parés de couleurs qui changeaient au gré des saisons et des amours — et non avec de l'aluminium et de la peinture. Chacun s'étonnera de savoir que des oisillons avalaient chaque jour trois et quatre fois leur pesant d'insectes, et que leurs proies étaient précisément nos pires ennemis : le charançon du blé, le puceron des arbres, la chenille des jardins, la mouche des olives, la cochylis des vignes, et tant d'autres encore, obscurs, sournois et minuscules.

Il y aura une chaire d'ornithologie ancienne à la Sorbonne. Le distingué professeur titulaire enseignera, deux fois par semaine, qu'il existait environ huit mille espèces d'oiseaux, depuis les autruches, les nandous et les casoars, jusqu'aux oiseaux-mouches qui se confondent avec les fleurs; que l'Amérique était le continent le plus riche en êtres ailés de toute sorte ; que l'Asie et l'Océanie la suivaient de près, et que l'Afrique possédait, dans ses forêts et ses savanes, d'incroyables variétés d'oiseaux multicolores.

Le maître ne manquera pas de rappeler qu'il existait des hommes qui avaient dépensé beaucoup d'énergie, de savoir et d'argent pour connaître ces habitants du ciel. Il citera l'exemple de cet amiral anglais en retraite, que je rencontrai moi-même au cours d'un voyage en Afrique centrale : cet homme très digne, tout menu, tout chenu, achevait de traverser le continent noir, de Durban à Douala, pour reconnaître quatre espèces de fauvettes. Il avait dépensé plus de deux cent cinquante mille francs à seule fin de constater que ces nouvelles familles supportaient une différence de trois millimètres dans la longueur des pennes rostrales.

A la même époque, lorsque le ciel sera silencieux, ou plutôt seulement troublé par le ronflement des moteurs d'avions,

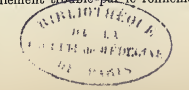




Photo Express.

les compagnies de tourisme organiseront des croisières et de véritables pèlerinages aux lieux lointains qui auront conservé leurs oiseaux, vers les régions tropicales où vivront encore des oiseaux sédentaires et protégés par les espaces, ou d'autres — comme les cailles — qui se refuseront au retour. Avec les chants d'amour, les hommes y retrouveront la joie de vivre.

Ceux qui ne pourront voyager achèteront des ouvrages qui traiteront des oiseaux libres, des oiseaux des champs et des forêts. Des films seront remis à la lumière, qui les montreront évoluant, picotant des insectes, construisant des nids et nourrissant leurs petits. Il sera de bon ton, dans les salons, les boudoirs et les bibliothèques, d'accrocher des gravures et des tableaux représentant des oiseaux, comme sous le Premier Empire on garnissait les murs avec des scènes de la Rome antique.

L'engouement pour les oiseaux sera d'autant plus intense, les professeurs seront d'autant plus écoutés et les poètes plus célèbres à propos de la légende des oiseaux, qu'un danger terrible menacera l'humanité civilisée : le danger des insectes. Comme au début des âges, lorsque la matière de la terre appartenait aux monstres et aux infiniment petits, l'équilibre de la nature sera rompu par l'invasion des insectes rampants qui auront conquis le domaine des racines, par l'invasion des insectes ailés qui seront les seuls occupants naturels de l'espace.



Photo Dorien Leigh.

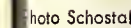




Photo Schostal.

En page gauche, choucas ; ci-dessus, vol d'étourneaux ; en bas, hirondelle. Quand les oiseaux auront disparu, « il y aura une chaire d'ornithologie ancienne à la Sorbonne. Le professeur enseignera qu'il existait environ huit mille espèces d'oiseaux, depuis les autruches, les nandous... jusqu'aux oiseaux-mouches... »

Alors, adieu les moissons drues et dorées, la salutaire ivresse des vendanges, l'attique joie des vergers, l'herbe reposante des prairies, les frondaisons mystérieuses des chênaies, les temples magnifiques des hêtraies. Les noirs sapins eux-mêmes ne seront pas protégés par leur résine. Quant aux hommes, voilà qu'ils seront assaillis par les moustiques, les guêpes, et tous les minuscules suceurs de sang. Le sol de notre Europe sera comme ces régions africaines et asiatiques où l'arbre a disparu et avec lui les oiseaux, où il ne reste que les fourmis, les termites et les scorpions, et qui sont des terres tristes...

A ce moment de détresse, un petit écolier se lèvera et posera cette question :

— Comment les oiseaux sont-ils morts? Est-ce une épidémie qui les a frappés en plein vol, au nid? Pendant les chaleurs de l'été ou les gels de l'hiver?

Et le maître d'école répondra : « Ils ont été

Photos Zuber.

L'on verra les arbres en proie aux insectes, quand ceux-ci ne seront plus eux-mêmes la proie des oiseaux, présentement nos alliés, et l'une des plus précieuses poésies du Monde. L'un des rares cas où la beauté va de pair avec l'intérêt! Il faut donner l'alarme.

tués par les hommes, par nos pères. Quand un homme voyait un oiseau s'approcher de lui et chanter en signe d'amitié, au lieu de lui dire : Mésange, as-tu fait un bon repas de chenilles? il lui tirait un coup de fusil. Il imitait en cela le sauvage du Brésil qui, lorsqu'il rencontre le fourmilier, lui lance une flèche pour en faire un seul repas de famille, abandonnant ainsi ses récoltes à l'invasion des fourmis. L'homme, d'ailleurs, continuera le maître d'école, ne se servait pas que du fusil — car les cartouches coûtaient trop cher. Il attirait les oiseaux, leur tendait des pièges, filets, raquettes, gluaux, collets, et je ne sais pas tout ; car les hommes de cette époque avaient le goût et le génie de la destruction... »

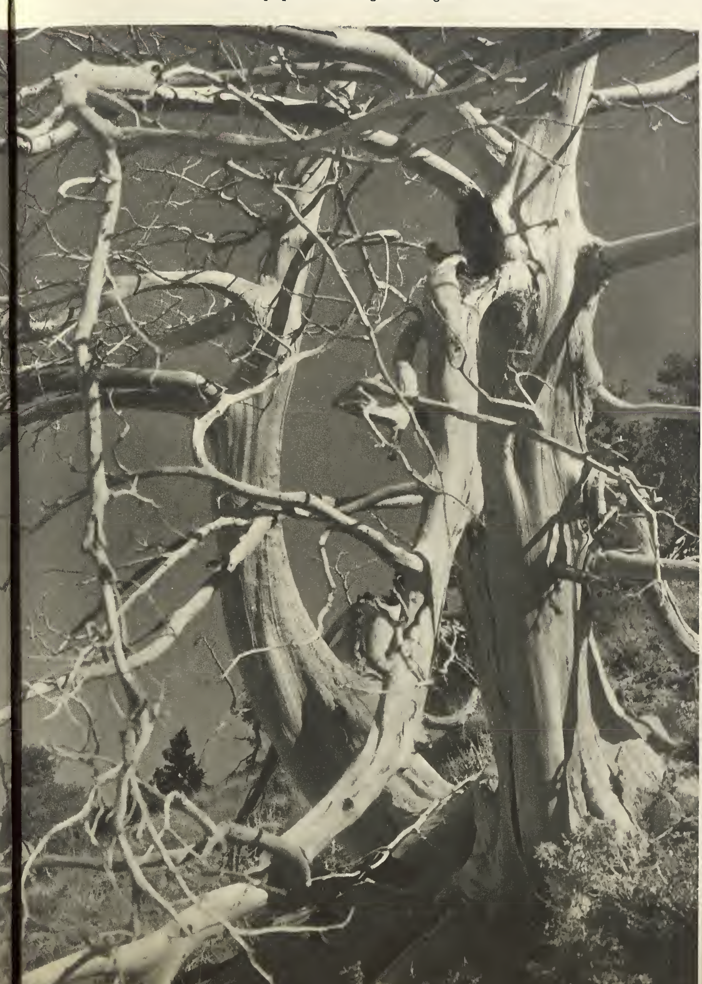


Photo Roubier



Photo Dorien Leigh.

Un arbre tragique et puis un vol de sauterelles. « Comme au début des âges, lorsque la matière de la terre appartenait aux monstres et aux infiniment petits, l'équilibre de la nature sera rompu par l'invasion des insectes rampants qui auront conquis le domaine des racines, par l'invasion des insectes ailés qui seront les seuls occupants naturels de l'espace. »

Et l'enfant baissera la tête...

A la même heure, un adolescent se lèvera pour demander à son professeur d'humanités :

— Pourquoi donc ces massacres d'oiseaux que nous regrettons et qui feraient aujourd'hui la vie plus aisée?

Et l'humaniste répondra :

— Les hommes tuaient les oisillons quelquefois par cruauté, mais le plus souvent pour les vendre ou les manger. Ils les expédiaient en brochettes, en caisses et en sacs. Ils se réunissaient autour d'une table chargée de vins et, l'esprit lourd et la mâchoire hardie, ils les avalaient par douzaines — car il fallait deux cent cinquante roitelets pour faire une livre de viande...

— Aucune loi n'existait donc pour les protéger?

— Si fait!

— Il n'y avait donc pas de gendarmes pour faire observer les lois?

— Beaucoup de gendarmes, certes! Mais les préfets craignaient de déplaire aux massacreurs pour la raison qu'ils étaient également électeurs.

Et le jeune homme pensera qu'on avait beaucoup instruit les hommes de cette époque-là, mais qu'on avait omis de les éduquer.

Seule, la volaille restera, que des hommes feront pondre à volonté au moyen de jeux de lumière et de nourritures artificielles. Quant aux récoltes, vendanges, forêts, vergers, prairies, des savants se dresseront pour les protéger des insectes. Ces hommes viendront des bords du Rhin, des rives de la Basse-Seine et des plaines de la Camargue,

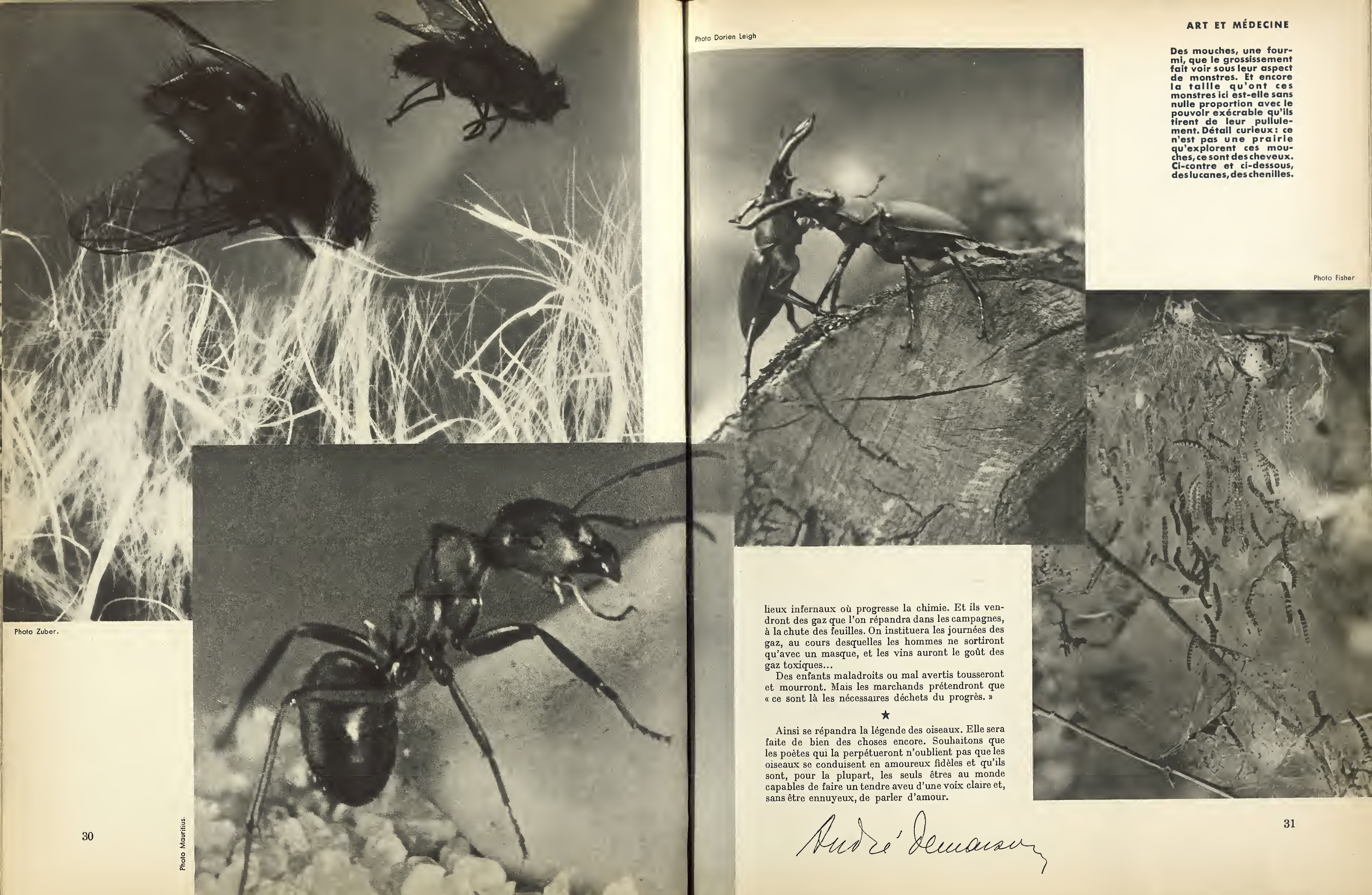


Photo Dorien Leigh

Des mouches, une fourmi, que le grossissement fait voir sous leur aspect de monstres. Et encore la taille qu'ont ces monstres ici est-elle sans nulle proportion avec le pouvoir exécrable qu'ils tirent de leur pullulement. Détail curieux: ce n'est pas une prairie qu'explorent ces mouches, ce sont des cheveux. Ci-contre et ci-dessous, des lucanes, des chenilles.

Photo Fisher

Photo Zuber.

Photo Mauritius.

lieux infernaux où progresse la chimie. Et ils vendront des gaz que l'on répandra dans les campagnes, à la chute des feuilles. On instituera les journées des gaz, au cours desquelles les hommes ne sortiront qu'avec un masque, et les vins auront le goût des gaz toxiques...

Des enfants maladroits ou mal avertis tousseront et mourront. Mais les marchands prétendront que « ce sont là les nécessaires déchets du progrès. »

★

Ainsi se répandra la légende des oiseaux. Elle sera faite de bien des choses encore. Souhaitons que les poètes qui la perpétueront n'oublient pas que les oiseaux se conduisent en amoureux fidèles et qu'ils sont, pour la plupart, les seuls êtres au monde capables de faire un tendre aveu d'une voix claire et, sans être ennuyeux, de parler d'amour.

André Demaison



Photos Zuber.

Mme Delarue-Mardrus habite plusieurs mois de l'année un pavillon au-dessus de l'estuaire de la Seine. Là comme à Paris, la célèbre Normande ne cesse d'être créatrice, qu'elle écrive un roman, une mélodie, qu'elle peigne, ou qu'elle donne leur forme à ces poupées, à ces petits chefs-d'œuvre de vérité anatomique — et de grâce, que l'on peut admirer en ce moment à la Section d'art décoratif des Artistes Français.

LE PAVILLON DE LA REINE

PAR LUCIE DELARUE-MARDRUS

Posée à mi-côte au-dessus de l'estuaire de Seine, la petite

demeure qui m'appartient et que, fidèle à mon pays natal, j'habite plusieurs mois chaque année, ne manque jamais son effet près de ceux qui viennent parfois m'y visiter.

Ils ont eu la fatigue soit de monter soit de descendre (selon qu'ils entrent par la porte d'en haut ou celle d'en bas) les marches rustiques, assez difficiles, qui les amènent jusque chez moi, puisque mes quatre hectares de prés sont un morceau de colline.

Soudain en terrain plat, alors qu'ils reprennent souffle, ils se trouvent au bout d'une avenue de soixante-dix vieux tilleuls étroitement rejoints par la cime, ce qui veut dire tunnel de verdure obscure où, quand il fait beau, les ronds de soleil copient des empreintes laissées par quelque pas aux bottines de lumière.

A peu près au milieu de cette avenue, discrètement reculé derrière les branchages, un pavillon du XVIIIe siècle montre le profil de son toit d'ardoises, la pierre ourlée de brique de ses murs épais, et d'abord qu'on l'aperçoit, semble tellement exigu qu'on se demande comment quelqu'un trouve à s'y loger.

La surprise, en y entrant, est de se voir dans un vaste salon dont les quatre hautes fenêtres et la porte d'entrée (cinq ouvertures à petits carreaux) sont dirigées vers l'estuaire, vers la vallée où se blottit Honfleur, vers la colline d'en face, cette tapisserie au petit point.

Jusqu'au plafond extrêmement élevé montent de belles boiseries de l'époque, et leurs coins arrondis révèlent que ce qu'on croyait une idée moderne existait déjà sous Louis XVI.

Une énorme et gracieuse cheminée, où je brûle en automne mes vieux arbres tombés, est du même style que le reste. Elle est à présent décorée à l'intérieur d'une fonte dont la plaque représente le Jugement de Salomon (les deux mères en robes à paniers), les revêtements latéraux représentant le chandelier à sept branches et les Tables de la Loi.

Cette belle pièce nous fut donnée, à mon mari et à moi, par le duc de Clermont-Tonnerre qui la possédait, neuve depuis Louis XV, dans les anciennes fonderies de Glisolles, terre de ses ancêtres où vécut le banquier Samuel Bernard qu'on disait juif, ce qui expliquerait le sujet et les personnages.

Aux deux côtés du salon s'ouvrent deux étroites pièces à plafond plus bas, constituant les deux ailes du pavillon : une chambre à coucher et une salle à manger.

La chambre et son alcôve sont également à boiseries ; la salle à manger a dû recevoir un papier de tenture.

Le couloir qui passe derrière le tout terminait la demeure au temps où le docteur Mardrus la découvrit au hasard d'une promenade.

Cherchant un raccourci pour me rejoindre sur le plateau de Grâce alors qu'il se trouvait à Honfleur, il suivit son instinct inné de l'orientation et, passant par la ferme d'en bas qui maintenant m'appartient, montant les herbages en friche, découvrit en passant ce pavillon qu'on appelait à cette époque *le château tremblant* ou *le château du diable*, et qu'on disait « hanté par des dames noires et des dames blanches ».

Tout émerveillé de ce qu'il venait de voir, il me fit redescendre la moitié des prés avec lui pour admirer sa découverte.

Les tilleuls retournés à l'état sauvage, plus sept immenses chênes situés derrière le pavillon et qu'il fallut par la suite abattre, toute cette verdure furieuse, partie à la conquête du toit, l'ensevelissait dans une ombre sinistre. Je me souviens de mon frisson en pénétrant dans le salon. Les fenêtres dont les petits carreaux étaient presque tous cassés (il n'en reste du passé que treize) éclairaient à peine l'étrange délabrement de cette habitation mal famée. Juste au milieu, entre un plafond presque en entier détruit et un plancher disparu, un arbuste avait poussé dans les demi-ténèbres. La cheminée, barbouillée au bitume, avait tenu bon, cependant. Des fagots et des pommes appartenant aux fermiers d'en bas s'entassaient dans les coins. Des rôdeurs ou des fraudeurs d'alcool, habitués à passer par la ruine, avaient laissé des vestiges de feu dans l'âtre écroulé. Absolument intactes, les boiseries, encore peintes en gris Trianon, assistaient à cette désolation.

Dans la chambre, l'alcôve, en guise de lit, contenait une ronce à mille ramifications. La salle à manger n'était qu'une démolition. Seuls les murs de la maison, qu'on ne dut même pas retoucher, restaient debout, et solides à leur poste.

Ma première impression fut celle d'une grande dame tombée à la voirie. Et quand, la propriété achetée, les premiers travaux commencèrent, j'éprouvai chaque jour un sentiment de délivrance en voyant cette noble petite demeure se relever peu à peu de sa déchéance pour reprendre son rang oublié pendant près d'un siècle.

Depuis vingt-sept ans qu'il est devenu mon bien, j'ai peine à croire que le Pavillon de la Reine ait jamais été le Château du Diable. Et cependant, en dépit de son électricité, de ses radiateurs, de son eau courante, de son mobilier précieux du XVIIIe siècle, de ses tentures de soie, de ses livres, de ses parfums, de ses objets d'art, de la musique que j'y fais, de la vie qui l'anime, ce pavillon, lui, n'a pas encore oublié. Car, si l'on n'était là pour le défendre, la verdure ne demanderait qu'à l'ensevelir de nouveau, l'humidité qu'à le désagréger ; et les bêtes nocturnes sont encore prêtes à le considérer comme leur habitacle légitime.

Chaque nuit, en effet, une chauve-souris s'obstinc, vers minuit, à cogner de ses ailes obstinées l'une des fenêtres du salon par laquelle elle prétend pénétrer, et j'ai encore dans l'oreille le ululement de cette chouette qui descendit un soir d'automne par la cheminée et que seule une bourrée jetée dans le feu presque mort fit remonter au dehors — sans parler des bêtes de jour, belettes, loirs, lapins de garenne, écureuils, crapauds, grenouilles, limaces ou rouges-gorges qui, par la chattière ouverte du côté de l'annexe qui y fut ajoutée, entrent si volontiers dans la maison.

Somme toute, l'avenue et le pavillon n'ont pas cessé leur sourde bataille, l'avenue cherchant depuis 1787 à reprendre ses droits sur la construction usurpatrice qui gêne sa lente poussée végétale et le va-et-vient de sa faune en miniature.

★

L'histoire de cette maison? D'aucuns disent qu'elle fut construite pour Marie-Antoinette lors de son passage à Honfleur avec le roi, d'où son nom : Pavillon de la Reine, suggestion à laquelle je ne souscris guère. Mais on sait pertinemment qu'un certain Coudre-Lacoudrais, trafiquant d'esclaves dont je possède le journal de bord et qui a son monument dans le cimetière d'en bas, fréquenta fort longtemps ce vide-bouteilles devenu ma propriété. (On dit que des comptes embrouillés avec ses associés l'avaient incité à s'isoler de la sorte, loin des curieux et des indiscrets.)

Quoi qu'il en soit, telle qu'elle est devenue, cette demeure de conte bleu n'a jamais été plus hantée que depuis que j'y suis, les légendes inventées par la superstition paysanne ne pouvant susciter autant de fantômes que la simple rêverie d'un poète.

Lucie Delarue-Mardrus



oto Zuber.

LES LEBASQUE

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

C'EST

H. Lebasque. « Le peintre, écrit Vallon, me montrera ses nus, toutes ces exquises petites bonnes femmes, comme le XVIIIe, seul, en connut. Voilée par les dentelles, la lumière butine ces fleurs de chair ».

Les Lebasque, « c'est une dynastie. Mais nous n'en évoquerons que deux aujourd'hui, le père et le fils... Pierre, lui, me montrera ses céramiques. Car de la sculpture il est passé à l'art du feu avec toutes les qualités paternelles. De quels yeux ardents et fins il sait regarder ses modèles: rascasses, raies... et les murènes tragiques de Vedius Pollion ».

une dynastie. Mais, aujourd'hui, nous n'en évoquerons que deux, le père et le fils. Ne semblent-ils pas, tant ils sont unis, deux états du même être, deux époques de la même vie ?

Peintre ou céramiste, ils ont, l'un et l'autre, une foi égale, une ardeur qui chez le père ne songe à s'étcindre, une flamme qui danse au cœur du fils, vive et claire. Ils ont aussi ce lot de l'artiste-né, l'inquiétude qui détermine la modestie.

Sur le chapitre du talent, Henri est hors de page et je ne prétends pas vous le présenter. Quant à Pierre, il cherche et ses premières découvertes forcent l'estime.

Donc, je ne les séparerai pas. Ils seront ici, l'un contre l'autre, tels que je les ai vus, un beau matin d'automne, dans l'atelier de la rue Fantin-Latour.

Le peintre me montrera ses nus, toutes ces exquises petites bonnes femmes, comme le XVIIIe siècle, seul, en connut. Mais ce libertin, on le sait, n'a peint la femme que pour sa chemise.

Or, chez Henri Lebasque, Fanchon la soubrette ne l'a pas gardée. Elle est nue, le plus innocemment du monde. Eve avant le péché n'avait pas plus d'aisance ni moins de grâce.

Voilée par les dentelles, tamisée par la mousse des linons et des soies, la lumière butine ces fleurs de chair. Idéalisées ainsi par l'amour d'un artiste, les formes gardent pourtant tout le volume et la tiède plénitude de la réalité.

Evoque-t-il un lis? Le pinceau délicat lui garde son pollen et son velours. Est-ce aujourd'hui la fête fragile du bouquet? Comme il sait marier les couleurs ! A force de tendresse, dans tel portrait l'homme atteint à la candeur de son modèle enfantin.

Pour se donner à cœur joie du soleil et de la verdure, voici des paysages où l'on retrouve la même poésie fine et pure et dans le lyrisme la même grâce et la même mesure.

Voici des marines pour coucher au déclin des grèves cette mer des sirènes qu'il aime tant, et pour planter une fois de plus dans l'or des sables ces grands parasols et ces tentes rayées, où, rieuses comme la Méditerranée, blondes, transparentes, caressées d'ombres mauves et ingénument nues, se blottissent les femmes d'Henri Lebasque.

Et toujours ces accords de couleurs que, seule, peut suggérer l'innéité du goût, toujours cette musique limpide, si légère et pourtant si pénétrante, berceuse, charmeuse — la poudre, les mouches et les violes d'amour du XVIIIe siècle, Canova, mais un Canova du XXe et de chez nous, repenti, calmé, dont le cœur déborde de tendresse et qui ne sait plus qu'adorer.

Avec Henri Lebasque, la tradition française continue.

Pierre, lui, me montrera ses céramiques. Car de la sculpture il est passé à l'art du feu avec toutes les qualités paternelles. De quels yeux ardents et fins il sait regarder ses modèles : rascasses, raies, dorades, cyprins, poulpes palpitants et mous, et les grandes murènes tragiques de Vedius Pollion.

Son émotion a surpris le secret de leur furtive beauté. Elle a su décrire leurs gestes, les glissements souples, les vrillements vifs des corps visqueux, irisés et froids et avec la



Photo Zuber.

brusque détente des coups de queue, l'arabesque de l'alerte ou de la chasse.

Son respect se refuse à les tirer de l'eau. On les voit à travers leur élément, nageant ou rampant sur la rocaille des fonds qu'engluent des algues bleues.

Ce monstre joueur qui jaillit à la pointe d'une vague, c'est toute la mer. Car Pierre est si plein de son sujet que le feu et la matière le secondent. Il trouve la synthèse sans peut-être l'avoir cherchée. L'écume du flot qui déferle aux ouïes de la bête dessine de fines arborisations, évocation des plantes marines. Elle ajoute la flore à la faune.

Je voulus lui dire toute mon estime et combien me plaisait ce jeune dynamisme, ce que je découvrais là de frais, de probe, de véridique et de vivant. Je voulus le féliciter d'avoir si peu sacrifié au style, d'avoir échappé à la Chine, ce beau tyran du potier. Mais sa modestie me coupa la parole. Désignant son père qui s'était remis au travail : « Comme je préfère sa peinture, à lui ! » dit-il.

Alors, lui, posant sa palette, vint à nous avec le sourire de sa « douceur angevine ». Il tendit sa brosse vers le grand paysage fluvial qu'on découvre de la fenêtre d'angle. Après la nombreuse enjambée du Viaduc d'Auteuil, ce Pont du Gard au petit pied, une Seine d'étain glissait vers Meudon et son coteau voilé. Les cheminées de deux proches usines tendaient, par-dessus le fleuve, comme deux ponts de laine jaune, des fumées horizontales et, trop faible pour percer la brume grise du ciel, le soleil l'opalisait.

Le nez à la vitre, les Lebasque se taisaient. Devant cet horizon ils avaient ces yeux neufs, émerveillés, dont l'artiste sait regarder les choses de la nature.

Henri dit enfin : « Ma peinture, petit? Nous la laisserons, si tu veux, dans l'ombre de l'atelier. Elle craint cette fenêtre et ce qu'on y découvre sans cesse et sans fin. Ma peinture... ? ».

Et, désignant de nouveau la Seine, les coteaux, les fumées et les brumes, il ajouta d'une voix contente, avec une cordiale fierté d'aîné : « Tes bêtes, crois-moi, sont bien plus près de *ça* ! ».

ANDRÉ JOSSET

PAR OCTAVE BÉLIARD

« J'ai été conduit vers la Médecine, me dit-il, par la main. Tout le monde est médecin, dans ma famille, ou pharmacien. Mon père, pharmacien, me voulut docteur et je me laissai faire, sans enthousiasme, sans déplaisir. J'aimais les choses de l'intelligence et je croyais n'en préférer aucune. C'est en étudiant la Médecine que je pris goût à elle. Un goût très vif et très profond. Aujourd'hui, je rends grâces à mon père de m'avoir fait donner cette formation intellectuelle ; il n'en est aucune qui soit plus propre à éveiller la pensée, à féconder l'imagination, à nourrir l'esprit critique. De plus en plus, je suis persuadé qu'à un écrivain qui n'est pas médecin il manquera toujours quelque chose. Ecrivain? Je le suis devenu assez tard et comme insensiblement, sans dessein ; parce que les Lettres, surtout l'Histoire, m'étaient familières et me donnaient de grandes joies. Le Théâtre aussi, mais seulement les Tragiques Grecs, Corneille, Racine, Molière, Marivaux, Beaumarchais, Alfred de Musset. Et, vous le supposez bien, Shakespeare. Je ne suis pas, comme on parle, dans le mouvement. »

Docteur en médecine et spécialisé, André Josset ouvrit un cabinet d'ophtalmologie. Les clients vinrent, clairsemés. Entre deux consultations, une heure coulait, vide et muette. Dans ces silences, l'esprit souffla. On voit constamment sur la table de ce jeune médecin, en pile, de petits carrés de papier ; sur chacun, une phrase, un bout de dialogue... Ce sont des traces de ses évasions. Le travail de la nuit assemble tous ces fragments ; Josset est un nocturne. Autour de sa lampe, des personnages se mettent à vivre, à parler ; il n'est presque besoin que de les écouter ; l'inspiration n'est pas une figure métaphorique, mais une force réelle par quoi l'écrivain est mû quasi passivement. Elle le porte jusqu'à la cîme de l'œuvre, c'est-à-dire jusque vers son milieu ; après cela, la pièce est mise, pour un temps, en sommeil. Quand il la reprend à grand labeur de réflexion et de création, les caractères sont approfondis. Il n'existait qu'une esquisse d'ensemble et l'auteur remplit le dessin, accuse les modelés, promène sur les traits des personnages, comme des touches de lumière, les événements qui conduisent le drame à sa fin.

Voilà à peu près comme se font les expériences littéraires du Docteur Josset. Et les pièces achevées dormaient jusqu'hier dans des tiroirs. On n'ira pas jusqu'à prétendre qu'un écrivain puisse passer ses nuits à construire des œuvres de théâtre sans souhaiter qu'elles soient jouées, mais certaines âmes exceptionnellement fraîches acceptent que ce ne soit qu'en rêve. « J'ignorais, j'ignore encore tout du monde appelé littéraire, dit Josset. Faire des démarches, lutter, me défendre? Je n'aurais pas su... » L'an dernier, il n'avait encore publié (et à ses frais, bien entendu) qu'une plaquette de vers que personne ne lut, j'en jurerais, et qui, j'en jurerais encore, écrite de cette main, a une précieuse valeur testimoniale. A 33 ans (il est né à Paris en 1898), il gardait l'émouvante pureté que perd bien plus tôt aujourd'hui la gent de lettres, pour qui l'œuvre n'est plus une délivrance de l'âme mais la préparation d'un concours. Et la reconnaissance éclatante de sa valeur s'est faite spontanément, brusquement. On ne peut pas dire qu'il fut candidat à la renommée. Sa seule tentative fut le geste, qu'on peut croire invariablement inutile, de l'inconnu qui dépose un manuscrit longuement caressé, entre des mains lasses d'en accueillir. Mais le manuscrit était celui d'*Elizabeth, femme sans homme*, et le directeur de théâtre qui le reçut se nommait René Rocher.

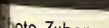
Elizabeth... L'idée en était venue à André Josset, à la National Gallery, à regarder le dramatique portrait de la reine, œuvre d'un peintre sans nom. Le poids de ces étoffes raides comme une cuirasse d'insecte ; ce corps féminin en prison, indiscernable sous le vertugadin, le corset dur et les manches aux ailes pendantes ; ce visage malade de vieille fille consumée... quelle énigme troublante à pénétrer ! Il appartint à l'observateur sensible, au logicien épris de clarté et certainement au médecin de découvrir ce qu'aucun n'avait vu peut-être : la tragédie du cœur tendre et brûlant pris en l'étau d'une volonté royale et d'une chair inhibée, qui mourut lentement étranglé. J'ai vu plusieurs fois la pièce, je la verrais chaque soir. J'y trouve sans cesse même surprise pour l'or vierge de cette sensibilité, de cette compréhension, de ce tact, de cette force. Je sais que la révélation d'André Josset est pour le théâtre une chance inespérée.

Ordinairement, on peut suivre pas à pas la montée d'un homme destiné à la notoriété. Josset est sorti de l'ombre tout à coup ; les obstacles habituels n'eurent pas le temps de se dresser devant lui. Au premier contact avec le public, l'admiration se manifesta avec une telle intensité que l'auteur, ne s'attendant à rien de pareil, s'évanouit sous la tornade des applaudissements. Quand ces lignes paraîtront, *Elizabeth* aura atteint ou dépassé la trois-centième, à Paris. On la joue partout hors de France et Josset goûte la joie rare, presque invraisemblable, de voir assise près de sa table la Fortune des Lettres qu'il n'avait point poursuivie.

Et il est de ceux que le succès ne gâte point. Son regard noir et vif n'est pas moins jeune. Sans doute son travail est-il plus confiant. Plusieurs pièces, sur des sujets historiques ou non, sont déjà prêtes ; il n'en hâtera pas la sortie ; personne ne le décidera à accélérer son rythme. Dans son cabinet paisible dont les baies s'ouvrent sur le parc de l'ancien couvent des Oiseaux, il entre encore des malades venus, par habitude, consulter l'oculiste. Les échos des salons littéraires n'y parviennent pas : André Josset n'y est pas allé. On peut donc avoir eu le plus grand succès de l'année et ne pas vouloir de relations nouvelles, surtout avec ceux dont le métier est d'avoir du succès ou d'en espérer. « J'ai peur, m'a dit Josset — et pour ce mot je l'eusse embrassé — j'ai peur d'y perdre ce que j'ai de meilleur : ma naïveté ».






Photo Zuber.

Le Dr Josset qui, d'un coup, avec son « Elizabeth », gagna la célébrité littéraire. On le voit « dans son cabinet paisible dont les baies s'ouvrent sur le parc de l'ancien couvent des Oiseaux. »

LA MÉDECINE AU THÉATRE

PAR ANDRÉ DE LORDE

M. André de Lorde a les meilleures raisons de croire que le Théâtre peut et doit agrandir son domaine en faisant collaborer l'art dramatique avec la science. Il est en effet, comme on sait, l'auteur de nombreux drames très applaudis, basés sur cette collaboration. M. André Thérive, lui, fait des réserves sur l'emploi du « pathétique médical ». Voici donc le **pour** et le **contre**, sur une question d'importance : le Théâtre, ne l'oublions pas, est un puissant moyen de rayonnement et d'influence.

Le théâtre, quand il veut être autre chose qu'un spectacle, est le miroir où se viennent refléter les angoisses les plus secrètes de l'homme...

De toutes ces angoisses, laquelle nous étreint davantage, sinon la peur de la souffrance, la peur de la mort, la peur des mille déchéances dont les lois de l'hérédité ou les hasards de la vie font peser sur notre tête la menace implacable? L'ambition, la haine, l'appât des richesses, l'amour même, sont bien peu de chose, dans l'ordre de nos préoccupations, à côté du souci que nous inspire notre *moi* physique et ses réactions.

Et cependant, il s'est écoulé bien des années — bien des siècles ! — avant que ces préoccupations franchissent la rampe, avant qu'un dramaturge eût l'audace de les présenter sur la scène.

A vrai dire, on trouve dans les tragédies grecques plus d'un personnage en proie à des états morbides : Oreste, pour ne citer que lui, est un maniaque, un halluciné qui, de nos jours, réclamerait les soins de l'aliéniste. Mais il ne faut pas oublier que, pour les Anciens, la folie avait une origine surnaturelle : c'était un châtiment infligé par les dieux qui, seuls, pouvaient la guérir comme ils l'avaient suscitée. Ne parlons donc point ici de problème médical ; c'est au point de vue religieux que se plaçaient Eschyle et ses confrères.

Des siècles s'écoulent, et voici Shakespeare.

La décrépitude sénile de Lear, l'épilepsie d'Othello, la névrose de lady Macbeth, il nous les dépeint avec une précision admirable. Toutefois, ce ne sont pas des ressorts nécessaires à l'action : Shakespeare les a notés « par-dessus le marché », si je puis dire.

Puis vient Molière : mais là non plus, nous ne nous trouvons pas en présence de pièces *médicales*, mais — ce qui est bien différent ! — de pièces *contre la médecine*, ou plutôt contre certains médecins du temps, à qui Molière reprochait leur charlatanisme et leur impuissance :

« Je ne vois rien de plus ridicule — dit un personnage du *Malade imaginaire* — qu'un homme qui veut se mêler d'en guérir un autre, par la raison que les ressorts de notre machine sont des mystères jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose. »

Le développement de la science médicale, qui commence dès le milieu du XIXe siècle et qui se poursuit en multipliant les découvertes, aura bientôt sa répercussion dans la littérature. Je crois que les premiers malades qui apparaissent sur la scène sont des tuberculeuses : Mimi de *La Vie de Bohème* et *la Dame aux Camélias*. Encore les voyons-nous tout entachées de romantisme. C'est à Zola qu'il faut arriver pour voir la fiction céder le pas au réel, et c'est seulement dans les dernières années du XIXe siècle que de rares dramaturges osèrent évoquer devant le public français des problèmes d'ordre médical.

Avec *Les Avariés* (une œuvre courageuse et utile s'il en fut jamais !), avec l'*Evasion*, avec *Maternité*, Brieux, le premier, pose nettement la question sur le plan social et ses pièces ont pour la plupart des tendances éducatrices auxquelles on ne saurait trop rendre hommage.

Fils de médecin, attiré de bonne heure par l'étude des problèmes pathologiques, j'ai moi-même consacré une grande partie de mes efforts à ce théâtre médical dont l'action se révèle aujourd'hui si profitable, et qui, avec l'*Homme mystérieux*, *Les Invisibles*, *L'Acquittée*, *L'Horrible expérience*, aura contribué à faire collaborer l'art dramatique avec la science.

Le cadre d'une si brève esquisse ne me permet pas d'étudier ou même de citer toutes les œuvres dramatiques où la Médecine et le Théâtre se sont prêté un mutuel appui. Je n'ai rien dit de *La Nouvelle Idole* — le chef-d'œuvre de Curel — ni de *L'Instinct*, où Henry Kistemaeckers a magistralement évoqué l'un des plus poignants cas de conscience qui puissent se poser dans l'âme d'un médecin.

Toutes ces œuvres, dont plusieurs connurent une réussite enviable, montrent qu'on peut intéresser le public en examinant devant lui des problèmes réservés auparavant à la chaire et à la clinique. Ainsi le théâtre agrandit son domaine, domaine auquel rien de ce qui touche l'homme ne saurait demeurer étranger...

André de Lorde

LE PATHÉTIQUE MÉDICAL

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Avez-vous vu au cinéma la mort d'un blessé, ganster ou honnête homme, de la tendre victime d'un jaloux, d'un écrasé, d'un voyageur chu dans un précipice? Jamais ses voisins ou amis ne le soignent, ne le dévêtent ou même le dégrafent ; on n'a jamais vu sortir un pansement d'aucune poche secourable. Les témoins du drame s'agenouillent d'un air apitoyé ; ils passent une main mélancolique sur le front du patient ; parfois ils lui saisissent le poignet, non pour lui tâter le pouls, mais le conforter d'un geste rituel. Ils l'embrassent aussi, cela va sans dire. Et lui, il se met en devoir de rendre l'âme soit avec quelques paroles entrecoupées, soit avec un discours bien senti. Son agonie est d'ailleurs chronométrée au plus juste.

Ce que j'en dis n'est pas pour tourner en dérision les convenances d'un art qui a comme les autres ses servitudes, mais pour réfléchir si la Parque a sa place sur les tréteaux, les écrans, les pages d'un livre. D'une façon générale, le public ne tolère le spectacle ou le récit que des morts accidentelles. La maladie avec son évolution prosaïque, sa terrible fatalité, lui causerait trop d'horreur. Sur ce point chacun a trop tôt fait de restituer au subjectif les impressions objectives qu'il reçoit de la fiction. Par une intuition irrésistible, on sait trop bien qu'on est soi-même exposé, promis à cela. La fraternité des hommes est agréable à percevoir en tous domaines, fût-ce dans celui de la malchance, de la ruine ; mais dans celui-ci, elle est difficilement acceptable.

Voilà pourquoi ce que j'appellerai le pathétique médical est presque étranger à la littérature traditionnelle. Pendant des siècles on n'a mis en scène que des maladies de langueur, des consomptions vagues ; celle du jeune malade à pas lents, celle de la Dame aux Camélias, qui finirent phtisiques, celle de Renée Mauperin qui succomba à une affection cardiaque... Or, le cinéma, le théâtre le plus souvent, sont les conservatoires de la tradition, non pas les laboratoires de la hardiesse, parce qu'ils s'adressent à une vaste clientèle qui a besoin de toute sa vitalité, de tout son courage pour vivre, et qui veut être divertie, non pas avertie de son destin. Avez-vous vu Tessa, la nymphe au cœur fidèle, ou miss Barrett mourir sur l'écran? La dernière était une robuste fille, à qui aucun médecin n'aurait même conseillé de s'aliter. Et la petite maman de David Copperfield qui trépassait avec l'air extasié d'une fillette qui saute à la corde? Ne souriez pas, bonnes gens. Vous désirez obscurément, comme nous tous, nourrir cette illusion que la mort est « ce peu profond ruisseau calomnié » dont parle le poète, et qu'il vous entraînera doucement comme des pétales de rose tombés dans son eau claire.

Le pathétique médical a certes fait son apparition en littérature avec le réalisme : l'agonie de Mme Bovary, celle de Forestier (Bel-Ami) comptent dans les annales de la cruauté, et l'accouchement qui est dépeint dans *La Terre*. Mais cette offensive est restée timide, incohérente, et au total elle n'a pas atteint ses objectifs. C'est en Allemagne que le goût naturel du macabre a le mieux favorisé le succès des tableaux cliniques de maladies sans recours, de morts sans fard. Au point qu'on pourrait reconnaître sans hésiter un roman d'Outre-Rhin, même traduit, même camouflé, les noms de lieux et de personnes changés, à certaine complaisance, à certaine technicité. Je me contenterai de vous rappeler les romans de Mme Vicki Baum, qui sont pourtant des œuvres à succès, et où il y a toujours dans quelque coin une « Todentanz » grimaçante, et les effroyables chapitres qu'on trouve dans certaines œuvres de Thomas Mann. En France, il ne faudrait pas croire que nos écrivains, même appartenant à la Faculté, marquent la même audace. Le public ne la leur pardonne pas en général. L'urémie de M. Pergotte, la congestion de la grand'mère dans Proust, le cancer du *Curé de campagne* imaginé par M. Bernanos peuvent être dites exceptionnelles, et aussi certaines pages de Pierre Dominique (Ah! cher ami, je me souviens du néoplasme que vous diagnostiquez chez un ministre, dans votre dernier livre) qui méritent l'audience de la postérité...

Dans l'ensemble les personnages de fiction demeurent réservés à des fins sinon moins cruelles, plus imprévues. On consent qu'ils périssent dans un incendie, une avalanche, une voiture emboutie, sous un autobus, pendus par le bourreau, mangés par les requins, empoisonnés par leur neveu, foudroyés par Jupiter lui-même ou engloutis par Neptune sur commande. Mais le cheminement d'un germe dans l'organisme, la décrépitude du corps usé qui perd un sens après l'autre et s'en va pièce à pièce, les soins assidus et vains, les consultations à mi-voix, les palabres, les hochements de tête, les sanglots derrière la porte, tout cela gêne la muse. Depuis que Sainte-Beuve en a lancé la mode dans *Volupté*, on s'aperçoit même que l'extrême-onction a mille fois plus de chances (si j'ose dire) de plaire qu'une innocente pose de ventouses, à plus forte raison que la piqûre de morphine, l'huile camphrée ou le dernier ballon d'oxygène.

Viendra-t-il dans les lettres une ère médicale, comme celle que souhaitait le Dr Knock aux humains de chair et d'os? La Camarde prendra-t-elle le porte-plume comme attribut à côté de la faux et du sablier? J'en doute un peu. Que les médecins pardonnent aux écrivains cette faiblesse, et que ceux-ci mêmes n'en rougissent pas trop. L'homme a toujours envie d'oublier sa guenille, de préférer l'ange à la bête qui est en lui, de se feindre bien portant, inaltérable. C'est cette vanité, hélas! mal fondée, qui lui a permis d'accomplir des œuvres durables, de bâtir pour les générations à venir, pour l'espèce tout entière. Il croit des choses qu'il ne sait pas ; et les choses qu'il sait de science sûre, il ne les croit pas toujours. L'art lui-même n'a pas réussi à le convaincre de sa fragilité. Entre tant d'animaux périssables, il est le seul qui travaille souvent comme s'il était immortel.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Frédéric Lefèvre ★

Le Vagabond

Ce mois-ci, les romanciers abondent. Voyons-en cinq avant de finir par un livre d'histoire.

Frédéric Lefèvre d'abord. Frédéric Lefèvre n'en est pas à son premier roman, et je n'ai pas ici à présenter l'auteur à mes lecteurs. Jusqu'à ce jour, ce critique pénétrant, cet essayiste d'une curiosité universelle qui s'était mis à conter assez tard, avait paru ne vouloir être qu'un romancier de la terre, et puis le voilà qui, soudain, s'en prend à la faune des villes et saisit ce modèle merveilleux : les vagabonds.

Les vagabonds, les clochards errant sur les quais couchant sous les arches des ponts. C'est dire que nous aurons ici du pittoresque. Mais nous aurons mieux : de la poésie et de la meilleure, celle qui naît — quand l'écrivain sait la faire naître, et c'est le cas — de la nuit et de la pluie, d'un feu autour duquel se serrent quatre misérables et du chant léger d'un violon dans la nuit. Celle qui naît surtout de la douleur humaine, de certaines douleurs qui, elles non plus, ne veulent pas être consolées.

Ajoutcrai-je que la construction du roman est très particulière. Je ne veux pas la déflorer ici en la démontrant ; je dirai pourtant qu'il y a dans le récit un retournement qui souligne aux yeux des connaisseurs la possession parfaite du métier. (Flammarion).

Maurice Bedel ★

Le laurier d'Apollon

Maurice Bedel non plus n'est pas un inconnu pour les lecteurs d'*Art et Médecine*. Médecin, on le sait. Homme d'esprit par-dessus le marché. Tourangeau, né natif de Chinon, je crois, comme son héros et plein de bon sens comme lui. Il ne s'agit ici que d'un voyage en Grèce fait avec une demoiselle qui est quelque chose comme la sœur moderne des Femmes savantes. C'est une jeune personne très belle qui aime beaucoup la mythologie et qui connaît très mal la vie. Dans ce style auquel convient si bien la lumière de l'Attique — car on peut comparer Maurice Bedel à l'une de ces abeilles de l'Hymette qui jadis déposèrent leur miel sur les lèvres de Platon enfant — l'auteur nous raconte ce qu'il advint de cette trop docte personne et comme quoi l'amour à la fin l'emporta. Un régal. (Gallimard).

Joseph Kessel ★

La Passante du Sans-Souci

D'un extrême à l'autre. Après le roman léger — et d'ailleurs lourd de sens — lumineux, aérien, de Maurice Bedel, voici un récit sombre et tragique, où passent ces terribles et grossières figures d'après-guerre dont on ne sait si elles répondent uniquement à la fureur de plaisir qui ne pouvait manquer de suivre la grande aventure ou s'il n'y a pas là quelque chose de plus qu'une simple suite de la guerre, le signe d'un grand bouleversement mondial dont la guerre n'aurait été qu'un simple épisode. C'est l'histoire d'une actrice allemande qui se prostitue à Paris pour sauver son mari prisonnier dans un camp de concentration. Une figure très curieuse l'accompagne, celle d'un jeune juif infirme. Mais ce sont moins les personnages qui nous passionnent que le désaxement général. Hommes et femmes vont au ruisseau, à l'égout. Joseph Kessel a réussi la peinture d'un grand massacre d'âmes. (Gallimard).

Emile Henriot ★

Tout va finir

Emile Henriot a un tout autre talent et cherche de tout autres modèles. C'est bien aussi la société moderne qu'il peint, mais au lieu d'en aller voir les épaves sur les quais de la Seine comme Frédéric Lefèvre, dans les boîtes de nuit comme Joseph Kessel, ou simplement d'en souligner doucement les ridicules comme fait Maurice Bedel, il étudie plus volontiers la bourgeoisie au carrefour, hésitante et un peu perdue. Un peintre, un vieux médecin, une jeune fille libre et qui cherche à faire sa vie, le fils du peintre qui se fait communiste et jouera sa partie dans une émeute parisienne, voilà les hommes que nous présente M. Emile Henriot. Tout va finir, nous dit-il. Ce n'est pas sûr. Tout va être ébranlé une fois de plus, mais du vieil ordre effondré un ordre nouveau peut naître. Et même il naîtra, n'en doutons point. (Plon).

O. P. Gilbert ★

Mollenard

Enfin, voici un cinquième roman qui est le choc de deux êtres : un commandant au long cours et sa femme, celle-ci très représentative des vertus et des défauts de la bourgeoisie et l'autre en somme de la bohème marinière, du romantisme naturel à qui court le Monde. Chacun se forge son univers ; il semble bien que la femme au début capitule sur tous les plans et puis, peu à peu, la patience, l'obstination féminine servies par les événements usent l'homme que la maladie finit par réduire tout à fait. Tout d'abord ce n'est qu'un pittoresque un peu vif, où les Dunkerquois reconnaîtront les rues et les ciels de leur ville. Peu à peu, le tragique emporte tout. Un roman de premier ordre à qui il ne manque que peu de chose : un coup de pinceau plus large, pour être un grand roman. (Gallimard).

J. E. Fidao-Justiniani ★

Richelieu, précepteur de la Nation française

Je voudrais finir sur ce livre d'histoire, d'abord parce qu'il me paraît excellent, et ensuite parce que je le crois tout à fait approprié à notre époque. L'auteur montre en Richelieu un homme d'Etat sans doute, mais surtout un chef à la fois spirituel et temporel, qui traite la France comme son diocèse de Luçon, et cherche avant tout à donner une âme au pays. La preuve est faite, une fois de plus, au cours de ces pages, que Richelieu a été le plus grand politique que nous ayons jamais possédé. Il est apparu comme le précepteur de la France, il a aidé la France classique à se dégager, comme dit M. Fidao-Justiniani, de l'esprit gaulois. Le grand siècle découle de lui. Tant il est vrai que l'homme de génie est nécessaire aux Nations. (Grasset).

Dominique

VIENT DE PARAITRE

Pour comprendre nos systèmes nerveux, par le Docteur Louis CHAUVOIS. — Une préface du professeur d'Arsonval résume admirablement cet ouvrage qui embrasse un monde immense et profond. Comment résumer, après l'un des grands maîtres de la science contemporaine? L'on ne saurait mieux faire que de citer l'éminent professeur :

« Anatomistes et physiologistes décrivent non pas *un* mais *deux* systèmes nerveux presque indépendants l'un de l'autre — pourrait-on croire !... Le premier présiderait surtout aux fonctions de relation... Le second, au contraire, préside à toutes les fonctions de la vie organique. C'est le *Système nerveux sympathique.* En raison même de sa dissémination, de son fonctionnement silencieux et inconscient, il attire moins notre attention que le premier. Aussi l'a-t-on toujours traité en « parent pauvre » chargé de besognes inférieures et sous l'entière vassalité de ce grand seigneur : le Système nerveux conscient. C'est le contraire qui est vrai. Avec une singulière perspicacité d'observation, Chauvois a pu saisir, jusque dans les équipements électriques dont se pare la machine automobile, d'ingénieuses *images* qui simplifient, même pour les initiés, la compréhension de ces difficiles problèmes. »

L'on aperçoit, à travers ces quelques lignes, la portée considérable du livre du Docteur Chauvois. Déjà, par maint autre ouvrage, le Docteur Chauvois avait clarifié, pour les profanes, de la façon la plus neuve et la plus attirante, des notions qui généralement leur demeurent étrangères. Maintenant, dans le domaine encore si mystérieux de la neurologie, il apporte des méthodes, des explications, des clartés nouvelles. Répétons, en en soulignant quatre mots qui constituent le plus précieux des éloges, l'appréciation du professeur d'Arsonval : le docteur Chauvois simplifie, *même pour les initiés*, les difficiles problèmes du système nerveux. (Ed. Vigot frères.)

Constantinople, par Raymond ESCHOLIER. — Des aquarelles lumineuses de Markovitch et un grand nombre de photographies aux tons chauds sont autant d'invitations au voyage. Mais la plus belle fête de couleurs se trouve dans le style de Raymond Escholier. Malgré tant de livres précédents, tout n'était pas dit sur Constantinople, puisque ce maître prosateur ravive en nous un désir d'évasion et, bien mieux, nous donne la certitude que notre rêve d'Orient ne serait pas déçu par l'Orient réel, alors même que tant de choses y sont mortes.

Stamboul, « gorgé d'histoire et de légende, arrosé de sang, nimbé de gloire, l'admirable panorama qu'on découvre de la Tour de Galata... la coupole prodigieuse (de Sainte-Sophie), si aérienne, si vraiment céleste... » et « Byzance dans Stamboul », et l'enchantement d'Eyoub sous la lune... tout cela demeure, tout cela est unique, incomparable, et nous est rendu littéralement présent.

Enfin, personne n'accompagnera sans une poignante émotion Raymond Escholier dans le pèlerinage qu'il fit aux lieux que chérit Pierre Loti, à la « petite stèle de plus en plus penchée, couleur de turquoise mourante », hantée par le fantôme adorable d'Aziyadé. (Ed. Alpina.)

Le vieux Nantes qui s'en va, par le Docteur A. SINAN. — Beaucoup de choses s'effritent, meurent, disparaissent. Connaître « ce qui s'en va » n'empêche pas de croire en l'avenir, de nourrir en soi la vertu d'espérance, mais permet d'aller de l'avant sans imprudente témérité, en se gardant des destructions inutiles ou injustes, en tempérant de piété, de sentiment fraternel pour les générations passées et pour leur décor d'existence, l'audace constructive certainement nécessaire.

Le livre du Docteur Sinan, *in-quarto raisin* de 300 pages, imprimé à la main sur un papier inaltérable, illustré de 300 dessins originaux en noir et en couleurs, est digne de l'admiration des bibliophiles. En outre, il est de nature à créer une émulation chez ces parfaits érudits de province qui, sans posséder le talent de dessinateur et d'aquarelliste du Docteur Sinan, sont tout au moins ses frères spirituels et pourraient, en collaboration avec des artistes locaux, écrire l'histoire de leurs villes respectives. Ils sont nombreux à l'avoir déjà fait, mais rares à avoir *osé* le luxe d'édition qui caractérise *Le vieux Nantes qui s'en va.* Quel consortium d'auteurs et d'éditeurs tentera d'édifier en quatre-vingt-dix volumes, sur un modèle de ce genre, le monument littéraire et artistique de nos chefs-lieux? (Ed. Floch.)

Ludibria venti, par ESPÉ DE METZ. — Ce titre même indique un désenchantement. Nous ne croyons pas que celui-ci soit justifié. La philosophie du Docteur Espé de Metz, qui s'exprime cette fois en un recueil de poèmes, est comme toujours teintée d'amertume et d'ironie, mais l'on ne saurait dire des vers ou proses de cet auteur qu'autant en emportera le vent. Une pièce intitulée *Remords... regrets tardifs* se termine ainsi :

Ma mort provoquera quelques pauvres soupirs,
Des paroles niaises,
Des mots voilant à peine un sentiment moqueur
Pour l'homme qui n'osa pas être un homme,
Pour l'être qui ne fut — ni vaincu, ni vainqueur,
Qu'une bête de somme !

Eh ! bien, l'on est injuste envers soi-même quand on se fait une telle prédiction après avoir été l'inventeur de ces « Lieux de Genève » où *devraient*, en cas de guerre, être mis à l'abri les femmes, les enfants. Et l'on porte en soi de quoi se consoler de bien des tristesses quand on a écrit ce tercet d'un sonnet au Peuple canadien français :

Va ton chemin, la Foi des Aïeux dans les moelles,
Et le monde en chaos verra de ton passé
Surgir ton avenir comme un essaim d'étoiles.

(Ed. René Debresse.)

La S. D. N. s'amuse, par Charles GIBERT. — Encore beaucoup d'amertume, sous le ton ironique et amusant de ce conte où la réalité s'orne d'une fantaisiste broderie ! Mais qui s'étonnerait d'un certain rictus chez la plupart des Français?

Pourtant, M. Charles Gibert nous paraît un peu noircir cette pauvre Dame de Genève. Il n'est pas le seul à rêver d'une « civilisation » plus vraie que celle du monde moderne. Mais nous ne croyons pas qu'il la trouve chez de « bons sauvages » à la Rousseau. D'autre part, le rétrécissement de la planète rend indispensable un lieu de conversation générale, de recherche de l'ordre, de dénonciation publique des violences ou des hypocrisies d'Etat.

Cela dit, nous consentons bien volontiers, comme l'auteur et comme Figaro, à rire de l'état de choses, de peur d'être obligé d'en pleurer (Ed. Baudinière).

R. de Laromiguière

LE CINÉMA

FANTOME A VENDRE.
SOUS LES YEUX D'OCCIDENT.

PAR RENÉ LAPORTE

Cela est presque un lieu commun de constater qu'aux époques faciles correspondent, en art, des œuvres lucides, réalistes (il ne s'agit pas des poètes, bien entendu...) — des œuvres sûres d'elles-mêmes et sûres de l'homme. Cependant, que le vent tourne, que la prospérité décline, et le succès va aux œuvres qui constituent une sorte d'échappatoire, qui proposent l'oubli.

Il y a dix ans, un film avec un fantôme pour premier rôle eût été apprécié des délicats — mais le grand public ne lui eût pas accordé ses suffrages. Que le film de René Clair connaisse une si heureuse fortune, cela signifie que le spectateur « ordinaire » réclame maintenant, de celui qui compte l'instruire, l'amuser ou l'émouvoir, des promenades dans un univers où, lui, spectateur, est certain de ne pas se retrouver, avec ses soucis de tous les jours.

L'anecdote de *Fantôme à vendre* a bien du charme. Un fantôme dont nous connaissons les malheurs (Ah! rien ne doit être plus ennuyeux que de hanter un vieux château, de faire fuir les gens, de passer son temps à remuer des chaînes et à traverser des murs) est transporté en Amérique, vendu en même temps que les vieilles pierres auxquelles l'attache un sortilège. Son descendant, un vivant celui-là, lui ressemble prodigieusement. D'où des quiproquos amoureux, des complications choisies : quelque chose comme du vaudeville pour intellectuels. Il y a aussi, dans l'aventure, une intention satirique : railler les nouveaux riches d'Amérique qui croient que les ancêtres s'achètent, comme n'importe quoi.

Charmant, répétons-le. Mais l'ensemble manque de mouvement. Soyons justes : on remarque bien des moments heureux, des images parfaites où se retrouve tout l'art de René Clair. Mais en même temps on voudrait abréger les explications, qui alourdissent le propos, et presser les choses... Cette farce marche vers sa fin, trop solennellement, comme un cortège d'idées profondes. On est constamment prêt à rire, résolu à aimer. Et voilà que l'auteur nous rentre, volontairement, notre plaisir dans la gorge.

L'erreur de René Clair, notre premier metteur en scène pourtant, c'est d'avoir voulu mettre en images une histoire *anglaise*. Cet humour tout spécial, les Français sont parfaitement capables de le goûter, mais non de l'*inventer*. Il y a un esprit par race. L'esprit de René Clair, c'est autre chose qu'une construction abstraite du comique : c'est plutôt ce petit frémissement, tendre, ému et jovial, qui était dans *Quatorze Juillet*, ou bien la drôlerie trépidante du *Chapeau de paille d'Italie*. Quand notre metteur en scène se présente avec le sourire glacé de l'Anglais, nous ne le reconnaissons pas. Mais peut-être n'est-il pas tout à fait responsable de sa transformation : on dit que ce sont les producteurs français qui l'ont laissé partir en terre britannique. Ne reviendra-t-il pas?

★

M. Marc Allégret ne trahit jamais, si j'ose dire, les dons qu'il a reçus en partage. Non seulement on le voit à chaque film égal à lui-même, mais encore en grand progrès. Il a l'œil le plus curieux qui soit et le talent le plus divers. Cette fois, il passe au drame. Il y passe avec toute une équipe dont la cohésion se manifeste de la première à la dernière image. Une affinité de pensée, une action commune dans l'allure, dans le jeu, dans la compréhension des rôles, voilà ce qu'il y a de plus authentique dans l'œuvre. Tout au moins est-ce cela qui m'a touché, puisque, au demeurant, l'histoire est par trop mélodramatique — et bien moins en profondeur qu'elle voudrait le paraître. Je sais bien qu'elle est de Conrad. Mais au départ seulement, car en posant que le héros de l'affaire a trahi par un concours de circonstances imprévisibles et non volontairement, on fausse la pensée du romancier qui avait décrit une trahison volontaire. L'histoire a aussi le défaut de nous sembler assez inactuelle. Les vrais révolutionnaires, pas plus que les vrais anarchistes d'ailleurs, ne sont pas ces intellectuels *sans motifs* (ils nous intéresseraient davantage si nous savions mieux ce qu'ils veulent, si nous les voyions moins occupés à des besognes confuses. Ils ont l'air d'agir : ils n'agissent pas...)

Si les qualités de ce film sont, en même temps que dans son irréprochable technique, dans son interprétation, il faut bien mettre à part M. Fresnay qui est un admirable acteur de théâtre, comme il l'a encore prouvé cet hiver dans Margot, mais à qui le cinéma paraît mal convenir. Son personnage est constamment bourrelé de remords, et poursuivi par les voix de la conscience. Pourquoi faut-il que, par un « truc » assez démodé, nous les entendions, ces voix d'un monde secret? Pendant qu'elles retentissaient, nous pensions à M. Blanchar dans *Crime et Châtiment*, à M. Blanchar qui n'avait pas besoin de pareils effets sonores pour nous livrer les ravages de ses pensées : un regard, une contraction des lèvres suffisaient.

A côté de M. Fresnay, on voit M. Copeau. Et l'œuvre est tout illuminée de cette forte présence. Il serait, aussi, injuste de ne pas signaler un nouveau venu (je crois), M. Barrault, qui est l'ami trahi. La mâle beauté de ses traits et la sobriété de son jeu laissent présager quelqu'un qui fera parler de lui.

René Laporte

Danièle Parola dans « Sous les yeux d'Occident ».



LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



Par La Rocha : de haut en bas, Mme Mary Marquet et M. Aimé Clariond dans « Hedda Gabler »; MM. Rozenberg, Dréan et Pauley dans « Trois hommes sur un cheval. »

Comédie-Française : *Hedda Gabler*, d'Ibsen. — Rien n'est contestable comme une maxime. Par exemple, celle-ci : « Il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur. » Eh bien, d'abord, il y a des femmes qui aiment à être battues. Ensuite, quel autre traitement conviendrait à une Hedda Gabler, vaniteuse, envieuse, méchante comme tout un sac de vipères? Elle est exceptionnelle, soit ! Mais ce sont les exceptions de sa sorte qui opposent à un « abus de force » masculin en somme assez rare de nos jours un « abus de faiblesse » diaboliquement poussé jusqu'au crime. Si ce benêt de Tesman eût en temps utile administré une solide volée de bois vert à sa femme Edda, cette femme fatale n'aurait sans doute pas poussé au suicide l'infortuné Lœvborg en lui volant l'irremplaçable manuscrit de son livre, de son chef-d'œuvre ; la peur des coups l'eût dégoûtée d'être fatale. Est-ce vrai? Mais voilà, elle était trop sûre que son mari n'userait jamais de sa supériorité physique. Et, hélas, convenons-en, malgré nos airs de bravache : c'est par là même que Tesman, malgré sa nigauderie, nous reste sympathique !

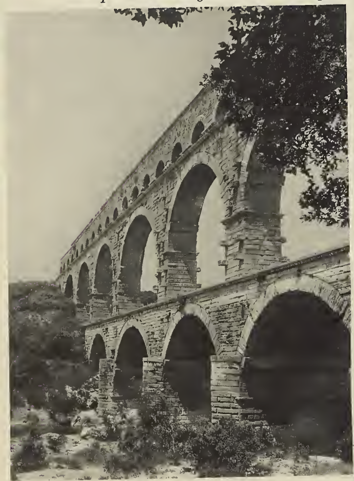
Ce sont de fameux artistes, ceux qui se font pendant deux ou trois heures exécrer, aimer, plaindre ou mépriser de tout cœur. Ainsi font Mme Mary Marquet, très belle et intelligemment odieuse dans Edda, Mmes Renaud et de Chauveron, exquises de douceur et de dévouement, M. Ledoux-Tesman qui joue avec une supérieure finesse son personnage de médiocre, M. Aimé Clariond dans Lœvborg dont il présente une curieuse figure d'écrivain fort et aristocratique par la pensée, faible et un peu vil quant au caractère, M. de Rigoult enfin, dans l'Assesseur, sceptique et maître-chanteur avec autant de distinction que d'esprit.

Et la Comédie-Française a bien fait de nous donner à réentendre Ibsen. Si l'on souhaite qu'elle découvre le plus possible de talents nouveaux (ah ! la belle mission que ce pourrait être), l'on ne saurait oublier qu'elle se doit aussi de défendre de l'oubli les œuvres de valeur et qui ont marqué une date. Or, le théâtre d'Ibsen a fait sensation à Paris, il y a un peu plus de trente ans et pendant plusieurs années : le temps qu'il a fallu pour que le snobisme joue son rôle si utile et que les snobs exagèrent leur zèle jusqu'à un étonnant ridicule. D'autre part, et bien que l'on puisse préférer *Les Revenants* ou *Peer Gynt*, *Edda Gabler* vaut beaucoup par les caractères qui y sont modelés. Ils le sont d'une main magistrale, sinon absolument géniale. Et quand la France accueille de telles œuvres étrangères, l'on peut être bien tranquille : elle vous filtre en quelques lustres ces breuvages de l'esprit et n'en retient que ce qui mérite d'être assimilé. L'opération se traduit, au bout du compte, par un enrichissement. Dans le cas présent, apprenons la peinture de caractères, sinon le maniement de symboles plus ou moins brumeux.

Sarah-Bernhardt : *Trois hommes sur un cheval*, par Jean de Letraz, d'après la pièce de Holm et Abbott. La direction du théâtre Sarah-Bernhardt tient un succès de rire. Comment lui en vouloir de l'avoir cherché, alors que des efforts, où le souci de l'art domine le point de vue pratique, n'aboutissent souvent qu'au drame des salles vides et du chômage ?

Mais l'on s'attriste de voir un public parisien éclater d'allégresse au spectacle d'une chambre à coucher, d'un homme en caleçon et d'une petite femme qui joue en combinaison les Mme Putiphar. L'on regrette surtout que M. Jean de Letraz, auteur du sain et joyeux *Bichon*, ait donné, pendant un acte, dans le moins recommandable des poncifs grivois.

Le sujet de *Trois hommes sur un cheval* est pourtant amusant. C'est le cas d'un brave homme qui, sans être joueur, a le don de prédire à coup sûr les chevaux gagnants d'une course. Il est séquestré par trois douteux garçons, joueurs professionnels, qui utilisent comme on pense ses prophéties. Des scènes s'en suivent, bien venues et d'une franche cocasserie. Mais d'autres sont trop appuyées et l'on sent bien qu'elles ne sont sauvées que par le talent des interprètes : Pauley et Lucien Rozenberg qui, il faut le dire, sont à cent coudées au-dessus de leurs rôles, Parisys qui est joliment trépidante, Germaine Risse qui est très charmante, Dréan, Bever, Clermont, Mauger et tous les autres, sûrs amuseurs d'une foule qui rit gros. Bah ! par le temps qui court, elle est excusable de saisir l'occasion de s'amuser comme il lui plaît.



Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R.C. Seine 2.514.

Paris- - Imp. E. Desfossés-Néogravure.

ART ET MÉDECINE

DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

C'est la diversité
des affections cutanées

qui exige

la diversité des médications

Vous pouvez répondre aux
exigences des cas les plus
différents
avec nos préparations
qui ont chacune

une action spécifique

et des indications précises propres

Toutes lésions

et irritations

de la peau

INOTYOL

DEBAT

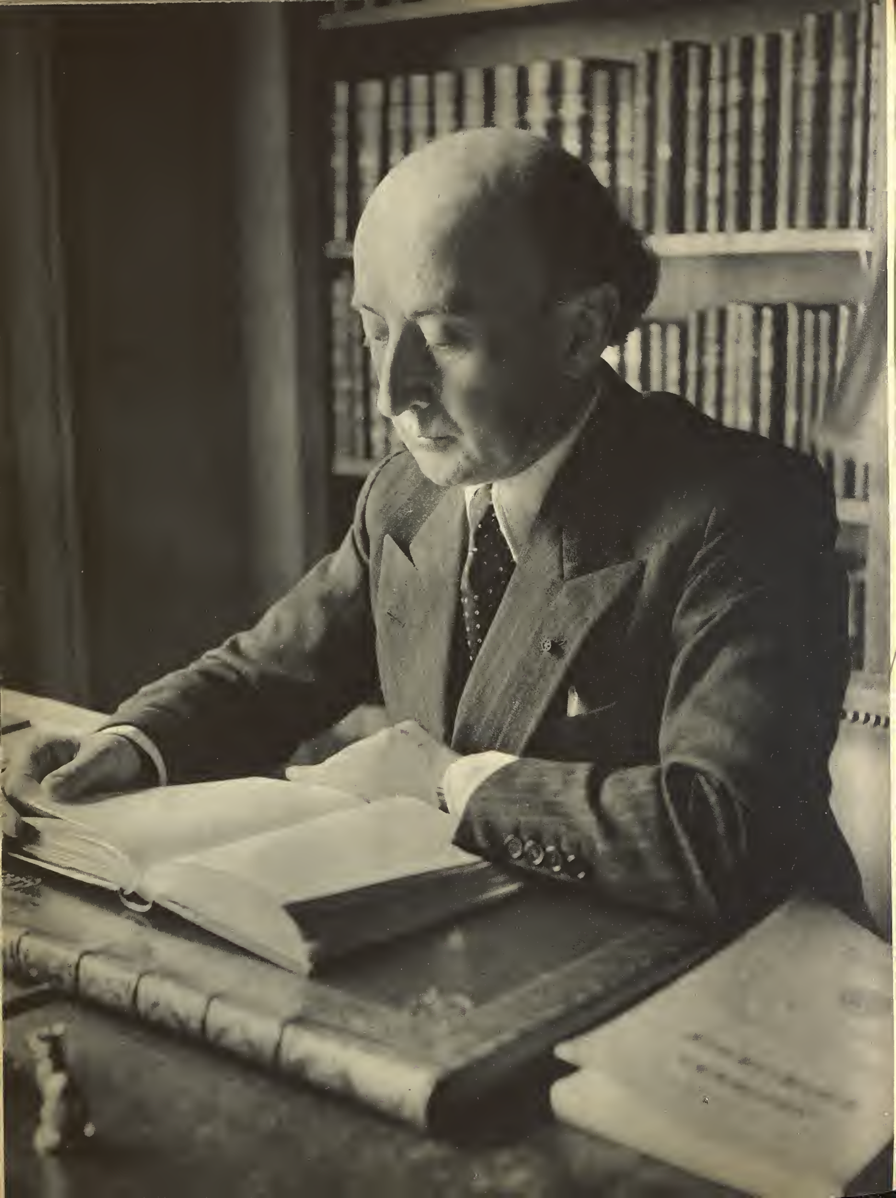
Pommade-vaccin

traitement des

Pyodermites

INOSEPTA


SUPPOSITOIRES
Inséva
pommade Inséva
Traitement rationnel
spécifique des Hémorroïdes
Agissent sur la douleur
et la congestion des lésions
en supprimant les phénomènes périphlébitiques



Le Dr Henri Mondor, chirurgien de l'Hôpital Bichat, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, auteur de ces ouvrages : Le Cancer du Rectum, Les Ulcères perforés de l'Estomac, Les Arthrites gonococciques, Les Avortements mortels, Diagnostics urgents. A propos des Avortements mortels, on lit dans le Journal des Praticiens ces lignes signées du professeur Noël Fiessinger : « L'auteur tire de tout un enseignement profitable.... Je l'ai déjà dit autrefois, Mondor représente dans un type de perfection le clinicien français dont la science méthodique et ordonnée conserve de la vie et de la couleur. Lisez, en particulier, la description inoubliable de la péritonite par large perforation d'utérus infecté. Il y a là deux pages d'un relief saisissant : la contracture abdominale, en particulier, est étudiée avec la méthode et la maîtrise des grands maîtres classiques ». L'on sait, à l'Hôpital Bichat et ailleurs, ce que représente le Dr Mondor en tant que praticien. En ce qui concerne le clinicien et l'écrivain didactique, le professeur Noël Fiessinger semble bien avoir, en peu de mots, tout dit.

Photo Roubier

SOMMAIRE

JUIN 1936

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE (AOUT ET SEPTEMBRE EXCEPTÉS)

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Monceau

PRIX : 10 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.



Le Docteur Henri Mondor a consacré à son maître Ch. Walther quelques pages émues ; nous sommes heureux de publier ce fragment.

FIGURE DE CHIRURGIEN

CHARLES WALTHER

1855 - 1935

PAR HENRI MONDOR

CHIRURGIEN DES HOPITAUX

Si l'on s'arrête pieusement aux œuvres et aux exemples, c'est un devoir de saluer la mémoire du grand chirurgien que fut Charles Walther.

Né à Rochefort-sur-Mer le 23 février 1855, il fut interne en 1880, prosecteur en 1885, chef de clinique chez Trélat

en 1888, chirurgien des hôpitaux et d'abord assistant de Tillaux, agrégé, suppléant de Duplay en 1895.

Dans les années de son apprentissage, il s'était instruit de chirurgie auprès de Lannelongue, Duplay et Trélat, surtout auprès de Tillaux dont il fut l'externe, l'interne, l'assistant, le préféré. Il porta jusqu'aux derniers jours, parmi ses sentiments de prédilection et pour une des plus certaines élévations de l'âme, la vénération de ses maîtres ; quelques semaines avant de mourir, à l'un des fidèles qui, se souciant du visible fléchissement, voulait revoir tant de noble sérénité et voulait, encore un peu, entendre parler un sage, il faisait de Lannelongue et de Tillaux de fascinants portraits.

Qu'il jugeât ses maîtres, ses élèves, le cœur avait si sûrement le pas sur l'esprit que les jugements édifiaient surtout par la générosité. Mais lorsqu'il parlait de ses contemporains, s'il ne s'écartait pas de sa naturelle bienveillance et d'une sociabilité légendaire, quelques mots doucement murmurés et d'exquises nuances lui suffisaient pour des classements et des réserves dont on se trouvait ne plus pouvoir oublier la subtile ironie.

Entre 1885 et 1927, inaugurée par sa thèse de doctorat sur les veines du rachis et clôturée par les mémoires écrits à 71 et 72 ans sur les opérations conservatrices des annexes, sur l'appendicite, sur les péricolites, son *œuvre écrite*, étendue sur quarante ans, est moins importante par l'abondance que par la rigueur. La discrétion et la finesse de son esprit, certainement aussi une nonchalance native l'éloignaient des dissertations trop copieuses, et de ces élaborations, d'abord bruyamment disputées et puis étouffées d'oubli, dont la littérature médicale montre quelque encombrement.

Divisées sous plus de six cents rubriques, ses études théoriques, qu'il est impossible d'évoquer ici, laissent vite voir les préoccupations dominantes : appendicite, épiploïte, ectopie testiculaire, chirurgie du foie, chirurgie du thorax, infections staphylococciques, chirurgie des membres, désinfection, anesthésie, etc.

Son enseignement oral était, à l'hôpital, presque toujours chuchoté. Il ne professait pas. Il conseillait, et il fallait être près de lui pour en recueillir la substance ; celle-ci était d'une expérience que ne menaçaient ni les modes, ni la versatilité ; elle ne devait rien aux livres, rien au désir de frapper. Il avait regardé de si près tant de malades, il avait eu si grand souci de les bien soigner lui-même, en médecin autant qu'en chirurgien, que ses conseils étaient presque toujours salutaires. Sans le rechercher, il a fait école : c'est qu'il réunissait, à un rare degré d'égalité, la puissance d'action et le raffinement méticuleux. Il avait de quoi séduire les plus divers, plaisant aux uns par ce qu'il devait à la chirurgie de 1880, plaisant aux autres par ce qu'il ajoutait de scrupuleuse perfection et de souplesse de pensée aux grands schémas de ses maîtres.

Il abordait le malade avec une douceur d'accueil et d'intention qui rassurait les plus anxieux. Sa patience, sa tendre opiniâtreté calmaient si parfaitement les plus irritables que la leçon profitait à tout l'entourage. Dans aucun service d'hôpital on n'entendit moins de bruit et ne régna jamais plus douce persuasion. Pour mener son examen clinique à son terme, il avait une autorité, une adresse de la plus grande tradition. Puis il donnait avec la même aménité de regard, de sourire, d'intonation, les fortes raisons de son diagnostic. Il les défendait sans rhétorique, avec une bonne grâce si simple qu'il gagnait jusqu'à ceux qui, sous tant de politesse ingénieuse, ne percevaient pas aussitôt le merveilleux bon sens de son esprit. Ne repoussant rien tant que la vulgarité qui veut escorte et qui mène grand tapage, il ne haussait jamais le ton. Dans un temps où les exhortations violentes, les éclats, les ruades, certaine rigueur chagrine irritaient quelques services de chirurgie, ses manières étaient d'une distinction bien agréable. Il écoutait avec un vif intérêt et non avec la condescendance maussade des gourmés ou des surmenés moins calmes ; il redressait sans brusquerie ; toujours, et quel que fût l'autre, il semblait être des deux celui qui veut prolonger le dialogue.

Malgré les martyrisantes occupations d'une clientèle trop nombreuse, il était auprès des pauvres d'une exactitude sans défaillance et d'une incomparable bonté. Comme la reconnaissance des simples a des pudeurs infinies, il a connu quelques-uns des plus délicats témoignages qui vont de l'obligé à l'homme de bien.

Lorsqu'il opérait, il faisait, d'abord, voir les mêmes qualités de patience, de méthode, d'expérience dont nous avons vu le clinicien profiter. Mais il était aussi intrépide et tenace que minutieux, aussi calme devant la difficulté que déférent pour les moindres précautions. Sa maîtrise audacieuse, son ombrageuse et artiste exigence de perfection lui permettaient, lui commandaient d'opérer lentement. Il savait que l'action qui se hâte est quelquefois moins un signe de force et de prestesse que le signe de l'inquiétude. Ses résultats opératoires étaient si régulièrement ceux que méritaient tant d'avantages réunis que sa célébrité et l'admirable confiance qu'il sut toujours inspirer n'avaient pas de meilleure raison. Il n'eût d'ailleurs pas su prendre adroitement soin lui-même d'une gloire que l'admiration avait fait naître et que la gratitude de ses disciples et de tant d'opérés avait élargie.

Si la brièveté de l'éloge ne répondait aux vœux que lui entendirent le dernier jour exprimer ses proches, au portrait du chirurgien devrait s'ajouter le portrait de l'homme dont la politesse était bonté, la force douceur, la sérénité indulgence, l'esprit générosité. Sa discrétion, sa modestie, la simplicité de sa vie, sa justesse d'appréciation, le goût de quelques loisirs ornés et retirés, la douceur parfaite de son foyer le préservèrent de toute vivacité d'ambition.

Tour à tour, il présida la Société nationale de Chirurgie, l'Académie de Médecine, l'Association française de Chirurgie. Dans ces compagnies, et dans quelques autres, l'honneur d'y être et l'honneur d'y présider ne l'auraient ni attiré, ni contenté, s'il n'y avait surtout pris soin, avec une particulière délicatesse de zèle, des intérêts généraux.

Les honneurs lui venaient encore, que déjà il pouvait à peine les accueillir. Le jour où, sous les regards de ses collègues, de ses élèves, de ses amis et dans la chambre où, depuis des mois, des maux douloureux stoïquement subis l'immobilisaient, il fut fait grand-officier de la Légion d'honneur, chacun de ceux qui assistaient à cette émouvante consécration put prévoir que les dernières semaines étaient venues...

Celui qui avait toujours souri à la vie, accueillit la mort avec la même douceur de courtoisie. Même on le vit, dans les tout derniers moments, exercer sur lui-même, avec un suprême courage, cette pénétrante lucidité de grand clinicien qui l'avait de tout temps fait admirer.

Jusque dans sa façon de nous quitter, il a mis cette exquise urbanité qui ennoblissait encore son très beau visage ; entouré des siens, des plus fidèles élèves et de quelques villageois, il a été porté, sans aucune pompe, près de la Loire, dans le ravissant petit cimetière qu'il avait élu.



Photo Roubier

Photo Boucher

LA POÉSIE
DE LA MAISON

PAR ABEL BONNARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si l'on considère les façons de vivre des Occidentaux, on voit que, plus on descend vers le Sud, plus ils trouvent dehors leurs joies et leurs plaisirs. En Italie, en Andalousie, en Provence, ils ont pour palais le beau temps; il faudrait aller plus bas, jusqu'à d'autres continents et à d'autres races, pour retrouver, en Afrique ou en Asie, sous l'ardeur d'un soleil plus fort et sous l'influence d'une autre religion, la maison plus jalousement fermée que jamais, enfermant en elle les plaisirs et les voluptés de ceux qui l'habitent. Si du Midi, au contraire, où toute la joie de vivre est dehors, on remonte vers le Nord, on arrive aux pays où toute la joie de vivre est dedans. La France est intermédiaire, et c'est précisément un de ses traits les moins séduisants que les maisons n'y soient pas entretenues avec plus d'amour; rien de si morose que l'aspect ordinaire des villages français, et même dans les logis bourgeois de la province, on trouve plutôt un ordre âpre et sec qu'un sentiment délicat de la vie intime. Mais en Suisse, en Allemagne, ou dans notre Alsace, il en va tout autrement. Ces maisons que des rangées de fleurs éclairent à toutes les fenêtres comme les cordons d'une illumination régulière, rient au regard, même en été, sans se laisser effacer par la gaieté de l'espace qui les environne. Les maisons de la campagne anglaise, basses et longues, ressemblent, dans l'effervescence de leurs jardins, à des péniches dans les embruns d'une vague multicolore. Mais c'est surtout en hiver, dans tous ces pays, que la maison devient le lieu d'un bonheur d'autant plus intense qu'il est plus resserré, la forteresse étroite et chaude du plaisir de vivre. Il faut, dehors, les pluies qui descendent des montagnes ou les grands vents qui viennent des mers, ou, mieux encore, les accablements de la neige, les splendeurs rigides du froid, pour nous faire goûter toute la volupté de l'asile. Le plaisir qui nous remplit alors va de la base au faîte de l'être, et il résume ce que nous avons éprouvé dans tous nos âges, et même ce que l'humanité a senti dans tous les siens. La racine de notre jouissance, c'est d'abord de nous trouver au chaud, protégés, et cette volupté de l'abri, nous la goûtons comme lorsque nous étions enfants, et comme l'homme primitif a pu la connaître dans une caverne, quand le feu était encore la seule merveille dont il eût enrichi ses jours. Mais à ce premier plaisir viennent s'ajouter tous ceux dont notre nature est susceptible, dans ses sens, ses sentiments, ou son esprit; le plaisir de faire un dîner excellent avec nos amis, entre la chaleur des vins et celle du feu, ou celui de voir une

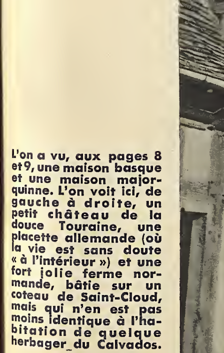
femme belle s'épanouir mollement dans la chambre tiède, pendant que dehors tout est contracté sous la bise et la gelée, le plaisir, enfin, de lire et de penser seul, dans notre bibliothèque sereine, entouré du concile silencieux des sages, tandis que, par la fenêtre, nous pouvons voir, au-dessus d'un toit, Orion resplendir dans le ciel raidi de décembre.

Ce charme de la vie domestique, les peintres flamands et hollandais l'ont admirablement exprimé ; que de fois j'ai contemplé ces Terburg gras et doux, où une blonde un peu bouffie, enveloppée dans les lustres divers du satin, du velours et de la fourrure, regarde un verre de vin qu'elle ne boit pas, ou tient un luth qu'elle touche à peine, et ces Pieter de Hoch, plus subtils, où une coiffe blanche, en s'éloignant dans un corridor, nous en fait mesurer toute la paisible longueur, et ces Ver Meer souverains, image parfaite du réel transfiguré par une magie dont le pouvoir est éclatant et dont les procédés sont insaisissables. La maison hollandaise est peut-être celle qui a le plus de poésie en Europe, non point seulement parce qu'elle concentre ses délices sous des ciels immenses, auprès d'une mer houleuse troublée par les vents, mais parce qu'au luxe béat de ses chambres viennent aboutir les trésors d'un autre monde, les tributs de Java, les vases volumineux de la Chine, les laques du Japon, richesse de la pénombre. Contrairement à ce qu'on pourrait être porté à penser, c'est dans le pays où l'homme a l'âme la plus vagabonde que la maison prend aussi tout son attrait, et c'est peut-être parce que les Français sont trop sédentaires que leur maison n'est pas assez douce. Ils

Photo Bellon

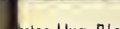
Photo Hug Bloch

Photo Schall



L'on a vu, aux pages 8 et 9, une maison basque et une maison majorquinne. L'on voit ici, de gauche à droite, un petit château de la douce Touraine, une placette allemande (où la vie est sans doute « à l'intérieur ») et une fort jolie ferme normande, bâtie sur un coteau de Saint-Cloud, mais qui n'en est pas moins identique à l'habitation de quelque herbager du Calvados.

Ci-dessous, une rue de village espagnol, où l'on a « pour palais le beau temps ». - En double page, de vieux toits, qui durent tous cacher tant de joies et tant de douleurs. - En page droite, un cercle de famille, dans la lumière, la chaleur et la sécurité gardées par quatre murs.



Photos Hug Bloch

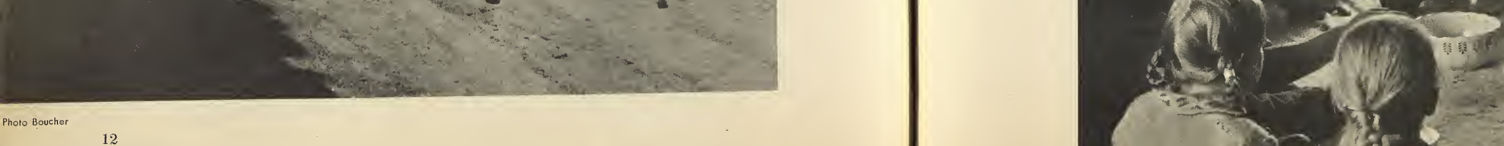


Photo Boucher

ne l'aiment pas assez parce qu'ils y restent trop. Il faut toujours, pour rendre la maison chère à qui l'habite, un élément d'opposition avec le dehors ; c'était autrefois le contraste de la sécurité qu'on y trouvait avec les dangers extérieurs ; ou bien c'est celui du foyer et de l'hiver ; ou bien c'est, comme en Angleterre et en Hollande, celui du monde parcouru et du logis retrouvé. Les oiseaux qui aiment le plus leur nid sont ceux qui reviennent de plus de ciel.

Cette poésie de la maison fait partie de toute vie vraiment humaine. Si, hors des mensonges de la démagogie, on en venait à un effort réel pour assurer la dignité de l'homme, ce point serait le plus important. Quand, dans le peuple, on a plus d'argent, c'est presque toujours en nourriture qu'il est dépensé, et non pas pour en avoir une plus saine, au contraire. Pourtant toute alimentation est bonne, qui est d'une qualité honnête et d'une quantité suffisante. Mais un homme ne peut exister avec noblesse et avec bonheur, qui n'a pas la possibilité d'avoir un logis propre et gai, et le goût de l'entretenir. Là quelques objets choisis avec soin sont pour l'occupant les ministres d'un enchantement invisible. Qu'il s'agisse de la plus modeste demeure ou de la plus riche, notre maison n'est pas faite pour continuer le monde de la rue, mais pour l'interrompre. Elle marque l'endroit où nous insérons notre royaume dans celui des autres. Elle est notre prison apparente et le lieu même de notre liberté. Ce n'est pas assez de dire qu'elle est à nous : elle est le commencement de nous-mêmes.

Abel Bonnard

Une vraie maison de Provence, sur le plateau de Valensole. « Comme la maison bretonne, comme tout édifice gouverné par le climat, la demeure méridionale a de petits yeux. En Provence, l'autochtone se gare de l'excès de lumière, rétrécit le passage du soleil et de l'insecte ». Les méridionaux, cependant, aiment bien la lumière, mais celle du dehors, que tamise un arbre, et quand le plus lourd de la chaleur est tombé.

Photos Kardas

LA MAISON DU MIDI

PAR COLETTE

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

Si j'osais, j'écrirais : « La véritable maison provençale se reconnaît à ce qu'elle n'a point de caractéristiques. » Mais je verrais contre moi se lever l'armée documentée des amants du midi, et principalement ceux qui se sont fait bâtir, dans le Sud-Est de la France, une maison méridionale, couverte en godrons de tuiles et crépie de rose. Dans leur délire, ils ont mis à leur « mas » une épaule plus longue que l'autre, à la mode basque. Sud-Est, Sud-Ouest, ils n'en sont pas à un point cardinal près, et deux midis valent mieux qu'un. Ils n'ont pas oublié la pergola italienne ; encore un peu nue, elle brandit sur ses poutrelles équarries le rosier grimpant, la passiflore et le convolvulus bleu. Un

auvent de châlet suisse donne de l'ombre au seuil. Mais comme le constructeur enivré a voulu, pour que le paysage entrât librement, des baies démesurées — « Ah ! Quelle vue, ma chère ! La mer, les Alpes lointaines, les vignes, la forêt de pins, je vois tout cela, de ma table de travail ! » — c'est une ombre inutile que verse l'auvent vaudois, à moins qu'elle ne réjouisse la petite figure grecque, copiée sur l'antique, scellée à la balustrade et qui ne s'y sent pas, ma foi, trop dépaysée. Dans un enclos voisin se dresse un autre « mas » conçu dans la manière marocaine et entièrement cubique...

Je plaisante, j'exagère, provoquée à l'ironie par l'explosion architecturale qui couvre la Provence et son rivage sans pareil. Tant de créneaux, de belvédères, de patios, de terrasses fezzanes ne me détournent pas, depuis douze ans, de reconnaître et de prendre plaisir à la demeure qu'élevèrent, pour des descendants méridionaux, les ancêtres ambitieux seulement de transmettre le durable monument de leur simplicité, de leur opulence ou de leur poésie. Car je persiste à ne point vouloir appeler style d'architecture quelque pignon carré, quelque escalier extérieur bordé de balustres ventrus. Comme la maison bretonne, comme tout édifice gouverné par le climat, la demeure méridionale a de petits yeux. En Bretagne l'autochtone fuit le vent, tourne le dos à la mer. En Provence, il se gare de l'excès de lumière, rétrécit le passage du soleil et de l'insecte. Les attraits les plus sûrs de la maison sont adventices, et successifs : elle colle à son flanc un petit bâtiment asymétrique, où serrer la vendange, où loger le bétail ; elle se plante sur chaque oreille un platane bien bouffi de feuillage, abaisse du toit au sol une tente tressée de vigne et de glycine, et la voilà toute grâces, négligence qui ravit, charme impromptu auquel collaborent l'éphémère et le persistant, le végétal et la pierre grise, brodée d'un enduit couleur de vieille rose.

Elle n'a pas les épaisses défenses des maisons qui subissent de longs hivers ; pourtant son dos de tuile pèse lourd, à cause du mistral qui emporte les toits comme des cartes à jouer. Elle craint le soleil, cligne des fenêtres pour un rien, pour une tiède matinée de janvier. Derrière ses volets il faut garder blanc le teint des belles brunes,



et glaciales les vastes chambres orientées à l'est, que traverse d'une poutre à l'autre la guirlande de raisins ridés, qu'on égrène à Noël...

Nous autres estivants, nous avons tendance, en prenant attache dans le Midi, à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, et nous gâtons promptement la bastide ancienne à visage plat, peu percée, en y ouvrant des verrières indiscrètes.. Après quoi nous gémissons de soleil, de chaleur, de mouches, de migraine et de mistral.

Aussi je ne suis pas peu fière d'avoir appris, par l'usage, que l'agrément d'une demeure méridionale dépend moins de ses parois que de ses issues, moins de sa distribution que de la rose des vents, et moins de ses matériaux que d'un rythme prudent qui use du repos diurne, abrège la nuit au profit du travail. Habiter le Midi, cela signifie plus et mieux que l'acquisition d'une résidence entourée de terres. Cela signifie qu'à pointe d'aube votre maison respire, ouverte et déjà désertée, et qu'au fort du jour, elle se referme comme une fleur offensée, se tait, perd conscience, s'éveille selon que le soleil la quitte, et que le vent, la touchant, déclôt persienne après persienne.

Habiter le Midi, cela ne veut pas dire : « Voyez ma pierre meulière, mon ciment armé ! » Car le solide n'est pas, dans le Midi, tellement indispensable qu'il faille le tâter du doigt, le fouler du pied. Cela veut plutôt dire : « J'ai une colline, un rempart de cyprès qui m'abritent du mistral et de la tramontane ; j'ai de l'eau surtout, de l'eau pour l'arrosage, pour le murmure dans la vasque, de l'eau pour forcer la fleur, pour attirer l'oiseau, de l'eau pour la changer en lumière, en chaleur et en glace pure ; j'ai le sable et la mer qui m'habillent à ma mesure. » Ces biens-là, partout nécessaires, délimitent dans le Midi nos besoins stricts de possession. Marcher au frais, nager cent brasses, reposer sous le ciel parachèvent le peu de maison qu'il nous faut, prolongent du feuillage obscur, le rêve raisonnable, l'arc-en-ciel prisonnier du cube de glace, le crépi rugueux et rose qui couvre les murs de notre demeure méridionale.

Colette



Photo Schall

Photo Kardas

Photo Schall

De gauche à droite, un mas à Saint-Cyr-sur-mer, une maisonnette aux environs d'Aix-en-Provence et une rue de Saint-Tropez, l'une des petites patries d'élection de la grande Colette. La maison provençale « craint le soleil, cligne des fenêtres pour un rien, pour une tiède matinée de janvier... Au fort du jour, elle se referme comme une fleur offensée, se tait... »

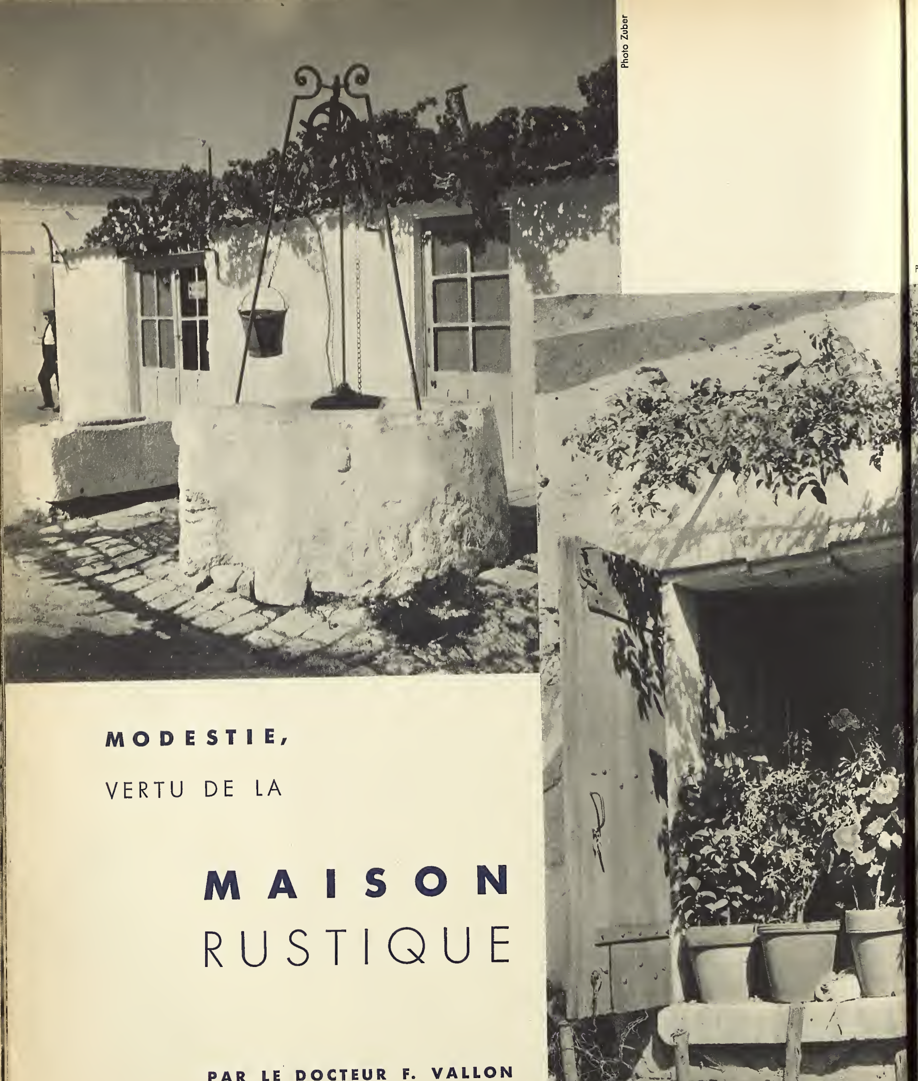


Photo Zuber

Photo Roubier

A gauche, une maison en Vendée, et, en double page, une fenêtre ouverte à la suavité tourangelle. « La maison des champs doit être au gré de la nature. Elle s'adaptera le plus ingénument possible à l'ambiance, au climat, au génie du lieu. Elle et son jardin garderont le goût du terroir, si précieux à nos yeux citadins. Aux champs, c'est le jardin qui fait la maison ».

MODESTIE, VERTU DE LA MAISON RUSTIQUE

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Qu'elle soit lorraine, normande, bretonne, basque ou provençale, la maison des champs doit être au gré de la nature. Elle s'adaptera le plus ingénument possible à l'ambiance, au climat, au génie du lieu. Elle et son jardin garderont le goût du terroir si précieux à nos yeux citadins.

Certes, il n'est question ici de réaliser cette ambitieuse « union des beautés de l'architecture et de celle des arbres » que souhaitait Stendahl. Si « l'architecte paysagiste » intervient, que ce soit en toute humilité. Qu'il ne psalmodie pas surtout, mon Dieu ! à Brive-la-Gaillarde ou à la Ferté-Alais, un « Tombeau d'André Le Nôtre », qu'il veuille bien, suçant son crayon devant la feuille encore vierge, ne pas se demander : « Sous quel signe — esprit ou matière — placerai-je la maison de campagne de M. Durand. Evoquerai-je les patios, voluptueusement hermétiques, des sultanes sarrazines, la pompe sensuelle des grands degrés de verdure et d'eau de la Villa d'Este, ou Trianon parmi la géométrie cartésienne du jardin français? »

Qu'il n'ait donc pas tant de souci ! En peinture ce n'est pas le cadre qui fait le tableau. Aux champs c'est le jardin — ce cadre, qui fait la maison.

Close là, car les étés sont ardents, ou rudes les hivers, elle s'ouvre, ici, à grandes baies confiantes.

Au Nord l'averse pose son frissonnant vernis sur le pignon d'ardoise bleue. Au Sud, les toits de la bastide et du mas, claviers du mistral, les toits heureux n'ont pas d'histoire. Coquette en ses godrons roses et faiblement inclinée, leur tuile ignore la neige.

Mais que les fenêtres soient meurtrières ou portes-cochères, partout, la nature cerne la maison. C'est un siège en règle. L'arbre qui croît un peu chaque jour domine et guette, les glycines et les clématites grimpent. L'herbe arrive à flots, légère et mouvante armée qu'en grand uniforme conduisent les fleurs.

Pour peu qu'on tourne le dos, un instant, et qu'un récent orage ait disjoint deux pierres, fût-ce au seuil, une touffe y saute. Elle est si tendrement verte, cette effrontée, qu'on n'a pas de rancune. Mais le jardinier l'a vue, il prend son sarcloir. Il coupe, sans s'émouvoir qu'au fil de l'outil meurent une pâquerette et deux boutons d'or.

Le voici qui lorgne le lierre et son escalade. Il s'approche du végétal acharné, suppute le ravage, hoche la tête. Que ne peut-il l'arracher de sa proie, la pierre? Mais le bel ennemi du mur fait la joie de Madame...

Ainsi comme un bateau fait eau, de toutes parts assaillie la maison rustique embarque la nature. Pour aveugler tant de voies d'herbe et de fleurs, en vain convoque-t-on le maçon. Tout son ciment n'y suffirait.

Ainsi, sarclant, binant, ratissant, le jardinier s'essouffle à contenir le jardin. Celui-ci envahit la maison et c'est bien ainsi.

Voyez au flanc du « coteau cisalpin », la petite maison provençale, âme du pays et chair de sa chair. Pour se fondre dans le végétal elle a l'innocence et la modestie de l'aïeule, celle de Gallus.

Le Ligure a beau la peindre. Rouge, ocre ou azur, comme sa pierre sait se faire légère dans l'air léger. Avec quelle grâce pudique elle sait attirer à elle son antique compagnon, l'olivier et à demi se voiler dans le halo frémissant de l'arbre pâle.

Parmi tant de roses, sans cesse renaissantes, tant de violettes et de pensées, parmi les citronniers et les orangers aux fruits de légende, les narcisses et les jacinthes, l'anémone et les tulipes, l'agératum et les mimosas, les somptueuses cinéraires et la pourpre murale des bougainvilléas, parmi toutes ces fleurs qu'un été, sans commencement ni fin, va versant à plein ciel sur une côte fortunée, le vœu de la Maison du Vigneron est de se faire oublier.

Cette humilité qui cède le pas à la nature, c'est, citée dans sa belle *Provence Niçoise* par M. Gabriel Hanotaux, celle de Virgile en présence « des champs, des eaux qui courent dans la vallée et de l'ombre des bois ».

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius...

F. Vallon

AU CŒUR DE LA FRANCE

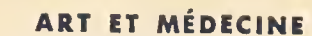
UNE MAISON

PAR EUGÈNE MARSAN

Photo Zuber

Demeures dans l'Ile de France. L'on voit, à gauche, «l'une de ces maisons idéales du cœur de la France, peu séparées de la route et qui, dans cet espace moyen, ont disposé quelques arbres qui ne vont pas jusqu'à former une allée, parce qu'on n'est pas tout à fait un château.»

— Dans la vallée de Chevreuse ! Heureux homme qui aura sa demeure en cette France de la France, en cette France qui entoure Paris... L'Ile de France, la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Bourgogne, enfin tout ce cœur si divers de notre pays, je ne crois pas qu'il existe



d'autres lieux au monde où s'élèvent autant de maisons à aimer en coup de foudre. Au passage, on s'en amourache, comme d'une personne vivante; et tout à coup l'on voudrait y vivre... Je suis bien curieux de ce que tu vas faire.

— Pour ma part, j'adore aussi les maisons du Nord. Les Scandinaves et les Hollandais sont d'admirables architectes. En leur qualité de marins, je suppose. Dans tous les pays où la mer sollicite les gens, où les gens font séjour en mer, il leur plaît follement de bâtir, loi des contrastes; et ils y excellent.

— Oui. Et les maisons du Sud ? Je ne les aime pas moins. La sévérité et l'élégance espagnoles, ou l'audacieux génie du Portugal, apte à dégager de la grâce la plus « baroque » une grandeur ; ou ce goût de la race grecque, qui n'a pas disparu, qui sait encore transfigurer jusqu'au simple cube passé à la chaux de l'Orient. Je ne vais pas

Photos S

Aspects de Poissy, de Chantilly. « N'oublie pas la loi suprême des demeures de France. Qu'elles sont accueillantes, riantes. Ni elles ne s'étalent, ni elles ne se dissimulent. Si je domine à mi-côte, je suis moi-même dominé ».

Photo Zuber



Photo Zuber

Toujours en Ile de France. « Ces parages, les siècles classiques les ont marqués de leurs caractères, à la fois pondérés et hardis. Leurs caractères, au pluriel. Je n'ai garde d'oublier leurs signes distincts ».

omettre l'Italie, où l'excès même de la rocaille ou du bariolage sur un mur peut enchanter. Mais on est obligé de rentrer chez soi, à Paris en France, comme on disait au moyen-âge ; ce n'est pas du tout une corvée ; et d'y penser à la maison que l'on y a, que l'on y aura, ou qu'il faudra seulement se contenter, toute sa vie, d'y caresser en songe.

— Et l'on s'y aperçoit, à Paris en France, comme tu dis, et tout autour, qu'en aucun lieu du monde, non plus, le XIXe siècle hétéroclite, saugrenu et infécond n'a commis tant de méfaits.

— Tais-toi, malheureux ! Ce sabotage du passé n'importe pas ; ce sabotage du merveilleux passé par un siècle sans noblesse ni fantaisie ; ce sabotage du passé, et par conséquent de l'avenir, si d'abord il reste le plus possible, ce passé, authentiquement ce qu'il fut, c'est-à-dire si on le respecte dans ses beaux vestiges intacts, et puis si le présent ne nous donne plus sujet de rougir. Désormais, espérance ! En réalité, nous n'avons plus que l'embarras du choix. As-tu déjà fixé le tien?

— Je m'élèverai à mi-côte d'un léger vallon. J'aurai la vue de beaucoup d'arbres moutonnant, et celle d'un petit bout de rivière...

— Tu vois le pays que nous sommes ? A chaque pas un site modéré, qui vous berce, une invitation à bâtir.

— ...J'aurai donc la vue de l'eau coulante, avec des saules un peu plus loin, et un vieux pont classique devant moi. A portée de fusil, le voisinage d'une maison du XVIIe siècle, pierre et tuile brune, dont la perfection ne manque jamais de réveiller chez moi les crampes de l'inquiétude, les tiraillements de l'émulation... Et figure-toi qu'à cinquante mètres de cette perle l'annexe où gîte le gardien fait encore une espèce de tour ronde... C'est tout ce que je sais pour le moment.

— Cette maison du XVIIe siècle n'était pas à vendre. A la façon dont tu m'en parles, je suis sûr que tu l'aurais achetée. Alors, plus de soucis. Ou des soucis plus faciles. Tu tenais dans ta main l'une de ces maisons idéales du cœur de la France, peu séparées de la route, et qui dans cet espace moyen, ont disposé quelques arbres qui ne vont pas jusqu'à former une allée, parce qu'on n'est pas tout à fait un château. La façade principale et la grande porte, en regard du passant : les honneurs que l'on doit à la société. Cependant que l'autre façade, plus ombreuse, règne sur un jardin bien réglé, qui marque la transition entre la demeure des hommes et la nature éparse...

— Hé là ! tu m'intimides, tu me décourages.

— Tu entres, et c'est peut-être dans une salle, vaste, modeste, charmante et archaïque (relativement au siècle de la construction). Je veux dire qu'elle se prévaut peut-être encore d'un plafond de poutres et sûrement d'une immense cheminée à manteau et à crémaillère, l'une de ces cheminées dont la fin n'était pas de mettre en échec un rigoureux hiver, mais de favoriser les demi-cercles de la conversation.

— Toi, tu n'as qu'à rêver tout à ton aise. Moi je suis sous l'astreinte de la décision à prendre et dans les affres des principes... Je voudrais que tout, dans ma maison, ses dehors et son intérieur, fût d'accord avec ce qui l'environne, et d'accord avec moi-même. Dans un pays, un homme... L'homme que je suis.

— Tu sais, il ne faut rien s'exagérer... Ni cette soumission à un pays ni surtout les limites qui définissent ta personne... J'ai un ami médecin, un homme de goût alerte, qui a réuni dans sa maison les plus aimables « jolités » (comme écrivait le vieux Goncourt) ayant trait à son état : des instruments, des mortiers, des balances, des pots de pharmacie... Sur la table de son bureau magnifiquement moderne, devine pourtant ce qu'on admire? La splendeur d'un cheval chinois. Car un homme appartient à un métier, il continue une tradition, il demeure ici, et non pas là-bas, mais il a droit au songe.

— Et le fait est qu'il songe.

— Dès que nos architectes l'ont pu ils ont couronné les maisons, dans nos pays de forêts, par des terrasses, le cas échéant. Il ne t'est peut-être pas permis d'introduire dans la vallée de Chevreuse un pavillon chinois, avec un toit de pagode. Tu n'as pourtant pas à t'asservir à un style donné, à un style ancien. Et du XIIe siècle au XVIIIe, lequel serait-ce? A notre tour, inventons.

— Je ne suis pas aussi libre que tu te l'imagines. Représente-toi ces parages. Les siècles classiques les ont marqués de leurs caractères, tout à la fois pondérés et hardis. Leurs caractères, note bien : je m'exprime au pluriel. Loin de me faire une montagne de l'unité des siècles classiques, je n'ai garde d'oublier leurs signes distincts. Leur unité n'est qu'harmonie. Elle résulte de leur commune obéissance à certaines lois éternelles, que nous ne sommes pas du tout contraints de méconnaître, pour innover...

— Le style Louis XIII. Le style Louis XIV. Le style Louis XV. Le style Louis XVI...

— Autant d'audacieux coups d'état. Autant de révolutions, si tu préfères. Aucune de ces révolutions, toutefois, ne s'opposait absolument à ce qui avait précédé. On changeait, voilà tout...

— On se bornait à dire allègrement, comme Mme de Sévigné : « Nous sommes des gens qui donnons dans la mode. Nous ne voulons pas de vieilleries ».

— J'ai d'abord à considérer ce voisin qui me regarde.

— Est-ce que tu ne peux pas lui tourner le dos, et te voiler de frondaisons?

— Je me déroberais trop, du même coup, à la route. N'oublie pas la loi suprême des demeures de France. Qu'elles sont accueillantes, riantes. Ni elles ne s'étalent ni elles ne se dissimulent. Sans compter que c'est tout le pays qui me regarde. Si je domine à mi-côte, je suis moi-même dominé. Voilà pourquoi je cherche l'unisson... J'ai visité, sur les bords de la Marne, un logis conçu par des gens qui adorent le fleuve, la pêche, le canot. Du côté boisé, les angles de sa paroi se carrent, avec une terrasse rectangulaire, à demi-vitrée, à demi en balcon. Du côté fluvial, une autre plate-forme, qui décrit une courbe, et la rivière entre dessous, pour garer les barques. Le tout — qui est délicieux — rappelle les superstructures d'un paquebot. Mais précisément : ceux-là sont où ils sont, et moi...

— O le plus sage de tous les hommes !

— J'aimerais donc une assez grande toiture d'ardoise, d'un profil assez débordant (juste assez) et assez convexe. Comme par une réminiscence du Directoire. Là-dessous, une grande surface nue, avec des fenêtres en nombre raisonnable, dont la modernité se bornerait, en somme, à se priver des moulures du Louis XVI. Par exemple, une pierre dorée, saumonée, qui ne noircirait pas, qui garderait toujours ce blond, ce rose, la beauté de Neufchâtel en Suisse. Le long de la route, une de ces grilles où il me semble que nous ne craignons plus la comparaison avec personne, en aucun temps.

— Hé mais ! Tu vas bien. Quel seigneur !

— Et que dirais-tu d'un attique, et peut-être avec des colonnes?

— Qu'il achèverait de te loger, ô cher et éminent ami, en France, en mil neuf cent trente-six, et chez toi.

Eugène Marsan

LA MAISON FARDÉE

PAR RENÉ SÉGUY

Après six mois de séjour en Angleterre, un Français connaît les mœurs anglaises, qui, au bout de dix ans de Maroc, ignore à peu près tout des mœurs marocaines.

Si j'évoque la maison arabe, je vois d'abord le *palio* aux claires mosaïques, bleus turquoise et blancs laiteux, sur lequel s'ouvrent de belles portes ouvragées. Je me rappelle les longues salles aux plafonds peints, l'éclat des cuivres, la molle épaisseur des tapis. Je regarde s'épanouir dans le bois et le plâtre la flore délicate des arabesques, jeu d'un esprit subtil, serein et contemplatif. Si la maison est de construction récente, un petit jardin la prolonge, le *riad* dont les essences, la rose, le jasmin et la fleur d'oranger, se mêlent à l'odeur de l'encens et du cèdre, qui emplit les chambres. Autour d'une vasque chantante, des pigeons roucoulent et s'ébattent. Mais c'est à peine si le bruit de leurs ailes émeut l'air tiède et saturé. Tandis qu'on sert le thé, dans la nuit qui tombe, une musique plaintive et palpitante s'élève, qui déchire les nerfs comme le leitmotiv wagnérien, et traduit, elle aussi, « le vieil appétit oriental d'ivresse panthéiste » (1). C'est l'heure où toutes les sensations s'avivent et se fondent, exaspérant le désir et submergeant toute volonté. Alors le bon musulman goûte son bonheur : il éprouve et glorifie la bonté infinie de Dieu.

Le Français qui sort d'une soirée chez l'indigène se flatte d'avoir saisi quelques grands traits de l'âme orientale et, sans doute, se trompe-t-il beaucoup. En réalité, malgré la cordialité de la table, aucun échange ne s'est fait entre notre hôte et nous, et nous sommes restés étrangers l'un à l'autre. A aucun moment nous n'avons senti que nous entrions dans la familiarité. Nous n'avons rien vu, ni rien surpris de ses goûts, de ses sentiments, de ses mœurs domestiques. Aussi la maison arabe ne représente-t-elle pour nous qu'un décor qui excite notre imagination, mais où nous ne saurions rien animer. Une fois remplis ses devoirs d'hospitalité et de courtoisie, et la sienne fait honte à la nôtre, l'Islam dresse devant nous un écran opaque. Pour le percer, un long commerce, la connaissance de la langue, l'esprit de finesse même ne suffiront pas si nous n'y apportons aussi beaucoup de sympathie et une certaine estime des choses humaines dont Vauvenargues a dit qu'elle excite les hommes à bien faire.

Si la maison arabe est si soigneusement décorée et peinte, peinte et fardée comme la femme qui l'habite, c'est qu'elle est, plus que partout ailleurs, son domaine propre. Une femme de qualité, en effet, ne sort pas, sauf pour une fête de famille ou pour une visite de condoléance, et « l'impureté » de sa nature lui interdit presque la mosquée. D'où la nécessité d'embellir et d'égayer la cage où la loi la tient prisonnière. Pourtant il lui arrive d'aller au bain maure pour y montrer sa toilette, et c'est à quoi sert aussi la terrasse, qui lui est exclusivement réservée. Les terrasses sont les balcons de l'Orient : on y prend le frais, on y rêve, on y parade, on y soupire, et tous les soupirs ne sont pas perdus, on s'y émancipe.

Etroite et monotone, la vie de la femme marocaine est, si l'on peut dire, amorale par la faute de la religion, qui est surtout à l'usage de l'homme. Mais si la religion l'ignore, la femme le lui rend bien. Il est rare qu'une femme sache ses prières, et même lorsqu'elle épelle quelques versets du Coran, c'est la magie, l'antique magie, antérieure à l'Islam et qu'il réprouve, qui reste le fond de sa croyance. Par suite, on comprend que, ni en tant qu'épouse ni en tant que mère, elle n'ait de son rôle social la haute idée que s'en font les épouses et les mères chrétiennes. Elle élève ses enfants avec le sentiment maternel d'une biche, et si elle aime son mari, c'est en inférieure, car elle sait qu'elle ne saurait être son égale. Et elle montre bien à quel point elle se considère comme un jouet et un instrument de l'homme quand elle fait, en toute candeur, à ses visiteuses européennes des confidences dont celles-ci rougissent.

Coquettes, non sans raisons, et curieuses de coquetterie, passionnées de bijoux et de parfums, oisives et très indolentes, n'ayant rien dans la tête et ignorant généralement tout des affaires de leur mari, les femmes des harems passent leur temps à caqueter. Tous les potins les intéressent. Accroupies devant leur coffret à fards, elles ne se lassent pas de se maquiller et de se raconter des histoires de magie. Et elles chantent, entre deux airs de phonographes, des chansons de chirates qui persiflent la cour et la ville à la manière de nos chansons de cabarets.

C'est d'ordinaire la femme la plus âgée qui exerce le gouvernement domestique, la favorite étant uniquement occupée à conserver l'empire qu'elle a sur son maître. Celui-ci, en règle stricte, se doit également à toutes ses femmes. Pratiquement, il partage sa chambre avec la préférée du moment ; les autres femmes habitent en commun. C'est ce qui explique que la vie des harems soit pleine d'intrigues. Sauf si elle peut lui donner des enfants, une femme qui a cessé de plaire à son mari n'est plus qu'un objet obscur dans la maison. Aussi toutes les intrigues tendent-elles à rentrer en grâce, et la favorite est le point de mire de toutes les jalousies. C'est l'occasion d'user et d'abuser de la magie dont les moyens sont innombrables.

Voilà la vie des harems, telle qu'on l'entrevoit et qu'on la devine. Ce serait s'aventurer que d'aller plus avant (je laisse ces vues profondes à ceux qui, au cours d'un rapide voyage, veulent épuiser leur sujet). Et si l'on était enclin, d'après ce tableau, à juger sévèrement la société marocaine, on aurait tort. Tous les hommes vivent selon la loi qu'ils ont reçue.

☆

(1) André Chevrillon.



Photo Boucher

Château marocain, fermé au soleil comme une demeure provençale, fermé aussi aux curiosités de l'Infidèle. « Le Français n'y saisit guère de traits de l'âme orientale. L'Islam dresse un écran opaque ».

Photo Boucher

Au reste, le harem, de nos jours, est assez rare (peut-être en fut-il toujours ainsi) et l'on peut considérer qu'en fait, au Maghreb, la monogamie est la règle. Quand l'exemple de nos mœurs sera plus répandu, la femme marocaine ne manquera pas de s'en prévaloir. Plus d'une tient déjà à son foyer une place analogue à celle des nôtres ; elle vaque aux soins du ménage, veille à l'éducation de ses enfants et s'intéresse aux travaux de son mari, qui prend conseil d'elle. Cessant d'être un simple objet, si délicieux soit-il, elle remplit entièrement son rôle de femme : c'est la meilleure façon d'accroître son autorité et d'améliorer sa condition.

Une rue de Fez et une femme de Marrakech, de condition modeste. « Une femme de qualité ne sort pas de sa maison, sauf pour une fête de famille ou pour une visite de condoléance, et « l'impureté » de sa nature lui interdit presque la mosquée. »

Toutefois, aussi longtemps que l'esprit du Coran règnera, l'orientale gardera une âme d'esclave, car son sort, le mari pouvant à tout moment la répudier, est trop précaire. Certes l'esprit de famille est très fort dans la société marocaine, mais la famille c'est l'homme, exclusivement. Ainsi l'a voulu le Prophète. Pour lui la femme ne compte pas. Ce qu'il n'a pu empêcher c'est que, toute serve qu'elle est, si elle dispose du cœur de l'homme, elle ne soit plus puissante que la Loi elle-même. Ainsi l'a voulu Dieu, dont Mahomet n'est que le Prophète.

Photo Steiner



Ph...oucher

MON CHALET

PAR ANDRÉ THÉRIVE

MA

maison des champs ne saurait être qu'une maison de montagne, car la solitude rustique m'accable si elle n'est meublée par un vaste paysage minéral. Certes, celui-ci n'a pas plus d'âme que les autres sites de la nature. Harmonieux ou tourmenté, serein ou chaotique, il ne parle pas plus directement à l'esprit et au cœur qu'une lande déserte, une baie écumante, un carrefour en forêt. Non, mais il me donne mieux, à moi, la vision du monde que je souhaite : il appelle l'oisif à l'activité, le casanier au mouvement. Si disproportionné qu'y soit l'homme par sa petitesse, il tente de survoler ou dominer en pensée ces obstacles. Là on ne croit pas à la mort, on doute qu'en fermant les yeux l'on puisse éteindre le soleil, supprimer le décor étroit que la vie avait planté devant vous. La montagne, pour l'ancien habitant des villes, est ce qui console le mieux d'avoir quitté la foule ; elle empêche que vous ne vous croyiez seul à lutter et à périr.

Voilà pourquoi ma maison est sise sur une terrasse déclive, d'où l'on découvre au moins un embranchement de vallées. La dénivellation exige que j'y entre par le sol et que j'en sorte par le plafond, selon les façades. Pas d'enclos, bien entendu, de murailles ni de grille. Quelque palissade à claire-voie au milieu d'une prairie foisonnante qui ne perd jamais toute sa rosée. L'orientation est telle que l'on peut voir les deux représentations quotidiennes du soleil, l'alpenglühn du matin et celui du soir. Je m'excuse de mon amour pour ces gloires théâtrales. Mes fenêtres sont donc à l'Est et l'Ouest, garnies de voilages blancs en tulle ou rayonne, que l'on ne tire presque jamais. Pour la chaleur de midi, je la goûterai dehors ; car il n'est point de véranda, mais un balcon de bois qui tourne en tous sens, soutenu par d'énormes pilotis en pierres plates. Je ne voudrais pas suivre l'usage qu'a imposé le rude hiver dans les chalets paysans : lucarnes minuscules, doubles carreaux. Il me faut des baies immenses, que l'architecte fera hermétiques, à guillotine de préférence. Et dans les pièces, qui sont fort basses de plafond pour se conformer au style du pays, de vastes miroirs doivent occuper des parois entières ; car on doit retenir le jour, en ces lieux où le soleil tombe vite derrière l'écran des montagnes, faisant place à cette lumière diffuse, élyséenne, qui enlève aux êtres leur ombre et leur charnelle densité. Ces glaces rappellent aussi le petit lac dont j'ai omis de dire qu'il occupe un des bouts de la vallée ; c'est l'œil de ce site trop rude pour les âmes sensibles. Grâce à lui la vallée ne cesse de bruire et de rire malgré sa gravité ; mille filets d'eau coulent vers lui de toutes les pentes ; les clochettes de troupeaux mêlent leur bronze à cette voix d'argent. La maison entière écoute ce frémissement qui entretient la vie nuit et jour. Ailleurs ce serait un fracas, ici ce n'est qu'un arrière-plan musical de la pensée, tant l'air un peu rare, les distances, l'amortissent.

Photo Paauillac



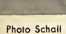
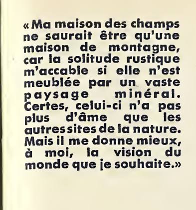


Photo Schall

Je ne voudrais pas que ma demeure fût meublée de façon trop élégante et rationnelle, semblable à ces cabines qu'on voit dans les tours de Sestrières et dans les sanatoria ; les objets montrent partout le bois vierge, simplement ciré, tandis que les murs sont peints en orange ou en jaune soutenu, suffisant contraste avec le vert et bleu que la nature prodigue au dehors. Si j'admets des œuvres d'art, eh ! ce sont des chromos pieuses ou sentimentales, achetées jadis aux vieux colporteurs, ou des peintures modernes qui en imitent la naïveté. Pour cadres, des baguettes d'argent, seules admissibles dans mon décor. Les meubles sont de chêne massif, en style tyrolien, les pieds écartés, les dossiers percés de cœurs. Le tapis est de grosse laine blanche, berbère si possible ; car cette neige chaude et profonde convient à l'hiver douillet comme à l'été frileux de l'altitude. Je ne pousse pas le snobisme jusqu'à conserver des poutres apparentes au plafond ; d'abord parce qu'un ciel uni est nécessaire aux yeux qui viennent de contempler de près le firmament pur ; ensuite parce que je tiens à établir des éclairages indirects, une des rares conquêtes du progrès. Ai-je dit que, malgré



«Ma maison des champs ne saurait être qu'une maison de montagne, car la solitude rustique m'accable si elle n'est meublée par un vaste paysage minéral. Certes, celui-ci n'a pas plus d'âme que les autres sites de la nature. Mais il me donne mieux, à moi, la vision du monde que je souhaite.»

tout le traditionnalisme du monde, je préfère des lits aérés aux placards où couchent les bergers d'ici ? Si d'ailleurs il fallait être plus montagnard que nature, pourquoi ne pas exiger un tas de foin près de la chaleur des bêtes? Mes voisins, dont le plus proche est à une grande portée de fusil, et dont les chalets s'étagent çà et là sur les croupes, n'ont adopté l'inconfort que par nécessité. Du moins ils ont des draps souvent lavés dans la conque du torrent et blanchis au soleil sur l'herbe. Chacun d'eux ou presque a monté un petit moulin, une scierie personnelle, avec des troncs creusés et une roue qui tourne sur un bief de quatre mètres. Je leur enseignerai à établir d'autres dérivations pour nettoyer à grande eau leurs étables, leur laiterie dallée de schiste. Ils ont déjà la lumière, grâce à deux fils qui montent de la basse vallée.

Ma maison a, elle aussi, son étable où suffisent quelques chèvres ; elle a ses communs, dont un enfoncé sous la terre, car il faut penser à l'hiver et au blocus des neiges ; là sont les provisions de bois, que la commune ne me vend que le prix du transport, là les meules de pain et de fromage ; je n'envie pas ces burons d'Auvergne où des vessies de lard rancissent toute l'année aux solives enfumées. Quant au chauffage, il ne saurait être question que d'un gros poêle à trois faces, bâti en culs de bouteilles de faïence, et offrant des banquettes sur tous ses côtés. Il faut un panache de fumée sur le toit d'une maison montagnarde. La salle où cet appareil immeuble se dresse comme un autel domestique, est entourée de bancs continus, comme pour offrir la veillée aux clients d'une auberge, aux guides. Car, j'y songe, la maison est très loin, très haut, mais elle est faite pour recevoir des amis. Je ne conçois pas la retraite sans une compagnie spirituelle et bavarde. Je suis cénobite de nature, non pas anachorète. Je viens des cités.

O ciel, j'y suis encore ! La maison que j'ai peinte, je ne la possède pas ; je m'y retire seulement en songe, et mon fantôme peut-être l'habitera seul. Depuis tant de générations vivant de ville en ville avec des lares fugitifs, je suis de ceux qui passent de logis provisoires à la propriété d'une tombe en banlieue. Mais je sais bien où j'aurai vécu, si c'est rêver que de vivre, et que j'aurai bâti ma vraie demeure sur une prairie en pente, pleine de myosotis et de gentianes bleues.



Photo Steiner



AU CŒUR DU VILLAGE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

CETTE

Cette maison, c'est en posant ma main sur l'une de ses pierres de taille, après une longue absence, que je sus combien je l'aimais. Paris, puis la guerre, m'avaient tenu esclave, pendant dix ans, loin du Quercy.

Mon souvenir est net comme le ciel de ce jour-là. Il était dix heures du matin. La façade méridionale et celle de l'Est étaient ensoleillées par le plus beau printemps qui se vit jamais : celui de 1919, où l'on croyait qu'une Victoire sans exemple tenait le monde sur des fonds baptismaux.

Le gardien de ma clef ne m'avait point accompagné ; j'avais voulu être seul. Mais toucher ma maison ne fut pas un geste réfléchi. Il dut venir d'un instinct profond. Après, j'eus envie de poser ma joue sur la pierre tiède ; si je ne le fis pas, ce fut pour ne point paraître puéril à mes propres yeux. (A tous autres, des arbres chuchotants me cachaient.) Mais il y avait cette tiédeur communiquée à la chair de ma main, et qui était quelque chose de vivant, quelque chose qui frémissait, soudain en fête. Ce que je dis là est vrai. Dix-sept ans ont passé. Ma main frémit encore, en se souvenant.

Avec la même netteté, je me rappelle ce recul de quelques pas, qui me permit de regarder en son entier la face du midi. Je dus d'ailleurs presser mes paupières pour en ôter un voile. Je revis alors ce mur robuste, couleur de chaume un peu roussi, et poli comme marbre par plus d'un siècle et demi de saisons, ces trois portes vertes du rez-de-chaussée, ces trois fenêtres à volets verts de l'unique étage, ce haut toit à pente rapide, recouvert de tuiles brunes, qui est la coiffure habituelle de tant de demeures du XVIII[e] siècle. Au-dessus de la porte d'entrée, je distinguais la date gravée dans une clef de voûte : 1756.

Il y a maintenant cent quatre-vingts ans que cette maison a été construite, sans doute par des maçons et des charpentiers du village, et que ces artisans ont planté au faîte le branchage qui veut dire : l'ouvrage est fini, bien fini, et il promet d'être solide.

C'est une maison qui a tenu parole.

Le printemps de 1919 l'ensoleillait ! J'eus hâte, bientôt, de le faire entrer, avec son odeur de terre humide, de feuillages neufs, de lilas, de buis, par la porte centrale, par les portes-fenêtres latérales. La lumière et les parfums pénétrèrent avec moi, et tout le passé, récent et ancien, se mêla au présent, ne fit qu'un avec lui.

Le présent, c'était ce jardin longtemps fou de liberté et qui en avait profité pour foisonner sauvagement ; c'était cette maison réveillée ; c'était moi vivant malgré la guerre, au cœur de ce village de durs laboureurs, revenus après l'avoir gagnée.

Le passé récent, c'était leurs frères, leurs amis ou les miens, tombés dans les combats.

Le passé plus ancien, c'était la famille de mes propres morts.

Des souvenirs confondus avec un espoir resplendissant comme un beau matin de mai, une maison qui vivait par toutes ses pierres, pour son maître, pour son enfant, c'était peut-être ça, la Patrie.

Escorté de chères images, poussé par une grave joie, je foulais le dallage du rez-de-chaussée, presque aussi lisse et doré que la façade.

D'un côté du vestibule d'entrée, où s'amorce un escalier de pierre, large à y faire passer une charrette — encore que chaque marche en soit d'un seul morceau — il y a la salle à manger ; de l'autre, la cuisine. Les murs sont blancs ; les meubles seulement nécessaires : tables, sièges, armoires — et une bibliothèque où de vieux livres de Droit et d'Histoire voisinent avec le *Magasin Pittoresque* et le *Journal des Voyages*. Pas trace d'humidité, tant le climat est sec et les murs sont épais. A peine un peu de vert-de-gris dans le ventre des énormes chaudrons de cuivre rouge, à la cuisine.

Comme tout cela m'avait patiemment, fidèlement attendu ! Comme tout cela me reconnaissait ! Quel accueil sûr et tranquille ! Quel contentement paisible de toutes choses, sous le flot de jour et de parfums venu avec moi du dehors !

Ce n'est pas là-haut, dans les pièces de l'unique étage, que je communiai le mieux avec une chère mémoire. Dans l'une d'elles, pourtant, j'avais jadis baisé le front de glace de mon père à jamais immobile.

Non, c'est ici, en bas, qu'il m'était le plus présent. Il s'était plu tant de fois, aux soirs de septembre, à tisonner dans la cheminée de la cuisine, où l'on peut se tenir tout debout, tandis qu'il donnait ses instructions pour la petite vigne à vendanger, la citerne à finir, la murette à redresser.

Tant de fois aussi, dans l'étroit bureau attenant à la salle à manger, il avait tenu conseil avec le maire ou les notables, pour chercher le bien de la commune ; ou encore il avait détourné d'un procès deux adversaires, dénoué sagement leur litige et les avait réconciliés !

En ce temps-là, on ne trouvait guère qu'amitié chez des villageois qui appelaient « château » une maison d'assez bonne mine, mais simplement bourgeoise. Ils respectaient une famille de longue date assise dans la région, et le chef de cette famille respectait des hommes libres entre tous les hommes, vaillants et savants dans les travaux du sol. Il en savait d'ailleurs, là-dessus, presque autant qu'eux et c'est pourquoi il révérait l'art rude de la charrue, la peine qu'il coûte et le pain qu'il crée.

Deux fois par an, à Pâques et aux grandes vacances, la Maison devenait vraiment l'âme du village. Il y avait là près de cinq cents habitants heureux de voir se rouvrir portes et fenêtres, se ranimer un jardin où de nombreux enfants, sans distinction de « classe », patoisaient à qui mieux mieux et construisaient d'éphémères demeures de Robinson Suisse dans un if largement centenaire.

Aujourd'hui, les habitants ne sont plus que deux cent cinquante. Les vieux se rappellent avec plaisir un homme de bien et, quand ils revoient ses descendants, ils leur tendent une forte main rugueuse, franche à serrer. Mais tant de « feux » se sont éteints...

Et il y a dans tout notre pays bien moins d'hommes libres, de ceux qui avaient un travail à eux, une maison à eux, où, si humble fût-elle, ils étaient maîtres aussi fièrement et avec autant de noblesse accueillante, pour quiconque se présentait au seuil, qu'un roi dans son palais.

R. de Laromiguière

AU PETIT PALAIS
DÉCOUVERTE DU BARON GROS

PAR RAYMOND ESCHOLIER

A la fin de sa belle étude sur Gros, Eugène Delacroix en appelle à la postérité pour rendre à ce grand artiste les hommages qu'il mérite.

Il a fallu plusieurs générations pour que cet appel fût entendu. La Ville de Paris a tenu à honneur de célébrer au Petit Palais (avec quelque retard, dû à l'inoubliable exposition d'Art italien) le centenaire de la mort du baron Gros, et cela sans le séparer de ses deux bonnes fées, Mme Vigée-Lebrun et Joséphine, non plus que de son maître, David (auquel il demeura fidèle jusque dans la mort), de ses amis et de ses camarades d'atelier, Girodet, Fabre, Guérin, Gérard, des deux grands artistes qui ont subi si fortement son influence, Géricault, Eugène Delacroix et de tant de beaux peintres et sculpteurs qui furent ses élèves : Barye, Charlet, Raffet, Bonington, Court, Antonin Moine, Boissard de Boisdenier, Paul Huet, Léon Riesener, Eugène Lami, Henri Monnier, Paul Delaroche, Thomas Couture.

L'exposition Gros ne constitue pas seulement une réparation ; c'est aussi une révélation. Bien que la plupart de ses grands chefs-d'œuvres, *Jaffa*, *Aboukir*, *Eylau*, *le Départ de Louis XVIII* fussent à Versailles ou au Louvre, les générations présentes les ignoraient. Comment comprendre l'admiration d'un Eugène Delacroix pour le Napoléon d'*Eylau*, quand le visage de l'empereur était placé à six mètres du sol ?

Tant de belles inventions, comme Bonaparte touchant le pestiféré, tel un roi de France les écrouelles, comme l'admirable figure du médecin-major Masclet, saisi par le mal et laissant choir son bistouri aux pieds du moribond qu'il soignait, comme le Murat d'*Aboukir*, si calme au fort de la mêlée et maîtrisant son cheval en furie, comme le vainqueur d'*Eylau*, si douloureux dans sa victoire, comme les laquais de Louis XVIII, dont les immenses silhouettes semblent montrer au monarque fugitif le chemin de l'exil, tant d'originales conceptions échappaient au public le plus soucieux de découvrir l'un des génies les moins connus de l'art français.

Pour la technique, n'en parlons pas. Avant qu'*Eylau* fût placé quasiment au ras du sol, qui se fût avisé que l'exécution de telle main d'aide-major, soignant un blessé, rappelait tout ensemble la facture hachurée de Rubens et annonçait le « flochetage » cher à Delacroix et repris par Renoir? Le grand précurseur, l'apôtre des temps nouveaux que fut Antoine Gros, à vrai dire, nous le découvrons seulement, cette année, au Petit Palais, grâce à l'immense rassemblement de son œuvre, jamais tenté jusqu'à ce jour.

J'ai parlé d'une main... L'une des révélations de cette grande exposition, c'est à quel point le baron Gros fut sensible à la singularité et à l'éloquence des mains.

Exemples : main de Bonaparte voisinant avec celle du pestiféré ; main dégouttante de sang du pacha d'*Aboukir*, main douloureuse qui déjà s'engourdit ; main de Napoléon, à *Eylau*, main prestigieuse et magnifique, s'élevant et planant sur la campagne glacée comme une colombe pacifique, accusant les maux de la guerre ; mains en prière des moines agenouillés à la Zurbaran, qui implorent la clémence du vainqueur de Madrid ; mains innombrables qui palpitent au-dessus du vieux roi chassé des Tuileries ; mains de Chaptal, aussi belles, aussi expressives, que le visage, lourd de pensée et de mélancolie, de l'ancien ministre de l'Intérieur de Napoléon, mains oisives d'intellectuel de son élève La Rivallière. Le baron Gros n'aura pas été seulement le chantre inspiré de l'épopée napoléonienne, il fut encore le peintre des mains, le plus intuitif et le plus sensible.

Si longtemps obsédé par la neurasthénie avant de finir par le suicide, Antoine Gros doit beaucoup aux praticiens de son temps, à Desgenettes, au baron Larrey, à Vignardonne, dont il nous a laissé de fidèles portraits. Soucieux d'exactitude, c'est aux renseignements fournis par ces grands chirurgiens qu'il dut de pouvoir représenter, avec tant de précision, les innombrables scènes de dévouement, dues au Service de Santé des Armées de la République et de l'Empire, actes de pitié et de bonté qui tempèrent les horreurs de *Jaffa* et d'*Eylau*, en y faisant courir un large souffle d'humanité.

Portraitiste épique de Bonaparte à Arcole, de Lasalle à Stettin, de Fournier-Sarlovèze à Lugo, portraitiste lyrique du fils du Général Legrander, du jeune prince Youssoupoff en costume tartare, Gros aura été aussi l'un des interprètes les plus sensibles des grâces de la femme et de l'enfant. Qu'on songe aux effigies de Mme Legrand et de sa fille, à l'élégie douloureuse et passionnée, composée en l'honneur de Mme Lucien Bonaparte, de Christine Boyer, dont une rose défaillante, roulée par le torrent, annonce la brève destinée, à l'esquisse si vive, si fraîche, de la figure de Joséphine dans la *Visite du Salon de* 1808, à ce mélancolique et toujours parfait visage de Mme Récamier déclinante, enfin à ce chef-d'œuvre de la lignée de Jean Fouquet, le *Jeune Amalric*, qui pourrait bien être le plus beau portrait d'enfant de l'Ecole française.

Peintre inspiré de l'héroïsme et de la grâce, Antoine Gros fut encore, ne l'oublions pas, après Rubens, mais avant Géricault, avant Delacroix, ses disciples, ses émules, le premier artiste de la France qui ait su représenter le cheval dans la bataille.

Sur les chevaux de Gros, Delacroix a écrit des pages décisives : « Dans ces mêlées si poétiques, où on voit se cabrer, mordre, hennir, où les poitrails s'entrechoquent, où les crinières confondues et entrelacées brillent sous le soleil le plus vif, à travers la poussière du combat, on admire encore la science avec laquelle le peintre les dessine, et la beauté de leurs proportions. Ce mélange si rare de la force et de l'élégance est sans doute le dernier terme de l'art. »

Le cheval blanc de Murat, au centre d'Aboukir, ce fougueux cheval que Delacroix donnera un jour à Trajan, il n'est sans doute rien de plus sublime que cette monture en furie, maîtrisée par des genoux d'acier, et qui lance des éclairs par les yeux et qui couvre son mors d'écume, rien si ce n'est peut-être l'esquisse admirable du musée de Besançon, vivante image de Pégase.

Peintre épique, Gros aura été le seul artiste capable de célébrer dignement, en des pages immortelles, la poésie ailée de l'épopée napoléonienne.

Un détail du tableau de Versailles : « Louis XVIII quittant les Tuileries ». La nuit du 19 mars 1815 attend Napoléon.
Photo Vizzavona





A gauche, détail du fameux « Champ de bataille d'Eylau ». Le personnage tout en haut de ce fragment est Larrey, chirurgien en chef de la Grande Armée. - Le délicieux portrait de petite fille est de Guérin qui, avec quelques autres artistes de la même époque, ajoute encore à l'intérêt de la très belle Exposition de l'œuvre du baron Gros. A droite, un fragment des « Pestiférés de Jaffa » : le médecin-major Masclet atteint de la peste.



Photos Vizzavona



LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Colette
Morceaux choisis ★

On ne tire guère de morceaux choisis que des seules œuvres classiques. On en a tiré de l'œuvre de Colette ; nul ne s'en étonnera. Chacun de nous a lu sans doute à peu près tous les livres de l'auteur, mais, par excès d'occupations ou par — c'est honteux à dire — quelque paresse, aucun de nous ne se décidera à reprendre en bloc quarante volumes. Et pourtant... que de pages adorables dans tout cela ; rien n'a vieilli ; tout est jeune et frais ; on dirait que les chairs, les fleurs, les fruits saisis, offerts à l'humanité par l'écrivain, tout ce don merveilleux demeure suspendu au-dessus du temps.

Ces trois cents pages nous en offrent un choix. Celui qui, connaissant mal Colette, les lira et ne se plongera pas au cœur de la forêt enchantée — quitte à s'y perdre — n'entend sûrement rien à la beauté. (Gallimard, éd.)

Georges Bernanos
Journal d'un curé de campagne ★

Voici maintenant ce livre que j'appellerai crépusculaire, par opposition à ceux de Colette qui sont des livres d'aurore. M. Georges Bernanos, qui n'a pas seulement un très grand talent de romancier, mais aussi un très grand talent d'essayiste — certaines pages de son livre sont même d'un philosophe et d'un historien — a cherché dans l'étude de la cléricature le point précis où le spirituel et le temporel se confondent pour déterminer des drames poignants par excellence. Peut-être peut-on reprocher à M. Georges Bernanos de n'avoir pas assez poussé sa peinture des aspects extérieurs, si bien que, faute de bien voir dans sa totalité le monde quasi dépourvu de spiritualité auquel se heurte le héros, nous avons souvent le sentiment d'être hors de la vie, dans une cellule, avec un prisonnier.

Réserves qui n'enlèvent rien d'ailleurs à la très grande valeur psychologique du roman. (Plon, éd.)

Marcel Roland
Vie et mort des insectes ★

M. Marcel Roland, lui, est un de ces hommes comme était Henri Fabre, qui se sont consacrés à l'étude des insectes, mais des insectes vus chez eux, observés dans leurs chasses ou dans leurs amours. C'est tout un monde presque inconnu de nous, ou mal connu en tous cas, qui défile sous nos yeux, un monde qui a peut-être dominé la terre sans partage avant que l'homme s'en soit emparé et qui, à l'heure actuelle encore, demeure indépendant de l'homme. Tous les mammifères seront bientôt soumis ou détruits, tous les oiseaux aussi (à moins qu'ils ne soient conservés pour notre plaisir ou notre utilité), les mers ne seront plus qu'un immense vivier pour l'homme, mais le monde des insectes — à part quelques espèces — demeurera toujours libre.

Bien plus, l'insecte nous menacera toujours d'un grand démembrement, car ce que chacun de nous a de plus cher, et notre propre corps lui-même, tout cela est destiné à la dent du peuple observé par M. Marcel Roland.

Excellente raison, n'est-ce pas, de mettre quelque passion à suivre avec l'auteur les ébats d'un scorpion, d'un cloporte ou d'une araignée-loup. (Mercure de France, éd.).

Elie Faure
Regards sur la Terre promise ★

Elie Faure vient de nous donner un nouveau livre. On sait ce que pour lui représente un livre, exactement le contraire de ce qu'il représente pour tant de misérables écrivains : une suite de pensées originales, au moins par l'expression, s'il est vrai que tout a été dit ; une série de rapprochements, de comparaisons, de déductions, de synthèses, d'où surgissent perpétuellement des éclairs. On s'arrête ; on relit la phrase qu'il vient de nous jeter ; lui n'a pas semblé y faire attention ; il vient simplement de nous dire : « L'homme qui pense détermine l'avenir, même et surtout quand le présent ne sait pas qu'il existe. Personne ne lit Rousseau et bien peu ont lu Karl Marx. Et ceux qui ont lu Nietzsche se sont empressés, pour montrer qu'ils l'avaient compris, de se faire nommer receveurs des Contributions indirectes. Cependant Rousseau, Karl Marx, Nietzsche règnent, même sur ceux qui les combattent l'hermine à l'épaule ou la hache à la main. »

L'abondance des idées, l'héroïsme des propositions, le mouvement du style, l'éclat des images, rien ne manque à cet éveilleur d'esprits pour ébranler ses contemporains. Elie Faure participera plus qu'on ne croit à la renaissance française. (Jean Flory, éd.).

André Tardieu
Le souverain captif ★

Pour conclure, je noterai l'importance d'un livre sur la politique : le livre de M. André Tardieu. M. André Tardieu, avant que d'être ministre et président du Conseil, fut journaliste et grand journaliste. Il l'est resté. Son livre : premier volume d'une série de cinq et qui succède lui-même à cinq autres études sur les événements qui se déroulent chez nous depuis la guerre, n'est pas l'œuvre d'un doctrinaire. Le travail a beau être d'importance, la critique de nos institutions politiques demeure sous la plume de M. Tardieu aisée, facile, claire, tout à fait dans la bonne tradition journalistique. Par-dessus le marché, elle arrive à son heure. Car, — captif ou non, — le souverain se débat. (Flammarion, éd.)

Dominique

A gauche, le page de Napoléon, détail du tableau dit « L'entrevue des Empereurs » (Napoléon Ier et François II, père de Marie-Louise) - autre chapitre d'Histoire.
Photo Vizzavona

VIENT DE PARAITRE

L'Ethnie française, par le Docteur Montandon. — C'est le moment de lire cet important ouvrage (abondamment illustré), dernier venu d'une longue série d'études anthropologiques, toutes étayées d'un vaste savoir et semées d'idées neuves.

Actuellement, l'*Ethnie française* pourrait expliquer bien des choses. Armé de milliers d'observations, l'auteur nous apprend, par exemple, que MM. Charles Maurras et François Mauriac sont du type méditerranéen, MM. Edouard Herriot et Pierre Benoit du type alpin, M. Léon Blum du type judaïque à affinités alp-arméniennes, le maréchal d'Esperey du type dinarique, M. Maurice Bedel d'un type à nordisme prédominant...

Bref, « la France, considérée socialement, ne forme pas une race ». C'est un « tumulte de races ». Comment s'étonner, dès lors, de « ce tumulte des esprits que l'on y mentionne depuis les temps les plus reculés »?

Il faut en prendre notre parti! Nous ne saurions viser à la pureté raciale, qui, d'ailleurs, n'existe pas. Et, après tout, notre tumulte ne nous a pas si mal réussi dans l'histoire. Seulement, l'histoire nous a imposé un « jeu délicat et nuancé ». Il s'agit, maintenant plus que jamais, de savoir poursuivre ce jeu.

Et voilà un monument de science et de pensée comme il s'en voit rarement. (Ed. Payot).

Le Rendez-vous, par Henri Duclos. — L'auteur du *Prieur de Prouille* et de *Laennec*, ouvrages couronnés par l'Académie française, est romancier, écrivain médical, essayiste, poète, biographe... En plusieurs directions, sa curiosité d'esprit s'exerce heureusement, pénétrante et s'accompagnant, dans les œuvres d'imagination, d'une discrète et profonde sensibilité.

Le Rendez-vous — qu'en pensera l'Académie ? — c'est un roman d'adultère.

Mais l'amant et l'amante se sauvent, aux yeux de la morale, par leur profonde fidélité réciproque, par la grandeur, surtout, d'un remords qui va, à la fin, jusqu'à leur interdire de s'unir au grand jour quand ils le pourraient : l'époux trahi, qui meurt tragiquement, serait toujours entre eux. Enfin, la Foi empreint sa sérénité dans la douleur sans remède de l'amant — et le bienfait mystique est indiqué avec cette délicatesse qui caractérise la « manière » de M. Henri Duclos. (Ed. Grasset).

La Chanson des quinze mille jours, par C. J. Odic. — Un homme de quarante ans regarde sans illusions le spectacle du monde. De ce qu'il voit, il fait un livre où ni sa pensée ni son langage ne reculent devant rien.

A cause d'une certaine crudité verbale, mieux vaut prévenir franchement le lecteur que *La Chanson des quinze mille jours* est à ne pas laisser traîner dans toutes les mains. Cette réserve faite, la pensée de l'auteur est certainement d'une trempe rare, elle va loin et droit comme une lame d'acier au bout d'un poing aussi agile que robuste ; et son style, s'il était dépouillé de toute crudité, resterait encore très fort. Ou si l'on veut — et l'image serait peut-être plus exacte — M. C. J. Odic est comme un belluaire athlétique qui châtierait d'un fouet terriblement brutal, adroit et précis les fauves sans beauté de l'humaine ménagerie. En fin de compte, le livre est tonique et pas un mot n'en est indifférent. (Ed. Stock.)

Histoire du cinéma, par Maurice Bardèche et Robert Brasillach. — Voilà, pour la première fois, croyons-nous, un ouvrage sérieux et complet sur le cinéma. C'est bien une histoire, puisque les auteurs, étudiant cet art depuis ses premiers pas (1895) jusqu'à nos jours, relatent la succession de faits où s'est accompli son développement ; c'est un livre critique — et de haute tenue, tant par l'impartialité et la finesse de ses jugements que par sa forme littéraire ; c'est enfin un Dictionnaire, grâce à un Index comprenant un millier de noms d'artistes et de films, qui permet au lecteur de retrouver à l'instant la précision quelconque qu'il souhaite : en résumé, un livre très remarquablement conçu, composé et écrit, et des plus utiles. (Ed. Denoël et Steele.)

Pancho, sang de requin, par André Lichtenberger. — Pancho est un garçonnet basque, aux instincts passablement inquiétants. Disons le mot : c'est, sous l'ancienne monarchie, dans les rues de Saint-Jean-de-Luz, un affreux petit voyou. Et il n'a pas tellement bon cœur. Quand M. André Lichtenberger écrit un roman, cet historien, ce directeur du Musée Social est bien trop averti pour donner dans une psychologie conventionnelle : son Pancho, devenu mousse à bord d'un lougre, accomplit des exploits, certes, fort peu catholiques. Mais il reste, par ses meilleurs côtés, un type de Basque strictement vrai, un spécimen de cette race mystérieuse toujours partagée entre l'amour du sol natal et la passion de l'aventure, pieuse jusque dans les pires conjonctures et pour laquelle la Femme, la Jeune Fille surtout, est souvent objet de vénération. Avec quelle visible tendresse M. André Lichtenberger évoque l'admirable pays basque et ses habitants!...

Pancho semble promis à la même fortune que *Mon petit Troll*, ce livre que des « plus de quarante ans » chipent sans vergogne, pour le relire, à leur enfant déconfit : « Tu as bien le temps, toi », disent-ils. (Ed. Plon.)

Speranza Cardini, par Robert Millet. — Un vieux sujet, celui même de *Roméo et Juliette*, dans un cadre tout neuf : celui de l'Italie actuelle.

Speranza et Enzo, amis de toujours, quelque temps séparés, se retrouvent après que l'avènement du fascisme a creusé un fossé entre leurs maisons. L'amour éclate, et voilà deux enfants éperdus, ivres de passion.

L'un des mérites de M. Robert Millet, c'est de n'avoir point laissé pâlir, tout au long de son livre, la peinture de cette passion. Les vibrantes couleurs du début ne s'atténuent pas ; au contraire, elles deviennent de plus en plus vives et chaudes. La pure et profonde tendresse initiale se change peu à peu en désir irrésistible, un drame progresse sans arrêt... et le roman est de ceux que liront avidement les amateurs de romanesque. L'auteur — autre mérite — introduit le lecteur dans les coulisses du fascisme, encore fort peu connues, et se montre un guide entièrement « objectif ».

M. Robert Millet nous permettra-t-il d'exprimer un regret, à propos de néologismes ou d'expressions métaphoriques qui nous ont semblé un peu aventurés?

L'intérêt du roman n'en souffre en rien, mais justement parce que nous avons beaucoup aimé *Speranza Cardini*, nous voudrions que ce livre ne prêtât à aucune critique de détail. (Ed. Denoël et Steele.)

R. L.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIERE

Comédie-Française : *Le Chant du berceau*, de Gregorio et Maria Martinez Sierra, traduit de l'espagnol par Koeckert et Madany. — Pas de conte plus simple ! Au premier acte, une petite fille nouveau-née est recueillie par la supérieure d'un couvent. Au second, cette enfant, devenue une fiancée de dix-huit ans, quitte le couvent pour se marier, amoureuse et heureuse, pleurant cependant la douce maison de Dieu. Elle aime les saintes filles qui l'ont élevée, l'une surtout qui lui a servi de mère et par toutes elle est regrettée, un peu enviée, aussi, comme un gentil oiseau familier qui prend son libre vol...

Des cœurs purs et bons, voilà toute l'histoire. Tout l'art des auteurs, c'est d'avoir eux-mêmes, sans doute, profondément aimé la beauté morale de leurs personnages et de l'avoir su traduire en un dialogue aussi frais et simple que l'âme de ces vierges penchées sur un berceau.

L'interprétation de la Comédie-Française, digne des éloges les plus chaleureux, réunit dans les principaux rôles, MM. Bacqué et Donneaud, Mmes Renaud, de Chauveron, Brethy et Casadesus.

Le voyage à Biarritz, de Jean Sarment. — Le « Côte d'argent » brûle quotidiennement la petite station où le chef de gare Dodut, depuis des années, rêve d'aller lui aussi à Biarritz. Ce modeste fonctionnaire est la conscience même, jusqu'au jour où, cruellement déçu dans son vieil et obsédant désir et ne pensant plus qu'à sa déception, il commet une négligence qui fait frôler au rapide une affreuse catastrophe. Le personnage, franchement comique, est cependant au centre d'une action d'abord égayée d'espoir touchant et de jolies tendresses, puis attristée par l'amertume des désirs irréalisés, assombrie enfin par une menace tragique.

MM. Brunot, Ledoux, Le Marchand, Le Goff, Martinelli, Mmes Dussane et Casadesus assurent le succès de cet acte excellent.

Athénée : *La Scintillante*, de Jules Romains ; l'*Ecole des femmes*. — La Scintillante, c'est, dans une petite ville, une marque de cycles. Une jolie femme en est propriétaire. Elle aspire à monter haut sur l'échelle sociale, elle épousera un jeune et riche hobereau qui ne voit, lui, aucun inconvénient à passer pour descendre, aux yeux de sa caste — et voilà peut-être la pensée de derrière la tête de M. Jules Romains ; ou bien *La Scintillante* n'est que l'occasion d'un dialogue disert. Mlle Neels et M. R. Bouquet sont, entre autres, les bons interprètes de cette piécette.

De *l'Ecole des femmes*, M. Louis Jouvet a fait une nouveauté, par le décor qui est ravissant, par la mise en scène qui est un plaisir sans cesse renouvelé, mais essentiellement par son interprétation d'Arnolphe, laquelle laisse voir presque constamment, sous la grimace comique du barbon vaniteux, le rictus dramatique du jaloux. C'est un événement, pour quiconque aime le théâtre. Ajoutons qu'en applaudissant au beau succès de Louis Jouvet, il est juste d'associer à son nom celui de Madeleine Ozeray, Agnès délicieuse et rare, dans sa grâce si jeune et sa redoutable sincérité.

Nouveautés : *Tout va très bien*, de Rip. — Les fantoches de Rip, c'est nous-mêmes, avec nos vanités, nos vices, nos travers, qui, la plupart du temps, ne valent même pas que l'on s'indigne. Et comme, tout autour de notre sphère de boue, nous nous ressemblons tous, Rip devrait être joué devant l'Assemblée des Nations pour qu'elle méditât enfin sur la disproportion qu'il y a entre notre complexion ridicule et la tragique absurdité de nos disputes. En attendant que celles-ci aient porté tous leurs fruits, rien de mieux à faire, semble-t-il, que d'aller s'ébaudir avec Tramel, se caresser l'oreille à la voix charmante de Jeanne Aubert et les yeux au frais minois de Monique Rolland ; rien de plus sage que de s'égayer au rythme de chansons entraînantes et de jeunes corps dansants.

Concert Nageotte. — Les concerts de Mme Nageotte-Wilbouchewitch sont d'un intérêt qui grandit chaque année. Nous avons entendu cette fois, sur des paroles populaires ou sur ces poèmes de Lermontov auxquels Mme Nageotte garde une émouvante fidélité, des musiques qu'elle a variées le plus heureusement du monde et qu'elle a fait interpréter par d'excellents artistes. *Mon voisin*, *Mon coursier*, *Babaïouchka*, *Le cheval*, sont notamment des pièces remarquables, que M. Tswétaïeff, Mme Karnitska et l'harmonieux quatuor vocal Dolsky ont chantées supérieurement.



De haut en bas, Mmes Madeleine Renaud, G. Casadesus et Monique Rolland ; MM. Tramel et Ledoux. Croquis de la Rocha.



PIERRE BENOIT

PAR OCTAVE BÉLIARD

Le plus lointain souvenir que j'ai gardé de lui remonte à un temps où l'on n'avait lu que son premier roman qui reste l'un des meilleurs : *Kœnigsmark*. L'auteur était déjà guetté par la fortune des Lettres, mais ses traits n'étaient point encore populaires. Suis-je autorisé à conter cette anecdote qui n'est sans doute piquante que pour moi? On fêtait un poète dans un déjeuner d'écrivains et ma place était marquée au côté gauche d'un homme jeune, trapu, au visage coloré et très vivant. Il me tendit gravement la main. « Valmy-Baysse », murmura-t-il. Je crus qu'il se présentait et lui répondis sur le même ton en me nommant. Il rentra aussitôt dans un silence gêné. Une série de quiproquos devait m'apprendre par la suite ma ressemblance (frappante, dit-on) avec le charmant poète Valmy-Baysse, que maintenant je vois très distinctement. Pour le voisin de table que cette ressemblance avait abusé tout le premier, sa physionomie me fut bientôt familière comme elle l'est au monde entier : c'était M. Pierre Benoit.

Vivante, en effet, cette physionomie, et joyeuse, et réjouissante ; celle d'un conquérant qui a atteint de bonne heure ses buts de guerre. Le Benjamin de l'Académie a couru sur une route bitumée, sans trouver d'obstacles qui lui fissent perdre sa juvénile bonne humeur. Le succès et l'habit vert ne l'engoncent pas ; au contraire ils l'ont libéré. Pierre Benoit, avant son avènement triomphal, pouvait se croire le prisonnier d'une Cité des Livres, un peu comme ces porte-plume des bureaux publics qu'on a attachés par un fil près de l'encrier, de peur qu'ils ne s'envolent. Le fil a été coupé et le porte-plume s'est changé en oiseau.

Il a la simplicité aisée et les manières cordiales des rares mortels exempts de devoirs et d'inquiétudes. La vie lui est un coffre ouvert où il puise. Suivant la jolie expression des promeneurs méridionaux, il prend « le bon de l'air ». Evidemment, on ne le voit que de l'extérieur et jamais je ne ferai à aucun homme l'injure de le croire heureux. Mais Pierre Benoit possède bien des éléments de bonheur. On a parlé — en tel lieu et à telle occasion que la légende en restera — de sa malle toujours prête. Elle l'est en effet, matériellement et symboliquement. Rien ni personne ne retient cet explorateur des étendues, pas même, je le croirais bien, un sentiment. Tout ce qui est l'essentiel de sa vie, il peut l'emporter ; *omnia mecum...*

Il lui plaît de changer de climat, par curiosité des yeux et de l'esprit, par ce goût d'embrasser la terre qui naît avec la liberté. Et aussi, comme involontairement, il recueille les ambiances, les impressions réelles, les plans et les figures qui accréditeront ses trames de roman, ses créatures, ses femmes troubles qui ne sont chaque fois ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre et qui peuvent porter les mêmes lingeries marquées invariablement d'un A.

Au reste, il n'est même point l'esclave du paysage réel et a pressenti maint décor exotique sans quitter la petite place ensoleillée de Saint-Céré, où, tout de même, cet errant fait dans la paix ses plus longues escales. A un admirateur qui lui disait avoir lu l'*Atlantide* au Hoggar, on prétend qu'il répondit spirituellement : « Tant pis pour moi. » Pourquoi tant pis? La sorcellerie du romancier est assez grande pour imposer aux mirages du désert la silhouette du château d'Antinéa.

Pierre Benoit fit son entrée opportunément dans la littérature. La guerre venait de nous rendre une âme sans complexité, lasse des analyses subtiles, rebelle aux études appliquées. Cette âme qui sortait d'une aventure trop réelle souhaitait sans le savoir un rêve qui fût encore de l'aventure, une transposition de l'émotion, quelque féerie. Rappelons-nous le grand essor de la littérature romanesque après les guerres impériales et constatons que les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Les mots *roman* et *romanesque*, depuis trois quarts de siècle, s'étaient curieusement écartés l'un de l'autre, le premier désignant vaguement un genre qui avait empiété à peu près sur tous les genres de littérature, le second ne s'appliquant qu'aux ouvrages écrits par de pauvres gens pour de pauvres gens. Pierre Benoit eut le grand talent de réconcilier le romanesque avec le littéraire, de toucher à la fois le ressort de la curiosité et de l'émotion et le goût plus affiné pour l'ingéniosité de l'esprit, l'art de la construction et la qualité du style. Il fut comme un musicien qui retrouverait une veine mélodique qu'on croyait perdue.

Je sais bien ce qu'il faut penser de ce roman à surprise : le lecteur est une capture. Mais les moyens peuvent réjouir un homme de métier. Pierre Benoit prépare habilement et ménage puissamment l'intérêt. Il vous prend souvent comme par la main, vous promène dans un milieu connu, vous nommant au passage des personnes authentiques. Ce qu'il va conter, c'est de l'histoire, ou un peu de sa propre vie, ou quelque événement sûrement arrivé. Et vous êtes déjà devant la femme en A, quand vous vous apercevez que vous flottez en pleine fiction ; vous ne saurez jamais à quel moment précis vous avez décollé. Cette femme, il se garde d'en analyser les ressorts; du moins répand-t-il du flou sur sa psychologie, de l'inexpliqué. Le drame se développe alentour d'elle, avec des figures agitées dont chacune apporte son énigme personnelle. Et des accessoires créent une obsession magique : les étangs de *Mademoiselle de la Ferlé*, les feux de cannibales d'*Erromango*. L'éclat final lui-même laisse traîner une chose à deviner, qui prolongera le songe.

Et quand on a éventé ces finesses, on souhaite d'y être pris encore. D'ailleurs, il ne faut pas considérer qu'un

Pierre Benoit, explorateur de Cités des Livres, qui un jour leur préféra des sites plus aérés, des villes, des campagnes, des êtres vivants. Il sut toujours lui-même, d'ailleurs, créer de la vie.
Photo Roubier



L'auteur de « Kœnigsmark » et de « La femme de l'Ouest » semble bien prendre ici, selon l'expression méridionale citée par Octave Béliard, « le bon de l'air ». Ici, justement, c'est Saint-Céré, la charmante petite ville quercynoise où l'éminent écrivain a l'un de ses havres.



otos Roubier

métier suprêmement habile. *Mademoiselle de la Ferlé*, par exemple, est œuvre de maître, voire de grand maître, âpre, cruelle, pénétrante, qu'on peut lire après la *Cousine Belle*.

Et presque dans tous ses livres, l'écrivain montre cette jeunesse d'imagination, cette inappréciable aptitude à créer, cette joie de rêver de la vie et du drame qui sont, quoiqu'on puisse l'oublier, les sources dynamiques de la poésie, si l'on prend ce mot dans tout son sens. Là est le secret véritable de cet homme universellement fêté, qui débutait, en 1914, par un recueil de vers, édité à ses frais. " J'en vendis cinq exemplaires ", me dit-il avec une sorte de coquetterie, en m'offrant, dans cette première édition, *Diadumène*.

Octave Béliard



Vallée du Rhône

20 SIÈCLES D'HISTOIRE SOUS LE BEAU CIEL DE PROVENCE

VIENNE, VALENCE, ORANGE, VAISON, AVIGNON, NIMES, LE PONT DU GARD, ARLES, TARASCON, LES BAUX, LA FONTAINE DE VAUCLUSE, St RÉMY
sont à une nuit de Paris

10 RAPIDES PAR JOUR
Au départ de NIMES - AVIGNON ARLES, nombreuses excursions
EN AUTOCARS PLM

Pour vous donner ce plaisir des yeux et de l'esprit



L'Arc de Triomphe d'Orange.

Partez PLM



CROISIÈRES ET CIRCUITS DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. - R.C. Seine 2.514.

Paris. - Imp. E. Desfossés-Néogravure.





